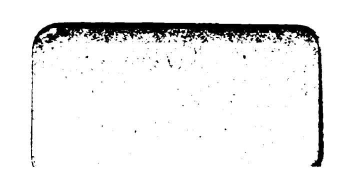


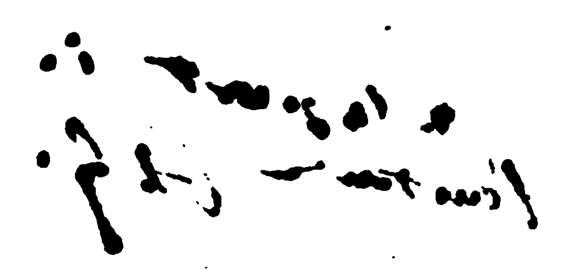
DES

TABLES TOURNANTES

DU SURNATUREL EN GÉNÉRAL

ET DES ESPRITS

TOME I



PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
QUAI DES AUGUSTINS, 55, PRÈS DU PONT NEUF.

DES
TABLES TOURNANTES
DU SURNATUREL EN GÉNÉRAL
ET DES ESPRITS

PAR (Étienne)

LE C^TE AGÉNOR DE GASPARIN

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE
1855

AVANT-PROPOS

Un livre doit se défendre lui-même; le refaire ou le louer dans la préface, c'est perdre son temps. A quoi servent donc les préfaces? A vider certaines questions préalables, à lever certaines préventions qui empêchent de lire, à écarter certains obstacles qui empêchent d'entrer. L'auteur qui vient d'achever son œuvre, qui a corrigé ses épreuves et passé la lente revue de ses arguments, se retourne alors et examine s'il ne se trouverait pas entre le public et lui quelqu'un de ces malentendus qui rendent tout rapprochement imparfait ou difficile.

Il y a ici un semblable malentendu. Il y a un mot, un gros mot, qui demande à être éclairci : le sujet de mon travail n'est pas *sérieux!*

En d'autres termes : Nous ne voulons pas savoir si vous avez tort ou raison; il nous suffit de savoir que la vérité dont vous prétendez prendre la défense n'est pas au nombre des vérités brevetées et autorisées, des vérités dont on peut s'occuper sans se compromettre, des vérités avouables, des vérités *sérieuses!* Il existe des vérités ridicules; tant pis pour elles! Leur tour viendra peut-être, et alors les gens qui se respectent daigneront les prendre sous leur protection; mais en attendant, aussi longtemps que certaines personnes fronceront le sourcil, aussi longtemps que certains salons railleront, il sera de mauvais goût de braver le blâme de l'opinion reçue! Ne nous parlez pas de la vérité et de ses droits; il s'agit bien de vérité! Il s'agit de convenances, il s'agit de tenue, il s'agit de demeurer dans l'ornière où marchent à la file les hommes *sérieux!*

La conclusion est qu'il ne fallait pas écrire et qu'il ne faut pas lire un ouvrage sur les tables tournantes et sur les Esprits.

Les tables tournantes! Je sais bien que leur nom est décrié; j'aurais pu leur en chercher un plus grave et plus scientifique : j'ai repoussé cette pensée comme une lâcheté. C'est le droit du pauvre nom flétri de figurer au jour de la réhabilitation; c'est le droit du drapeau qui a vu la bataille, qui y a été

mitraillé, déchiré, traîné dans la boue, d'étaler ses lambeaux au soleil le jour du triomphe. On ne se fait pas faire une bannière toute neuve pour la pendre aux Invalides. Les tables tournantes ont vaincu, je ne les renierai pas. Tables elles étaient et tables elles resteront.

Ceci nous ramène à la question du sérieux. En sommes-nous donc vraiment là? N'avons-nous que les convictions qu'on nous permet? Occupés à ménager nos saintes personnes, à porter le costume du moment, à parler un jargon dont le pédantisme gourmé inspire le respect, ne soutenons-nous que les causes déclarées convenables par l'aréopage des hommes *sensés*, ou par les chefs de notre parti? Dans ce cas renonçons aux mots de croyance et de vérité. Nous nous sommes figuré que nous étions libéraux et amis du régime représentatif! Illusion. Nous adoptions simplement la couleur à la mode, le libéralisme était bien porté. Nous nous figurons que nous sommes chrétiens! Autre illusion. Les menaces du socialisme ont amené une réaction soi-disant religieuse; on a pu être chrétien et sérieux, et nous en avons profité pour être chrétiens. Mais vienne un revirement, vienne l'heure où le libéralisme et le christianisme redeviendront ridicules, nous aurons soin de demeurer sérieux en cessant d'être chrétiens et libéraux.

mal famées, il en est qui aiment réellement la vérité, c'est-à-dire qui l'aiment pour elle-même, qui l'aiment avec sa mauvaise renommée comme avec sa bonne réputation. Leurs croyances ne changeront pas avec les modes; ils sauraient être ridicules au besoin; ils auraient fait ce que j'ai fait, s'ils avaient cru ce que je crois. Pourquoi faut-il qu'ils se calomnient, s'imaginant qu'ils ne soutiennent les principes que parce qu'ils ont bonne façon, tandis qu'ils les soutiennent parce qu'ils leur semblent fondés!

Quant à ceux qui seraient effectivement descendus jusque-là, les hommes non sérieux les regardent du haut de leur imprudence et ressentent à leur sujet une grande compassion. Je ne sache rien qui ouvre un jour plus désolant sur la valeur des convictions et des discussions humaines. Si ces théories-là venaient à régner, le vrai, le juste, le bon ne seraient plus que des mots dépourvus de sens; le sérieux, le convenu trôneraient à leur place, et l'on en serait quitte pour retourner sa cocarde le jour où une thèse sérieuse deviendrait ridicule, le jour où une thèse ridicule deviendrait sérieuse.

Ah! la vérité est toujours sérieuse; l'erreur aussi est toujours sérieuse. C'est chose sérieuse que le mensonge, que l'insolence, que la lâcheté. Tout est profondément sérieux ici, tout, jusqu'à la funeste

tendance qui, en prétendant substituer le sérieux au vrai, menace de tuer en nous le germe des convictions, des actes virils et de la noble indépendance.

J'ai raisonné jusqu'à présent comme si le sujet dont je me suis occupé prêtait réellement à l'objection, comme s'il n'était pas sérieux et très-sérieux dans tous les sens du mot; il fallait que la honteuse doctrine à laquelle j'ai affaire fût d'abord combattue en elle-même et indépendamment de son application spéciale; il fallait établir avant tout qu'il n'est pas de petite vérité, et que l'homme qui sait choisir entre ses convictions n'en a aucune. Mais le fait est que la gravité de cette étude n'est que trop grande, ceux qui me liront n'en douteront certes pas; le vrai sérieux y abonde tellement, que le sérieux de convention sera bientôt obligé de renoncer à ses protestations peu sincères. Après avoir travaillé et réussi, hélas! à décourager la plupart de ceux qui montaient à la brèche au nom de la science, de la raison et de la foi, on éprouvera le besoin de conjurer un péril qui n'a décidément rien de plaisant.

Ce n'est pas qu'il ne se soit fait et dit beaucoup de choses absurdes ou risibles à propos des tables et des Esprits; on n'a rien négligé de ce qui peut déconsidérer une question. Seulement il ne faut pas

être bien profond observateur pour remarquer que les superstitions grossières ont fait leur chemin en dépit des niaiseries et par les niaiseries ; que derrière les superstitions marche la réhabilitation du moyen âge, de ses institutions, de ses dogmes, de ses persécutions, de ses procédures ; qu'en restaurant la croyance aux sortiléges et au faux surnaturel on prépare d'autres restaurations ; que tout cela est poursuivi avec ensemble par un parti considérable et dont l'influence en pareilles matières déborde malheureusement ses limites ; que l'Évangile est menacé en même temps que la civilisation moderne ; que l'action même partielle, même passagère d'une semblable école peut porter un coup fatal à notre vie morale, politique et religieuse.

Voilà ce que les hommes intelligents auraient dû comprendre dès le premier jour. Avant de railler, ils auraient dû se demander si tout dans les faits signalés était mensonge ou illusion. L'expérience nous apprend qu'en général les illusions et les mensonges ne vivent que grâce à une portion de vérité qu'on leur abandonne follement ; cette vérité, dénaturée par les uns et dédaignée par les autres, fait seule vivre des systèmes incapables par eux-mêmes de subsister.

Ici se présentait donc une recherche importante à entreprendre, et loin de l'entraver par des mo-

queries, il convenait d'y pousser et d'y applaudir. L'occasion était belle pour reprendre en sous-œuvre une étude souvent entamée, souvent interrompue et qui n'a jamais abouti : l'étude de la sorcellerie et du surnaturel apocryphe qui s'y rattache. Qu'a-t-il manqué jusqu'ici à une semblable étude? La connaissance de ce fragment de vérité qui a soutenu tant d'absurdités à travers tant de siècles, qui en a rendu la réfutation perpétuellement insuffisante, qui a assuré leur résurrection périodique, et qui aujourd'hui même les fait reparaître sous une forme nouvelle, à la honte de notre temps. Les tables tournantes ouvraient la voie à des investigations qui intéressaient la science, elles semblaient annoncer la présence d'une loi physique, d'une action fluidique ou d'une force quelconque, explication naturelle des sortiléges passés, présents et futurs.

Il valait, j'imagine, la peine de s'en assurer. Le probème du surnaturel, tel que le moyen âge l'a posé et tel qu'on le pose de nouveau, n'est pas de ceux qu'il est permis de dédaigner ; sa grandeur et sa portée n'échappent sans doute à personne. Selon que l'on admettra le diable de la tradition ou le tentateur de la Bible, nous aurons deux religions et aussi deux civilisations différentes.

Or, il n'est pas de point sur lequel les idées soient moins fixées. Les diableries légendaires et

les récents exploits des Esprits ne rencontrent en général ni une adhésion complète, ni une énergique répulsion; on se contente de douter. On pense qu'il serait injuste de tout rejeter ou de tout admettre; aussi flotte-t-on entre une crédulité puérile et une incrédulité funeste. Tantôt vous avez devant vous une société qui nie l'existence personnelle de Satan et de ses anges; tantôt vous avez une société qui ne s'entretient que de maléfices, de sorts jetés, de revenants, d'âmes évoquées, et des mille prodiges opérés par les Esprits; ou pour mieux dire, c'est la même société qui est à la fois crédule et incrédule; crédule, parce qu'elle est incrédule.

Chacun entend sa dignité à sa manière; j'espère ne jamais mettre la mienne à m'abstenir en présence d'un semblable mal. Il se peut que la question, si grave soit-elle, n'ait pas encore reçu son certificat de sérieux; la prudence exigeait peut-être des ajournements, et quelques-uns de mes amis gémiront, mais je suis habitué à les désoler : les cris qu'ils ont poussés dans d'autres circonstances retentissent encore à mes oreilles. Lorsque je défendais la liberté religieuse, on m'assurait que je ruinais tout et que le moment n'était pas venu. Lorsque je signalais l'iniquité de Taïti, on me reprochait de me compromettre dans une affaire suspecte, entre la

reine Pomaré et M. Pritchard. Et pour remonter plus haut, à l'origine même de mes folies, lorsque je me déclarais chrétien, on m'avertissait que j'étais un homme perdu, que mon association avec les *méthodistes* m'enlèverait désormais toute force, et qu'en me prononçant trop nettement pour l'Évangile, je me priverais des moyens de le servir.

Que mes amis me le pardonnent, je n'apprendrai jamais, je le crains, à me battre *selon les règles*. Ici les règles du genre sérieux ont été méconnues par moi, puisque je n'ai pas attendu qu'un sujet, fort sérieux au fond, eût été déclaré tel dans les formes.

Il y a même pis que cela : j'ai adopté une position isolée, qui m'expose à être désavoué par tout le monde.

Deux partis étaient aux prises, à l'occasion des tables tournantes ; au lieu de m'unir à l'un contre l'autre et de m'assurer ainsi des alliés, je me les suis mis tous les deux à dos ! Je blesse les savants, en affirmant et en démontrant l'action fluidique ; je blesse les champions des Esprits en combattant leurs superstitions.

> Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?
> — Qui je veux ? la raison, mon bon droit, l'équité.

J'adopte la réponse d'Alceste; je serais prêt à ajouter au besoin avec lui :

> Soit ! j'aurai le plaisir de perdre mon procès.

Mais je crois que mon procès ne se perdra point. Il y a longtemps que j'ai remarqué les priviléges de la maladresse qui dit carrément les choses comme elle les voit et qui ne sait pas sacrifier un côté de la vérité dans l'intérêt de l'autre. Déjà l'opinion qui conteste les prétentions surnaturelles des nouveaux phénomènes et qui proclame leur réalité physique, commence à gagner du terrain; M. Félix Mornand la développait naguère dans un de nos recueils les plus répandus : d'autres pensent ce qu'il a si bien dit.

Et puis, fallût-il être seul ou à peu près, est-ce une raison pour reculer? Imiterons-nous ce médecin de Charles IX devant lequel on trempait gravement chaque jour une corne de prétendue licorne dans le verre du roi, afin de s'assurer qu'il n'était pas empoisonné. Comme on le pressait de se prononcer contre un usage aussi absurde, le prudent homme répondit : « Celui qui écrit contre les opinions reçues ressemble au hibou quand il se montre en quelque lieu bien apparent; tous les oiseaux lui courent sus, et le déplument à coups de bec. »

Résignons-nous à perdre quelques plumes, s'il le faut. Fermons l'oreille au langage débilitant que l'égoïsme déguisé en habileté ne cesse de nous faire entendre : Ménage-toi! conserve-toi! précieux trésor, dont il ne faut pas frauder la patrie ou l'Église, et qu'on doit réserver *pour les grandes occasions!*

(lesquelles ne viennent jamais.) Trahis les petites vérités, afin de mieux défendre *les grandes!* Surtout fais-toi une réputation d'homme sensé, d'homme pratique, d'homme *sérieux!* Il est un genre tempéré, il est une opinion moyenne, il est des études inoffensives qui t'attireront aisément ce titre. Évite les discussions irritantes et les sujets non approuvés! Ne te prodigue pas à toute heure; économise, entasse; tes convictions mêmes l'exigent, car un moment viendra où elles auront besoin que tu sois riche et que tu dépenses beaucoup à cause d'elles.

La réponse est aisée: à amasser on devient avare, et les grandes dépenses de l'avare seront toujours des projets, rien de plus. Dans quel état, d'ailleurs, arrivera-t-il à l'heure suprême, à l'heure des sacrifices, cet homme qui a fait tant d'économies? Il arrivera usé, désillusionné, revenu de tout, habitué à imposer silence à son âme et à introduire le calcul dans sa conscience. Or, pour s'immoler à des convictions, il faut en avoir.

Laissons maintenant le livre et revenons à la chose. Ici tout est profondément sérieux, la maladie et le remède, la recrudescence superstitieuse et le fait physique qui est destiné à la vaincre.

La maladie s'est immensément aggravée depuis un an. Si le bon sens, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure, a fait des progrès dans quelques intelligences réfléchies, l'erreur grossière a envahi bien plus de terrain. Nous assistons à un étrange spectacle : protégés par les savants qui anathématisent les expériences et qui ne veulent à aucun prix modifier leurs théories officielles, les apologistes du moyen âge détournent à leur profit le fait même qui devrait les confondre ; à mesure que le vide se fait parmi les expérimentateurs moqués, décriés et découragés, ils s'y précipitent, ils occupent toutes les places vacantes. Bientôt les tables leur appartiendront en propre, et cela suffira pour en éloigner les hommes qui jusqu'ici n'ont pas craint de s'en occuper. On n'aime pas à avoir l'air de faire ce que font les évocateurs d'Esprits ; quoiqu'on travaille contre eux, on semble travailler comme eux, et cela est désagréable. De là un malaise qui trouble les plus résolus, un malaise qui va croissant, et si vite, qu'avant peu il deviendra difficile peut-être de former une chaîne et d'entreprendre des travaux suivis. Ceux qui riaient d'abord, finiront par éprouver un sentiment de répulsion et de dégoût, qui, combiné avec notre défaut naturel d'énergie et de persévérance, amènera une désertion universelle. A force d'abuser des tables et de les rendre odieuses, les

champions du surnaturel apocryphe seront parvenus à en écarter leurs adversaires.

Et ces champions sont de diverse nature ; il en vient des quatre coins de l'horizon. Chez nous, ce sont les ultramontains dont le manifeste a été écrit par M. de Mirville et dont la réfutation a dû me préoccuper essentiellement. En Amérique, ce sont les unitaires qui demandent aux Esprits la promulgation d'un christianisme sans Christ, d'une religion philosophique ; adversaires de la foi, ils s'abandonnent, selon l'usage, à une prodigieuse crédulité, et nagent en plein surnaturel.

Le surnaturel ! voilà le cri d'Emerson. Le surnaturel ! voilà la prétention des mormons et de leur évangile socialiste. Le surnaturel ! voilà le mot d'ordre des croisés qui s'enrôlent de toutes parts contre la Bible. Au sein même du protestantisme, s'élèvent quelques voix qui font écho à celles des ultramontains, des unitaires et des mormons ; des chrétiens excellents se mettent à répudier le principe qui conteste le surnaturel extra-biblique, ils annoncent que le prochain réveil religieux se fera au nom des prophéties, des extases et des miracles. Enfin, on n'entend plus parler que d'apparitions et de prodiges ; le temps approche où, selon la prédiction de Jacobi, « les hommes ne croiront plus en Dieu, mais croiront aux spectres. »

Il me semble qu'il est temps de résister et de réagir.

Or, après avoir signalé la gravité du mal, je tiens à insister sur l'efficacité du remède ; loin de prêcher le découragement, je déclare que le triomphe est certain, facile, si nous savons le vouloir. A part les armes puissantes que nous fournissent l'histoire, la raison, et surtout la Parole de Dieu, nous allons disposer désormais d'un argument scientifique qui manquait à nos devanciers. Ce quelque chose de vrai qui se mêle à la sorcellerie et qui la soutient, ce phénomène physique que les penseurs soupçonnent depuis longtemps et que le magnétisme animal a découvert sans le démontrer suffisamment, les tables tournantes en ont fourni la preuve sans réplique. Le système nerveux des tables ne passe pas pour impressionnable, leur imagination ne risque guère de les entraîner ; donc lorsqu'elles se soulèvent sous l'action de ma main *qui ne les touche pas*, il est certain qu'elles obéissent à une force physique, à une action matérielle que détermine ma volonté.

Ce fait ne renferme rien moins que la solution du problème de la sorcellerie. Pour qui l'examinait avec soin, il restait toujours un coin que n'atteignait aucune hypothèse interprétative, ni celle de l'excitation nerveuse, ni celle des erreurs du témoignage, ni celle de l'hallucination ; il restait un fonds de

phénomènes réels et décidément contraires aux lois connues du monde physique. Ce que les lois naturelles ne pouvaient expliquer, on en demandait l'explication au surnaturel ; cela n'est pas fort étonnant.

Aujourd'hui les lois naturelles se complètent, et l'explication avec elles. Dès lors le surnaturel n'a plus que faire ici, et la sorcellerie disparaît.

On me demandera sans doute ce qui m'autorise à annoncer si positivement le fait des soulèvements sans contact. Je pourrais renvoyer à mon livre ; j'aime mieux contenter sur-le-champ la légitime impatience du lecteur. D'ailleurs, la préface a un avantage sur le livre ; elle s'écrit après, elle en sait plus long. Pendant les longs mois qu'exige l'impression de deux volumes, l'auteur ne saurait rester entièrement inactif. Or voici ce que nous venons d'ajouter à nos précédentes expériences :

Des savants distingués auxquels j'avais communiqué les résultats obtenus s'étaient accordés à me répondre que les soulèvements sans contact auraient le caractère d'une preuve absolument certaine, si nous parvenions à les constater par un procédé matériel. « Répandez, m'avaient-ils dit, de la farine sur la table au moment où toutes les mains viennent de s'en séparer ; opérez ensuite un ou plusieurs soulèvements ; assurez-vous enfin que la couche

de farine ne porte la trace d'aucun attouchement, et il n'y aura plus un seul mot à vous objecter. »

Eh bien ! c'est précisément cette expérience que nous venons de faire avec succès et à diverses reprises. Qu'on me permette quelques détails.

Nos premiers essais avaient fort mal réussi. Employant un tamis à gros trous qu'il fallait promener sur la table entière, nous avions le double inconvénient, d'abord de suspendre pendant trop longtemps et d'annuler en conséquence l'action des opérateurs, puis de répandre une couche de farine beaucoup trop épaisse. L'élan des volontés était amorti, l'action fluidique était gênée, le plateau était refroidi, rien ne marchait. L'effet était même tel, que la table ne nous refusait pas seulement des soulèvements et des rotations sans contact, elle nous refusait presque les soulèvements et les rotations ordinaires.

L'un de nous eut alors une idée lumineuse. Nous possédions un de ces soufflets dont on se sert pour soufrer les vignes attaquées par l'oïdium. Au lieu de fleur de soufre, on y mit de la farine, et l'on recommença l'opération.

Nous étions dans les conditions les plus favorables ; le temps était sec et chaud, la table bondissait sous nos doigts, et déjà, bien avant que l'ordre de lever les mains ne fût donné, la plupart avaient cessé spontanément de toucher le plateau. Le commande-

ment retentit alors, la chaîne entière est séparée de la table et en même temps le soufflet la recouvre tout entière d'un nuage léger de farine. Pas une seconde n'avait été perdue, le soulèvement sans contact avait déjà eu lieu, et, pour ne laisser aucun doute dans les esprits, il se renouvelait trois ou quatre fois de suite.

Cela fait, la table est scrupuleusement examinée : aucun doigt ne l'a touchée ni effleurée le moins du monde.

La crainte de l'effleurer sans le vouloir était même tellement grande, que les mains avaient agi fluidiquement d'une hauteur beaucoup plus considérable que dans les séances antérieures. Chacun avait cru ne pouvoir s'en écarter assez, et ces mains si éloignées du plateau n'avaient eu recours à aucune des manœuvres, à aucune des passes dont nous avions fait usage d'autres fois. Restée à sa place, au-dessus du meuble à soulever, la chaîne avait conservé sa forme; à peine avait-elle opéré un léger mouvement dans le sens de celui qu'elle provoquait à distance.

J'ajoute enfin que nous ne nous sommes pas contentés d'une seule expérience. Toujours, à la suite de plusieurs soulèvements successifs, une vérification attentive a démontré que le nuage de farine, auquel n'avait échappé aucune portion du plateau, était resté absolument intact.

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que c'est clair.

Plus d'un esprit non prévenu aura devancé cette démonstration définitive. A défaut d'une preuve de ce genre, nette, matérielle et inattaquable, n'avions-nous pas déjà une preuve morale dont la valeur ne pouvait être méconnue ? Pour ceux qui ne croient pas aux diableries européennes et aux Esprits américains, l'étendue et la persistance de semblables faits demeuraient inexplicables, à moins d'un phénomène physique. Il fallait bien qu'il y eût une réalité quelconque, naturelle ou surnaturelle, à la base de la sorcellerie contemporaine et de celle de tous les temps.

Comment ne pas le remarquer? S'il n'y avait qu'illusion dans la rotation des tables, depuis longtemps elles se seraient arrêtées. Elles ont eu contre elles et les foudres académiques, et les mandements des évêques, et les attaques de la presse, et les réfutations triomphantes, et les mépris non moins triomphants des gens qui méprisent sans savoir pourquoi. Elles ont eu contre elles, le dirai-je, les événements politiques, les Russes et les Turcs, Paskewish et Omer-Pacha. On les a maudites, et elles ont vécu ; on les a dédaignées, et elles ont

vécu ; on les a oubliées, et elles ont vécu. Indignations concertées, silences concertés, rien n'a prévalu. Elles tournent en dépit de M. Faraday ; on prédit leur mort, on démontre leur mort ; elles continuent à tourner. Elles tournent si bien, qu'on finit par se raviser et que les derniers travaux destinés à les confondre portent les traces d'une réserve, d'une circonspection, je dirai presque d'un respect auquel on ne nous avait certes pas habitués.

Si mes protestations et mes recherches ont contribué pour leur faible part à ce résultat, tout l'honneur en revient aux collaborateurs courageux qui ont bien voulu poursuivre nos expériences au travers de tant de fatigues, d'obstacles, d'insuccès momentanés, de contradictions et de dégoûts. Animés de l'amour du vrai, sentant l'importance scientifique et morale de leur travail, comprenant que la constatation du fait physique pouvait seule opposer une insurmontable barrière à l'envahissement des superstitions, ils ont puisé dans leur conscience chrétienne une force que ne leur aurait fournie aucun autre sentiment. La simple curiosité se serait lassée ; la foi a persévéré, et, selon sa coutume, elle a vaincu.

Valleyres, 8 août 1854.

PREMIÈRE PARTIE

DES TABLES TOURNANTES

CHAPITRE PREMIER

LA QUESTION

C'est une question de fait que je veux résoudre. La théorie viendra plus tard.

Démontrer que le phénomène des tables tournantes est réel, et qu'il est d'une nature purement physique ; qu'il ne peut s'expliquer ni par l'action mécanique de nos muscles, ni par l'action mystérieuse des Esprits, telle est ma thèse. Je tiens à la préciser et à la circonscrire sur-le-champ.

Je ressens quelque satisfaction, je l'avoue, à opposer enfin des preuves sans réplique aux sarcasmes des gens qui trouvent plus commode de se moquer que d'examiner. Je savais bien qu'il fallait en passer par là, et qu'aucune vérité nouvelle ne devient évidente avant d'avoir été ridicule ; mais il n'en est pas moins doux d'atteindre le moment où les choses prennent leur place légitime et où les rôles cessent d'être inter-

vertis. Ce moment aurait pu se faire attendre. J'ai longtemps craint que le phénomène des tables ne se prêtât pas à une démonstration scientifique et décisive; qu'en donnant une certitude absolue aux opérateurs et aux témoins immédiats, il ne fournit pas d'argument irréfutable à l'usage du public. En présence de simples probabilités, chacun serait resté libre de conserver son opinion particulière; nous aurions eu des croyants et des incrédules; le classement aurait eu l'air de s'opérer en raison des tendances plutôt qu'en raison de la connaissance ou de l'ignorance des faits; les uns se seraient rengorgés dans l'agréable sentiment de leur supériorité intellectuelle, et les autres se seraient abandonnés de désespoir au courant des superstitions à la mode; la vérité incomplétement démontrée aurait été traitée de mensonge, et, qui pis est, elle aurait fini par le devenir.

Grâce à Dieu il n'en sera pas ainsi.

J'ai posé la question scientifique, il faut que je pose aussi la question morale, la vraie question pour moi, celle qui m'a remué le cœur et qui m'a comme forcé d'entreprendre des études auxquelles j'aurais voulu rester étranger.

Les droits de la vérité étaient en jeu. Or, je ne connais rien de plus saint sur la terre. Celui qui n'aime pas toutes les vérités n'en aime aucune; celui qui ne se sent pas constamment esclave du vrai, tenu de le servir, de lui rendre témoignage, de souffrir au besoin pour sa cause, ne croira jamais à rien. Qu'il s'agisse de religion, de politique ou de philosophie, n'importe;

il aura peut-être les illusions de la croyance, il n'en aura pas la réalité.

C'est ainsi que ce débat si décrié s'élève par un côté au niveau des plus hautes discussions et a sa racine dans les profondeurs de la conscience humaine. Le sentiment qui me pousse à y intervenir est le même qui me fait chrétien. J'appartiens à la vérité, quelle qu'elle soit, par cela seul qu'elle est la vérité. Je sais que je n'ai pas à discuter avec elle et à lui marchander mon dévouement. Je sais que si je me préférais à une vérité quelconque, ma foi tout entière aurait reçu un coup mortel. Étrange chrétien, en effet, celui qui connaissant une vérité et la voyant maltraitée, honnie, ne songerait qu'à se respecter, à se ménager lui-même, et manquerait de cette noble maladresse que les habiles prennent en pitié !

Qu'on ne se trompe pas d'ailleurs sur ma pensée. Je n'invite personne à prendre la lance et la rondache et à battre la campagne en redresseur de torts au profit des vérités méconnues. Je suis de mon siècle, et je ne rêve pas la restauration de l'ordre des chevaliers errants. Il ne s'agit en aucune façon de copier don Quichotte , mais tout simplement et tout uniment d'avoir le courage de son opinion. Si, lorsque des milliers de personnes étaient convaincues de la rotation des tables, il avait suffi de quelques sarcasmes pour imposer un silence universel; si la crainte des railleries avait définitivement prévalu, une leçon publique de lâcheté aurait été donnée à notre temps, qui n'en a pas besoin. On lui aurait enseigné de nouveau à placer l'utile au-dessus du vrai, à s'accommoder aux modes régnantes, à rejeter l'incommode

Brésil, les États-Unis ou Cuba, on a soin d'en rapporter des élégies sur la félicité des noirs.

Renier au besoin ce que l'on estime vrai, le renier parce qu'on ne croit à rien d'une foi qui mérite ce beau nom, voilà notre maladie. Je ne veux pas être de ceux qui l'aggravent, j'aime mieux être de ceux qui travaillent à la guérir. Ce que l'on *estime* vrai, ai-je dit ; et en effet nous serions dans l'erreur, que notre devoir n'en serait en rien changé. Le musulman est dans l'erreur, et toutefois il mérite le respect, lorsque, croyant en Mahomet, il s'expose pour le défendre à des railleries ou à des souffrances. Nous nous serions trompés, notre persuasion au sujet des tables serait le résultat d'une illusion, que nous n'en serions pas moins tenus de maintenir ce que nous estimons vrai, aussi longtemps que notre illusion subsiste.

Maintenant la question est posée ; le lecteur connaît son aspect scientifique et son aspect moral. Il me reste à lui dire un mot de la méthode selon laquelle elle doit être traitée.

Il n'y a que deux méthodes en ce monde : celle de l'ancienne scolastique, qui affirmait certaines vérités *à priori* auxquelles les faits étaient tenus de se conformer, et celle de la science moderne depuis Bacon, qui part de l'observation des faits et ne construit la théorie qu'après les avoir constatés.

Il paraît que la méthode scolastique a bien du charme, puisqu'on ose nous y ramener en plein XIX[e] siècle et au nom des académies. Au fond cela est

beaucoup moins extraordinaire qu'on ne l'imaginerait à première vue. Quand les théories sont construites, il est commode de les transformer en axiomes définitifs. Serait-ce donc toujours à recommencer? ne serait-il donc jamais permis de fermer enfin la porte aux faits, et de leur dire : Vous venez trop tard!

C'est là précisément le langage qu'on a tenu. Nos lois sont arrêtées, le monde nous est connu, nos cadres sont fixés, nous ne pouvons pas nous condamner au métier de Pénélope; tant pis pour les observations arriérées! Nous n'accueillerons que celles qui rentrent dans les doctrines admises, qui les développent, qui les confirment même en les modifiant. Celles qui relèveraient d'un principe nouveau, suspect, hérétique, nous les anathématiserons d'emblée, sans examen. Ce ne serait pas la peine d'avoir de l'autorité, si l'on n'en faisait pas quelquefois usage et si l'on s'abaissait à discuter avec tout le monde. L'Église ne réfute pas les sectaires, elle les brûle.

Les académies n'ont brûlé personne; elles n'ont condamné à mort que des faits, menaçants pour l'orthodoxie. Elles leur ont refusé la terre et l'eau, c'est-à-dire le droit de libre et loyale discussion. On sait quel abus de pouvoir elles ont commis envers le magnétisme, malgré d'intelligentes et libérales protestations. Maintenant se présente un phénomène non moins contrariant, qui a le tort de manifester chez l'homme une force en dehors de l'action musculaire. Or, on a décidé que les choses ne pouvaient pas se passer ainsi; on a pénétré tous les secrets de la création, et l'on sait comment les forces doivent se produire! C'est bien assez que la théorie se soit lentement formée en vertu des faits; les faits, à

leur tour, auront la complaisance à présent de se plier à la théorie !

Par malheur il n'y a rien de moins complaisant que les faits. Ils sont doués d'une obstination indiscrète. Le magnétisme est encore là ; on est parvenu à le discréditer, à l'entraver, à fausser sa marche, à l'exclure de la voie des recherches sérieuses, on n'est point parvenu à le détruire. Les tables tournantes tournent encore ; elles ne se sont pas « arrêtées d'elles-mêmes, » ainsi qu'on l'avait prédit ; on n'a réussi qu'à dévoyer au profit des évocations et des sortiléges une découverte qui avait droit à toute l'attention des savants.

Et la querelle n'est pas terminée. Elle subsistera tant que subsisteront les deux lacunes que la science maintient volontairement dans sa description du monde physique. Son devoir est de tenir compte de tout, des phénomènes complexes comme des phénomènes simples, de ceux qui ne se produisent que dans certaines circonstances spéciales comme de ceux qui se produisent dans les circonstances ordinaires. Démontrer que les assertions sont fausses, ou leur faire place si elles sont justes, voilà sa mission, et, dans son intérêt même, on ne se lassera pas de l'y ramener, on ne lui permettra pas de laisser en dehors les choses qui la gênent et qu'elle ne veut ni admettre ni réfuter.

Qu'elle soit difficile, très-difficile en matière de preuves ; qu'elle exige des faits positifs et incontestables ; qu'elle tienne en quarantaine les idées suspectes et qu'elle étudie avec scrupule, avec défiance ce qui semble contraire aux notions reçues, c'est parfaitement naturel. Mais qu'elle refuse de voir, qu'elle refuse de lire, qu'elle refuse d'étudier, qu'elle repousse à l'avance

les faits au nom de la théorie, c'est parfaitement injuste et tyrannique. C'est fort peu philosophique par-dessus le marché, et quoique ses immenses services l'autorisent à beaucoup oser, elle ne tenterait pas impunément aujourd'hui d'abandonner l'induction baconienne pour retourner au dogmatisme du moyen âge. Sa haute renommée, sa légitime autorité en souffriraient.

Mais, dit-on, l'Institut a bien le droit de jeter au panier les mémoires sur le mouvement perpétuel, et si quelqu'un proposait un moyen d'aller à la lune, il ne serait pas forcé de perdre son temps à l'écouter. Vous-même ne posez-vous pas, dans le problème des tables, la limite où commence pour vous l'absurde? n'écartez-vous pas les évocations et les Esprits, en dépit de toutes les preuves?

En dépit de toutes les preuves! Non. Je prouve, au contraire, et de longs chapitres seront consacrés à cette démonstration, que les prétendus sortiléges que l'on nous rapporte ne reposent absolument sur rien. On vante les Esprits, on cite leur prose et leurs vers, on colporte leurs prédictions démenties par les événements, on expose leur théologie, contraire à celle des saintes Écritures et changeant au gré des convictions particulières des personnes qui les font parler; quant à des faits réels, on n'en raconte aucun qui ne puisse se classer parmi les phénomènes purement physiques du magnétisme ou des tables tournantes. Je ne prends donc pas mes répugnances pour des arguments, et je ne rejette que ce que j'ai réfuté.

Ce n'est pas, au reste, que je conteste aux académies le droit de proclamer certaines impossibilités et de mettre au rebut sans nouvel examen ce qui a été dé-

montré faux une bonne fois. Seulement c'est cette première démonstration qu'il faudrait fournir. Elle existe, je le veux, à l'égard du mouvement perpétuel; elle existe à l'égard des promenades dans la lune ou dans l'anneau de Saturne; elle existe à l'égard des transmutations, et si demain quelque alchimiste moderne prétendait découvrir une Californie dans ses alambics, je suis tout à fait d'avis que l'Institut aurait le droit de lui refuser audience [1]. On voit qu'en dénonçant le despotisme des savants, je sais respecter leur liberté. Je me contente de renouveler ma question : Avez-vous étudié les tables tournantes ? Avez-vous daigné vous en occuper sérieusement ? Avez-vous démontré, démontré le moins du monde, que le phénomène n'existe pas ou qu'il est impossible ?

Vous ne l'avez pas démontré, ce qui est d'ailleurs fort heureux pour vous, car *démontrer l'impossibilité scientifique de ce qui est* ce serait jouer un mauvais tour à la science. Non, vous n'avez pas démontré, vous avez affirmé, et c'était déjà bien assez imprudent. Sans avoir dessein de « régenter les académies, » me serait-il per-

[1] En parlant ainsi, je m'avance peut-être un peu trop. L'idée de transmutation n'est pas philosophiquement absurde. L'or est-il un corps simple ? savons-nous bien ce qu'est un corps simple ? n'est-il pas démontré que les mêmes éléments combinés dans la même proportion produisent des substances fort dissemblables ? y a-t-il quelque différence, quant à la composition chimique, entre le chiffon, la gomme et l'amidon, pour ne rien dire d'une quatrième transformation (le sucre), où la quantité d'eau *paraît* plus considérable ?

J'ai dû ajouter cette note afin d'être rigoureusement exact, et afin de prouver, en prenant pour exemple le grand œuvre en personne, que l'on ne doit pas abuser des anathèmes scientifiques.

mis, à moi ignorant, de leur offrir un humble conseil? qu'elles n'enflent pas trop la liste des choses déclarées *impossibles*. Cette liste, dressée il y a quelques siècles, aurait compris la rotation de la terre, les antipodes, l'attraction, la pesanteur de l'air, l'électricité ; dressée aujourd'hui, elle comprendrait probablement plus d'un article destiné à provoquer l'hilarité de nos arrière-neveux. Y a-t-il si longtemps que la formation plutonienne de toutes les roches était un article de foi? Qu'en pense maintenant M. Élie de Beaumont? M. Babinet, un des ennemis des tables, nous racontait naguère que Sénèque avait eu le mérite d'avoir raison contre le genre humain tout entier, « ce qui équivaut à peu près à avoir tort.» Les académies de son temps condamnaient sans examen, je suppose, ses idées sur la marche naturelle des comètes, comme on a condamné sans examen nos idées sur le mouvement naturel imprimé aux tables; elles jetaient ses mémoires aux vieux papiers. Seize siècles après lui, toutes les autorités, les savants et le clergé, Képler et le pape, plaçaient l'influence magique des comètes au nombre des axiomes que les « illuminés » seuls peuvent contredire. Voilà un anathème scientifique qui a duré, j'espère.... Qu'on se rassure, les choses vont plus vite aujourd'hui, nous ne mettrons pas seize cents ans à nous accorder.

On va lever les épaules : les comètes! c'est si évident! — Évident! parce que nous connaissons les faits; parce que les faits ont prévalu sur les théories préconçues; parce que les faits ne se sont pas lassés d'être des faits et n'ont pas reculé devant l'arrêt suprême qui les déclarait impossibles. La rondeur et la rotation de la terre nous paraissent évidentes aussi; et cependant

elles n'ont pas eu toujours les rieurs de leur côté : Quoi, des antipodes ! quoi, des hommes qui marchent la tête en bas et les pieds en haut ! quoi, des vaisseaux qui se précipitent sans doute, entraînés par la courbe, par la chute des eaux ! quoi, nous tournerions avec cette violence, et nous ne le sentirions pas ! En tous cas, l'air étant moins dense, ne devrait pas tourner aussi vite que nous : un vent d'est, vent constant et d'une horrible impétuosité, devrait régner à la surface du globe ; tous les arbres devraient être couchés vers l'ouest ! —Certes, les bonnes raisons ne manquaient pas, le témoignage des sens et les déductions de l'intelligence tenaient un langage identique ; les gens sensés et les savants qui se respectent n'auront jamais si beau jeu contre la rotation des tables qu'on l'avait alors contre cette rotation de la terre dont M. Foucault fournissait l'autre jour une nouvelle et ingénieuse démonstration.

Il faut en revenir à ceci : nous sommes environnés de mystères ; nous vivons dans l'inexplicable ; nous sommes inexplicables nous-mêmes. Les plus savants savent peu, très-peu ; et leur tort n'est pas d'ignorer, mais de penser qu'ils n'ignorent rien. Cependant il leur suffirait d'avoir de la mémoire. Qui condamnait l'émétique au temps de Guy Patin ? Qui a promulgué depuis lors une longue série d'arrêts, plus péremptoires les uns que les autres, arrêts infaillibles hier et réformés aujourd'hui ? En vérité, je me demande comment on n'hésite pas avant de juger souverainement et dédaigneusement les choses qu'on n'a pas examinées, lorsqu'on rencontre partout des questions insondables, lorsqu'un panier de pigeons voyageurs

renferme un problème à désespérer les académies!

La leçon qui ressort de notre débat est à l'usage de tout le monde; car tout le monde tranche, et les ignorants plus que personne. Le ton assuré, les grands airs et les haussements d'épaules sont et seront toujours l'esprit de ceux qui en manquent: cela les dispense d'étudier et de réfléchir. Les savants, eux, devraient adopter une marche différente; les hommes qui pensent devraient être moins prompts et moins sûrs d'eux-mêmes que les hommes qui ne pensent pas. C'est bien ainsi que les choses se passent d'ordinaire, et voilà pourquoi je déplore qu'on ait suivi une autre voie à l'égard des tables tournantes. Les refus d'examen ne sont pas seulement une arme déloyale, ils sont une arme dangereuse et qui finit toujours par blesser la main qui s'en sert.

Et d'où vient que tant d'hommes distingués y ont eu recours en cette circonstance? D'où vient la signification brutale qui nous a été faite? D'où vient que le nouveau phénomène a été traité en ennemi? Oui, en ennemi, ce n'est pas trop dire; une simple erreur aurait été accueillie autrement, on l'aurait réfutée. Les tables tournantes n'ont pas été jugées dignes d'un tel honneur; à peine ont-elles paru, qu'on s'est écrié: « Nous ne nous en occuperons pas! » Il y avait donc là un principe hostile à dénoncer et à tuer sur-le-champ. Eh bien! ce principe n'est peut-être pas très-difficile à discerner.

Le matérialisme nous a envahis, malgré quelques apparences de spiritualité superficielle. Il règne dans les âmes et dans les intelligences: les progrès de l'industrie, les découvertes si magnifiques des sciences

modernes ont contribué à fonder son empire. Il est tellement le maître, qu'il gouverne souvent à leur insu ceux-là mêmes qui croient le combattre, et dans la question qui nous occupe le matérialisme des partisans des tables n'est pas moins effrayant en général que celui de leurs adversaires. Rattacher des apparitions d'Esprits et des révélations à la rotation d'un meuble, c'est assurément réduire à leur définition la plus grossière nos rapports avec le monde invisible. Et quant aux adversaires des tables, qu'ils descendent dans leur conscience. N'est-il pas vrai que, pour beaucoup d'entre eux, la grande objection résulte de leur répugnance à admettre quoi que ce soit en dehors de l'action régulière et en quelque sorte mécanique des lois naturelles? Ils se moquent fort justement des Esprits; mais en quel sens croient-ils eux-mêmes à Dieu et au diable? Dieu est une cause première, et le diable est une abstraction. Il y a un créateur; il y a eu des lois établies, une chiquenaude donnée, et dès lors tout a marché de soi, et l'intervention providentielle d'un Père céleste écoutant nos prières, attentif à nos besoins, intervenant dans les petites choses comme dans les grandes, est une illusion religieuse qu'il faut laisser aux vieilles femmes. Le démon, lui, est la personnification allégorique de nos tentations et de nos mauvais penchants. — Puis, après avoir exilé Dieu et supprimé le diable, on s'est attaché à amoindrir ici-bas la part de l'homme lui-même, en tant qu'agent moral. Parlez-moi de l'électricité! Parlez-moi de la pesanteur! Voilà des lois pures de tout contact avec la pensée ou la volonté humaine. Mais rencontre-t-on des faits mixtes, des forces matérielles qui ont besoin de la permission de

l'homme pour se développer, aussitôt on s'éloigne avec horreur. C'est l'abomination de la désolation! Mieux vaut laisser la science incomplète, que d'y admettre la notion hétérodoxe d'un acte physique qui est avant tout un acte moral!

Tel était le crime irrémissible du magnétisme, et tel est, à plus forte raison, le crime des tables tournantes. Là, sans la volonté on n'obtient rien ; on formerait la chaîne vingt-quatre heures de suite, qu'on n'arriverait pas au plus léger mouvement. Avec la volonté, au contraire, on déploie une force; et cette force soulève le pied désigné par la pensée; elle le soulève à distance et sans qu'aucun doigt touche une portion quelconque de la table.

Lorsque je rapproche ces deux choses, le matérialisme régnant et la nature du phénomène nouveau, je ne m'étonne plus de l'accueil qui lui a été fait. Avec un ennemi personnel on ne discute pas.

La conduite qu'on a tenue s'explique donc; ce qui ne veut pas dire qu'elle se justifie. La liberté scientifique avait besoin d'être défendue. On s'en est fâché : il était désagréable et impatientant de rencontrer devant soi une protestation obstinée, une protestation armée de preuves et qui étudiait d'autant plus les faits qu'ils étaient plus brutalement écartés. On avait cru en finir par un coup de tonnerre ; on avait essayé d'enfermer tout dans un même sac, l'agent physique, les Esprits et « les montagnards en disponibilité. » Il faut qu'on en prenne son parti : les éclats de voix et les grands mots ne trancheront pas la question, comme ils l'ont malheureusement tranchée dans d'autres circonstances. Nous ferons un pas vers cet Eldorado, vers

cet idéal du gouvernement académique, où l'on consentira à examiner avant de rejeter. Alors, et alors seulement, il commencera à être possible d'aborder avec sérieux les branches délicates de la science, les branches mixtes, au sein desquelles le matériel et le moral se trouvent mêlés.

Le lecteur sait à présent pourquoi j'ai pris la plume. Je ne lui apprendrai rien, si j'ajoute qu'on m'a fort conseillé de ne pas la prendre. Les uns me le conseillaient dans mon intérêt, pensant que je devais sacrifier cette vérité-ci à d'autres vérités bien plus importantes, auxquelles j'ai consacré ma vie et qui porteraient la peine de mon discrédit. Les autres me recommandaient le silence au nom de la charité et de la paix.

Répondre aux premiers n'était pas difficile. J'aurais été indigne de soutenir les grandes vérités, si j'avais déserté volontairement les petites; si, préoccupé de moi-même, je n'avais songé qu'à me ménager.

Quant aux seconds, leurs arguments étaient de nature à exiger un examen consciencieux. J'ai examiné, et voici la conviction à laquelle je suis parvenu.

Ce sont surtout les adversaires des tables qui prêchent le silence à leurs partisans. Ils trouvent tout simple de leur jeter publiquement à la face les accusations les plus graves : niais ou menteurs ; ils ont le choix. Mais, dès qu'il s'agit pour nous de répondre, ils éprouvent des scrupules sans fin; la publicité leur paraît pleine d'inconvénients; ils pensent qu'on devrait étudier et se taire! Parler très-haut, injurier les gens

et les inviter ensuite à se résigner, franchement, c'est trop fort. Si nous consentions en effet à ne rien dire, nous nous montrerions non pas charitables ou pacifiques, mais peu sincères et peu courageux; nous nous reconnaîtrions dignes du traitement qu'on nous inflige; nous confesserions en fait que nos assertions étaient inconsidérées, que nos paroles dépassaient notre pensée, et que notre pensée dépassait la réalité; qu'il n'y avait eu de sérieux ni dans nos actes ni dans nos discours.

Non, la charité ne garde pas le silence en pareil cas. Savez-vous ce qu'elle fait? Elle allie à la plus entière franchise à l'égard des choses le plus parfait respect envers les personnes. Or, il ne m'en coûte nullement de leur témoigner ce respect, car je le ressens. Il serait étrange que le fils d'un académicien fût le seul à ne pas honorer dans l'Académie des sciences la glorieuse avant-garde de la civilisation moderne, le plus brillant faisceau de lumières qui ait peut-être brillé sur la terre. Si M. Faraday et M. Foucault ont été injustes envers les tables, cela n'ôte pas à l'un son illustration européenne, et à l'autre ses ingénieuses découvertes remplies de promesses et d'avenir. J'aurais, certes, mauvaise grâce à en vouloir à M. Foucault, car, sans les procédés sommaires auxquels il a cru devoir recourir, sans le ton péremptoire qu'il a employé, je n'aurais jamais mis à l'étude du phénomène nouveau cette persévérance que donne le sentiment du devoir.

Je n'attaque donc ni les savants en général ni tel savant en particulier. Je n'ai pas la sotte prétention de les rabaisser, ou la prétention plus sotte de m'élever moi-même. Pénétré du sentiment de mon incompé-

tence, j'étais prêt à accepter leurs décisions comme des oracles; les refus d'examen ont eu seuls la puissance de m'arracher à mon rôle naturel, en froissant mon être moral tout entier. Je n'ai pas pu prendre sur moi d'entendre dire : « Nous ne verrons pas; nous ne lirons pas; nous n'expérimenterons pas; nous ne répondrons pas. » Mais, même alors et quand ma faible voix se risquait à interrompre un silence universel et prolongé, je ne refusais à mes adversaires aucun des hommages qui leur sont dus. Bien plus, je comprenais leur conduite : dans leur situation scientifique, n'ayant rien vu de sérieux, n'ayant assisté qu'à de misérables expériences de salon, à de simples rotations que l'action musculaire est en mesure d'expliquer, ils ont eu raison de douter. Le doute philosophique est toujours un devoir; il est la garantie nécessaire de la vraie science. Les faits nouveaux et surtout les lois nouvelles doivent faire leurs preuves complètes avant d'être admis. La répugnance qu'on éprouve à modifier les notions reçues est un sentiment dont je conteste d'autant moins la légitimité que j'y participe entièrement. En science, en philosophie, en religion, nous avons les uns et les autres à résister au triste courant des crédulités. Il y a partout des gens prêts à tout accepter les yeux fermés, qui n'étudient rien, qui aiment l'étrange, dont le surnaturel chatouille agréablement l'imagination blasée, qui croient d'autant mieux les choses qu'elles sont moins croyables, et qui semblent avoir adopté pour devise le *Credo quia absurdum* d'un Père de l'Église.

Se défier d'eux était naturel, seulement il eût été prudent et loyal de ne pas dépasser les limites du

doute tant qu'on n'avait pas examiné. La fougue du premier moment a entraîné un peu loin; je suis sûr que les vrais savants ne craindront pas de revenir maintenant en arrière. C'est à l'ignorance à se montrer obstinée et à s'opiniâtrer en dépit des faits. Des faits, voilà sans doute ce que chacun demande, et voilà aussi ce que je vais offrir au lecteur. J'avais d'abord songé à présenter mon rapport sous la forme d'un mémoire adressé à l'Académie des sciences. On devinera, sans que je le dise, quels scrupules m'ont retenu.

CHAPITRE II

LES FAITS

Il y a deux manières de s'occuper des tables tournantes. On peut leur demander une distraction ou un sujet d'étude. Je ne blâme pas le moins du monde ceux qui s'en sont amusés, après le dessert, entre le café et le thé ; je me borne à constater qu'ici nous avons suivi une autre marche. Nos séances ont été de vraies séances, auxquelles ont été consacrées les meilleures heures du jour, et dont les résultats, vérifiés avec un soin minutieux, ont été consignés dans de véritables procès-verbaux.

J'ai ces procès-verbaux sous la main, et il me semble que je ne saurais mieux faire que de les prendre successivement, et d'emprunter à chacun d'eux les observations intéressantes qu'il peut renfermer. Je suivrai ainsi une méthode historique qui racontera la vérité au lieu de la systématiser. Le lecteur nous suivra pour

ainsi dire pas à pas; il contrôlera mes diverses assertions en les comparant; il se formera sa conviction lui-même, et jugera si mes preuves ont ce caractère de fréquence, de persistance, de développement progressif que n'ont jamais les fausses découvertes fondées sur quelque coïncidence fortuite et mal définie.

Le premier procès-verbal porte la date du 20 septembre 1853. Auparavant nous avions eu de nombreuses séances, mais nous n'avions pas cru qu'il fût nécessaire d'en noter les résultats. Voici en peu de mots quels étaient ceux auxquels nous étions arrivés alors :

Je mentionne d'abord ceux qui n'ont point de valeur à titre de preuves, les rotations, les soulèvements et les danses. Aucune démonstration, je le reconnais, ne peut être basée là-dessus; l'action musculaire inconsciente, la tendance au mouvement, fournissent là des explications qui, quoique mal fondées en réalité, sont logiquement irréfutables. Comme les opérateurs sont dans le secret de ce qu'il faut faire, comme ils sont capables de le faire, comme ils sont naturellement disposés à imprimer, même sans s'en rendre compte, une impulsion mécanique dans ce sens, il en résulte l'impossibilité d'établir aux yeux du public que la cause essentielle des faits obtenus est ailleurs. Ceux-là seuls ont une conviction invincible à cet égard, qui ont directement et fréquemment participé aux expériences, qui ont senti se produire sous leurs doigts ces mouvements d'une nature particulière que l'action de nos muscles ne saurait imiter. Ils savent, eux, à quoi s'en tenir, car ils ont vu la table se refuser parfois à toute rotation, malgré l'impatience des expérimentateurs et malgré leurs bruyants appels; puis, ils ont assisté à

son départ si doux, si moelleux, si spontané, à son départ qui s'opère, on peut le dire, sous les doigts qui l'effleurent à peine. Ils ont vu parfois les pieds, collés en quelque sorte au parquet, ne s'en détacher à aucun prix, malgré l'excitation des personnes qui forment la chaîne; puis ils les ont vus d'autres fois accomplir des soulèvements francs, énergiques, venant au-devant des mains, n'attendant pas les ordres pour exécuter avec une vigueur presque effrayante des pensées à peine conçues. Ils ont entendu de leurs oreilles les grands coups et les petits coups, les premiers qui menacent de briser la table, les seconds que l'on a peine à saisir au passage, et dont aucun de nous ne pourrait imiter la prodigieuse délicatesse. Ils ont remarqué que la force des soulèvements n'est pas diminuée quand on dégarnit le côté du meuble qui devrait faire levier; ils ont commandé eux-mêmes à la table de lever celui de ses pieds sur lequel reposent les seules mains qui composent la portion de chaîne subsistant encore, et le pied s'est levé aussi souvent et aussi haut qu'ils l'ont voulu. Ils ont suivi la table dans ses danses lorsqu'elle frappe la mesure avec un pied, avec deux, lorsqu'elle reproduit exactement le rhythme de la musique qui vient d'être chantée, lorsque, se conformant de la façon la plus comique à l'invitation de danser le menuet, elle prend des airs de grand'mère, accomplit gravement un demi-tour sur elle-même, fait la révérence, et avance ensuite en tournant de l'autre côté.

La manière dont les faits s'accomplissent leur en a plus dit que les faits eux-mêmes; ils ont été en contact avec une réalité qui ne se laisse pas longtemps méconnaître. Mais, en même temps, ils savent que leur opi-

nion personnelle n'a pas le droit de s'imposer à autrui. Leur opinion n'est guère encore qu'une impression. Or, une impression n'est pas et ne sera jamais une preuve. Aussi longtemps donc qu'on n'a obtenu que des rotations, des coups frappés, des danses ou d'autres phénomènes analogues (tels que la résistance opposée par la table, soulevée et dégarnie dans sa partie la plus haute, à la main qui veut la ramener vers le sol); aussi longtemps qu'on en est là, il faut renoncer à communiquer ses convictions, si fermes et si fondées soient-elles.

Mais les essais persévérants que nous avions tentés avant le 20 septembre nous avaient déjà conduits un peu plus loin. Nous avions constaté deux choses principales : le soulèvement d'un poids que l'action musculaire des opérateurs était impuissante à remuer, la reproduction des nombres pensés. Je me borne à ces deux points, écartant ce qui est secondaire et ce qui demeure douteux.

Le soulèvement des poids ne s'obtient pas toujours. Il en est de cela comme de tout le reste : un jour la table tournera et lèvera les pieds, chargée qu'elle est d'un homme qui pèse 87 kilogrammes; un autre jour, elle demeurera immobile, quoique la personne qui y est montée ne pèse que 60 kilogrammes. Ceci est cependant l'exception. En général, les personnes légères, enfants, jeunes gens, sont soulevées avec une grande facilité. Pour les personnes lourdes, la difficulté est plus rarement vaincue; elle l'est, toutefois, et ce résultat à lui seul démontrerait, sans réplique, la présence d'un agent physique spécial, si l'on ne pouvait objecter que l'homme placé sur la table se prête

volontairement ou involontairement, au mouvement qui doit avoir lieu. On verra plus loin de quelle manière nous avons paré à l'objection. Quant à présent, je me contente de raconter le fait tel qu'il s'était passé dans la première partie de nos recherches; je ne veux pas anticiper.

La reproduction des nombres pensés a été pareillement perfectionnée, à mesure que les observations se sont multipliées et que les objections se sont produites. Voici où nous en étions le 20 septembre :

Nous avions remarqué déjà que tous les expérimentateurs ne réussissaient pas également bien, et que les plus sûrs d'eux-mêmes ne réussissaient pas également tous les jours. Nous étions néanmoins en droit d'affirmer que les nombres communiqués secrètement à tel d'entre nous seraient reproduits en général avec exactitude. Nous nous sommes plusieurs fois chargés de convaincre des témoins de nos expériences, au moyen de dix, de vingt chiffres indiqués par eux, et exécutés de suite, sans erreur.

On nous avait objecté que les chiffres indiqués à l'oreille pouvaient être entendus par les autres membres de la chaîne, nous avions décidé qu'on les écrirait; on nous avait objecté qu'alors encore le chiffre pouvait se peindre en quelque façon sur la physionomie de la personne qui le connaissait, nous avions décidé qu'on opérerait les yeux fermés; on nous avait objecté que la personne chargée de l'exécution pourrait agir sur le pied placé devant elle, sinon pour le mettre en mouvement, du moins pour empêcher ou pour arrêter son mouvement : nous avions décidé que les coups seraient frappés par chaque pied successivement, ou par un

pied dont les témoins de l'expérience feraient eux-mêmes choix.

Arrivés à ce point, il nous semblait que la reproduction des nombres pensés avait acquis une véritable valeur scientifique. En effet, toute communication de ces nombres aux autres membres de la chaîne étant devenue impraticable, il ne restait plus qu'un moyen d'expliquer mécaniquement notre succès habituel : c'était de supposer que le pied chargé de l'opération était mis en action par ses vis-à-vis faisant levier sur le bord opposé de la table, et était arrêté par celui des expérimentateurs qui connaissait le chiffre. Mais comment expliquer alors l'obéissance de la table lorsque le chiffre était zéro et lorsque le pied choisi n'était ni devant la personne sachant le nombre ni vis-à-vis d'elle? Elle était hors d'état d'imprimer le mouvement ; elle était hors d'état de l'arrêter ou de le prévenir malgré les expérimentateurs placés de façon à faire levier. Ceux-ci devaient, selon l'hypothèse, donner toujours et à tout hasard le balancement, et l'exécution du zéro était impossible. L'hypothèse n'était donc pas fondée, et l'explication mécanique tombait avec elle. On n'en pouvait certes pas douter, quand on avait vu l'impatience et le désappointement des membres de la chaîne, chaque fois que le pied restait immobile après le commandement. Nous étions consternés de cet échec apparent, et je puis bien affirmer que, s'il n'avait tenu qu'à nous, le mouvement aurait eu lieu. Il n'avait pas lieu parce qu'il ne venait pas de nous, mais de la volonté d'une seule personne, de celle précisément qui ne disposait d'aucune action mécanique pour provoquer ou pour prévenir le soulèvement.

Je pense aujourd'hui ce que je pensais alors : cette démonstration a une valeur réelle. Mais je puis la négliger, car il va en venir d'autres bien plus irréfutables encore. Je suis riche; je me permettrai un peu de prodigalité.

D'ailleurs le moment n'est pas venu de résumer le sujet et de mettre en relief les preuves essentielles. Je ne raisonne pas, je raconte. Entrons dans le récit des expériences que décrivent nos procès-verbaux.

Séance du 20 septembre.

Je retranche, selon ma promesse, tout ce qui n'a pas été suffisamment étudié, tout ce que des expériences ultérieures ont rendu le moins du monde douteux, tout ce qui rentrerait dans les faits déjà énoncés. Cette défalcation opérée, il reste encore quelques résultats à relever.

Et d'abord, je dirai que la table qui nous a servi le plus souvent se compose d'un plateau en frêne dont le diamètre a 80 centimètres, d'une lourde colonne, et de trois pieds distants entre eux de 55 centimètres. Une autre table dont le plateau est un peu plus grand, et dont la colonne est moins lourde, a été employée aussi. Enfin, nous avons mis quelquefois en mouvement des tables à quatre pieds, rondes ou carrées, l'une, entre autres, d'une dimension respectable. Le nombre des expérimentateurs formant à la fois la chaîne est ordinairement de dix; il a varié entre deux extrêmes, huit et douze. La rotation se manifeste habituellement après cinq ou dix minutes. Dans certains cas très-

bres; ils ont été confiés à deux membres de la chaîne, puis à trois, et c'est alors seulement que le chevalier des grands nombres a été vaincu, et que le pied placé devant lui (pied sur lequel il était dépourvu de toute action mécanique) a cessé de suivre jusqu'au bout l'impulsion de sa volonté, en dépit des expérimentateurs placés en face, qui seuls auraient pu le mettre et le maintenir en mouvement.

Il va sans dire que des combinaisons différentes ont été essayées et qu'elles ont produit des résultats non moins décisifs. Nous avons fait varier le pied qui devait frapper. Nous avons changé les rôles : l'expérimentateur le plus puissant a été chargé, à son tour, des petits nombres, et il est parvenu à couper régulièrement ses adversaires, quel que fût le pied désigné pour l'opération.

On a proposé enfin de tenter la contre-épreuve d'une de nos expériences les plus concluantes, de celle qui consiste à faire tourner et frapper la table lorsqu'elle porte un homme pesant 87 kilogrammes. Cet homme s'est placé sur elle ; les douze expérimentateurs, ayant soin de ne pas former la chaîne, y ont appliqué leurs doigts et se sont efforcés d'obtenir, par la tension de leurs muscles, ce qu'ils avaient obtenu quelques jours auparavant sans tension et sans efforts. Il fallait voir l'énergie de leur travail! les jointures de leurs mains blanchissaient; et cependant, rien. La rotation seule a eu lieu dans une faible mesure, un demi-tour à peine, et avec un frémissement du pauvre meuble qui semblait près de se rompre. Quant au soulèvement, tout a été vain; aucun pied n'a voulu donner le moindre signe de docilité. Inutile d'ajouter, qu'à plus forte raison, il

n'a pas été question de ce renversement complet que nos simples ordres avaient opéré naguère.

Séance du 22 septembre.

Nous n'avons constaté aucun fait nouveau et qui soit digne d'être mentionné ici; mais, parmi les faits anciens que nous avons reproduits, je crois utile de signaler les mouvements de la table portant la même personne qui s'y était placée trois jours auparavant. On avait vu alors l'inutilité des efforts musculaires; on va voir la puissance du fluide ou de l'agent physique quelconque dont les opérateurs disposent lorsqu'ils forment la chaîne et lorsqu'ils commandent avec une ferme volonté.

Nous étions bien aises nous-mêmes de faire ce rapprochement. Habitués à contrôler nos expériences et à ne pas tenir pour certain ce que nous n'avons observé qu'une ou deux fois, nous avions hâte de recommencer en nous plaçant dans des conditions identiques. Or, le succès a été complet. La table a tourné; elle a frappé plusieurs coups; elle s'est dressée entièrement, de façon à renverser la personne qu'elle portait.

Qu'il me soit permis de consigner ici en passant une remarque générale. Nous avions eu déjà de nombreuses réunions; nos expérimentateurs, parmi lesquels se trouvent plusieurs jeunes femmes délicates, avaient agi avec une persévérance et une énergie peu communes; leur fatigue physique à la fin de chaque séance était naturellement très-grande; il semble qu'on aurait dû s'attendre par conséquent à voir se manifester, au milieu de nous, quelques accidents nerveux plus ou

moins graves. Si les explications basées sur les actes involontairement accomplis dans un état d'excitation extraordinaire avaient le moindre fondement, nous aurions eu des extases, presque des possessions, et en tout cas des attaques de nerfs. Or il n'est pas arrivé, en cinq mois de temps, malgré le caractère animé et bruyant de nos expériences, qu'aucun de nous ait éprouvé un seul moment le moindre malaise.

Il y a mieux : lorsqu'on est dans un état de tension nerveuse, on devient absolument impropre à agir sur la table. Elle veut être prise gaiement, lestement, avec confiance et autorité, mais sans passion. Cela est si vrai, qu'aussitôt que j'y mettais trop d'intérêt, je cessais de me faire obéir. S'il m'arrivait, à cause des discussions publiques où j'étais engagé, de désirer trop fortement le succès et de m'impatienter en cas de retard, je n'avais plus aucune action sur la table.

Séance du 26 septembre.

Nous avions assez mal débuté, et nous pensions presque que le produit net de la journée se bornerait aux deux observations suivantes qui ont bien leur prix, en effet, et que notre pratique n'a cessé de confirmer : — D'abord il y a des jours où l'on ne peut rien faire, quoiqu'on soit aussi nombreux, aussi forts et aussi excités; ce qui prouve que les mouvements de la table ne sont obtenus ni par la fraude, ni par la pression involontaire des muscles. — Ensuite il y a des personnes (celles entre autres qui sont maladives ou fatiguées) dont la présence dans la chaîne n'est pas seule-

ment sans utilité, mais nuisible; dépourvues de fluide, elles semblent en outre empêcher sa circulation et sa transmission; leur bonne volonté, leur foi à la table n'y font rien ; tant qu'elles sont là, les rotations sont faibles, les soulèvements sont languissants, les commandements ne s'achèvent pas, le pied placé devant elles est particulièrement atteint de paralysie; priez-les de se retirer, et aussitôt la vie apparaîtra et tout réussira comme par enchantement.

Ce n'est, en effet, qu'après avoir pris ce parti, que nous avons enfin retrouvé les mouvements francs et énergiques auxquels nous étions accoutumés. Auparavant nous avions eu plusieurs échecs, et notamment lorsqu'il s'agissait d'ébranler un homme placé sur la table. En vain avions-nous commandé avec beaucoup d'insistance et d'ardeur ; point de rotation, point de soulèvements ! Nous avions été forcés de substituer un enfant à l'homme, et alors seulement nous étions parvenus à agir.

Nous étions donc assez découragés, lorsqu'enfin l'épuration dont je parlais tout à l'heure a été essayée; et aussitôt, quelle métamorphose ! Rien ne nous semble difficile; ceux même qui, comme moi, réussissent médiocrement d'ordinaire, font frapper des nombres pensés avec un entier succès ou avec la légère imperfection assez fréquente d'un coup de trop, tenant au retard dans l'ordre mental qui doit arrêter les coups.

Voyant que tout allait à souhait et décidés à tenter l'impossible, nous entreprenons alors une expérience qui marque notre entrée dans une phase toute nouvelle et qui met nos démonstrations antérieures sous la garantie d'une démonstration irréfutable. Nous

allions quitter les probabilités pour l'évidence. Nous allions faire mouvoir la table *sans la toucher*.

Voici comment nous y sommes parvenus cette première fois :

Au moment où la table était emportée par une rotation énergique et véritablement entraînante, nous avons tous soulevé nos doigts à un signal donné ; puis, maintenant nos mains unies au moyen des petits doigts et continuant à former la chaîne à quelques lignes au-dessus de la table, nous avons poursuivi notre course ; et, à notre grande surprise, la table a poursuivi également la sienne, elle a fait ainsi trois ou quatre tours !

Nous avions peine à croire à un tel succès ; les témoins de l'expérience ne pouvaient s'empêcher de battre des mains. Et ce qui n'était pas moins remarquable que la rotation sans contact, c'était la manière dont elle s'était opérée. Une ou deux fois la table avait cessé de nous suivre, parce que les accidents de la marche avaient écarté nos doigts de leur position régulière au-dessus des bords ; une ou deux fois la table avait repris vie, si j'ose m'exprimer ainsi, dès que la chaîne tournante s'était retrouvée dans un rapport convenable avec elle. Nous avions tous le sentiment que chaque main avait emporté par une sorte d'attraction la portion de la table placée au-dessous d'elle.

Séance du 29 septembre.

Nous étions naturellement impatients de soumettre à une nouvelle épreuve la rotation sans contact. Dans

le trouble du premier succès, nous n'avions songé ni à renouveler ni à varier cette expérience décisive. Depuis, nous y avions réfléchi; nous avions senti qu'il importait de refaire la chose avec plus de soin, et en présence de témoins nouveaux; qu'il importait surtout de produire le mouvement au lieu de le continuer, et de le produire sous la forme de soulèvements au lieu de se borner aux rotations.

Tel était le programme de la réunion du 29 septembre. Jamais programme n'a été plus exactement suivi.

Avant tout, nous avons recommencé ce qui avait été obtenu le 26. La table étant en grande rotation, les mains s'en sont séparées et ont continué à tourner au-dessus d'elle en formant la chaîne. La table a suivi, faisant tantôt un ou deux tours, tantôt un demi-tour ou un quart de tour seulement. La réussite, plus ou moins prolongée, était certaine. Nous l'avons constatée plusieurs fois.

Mais on pouvait dire que, la table étant déjà lancée, elle conservait une certaine impulsion à laquelle elle obéissait mécaniquement, tandis que nous imaginions qu'elle obéissait à notre puissance fluidique. L'objection était absurde, et nous aurions défié qui que ce fût d'obtenir un seul quart de tour sans former la chaîne, quelle que fût la vitesse de la rotation imprimée; nous aurions défié surtout qu'on parvînt à renouveler la course un moment suspendue. Cependant il est bon en pareille matière de prévenir les objections même absurdes, pour peu qu'elles soient plausibles; et celle-ci devait paraître telle aux yeux de tout homme inattentif. Il fallait donc arriver à produire la rotation, en partant du complet repos.

C'est ce que nous avons fait. La table étant immobile ainsi que nous, la chaîne des mains s'en est séparée et a commencé à tourner lentement à quelques lignes au-dessus de ses bords. Au bout d'un moment la table a fait un léger mouvement, et chacun s'attachant à attirer par sa volonté la portion placée sous ses doigts, nous avons entraîné le plateau à notre suite. Les choses se passaient ensuite comme dans le cas précédent; il y a une telle difficulté à maintenir la chaîne en l'air sans la rompre, sans l'écarter des bords de la table, sans aller trop vite et supprimer ainsi le rapport établi, qu'il arrive souvent que la rotation s'arrête après un tour ou un demi-tour. Néanmoins elle s'est prolongée parfois pendant trois tours ou même quatre.

Nous nous attendions à rencontrer plus d'obstacles encore lorsqu'il s'agirait du soulèvement sans contact. Or, il en a été tout autrement ; et cela s'explique, parce qu'il n'y a pas ici de marche circulaire, et il est beaucoup plus aisé de maintenir la position normale des mains au-dessus de la table. La chaîne étant donc formée à quelques lignes du plateau, nous avons ordonné à l'un des pieds de se soulever, et il l'a fait.

Nous étions dans le ravissement. Cette belle expérience a été maintes fois renouvelée. Nous avons ordonné à la table, également sans la toucher, de se dresser et de résister aux témoins, qui avaient besoin de faire un effort pour la ramener à terre. Nous lui avons ordonné de se renverser entièrement, et elle est tombée les pieds en l'air, bien que nos doigts s'en fussent toujours tenus séparés, et l'eussent précédée à la distance convenue.

Tels ont été les résultats essentiels de cette réunion.

Ils sont tels que j'hésite à mentionner à côté d'eux des incidents d'une importance secondaire.

Je dirai seulement en passant que la séance avait été très-décourageante au début; que non-seulement il avait été nécessaire d'écarter quelques opérateurs nouveaux, mais que plusieurs des anciens étaient dépourvus de leur entrain habituel. La table obéissait mal; les coups étaient frappés mollement et comme à regret; les nombres pensés ne s'achevaient pas. Alors nous avons pris un parti dont nous nous sommes bien trouvés : nous avons persévéré, et persévéré gaiement; nous avons chanté, nous avons fait danser la table, nous avons écarté la pensée des tentatives nouvelles, et insisté sur les opérations aisées et amusantes. Après un certain temps les dispositions étaient changées, la table bondissait et attendait à peine nos commandements; nous étions en mesure d'aborder les choses sérieuses.

Séance du 6 *octobre.*

Malgré les distractions qui nous étaient données par des témoins trop nombreux, malgré la lassitude causée par une chaleur étouffante, nous avons obtenu dans cette longue séance la confirmation des résultats antérieurs les plus essentiels.

Nombres pensés, balance des forces, soulèvement et résistance de la table, tout a été renouvelé. Quant à la résistance en particulier, elle a été mesurée. Un poids de 40 kilogrammes n'a pas suffi pour déterminer l'abaissement de la table sur laquelle on faisait la

chaîne, lorsqu'elle formait avec le parquet un angle de 35 degrés. La même table, formant le même angle, est tombée lourdement sous l'effort d'un poids de 30 kilogrammes environ. Notez en outre que les mains placées vis-à-vis du poids de 40 kilogrammes avaient été soulevées et ne touchaient plus la table pendant qu'elle continuait à résister. Et toutefois je ne donne pas ceci comme une expérience décisive, parce que je sais qu'il y a telle position d'équilibre où la table la plus dépourvue de fluide résisterait par elle-même à une pression considérable. Malgré la différence constatée plus haut, j'écarte le fait (très-réel à mes yeux) que je viens de rapporter, car je suis décidé à ne mettre en avant que ce qui n'est sujet à aucune controverse.

Nous avons encore essayé de mettre en mouvement la table portant un homme fort lourd. La rotation a été impossible cette fois; mais les pieds ont frappé plusieurs coups.

Passant ensuite à la contre-épreuve, nous avons observé que lorsqu'on agit mécaniquement, c'est précisément le contraire qui se passe. Par d'énergiques efforts musculaires on obtient un peu de rotation, le soulèvement des pieds est impossible.

Enfin, nous avons repris la grande expérience, celle des mouvements sans contact.

Il semblait d'abord que nous étions hors d'état de réussir. Bientôt, cependant, nous sommes parvenus à opérer sans contact la continuation de la rotation et sa production à partir d'un état de repos. Ce qu'il y a même eu de remarquable, c'est qu'une petite rotation d'un quart de tour a été produite par nos commandements, quoique nous restassions entièrement

immobiles. La table ainsi fuyait sous nos doigts.

Quant aux soulèvements sans contact, ils ont été opérés maintes fois et avec énergie. La table, que dominaient nos mains étendues à quelques lignes au-dessus d'elle, s'est dressée, a résisté et s'est renversée à plusieurs reprises.

Séance du 7 octobre.

Encore une longue réunion très-fatigante. Elle a été principalement consacrée à l'essai de divers mécanismes qui n'ont eu aucun succès : anneaux de métal, cadres de canevas ou de papier placés au-dessus de la table, plateaux pivotants, touches à ressorts. Soit que la vue des engins en question supprimât l'émission du fluide chez les opérateurs, soit que les engins eux-mêmes supprimassent sa circulation dans la table, soit enfin que les conditions naturelles du phénomène fussent troublées d'une autre manière, il est certain que les résultats ont été ou nuls ou contestables.

Une seule expérience nouvelle a réussi. Un plateau tournant sur pivot soutenait un baquet. Après l'avoir rempli d'eau, j'y ai plongé mes mains ainsi que deux autres opérateurs. Nous y avons formé la chaîne, nous nous sommes mis à tourner en évitant de toucher le baquet; et celui-ci n'a pas tardé à se mettre aussi en mouvement. La même chose a été faite plusieurs fois de suite.

Comme on aurait pu supposer que l'impulsion donnée à l'eau suffisait pour entraîner un baquet aussi mobile, nous avons procédé immédiatement à la contre-

épreuve. L'eau a été agitée circulairement, et cela avec beaucoup plus de rapidité que lorsque nous y formions la chaîne; mais le baquet n'a pas bougé. Reste à savoir sans doute si l'un de nous trois n'a pas touché intérieurement le baquet pour déterminer son mouvement. A cela je réponds, d'abord, que la manière dont nos mains étaient plongées prouvait jusqu'à l'évidence qu'aucun de nos doigts ne pouvait matériellement atteindre le fond; ensuite, qu'ayant soin de faire la chaîne au centre, il n'était guère moins difficile que nous nous missions en contact avec les parois verticales.

Et cependant, le doute n'étant pas absolument inadmissible, je range encore cette expérience parmi celles dont je ne prétends faire aucun usage. Je veux me montrer difficile en fait de preuves.

Celle que fournit l'exécution des nombres pensés est toujours une des plus solides à mes yeux. Elle a eu cela de particulier dans la séance dont je parle, que chacun des dix opérateurs à son tour a reçu la communication par écrit d'un chiffre, les autres ayant les yeux fermés. Or, sur les dix un seul n'a pas obtenu une obéissance parfaite du pied qui lui avait été indiqué par des témoins fort soupçonneux. Si l'on veut bien y réfléchir, on verra que les combinaisons de mouvements imprimés et de fraudes qu'exigerait un pareil résultat, dépassent de beaucoup le cercle des choses admissibles. L'objection a besoin d'inventer un prodige bien plus surprenant que le nôtre.

Revenons à la démonstration par excellence, au soulèvement sans contact. Nous avons commencé par l'opérer trois fois. Puis, comme on a pensé que la surveillance des témoins s'exercerait d'une manière plus

certaine sur une petite table que sur une grande et sur cinq opérateurs que sur dix, nous avons fait venir un guéridon en sapin que la chaîne réduite de moitié a suffi pour mettre en rotation. Alors les mains ont été levées, et tout contact ayant cessé, le guéridon s'est dressé sept fois à notre commandement.

Séance du 8 octobre.

Cette séance s'est accomplie dans des conditions telles que je devrais peut-être la passer sous silence. La mort d'un ami précieux nous plongeait tous dans une profonde douleur, et l'accablement moral ôtait toute puissance fluidique aux personnes mêmes qui en possédaient le plus d'ordinaire. Sans la présence d'un visiteur qui avait bien voulu venir d'assez loin pour assister à nos expériences et qui ne pouvait pas prolonger son séjour, nous n'aurions certainement pas essayé d'agir à un pareil moment.

Parmi les tentatives nouvelles qui ont été faites, je citerai celle qui avait pour but de soulever entièrement en l'air une table suspendue à une poulie et équilibrée par un contre-poids. Un seul de ses pieds touchait encore la terre et le poids à attirer était réduit à peu de chose. La chaîne ayant été formée, le pied qui touchait le sol l'a quitté et la table a accompli ainsi des vibrations dans lesquelles elle ne rencontrait plus le parquet.

Avait-elle été soulevée? Je suis loin de l'affirmer. Elle a pu être simplement poussée par le fluide de de manière à changer son mode de suspension et à

mettre une distance entre le sol et son pied. Il se peut aussi que l'action des mains sur elle n'ait été que mécanique, que la corde qui la soutenait ait été ainsi écartée de la verticale et que le frottement ait cessé d'avoir lieu parce que la table était attirée de force à droite ou à gauche à l'instant précis où son pied aurait dû heurter le sol.

Cela n'a par conséquent aucune valeur ni pour ni contre ma thèse. J'en dirai autant de plusieurs expériences analogues, et aussi des touches mobiles sur lesquelles nous avons fait de nouveau la chaîne sans obtenir aucune rotation. Le fluide se perd probablement dans ce dédale de ressorts, de planchettes; surtout la confiance et la volonté sont affaiblies.

Pour finir par quelque chose de moins négatif, je citerai encore deux faits qui sont venus confirmer nos résultats précédents.

Parmi les nombres pensés, la malice d'un témoin avait placé un zéro, et le pied indiqué était à la gauche de l'opérateur, en dehors de son action musculaire. Or, le commandement ayant eu lieu sans amener aucun mouvement, nous étions tous désolés, convaincus que notre impuissance actuelle allait jusqu'à ne plus obtenir même le simple soulèvement. J'affirme bien que si l'ébranlement était jamais donné par les expérimentateurs placés en face du pied, il y aurait paru à cette heure-là. Nos nerfs étaient exaltés et notre impatience était au comble; cependant aucun balancement ne se manifesta, et nous fûmes fort soulagés en apprenant que le chiffre communiqué était zéro.

Enfin le mouvement sans contact a été effectué deux fois; dans un pareil jour c'était beaucoup, et nous

avons dû nous estimer heureux d'avoir déterminé ainsi le soulèvement des pieds d'un meuble que nos mains découragées ne touchaient pas.

Séance du 27 octobre.

Je raconte les choses telles qu'elles se sont passées et n'ai aucune envie de nous peindre plus triomphants que nous ne l'avons été. Le lecteur en pensera ce qu'il voudra, je lui confesserai que voici encore une séance peu brillante.

Ces inégalités, au reste, ont aussi leur intérêt. Nous voici, par exemple, privés d'une grande partie de notre puissance par le seul fait de l'indisposition de la personne qui se faisait le mieux obéir de la table. Eh bien! qu'on cherche à s'expliquer cela. S'il s'agissait d'une action mécanique, elle et nous aurions réussi comme par le passé, car notre force musculaire n'avait pas diminué.

S'il s'agissait de fraude, nous aurions réussi également, car notre personnel était le même, et rien n'empêchait les mains déloyales de remplir leur office. S'il s'agissait de mouvements inconscients et involontaires, le succès aurait dû être complet, car jamais nous n'avions été plus ardents et plus bruyants. Or, nous faisions pitié, placés autour de notre table, passant parfois un quart d'heure entier sans obtenir un coup frappé ou une simple rotation.

Cependant, à la longue, nous sommes arrivés à quelques résultats que je vais rapporter.

Voyant que nou[illegible]nions pas à opérer les sou-

lèvements sans contact en partant de l'immobilité, nous nous sommes contentés de les opérer sous la forme plus modeste d'une continuation du mouvement; c'est ainsi que nous commandions à la table de frapper huit coups; au troisième, les mains étaient levées, et le meuble, que personne ne touchait plus, poursuivait sa tâche, tantôt jusqu'à quatre seulement, tantôt jusqu'à cinq, tantôt jusqu'à huit.

Tel a été notre principal exploit. J'en citerai un autre dont je ne prétends pas déterminer la valeur exacte.

A notre expérience de la table qui frappe en portant un homme, on avait objecté que cet homme pouvait se prêter au mouvement et même le provoquer en partie. Décidés à rechercher sérieusement la vérité, nous avions senti ce que l'objection avait de plausible et nous étions décidés à y faire droit. L'être vivant, intelligent (et par conséquent suspect), devait être remplacé par un poids inerte; des cornues remplies de sable devaient être placées au centre précis de la table, sommée alors de montrer son savoir-faire.

Mais le jour était mal choisi. Après avoir posé, l'un sur l'autre, deux baquets pesant en tout 65 kilogrammes, il s'est trouvé que nous étions incapables de produire les soulèvements; il a fallu se contenter de les continuer; on a ôté les cornues, la table a été mise en mouvement, et les cornues, replacées pendant qu'il avait lieu, ne l'ont nullement arrêté; elles ont été ballottées avec tant de force que le sable jaillissait de tous côtés.

Le reste de la séance a été consacré à de nouvelles expériences sur la prétendue divination : qu'on me

permette de résumer ici celles que nous avons tentées alors et dans plusieurs autres réunions.

Lorsqu'on demande à la table de deviner une chose qui est connue d'un des membres de la chaîne, il arrive assez fréquemment et fort naturellement qu'elle devine. C'est l'opération des nombres pensés, ni plus ni moins.

Lorsqu'on lui demande de deviner une chose qui est connue d'un des assistants lequel ne fait pas partie de la chaîne, il arrive quelquefois qu'elle devine. C'est lorsque la personne en question est douée d'une grande puissance fluidique et peut l'exercer à distance. Nous n'avons rien obtenu de semblable; mais d'autres ont réussi, et leur témoignage paraît trop bien établi pour pouvoir être révoqué en doute.

Jusqu'à présent, on le voit, pas la moindre trace de divination; action fluidique, rapprochée ou distante.

Si les tables devinent, si elles pensent, s'il y a là des Esprits, nous devons obtenir des réponses concluantes dans le cas où personne ne connaît les faits ni dans la chaîne ni hors de la chaîne. Or, le problème ainsi posé, sa solution n'est pas difficile.

Prenez un livre; ne l'ouvrez pas, mais invitez la table à lire la première ligne de la page que vous désignerez, de la page 162 ou de la page 354. La table ne reculera pas; elle frappera des coups et vous composera des mots. C'est ainsi du moins qu'elle a toujours agi à notre égard. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine; c'est que ni ici ni ailleurs, ni à présent ni plus tard, aucun Esprit, si madré soit-il, n'a lu et ne lira cette simple ligne. Je recommande l'expérience aux partisans des tables pensantes et des mystérieuses évocations.

Quant aux noisettes, aux pièces de monnaie contenues dans la bourse, aux heures, aux cartes à jouer, les tables se conforment exactement au calcul des probabilités, elles deviennent juste autant que vous, que moi. Comme il s'agit de petits nombres dont on se fait une idée approximative, le cercle des combinaisons possibles est fort peu étendu ; l'esprit se fixe sur un chiffre qui a passablement de chances d'être vrai ; la proportion entre les échecs de la table et ses succès se trouve là ce qu'elle serait en dehors de toute divination miraculeuse. Nous voilà bien loin de ces résultats réguliers qu'obtient l'action fluidique, des nombres pensés, par exemple, qui réussiront dix ou vingt fois de suite dans les moments d'entrain. Ceci ne saurait certes s'expliquer par aucune rencontre fortuite.

Séance du 9 *novembre.*

Nous avions hâte de prendre notre revanche ; et nous l'avons prise plus complète que nous n'eussions osé l'espérer.

Avant d'entrer dans le récit de cette séance, remarquable entre toutes, je dirai que ni le thermomètre ni la boussole n'ont fourni la moindre indication intéressante. J'ai cru devoir le noter en passant, pour montrer au lecteur que nous n'avons pas négligé l'emploi des instruments qui sembleraient pouvoir mettre sur la voie d'une explication scientifique. En général, je passe cela sous silence, ainsi que les divers essais qui sont demeurés à l'état d'essais et n'ont conduit à rien de positif.

Notre premier soin a été de renouveler l'expérience du soulèvement d'un poids inerte. Cette fois il était convenu qu'on partirait toujours de l'immobilité absolue; il s'agissait de produire le mouvement, et non de le continuer.

Le centre de la table ayant donc été fixé avec précision, un premier baquet plein de sable et pesant 21 kilogrammes y a été placé. Les pieds se sont soulevés aisément dès que l'ordre leur en a été donné.

On a posé ensuite un second baquet pesant 19 kilogrammes au centre du premier. Ils ont été soulevés, moins aisément, mais très-nettement l'un et l'autre.

Alors un troisième baquet plus petit et pesant 13 kilogrammes a été ajouté au-dessus des deux premiers. Les soulèvements ont eu lieu.

Nous avions encore préparé d'énormes pierres pesant ensemble 22 kilogrammes. Elles ont été mises sur le troisième baquet. Après d'assez longues hésitations, la table a levé successivement à plusieurs reprises chacun de ses trois pieds, elle les a levés avec une force, une décision et un entrain qui nous ont surpris. Mais sa solidité, déjà mise à tant d'épreuves, n'a pas pu résister à celle-ci. Fléchissant sous le balancement énergique imprimé à cette masse totale de 75 kilogrammes, elle s'est brisée tout à coup, et sa massive colonne s'est fendue du haut en bas, au grand péril des opérateurs du côté desquels la charge entière a croulé.

Je ne m'arrête pas à commenter une telle expérience; elle répond à tout. Notre force musculaire n'aurait pas suffi pour déterminer les mouvements qui ont eu lieu. Un poids inerte et sans complaisance aucune avait remplacé la personne dont on avait craint la complicité.

Enfin, les trois pieds s'étant dressés, chacun à son tour, on n'a pas la ressource d'insinuer que nous avions fait porter le poids d'un côté plus que de l'autre.

Notre pauvre table ayant été blessée au champ d'honneur et ne pouvant être guérie à l'instant même, nous en avons pris une nouvelle qui lui ressemblait beaucoup. Elle était cependant un peu plus grande et un peu plus légère.

Restait à savoir si nous allions être obligés d'attendre qu'elle fût chargée de fluide; l'occasion était belle pour résoudre un problème important : où réside le fluide? dans les opérateurs, ou dans le meuble? La solution a été aussi prompte que décisive. A peine nos mains formant la chaîne étaient-elles posées sur la seconde table, qu'elle tournait avec la rapidité la plus imprévue et la plus comique. Évidemment le fluide était en nous, et nous étions libres de l'appliquer successivement à diverses tables.

Nous n'avons pas perdu de temps. Dans les dispositions où nous nous trouvions, les mouvements sans contact devaient réussir mieux que jamais. Nous ne nous trompions pas en le supposant.

Les rotations sans contact ont d'abord été opérées, au nombre de cinq ou six. L'entraînement sous les doigts et sous la volonté qui s'attachait à tel ou tel point particulier des bords du plateau, était lent au début, et s'accélérait ensuite jusqu'à la course; plusieurs rotations avaient duré pendant l'espace de trois ou quatre tours.

Quant aux soulèvements sans contact, nous avons trouvé un procédé qui en rend le succès plus facile. La chaîne, formée à quelques lignes au-dessus du pla-

teau, s'arrange pour marcher dans le sens où le mouvement doit avoir lieu, les mains les plus rapprochées du pied appelé à se dresser sont en dehors du plateau, s'en rapprochent et le dépassent graduellement, tandis que les mains placées vis-à-vis et qui s'étaient avancées d'abord vers le même pied s'en écartent en l'attirant. C'est pendant cette progression de la chaîne, pendant que toutes les volontés sont fixées sur une tache particulière du bois et que les ordres de soulèvement sont proférés avec force, que le pied quitte le sol et que le plateau suit les mains au point de se renverser si on ne le retient.

Ceci n'a pas été un résultat isolé. Nous l'avons reproduit trente fois environ. Nous l'avons exécuté successivement par chacun des trois pieds, afin d'ôter tout prétexte à la critique. Nous avons de plus surveillé les mains avec une attention scrupuleuse; et quand on voudra bien observer que cette surveillance s'est exercée sur trente opérations sans surprendre le moindre contact, on en conclura, je pense, que la réalité du phénomène est désormais placée au-dessus de toute contestation raisonnable; surtout si l'on ajoute que, pendant les derniers soulèvements, un surveillant agenouillé avait appliqué son œil au plateau de manière à s'assurer qu'il ne cessait jamais d'être libre.

Un mot encore : Il nous a semblé que la table avait avancé une fois au lieu de se dresser, et qu'elle avait suivi ainsi sur le parquet la marche de la chaîne. C'était un fait à vérifier.

Confirmé, ainsi qu'on le verra, par nos expériences ultérieures, il manifeste sous une nouvelle forme l'entraînement auquel cède la table. Il est curieux de la

voir subir notre action à distance et glisser quand elle n'a pas assez de force pour se lever. En effet, la même chose a lieu lorsque les mains reposent sur elle ; si la puissance fluidique ne suffit pas au soulèvement ordonné, la table fuit et se dérobe quelquefois en ligne droite, quelquefois en commençant une rotation inattendue, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Il faut bien que l'impulsion communiquée, grande ou petite, se traduise par un effet quelconque.

Séance du 21 novembre.

Ce qui a caractérisé cette séance, c'est l'absence de la personne qui dispose parmi nous de la plus grande autorité sur la table. En opérant sans elle, nous avons été mis à même de constater deux choses : la première, qu'on ne se passe pas impunément d'un expérimentateur hors ligne ; la seconde, qu'on peut cependant s'en passer à la rigueur, et que le succès, quoique moins brillant alors, n'est pas impossible. Je souligne ce dernier point, ainsi que les modifications fréquentes de notre personnel, à l'adresse des gens soupçonneux qui, ne connaissant pas la valeur morale des personnes dont il s'agit, seraient disposés à mettre sur le compte de leur habileté des résultats auxquels elles contribuent essentiellement.

Avant tout, et quand il n'y avait chez personne aucun fluide développé, nous avons désiré voir s'il ne se produirait pas par le simple fait de la rotation mécanique. Appliquant donc nos mains à la table sans former la chaîne, nous avons tourné rapidement pendant

près d'un quart d'heure. Nous avons commandé ensuite à la table de reprendre d'elle-même ce mouvement; nous lui avons commandé de lever un pied, et quoique nos doigts reposassent sur elle, il nous a été impossible d'obtenir le plus léger mouvement.

Ce qui est plus significatif encore, c'est qu'ayant formé la chaîne, mais ayant déterminé la rotation par l'action mécanique de nos mains, nous avons pu la continuer ainsi de nouveau pendant un quart d'heure sans amener aucune manifestation fluidique. Au moment où nous nous sommes arrêtés, nous avons vainement adressé différents ordres à la table. Nous n'exercions aucune puissance sur elle.

Il est clair, par conséquent, que le phénomène est d'une nature mixte, qu'une posture déterminée et une course circulaire ne suffisent nullement à le faire naître. Il y faut encore et surtout la volonté.

Notre volonté s'étant enfin mise de la partie, et la pression musculaire ayant cédé la place à la pression des commandements, la rotation fluidique est arrivée après cinq ou six minutes de concentration de nos pensées. Nous sentions bien qu'il nous manquait quelqu'un d'important et que nous ne possédions pas toute notre puissance ordinaire; cependant nous étions décidés à réussir, même au prix d'une plus grande fatigue morale.

Nous avons donc attaqué de front la grande difficulté, les mouvements sans contact.

Les rotations sans contact ont été obtenues trois fois. Je dois ajouter qu'elles étaient très-incomplètes; un quart de tour ou demi-tour tout au plus.

Quant aux soulèvements sans contact, le succès a été

plus décisif ; mais il était acheté au prix d'une dépense de force très-considérable. Après chaque soulèvement nous étions forcés de nous reposer, et lorsque nous avons atteint le chiffre de neuf, il a bien fallu nous interrompre, car nous succombions à la lassitude. Il faut avoir passé par de telles expériences pour savoir ce qu'elles exigent d'attention et d'énergie, à quel point il est indispensable de vouloir, de vouloir absolument que tel nœud du bois de la table suive les doigts étendus qui l'attirent à distance.

Quoi qu'il en soit, notre tentative avait été couronnée de succès, et nous pouvions terminer la séance par des exercices moins épuisants.

L'idée nous est venue alors de nous essayer sur une grande table à quatre pieds. On avait souvent prétendu que les guéridons à trois pieds se prêtaient seuls à nos opérations ; il était temps de fournir la preuve démonstrative du contraire. Nous avons pris en conséquence une table dont le diamètre a 1 mètre 16 centimètres, et dont une moitié, indépendante du pied qui la supporte quand il est tiré, se replie à volonté.

A peine nos doigts y étaient-ils placés que déjà elle se livrait avec grand fracas à une rotation dont la vivacité nous surprenait nous-mêmes. Elle montrait ainsi que les tables à quatre pieds n'étaient pas plus rebelles que d'autres. Elle fournissait en outre un nouvel argument en faveur d'une de nos observations précédentes : le fluide est dans les personnes et non dans les meubles. En effet, le mouvement s'était produit presque immédiatement, et avant que la grande table pût être considérée comme chargée.

Il s'agissait ensuite de faire frapper des coups par

ses différents pieds. Nous avons commencé par ceux qui adhèrent à une moitié du plateau. Trois pieds sont dans ce cas. Ils se levaient deux à deux avec une force telle qu'au bout d'un moment une des roulettes volait en éclats [1]. Or, on se ferait difficilement une idée de l'intensité qu'aurait dû acquérir l'action frauduleuse des doigts pour faire levier sur un meuble aussi lourd, et pour le lancer à cette hauteur.

Restait le pied indépendant du plateau. Nous pensions qu'il obéirait aussi bien que les autres; eh bien! non : en vain avons-nous prodigué les invitations les plus pressantes, jamais il n'a consenti à se dresser, soit en compagnie de son voisin de droite, soit en compagnie de son voisin de gauche. Nous avons supposé alors que cela tenait aux personnes placées auprès de lui; nous avons changé la situation respective des membres de la chaîne. Inutiles efforts! toutes les combinaisons venaient échouer successivement.

Nous tirions déjà de grandes conséquences de ce fait. Mais, comme il a été démenti plus tard, comme le pied rebelle a parfaitement obéi dans une autre réunion, je ne ferai pas confidence de nos raisonnements au public; je le prierai seulement de remarquer deux choses: d'abord le soin que nous avons pris constamment de vérifier plusieurs fois les choses avant de les affirmer; ensuite l'impossibilité de recourir aux explications tirées de l'action musculaire. Cette action s'exerçait aussi aisément pour soulever le pied indépendant que pour soulever les pieds collés; et cependant, par une raison inconnue, mais évidemment

[1] C'est la seule table à roulettes dont nous nous soyons servis.

étrangère aux lois de la mécanique, les derniers seuls ont consenti à se mouvoir.

Séance du 28 novembre.

Nous étions au grand complet; mais deux ou trois opérateurs étaient légèrement indisposés. En somme, et quelle qu'en fût la cause, la réunion n'a guère été remarquable que par l'absence presque totale de puissance fluidique. Un seul moment, nous en avons eu un peu. Une demi-heure d'action et deux heures et demie d'inertie, voilà notre bilan.

Je le mentionne toujours tel qu'il est, par respect pour la vérité d'abord, et aussi parce qu'il me semble que rien ne réfute mieux l'objection vulgaire, que de montrer les mêmes personnes incapables d'obtenir constamment les mêmes résultats. Leurs muscles n'ont pas changé; leur excitation est aussi vive; leur adresse frauduleuse (il ne faut pas craindre d'en parler aussi), leur adresse frauduleuse n'a point disparu; cependant les voilà hors d'état de faire ce qu'elles faisaient naguère avec une extrême facilité.

Nos blessés avaient été guéris; l'ancienne table reparaissait avec sa colonne réparée; la grande table à quatre pieds avait une nouvelle roulette. C'est par elle que nous avons commencé. Triste début! elle qui tournait et sautait l'autre jour avec tant de vigueur, elle se traîne à peine maintenant. Quant à faire frapper un seul coup par un pied quelconque, il faut décidément y renoncer.

Alors nous avons passé aux tables à trois pieds, et

au bout d'un moment nous sommes entrés dans notre phase d'entrain, qui ne devait guère durer.

Nous en avons profité cependant pour opérer cinq soulèvements sans contact. Après quoi, notre mince provision de fluide étant épuisée, il n'y avait plus moyen d'opérer quoi que ce fût. C'est bien en vain, on le prévoit, que nous avons essayé les rotations sans contact.

Rien n'était lamentable et curieux en même temps, comme de nous voir autour des diverses tables, passant de l'une à l'autre, leur ordonnant les choses les plus élémentaires, et ne pouvant obtenir qu'une rotation languissante, qui finissait elle-même par s'arrêter entièrement.

Séance du 2 décembre.

J'aurais été fâché de clore mon récit par un souvenir aussi peu brillant. Par bonheur, le dernier de nos procès-verbaux me donne le droit de laisser une tout autre impression au lecteur.

Nous étions bien disposés; le beau temps y contribuait peut-être, et ce n'est pas la seule fois que j'en aie fait la remarque. Ce qui est certain, c'est que les mêmes personnes qui, le 27 novembre, n'avaient eu qu'une demi-heure de succès et avaient passé le reste de leur séance à solliciter en vain de pauvres rotations manquées ou des coups languissants, gouvernaient aujourd'hui la table avec une autorité, une prestesse, et, si j'ose le dire, une élasticité d'allures qui ne laissaient rien à désirer.

La grande table à quatre pieds a été mise en mouvement, et cette fois la facilité avec laquelle le pied non collé a soulevé sa portion de plateau, a prouvé que nous avions eu raison de ne pas tirer de son précédent refus des conclusions trop définitives.

Nous ne sommes point parvenus à soulever sans contact la grande table ou à replier sans contact son dernier plateau mobile. Aucun de nous n'en a été surpris, car il s'agissait d'un poids très-considérable; mais nos tentatives n'ont pas été totalement infructueuses, car elles ont amené un résultat auquel nous étions loin de penser.

Chaque fois que nous cherchions à soulever sans contact la portion de la table la plus éloignée de moi, je sentais le pied dont j'étais voisin se rapprocher graduellement et s'appuyer contre ma jambe. Frappé de ce fait, qui s'était renouvelé à plusieurs reprises, j'en ai conclu que la table glissait en avant, n'ayant pas assez de force pour se dresser. Nous exercions donc sur ce gros meuble une action sensible, sans le toucher en aucune façon.

Afin de mieux m'en assurer, j'ai quitté la chaîne et j'ai observé la marche des pieds de la table sur le parquet. Elle variait entre quelques lignes et plusieurs pouces. Ayant essayé ensuite de replier sans contact la portion mobile d'une table à jeu recouverte en drap, nous avons obtenu le même résultat. Le plateau ne cédait pas à notre influence; mais la table entière se portait en avant dans le sens du mouvement ordonné. Or, je dois ajouter que le glissement était loin d'être facile, car le parquet de notre salle d'expériences est inégal et raboteux.

Il n'est pas moins intéressant de noter ici le moment où la marche a lieu d'ordinaire. C'est précisément le même où a lieu le soulèvement sans contact, quand il s'opère. Lorsque la portion de la chaîne qui pousse vient de dépasser le bord du plateau où elle rentre, et lorsque la portion de la chaîne qui tire vient d'en franchir le milieu en faisant retraite, alors se manifeste, ou le mouvement ascensionnel, ou, à son défaut, le glissement. Notre puissance fluidique est donc à son maximum, juste à l'instant où notre puissance mécanique est à son minimum, où les mains qui poussent ont cessé de pouvoir agir (en supposant la fraude) et où les mains qui tirent ne peuvent pas agir encore.

Revenons à notre table ordinaire ; nous avons essayé de produire les rotations et les soulèvements sans contact. Le succès a été complet.

Les rotations ont été au nombre de trois. Quant aux soulèvements, nous les avons obtenus avec une suite et une régularité des plus satisfaisantes. En écartant par scrupule quatre mouvemeuts qui, bien que réels, n'ont pas abouti au redressement complet du plateau ; en laissant même de côté deux renversements énergiques qui se sont produits isolément, nous avons opéré une série non interrompue de quatorze soulèvements successifs, et tellement prononcés en général que nous étions forcés d'arrêter la chute totale du meuble ainsi maîtrisé.

Le lecteur connaît à présent nos séances comme s'il y avait assisté. Je ne lui ai rien caché ; j'ai dit le mal et le bien, les expériences manquées et les expériences

couronnées de succès. J'ai éprouvé le besoin d'être loyal et modeste jusqu'au scrupule; jusqu'à la duperie, diront quelques-uns.—A quoi bon, s'écrieront-ils, proclamer ainsi l'impression que vous ont laissée certaines réunions? Ne valait-il pas mieux signaler ce que les moins brillantes ont fourni elles-mêmes de remarquable et de concluant? Ne connaissez-vous pas le public? Ne savez-vous pas qu'il vous prendra au mot, et que, sans s'arrêter à l'examen des faits, il s'emparera de votre moindre signe de mécontentement pour se déclarer mécontent en tout et par tout? Avec lui il ne faut pas quitter l'air triomphant, si l'on tient à triompher.

C'est possible; mais je m'en inquiète peu. Je n'ai pas de goût pour la grosse caisse, et si, faute de la battre à chaque séance, je ne réussis pas à réveiller l'enthousiasme de certaines gens, eh bien! je m'en passerai. Je ne peux pas me passer d'une chose, du respect de la vérité.

Et puis, j'ai un préjugé: j'estime (il y a longtemps de cela) que la droiture est souverainement habile. Je crois que le public se défie des narrations étourdissantes, et qu'il n'écoute que d'une oreille les personnes qui n'ont à lui raconter que des succès. Je suis convaincu que ma simple analyse a une éloquence très-persuasive. Que verra-t-on, en effet, dans ces séances dont je me montre peu satisfait? des résultats tels qu'ils renversent les objections d'une science mal informée, des résultats que j'eusse estimés impossibles il y a trois mois, et qui démontrent à eux seuls que ma thèse est invinciblement vraie. Nous sommes devenus difficiles, j'en conviens; mais cela prouve que

nous avons droit de l'être. Un soulèvement sans contact nous aurait ravis au commencement; moins encore, un nombre pensé; moins encore, un coup frappé ou une rotation. Maintenant nous exigeons des séries considérables de mouvements sans contact; nous voulons être à même de les étudier de suite et à notre aise; si nous n'obtenons que quelques triomphes isolés, nous fronçons le sourcil et la séance est mal notée. Je n'aperçois rien là de bien compromettant, et il me semble qu'en présentant ainsi les faits j'ai facilité la tâche des hommes qui savent réfléchir.

Ils reliront mes procès-verbaux les plus attristés. Dans celui du 27 octobre, ils trouveront la continuation sans contact du mouvement imprimé : la table se dressant encore trois, quatre, cinq fois après que les mains l'ont quittée; un poids inerte de 65 kilogrammes placé sur elle et n'arrêtant pas ces soulèvements, qu'on nous accuse d'arrêter du bout du doigt lorsqu'il s'agit des nombres pensés! Dans le procès-verbal du 21 novembre, ils trouveront la grande table à quatre pieds mise en rotation et en danse pour la première fois; ils compteront en outre sur leurs doigts trois rotations et neufs soulèvements sans contact, le tout en l'absence du membre le plus puissant de la chaîne. Dans le procès-verbal le plus lamentable, celui du 28 novembre, ils n'auront pas de peine à découvrir cinq soulèvements sans contact. C'est peu et c'est immense. Qui aurait prévu, au début de cette discussion, que nous en viendrions à dire : C'est peu!

Je tiens à présent à résumer et à apprécier les principaux résultats constatés par nos procès-verbaux. Et d'abord, qu'il me soit permis de signaler la

marche toujours progressive que nous avons suivie.

De nombreuses séances avaient précédé celles dont je viens de rendre compte. Là nous avions fait nos premiers pas en avant. Au début, immobilité absolue et obstinée, en dépit de nos ordres répétés pendant plus d'une heure. Puis, un jour que la réalité du mouvement nous avait été rapportée de manière à nous convaincre, la table tourne sous nos doigts. Cela nous avait paru admirable ; ce fut bien autre chose quand nous obtînmes des coups frappés ! Les soulèvements sans contact nous étonnent moins aujourd'hui que ces soulèvements avec contact ne nous étonnaient alors ; et cependant nous comprenions que jusque-là rien de probant n'avait été accompli, car il n'y avait rien que l'action musculaire ne pût expliquer, à la rigueur. Nous entrons donc dans une nouvelle étude, celle des nombres pensés. Nous la perfectionnons ; nous y introduisons les zéros ; nous faisons varier les pieds ; nous instituons la balance des forces. En même temps nous nous attachons à constater et à mesurer la puissance de soulèvement que possède le fluide ; des poids sont suspendus à la table dressée ; un homme monte sur le plateau qui doit l'enlever en se mouvant.

Nous en étions là, quand l'incrédulité railleuse qui accueillit nos observations, nous fit un devoir de pénétrer plus avant. Il s'agissait désormais de découvrir une preuve sans réplique. Nous la poursuivions, quoique nous n'osassions guère l'espérer. Les onze séances que j'ai racontées sont consacrées à cette recherche.

Les phénomènes déjà observés s'y confirment et s'y développent. Les grosses tables à quatre pieds font concurrence aux tables à trois pieds. Les poids inertes

viennent s'y substituer aux personnes qu'on soupçonnait d'être d'intelligence avec le meuble chargé de les soulever. Enfin la grande découverte arrive à son tour, elle arrive pour se régulariser aussi et pour grandir. On commence par continuer sans contact les mouvements ; on finit par les produire ; on parvient même à créer, en quelque sorte, leur procédé, de manière que ces faits extraordinaires se manifestent parfois en séries non interrompues de quinze ou de trente. Les glissements achèvent de mettre en lumière un des côtés de l'action exercée à distance ; ils la montrent impuissante à soulever la table et suffisante pour l'entraîner.

Tel est l'historique rapide de nos progrès ; à lui seul il constitue une preuve solide dont je recommande l'examen aux hommes sérieux. Ce n'est pas ainsi que procède l'erreur. Les illusions enfantées par le hasard ne résistent pas ainsi à une longue étude, et ne traversent pas toute une série d'expériences en se justifiant de plus en plus.

Quant aux autres preuves, je dois, avant de quitter l'exposition des faits, en rappeler ou en fixer brièvement la valeur.

Je voudrais mentionner d'abord le caractère tout particulier et véritablement inconcevable des mouvements de la table : ce départ si insensible, si doux, si étranger aux brusqueries de l'impulsion mécanique ; ces soulèvements spontanés, énergiques, qui s'élancent à l'encontre des mains, et qui ne cessent pas de se produire alors même qu'on dégarnit la partie opposée de la table, celle qui pourrait remplir l'office de levier ; ces danses et ces imitations musicales qu'on tenterait vainement d'égaler au moyen de l'action combinée et

volontaire des opérateurs; les petits coups succédant aux grands dès que l'ordre en est donné, et dont rien ne saurait exprimer l'exquise délicatesse. Mais je comprends qu'il ne m'est pas permis d'insister sur de pareilles considérations. Ici la démonstration presque entière réside dans les nuances. Il faut avoir vu ; il faut surtout avoir senti, senti sous ses doigts ce que le fluide seul est capable de faire ; il faut avoir éprouvé personnellement à quel point les expérimentateurs ont la conscience nette et certaine de leur abstension musculaire. Cela n'a pas cours auprès du public. Il n'est pas tenu de nous croire sur parole. Je m'en souviens, et je passe outre.

Les nombres pensés et la balance des forces ont une tout autre portée comme preuves.

Lorsque tous les opérateurs moins un ignorent absolument le chiffre à exécuter, l'exécution (si elle n'est pas fluidique) doit procéder, ou de la personne qui sait le chiffre et qui fournit à la fois le mouvement et l'arrêt, ou d'une relation qui s'établit instinctivement entre cette personne qui fournit l'arrêt et ses vis-à-vis qui fournissent le mouvement. Examinons l'une et l'autre hypothèse.

La première est insoutenable, car dans le cas où l'on choisit un pied sur lequel l'opérateur qui sait le chiffre ne peut exercer aucune action musculaire, le pied ainsi désigné ne se lève pas moins à son commandement.

La seconde est insoutenable, car dans le cas où l'on indique un zéro, le mouvement qui devrait être fourni ne l'est pas. Bien plus, si l'on met aux prises deux personnes placées aux deux côtés opposés de la table et

chargées de faire triompher deux chiffres différents, l'opérateur le plus puissant obtient l'exécution du grand nombre, quoique son vis-à-vis soit intéressé non-seulement à ne pas lui fournir les derniers mouvements, mais encore à les arrêter.

Je sais que les nombres pensés n'ont pas bonne réputation; il leur manque une certaine tournure pédante et scientifique. Cependant je n'ai pas hésité à y insister, car il y a peu d'expériences où se montre mieux le caractère mixte du phénomène, la puissance physique développée et appliquée hors de nous par l'effet de notre volonté. Comme c'est le grand scandale, je ne veux pas en avoir honte. Je soutiens d'ailleurs que ceci est tout aussi scientifique qu'autre chose. La vraie science n'est pas attachée à l'emploi de tel procédé ou de tel instrument. Ce qu'un fluidomètre manifesterait ne serait pas plus scientifiquement démontré que ce qui est vu par les yeux et apprécié par la raison.

Avançons néanmoins. Nous ne sommes pas au bout de nos preuves. Il en est une qui m'a toujours particulièrement frappé; c'est celle qui résulte des insuccès.

On prétend que les mouvements sont produits par l'action de nos muscles, par notre pression involontaire! Or, voici les mêmes opérateurs qui, hier, obtenaient de la table l'accomplissement de tous leurs caprices; leurs muscles sont aussi forts, leur animation est aussi grande, leur envie de réussir est plus vive peut-être; et néanmoins, rien! absolument rien! Une heure entière se passera sans que la moindre rotation se manifeste; ou, s'il y a rotation, les soulèvements sont impossibles; le peu qu'on exécute, on

l'exécute mollement, misérablement, et comme à regret. Encore une fois, les muscles n'ont pas changé. Pourquoi cette incapacité subite ? La cause demeurant identique, d'où vient que l'effet varie à ce point ?

Ah ! dira-t-on, c'est que vous parlez des pressions involontaires, et vous ne parlez pas des pressions volontaires, de la fraude en un mot. Ne voyez-vous pas que les fraudeurs peuvent assister à une séance et manquer à une autre, qu'ils peuvent agir un jour et ne pas se donner tant de peine le lendemain ?

Je répondrai bien simplement, et par des faits.

Les fraudeurs sont absents quand nous ne réussissons pas ! Mais il est arrivé maintes fois que notre personnel ne s'était modifié en aucune manière. Les mêmes personnes, absolument les mêmes, avaient passé d'une puissance remarquable à une impuissance relative. Et ce n'est pas tout. S'il n'est aucun opérateur dont la présence nous ait préservé toujours des échecs, il n'en est aucun non plus dont l'absence nous ait rendus incapables de succès. Avec et sans chacun des membres de la chaîne, nous avons réussi à exécuter toutes les expériences, toutes sans exception.

Les fraudeurs ne se donnent pas tant de peine chaque jour ! La peine serait grande en effet, et ceux qui supposent la fraude ne s'imaginent pas à quels prodiges ils ont recours. L'accusation est d'une absurdité qui touche à la niaiserie, et sa niaiserie lui ôte son venin. On ne s'offense pas de ces choses-là. Mais enfin, admettons pour un instant que Valleyres soit peuplé de disciples de Bosco, que la prestidigitation y soit généralement pratiquée, et qu'elle ait été appliquée cinq mois durant sous nos yeux, sous les yeux de

nombreux et très-soupçonneux témoins, sans qu'une seule perfidie ait été signalée. Nous avons si bien caché notre jeu, que nous avons inventé une télégraphie secrète pour les nombres pensés, un tour de doigt particulier pour ébranler les masses les plus énormes, une méthode pour soulever graduellement les tables que nous avons l'air de ne pas toucher. Nous sommes tous des menteurs ; tous, car il y a longtemps que nous nous surveillons réciproquement et que nous ne dénonçons personne. Bien plus, la contagion de nos vices est tellement prompte, que dès que nous admettons un étranger, un témoin hostile dans notre chaîne, il devient notre complice ; il ferme volontairement les yeux sur les signes transmis, sur les efforts musculaires, sur les mouvements suspects répétés et prolongés de ses voisins ! A la bonne heure, accordons tout cela, nous n'en serons pas plus avancés. Il restera à expliquer pourquoi les fraudeurs se reposent parfois au moment même où ils auraient le plus d'intérêt à réussir. Il est arrivé en effet que telle séance où nous avions beaucoup de témoins et grand désir de les convaincre, était une séance médiocre. Telle autre, dans les mêmes conditions, était brillante au contraire.



Voilà donc des inégalités réelles et considérables. D'une séance à l'autre, d'une heure à l'autre, avec le même personnel, en présence des mêmes témoins, nous passons de la puissance à l'impuissance, et réciproquement. Nous avons des moments où les phénomènes les plus élémentaires se refusent à nos instances, et le moment d'après nous opérons des soulèvements sans contact.

Je le répète, lorsque nous possédons tous nos opérateurs les mieux obéis, nous pouvons tomber dans une langueur impatientante; lorsque nous sommes privés de leur secours, nous ne devenons jamais incapables de rien, pas même des mouvements à distance. Et l'on nous ose parler d'action musculaire ou de fraude!

La fraude et l'action musculaire! Voici une belle occasion de les mettre à l'épreuve. On vient de placer un poids sur la table. Ce poids est inerte, et ne peut se prêter à rien; la fraude est partout peut-être; elle n'est pas dans les baquets de sable. Ce poids est également réparti entre les trois pieds, et ils vont le prouver en se levant chacun à son tour. La charge totale est de 75 kilogrammes, et nous n'osons guère la porter plus haut, car elle a suffi pour briser un jour notre table la plus solide. Eh bien! qu'on essaye. Puisque l'action musculaire et la fraude doivent tout expliquer, il leur sera facile de mettre la masse en mouvement! Or, elles n'y parviennent pas: les doigts se crispent et les phalanges blanchissent sans obtenir un soulèvement, tandis que quelques moments après les soulèvements auront lieu sous les mêmes doigts qui effleureront doucement le plateau et ne feront aucun effort, comme il sera aisé de s'en assurer.

Des mesures scientifiques très-ingénieuses et dont je n'ai pas le mérite nous ont mis à même de traduire en chiffres l'effort qu'exige la rotation ou le soulèvement de la table ainsi chargée. Cependant les calculs ayant été rédigés au moment où nous y faisions monter un homme pesant 87 kilogrammes, je suis obligé d'opérer une réduction en vue du poids inerte de 75 kilogrammes seulement par lequel nous l'avons remplacé.

Toujours est-il qu'avec ce dernier poids, la rotation s'obtient au moyen d'une traction latérale de 8 kilogrammes environ, tandis que le soulèvement ne s'obtient que par une pression perpendiculaire de 60 kilogrammes au moins (que nous réduirons cependant à 50, si l'on veut, dans la supposition qu'elle ne serait pas absolument verticale); de là plusieurs conséquences.

D'abord l'action musculaire peut faire tourner, mais elle ne peut pas soulever. En effet, les dix opérateurs ont 100 doigts appliqués au plateau. Or, la pression verticale ou quasi-verticale de chaque doigt ne saurait dépasser 300 grammes en moyenne, la chaîne étant composée comme elle l'est. Ils ne développent donc qu'une pression totale de 30,000 grammes ou de 30 kilogrammes, très-insuffisante pour opérer le soulèvement.

Ensuite il arrive ceci de frappant, que le phénomène dont l'action musculaire viendrait aisément à bout est précisément celui que nous obtenons le plus rarement, le plus difficilement, et que le phénomène auquel l'action musculaire ne parvient pas est celui qui se réalise le plus habituellement lorsqu'on forme la chaîne. Pourquoi notre impulsion involontaire ne ferait-elle pas toujours tourner la table? Pourquoi notre fraude ne se procurerait-elle pas toujours un tel triomphe? Pourquoi ne parvenons-nous d'ordinaire qu'à opérer ce qui est mécaniquement impossible?

Je conseille aux gens qui tiennent à se moquer des tables, de ne pas y regarder de trop près. Qu'ils n'aillent pas surtout donner leur attention à notre dernière preuve, à celle des mouvements sans contact. Elle

ne laisserait pas le plus léger prétexte d'incrédulité.

Ici encore nous devons à de savantes observations le moyen d'opposer des chiffres à ceux qui s'écrient : « Mais nous n'avons pas vu ! Quelque doigt échappe peut-être à la surveillance des opérateurs et des témoins ! Qui nous démontre que certains frôlements involontaires ou certaines fraudes ne fournissent pas la véritable explication du prodige ! » Voici la réponse :

Lorsqu'il s'agit de faire lever un des pieds de notre ancienne table (l'une de celles qui ont été mises en mouvement sans contact), il est nécessaire de lui appliquer ou une pression verticale de 9 kilogrammes et demi, ou un composé de pression et de traction dont la résultante suivrait un angle de 35 degrés par rapport au plateau, et qui s'élèverait à 4 kilogrammes et demi.

C'est à cette seconde estimation qu'il convient de s'arrêter ici, parce que le soulèvement sans contact s'opère en général pendant que les mains sont en marche. Il n'est donc plus question d'une simple force perpendiculaire ou à peu près telle, comme dans le cas de la table chargée ; il y a combinaison de la pression et de la traction, et si un doigt touchait alors le plateau il agirait à la fois dans ce double sens.

Cela posé, nous devons tenir compte en même temps de ce qu'un doigt peut faire lorsqu'il appuie et de ce qu'un doigt peut faire lorsqu'il tire, eu égard au mouvement général et à la prise que donne une surface unie.

Ici, trois hypothèses s'offrent à nous : celle du frôlement involontaire et par conséquent léger, celle de la

fraude procédant avec circonspection, celle enfin de la fraude imprimant une impulsion violente. Examinons-les successivement.

Un frôlement involontaire peut exercer une pression de 65 grammes et une traction de 30 grammes. C'est donc une force totale de 95 grammes qu'il développe. Maintenant je croirais faire injure au lecteur, si je me mettais à lui démontrer compendieusement que dans le soulèvement sans contact une cinquantaine de doigts ne sont pas en contact avec le plateau. Il n'en faudrait pas moins pour produire la force voulue de 4 kilogrammes et demi ; encore faudrait-il supposer qu'ils seraient tous placés vis-à-vis du pied à soulever et dans la position la plus favorable. Cinquante doigts échappent tous à la surveillance ! cinquante ! et je ne dis pas assez, car un frôlement involontaire est nécessairement fort court, et puisqu'il s'agit de déterminer l'ascension lente et progressive de la table, il serait nécessaire que tous les doigts sans exception vinssent y aider successivement. Ceci est au-dessous de la réfutation sérieuse.

La fraude circonspecte en serait-elle moins indigne ? Un doigt qui fraude et qui ne va pas jusqu'à l'impulsion violente peut exercer une pression de 235 grammes et une traction de 170 ; c'est-à-dire que son action totale peut arriver jusqu'à 405 grammes. Onze doigts devront donc frauder en même temps ! Cela est-il possible ? Cela est-il même concevable ? Voyons.

Représentons-nous d'abord la manière dont les mains sont entrelacées quand elles forment la chaîne au-dessus de la table. Tous les petits doigts et tous les pouces sont occupés à maintenir la chaîne ; chaque opérateur ne conserve que six doigts de libres, libres

dans une bien faible mesure. Nous voilà réduits d'emblée à supposer deux fraudeurs qui emploient chacun leurs deux mains entières, ou à supposer cinq, six fraudeurs, à en supposer dix peut-être qui emploient chacun un ou deux de leurs doigts.

Mais c'est encore peu de chose. Ces fraudeurs se trouveront-ils tous en face du pied à soulever, dans la situation où ils possèdent l'action maximum que nous avons admise? S'il n'en est pas ainsi, et il est impossible qu'il en soit ainsi, nous sommes forcés d'augmenter le nombre des doigts qui fraudent, d'en supposer quinze, seize, et davantage peut-être, au lieu de onze.

Est-ce tout? Non. Le soulèvement s'opère d'une façon soutenue; des doigts qui frauderaient en hâte et qui rentreraient ensuite à leur poste n'agiraient pas de la sorte, ils donneraient des secousses et laisseraient retomber la table. Nous sommes tenus d'aller jusqu'au bout de notre hypothèse et de nous représenter ou une quinzaine de doigts effrontément à l'œuvre depuis l'origine du mouvement jusqu'à la fin, ou d'autres quinzaines, entrant en action dès que la première se retire, afin d'amener entre elles toutes l'ascension progressive qui a lieu.

Et de cette immense manœuvre, rien n'est jamais aperçu! J'aurais honte d'insister.

Reste notre troisième hypothèse : il y a fraude violente, grossière; la fraude ne procède pas par pressions modérées et prudentes, elle procède par impulsions énergiques! Je le veux bien, ne nous lassons pas de discuter l'absurde.

On nous fera grâce, je pense, des coups de pied et

des coups de poing proprement dits[1]. Mais les impulsions énergiques en diffèrent-elles beaucoup ? L'effet rappelle ordinairement la cause. Une impulsion violente amène un soulèvement violent. Or, ici nous avons un mouvement qui s'accomplit avec gravité, qui n'a rien de subit, rien d'inégal, qui se prolonge tranquillement jusqu'au renversement complet du plateau.

Il est de la nature des fraudes, des fraudes violentes surtout, de se risquer précipitamment et de fuir avec non moins de précipitation le regard des surveillants. Il y aura sans doute des tentatives avortées, des bonds vigoureux suivis de chute, des tressaillements et des contrariétés dans la marche ascensionnelle ! Non, elle est parfaitement unie au contraire, et se continue comme elle a commencé.

Ajoutez à cela que les trois pieds se dressent successivement, ce qui exige bon nombre de fraudeurs violents répandus tout autour de la table. Ajoutez que les

[1] Faudrait-il parler aussi, pour être complet, des pressions que pourrait exercer le corps des opérateurs ? Je m'en dispense, car tout a des bornes. Il n'est pas nécessaire de rappeler d'abord que si les corps ne faisaient que toucher latéralement la table (ce qui du reste n'a pas lieu), ils la pousseraient en avant et ne la soulèveraient point ; ensuite, que si quelqu'un avait l'impudence de presser perpendiculairement la table avec sa poitrine afin de provoquer un soulèvement, il ne prendrait pas une posture aussi extraordinaire sans fixer l'attention générale ; enfin, qu'ébranler ainsi la table ne serait pas encore un tour de force suffisant, car il s'agirait de produire le renversement complet auquel nous arrivons chaque fois que nous ne l'arrêtons pas de propos délibéré. Figurez-vous les contorsions d'un corps occupé à soulever par degrés le plateau de la table et à le renverser sur lui-même, le tout en évitant quatre-vingts fois de suite de se faire remarquer !

postes attribués aux divers opérateurs changent sans cesse, ce qui n'empêche pas que les soulèvements sans contact ne s'opèrent dans les diverses combinaisons. Ajoutez que le personnel même des membres de la chaîne varie d'une séance à l'autre, ce qui n'empêche pas que chaque séance n'ait son contingent de succès en ce genre.

En vérité, j'en reviens à dire que Valleyres entier doit s'adonner à la prestidigitation. L'habileté de nos mains doit égaler l'avilissement de nos caractères. Les hypothèses explicatrices ont besoin de nous faire très-mauvais et très-adroits. Par malheur, cela ne suffit pas encore; aucune fraude ne parviendra à imiter nos mouvements sans contact.

Veuillez en effet en supputer le nombre et demandez-vous par quel chiffre vous serez obligé de multiplier les impossibilités déjà effrayantes que présente une seule expérience. Le 26 septembre, nous avons une rotation sans contact; le 29 septembre, plusieurs rotations et plusieurs soulèvements; le 6 octobre, plusieurs rotations et plusieurs soulèvements; le 7 octobre, dix soulèvements; le 8 octobre, deux soulèvements; le 27 octobre, plusieurs soulèvements; le 9 novembre, cinq rotations et trente soulèvements; le 24 novembre, trois rotations et neuf soulèvements; le 28 novembre, cinq soulèvements; le 2 décembre, trois rotations et seize soulèvements. Voilà plus de quatre-vingts soulèvements, sans compter une vingtaine de rotations. Essayez de vous représenter vos doigts fraudeurs échappant cent fois de suite à la surveillance des témoins, à celle des expérimentateurs honnêtes! Combien d'impulsions violentes aurons-nous eu à leur dérober? A

moins qu'on n'aime mieux admettre la fraude circonspecte et quinze cents manœuvres menées à bien par elle ; quinze cents pour ne pas dire trois ou quatre mille ! Ou bien préfère-t-on la supposition plus charitable des frôlements involontaires? Ces frôlements que l'on n'a pas su voir varieraient entre cinq mille et quinze ou vingt mille !

S'il existe par hasard des hommes que de pareilles énormités ne fassent pas reculer, je me permettrai de leur soumettre deux ou trois considérations supplémentaires.

Vous soupçonnez la fraude ! D'où vient donc que nous ne réussissons plus lorsque nous sommes fatigués? La fraude alors serait aussi aisée, plus aisée même. Moins il y aura de force et de vivacité chez les opérateurs sincères, mieux les fraudeurs seront placés pour faire prévaloir leurs impulsions particulières.

Cette question vous embarrasse ! Veuillez examiner celle-ci que j'ai déjà indiquée quelque part : Lorsque les soulèvements sans contact s'opèrent successivement par chacun des pieds, vous représentez-vous trois bandes de fraudeurs avantageusement placées en face des trois pieds? Et comment le déplacement, le remplacement des membres de la chaîne n'empêchent-ils pas la continuation du succès?

Troisième question, que je vous prie de ne pas traiter d'indiscrète : Auriez-vous l'obligeance de m'expliquer pourquoi les fraudeurs ne parviennent pas à opérer aussi souvent et anssi bien ce qui est mécaniquement beaucoup plus facile? La force qu'exige la rotation est petite, et la fraude accomplit peu de rotations; la force qu'exigent les soulèvements est grande, et la

fraude accomplit beaucoup de soulèvements. Ceci est d'autant plus étrange, que la même fraude tombe dans la même contradiction quand il s'agit de faire tourner ou dresser la table chargée d'un poids considérable; elle fait ce que les muscles sont inhabiles à faire, elle a de la peine à faire ce que les muscles font aisément.

Poursuivons encore. Vous savez quel est le moment où le soulèvement sans contact s'opère. Si la pression frauduleuse en est la cause, le mouvement se produira lorsque cette pression s'exerce avec le plus d'efficacité. Voici la chaîne des mains qui est en marche. Défiez-vous de l'instant où la portion qui pousse rentre sur le plateau, car alors sans doute les doigts fraudeurs s'arrangeront pour lui imprimer une secousse; défiez-vous *surtout* de l'instant où la portion qui tire atteint dans sa retraite le bord opposé au pied qui doit se dresser, car alors sans doute les doigts fraudeurs agiront, ayant retrouvé toute leur puissance de levier. Or, il n'en va pas ainsi. Ces deux moments sont précisément ceux où le soulèvement ne se produira jamais. Jamais, entendez-vous, le mouvement ascensionnel ne commence avant que les mains qui poussent aient dépassé leur bord; jamais il n'attend que les mains qui tirent se soient rapprochées du leur. Il faut que l'impulsion musculaire soit devenue impossible des deux parts, pour que la table se décide à quitter le sol. Elle prévoit vos soupçons, et j'espère que vous rendrez justice à ses sentiments de délicatesse.

Plaisanterie à part, il y a peu de faits plus constants dans l'étude du phénomène des tables, que la divergence entre l'intensité de l'action fluidique qui s'exerce

et l'intensité de l'action mécanique qui pourrait s'exercer. Lorsque les pressions involontaires ou les fraudes auraient beau jeu, vous n'obtenez rien; lorsqu'elles sont devenues impraticables, vous arrivez à tout. Ainsi les soulèvements devraient s'obtenir plus aisément avec la chaîne immobile au-dessus du bord de la table qu'avec la chaîne en mouvement réduite à la forme d'ovale allongé et dont la portion destinée à faire levier se trouve perdue au milieu du plateau; cependant les passes réussissent mieux que la chaîne immobile, quoique cette dernière réussisse aussi.

Je viens de prononcer le mot de *passe*, et il aura éveillé chez le lecteur l'idée du magnétisme animal. Rien ne ressemble plus en effet aux opérations magnétiques que la marche de notre chaîne, toutes les mains étendues et cherchant à déterminer le soulèvement de la table. Je signale en passant l'analogie, sauf à y revenir. Quant à présent, je ne veux que ruiner tout doute qui s'appliquerait au fait capital des mouvements opérés sans contact. Une dernière considération couronnera celles que je viens de présenter sur ce point. Nos preuves ne se laisseront pas égorger comme ces pauvres Curiaces qui se séparaient en poursuivant l'ennemi; elles restent ensemble et se prêtent un appui mutuel. Le soulèvement des poids se tient auprès du soulèvement sans contact; il est là pour répondre aux accusations de fraude, car toutes les fraudes du monde viennent expirer au bord de son plateau. Fraudez ouvertement, fraudez de concert, fraudez en vous débarrassant des hésitations et des craintes qui affaiblissent la fraude secrète, vous ne réussirez pas le moins du

monde à faire dresser cette masse que l'action fluidique met en mouvement.

Ainsi le fait est établi. Des expériences multipliées, des preuves diverses, irréfutables, et qu'unit d'ailleurs la plus étroite solidarité, donnent à l'action fluidique une entière certitude. Ceux qui auront eu la patience de me suivre jusqu'ici auront senti leurs méfiances s'évanouir l'une après l'autre, et leur foi au nouveau phénomène s'affermir progressivement. Ils auront éprouvé ce que nous avons éprouvé nous-mêmes, car personne n'a opposé plus de difficultés que nous aux tables tournantes, personne ne s'est montré plus curieux et plus exigeant à leur égard. Les attaques du dehors ne pouvaient pas ne pas avoir leur contre-coup au milieu de nous; nos propres réflexions nous portaient à contrôler et à vérifier nos vues avec la dernière rigueur.

Ce n'est pas notre faute si les résultats ont été concluants, s'ils l'ont été de plus en plus, s'ils se sont confirmés réciproquement, s'ils ont fini par faire corps et par acquérir un caractère de parfaite évidence. Étudier, comparer, recommencer et recommencer encore, exclure enfin tout ce qui demeurait contestable en quelque mesure, voilà quel était notre devoir. Nous n'avons eu garde d'y manquer. Je n'affirme rien ici que je n'aie constaté à plusieurs reprises; j'ai scrupuleusement élagué ce qui me semble probable mais non certain, ce qui a réussi le plus souvent mais non toujours.

J'en donnerai sur-le-champ un exemple frappant. Je

suis encore persuadé de l'action du verre; des expériences très-multipliées me l'ont montré arrêtant ou engourdissant la rotation, opposant même d'ordinaire un obstacle tel, que la table qui vient s'y heurter se soulève comme si elle avait rencontré au milieu de sa course une inégalité infranchissable du parquet; je crois que la démonstration ne tardera pas à être complète; cependant elle ne l'est pas, et cela suffit pour que je retranche dans ce travail toute la partie de nos recherches qui se rapporte au verre. A l'époque où j'en ai parlé une première fois, je n'avais rien vu qui ne fût conforme à l'opinion que j'exprimais; ce que j'ai vu depuis est beaucoup plus favorable que contraire à cette opinion, toutefois nous avons fait aussi quelques observations qui semblent la contredire. Dès lors il y aurait eu imprudence ou déloyauté à reproduire mes assertions sans avoir levé les doutes qui ont eu le droit de naître. Lorsque le verre n'a pas agi, cela a-t-il tenu à son échauffement trop grand, ou à l'enveloppe qui en le dérobant aux regards supprimait en même temps son contact immédiat avec la table? L'effet se manifeste-t-il surtout dans le voisinage des opérateurs puissants? Autant de questions auxquelles je n'ose faire aucune réponse positive. Deux ou trois fois des objets qui n'étaient pas le verre ont paru amener l'arrêt de la table. Est-ce l'imagination qui a produit ce résultat? La table s'est-elle arrêtée tout simplement parce que les opérateurs ont conçu l'idée qu'elle devait s'arrêter? Encore un point mal éclairci. Il y a ici une difficulté réelle, et qui tient à la nature mixte du sujet à étudier. Avec un phénomène purement physique on serait bientôt au clair; tant que les conditions scienti-

fiques de l'expérience seraient maintenues, le résultat demeurerait invariable. Avec un phénomène purement moral on n'aurait pas non plus beaucoup d'embarras, puisqu'on trouverait toujours dans la volonté des opérateurs une explication naturelle. Mais avec un phénomène à la fois moral et physique, où l'intention des membres de la chaîne joue un rôle prépondérant sans exclure l'influence des agents matériels, il est impossible d'éviter les faits contradictoires en apparence. Tantôt l'agent matériel aura prévalu, tantôt l'autorité de la pensée humaine l'aura emporté. Ordinairement le verre entravera la rotation que je veux produire, et cependant il arrivera parfois que, voulant plus fortement peut-être, je triompherai de sa résistance; il arrivera aussi que supposant le verre appliqué quand il ne l'est pas, et songeant que la table devrait s'arrêter, je provoquerai mal à propos la cessation de son mouvement.

Ainsi, ce qui fait l'intérêt et l'originalité de nos recherches en fait également la difficulté. Je crains d'autant moins de le confesser, qu'en dépit de l'intervention des agents matériels soit pour aider, soit pour contrarier, l'acte essentiel reste incontestable : La volonté seule détermine le soulèvement de la table chargée de 75 kilogrammes ou de la table qu'on ne touche pas. Cela étant clair et certain, je ne compromets rien en reconnaissant que la rencontre de notre action fluidique et de certains obstacles physiques tels que le verre donne lieu à quelques observations qui n'ont pas encore acquis toute la netteté désirable.

Elles l'acquerront, je n'en doute pas, et cela, à deux conditions. Il s'agira d'abord de n'entreprendre les

expériences du verre qu'après avoir réduit le nombre des opérateurs au chiffre strictement nécessaire pour obtenir la rotation, en sorte que la partie soit égale et que l'obstacle matériel puisse se faire sentir régulièrement. Il s'agira ensuite (et ceci est moins aisé) de ne pas mettre les opérateurs dans la confidence de ce qui se fait, en sorte que leur imagination ne leur parle ni de verre placé, ni de verre ôté, ni de rotations, ni d'arrêts.

Quoi qu'il en soit, je maintiens ce que j'ai dit : dans l'état actuel des recherches, mon devoir est de m'abstenir, et je m'abstiens. Le rôle respectif de la volonté et du verre n'est pas suffisamment défini. J'ai cru un moment qu'il l'était, je me suis trompé : des études nouvelles ont amené quelques expériences négatives, et quoiqu'elles soient en très-petit nombre comparées à celles qui ont réussi, j'ai perdu le droit de présenter au public une affirmation absolue.

Je n'ai eu garde d'en présenter non plus sur trois autres points, qui ont leur intérêt, mais qu'un homme prudent et sérieux ne saurait considérer qu'avec une extrême réserve. Les voici :

Tout le monde a fait tourner des chapeaux, et tout le monde a compris que, si la rotation des tables ne peut pas fournir par elle-même un argument solide, celle des chapeaux a bien moins de valeur encore. On ne saurait démontrer à personne que la pression mécanique involontaire n'en soit pas la cause déterminante et unique. Il est donc convenable de passer cela sous silence. Je vais plus loin ; je supprime pareillement nos observations relatives à l'adhésion qui semble s'établir entre la table et le chapeau, lorsque les opérateurs ordonnent à celui-ci de se coller contre la table et de l'entraîner.



Bien qu'on parvienne souvent à obtenir une rotation de la table mise en mouvement par le chapeau, bien qu'on ait le sentiment que le chapeau a fini par s'attacher au plateau et qu'on ait de la peine à tirer l'un sans l'autre, cependant il n'y a rien là qui soit démontré. Il est certain, en effet, qu'en appuyant avec beaucoup de force sur le chapeau, on détermine mécaniquement la rotation de la table, et il n'est pas moins certain que la traction opérée par chacun sur la portion du chapeau qu'il a sous la main donne l'illusion parfaite d'une résistance provenant de l'adhésion. C'est un fait à écarter, quant à présent.

J'écarterai sans plus de façons un autre fait dont nous avons été maintes fois témoins, la rotation imprimée à un homme par les mains qui forment la chaîne autour de lui. Il n'y aura jamais rien là qui ressemble à une preuve, parce qu'on pourra toujours soupçonner que la personne soumise à l'expérience s'y prête volontairement. En vain serait-on convaincu, comme je le suis, que le soupçon est très-injuste, en vain aurait-on vu les signes très-caractéristiques et très-curieux de l'impression subie par l'effet du fluide ; les convictions de cette nature sont condamnées à demeurer personnelles, elles ne s'imposent pas à autrui. Je me contenterai donc de mentionner en passant ce qui a eu lieu. Nous avons vu l'homme qu'on voulait mettre en mouvement pâlir et tomber par degrés dans une sorte de stupeur; nous l'avons vu tourner, en commençant par le haut du corps et en ne se décidant à détacher les pieds de leur place que lorsqu'il ne pouvait plus s'en dispenser ; nous l'avons vu obéir à l'ordre de frapper un certain nombre de coups et les frapper en effet sans remuer les pieds,

il est vrai, mais en se balançant à droite et à gauche. Il nous a affirmé qu'aucune pression n'avait dicté ses divers mouvements, et que les doigts légèrement placés sur lui ne s'étaient fait sentir que comme des points brûlants. Je connais sa droiture et ne mets pas en doute ses déclarations; insuffisantes pour le public, elles sont très-suffisantes pour nous. Au reste ce qui ne suffit que pour nous ne saurait figurer au rang des preuves, et voilà pourquoi j'ai laissé ceci de côté.

Les bobêches et les planchettes ont été élaguées par la même raison. C'est en soi une chose très-curieuse de voir la petite planche armée d'un crayon qui la traverse se mettre d'abord en rotation sous les deux ou trois mains formant la chaîne, puis obtempérer à l'ordre qui lui est donné et tracer des caractères sur le papier. La pensée des opérateurs ou de l'un d'eux se traduit ordinairement ainsi en écriture assez lisible. Il va sans dire que la planchette a été un des grands instruments de divination chez les gens qui croient aux Esprits. Écrire est bien plus prompt que de passer trente fois de suite en revue toutes les lettres de l'alphabet. Les oracles ainsi promulgués ne sont que le décalque de ce qui est dans la tête des personnes qui dirigent la planchette; ils ne renferment pas le plus léger atome de divination proprement dite, nous l'avons constaté jusqu'à l'évidence. Reste un phénomène qui rentre exactement dans ceux que les tables nous ont fournis: rotation fluidique, reproduction de la pensée par la matière inerte. Ce qui fait que je n'insiste pas sur un tel phénomène, c'est qu'à la différence des tables, les planchettes ne fournissent aucun résultat qu'on ne puisse attribuer ou à l'impulsion inconsciente ou à la fraude. Il est aisé de guider les mou-



vements du crayon de manière à former diverses lettres, et dès lors peu importe la confiance qu'inspire le caractère des expérimentateurs. Le public ne connaît personne, le public n'estime personne, le public ne croit qu'aux choses, aux choses qu'aucune complicité volontaire ou involontaire ne saurait produire; et le public a raison.

J'ai raconté les faits, j'ai établi et discuté les preuves, j'ai éliminé celles dont on pouvait mettre en question la solidité; il ne me reste plus qu'un mot à dire avant de clore cette partie de mon travail. Je veux compléter l'exposé des faits en y ajoutant quelques détails sur les procédés à suivre.

Faute de directions pratiques, le nombre des hommes qui poursuivent l'étude scientifique des tables tournantes demeure beaucoup trop restreint. Une de mes ambitions en prenant la plume a été de déterminer quelques personnes à suivre mon exemple et à faire, beaucoup mieux que moi, ce que j'ai essayé moi-même. C'est bien assez que les difficultés inhérentes à de telles recherches retiennent la plupart de ceux qui voudraient s'y livrer. Il ne s'agit pas en effet de se procurer des fourneaux, des cornues ou des réactifs; il s'agit de se procurer des compagnons de travail, des compagnons dont la complaisance ne se lasse pas, qui sentent le sérieux de leur tâche, qui persévèrent, qui ne se rebutent jamais devant les échecs, qui ne redoutent ni les fatigues, ni les railleries, ni les calomnies. Cela est difficile, moins difficile cependant qu'on ne l'imagine; et je dois ajouter que la puissance fluidique, si elle est très-diverse, est

aussi très-générale. Il est peu de gens qui n'apportent leur contingent utile à la chaîne.

Que les savants le veuillent, et ils trouveront des collaborateurs, parmi lesquels il y en aura sans doute dont l'autorité sur la table sera particulièrement marquée. Il me tarde de les voir à l'œuvre et d'apprendre que mes pauvres indications ignorantes ont fait place à de véritables découvertes.

Voici donc quelques conseils que je me permets d'offrir à ceux qui voudraient faire des expériences.

Qu'ils choisissent une pièce dont le parquet ne soit pas trop uni, afin d'éviter une rotation trop facile, et aussi afin que les aspérités du sol offrent des points d'appui aux pieds de la table dans les soulèvements.

Les tapis n'empêchent pas absolument le succès; cependant ils lui font obstacle.

Les tables à roulettes obéissent, mais les tables sans roulettes valent mieux. Depuis que nous avons enlevé les nôtres, notre action se fait sentir avec beaucoup plus de promptitude et d'énergie.

Un temps sec et chaud paraît avoir une influence favorable; je crois qu'on réussira moins bien en hiver. Il faut, d'autre part, se garder de chauffer outre mesure la salle où l'on doit expérimenter. En général, le mouvement que l'on se donne suffit, et au delà, pour procurer une grande chaleur. Si elle était excessive, il en résulterait une lassitude qui se traduirait bientôt par l'impuissance.



Je viens de parler de lassitude; cela me conduit à insister sur les dispositions physiques et morales qui sont nécessaires. On ne gouverne fermement la table qu'à la condition d'être bien portant d'abord, et con-

fiant ensuite. Apportez ici toute votre intelligence et toute votre attention; n'y apportez pas un esprit de doute, d'analyse, de soupçon malveillant à l'égard des choses et des personnes. Vous seriez glacé et vous glaceriez. Les tables demandent à être prises gaiement, lestement, avec entrain; elles veulent, au début, des chansons, des exercices amusants et faciles; elles détestent les gens qui se fâchent, soit contre elles, soit en leur faveur; rencontrent-elles des préoccupations ou des excitations nerveuses, elles se mettent à bouder.

Surtout point d'expériences de salon. Les succès sérieux y sont impossibles. Au milieu des distractions, des causeries, des plaisanteries, les opérateurs perdent immanquablement toute leur puissance fluidique. Les amusements de soirée ne conduiront jamais à rien. J'en dirai autant des exercices à grand fracas, des séances annoncées à l'avance. On n'y retrouve plus sa liberté et sa simplicité d'action, on ne peut réussir, on devient susceptible et soucieux; en d'autres termes, on ne fait rien qui vaille.

N'ayez chaque fois qu'un petit nombre de témoins, savants ou autres; et là, les portes soigneusement fermées, agissez comme s'il n'y avait que vous. Engagez les témoins à bien ouvrir les yeux et à bien prendre leurs notes; mais ne les autorisez pas à se mêler de la séance, à faire pendant sa durée une seule observation à haute voix.

C'est parce qu'on a admis une intervention intempestive, et parce qu'on ne s'est pas réservé le droit bien légitime d'agir comme on l'entend, sauf aux témoins à tirer telles conclusions qu'ils jugent convenables;

c'est parce qu'on a transformé les expériences tantôt en disputes, tantôt en distractions puériles, qu'on s'est arrêté presque toujours aux rotations ou aux coups frappés, et qu'on s'est jeté en désespoir de cause dans le commode passe-temps des évocations d'Esprits. Là du moins on pouvait regagner en révélations piquantes ce qu'on avait perdu en résultats scientifiques.

Je suppose maintenant qu'on a suivi une marche différente. Il s'agit d'une véritable étude; la discipline règne autour des opérateurs; on désire avancer et on avance, on n'en est plus aux premiers éléments. Comment s'y prendra-t-on pour aborder heureusement les expériences décisives : nombres pensés, soulèvement des poids, mouvements sans contact?

L'essentiel est de n'entreprendre ces choses que dans les instants de grande verve. D'ordinaire il n'y faudra songer ni au commencement de la séance, avant que l'entrain existe; ni à la fin de la séance, après que les forces ont été épuisées. Il y a néanmoins des exceptions, et le bon moment peut arriver quand on ne l'attend pas, au commencement ou à la fin. Qu'on sache seulement profiter de l'occasion, et qu'on ne se risque pas à essayer les mouvements sans contact, tant que la table est languissante, tant qu'elle n'en est pas venue à tourner avec emportement, à sauter au-devant des doigts, à prévenir en quelque sorte les ordres qu'on lui donne.



Ces dispositions se font parfois attendre, et les opérateurs sont appelés alors à déployer une de leurs vertus essentielles, une vertu sans laquelle ils ne parviendront à rien, leur persévérance. Persévérer malgré les échecs, persévérer malgré la fatigue, malgré toutes

les apparences contraires; savoir s'arrêter et s'interrompre au besoin; puis reprendre la séance gaiement, relever le moral par d'autres expériences, et en revenir enfin à celle que l'on poursuit, lorsque les commandements s'exécutent d'une façon rapide et vigoureuse; telle est la conduite qui assurera le succès.

Les principes ainsi posés, je me tourne à présent vers l'application. Qu'on me passe la pédanterie de mes formes didactiques. Je vais procéder par préceptes, afin d'abréger :

Avoir une dizaine d'opérateurs dont l'action fluidique soit éprouvée. Leur adjoindre trois ou quatre suppléants, qui prendront successivement la place des personnes fatiguées.

Se placer autour de la table en croisant tous les pouces et tous les petits doigts; de telle sorte, par exemple, que le pouce de ma main gauche repose légèrement sur celui de ma main droite, et que le petit doigt de ma main droite repose légèrement sur celui de la main gauche de mon voisin.

Charger un des expérimentateurs de diriger les opérations et de donner seul le signal des commandements. Si tout le monde s'en mêle, rien n'ira. Les volontés contraires se croiseront et s'annuleront. L'anarchie ne vaut pas mieux ici qu'ailleurs.

Répéter avec ensemble les ordres proposés par le chef. Ces paroles simultanées sont sans action sur la table, cela va sans dire; mais elles ne sont pas sans action sur les membres de la chaîne; elles réunissent et concentrent les pensées; or on ne réussit qu'en les concentrant.

Ne pas se fâcher; ne pas s'impatienter; comman-

der gaiement, et avec une confiance que les faits ne tarderont pas à faire naître et à fortifier.

Débuter par des rotations, et y revenir toutes les fois que les mouvements de la table mollissent. C'est en tournant que le fluide se produit et se développe. Il importe de ne pas se lasser qu'on n'ait obtenu des coups énergiques, des soulèvements à renverser le meuble et des rotations presque impossibles à suivre.

Exercer ensuite tous les pieds, l'un après l'autre, et s'assurer de leur prompte obéissance. C'est là que beaucoup de persévérance est nécessaire. On tourne et on fait frapper, tant que la docilité de la table laisse la moindre chose à désirer.

Si un pied s'obstine à ne pas agir, chercher quelle est la personne qui lui nuit en entravant les communications fluidiques. Ordinairement cette personne se trouvera devant lui ou à côté; c'est-à-dire dans la situation précisément où l'action musculaire lui est impossible. Lorsqu'on l'aura priée de s'éloigner et qu'on l'aura remplacée par un autre opérateur, le charme se trouvera rompu. On a beau être partisan des tables et convaincu de la réalité du phénomène, on a beau être fort et zélé, on peut entraver des expériences qui ne demandent ni ardeur, ni muscles, ni nerfs, mais qui demandent du fluide.

Recommencer de temps en temps les rotations, afin de refaire en quelque sorte la provision que les expériences tendent à épuiser.

Remplacer les expérimentateurs fatigués, et avoir soin de ne pas rompre la chaîne pour cela. A cet effet les deux voisins de la personne qui sort rejoignent leur mains en les étendant, jusqu'à ce que le nouveau mem-

bre occupe sur le plateau l'espace qui lui est destiné.

Éviter autant que possible la rupture de la chaîne, même quand il s'agit de passer d'une table à l'autre. Ainsi la puissance fluidique se conserve mieux et la concentration des volontés se maintient ; ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse se séparer momentanément et retrouver ensuite une grande partie de son autorité sur la table, car c'est dans les personnes et non dans les meubles que réside le fluide.

S'animer dans les moments difficiles. On crie beaucoup alors, et on n'a pas tort. Les commandements ardents et répétés n'agissent assurément pas sur la matière ; mais ils provoquent chez tous les opérateurs le plus grand développement possible de volonté et préviennent les distractions. Nous avons essayé plusieurs fois d'ordonner à demi-voix. Qu'arrivait-il? Que chacun pensait à autre chose et que nous n'obtenions rien.

Maintenir l'ordre au milieu de ce bruit, et empêcher (je l'ai déjà dit) que des idées divergentes ne viennent amener un éparpillement funeste. Tous agissent, et l'initiative appartient exclusivement au chef.

Faire exactement le contraire lorsqu'il est question de nombres pensés. Alors un seul est dans le secret du nombre, et les autres n'ont rien de mieux à faire que d'oublier la table ; car s'ils laissaient errer leur pensée sur divers chiffres, ils risqueraient de contrarier l'expérience, même sans s'en douter.

Quelques mots en terminant sur les mouvements sans contact :

Il faut s'assurer d'abord que la table est en pleine vigueur, qu'elle tourne et frappe avec une force qui touche à l'emportement. Puis on commence.

S'agit-il de continuer la rotation, on unit d'avance les mains par le croisement complet des petits doigts sans disjoindre les pouces, et à un signal donné la chaîne s'élève de quelques lignes au-dessus des bords du plateau, continuant à marcher en l'entraînant. Il arrive d'ailleurs trop souvent que la rapidité et l'inégalité de la marche rompent l'adhésion fluidique, en sorte qu'il y a moins à continuer la rotation qu'à la produire, ce qui retombe dans le cas suivant.

S'agit-il de produire la rotation, on arrête la rotation en criant : Halte! Alors, formant la chaîne au-dessus de la table, comme je viens de l'expliquer, et les mains étendues horizontalement, on commence à tourner lentement autour du plateau encore immobile. Chacun fixe successivement les diverses taches ou nœuds des bords, en s'efforçant de les tirer à soi par la force de sa volonté. Après deux ou trois tours, le mouvement se manifeste et chacun dès lors s'attache à son nœud pour ne plus le quitter. A partir de ce moment, l'essentiel est de ne pas rompre l'espèce de corde fluidique qui lie les diverses portions du meuble au bout des différents doigts; par conséquent de ne pas aller trop vite et de maintenir la distance entre les taches et les expérimentateurs. Par malheur, il arrive bientôt que quelqu'un casse la corde dans sa précipitation, et on s'arrête ainsi après deux ou trois tours, quelquefois avant d'en avoir achevé un seul.

S'agit-il de continuer les soulèvements, on ordonne à la table de frapper huit coups. Au troisième, toutes les mains se lèvent et maintiennent la chaîne au-dessus du plateau, lequel accomplit tout ou partie des cinq coups qui lui restent, isolé des doigts, mais pressé par

la force du fluide que dirigent des volontés énergiques.

S'agit-il enfin de produire les soulèvements en partant de l'immobilité, deux méthodes se présentent.

La moins sûre, celle qui produit les résultats les plus limités, est la première que nous ayons employée. La chaîne se place, comme toujours, à quelques lignes au-dessus du plateau. Puis on commande avec force à tel ou tel pied de se dresser. Quand il l'a fait, on recommence, jusqu'à ce que les commandements deviennent évidemment inutiles et qu'on soit à bout de vigueur physique et morale.

La seconde méthode est moins inégale dans ses résultats. Employée dans des jours favorables, elle nous a fourni une fois quatorze et une autre fois trente soulèvements successifs. La voici :

On désigne le pied qui devra se dresser. La chaîne quitte le plateau, et la portion qui doit pousser fluidiquement se place à quelques pouces en dehors de la table, tandis que la portion qui doit tirer fluidiquement s'avance assez près du bord à soulever. La chaîne alors n'est plus ronde, mais ovale; son centre est formé par une tache particulière placée près du bord à soulever, tache que chacun va fixer, que les uns pousseront et que les autres tireront à eux par leur volonté. Les mains s'étendent et deviennent horizontales. Dès que le commandement a été donné par le chef, tous les opérateurs le répètent avec une ardeur croissante, et sur-le-champ la chaîne entre en mouvement. Les mains sorties de la circonférence s'en rapprochent très-insensiblement, et celles qui y ont pénétré se retirent non moins insensiblement pour regagner leur position normale au-dessus du bord opposé. Les mains qui

poussent viennent de rentrer dans l'intérieur du plateau et celles qui tirent viennent d'atteindre dans leur retraite le milieu de la table; c'est alors ordinairement que le soulèvement a lieu et que le meuble s'incline gravement vers les opérateurs qui reculent. On le laisse faire; il monte et monte encore; on attend qu'il soit près de se renverser, pour arrêter une chute qui troublerait la chaîne et compromettrait le renouvellement immédiat de l'expérience.

Le lecteur aura remarqué le soin que j'ai mis à me renfermer dans la constatation des faits, sans hasarder aucune théorie explicative. Si j'ai employé le mot de *fluide*, c'était pour éviter les périphrases. La rigueur scientifique aurait exigé que j'écrivisse toujours « le fluide, la force, ou l'agent physique quel qu'il soit; » on me pardonnera d'avoir été un peu moins exact dans mon langage. Il suffisait que ma pensée ne pût être méconnue. Qu'il y ait ici un fluide proprement dit, c'est ce que je ne puis affirmer absolument. J'affirme qu'il y a un agent, et que cet agent n'est pas surnaturel, qu'il est physique, imprimant aux objets physiques les mouvements que détermine notre volonté.

Notre volonté, ai-je dit, et c'est en effet l'observation fondamentale que nous avons recueillie au sujet de cet agent; c'est ce qui le caractérise, c'est aussi ce qui le compromet aux yeux de bien des gens. On se résignerait peut-être à un nouvel agent s'il était le produit nécessaire et exclusif des mains formant la chaîne, si certaines positions ou certains actes en assuraient la manifestation; mais il n'en va point ainsi, le

moral et le physique doivent se combiner pour lui donner naissance. Voici des mains qui s'épuisent à former la chaîne et qui n'obtiennent aucun mouvement; la volonté n'est pas intervenue. Voici une volonté qui commande en vain; les mains n'ont pas pris une position convenable.

On sait que nous avons mis en lumière ces deux côtés essentiels du phénomène. Les doigts croisés de la manière la plus régulière n'ont jamais suffi à eux seuls. La volonté est-elle absente, rien ne bouge; la volonté ordonne-t-elle d'arrêter, la rotation cesse à l'instant. Et d'un autre côté, imprimez à la table une rotation mécanique, persévérez longtemps, votre fatigue et vos cris seront en pure perte; dès que l'impulsion musculaire aura cessé, l'obéissance de la table cessera.

Un autre fait a été noté par nous, et doit entrer dans la description de l'agent physique dont il s'agit. Il réside dans les personnes et non dans la table. Que les opérateurs, quand ils sont en train, se transportent autour d'une table nouvelle, ils exerceront immédiatement sur elle toute leur autorité; leur volonté continuera à disposer de l'agent physique, et se servira de lui pour frapper les nombres pensés ou pour opérer les mouvements sans contact.

Tels sont les faits. L'explication viendra plus tard.

Il est bien naturel de la chercher dès à présent et d'indiquer des hypothèses, sinon comme vraies, du moins comme possibles. Je m'y suis risqué, et je ne m'en repens pas. Ne fallait-il pas prouver aux adversaires qu'ils n'avaient pas même le prétexte d'une impossibilité scientifique? Les hypothèses ont leur légitimité et leur utilité, fussent-elles encore inexactes.

Sont-elles admissibles en elles-mêmes, cela suffit, car cela défend les faits auxquels elles s'appliquent contre l'accusation de monstruosité. On n'a plus le droit de demander la question préalable.

Voyant qu'on la demandait de toutes parts, je me suis hasardé à dire ceci :

Vous prétendez que nos assertions sont fausses, par la simple raison qu'elles *ne peuvent pas* être vraies! eh bien! permettez-moi de vous proposer à tout hasard quelques suppositions. Supposez d'abord que vous ne savez pas tout, que la nature morale et la nature matérielle elle-même ont des obscurités pour vous. Supposez que la plus petite herbe poussant dans un champ, que la plus petite graine reproduisant sa plante, que le plus petit membre se mouvant sur l'ordre que vous lui donnez, renferme des mystères qui dépassent la portée des académies, et qu'elles déclareraient absurdes si force n'était de les reconnaître pour réels. Supposez ensuite que des hommes qui le veulent et dont les mains sont en communication d'une certaine manière donnent naissance à un fluide ou à une force particulière. Je ne vous demande pas d'admettre que cela est; vous m'accorderez seulement que cela est possible. Il n'y a pas de loi naturelle qui s'y oppose, que je sache.

Maintenant, faisons un pas de plus. La volonté dispose de ce fluide. Il ne donne l'impulsion [1] aux objets

1 Si j'ai supposé ici une *impulsion* fluidique, c'est sans préjudice de l'*attraction*. Tant que la translation circulaire des expérimentateurs semblera être l'une des conditions essentielles du plein succès, tant que les rotations et les soulèvements sans contact s'accompliront difficilement avec les mains immobiles, il sera

extérieurs que lorsque nous le voulons, et dans les parties que nous voulons. L'impossible serait-il ici ? Est-il inouï que nous transmettions un mouvement à la matière qui est hors de nous? Mais nous le faisons chaque jour, à chaque instant, et notre action mécanique n'est pas autre chose. L'horrible est sans doute que nous n'agissons pas mécaniquement ! Mais l'action

naturel d'admettre que la table est attirée par les mains, et que le fluide agit aussi dans ce sens. La seule expérience qui aurait pu écarter entièrement l'idée d'attraction est une expérience qui semble n'avoir pas réussi : il aurait fallu que les expérimentateurs, placés eux-mêmes sur un plancher mobile portant la table, eussent déterminé leur propre mouvement en obtenant le sien. L'attraction n'aurait eu évidemment aucune part à un tel résultat. Placez en effet dix personnes armées de dix aimants autour d'une table de fer qui ne doit se mouvoir qu'en entraînant le plancher mobile où ils sont placés avec elle, rien ne bougera ; mais que les personnes courent autour de la table, et elle suivra leurs aimants.

J'ai dit que l'expérience *semblait* n'avoir pas réussi, parce que je sais une personne, douée d'une puissance magnétique très-considérable, qui assure avoir obtenu quelques rotations d'une table placée sur un pivot, et qui portait elle-même, à cheval sur des traverses, les expérimentateurs chargés de la faire mouvoir. Toutefois, le résultat n'est pas concluant, parce que les précautions scientifiques n'ont pas été prises pour le nivellement parfait du plateau. Or, on conçoit que la moindre différence de niveau peut amener un commencement de rotation que l'impulsion d'un poids considérable serait propre à prolonger.

Il est donc rigoureusement vrai que rien ne démontre encore l'action impulsive du fluide ou de la force dont il s'agit. Son action attractive semble mieux correspondre à l'ensemble des faits connus. Rien n'empêcherait d'ailleurs que cette force ne pût imprimer tour à tour, selon les ordres de la volonté, des impulsions et des attractions. Nous ne savons presque rien encore ; ne nous hâtons pas de préciser.

mécanique n'est pas seule en ce monde. Il y a des sources physiques de mouvement qui ne sont pas celle-là. Le calorique qui pénètre un corps y produit une dilatation, c'est-à-dire un mouvement universel; l'aimant qu'on place auprès d'un morceau de fer l'attire, et lui fait franchir la distance.

Oui, s'écriera-t-on, nous n'aurions rien à objecter, pourvu que votre fluide prétendu n'obéît pas à une direction dans sa marche. S'il allait devant lui, en force aveugle, à la bonne heure! Il serait alors semblable au calorique qui dilate tout ce qui se rencontre sur son passage; il serait semblable à l'aimant qui attire indistinctement et vers un point unique toutes les parcelles de fer situées dans son voisinage. Vous, vous inventez une théorie du fluide rotatif « et cette théorie rappelle assez bien l'explication des propriétés dormitives de l'opium. » — On ne saurait se méprendre plus complétement. Personne ne songe à « un fluide rotatif. » On se contente de soutenir que le fluide étant émis et imprimant une impulsion ou une attraction latérale à un meuble qui repose sur des pieds, une loi de mécanique fort simple transforme l'action latérale en rotation, à cause de la résistance successive de tel ou tel pied qui adhère aux inégalités du parquet. Le mouvement imprimé que contrarie une résistance de ce genre ne peut pas ne pas produire une rotation; et cela est si vrai que, si j'appuie de côté mon doigt contre la table, et que je continue à appuyer en la suivant, je la ferai tourner aussi bien que le fluide. Si dix personnes, placées autour d'elle, appuient leurs doigts dans le même sens, la table tournera également. C'est en petit ce qui se passe dans la mécanique céleste. Le



pied retenu par les aspérités du sol représente la force centripète; l'attraction ou l'impulsion exercée par les doigts ou par le fluide représente la force centrifuge; la combinaison des deux forces enfante un mouvement de rotation et de translation.

Chez les tables aussi, il y a rotation et translation; elles sont loin de tourner exactement sur elles-mêmes, et les courbes qu'elles décrivent varient selon l'adhésion plus ou moins prolongée des divers pieds qui servent tour à tour de pivot au mouvement circulaire. Qu'on n'aille pas m'attribuer au reste l'intention ridicule d'exagérer un rapprochement qui manquerait d'exactitude en plusieurs manières. J'ai voulu simplement indiquer comment, dans les tables ainsi que dans les mondes, il n'y a autre chose que des attractions ou des impulsions contrariées par des obstacles. Le fluide rotatif ne figure pas plus dans nos évolutions que dans les sphères célestes.

Je ne dis pas : « les tables tournent, parce que mon fluide est rotatif; » je dis : « les tables tournent parce que, recevant une impulsion ou subissant une attraction, elles ne peuvent pas ne pas tourner. » C'est un peu moins naïf. Rien ne m'obligerait par conséquent à prendre en main la cause de ce pauvre bachelier du *Malade imaginaire*, et de défendre sa fameuse réponse: *Opium facit dormire, quia est in eo virtus dormitiva.* Cependant, c'est plus fort que moi, il faut que je l'avoue je trouve la réponse excellente; je doute que les savants en aient trouvé une meilleure depuis, et je leur conseille de se résigner à raisonner quelquefois ainsi : L'opium fait dormir parce qu'il fait dormir; les choses sont parce qu'elles sont. En d'autres termes, je vois les

faits et je ne sais pas les causes, j'ignore. J'ignore! mot terrible, et qu'on a de la peine à prononcer! Or, je soupçonne fort que la malice de Molière est à l'adresse des docteurs qui, prétendant tout comprendre, imaginent des explications qui n'expliquent rien et ne savent pas accepter les faits, en attendant mieux.

Nous ne sommes pas au bout. L'hypothèse du fluide (pure hypothèse, ne l'oublions pas) a encore à prouver qu'elle est conciliable avec les diverses circonstances du phénomène. La table ne tourne pas seulement, elle lève les pieds, elle frappe les nombres pensés, elle obéit, en un mot, à la volonté et lui obéit si bien que la suppression du contact ne supprime pas son obéissance. L'impulsion ou l'attraction latérale, qui rend compte des rotations, ne saurait rendre compte des soulèvements!

Pourquoi donc? Parce que la volonté dirige le fluide tantôt sur tel pied, tantôt sur tel autre. Parce que la table s'identifie à nous en quelque sorte, devient un de nos membres, et opère les mouvements pensés par nous de la même manière que notre bras. Parce que nous n'avons pas conscience de cette direction imprimée au fluide, et que nous gouvernons la table, même sans nous représenter qu'un fluide ou force quelconque soit en jeu.

Que nous n'ayons pas conscience de la direction donnée par nous, c'est ce qui a lieu dans tous nos actes, dans tous, sans exception. Quand vous m'aurez expliqué comment je lève la main, je vous expliquerai comment je fais lever ce pied de table. J'ai voulu lever ma main! Oui, et j'ai voulu aussi lever ce pied de table. Quant à l'exécution, quant à la mise en jeu des muscles nécessaires au premier acte, quant à la mise en jeu

du fluide nécessaire au second, je n'ai aucune conscience de ce qui se passe en moi sous ce rapport. Étrange mystère et qui devrait nous engager à un peu de modestie! Il y a en moi un pouvoir exécutif, un pouvoir qui, lorsque j'ai voulu tel ou tel mouvement, adresse les ordres de détails aux différents muscles et fait exécuter cent mouvements compliqués pour amener une résultante finale, seule pensée et seule voulue; cela se passe chez moi, et je n'en sais rien, et je n'en saurai jamais rien! N'admettez-vous pas que le même pouvoir exécutif peut donner au fluide les directions qu'il donne aux muscles? J'ai voulu exécuter une sonate, et quelque chose en moi a commandé à mon insu des centaines de milliers d'actes musculaires. J'ai voulu que le pied de cette table se dressât, et quelque chose en moi a commandé à mon insu les attractions ou impulsions du fluide vers l'endroit désigné.

L'hypothèse du fluide est donc soutenable; elle s'accorde avec la nature des choses et avec la nature de l'homme. Je n'ai pas la prétention d'aller plus loin et d'apporter dès aujourd'hui une explication définitive. Mais je suis tranquille. Que les faits soient admis, et les explications ne manqueront pas. Ce qui paraît impossible paraîtra très-simple alors. Aux choses incontestables on ne trouve plus de difficultés. Nous sommes ainsi faits, que, passant d'un extrême à l'autre, après avoir proclamé impossible tout ce que nous ne comprenions pas, nous déclarons compréhensible tout ce que nous avons reconnu réel. On ne rencontre que gens qui lèvent les épaules quand on leur parle des tables tournantes, et qui trouvent fort simple ensuite que le circuit du télégraphe électrique s'achève infailible-

ment à travers la terre ou que les ressemblances physiques et morales se transmettent des pères aux enfants! Les tables ne sauraient échapper au sort commun. Absurdes aujourd'hui et évidentes demain, elles auront leur théorie, théorie savante et officielle, devant laquelle je m'incline d'avance avec respect.

CHAPITRE III

LES OBJECTIONS.

Mon œuvre positive est terminée, mon œuvre négative va commencer. Ce serait peu de démontrer les choses, si l'on ne se plaçait ensuite au point de vue de ceux qui les rejettent, si l'on ne prenait une à une leurs difficultés et leurs répugnances, pour les écarter patiemment. Le temps qu'on y met n'est d'ailleurs pas perdu; l'étude des faits y gagne elle-même, car on est forcé ainsi de les considérer sous de nouveaux aspects. Et puis ne faut-il pas ôter à chacun son mot tranchant, la sentence favorite au moyen de laquelle il condamne sans appel ce qui lui déplaît, le prétexte qui le dispense d'examiner? Ne faut-il pas crever ces ballons gonflés de vent, et montrer que sous ces grands mots il n'y a que le vide?

Le métier que nous allons faire n'est pas si sot qu'il en a l'air. En pareille matière, la revue des objections est

presque une revue de mœurs qui introduit l'observateur dans les diverses couches de la société et le met en contact avec les divers courants d'opinion qui y règnent. Il rencontre tour à tour l'objection des savants et celle des ignorants, l'objection sérieuse et l'objection frivole, l'objection laïque et l'objection cléricale. Il trouve enfin devant lui (et ce n'est pas son moindre embarras) l'objection qui n'en est pas une, l'objection qui n'est qu'une exclamation, qu'un haussement d'épaules, l'objection qu'on ne peut vaincre car elle ne raisonne pas, car elle ne veut rien entendre et rien savoir, l'objection au service de tout le monde, l'objection éternelle et dont les gens sages prennent leur parti en se réservant d'en rire.

Quelle garantie nous offrez-vous? Votre parole? votre bonne foi? Mais les plus honnêtes gens du monde sont sujets à l'erreur, et l'on peut se faire illusion sans cesser d'être un galant homme. Les champions des tables font fausse route, quand ils s'imaginent qu'ils prouveront quelque chose en mettant en avant leur sincérité, en proposant à leurs contradicteurs le dilemme si connu : ou dites que nous sommes des menteurs, ou reconnaissez que nous avons raison. On leur répondra qu'ils ne mentent pas et qu'ils se trompent. On leur citera les exemples innombrables de fables stupides et très-loyalement attestées.



Ces fables abondent, en effet, et l'objection aurait une valeur réelle pour peu qu'on lui permît de se poser dans les termes vagues et axiomatiques qu'elle affectionne. Reste à savoir s'il y a un rapport quelconque

entre le témoignage que j'ai rendu et ceux auxquels on fait allusion, si mes assertions reposent en définitive sur un témoignage, si je dis à qui que ce soit: « Rendez-vous, ou accusez-moi de mensonge. »

Et d'abord, que sont les témoignages absurdes dont on voudrait s'armer contre nous? Passons-les un peu en revue, et comparons.

Les Pères de l'Église acceptent et transmettent les anecdotes les plus apocryphes sur le Sauveur et sur les apôtres! Mais on sait avec quelle rapidité l'histoire s'altère encore de nos jours sous les rayons d'une publicité immense, et l'on peut se figurer de quel train allait la formation des légendes à une époque de communications difficiles et de tradition essentiellement orale.

Il y a plus. Un savant de profession, un Pline, par exemple, introduira dans son *Histoire naturelle* des baleines de quatre arpents ou des poissons à tête de taureau, qui sortent chaque jour de la mer pour aller paître dans les champs! Mais ni Pline ni les autres savants anciens n'ont constaté directement ce qu'ils affirment. Ce sont des témoignages de seconde ou de troisième ou de centième main.

Dans les temps modernes, il arrive encore que des mémoires, des journaux font des récits étranges qui finissent par être admis, et que recueillent les plus graves historiens! Mais où sont les investigations sérieuses auxquelles ces diverses assertions auraient dû être soumises? N'est-il pas arrivé, toutes les fois qu'on est allé aux informations et qu'on a serré les gens de près, que les prétendus prodiges s'évanouissaient comme la fumée? N'ai-je pas vu moi-même, depuis que je m'occupe des tables, les merveilles les plus éton-

nantes racontées avec assurance? C'étaient des faits incontestables : on les tenait d'un témoin oculaire ou d'un ami du témoin oculaire! Voulais-je en avoir le cœur net et arriver jusqu'aux auteurs primitifs de la tradition, je ne trouvais plus personne qui voulût se porter garant de rien.

Les annales des peuples sont pleines de cures opérées par l'attouchement des souverains. Pyrrhus et Vespasien dans l'antiquité, les empereurs d'Autriche, les rois d'Angleterre et de France n'ont cessé de guérir de la sorte, ou plutôt je me trompe, ils ont cessé depuis qu'on y regarde d'un peu plus près.

Autant en dirai-je des sortiléges qui s'accomplissent chaque jour dans les villages, à notre porte, sous nos yeux. Rien n'est plus avéré. L'herbe tressée en couronne fait périr les bestiaux! le mauvais œil décime les familles! les abeilles émigrent lorsque quelqu'un doit mourir! malheur à ceux qui renversent le sel! Et que sais-je! y a-t-il une fin à ces superstitions? toutes ne sont-elles pas appuyées sur des constatations évidentes, concordantes, innombrables? Cependant, si l'on a la patience d'examiner et d'arriver au vrai, si l'on ouvre un registre, si l'on note les herbes tressées, les essaims partis et les salières renversées, on arrive à démontrer qu'aucune relation quelconque n'existe entre les pronostics et les événements.

Ceux qui attestent que la relation est constante ne sont pas des imposteurs pour cela. Ils cèdent à l'entraînement immense qui nous porte vers l'étrange dans les matières qui donnent carrière à l'imagination. Comment expliquer autrement les sorciers et les sorcières du moyen âge? Certes, ils croyaient à leurs malé-

fices, ceux qui les avouaient devant les juges, ceux qui rendaient contre eux-mêmes un témoignage qui les menait droit au bûcher. On les compterait par milliers ceux qui racontaient leurs visites au sabbat, leurs voyages au travers des airs, leur transformation en loups-garous et les meurtres qu'ils avaient commis alors sur de jeunes enfants afin de les dévorer. Mais ici s'ouvre la vaste catégorie des choses singulières dont l'imagination fournit l'explication lorsqu'il est question des idées qui agissent le plus sur la crédulité humaine, lorsque ces idées sont dans l'air, qu'elles règnent, qu'elles vont et viennent partout incessamment grossies; lorsque la contagion superstitieuse existe, que l'ignorance domine, que les saintes Écritures sont inconnues, il se forme un état particulier de l'opinion où la moindre apparence se transforme en réalité, où ce qu'on a cru voir hier, on estime aujourd'hui qu'on l'a vu clairement, en attendant qu'on se persuade demain et qu'on persuade aux autres qu'on l'a vu deux fois[1]. Alors abondent les miracles, les sorcelleries; et ce qui prouve qu'ils craignent le grand jour, c'est que le jour venu, quand on commence à savoir, à réfléchir et à lire, sorcelleries et miracles deviennent plus rares; on n'en parle plus qu'à petit bruit dans les campagnes, on ne les affiche plus que dans les contrées où la civilisation moderne n'a point pénétré.

Imagination, absence d'enquête ou enquête ignorante et prévenue, voilà le mot de beaucoup de faits

[1] J'étudierai, dans la seconde partie, les graves questions que je ne fais qu'effleurer ici. Je rechercherai la valeur précise du témoignage en matière de surnaturel; j'examinerai le phénomène si curieux et si fréquent de l'hallucination individuelle ou collective.

étonnants. Il en est d'autres que l'on parvient à prendre quand on se rappelle le rôle considér mal défini que remplissent chez nous les nerfs. y a là tout un côté de la physiologie que la science presque, dont elle n'a même indiqué qu'à pe limites. Que peut produire l'excitation nerveus certains cas, sous l'influence de certaines épi morales? Personne ne saurait le dire exactemen prodiges de force, de souplesse, d'insensibilité que dont on demeure confondu, un développ subit de certaines facultés, une sorte de transforn de l'être physique, intellectuel et moral, voilà c sont parfois les conséquences d'un état nerveux e dinaire. On le voit, nombre de phénomènes qu'o au compte de la magie ou des Esprits vienn ranger d'eux-mêmes dans une catégorie plus relle, catégorie supprimée ou peu s'en faut ignorants, parce que les savants l'évitent d'ordin en ont peur.

Et maintenant quelles conclusions tirerons-n tout ceci? Que les hommes se trompent souvent, sont dupes de leur imagination ou de leurs qu'ils sont dupes aussi des assertions légèremen duites et incomplétement vérifiées; qu'il y a eu, a et qu'il y aura de par le monde une masse effr de contes à dormir debout; que certaines attes solennelles ne certifient rien; qu'on peut être si et céder à une propension vers le fantastique; peut être digne d'estime et ne pas être digne de f souscris avec empressement. Puis, me rappelan s'agit des tables tournantes, je demande ce qu'il commun entre nos expériences et cet informe an

traditions mal digérées, de merveilles mal observées, de sortiléges et de contagions superstitieuses ou nerveuses.

Voici une série de faits reproduits cinq mois durant en présence de tous ceux qui ont bien voulu y assister. Loin de s'affaiblir à mesure qu'on y regardait de plus près, ils n'ont cessé de se développer. L'imagination y est étrangère, car elle aime une pâture fort différente, et la succession monotone des rotations ou des soulèvements n'a pas de quoi l'affriander beaucoup. Les nerfs y sont étrangers, car l'autorité sur la table disparaît dès qu'apparaît la tension nerveuse, elle ne se concilie qu'avec un état de calme, de confiance et de gaieté. Il n'y a d'ailleurs ni nerfs ni imagination qui tiennent, ils ne sauraient expliquer l'exécution des nombres pensés, le soulèvement d'une masse qui défie l'action musculaire des doigts employés, les mouvements imprimés à distance. Enfin, les résultats obtenus ici, on les obtiendra partout; on n'y croira pas comme à un événement isolé que racontent ceux qui l'ont vu, mais comme à un phénomène régulier et permanent que chacun est en mesure de reproduire.

Et l'on vient nous opposer les sornettes des Pères, les ignorances des naturalistes anciens, les mensonges à bonne intention, les illusions consciencieuses des temps et des gens qui ne voulaient ni ne savaient contrôler le merveilleux! On nous parle des attestations très-graves et très-insuffisantes dont l'histoire est remplie! on nous rappelle le rôle réservé aux nerfs ou à l'imagination!

Une seule chose m'étonne, c'est qu'on s'arrête en si beau chemin, et qu'à nos expériences publiques, répétées, vérifiées, concordantes, aisées à reproduire en tous

lieux, on ne vienne pas comparer certaines ane de voyageurs. Voilà encore une mine de bons c que l'on exploiterait avec avantage. Le voyageur l honnête et le plus scrupuleux n'a pas le temps moyen de vérifier tout ce qu'on lui montre. Il ex de son mieux, puis il note sur son carnet; puis il p et le lecteur en tient tel compte que de raison.

Un voyageur a vu bien mieux que les tables nantes; il a vu des tables qui volent. Un lama dhiste pose sa main sur une table, fort légère, vrai (elle ne pèse pas un kilogramme). Au bout demi-heure, la table suit la main, s'élève avec ell court en l'air un trajet considérable et va tombe la direction où l'on doit chercher les objets vo sujet desquels se fait l'opération ! Que conclurons de là? que peut-être les lamas ont recours au p mène qui se produit chez nous dans les mouve sans contact; mais peut-être aussi que les faits c mal observés, ne l'ayant été qu'une seule fois; q supercherie, peu compliquée peut-être, assure la lation du petit meuble.

N'avons-nous pas entendu parler de derviches neurs qui finissent par tourner en l'air sans to terre? Les saints qui se maintiennent à plusieurs au-dessus du sol n'abondent-ils pas dans les lég res, et cela en vertu de certificats en forme?

Voyageurs et témoins en certifient bien d'au Dès qu'on quitte le terrain des expériences réguli des récits contrôlés, on devient la proie des brave qui croient avoir constaté ce qu'ils n'ont qu'entrev prennent les *on dit* pour des faits et leurs propre taisies curieuses pour des réalités. Que n'ont pas

anciens pèlerins qui visitaient la terre sainte! animaux impossibles que la zoologie ne connaîtra jamais, plantes et fruits mirifiques qui ne figureront jamais dans aucun herbier, miracles journaliers et incontestables à défrayer cinquante vies de saints; rien n'y manque. Les bévues de la crédulité et les complaisances involontaires sont inénarrables, et les *bâtons flottants* abonderont toujours ici-bas. Approchez-vous, et l'extraordinaire disparaîtra.

Je me souviens du jour où je contemplais à Jérusalem cette abominable jonglerie, cette odieuse profanation qu'on nomme la cérémonie du feu sacré. Les pèlerins étaient là, par milliers, animés, hurlant, attendant le miracle et se jetant sur la flamme sainte dès qu'elle eut jailli du tombeau. Certes, le stratagème était aussi grossier que possible : une petite ouverture par laquelle on fait tout à coup sortir une mèche allumée! Et cependant, il n'en fallait pas davantage; chacun des assistants était convaincu, satisfait; que dis-je! transporté. Et quel sera, me demandais-je, le récit sincère de tous ces hommes quand ils rentreront dans les contrées lointaines d'où ils sont venus au saint sépulcre? tous affirmeront, affirmeront sans hésiter et sans mentir qu'ils ont vu, ce qui s'appelle vu, vu et touché de leurs mains le grand miracle. On se représentera la pierre du tombeau se fendant pour donner issue à la flamme.

Ce qu'ils affirment aujourd'hui, des pèlerins plus savants l'affirmaient au moyen âge. Ils l'écrivaient; les historiens recueillaient ces témoignages concordants, et ainsi s'établissait une croyance universelle aussi inébranlable que le roc.

De notre temps ces tristes parades qui nous exposent

au mépris des musulmans ne se risquent plus qu'à
tance raisonnable des centres intellectuels. Si le
de saint Janvier se liquéfie encore à Naples pour l
fication des lazzaroni, on court le risque qu'il n'
pas tout le monde autant qu'eux, surtout depuis le
où le miracle retardataire s'est accompli à la mi
fixée par un général français.

Quant aux prodiges enfantés par l'excitation nerv
on est parvenu maintes fois à les faire cesser. Tel
vent, tel hôpital envahi par cette contagion en
délivré par la menace de certains remèdes, d'une a
cation de fer rougi, par exemple.

Le lecteur ne me reprochera pas d'avoir atténué
jection tirée des attestations sincères et erronées.
est très-forte en elle-même ; c'est dommage qu'ell
parfaitement inapplicable au cas actuel. J'y cherch
vain quelques traces de ces superstitions, de ces c
lités, de ces exaltations qui ont engendré tant de fa
quelques traces de ces constatations rapides et incon
tes qui en ont accueilli tant d'autres. Singulière su
tition, que celle qui a exclu jusqu'à la moindre par
de merveilleux et qui s'est prosaïquement renfe
dans l'étude d'un phénomène physique ! Singu
précipitation, que celle qui a renouvelé plusieurs
taines de fois ses expériences ; qui, cinq mois du
les a soumises au contrôle de témoins parfois ouv
ment et même vivement hostiles ; qui les a analy
diversifiées, complétées, obtenant peu à peu des r
tats inespérés au début ! Voici nos procès-verbaux,
nos procédés, vous pouvez faire et vous ferez ce que
avons fait. Quel rapprochement y a-t-il donc entre n
témoignage et ceux que vous attaquez si justemen

Nous venons de voir jusqu'où se pousse l'abus des formules générales les plus sensées. Défiez-vous des témoignages ; ils reposent souvent sur des illusions ! L'axiome est excellent, seulement il est sans rapports avec la controverse actuelle.

Tel est le vice des fausses objections. Elles partent d'une vérité incontestable, et n'oublient que de s'assurer qu'elle s'applique. Ainsi procède l'objection nouvelle dont je dois à présent dire un mot. Son point de départ est tellement certain, qu'il a peut-être le tort de l'être un peu trop. Il y a des vérités si vraies, qu'elles excitent le sourire, et qu'un usage irrespectueux envers une de nos illustrations nationales en assure le monopole à M. de la Palice. Or il s'est trouvé des hommes, fort spirituels d'ailleurs, qui s'écrient, lorsqu'on leur parle des tables : « Vous ne savez pas ! un mystificateur peut faire tourner, faire frapper ; par conséquent on ne sera jamais sûr de rien, et la preuve est définitivement impossible. »

Vraiment ! les mystificateurs peuvent faire tourner et faire frapper ! C'est là votre découverte ! Je vous assure qu'elle était faite avant qu'on s'occupât des tables tournantes. Tout le monde savait, qu'à la condition de prendre un guéridon bien léger, un de ceux qui ne comportent que trois ou quatre expérimentateurs, l'action des doigts de l'un d'eux suffisait pour déterminer rotations et soulèvements.

Or, qu'en a-t-on conclu ? Deux choses : En premier lieu, qu'il fallait écarter d'emblée les tables légères et choisir celles qui exigent une chaîne de huit ou dix

personnes au moins; en second lieu, qu'il fallait ter non moins résolûment les expériences que l'a musculaire est capable d'obtenir. Que la table to ou non, que la table frappe ou non, que la table d personne n'en fera un argument à présenter au pu On comprendra même les nombres pensés dan même sentence, si les dimensions du meuble chiffre des opérateurs se prêtent à la dominatio l'un d'entre eux.

Certes, il n'est pas difficile d'exécuter tout ce q veut avec un guéridon, si l'on est seul, ou si l'or qu'un ou deux compagnons. Je m'en suis assuré fois dès l'origine. Voici deux personnes attenti consciencieuses, effleurant à peine le plateau du de leurs doigts; et en voici une troisième qui, en avoir l'air, imprime au guéridon une série de vements. Il n'y a pas apparence de fluide; tout est canique. Encore un coup, la découverte n'est pas ne et la mystification est peu méritoire, à supposer qu soit de bon goût.

Mais prenez une grosse table à quatre pieds, ou lement une table à trois pieds qui soit en état de p un homme; placez-vous au milieu d'une chaîne de personnes, et j'ose vous garantir que vos malices au moins de succès.

Ce n'est pas tout. Sortez des expériences élémen res; poussez la mystification jusqu'à faire exécute nombres pensés, y compris les zéros, par les di pieds de la table et notamment par ceux sur lesq vous n'avez aucune action ni pour soulever, ni arrêter; mystifiez-nous en soulevant un poids 75 kilogrammes; exécutez des mouvements sans

tact, et, toutes les mains séparées de la table, trouvez moyen de l'attirer à vous par une ascension graduelle qui aboutisse au complet renversement!

Je n'insiste pas. Il y aurait injustice à prendre au sérieux de petites plaisanteries sans conséquence. Les mystificateurs n'ont pas eu la prétention de prouver; ils n'ont voulu que s'amuser, et chacun prend son plaisir où il le trouve.

Surviennent des hommes plus graves, qui semblent nous contester aussi à leur manière le droit de parvenir jamais à une démonstration définitive. La science, disent-ils, est intéressée à ne pas compromettre son autorité; elle veut voir clair. Et partant de cette déclaration fort légitime, ils en viennent à ajouter chacun pour leur compte: « Je croirai quand j'aurai vu. »

En d'autres termes, vous ne prouverez jamais! vos preuves ne valent que pour les témoins immédiats; vous en avez eu une cinquantaine ou une centaine peut-être; eh bien, ce sont cinquante ou cent personnes qui peuvent vous croire; quand vous en aurez eu mille, vous pourrez avoir mille partisans; si les quarante millions de Français et de Suisses passent chez vous, le public français et suisse pourra être gagné, en attendant les autres nations qui n'auront pas *vu* encore!

Ceux qui tiennent ce langage confondent les choses et les moments. Quand il ne s'agissait que de quelques assertions isolées, nouvelles, sans confirmation et sans contrôle, il était naturel de déclarer qu'on ne croirait qu'après avoir vu; nous-mêmes nous n'avons pas parlé autrement. Mais lorsque les choses ont pris

de la consistance, lorsqu'une série d'expériences a
les faits en lumière, lorsque ces faits se sont pro(
avec ensemble, avec suite, avec développement
présence de témoins nombreux, distingués, défi;
munis de connaissances spéciales, lorsque des ré
tats tels que le soulèvement des poids et le mo
ment sans contact ont été constatés une centain
fois et ne peuvent être niés qu'au moyen d'hypoth
beaucoup plus invraisemblables que le phénon
lui-même, alors le temps est passé de dire : « Je cr(
quand j'aurai vu. »

Si l'on était autorisé à conserver toujours une
attitude, aucune découverte ne réussirait à se fair(
cepter. La vue directe n'est aucunement la condi
régulière de la croyance en matière scientifique. U
tronome a observé seul, pendant une nuit, un ph(
mène céleste qui n'a laissé aucune trace; sera-t-or
droit de repousser son mémoire, sous prétexte qu'or
pas vu et qu'on veut voir? Ceci néanmoins est un ex
ple extrême, et je comprends que l'affirmation d'un
homme ne soit pas admise, surtout si elle semble (
tredire l'ensemble des lois astronomiques et des ob
vations antérieures. Il en est différemment dans l(
où une découverte est attestée par tous ceux qui
été en mesure d'en juger, et quand la vérification]
être entreprise par quiconque est curieux d'y a
voir. Alors la découverte a le droit d'être rega
comme certaine. Ainsi un navigateur a trouvé un(
nouvelle dans les mers polaires; il l'atteste, et
équipage entier avec lui. Lui répondrai-je que j'y c
rai quand je l'aurai vue? Non, certes. Ces attestati
réunies font foi; je n'ai qu'à m'aventurer à mon t

dans les glaces, je rencontrerai l'île à la longitude et à la latitude indiquées.

Notre situation est celle du navigateur. Ce que nous avons trouvé sur notre route, je le raconte ; j'ajouterais que l'équipage entier joint son témoignage au mien, s'il y avait ici un capitaine et des matelots, si notre égalité n'était pas parfaite sous tous les rapports. Nos assertions portent sur des faits qui ne prêtent à aucune illusion ; il serait plus aisé de prendre un brouillard pour une île que de prendre cent mouvements avec contact pour autant de mouvements sans contact. Enfin, la mer est libre ; que l'on s'embarque, qu'on suive nos directions, et l'on arrivera où nous sommes arrivés. L'île est là, les mouvements sans contact sont là ; ils attendent les visiteurs.

Je n'ai pas vu l'Amérique, et j'y crois. Je n'ai pas vu le passage nord-ouest, et j'y crois. Je n'ai pas vu les satellites de Jupiter, et j'y crois.

J'y crois, et j'ai raison d'y croire. Quel est en effet le principe général qui préside à l'acceptation des faits scientifiques? Nous croyons sans voir, quand tous ceux qui ont voulu voir ont vu et quand nous savons que nous pourrions voir à notre tour.

Rejetez ce principe, et il ne restera que le scepticisme universel. Or, entendons-nous bien : lorsque je déclare qu'on verra les mouvements sans contact si l'on tient à les voir, je suppose qu'on remplira les conditions de l'expérience. Celui qui prétendrait aller en Amérique et ne pas monter sur un vaisseau, n'arriverait assurément jamais. Autant en dirai-je de celui qui prétendrait obtenir les mouvements sans contact et ne pas suivre la marche au moyen de laquelle nous les

avons obtenus. N'y a-t-il pas des gens qui ne parvi
nent même pas à faire tourner ou frapper une tal
Ils se placent en dehors des conditions du problèr
et ils sont surpris, presque scandalisés de ne pouv
le résoudre. Il me semble entendre des railleurs d'
nouveau genre qui, arrêtés au bord de l'Océan, s'écı
raient : « On prétend qu'il y a une Amérique ! et n
ne pouvons pas y arriver en carrosse ! »

Il est tellement juste de tenir compte des expérien
sérieusement faites, que je n'ai garde de dire, mê
aux évocateurs d'Esprits : J'y croirai quand je l'au
vu. Seulement je déclare qu'il n'est pas une seule
leurs observations dont on ne rende compte ou
moyen de simples calculs de probabilités, ou au moy
de l'intervention de l'agent physique, ou au moyen
l'hallucination qui se présente si souvent quand de p
reilles idées sont en jeu. Il n'y a pas un atome de su
naturel dans les faits constatés. Il n'y en a que da
les impressions des spectateurs et dans leur théorie,
qui est fort différent.

Objectera-t-on maintenant que cependant tout repo
en définitive sur mon affirmation, et que mon affirm
tion repose sur le simple témoignage des yeux ?

Je répondrai d'abord que mon affirmation a son pri
Oui, les savants ne sont pas les seuls à avoir leur d
gnité; j'ai aussi la mienne, et j'ai la fierté de pens
qu'un certificat signé de mon nom ne sera taxé p
personne ni d'imposture ni de légèreté. On sait que j'
l'habitude de peser mes paroles; on sait que j'aime
vérité et que je ne la sacrifierai à aucune considératioı

on sait que j'aimerai toujours mieux reconnaître une erreur que d'y persister; et lorsque, après un long examen, je persiste avec une conviction plus profonde et plus affermie, on ne se méprend pas sur la portée de ma déclaration.

Je répondrai ensuite que le témoignage des yeux a, selon moi, une valeur véritablement scientifique. Je n'ignore pas que ceci est une hérésie: mais tant pis! je m'y risque. Indépendamment des instruments et des chiffres (dont je fais le plus grand cas), je pense que la vue peut servir au besoin. Je pense qu'elle est, elle aussi, un instrument. Si un nombre convenable de bonnes paires d'yeux ont constaté dix fois, vingt fois, cent fois, qu'une table est mise en mouvement sans contact; si, par-dessus le marché, l'explication du fait par des contacts involontaires ou frauduleux dépasse les limites où se renferme forcément l'incrédulité la plus crédule, la conclusion est claire. Personne n'est autorisé à s'écrier: « Vous n'avez ni fluidomètres ni alambics; vous ne mettez pas votre agent physique en bouteille; vous ne signalez pas son action sur une colonne de mercure ou sur l'inclinaison d'une aiguille. Nous ne vous croyons pas, car vous n'avez fait que voir! »

Je ne vous crois pas, car vous ne faites que voir! Je ne vous crois pas, car je n'ai pas vu moi-même! Autant de savants, autant d'objections. Ils ne s'occupent guère de se mettre d'accord entre eux; contre les tables tout leur est bon.

Ils l'ont bien montré, le jour où ils ont battu des

mains aux disques et aux aiguilles de M. Farad
était bien évident que les aiguilles devaient s'inclir
que les disques devaient glisser, non-seulement
que tel est l'effet nécessaire de la rotation, mais
que la pression involontaire s'exercera toujours
une certaine mesure. Constater cette action mécar
inévitable, ce n'était rien; il eût fallu la peser;
fallu la comparer à la force qu'exige l'entraînement
table. Faute d'une comparaison semblable, les aig
et les disques en sont réduits à démontrer ce que
sonne n'ignore : qu'il y a des pressions exercée
les opérateurs, et que sitôt qu'on les décourage
l'aspect d'un signe accusateur ils cessent de voul
rotation, laquelle cesse par conséquent.

Qu'on soutienne que la rotation ne prouve ni
ni contre, à la bonne heure ! Je l'ai toujours reco
confessant que, si nous en étions restés à ce ph
mène, nous aurions bien fait de nous taire. Mais
avons passé plus avant, et quelle figure font au
d'hui, je le demande, les appareils démontrant q
pression involontaire explique tout ? La pressio
volontaire explique tout; et la table résiste aux
mandements lorsqu'elle a tourné en vertu de la
impulsion mécanique; et la rotation se fait atte
ou se refuse quelquefois, en dépit des pressions i
lontaires ! La pression involontaire explique tou
un meuble que personne ne touche suit les doigts
dus au-dessus de lui; il se dresse, il se renverse !

Je n'ai garde d'oublier qu'on ne parlait encore
des rotations, au moment où M. Faraday a invent
disques. En présence d'un phénomène aussi ins
sant, et, avouons-le, aussi suspect, on conçoi

les savants se soient montrés fort sceptiques, et se soient contentés de réfutations peu solides. Ils proportionnaient leurs armes à l'apparence de l'ennemi. Celui d'entre eux qui a montré alors le plus de pénétration et qui a proposé l'explication la plus plausible, c'est assurément M. Chevreul. Sa théorie sur la tendance au mouvement est incontestablement vraie. Elle suffit pour expliquer comment les objets que nous suspendons à notre doigt finissent par prendre une vibration dans le sens de notre volonté. Je ne m'étonne pas qu'on ait cru qu'elle suffisait aussi pour expliquer comment les expérimentateurs finissent par imprimer une rotation à la table et par y participer eux-mêmes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les soulèvements de poids et les mouvements sans contact ne permettent pas désormais de recourir à une explication semblable. Toutes les tendances au mouvement réunies ne produiront pas une impulsion à distance, et n'ébranleront pas une masse que l'action mécanique ne saurait ébranler. Personne ne le comprendra mieux que M. Chevreul ; avec cette loyauté qui est l'apanage de la force, avec cette candeur qui accompagne toujours la vraie science, il n'hésitera pas à reconnaître que son objection n'a pas la valeur qu'il était naturel de lui attribuer au début.

Et cependant cette objection en a déjà enfanté une foule d'autres qui méritent à peine une mention ; objections qu'on risque à tout hasard, auxquelles on ne croit pas soi-même, mais qui n'en doivent pas moins remplir leur office en fournissant un prétexte tel quel

aux gens qui tiennent à en avoir un. On parle my
rieusement d'un mouvement vibratoire partant
milliers de petits rameaux nerveux! On raconte
expériences connues sur la communication du mo
ment, ces deux pendules dont les caisses de bois
unies par une traverse, et qui sont tellement
daires l'une de l'autre, que le mouvement imprim
balancier de la première finit par s'emparer auss
balancier de la seconde.

De telles anecdotes manquent rarement leur e
Peu importe qu'elles soient sans rapport aucun av
phénomène dont elles prétendent indiquer l'expl
tion. Il y a tant d'esprits qui se payent d'insinuat
vagues!

On achèvera de les satisfaire au moyen de sava
considérations sur les grands effets produits pa
petites forces. Ces effets sont incontestables. Faite
brer votre verre avec le bout de votre doigt, le v
s'allongera; or un allongement semblable ne s
tiendrait que par l'emploi d'une force équivalen
100 kilogrammes au moins.

Voilà qui est remarquable, et le mouvement
tables est bien près d'être expliqué, voire les soul
ments sans contact! Il serait bon d'ajouter toute
que l'allongement est dû ici, non à une force exer
mais à une modification moléculaire. Or, à le pre
par là, je suis prêt à grossir la liste des exemple
prodiges produits par le bout du petit doigt. En a
nant un changement dans l'arrangement des m
cules ou une combinaison de diverses substances, m
petit doigt fera bien mieux que déterminer l'allon
ment d'un verre. Mon petit doigt pressera la dét

d'un fusil ; mon petit doigt mettra le feu à une pièce de vingt-quatre. Mais quel rapport, encore un coup, découvre-t-on entre ces faits et l'obéissance des tables dont le bois ne subit, que je sache, aucune révolution intérieure ?

Les savants devraient bien ne pas se borner à jeter dans le public ces explications qui n'expliquent rien ; ils devraient se mettre à l'œuvre et nous montrer en fait comment on s'y prend pour soulever directement et mécaniquement un poids de 100 kilogrammes sans y appliquer une force de 100 kilogrammes. On prétend que la déviation à distance de la boussole a été obtenue, et l'on affirme que les physiciens se tirent d'embarras en supposant que la chaleur des mains qui se fait sentir dans le voisinage de l'instrument modifie le courant magnétique ! La réponse en pareil cas serait facile : « Appréciez cette chaleur avec le thermomètre, produisez une chaleur égale auprès de vos boussoles, et obtenez la même déviation. »

Cela serait trop simple. On aime mieux se moquer, injurier, et inventer ensuite une théorie quelconque qui n'a d'autre tort que de porter tout entière à faux. L'article récent de M. Babinet dans la *Revue des Deux Mondes* [1] est le chef-d'œuvre du genre. Si j'avais eu besoin d'être rassuré sur la réalité du phénomène des tables, je l'aurais été par la lecture d'une pareille réfutation.

Aux yeux de M. Babinet, cela n'offre aucune difficulté. Heureuse physique ! heureuse mécanique qui a

[1] Livraison du 15 janvier 1854.

réponse à tout! Nous ignorants, nous avions cru vc quelque chose d'extraordinaire, et nous ne sa pas que nous obéissions à deux lois les plus élé taires du monde, à la loi des mouvements inconsci et surtout à celle des mouvements naissants, m ments dont la puissance paraît dépasser celle des vements développés!

Quant aux mouvements inconscients, M. Ba n'ajoute rien aux explications antérieures, rien l'histoire de ce lord (un lord *anglais*, dit-il), do cheval était si admirablement dressé, qu'il sem suffire de penser le mouvement qu'on voulait lui exécuter pour qu'il le réalisât à l'instant. Je suis faitement convaincu, comme M. Babinet, que le en question agissait sur la bride sans s'en dout je ne suis pas moins convaincu, que les expérim teurs dont les mains touchent une table peuvent cer une pression dont ils n'ont pas conscience. S ment, je pense qu'entre la cause et l'effet il doit y proportion; les mouvements ont beau être in scients, ils n'en sont pas plus forts pour cela. I donc à prouver que les mêmes doigts qui ne sou ront pas en se roidissant un poids de 40 kilogram soulèveront un poids double, par cela seul qu'on n' conscience d'aucun effort.

Ici vient naturellement se placer la théorie des n vements naissants et de leur puissance incompar « S'il y a quelque chose d'établi en mécanique e physiologie, écrit M. Babinet, c'est que les mouven naissants sont peu étendus, mais irrésistibles. » cite à l'appui les détentes musculaires invisible moyen desquelles les escamoteurs font disparaîtr

objets, les règles de l'escrime, la fille électrique, le frémissement insensible des ailes de l'aigle. Que sais-je encore? Je n'ai aucune envie de contester à M. Babinet sa découverte. Ce sera déjà une gloire pour les tables de l'avoir provoquée, et la constatation d'une telle loi nous consolera de la perte de celle que nous avions cru constater nous-mêmes. Ainsi, voilà qui est entendu : puisque les mouvements naissants ont une énergie particulière, et puisqu'ils expliquent les évolutions les plus violentes des plus gros meubles, l'humanité va se trouver soulagée des rudes labeurs qui l'accablaient. Les bûcherons abattront les arbres sans se mettre en nage; les laboureurs enfonceront leur bêche sans prolonger leur effort; les forgerons battront le fer avec les « mouvements naissants » de marteau, et M. Babinet, de son côté, soulèvera par un commencement de pression inconsciente ou une table chargée de 75 kilogrammes ou une table qu'il ne touchera pas!

Mon honorable et savant contradicteur m'arrête ici. Il ne veut pas qu'on lui parle des mouvements obtenus sans contact. « On doit reléguer dans les fictions tout ce qui a été dit d'actions exercées à distance. » L'arrêt est sommaire; par bonheur M. Babinet daigne indiquer quelques motifs à l'appui. Les mouvements sans contact sont une fiction, d'abord parce qu'ils sont impossibles, ensuite parce que le talc en poudre a empêché la rotation d'une table, enfin parce que le mouvement perpétuel ne saurait exister.

Les mouvements à distance sont impossibles! En bonne logique, M. Babinet aurait dû s'en tenir là et se souvenir de la réponse que fit Henri IV aux magistrats de cette ville qui avaient commencé ainsi leur haran-

gue : « Nous n'avons pas tiré le canon à l'approch Votre Majesté, et cela par trois motifs. En premier l nous n'avons pas de canons.... » — Ce motif suffit, pondit le roi. Il faut croire que M. Babinet doute peu lui-même de son « impossibilité, » et qu'il ne l'a jugée suffisante. En cela il a sagement agi, car impossibilité prétendue repose tout entière sur cercle vicieux. « Y a-t-il un seul exemple de mo ment produit sans force agissante extérieure ? Non le mouvement à distance s'opérerait sans force agiss extérieure ; donc le mouvement à distance est im sible. » J'ai bien envie de dire à M. Babinet, en lan d'école, que sa majeure est vraie et que sa conclu serait légitime si sa mineure n'était pas une péti de principe pure et simple. Vous prétendez qu'il pas ici de force agissante extérieure à la table qui se lève sans contact des mains ! mais c'est précisémen qui est débattu entre nous. Un fluide est une force rieure agissante. Il est commode, en vérité, de mencer par établir cet axiome : Il n'y a pas de fl (ou d'agent physique analogue), pour en tirer la séquence par trop évidente : Puisqu'il n'y en a pa ne peut y avoir non plus aucun des effets que pro rait un pareil agent !

La seconde objection de M. Babinet a l'air plus cluante. « On a mis sous les doigts des opérateurs pl sur la table du talc en poudre ou de minces lame mica qui détruisaient l'adhérence des doigts à la t et empêchaient ainsi la communication du mouvem Alors la table est restée immobile.... On n'a pas m qué de dire que la lame de mica arrêtait le fluide teur, comme elle arrête l'électricité ; mais en col

légèrement par les bords la feuille de mica à la table, l'entraînement a eu lieu, quoique le prétendu fluide dût être arrêté alors comme précédemment. » Je propose à M. Babinet un moyen de l'arrêter, même sans recourir aux feuilles de mica ou au talc en poudre. Qu'il fasse une simple ligne à la craie en travers du plateau, de telle sorte que l'imagination des expérimentateurs soit saisie et que leur volonté ne s'exerce plus avec confiance, il n'y aura plus aucun mouvement d'aucun genre, malgré l'adhérence des doigts à la table et malgré la puissance de leurs mouvements naissants et inconscients. Avec le talc en poudre, on savait que la rotation devait être entravée; avec les feuilles de mica collées, on savait qu'elle ne le serait pas. De là deux situations morales aussi différentes que possible. Nous sommes en plein dans les phénomènes mixtes, il faut qu'on en prenne son parti.

Quant au mouvement perpétuel, j'en suis encore à me demander en vertu de quelle analogie ou de quelle solidarité M. Babinet s'est cru autorisé à le battre sur nos épaules. Nous le lui abandonnons pleinement. Oui, la déperdition de la force enlevée par les résistances atmosphériques ou autres ne permet pas d'admettre qu'un corps quelconque puisse se mouvoir perpétuellement sur notre terre. Il faudrait qu'il se restituât ses pertes à lui-même; or la matière ne se meut qu'en vertu d'une impulsion, il faut que le mouvement lui soit communiqué. Très-bien, mais qu'est-ce que cette argumentation a de commun avec nos tables que touche et pousse un fluide, alors même que les doigts ne les effleurent pas?

Si je me suis exprimé avec un peu de vivacité, c'est

qu'il est déplorable de voir les discussions dégénér en mercuriales hautaines et dédaigneuses. Aux ye de M. Babinet, tout partisan des tables est atteint et co vaincu d'une ignorance crasse; il ne soupçonne p même les premières notions de la science. M. Babir aurait dû se rappeler, lui savant distingué, que d'a tres savants, non moins distingués, admettent l'ex tence du fluide dirigé par notre volonté. M. Ségui pour ne citer que lui, n'est pas précisément étrang aux premières notions de la mécanique.

Dirigeons vers l'étude des faits une partie de l'arde que nous mettons à anathématiser nos adversair Nous avons tous besoin d'indulgence. Que dir M. Babinet si, m'attachant à relever ses expressio inexactes, je l'accusais d'ignorance scientifique par qu'il a écrit : « La somme totale du mouvement q est dans le monde est inaltérable, puisqu'un être mat riel quelconque ne peut accroître le sien qu'aux d pens des corps environnants, ni en perdre sans le re tituer aux corps sur lesquels il réagit ; » si je faisa remarquer que mon bras levé en vertu de mon lib arbitre introduit dans le monde une force que mo libre arbitre aurait pu ne pas y mettre, que la nai sance d'un ciron introduit dans le monde une parcel de mouvement? il me répondrait avec raison que phrase n'a pas rendu sa pensée, et qu'en parlant d'u somme inaltérable de mouvement, il n'a pas vou parler des actes volontaires de l'homme ou des animau

J'aurais mauvaise grâce à insister. Le ton trancha me siérait moins qu'à personne, en pareille matièr Je n'ai voulu que donner un conseil aux hommes qu comme M. Babinet, ont le droit de traiter les suje

scientifiques avec autorité. Qu'ils consentent à aborder les idées nouvelles sans poser en principe qu'ils savent tout. M. Babinet invoque « les lois de la nature, » et soutient avec raison qu'elle ne peut pas les démentir. Mais ces lois lui ont-elles toutes été révélées? La science humaine ne compte-t-elle plus ni limites ni erreurs? « Les lois de la nature » se sont opposées successivement à toutes les découvertes, en attendant que les découvertes définitivement admises vinssent figurer elles-mêmes au nombre des lois de la nature. Il ne faut pas abuser de certains mots.

Les savants ne se bornent pas aux objections tirées des mouvements naissants ou inconscients, des petites causes produisant de grands effets; ils ont encore un procédé dont l'efficacité est incontestable. Une expérience a-t-elle réussi, elle n'a plus aucune valeur. Oh! si l'on parvenait à en opérer telle autre, à la bonne heure! Ce qui n'empêche pas que la nouvelle expérience, une fois opérée, ne devienne à son tour insignifiante et ne cède la place à un nouveau *desideratum*. Voici à peu près comment on s'exprime :

« Vous faites telle et telle chose; c'est très-bien; mais faites une chose différente. Vous employez tels et tels procédés, veuillez vous contenter de ceux que nous prescrivons. Réussir à votre manière, ce n'est pas réussir; il faut réussir à la nôtre. Votre manière n'est pas scientifique; elle contrarie les traditions; nous fermons la porte aux faits, s'ils ne sont revêtus des costumes de rigueur. Nous ne regarderons même pas vos expériences, si nos machines n'y figurent. »

Étrange manière de constater le résultat des ex riences : on commence par changer les conditions da lesquelles elles se produisent ! Autant vaudrait dire à homme qui a vu faire la moisson des orges en janv dans la haute Égypte : « Je le croirai quand on l'au faite devant moi en Bourgogne. » Encore s'expliqu t-on les exigences manifestées vis-à-vis d'un voyageı Mais les expériences ont un autre caractère. En pı sence de faits aussi concluants que le mouvement sa contact et le soulèvement fluidique des poids qui d fient l'action mécanique, en présence de faits qui donnent aucune prise ni à la fraude ni à l'illusion, est à peine croyable qu'on veuille nous imposer d engins, des aiguilles, des mécanismes compliqu sans se demander même si un phénomène mixte ı court pas risque de disparaître par le seul effet moı de certains appareils et d'un certain mode d'observ tion. On tiendra nos expériences pour non avenue et par compensation on nous en inventera de nouvelle Dans l'ignorance absolue de la loi physique dont noı examinons les effets, on déterminera d'avance s applications : puisqu'elle produit ceci, elle doit aus produire cela !

Des *puisque* et des *donc* introduits dans une recherch où la nature réelle de l'agent est un mystère pour toı le monde ! A la vérité, je comprends très-bien qu'o diversifie à tout hasard les essais, qu'on cherche ici là, qu'on mette des instruments en contact avec le tables ou avec les opérateurs. Cela est naturel ; c'e ainsi que les découvertes se font et se fécondent ; c'e ainsi que nous avons procédé nous-mêmes. Il n'y qu'un écueil à éviter, et c'est précisément celui sur le

quel on se brise toujours : opposer l'insuccès des nouvelles expériences au succès des anciennes et contester ce que l'on sait déjà sous l'étrange prétexte qu'on ne sait pas encore tout. Aujourd'hui contentons-nous de regarder ; nous raisonnerons plus tard.

Telle est, à mon avis, la vraie marche philosophique et scientifique. Ce qui ne signifie pas, je le répète, que les tentatives en divers sens doivent être repoussées. Pour notre compte, nous avons été heureux et reconnaissants, lorsque de savants amis ont bien voulu nous suggérer l'idée de semblables tentatives ; nous nous y sommes prêtés avec empressement, alors même que l'expérience indiquée paraissait impliquer un principe assez différent de celui que nous avions observé précédemment. Ainsi nous avons essayé, on l'a vu, de soulever et de maintenir en l'air une table dont la masse avait été diminuée au moyen de contre-poids, bien que nous n'eussions rien vu qui nous autorisât à attendre un résultat dès le moment où l'impulsion fluidique ne disposait plus d'un point d'appui.

Nous avons suivi ces conseils donnés par une science bienveillante et ingénieuse, parce qu'il était convenu que les échecs, prévus par nous, ne fourniraient aucune conclusion d'aucun genre. Aucune, je me trompe : on devait en conclure simplement qu'on avait cherché dans une fausse direction, ce qui n'est ni un grand crime ni un grand malheur. Il faut savoir chercher ainsi où il n'y a rien ; c'est le moyen de finir par trouver quelque chose. Je n'y ai aucune objection, pourvu qu'on ne tombe pas dans les prétentions insoutenables de ceux qui rejettent d'emblée ce qui n'a pas été constaté par leurs instruments et par leurs procédés.

Je devrais ajouter, par leurs hommes. Oui, il a commis ici un attentat que je crains bien de ne jan expier suffisamment. Les profanes ont touché choses saintes; les ignorants se sont mêlés d'étudier des faits que les initiés se réservent! Or, il n'ar guère que les clergés goûtent la théologie des laïq Le *laïcisme* (passez-moi le mot) est et sera honni tout temps. Croyez-vous qu'on pardonnera aux laïq de la science? Non, certes. Ce qu'ils voient n'est pas ce qu'ils constatent n'est pas constaté. Il leur apparti bien, vraiment, de reconnaître un agent physique quel les savants ont tourné le dos, ou de regarder leurs deux yeux la comète que les lunettes de l'Obs vatoire n'ont pas encore daigné signaler!

Odi profanum vulgus, et arceo.

Ne nous parlez pas de ces doigts vulgaires bêtem posés sur des guéridons! Ne nous parlez pas de expériences hétérodoxes où ne figure aucun des ap reils consacrés!

Il y a cruauté à nous faire sentir à ce point n incompétence, notre indignité. J'en suis pénétré, p ma part, et je hâte de tous mes vœux le moment je céderai la place à un savant, à un homme qui reçu les ordres. Non-seulement il fera beaucoup p et beaucoup mieux, mais il aura un avantage in préciable : il ne commettra pas de sacrilége. Avec q bonheur je rentrerai dans le silence qui me convie Des mains consacrées, procédant selon les formes cramentelles, obtiendront des résultats dont on pou enfin tenir compte sans se compromettre. Les formu

les mécanismes viendront relever des expériences trop ignobles de leur nature; les gens qui se respectent consentiront à y regarder et s'écrieront, en se sachant gré de leur prudence : Maintenant c'est autre chose.

O Molière, que n'es-tu là! Mais tu es là, en effet. Ton génie a marqué de traits ineffaçables cette éternelle maladie des corps spéciaux : le dédain du laïque, le respect des confrères, l'idolâtrie des anciens. Mal bizarre, qui se reproduit dans tous les siècles, sous toutes les formes, et au sein de toutes les branches de l'activité humaine, tantôt au nom de la religion, tantôt au nom de la médecine, tantôt au nom de la science ou de l'art. Oui, même au travers des révolutions, qui n'épargnent rien, même dans l'enceinte des académies qui s'associent au grand mouvement des innovations modernes, une chose surnagera, l'esprit de corps, la tradition, la superstition des formes.

On dirait vraiment qu'il se prête encore un peu partout des serments qui ressemblent à celui de la cérémonie du *Malade imaginaire*. M. Foucault aime cette scène; aussi ne trouvera-t-il pas mauvais que je lui en rappelle un passage :

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso
Aut bono
Aut mauvaiso.

—Juro !

De non jamais te servire
De remediis alcunis
Quam de ceux seulement doctæ facultatis,

Maladus dût-il crevare
Et mori de suo malo.

—Juro !

Toute raillerie à part, l'esprit de corps et l'espri
tradition font des prodiges pour échapper à la m
fication des lois physiques. Leur siége est fait. Cel
m'a frappé nulle part autant que dans l'objection
marquable en présence de laquelle il faut que je
place maintenant. Ce sont les physiologistes qui l
créée; ils sont venus généreusement au secours
physiciens. Puisqu'il est nécessaire de sacrifier q
que chose, semble-t-on avoir dit; puisque des
considérables sont constatés; puisque nous en som
réduits à compter avec le magnétisme animal et
les tables tournantes; puisqu'enfin une révolu
est inévitable, qu'elle s'accomplisse dans l'étud
l'homme et non dans celle de la nature matérie
sauvons l'arche sainte; qu'il n'y ait point de fl
nouveau, et nous serons contents!

Ce système a plusieurs avantages : il a la préten
de se prêter à l'étude et même aux réformes; il p
le Rubicon, et le drapeau de la science s'avance
un pays où elle avait jusqu'à présent refusé de me
les pieds (je parle de notre science disciplinée, de n
science française et anglaise); il reconnaît plusi
vérités, étonnées de cet honneur inattendu; il procl
le succès réel de plusieurs expériences fort décrié
a la démarche hardie, l'air crâne, et il en résulte
nous avons mauvaise grâce à nous plaindre. l

repoussés par des gens si avancés et si accommodants, ce n'est pas bon signe !

Ajoutons à cela, que ces hommes accommodants sont en même temps des hommes intelligents; que leurs analyses psychologiques sont dignes du plus sérieux intérêt; que leur explication physiologique, si elle est absolument inapplicable, est néanmoins fort ingénieuse. Ajoutez qu'ils se placent sur un terrain où les divers adversaires des tables se rencontreront volontiers. Lisez, par exemple, le travail distingué de M. Chevreul, sur la baguette divinatoire, sur le pendule explorateur et sur les tables tournantes (*Journal des savants*), vous serez frappé de voir qu'il aboutit à la solution physiologique. Son explication, c'est lui-même qui le déclare, « n'appartient pas au monde physique, mais au monde moral. » Pour les tables, comme pour le pendule, comme pour la baguette, « les effets ne peuvent être attribués à aucune cause aveugle, mais à une cause libre, et nous dirons plus tard : à la pensée de l'homme. »

Ce que M. Chevreul indique de la sorte, M. Braid, sir H. Holland et M. Carpenter ont cherché à l'établir systématiquement. Un article important de la *Quarterly review* (septembre 1853) expose toute une théorie qui paraît destinée à un grand succès, si j'en juge par les fanfares qui l'accueillent au milieu de nous. Il est vrai que les mêmes fanfares ont retenti plusieurs fois déjà, depuis que la querelle des tables est engagée; on se souvient en particulier des cris de triomphe qui éclataient naguère au sujet des pauvres disques de M. Faraday. Qui en parle aujourd'hui? quelques amis fidèles à un illustre confrère, et décidés à trouver que

sa démonstration démontre. En dehors de la cam: derie, il n'est personne qui n'ait compris que, dans phénomène mixte, les signes visibles de suspic arrêteront toujours. L'enthousiasme a donc passé M. Faraday à M. Carpenter, en attendant qu'il passe à troisième, à un quatrième vainqueur. Lorsque vainqueurs se multiplient à ce point, il faut se dé de leurs victoires.

Je vais donc examiner avec un soin particulier l plication de M. Carpenter. Elle mérite qu'on s'y arrê son auteur est un homme qui fait autorité, et il est probable qu'on découvre rien de plus plausible qu théorie contre le mouvement fluidique des tab Voici en quoi elle consiste :

L'électro-biologie, branche du magnétisme anin annonçait depuis plusieurs années et démontrait, à grande admiration du public, que certaines person (une sur douze, en moyenne) ne pouvaient fixer qu que temps leur attention sur un petit disque de m placé à une dizaine de pouces de leurs yeux, sans tom sous la direction absolue du magnétiseur placé aup d'elles. Elles ne s'endorment pas, et cependant elles p dent entièrement le contrôle de leurs pensées ; il a pa aux mains d'un autre. Le magnétiseur leur présente verre d'eau, en affirmant que c'est du vin, du la une liqueur; elles goûtent et demeurent effectivem convaincues qu'elles ont bu une liqueur, du lait ou vin. Le magnétiseur déclare que ce liquide est bou lant ; elles ne peuvent en supporter le contact. Le m gnétiseur leur dit que sa canne est un serpent ; e s'en écartent avec horreur. Il leur dit qu'un morc de plomb est très-léger ; elles le soulèvent sans effo

Il les avertit qu'une plume est très-lourde; elles ne peuvent en soutenir le poids. Il leur fait comprendre qu'elles sont incapables de détacher leur main du meuble où elle est placée; elles ne parviennent pas à l'en séparer.

Tel est le fait. On riait en haussant les épaules lorsque quelqu'un se hasardait à en parler naguère; maintenant nos savants les plus sceptiques l'admettent. Ils l'admettent, parce qu'ils croient pouvoir l'expliquer sans dommage pour la physique officielle. Avis au lecteur! Les mêmes expériences passent brusquement de la catégorie des assertions absurdes à la catégorie des assertions démontrées, dès qu'elles semblent rentrer dans les cadres consacrés. Par conséquent, nos contradicteurs ne vont pas des faits à la théorie, mais de la théorie aux faits. Il y a longtemps que nous nous en doutions.

Quoi qu'il en soit, les voici en possession d'une observation fort intéressante : l'état automatique auquel on réduit parfois l'homme intellectuel. Que vont-ils tirer de là?

L'esprit ainsi privé du contrôle du jugement ne distingue plus entre les idées fausses et les idées vraies, entre les sensations purement subjectives et celles qui ont un objet réel en dehors de nous. Il est alors livré à l'empire absolu des *suggestions*.

Je viens d'écrire le grand mot, celui qui sert d'étiquette au système. *Le principe de suggestion* va fournir une solution à toutes les difficultés. On est si disposé à se payer de mots! Il n'est rien que la suggestion n'explique désormais. Vous vous étonnez des phénomènes biologiques? c'est la suggestion! Le magnétisme a ses mystères? la suggestion! Les tables obéissent à la vo-

lonté? la suggestion! Et chacun de célébrer les m
veilles de la suggestion, l'évidence de la suggesti
Les ignorants ne seront pas les derniers à confesser
rien n'est mieux raisonné et plus clair.

Voyons cependant et suivons l'argument jusqu
bout; car il ne nous paraît pas si évident, à premi
vue, que l'état physiologique des personnes soumis
la biologie ou au magnétisme soit celui des tourneur
tables, qu'il y ait partout également abdication du ju
ment, passivité automatique, obéissance aux sugg
tions. Or, il faudrait que tout cela fût vrai pour
l'explication expliquât quelque chose.

Mais on ne tarde pas à s'apercevoir que dans
théorie de MM. Braid, Carpenter et de leurs adhéren
on a réuni pêle-mêle les faits qui ont le moins de r
port entre eux. Comme on tenait à tout expliquer, o
tout entassé confusément au moyen d'analogies s
vent puériles; puis, appuyant très-fort sur la réalité
l'observation première, et oubliant de prouver que
suite s'y rattache, on est arrivé à la conclusion.

Ce qu'on oublie de prouver, c'est précisément ce
est en question. Contestons-nous la réalité de l'état
tomatique et la puissance que possèdent alors les su
gestions? pas le moins du monde. Nous contestons
cet état automatique soit celui de nos expérimen
teurs. Vous arrivez à la passivité par la concentrati
de l'attention sur un objet insignifiant en lui-mên
Je le veux bien, quoique je ne sache pas si l'action
fluide magnétique ne détermine pas cette modificati
curieuse de l'être humain et la dépendance qui en
sulte. Vous faites plus encore, vous produisez l'*hypn
tisme* de M. Braid, ou, pour parler français, le somm

somnambulique proprement dit. En êtes-vous plus avancé à l'égard des tables, ou même à l'égard d'un grand nombre de faits biologiques et magnétiques? Je ne le pense pas.

Pour faire un pas vers la solution que vous cherchez, il faut que vous changiez brusquement de thèse sans qu'il y paraisse et sans que vous en ayez vous-même conscience. A l'état automatique et à la suggestion se substituent l'idée dominante et les développements d'intelligence ou de force qu'elle produit. Entre la première thèse et la seconde il n'y a point de pont. On ne franchit de tels abîmes qu'en faisant le saut périlleux, le *saltus letalis* de la vieille logique.

Suggestions directes et avouées de la biologie, suggestions indirectes, questions subjectives du magnétisme, je suppose avec vous que tout cela soit vrai; quelle trace d'idée dominante apercevez-vous chez l'homme passif, dans l'intelligence vide et dépourvue d'idées?

Vous essayez de traduire votre idée dominante en idée expectante, ce qui est moins clair, mais mieux approprié à la pensée générale qui est censée régner dans tout le système. Néanmoins vous ne rentrez pas sur votre premier terrain. L'homme qui fait osciller un anneau au bout d'un fil et qui finit par lui imprimer la direction voulue, n'est nullement un automate et n'obéit à nulle suggestion; il a une idée fixe qui sans doute agit à son insu sur ses nerfs. J'en dis autant de la baguette divinatoire, et sous ce rapport M. Chevreul me paraît bien supérieur à M. Carpenter, car sa tendance au mouvement a du moins le mérite d'être en rapport exact avec le phénomène dont elle prétend

donner l'interprétation physiologique. Quant au pı cipe de suggestion, je le cherche ici et ne le trouve : L'attention concentrée et la tension musculaire qu provoque, je comprends cela ; mais que l'homm baguette soit un automate chez lequel la volonté abdiqué et qui cède aux suggestions, je ne le compre en aucune manière.

C'est ma faute sans doute, car je ne vois que g qui le conçoivent à merveille et qui s'extasient particulier sur l'explication lumineuse du phénom des tables tournantes, explication qui consiste à ju poser deux thèses dissemblables et même contrai la thèse de la passivité automatique, et celle de la lonté concentrée !

J'ai dit que les thèses étaient dissemblables et mé contraires. Il me reste à le prouver, et je le ferai s m'arrêter à quelques détails contestables du systè qui semble confondre parfois un peu la volonté e jugement, donnant presque à croire que la volonté chargée d'opérer ou d'assurer le contrôle des idées que nous ne distinguons le vrai du faux que lors nous *voulons* les distinguer! Passons sur les dét d'une analyse psychologique, remarquable d'aille sous plus d'un rapport, et qui devient exacte dès qu y rétablit, au lieu de la volonté seule, l'enchaînem de la volonté, de l'attention et du jugement; all droit à ce qui intéresse notre discussion spéciale.

L'idée dominante marche-t-elle avec la passivité tomatique? Loin de là, l'homme que domine une i fixe ne se prête à aucune *suggestion*. J'affirme M. Carpenter, lorsqu'il écrivait son mémoire et q s'absorbait dans son idée principale, ne ressemb

guère à un automate, à un homme livré au pouvoir biologique; sa volonté n'avait pas abdiqué, et son jugement encore moins. On aurait essayé en vain de lui *suggérer* des opinions différentes des siennes.

Ce qui est vrai de la concentration de l'esprit dans un travail intellectuel est également vrai de sa concentration dans un effort moral, dans un sentiment, dans un acte matériel. Le forgeron qui s'occupe exclusivement de donner à son fer la forme voulue, l'horloger qui ne pense qu'à limer un rouage délicat ne sont pas des automates dont l'âme passive soit prête à subir docilement toutes les directions suggérées. On peut affirmer, au contraire, que ce sont des âmes tellement occupées par un seul objet, qu'il n'y a pas place pour d'autres, de quelque nature qu'ils soient.

Les affections vives font-elles des automates? L'amour de Dieu, qui doit devenir par sa volonté dominant en nous, aura-t-il pour effet de nous réduire à l'état de stupidité passive? Les hommes de génie, les inventeurs, les poëtes, les orateurs, les philosophes, sont-ils abrutis ou engourdis par leurs idées et ouverts par conséquent à toutes les suggestions du dehors?

C'est précisément l'opposé qui se passe, chacun le sait. Vives affections, méditations et créations intellectuelles, amour de Dieu, tout cela développe et anime l'être humain; il est plus vivant, plus actif que jamais. Il subit moins que jamais les influences qu'il n'a pas appréciées et librement admises comme s'accordant avec ses sentiments et avec ses convictions.

Nous citera-t-on les distractions des savants? Ceci serait puéril. Si l'homme préoccupé peut accepter, sur des points secondaires et indifférents, telle notion qui

ne l'intéresse pas, il est mieux armé que persor
contre l'invasion des idées qui prétendraient exer
sur lui une direction véritable. Les idées dominan
sont aussi des idées exclusives; rien n'égale leur jal
sie de pouvoir, et l'état d'absorption, de distraction,
préoccupation d'un homme est assurément celui
vous parviendrez le moins à vous rendre maître de l
à lui faire subir un traitement qui rappelle en quoi q
ce soit la crise biologique.

Ceux qui ont élevé des enfants n'ignorent pas q
leur obéissance cesse à l'instant où commence leur d
traction. L'enfant le plus soumis devient inaccessil
aux suggestions ou aux ordres, dès qu'il est absorbé p
une idée dominante. C'est une maison où l'on n'en
plus; les portes et les fenêtres ont été fermées.

Et voilà de quelles pauvretés les adversaires des tab
se contentent, j'entends les adversaires éclairés et int
ligents! Sentant que la théorie de l'idée dominante
des mouvements involontaires est dorénavant insuf
sante vis-à-vis des faits constatés, ils se laissent aller
chercher une liaison entre l'idée dominante et la pa
sivité automatique, afin de pouvoir parler du *princi
de suggestion* à un public qui commence à se lasser d
la *tendance au mouvement*.

Le principe de suggestion a eu en effet le plus brilla
succès. N'est-il pas vrai que l'état biologique semble êt
obtenu par une concentration de l'attention sur u
objet? n'est-il pas certain, par conséquent, que tout ac
d'attention détruit le contrôle du jugement et nous r
duit à l'état de dépendance biologique? Qu'importe qu
dans le premier cas le moyen d'action soit précisémer
l'absence d'idée, la concentration dans le vide, et qu

dans le second l'esprit dominé par une idée principale atteigne son maximum d'activité!

La pensée suggérée gouverne despotiquement l'homme réduit à la passivité biologique; donc on peut lui assimiler tous les hommes possédés par des idées fixes et que cette préoccupation exclusive a rendus fous, ou peut s'en faut! On peut pousser l'assimilation plus loin, et ranger dans la même catégorie tous ceux qui poursuivent vivement une découverte, un travail, un projet quelconque! Qu'importe qu'il y ait dans le second cas le contraire absolu de la passivité et de la suggestion!

Dans le nouveau système tout est bon, pourvu qu'on arrive à une explication telle quelle du phénomène des tables tournantes. Il semble qu'à force d'entasser les analogies les moins réelles et les observations les plus disparates, on espère rencontrer une solution de hasard. On compte sur l'éblouissement du lecteur, qui jugera les tables condamnées, quand il les aura vues défiler au milieu des faits de la biologie, des bizarreries du somnambulisme, des rêves, des extases, des convulsions, des épidémies de démoniaques ou de sorciers. Il est rare que ces accumulations formidables manquent leur effet. On a entendu parler d'automates pensants, d'obéissance machinale; puis d'excitations extraordinaires, de crises nerveuses; puis du développement étrange des facultés dans la préoccupation morale ou dans le sommeil magnétique; on a entendu dire que l'homme est également placé sous une influence exclusive, soit que le vide ait été fait dans son esprit, soit que cet esprit appartienne à sa propre pensée dominante; et on en conclut que le phénomène des tables s'explique par le principe de suggestion. N'y a-t-il pas attention expec-

tante? les expérimentateurs ne sont-ils pas préoccu pés?.... Et voilà ce qui fait que votre fille est muette
Le problème des tables n'aurait guère embarras Sganarelle. Il y a des liaisons d'idées qui nous domine à notre insu; tel enfant qui savait l'anglais et l'allemai était comme contraint d'employer la première langu avec sa mère anglaise et la seconde avec sa bonne all mande; donc il est tout simple que les tables tournen Certaines impressions et certains rapprochements continuent pendant le sommeil; le médecin sera réveil par la sonnette de nuit que n'entendra même pas femme, sa femme sera réveillé par les cris du *baby* qu n'entendra même pas le médecin; donc il est tout simp que les tables tournent! Les somnambules, éveillés endormis, reprennent d'une crise à l'autre la mên série de pensées avec oubli complet des événements des sensations intermédiaires; la persistance d'un préoccupation identique et l'insensibilité à ce qui n'e pas elle se reproduisent dans certains états de l'espi humain; donc il est tout simple que les tables tournen Les somnambules écrivent avec une grande régulari sans voir; séparés de leur papier par un écran, ils cori gent une page entière, remettant les points sur leur et barrant leurs *t;* leur odorat distingue le propriétai d'une paire de gants; ils répètent sans faute une impi visation de Jenny Lind, n'oubliant ni une note de la m sique, ni une syllabe des vers composés dans une la gue qui leur est inconnue; donc il est tout simple q les tables tournent!
On va se récrier. Nous n'avons pas argumenté de sorte, répliquera-t-on; de l'état biologique ou somna bulique aux tables tournantes, nous avons établi u

foule de transitions; vous supprimez les degrés intermédiaires.

Je ne supprime rien que la confusion; ma perfidie est de la clarté. Qu'avons-nous affaire en effet de savoir s'il y a du rapport entre le somnambulisme et les rêves ordinaires, entre les rêves ordinaires et la rêverie de l'homme éveillé? Ces analyses (souvent fines et ingénieuses, parfois aussi inexactes, car la domination d'une seule idée, la suite et l'uniformité sont loin d'être le caractère habituel des songes), ces analyses de l'état d'absorption machinale dans ses diverses manifestations n'auront jamais rien de commun avec l'activité énergique d'une intelligence excitée et d'une volonté qui poursuit son objet. Jamais on ne parviendra à établir la thèse qui vient de se produire à l'abri du nom respecté de M. Carpenter : tous les faits relatifs à l'électro-biologie, au mesmérisme, au somnambulisme et aux tables tournantes sont dus à l'empire exclusif d'une idée dominante et à l'absence d'un contrôle suffisant de la volonté sur la pensée ! Les morceaux de la thèse ne tiennent pas ensemble ; il y a solution de continuité.

J'insiste sur ce point, parce que la question est là. Si l'on n'avait voulu que nous opposer les résultats possibles d'une idée dominante telle qu'elle existe également et dans l'état automatique et dans l'état d'activité élevée à son maximum; si l'on n'avait voulu que tirer parti de la préoccupation exclusive créée chez les uns par les suggestions qui s'introduisent dans le vide, chez les autres par la pensée et par la volonté occupant l'âme tout entière, on n'aurait pas recouru à ce grand appareil psychologique, on se serait borné à constater avec M. Chevreul que la pensée surexcitée amène une

tension musculaire, une tendance inconsciente a
mouvement. Mais non, il fallait quelque chose de pl
nouveau, de plus frappant, de plus philosophique. (
a mis en avant le *principe de suggestion*.

Il avait l'avantage de nous classer parmi les aut
mates, parmi les patients et presque parmi les fou
C'est quelque chose de pouvoir s'apitoyer sur ses a
versaires et d'insinuer sous une forme parlementai
qu'ils ont perdu la tête ou peu s'en faut ! Les tables
tournant, selon vous, que parce que nous ne possédo
plus entièrement le contrôle de nos idées et de n
actes, vous voilà autorisés à nous admonester de hau
à rappeler combien le rôle de la volonté est importa
combien il est essentiel que les tendances automa
ques lui soient subordonnées. Vous invitez les pères
famille à développer la volonté chez leurs enfants,
peur qu'ils ne tombent un jour dans l'aliénation me
tale, ou du moins dans cet affaiblissement de l'activ
propre qui livre les tourneurs de tables et leurs cong
nères à la domination d'une idée souveraine, laque
les fait mouvoir mécaniquement à leur insu, pauvr
vaisseaux désemparés auxquels manque le gouvern
et que le vent entraîne à son gré !

Je ne nie pas qu'une idée dominante puisse êt
introduite dans une âme vide, chez un homme q
l'absence de la volonté ou du jugement livre en pr
aux suggestions; mais je nie que nos expérimentate
participent en rien à ces dispositions très-spécial
Loin d'être réduits à l'état d'automates, ils ont le
conviction à eux et ils la maintiennent en dépit d
suggestions du dehors. Loin de manquer de volon
ils semblent peut-être en avoir trop. Venez voir av

quelle énergie ils poursuivent leur étude, avec quelle vigilance ils en contrôlent les moindres détails; et vous nous direz si c'est là l'attitude de vos rêveurs distraits, endormis ou biologisés, que l'action d'un magnétiseur, les coïncidences fortuites, ou les liaisons d'idées placent momentanément sous une impression exclusive.

Le principe de suggestion n'a donc rien à voir ici. Qu'on ne nous en parle plus; et qu'on ne nous parle pas davantage des effets miraculeux que produit, dit-on, l'excitation morale et musculaire combinée avec la simultanéité d'action chez les expérimentateurs. Ceci est une tout autre thèse; mais comme on l'a cousue tant bien que mal à la précédente, il convient de démontrer aussi l'inutilité de ce prudent appendice.

Que la concentration de l'attention augmente notre puissance, que les personnes privées d'un de leurs sens tirent un meilleur parti de ceux qui leur restent, je ne le conteste aucunement. Qu'un vif entraînement ou une grande terreur développent parfois en nous des forces extraordinaires, je ne le conteste pas non plus. Qu'enfin, l'harmonie des mouvements établie entre plusieurs personnes leur permette d'obtenir des résultats qu'elles n'atteindraient pas si leurs actes se contrariaient, c'est un fait d'expérience journalière. Mentionnons même, en outre, si vous voulez, la résistance qu'un faible bras oppose à un poids considérable dans l'expérience biologique. Quelle application ferez-vous de ces observations incontestées?

La rigidité biologique n'existe pas chez nous, non plus que le phénomène biologique à un degré quelconque, puisque nous sommes aux antipodes de l'état automatique et de l'engourdissement de la volonté.

Les entraînements et les terreurs qui créent d puissances exceptionnelles n'existent pas davanta dans notre chaîne (je tâche de répondre sans rire l'objection). Parfois nous ne parvenons pas même opérer de simples rotations, et dans nos moments grand succès, nous cherchons en vain à accomplir qui est mécaniquement plus facile.

Reste l'argument principal, le seul qui paraisse avo quelque vraisemblance : les opérateurs développe une force immense lorsque la concentration de l'atter tion se rencontre chez eux avec la parfaite simultanéi des mouvements.

Une force *immense!* Non. C'est une force dont la m sure est parfaitement connue. Chaque jour nous voyo des ouvriers travailler avec une attention concentr et avec un ensemble irréprochable; les matelots, q poussent au cabestan, s'accompagnent d'un chant o d'un cri pour assurer l'harmonie de leurs efforts; on sait, à un kilogramme près, quelle puissance dév lopperont ces hommes, malgré leur volonté concentr et leur ensemble. On n'en attend pas de prodiges, l'on a raison. Non-seulement ils n'opèrent que dans l limite connue des forces humaines, mais ils appré cient parfaitement le travail auquel ils sont soumis leur tension musculaire ne leur échappe aucunemen et la même chose arrive au forgeron le plus animé frapper sur l'enclume, il est haletant, il transpire, n'en peut plus. Ce que l'attention et l'harmonie ajou tent à notre puissance ordinaire, ce qu'elles ôtent à l conscience de l'effort, est renfermé dans des limit telles, qu'il faut renoncer à leur demander des prodige Il en serait autrement de l'état biologique ou somnam

bulique, de l'hallucination, de l'excitation convulsionnaire, de la folie proprement dite; il s'accomplit dans ces conditions-là des phénomènes qui supposent une puissance et une insensibilité extraordinaires. Mais tel n'est pas l'état de nos expérimentateurs; je rappelle ma distinction fondamentale, et je passe outre.

On serait peu avancé d'ailleurs, si l'on démontrait que l'attention concentrée et la simultanéité des mouvements peuvent rendre compte des rotations de la table et du soulèvement des poids dont elle est chargée. Elles ne rendraient pas compte pour cela des autres faits non moins certains et qu'on a soin de laisser à l'écart. Je citerai les nombres pensés et les mouvements sans contact. Il serait par trop commode de déclarer vrais tous les faits qu'on se croit capable d'expliquer et de déclarer faux ou de passer même entièrement sous silence tous ceux dont on n'a décidément pas l'explication.

J'étais tenu de répondre avec soin à l'objection la plus détaillée et, à beaucoup d'égards, la plus habile qui nous ait été faite. Je devais aux hommes distingués qui l'ont formulée et recommandée de la discuter très-sérieusement. Or, maintenant que j'ai cherché à apprécier cette remarquable théorie, je désire présenter deux réflexions générales sur les attaques que les savants ont dirigées contre nous.

La première s'appliquera à une prétention qu'ils semblent manifester, depuis qu'ils s'aperçoivent que la suppression violente de la discussion n'a pas entièrement réussi. Dans un sentiment qui les honore, ils voudraient nous persuader, et se persuader à eux-mêmes, qu'ils n'ont pas refusé d'étudier les tables tournantes.

Voyez! s'écrient-ils, les hommes les plus éminent s'en sont occupés; plusieurs membres de l'universit d'Édimbourg ont daigné examiner la chose; le docteu Holland, le docteur Carpenter ont écrit; M. Faraday inventé ses indicateurs; M. Arago, M. Babinet, M. Mous son, M. Chevreul ont publié des traités spéciaux.

Oui, M. Arago a parlé du magnétisme animal M. Carpenter a fait entrer les tables tournantes dan ses considérations biologiques; M. Chevreul leur ré serve une place dans son travail sur la baguette divi natoire; M. Faraday et M. Babinet ont proclamé notr absurdité. Cela est vrai, et nous devons sans dout éprouver une vive reconnaissance de l'honneur qu'o nous fait. N'aurait-on pas pu nous condamner pure ment et simplement, sans forme ni figure de procès? I me semble entendre le loup qui reproche à la cigogn son ingratitude :

Avoir de mon gosier retiré votre cou !

C'est bien en effet quelque chose, et nous aurion mauvaise grâce à nous plaindre.

S'il m'était permis cependant de risquer encore un observation, je dirais que les essais de réfutation n sont pas des études, et sont d'ordinaire tout l'opposé Quand des personnes qui n'ont rien vu, qui n'ont con sacré aux expériences aucune partie notable de leu énergie et de leur temps, qui peut-être n'ont assist qu'à quelques rotations de guéridons ridicules, pren nent la plume et se mettent à exposer des théories o à chapitrer les expérimentateurs, je ne pense pa qu'elles étudient.

Je crois qu'on n'étudie jamais réellement ce qu'on déclare stupide *à priori*. Si les attaques sont des études, oh! alors, les études ne manquent pas, et j'ajoute qu'elles ne manqueront jamais. A l'époque où l'Académie de médecine enterrait le rapport de M. Husson et proclamait ce que l'Europe entière s'est obstinée à appeler un refus d'examen, il paraissait chaque matin un mémoire contre le magnétisme; chaque matin on déclarait que les partisans du magnétisme étaient des imbéciles, et on proposait des systèmes explicatifs. Si c'est là étudier, je conviendrai qu'on étudie aussi les tables tournantes, car on ne leur a épargné ni les injures ni les théories. On leur a tout accordé, sauf la faveur de regarder, d'expérimenter, d'écouter et de lire.

Deux fois, à un mois de distance, on leur a signifié (sans réclamation de qui que ce soit) que l'Institut jetait aux vieux papiers les communications relatives aux tables; qu'il n'était pas forcé de s'occuper des sottises; qu'il y avait une place réservée aux élucubrations de cette nature, la place où vont les mémoires sur le mouvement perpétuel.

Si cela ne s'appelle pas refuser l'examen, je ne sais plus ce que signifient les mots en bon français. Je voudrais bien savoir jusqu'à quel point nos contradicteurs se trouveraient libres, dans le cas où leurs propres travaux seraient traités ainsi. Seraient-ils très-persuadés que les droits de la discussion sont respectés, parce qu'on prendrait la peine de les réfuter ou de les injurier sans examiner, sans reproduire leurs expériences? Pour ma part, j'en doute fort. Les livres et articles écrits contre les tables ne me prouvent pas

qu'on les étudie. Ils ne prouvent qu'une chose, c'est qu'on les sait vivantes et debout malgré l'anathème. On les a tuées souvent, et on les tuera souvent encore. Les *études* de ce genre se multiplieront, je ne crains pas de le prédire; et j'ajoute que nous persisterons à soutenir (voyez l'endurcissement!) que les gens qui étudient de la sorte sont décidés à ne pas étudier.

Voici ma seconde remarque :

Les théories explicatives ont une puissance merveilleuse pour faire admettre les faits. Ceux même qui excitaient la veille les sourires d'une incrédulité hautaine, ceux dont on ne supportait pas le récit et dont on ne consentait guère à être témoin, ceux qu'on regardait comme radicalement et nécessairement faux en dépit des preuves, deviennent certains dès l'instant où l'on croit pouvoir les expliquer sans introduire dans la sainte science l'abomination de la désolation, les fluides dirigés par la volonté. Les portes si longtemps fermées tournent tout à coup sur leurs gonds; la formule magique a été prononcée, le *sésame, ouvre-toi* a retenti. Dès que les faits rentrent dans les systèmes, il leur est permis d'exister.

Les savants auraient bien ri, il y a un an, si on leur avait parlé des phénomènes biologiques, de l'homme qui devient incapable d'agir parce qu'on lui déclare qu'il l'est, de l'homme qui reste collé à sa chaise parce qu'on lui déclare qu'il ne saurait s'en détacher, de l'homme qui se sent brûlé parce qu'on lui déclare que le meuble qu'il touche est brûlant! Maintenant ils ne rient plus. Pourquoi? parce que les choses sont mieux prouvées? Non; parce qu'elles sont expliquées.

Sous l'influence libérale de ce sentiment, on accepte

une partie des assertions du magnétisme animal : les somnambules qui répètent tout un chant dans une langue dont ils ne connaissent pas le premier mot, ceux qu'une insensibilité absolue défend contre les impressions étrangères à leur préoccupation dominante, ceux qui corrigent une page entière d'écriture dont ils sont séparés par un écran. Que demain quelqu'un parvienne à faire cadrer le déplacement des sens, la vue à distance et la pénétration des pensées avec les théories orthodoxes ; après-demain on tiendra tout cela pour démontré et pour évident.

Il ne s'agit donc pas d'expériences, mais de doctrines. Ceux dont les expériences sont jetées au panier trouveront quelque consolation dans cette pensée. Leurs assertions sont moins en cause que leurs tendances. Qui sait s'il ne naîtra pas bientôt quelque théorie explicatrice sous le patronage de laquelle leurs assertions se feront admettre à leur tour?

En attendant, *le principe de suggestion* nous a rendu un vrai service; d'un coup de sa baguette, il a rendu évident ce qui passait pour absurde. J'ai presque envie de le payer de retour et de reconnaître qu'il est lui-même plus vrai que je ne l'avais d'abord supposé. En voyant la préoccupation de nos adversaires au sujet des tables et la facilité avec laquelle ils se prêtent successivement à toutes les idées qu'on leur *suggère* contre elles, aux disques de M. Faraday, aux mouvements naissants de M. Babinet, à la tendance au mouvement de M. Chevreul, à la passivité automatique de MM. Braid et Carpenter, je suis tenté de confesser que c'est là un exemple illustre (mais unique) de parenté entre l'idée dominante et le principe de suggestion.

Les branches suspectes de la science viennent don de faire un pas en avant, et ce ne sera pas le dernier Des hommes aussi distingués par le caractère que pa le talent, des hommes dont la parole fait autorité on introduit l'ennemi dans la place. Les plus vaillants dé fenseurs d'Ilion ont pris le cheval de bois et l'on traîné comme un trophée au travers de la brèche. Il n'ont pas remarqué le son d'armes qui sortait des flanc du monstre. Ils n'ont pas remarqué que les phénomène accueillis maintenant avec un empressement honorabl renferment peut-être en eux la doctrine proscrite de fluides au service de la volonté.

Je suis fâché de ramener toujours ainsi au caractère mixte des nouveaux phénomènes. C'est le scandale, c'est la pierre d'achoppement; je ne l'ignore pas, mais qu'y puis-je? Est-ce ma faute s'il ne s'agit pas d'une simple exaltation du système nerveux, et si l'agent physique qui se développe obéit hors de nous aux directions de notre pensée ?

De là l'objection inévitable : « Vous ne pouvez agir qu'en voulant, vous ne pouvez vouloir qu'en croyant; par conséquent vous exigez qu'on parte de la foi pour arriver à la foi. C'est un cercle vicieux. »

Il n'y a pas de sentence plus triomphalement et plus fréquemment répétée; il n'y en a pas de plus fausse. Nous savons à merveille que le seul point de départ légitime est le doute. Nous avons commencé par douter, et nous n'ordonnons ni ne conseillons à personne de commencer par croire. Quand avons-nous prétendu que nos expériences fussent arrêtées par la seule présence d'un incrédule?

Nous avons déclaré, et ceci est fort différent, que dans un phénomène où le moral joue un rôle essentiel, le succès est impossible, pour peu que le scepticisme ou le découragement pénètre dans l'esprit des opérateurs. Cela est tellement vrai que nous ne sommes parvenus nous-mêmes à obtenir une simple rotation, que le jour où des amis dignes de foi nous ont annoncé qu'ils venaient d'en obtenir.

Quelles conséquences faudrait-il donc tirer de cette susceptibilité dont on s'afflige? Que les incrédules ne devront pas figurer au nombre des témoins? Non, certes. Ils y ont leur place marquée, au contraire, et c'est là qu'on les convertit. Seulement il convient que leur présence ne fasse pas événement, qu'elle soit même ignorée si faire se peut. Il convient qu'ils regardent et ne parlent pas; surtout qu'ils n'entament pas de controverses avec les opérateurs et ne s'érigent pas en censeurs publics et en directeurs des opérations dont ils tiendront ensuite tel compte qu'ils jugeront légitime. Est-ce trop demander?

Il convient, en second lieu, que l'on ne devienne acteur en entrant dans une chaîne, qu'après avoir assez vu chez les autres pour admettre la réalité du fait, ou après avoir pris vis-à-vis de soi l'énergique résolution de ne pas contrarier et de se prêter loyalement aux expériences.

On voit qu'il n'y a rien ici qui ressemble à un cercle vicieux.

Le caractère mixte du phénomène donne encore naissance à d'autres difficultés. On nous reproche de

ne pas réussir toujours, de ne pas réussir avec tou
monde.

Je pourrais bien me donner la satisfaction de pondre que réussir de temps en temps c'est déjà qı que chose; que, si peu que ce soit, soulever des ma et imprimer des mouvements à distance n'est pas résultat indifférent. Je pourrais répondre comm prisonnier auquel le baron des Adrets reprochait d reprendre à trois fois pour sauter du haut des roc de Mornas : « Monsieur le baron, je vous le donn dix. »

Nous le donnerions en dix et en cent à nos spirit railleurs. Il nous serait plus agréable sans doute les choses se passassent plus régulièrement, que le monde eût un égal succès, que les opérateurs servassent tous les jours une égale puissance, qu'à l stant précis où les mains se posent sur la table on tînt toujours autant de mouvements sans contact q en voudrait, que l'état de santé, l'état moral, l'im sion produite par les assistants n'eussent aucune fluence. Différent, le phénomène se comporterait féremment. Mais il me semble que, ne pouva changer, nous ferons bien de le prendre tel qu'il

Il n'y a d'ailleurs rien d'étrange dans ces modi tions, puisqu'il s'agit d'un agent qui vient de l'hon L'homme n'est pas un thermomètre qui s'élève qı il fait chaud, et qui s'abaisse quand il fait froid ; il pas une aiguille aimantée qui se tourne invari ment vers le même point. C'est dommage sans d et l'on fera bien d'y remédier. Du train dont vo choses, je n'en désespère pas absolument ; les ori lités s'effacent, les convictions spontanées s'en

l'individu disparaît derrière l'espèce, nous approchons de l'homme-machine autant que faire se peut. Cependant ne nous faisons pas illusion, l'homme court grand risque de conserver jusqu'au bout quelques-uns des inconvénients de sa nature mixte; il ne fonctionnera jamais avec une égalité mathématique, il ne vaudra jamais un thermomètre ou une boussole. Les actes physiques continueront à être modifiés chez lui par les sentiments moraux; une mauvaise nouvelle l'empêchera de digérer, une émotion accélérera les battements de son cœur.

Il n'est donc pas aussi scandaleux qu'on le dit, que le dégagement de notre agent physique soit entravé par des causes analogues, et la science aurait mauvaise grâce à s'en faire un prétexte pour exclure de ses études les faits que nous lui signalons. Les faits variables n'en sont pas moins des faits. Les faits exceptionnels même n'en sont pas moins des faits. Le fluide ne serait émis que par une personne sur dix, et une fois sur dix encore, qu'il ne perdrait aucun de ses droits à figurer au nombre des agents physiques. La science digne de ce nom lui devrait une place; elle ne se croirait pas autorisée à maintenir délibérément une lacune dans l'énumération et dans la description des phénomènes.

Où irions-nous, si nous nous permettions d'écarter ceux qui ne se produisent pas toujours de la même manière? Remarquez, au reste, que j'ai singulièrement exagéré tout à l'heure les inégalités qu'on nous oppose. Loin qu'il n'y ait qu'une personne sur dix qui ait de l'action sur les tables, je pense qu'il n'y en a pas une sur dix qui en soit entièrement dépourvue. Et ce que je dis des personnes, je le dis des séances; celles

qui manquent sont peu nombreuses, et les plus n vaises fournissent elles-mêmes des résultats à con dre tous les contradicteurs.

Il ne s'agit pas de cas isolés, de rencontres bizar d'accidents; il s'agit de phénomènes dont on ne contester le caractère normal et universel. Prene effet dix ou douze personnes au hasard, il est proba qu'à la condition qu'elles soient croyantes et pers rantes, vous obtiendrez au moins les rotations et soulèvements avec contact. Quant aux expérie plus difficiles qui exigent une puissance fluidique abondante, elles ne réussiront pas sans doute : chaîne ne renferme pas quelques opérateurs ligne; mais le fluide existe dans les expériences o naires comme dans les expériences extraordinaire le succès des dernières a précisément pour co quence de réagir sur les premières et d'en garant réalité.

La plupart des hommes jeunes et bien port disposent donc d'une quantité appréciable de flu Est-ce là un fait à négliger? Négligez alors, et à forte raison, l'électricité dont sont munis certains maux, tels que la torpille; elle est exceptionne négligez ou niez l'électricité qui se développe dan cheveux de quelques personnes, et qui ne se mo pas également chez toutes! Jetez au rebut l'ac anesthétique de l'éther, car il y a des personnes qu ne parvient pas à éthériser!

Rien ne serait moins philosophique que de réd la science aux seuls phénomènes invariables. M. Hus l'a dit bien mieux que moi, à l'époque des grandes cussions sur le magnétisme; il m'est doux de m'al

ter ici derrière l'autorité d'un des hommes les plus distingués et les plus excellents que j'aie connus. L'Académie de médecine dissertait à perte de vue sur l'insuccès de deux expériences ! M. Husson pria alors ses collègues de lui apprendre depuis quand il était permis de tirer de deux faits particuliers une conclusion universelle. « On sait que rien n'est plus mobile et plus variable, ajouta-t-il, que les effets magnétiques; et c'est cette mobilité, cette inconstance qui éloigne tant de personnes de s'en occuper et de les étudier. Quels sont, pourrions-nous le demander, les faits en médecine pratique, en thérapeutique, en physiologie, qui soient toujours fixes et immuables ? »

Je pose à mon tour la même question, et comme nos résultats sont infiniment plus uniformes et plus généraux que ceux des magnétiseurs, je crains peu qu'on ose insister après réflexion sur l'irrégularité du phénomène.

Nous sommes au cœur du débat ; ne nous en écartons pas encore. Le caractère mixte des faits que je constate va donner naissance à une objection nouvelle. On dirait vraiment, à voir ces répugnances invincibles, que nous ne sommes pas nous-mêmes des êtres mixtes et que mes contradicteurs ne portent pas en eux le problème de l'influence réciproque qu'exercent le physique et le moral ! Ce n'est pas la peine de le chasser des tables, si vous le gardez chez vous.

Or, regardez-y de près : votre cerveau, vos nerfs, vos muscles n'ont-ils jamais aucune action sur votre pensée et sur votre volonté ? Votre âme n'est-elle pas unie à un corps ; tellement unie que, bien qu'elle ait une exis-

tence indépendante sans lui entre la mort et la ré
rection, cependant elle aspire alors à se complét
quelque sorte jusqu'au moment où l'homme en
l'homme physique et l'homme moral, se retrou
pour l'éternité devant le Sauveur en qui il aura
Prenez donc votre parti d'un rapprochement qui
durer éternellement. Il est bon de le rappeler aux
ritualistes fort peu chrétiens qui désertent l'Éva
pour retourner aux philosophes, qui remplacent l
surrection par l'immortalité de l'âme, et qui, id
fiant la chair avec le mal, parviennent à faire pre
consister le salut dans la séparation de l'âme et du c
« Le corps retourne à la terre et l'âme va à Di
voilà l'oraison funèbre à la mode; pour rompre
le péché, il ne s'agit guère plus que de mourir!

C'est ainsi que le faux spiritualisme supprime ou
s'en faut, la nécessité de la foi au Rédempteur, en
primant l'union immortelle de l'âme et du corp
phénomène mixte qui l'importune est proscrit ic
d'abord, dans le domaine de la science; il l'est en
dans une autre vie. Quant à moi qui suis plus mat
liste, et qui le suis avec Jésus-Christ, je rappelle
plement que l'homme tel que Dieu l'a fait et tel que
veut qu'il soit à jamais, se compose d'un corps et d
âme. Le scandale n'est donc pas près de cesser.

Mais, s'écrie-t-on, nous passons condamnation
l'homme et sur sa constitution intérieure. Que le
sique et le moral s'y rencontrent et doivent mêm
combiner éternellement, ce n'est pas le point que
contestons. Ce qui nous révolte, ce qui nous épouv
c'est qu'une relation s'établisse entre le mora
l'homme et le physique qui est hors de lui. Me

en présence d'une matière inerte; et ma volonté lui imprimera un mouvement!

Cela est-il bien extraordinaire? Examinons.

Je commence par vous inviter à remarquer que la matière placée hors de nous agit sur notre nature morale. Que l'air soit sec ou humide, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, les dispositions de mon âme en seront modifiées. L'électricité, le magnétisme terrestre exercent sur nous une influence qui n'est pas contestable, pour être encore mal étudiée.

Ce n'est pas tout. Notre volonté se fait sentir aux objets matériels qui nous entourent. Voici une pauvre plume de fer, inerte et inanimée, que mes doigts promènent en tous sens, parce que ma volonté l'exige et parce que ma pensée me fournit une série d'arguments à vous opposer. Cela est-il moins « effrayant » que l'impulsion imprimée à ma table? Je ne saurais le croire. Nous y sommes plus habitués, voilà tout. Des muscles ne sont pas plus aisés à mettre en jeu qu'un fluide, et je vous le déclare nettement, si je n'ai aucune conscience de l'émission du fluide et des directions qui lui sont données lorsqu'il soulève un meuble, je n'ai pas la moindre conscience non plus des ordres sans nombre adressés à mes doigts, ordres en vertu desquels la matière inerte de la plume obéit à ma volonté d'une manière absolument incompréhensible.

Mais vous prétendez produire un mouvement, et même le produire à distance! Qu'est-ce à dire? le fluide électrique ne fait-il pas mouvoir des aiguilles très-éloignées? l'attraction ne s'exerce-t-elle pas de loin, ne la subissons-nous pas tous, de même qu'elle se fait sentir entre notre globe et des astres dont la lumière met

plusieurs années à lui parvenir? Le magnétisme animal ne roidit-il pas les corps sans les toucher et ne les rend-il pas insensibles?

On va s'emparer de mon dernier exemple. C'est cela! L'action matérielle exercée de près ou à distance se comprend; on ne saurait comprendre l'action matérielle engendrée par la volonté! Écoutez M. Foucault: « Le jour où l'on ferait bouger un fétu de paille sous la seule action de ma volonté, j'en serais épouvanté.... Si l'influence de l'esprit sur la matière n'expire pas à la surface de l'épiderme, il n'y a plus en ce monde de sûreté pour personne. »

Entendons-nous bien. La « seule » action de ma volonté ne fera jamais bouger un fétu de paille, et je m'associerais aux terreurs de M. Foucault si les choses venaient à se passer autrement. Tranquillisons-nous; il n'est question que de faire bouger le fétu de paille par l'impulsion ou l'attraction d'un fluide. Voici donc la suite des opérations: Je veux tel soulèvement d'un objet inerte; ma volonté détermine l'émission et la direction du fluide; le fluide opère le soulèvement.

Ceci est un peu moins effrayant, ma volonté ne franchit en aucun cas la surface de l'épiderme. Il est vrai que le fluide envoyé par elle se permet de la franchir! C'est l'histoire constante de notre action sur les objets extérieurs. La force fluidique qui est en moi n'est pas plus impropre à agir hors de moi que mes muscles ne le sont à imprimer un mouvement qui se transmettra de proche en proche. Je donne un coup de poing, et la matière inerte s'ébranle; je souffle, et la matière inerte est entraînée; je pousse ou attire fluidiquement, et la matière inerte obéit. Dans chaque cas ma volonté a

commandé, et les objets extérieurs ont été atteints; ils l'ont été par un agent et non par la volonté elle-même.

Et cela ne se borne pas aux impulsions mécaniques. D'autres forces traversent l'épiderme et se communiquent au dehors. Je pose ma main sur un morceau de glace; aussitôt le calorique qui est en moi provoque dans la glace entière un mouvement universel de dilatation et de désagrégation. Cependant mes muscles n'y sont pour rien.

Or, à présent que j'ai rassuré M. Foucault, j'ai bien envie de lui faire peur. « Il n'y a plus de sûreté pour personne, a-t-il écrit. Aujourd'hui vous faites tourner les tables; demain vous ébranlerez ma maison, et d'encore en encore la plaisanterie des quatre invalides s'attaquant à la colonne de la place Vendôme n'aura plus même le mérite de l'exagération. » Hélas ! ces calamités nous menacent depuis plus longtemps que ne l'imagine M. Foucault. Bien avant les tables tournantes, la colonne Vendôme était exposée aux perfidies des invalides. Ils l'enlèveront au moyen d'une vaste chaîne fluidique et de volontés suffisamment concentrées, je n'en disconviens pas; mais ils pouvaient aussi l'enlever au moyen de coups de pied suffisamment forts, ou mieux encore au moyen d'un aimant suffisamment énorme. Nos maisons, nos coffres-forts et nos personnes courent des périls analogues; l'impossibilité absolue de les déplacer n'a jamais existé et n'existera jamais. Notre sécurité n'est point basée sur l'impénétrabilité prétendue de l'épiderme, mais sur la disproportion entre les forces qui le traversent sans cesse à l'appel de la volonté et les méfaits à entreprendre. J'ose affirmer que le nouveau phénomène ne troublera pas trop ces

rapports, et que l'action fluidique, pas plus que l'action musculaire, ne compromettra la stabilité des monuments qui décorent nos places publiques.

J'entends d'ici la réplique terrible que je vais m'attirer. Jusqu'à présent, me dira-t-on, nous avons bien voulu nous prêter à votre fantaisie, ou mieux, compatir à votre ignorance ; nous vous avons laissé parler de fluides. Or, sachez que cela est vieux et passé de mode. Il y a quelques années encore nos traités de physique énuméraient les quatre fluides impondérables : magnétisme terrestre, électricité, lumière, chaleur; mais *nous avons changé tout cela*. Les savants ont à présent une tendance marquée à se passer complétement des fluides, et leur destitution ne tardera pas à être prononcée. Ainsi tous vos raisonnements tombent à plat; nous leur ôtons leur base. Vous avez justement pris, pour argumenter sur une action fluidique, le moment où toutes les actions fluidiques vont cesser d'exister. Il faut convenir que vous jouez de malheur !

C'est ainsi qu'on va m'écraser, et qu'on se dispose à en finir avec tant de discussions importunes.

Traître, tu me gardais ce coup pour le dernier !

Le coup n'est cependant pas aussi formidable qu'il en a l'air, et je tâcherai de m'en remettre. Il m'est impossible de ne pas remarquer d'abord que la révolution scientifique qu'on m'annonce est suspecte par son à-propos. On était menacé de tous côtés par les fluides; c'était toujours à recommencer; hier le fluide des ma-

gnétiseurs, aujourd'hui le fluide des tourneurs de tables; demain peut-être le fluide unique dont tous les autres ne sembleront être que des transformations. Il est assez naturel qu'on se soit dit : « Écartons une fois pour toutes ces théories inquiétantes et incommodes. Elles ont cela de commun qu'elles mettent en avant des fluides; eh bien, nions carrément les fluides, et nous n'en entendrons plus parler. »

Je suis fâché de troubler de tels rêves de quiétude et de douce sécurité; mais le changement des mots ne changera pas les choses : les phénomènes réels continueront opiniâtrément à se produire, et en rayant les fluides du dictionnaire on n'aura absolument rien gagné. Vous emploierez le terme de *forces*, nous l'emploierons avec vous; vous direz : *agent*, nous le dirons aussi; vous recourrez à cette périphrase : *état particulier de la matière*, nous y recourrons volontiers.

Ce n'est pas cela, s'écrient nos contradicteurs; en supprimant les fluides nous comptons faire plus que de supprimer un mot, nous nions la chose elle-même; or, vous avez besoin d'une *substance*, d'un objet matériel distinct qui se dégage dans certaines circonstances, qui se communique et agisse au dehors; par conséquent la nouvelle théorie vous portera un coup mortel!

Je réponds que c'est là une erreur complète. Une *force* nous convient aussi bien qu'une *substance*, un *état de la matière* aussi bien qu'une force. Que nous importe! Une force analogue à celles qu'on nommait jusqu'ici fluide magnétique ou fluide électrique imprime un mouvement aux objets éloignés, il ne nous en faut pas davantage. La matière se met en nous dans un état tel qu'elle exerce à distance une attraction ou qu'elle im-

prime une impulsion; ainsi modifiée elle agit sur le système nerveux des personnes que notre volonté désigne et soulève les meubles qu'elle a choisis; cela nous suffit parfaitement.

Il se pourrait même, je le confesserai franchement que ce langage fût le plus conforme à la vérité et qu'il y eût effectivement quelque chose d'inexact dans l'idée qu'entraîne en général le mot *fluide*. Il est très-vrai qu'on se représente d'ordinaire, en parlant ainsi, une substance particulière, un corps subtil et impondérable qui sort, entre, voyage et travaille. Je ne répugnerais pas à penser que la nature est moins compliquée que nous ne la faisons, que la matière subit des modifications, acquiert des propriétés, exerce des forces, et que le système nerveux, de son côté, devient capable, sous certaines conditions, d'agir hors de nous sur les personnes ou sur des objets inertes.

Cela posé, je me déclare indifférent au choix des armes.... au choix des mots, veux-je dire. Substances, forces, vibrations, ce sera ce que vous voudrez, pourvu que ce soit quelque chose. Et sur ce point, je suis tranquille: on ne transformera pas en mythe les phénomènes de la magnétisation ou ceux du mouvement sans contact.

Et en attendant que la nouvelle langue soit fixée, je continuerai, si l'on veut bien le permettre, à me servir encore de l'ancienne. Le lecteur qui rencontrera partout dans ce livre les expressions de *fluide* et d'*action fluidique* saura que je n'y attache décidément aucune idée hérétique ou suspecte d'hérésie. Je me borne à avoir recours à un terme abrégé et convenu qui désigne l'agent physique quel qu'il soit, corps particulier ou

simple force, dont la présence se manifeste parfois en nous et que notre système nerveux met à la disposition de notre volonté.

Mais voilà justement le mal! on trouve là quelque chose de merveilleux et qui s'écarte des lois ordinaires du monde physique. J'ai entendu des hommes supérieurs à tous égards et convaincus par nos expériences de la vérité de nos assertions, témoigner cependant une sorte d'appréhension pour cet ordre de faits. Ils aimaient mieux ne pas soulever le voile; la matière inerte soumise à la volonté humaine leur répugnait instinctivement. Il leur semblait que l'indépendance de l'être moral était mise en péril et qu'on allait entrer sur un terrain où tout serait confondu, les corps et les âmes, le naturel et le surnaturel.

Je ne peux dire à quel point je respecte les scrupules de ce genre; ils procèdent d'une noble jalousie pour les choses spirituelles. Et moi aussi, j'éprouverais un sentiment pareil, s'il n'était pas question d'un phénomène purement physique. J'aurais horreur d'accroître l'empire de la volonté humaine au moyen de rotations et de croisements de doigts, car s'accroître ainsi c'est s'abaisser, c'est se nier. J'aurais horreur surtout d'empiéter le moins du monde, et par de semblables procédés, sur le terrain des actes qui dépassent notre puissance. Il y aurait là toute une subversion de l'ordre moral et de l'ordre divin.

Mais je souris, en vérité, lorsque certains adversaires, non contents d'exprimer les appréhensions vagues auxquelles je viens de rendre hommage et qui ne tarderont pas à se dissiper, s'écrient d'un air de

défi : « Eh bien donc, faites des miracles ! guérissez les paralytiques et ressuscitez les morts ! »

Ceux qui tiennent un tel langage n'ont probablement jamais lu le récit d'un miracle. Je les engage à jeter les yeux sur le onzième chapitre de l'évangile selon Jean. « Ils ôtèrent donc la pierre du lieu où le mort était couché ; et Jésus leva les yeux en haut, et dit : Père, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé. Pour moi, je savais bien que tu m'exauces toujours ; mais je l'ai dit à cause de la foule qui m'environne, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé. Et lorsqu'il eut dit cela, il cria d'une grande voix : Lazare, sors ! Et le mort sortit, les mains et les pieds liés de bandes ; et son visage avait été enveloppé d'un mouchoir. Jésus leur dit : Déliez-le, et le laissez aller. »

« Lazare, sors ! Et le mort sortit. » « Que la lumière soit ! Et la lumière fut. » Les deux actes se valent et la même voix a proclamé les deux ordres. Le miracle, c'est la volonté divine qui se manifeste, et qui est immédiatement obéie. Il a parlé, et la chose a reçu l'être. Or, de quel front, sous quel prétexte, par quel bout (si j'ose m'exprimer ainsi), essayera-t-on de rapprocher nos expériences et les miracles ? Ma volonté dispose d'un fluide que Dieu a mis en moi ; ce fluide suit mes directions comme les suivent mes muscles ; il imprime comme eux une impulsion à un objet extérieur. Je cherche le miraculeux, et je ne le trouve pas.

Il se fait depuis longtemps déjà des choses bien plus surprenantes et qui ne sont pas davantage des miracles. Que le galvanisme anime un cadavre, ses misérables tressaillements ne seront pas la vie ; et, l'opération terminée, on verra bien que la mort n'a pas cessé. Que

l'éthérisation ou le magnétisme agissent sur le système nerveux, suppriment la souffrance ou même guérissent la maladie, qu'en faudra-t-il conclure? Qu'un remède est un miracle? Assurément non. Les miracles seraient certes fort nombreux, si l'on nommait de la sorte tous les actes qui guérissent, depuis le traitement médical proprement dit jusqu'aux simples paroles, car une bonne nouvelle peut amener une révolution salutaire.

Entre le miracle et le procédé curatif quel qu'il soit, il y a un abîme; car le miracle se caractérise précisément par l'absence des procédés curatifs dont l'homme peut faire usage. Une parole de Dieu, une volonté de Dieu; voilà son unique origine.

A présent si vous exigez que j'abandonne les notions communes et que je raisonne philosophiquement, je reconnaîtrai que, par rapport à Dieu, le miracle est partout (ou n'est nulle part, si vous le préférez). Un remède ne guérit que parce que Dieu le veut; nos moissons ne mûrissent que parce que Dieu le veut; nous ne sommes gardés contre les mille dangers de la vie la plus ordinaire que parce que Dieu le veut. Prier Dieu, lui demander sa protection, lui présenter des malades, implorer sa bénédiction sur nos projets, sur notre patrie, sur les hommes en général, c'est réclamer des miracles, c'est-à-dire des actes souverains de la volonté suprême. Mais la distinction qui ne saurait exister par rapport à Dieu, existe tout entière par rapport à l'homme. Dieu même l'a établie, lorsqu'il a voulu que les miracles fussent un des signes destinés à constater pour les témoins oculaires la mission de ses prophètes, de ses apôtres, et celle de son propre fils. Par rapport à l'homme, le miracle commence là où s'arrête l'ap-

plication des lois ordinaires et des moyens mis à sa disposition. Jamais homme n'a ressuscité un mort; jamais homme n'a ouvert les yeux d'un aveugle de naissance; jamais homme n'a rendu d'un mot la santé à un paralytique. On peut consulter à cet égard les annales de la médecine, du magnétisme, et y joindre par-dessus le marché les prodiges présents et futurs des tables tournantes.

Il n'y a pas seulement différence de degré, il y a dissemblance absolue. Veut-on s'en assurer? Qu'on prenne sur soi de lire quelques-uns des livres écrits par Paulus ou par les autres rationalistes qui cherchaient à effacer les miracles dans les Évangiles. Il s'agit de présenter Jésus comme un imposteur à bonne intention, doué d'une habileté prodigieuse et d'un sens médical inouï. Dans chaque cas, les procédés curatifs de la médecine officielle ou du magnétisme sont chargés de remplacer et d'expliquer le miracle. Jésus a prévu le moment où le boiteux allait reprendre l'usage de ses membres, et quelques passes magnétiques, sous prétexte d'imposition des mains, ont achevé de déterminer la crise; Jésus a compris que ce mort n'était pas réellement mort, et devinant la fin prochaine de la léthargie, il en a profité pour la faire coïncider avec son commandement! Enfin, le résultat net de tant de travail si tristement employé, c'est de substituer aux miracles des Évangiles le miracle bien autrement impossible et incroyable de la pénétration et de l'infaillibilité d'un imposteur dont les diagnostics et les remèdes à distance ne sont jamais en défaut.

Cela ne supporte pas l'examen; les interprétations rationalistes sont jugées, et personne ne se commet à les soutenir aujourd'hui. Voici cependant qu'on

s'alarme, et que, voyant une table qui se dresse sur notre ordre, on s'imagine voir naître un nouvel argument contre les miracles ! Y a-t-on bien pensé? Notre phénomène ne fournit pas même ces pauvres prétextes qu'on cherchait à découvrir dans la médecine et dans le magnétisme. Notre fluide n'aidera pas plus les incrédules que ne l'a fait l'aimant qui agit à distance. Ma volonté agit au moyen d'un aimant; ma volonté agira au moyen d'un fluide. Une impulsion sera donnée à des corps inertes.... Quel rapport, je le demande, est-il possible d'apercevoir entre cet emploi très-simple d'un agent physique et l'acte miraculeux? A côté du Sauveur qui ordonne aux mondes de naître ou aux morts de se lever, à côté des prophètes et des apôtres qui guérissent en priant Dieu d'ordonner la guérison, oserez-vous bien placer une chaîne d'opérateurs appliquant leur fluide au soulèvement d'un meuble?

Je rougirais d'insister. Qu'il me soit permis seulement d'ajouter une dernière observation.

J'ai besoin de protester, en finissant, contre une doctrine dont les traces, partout visibles, ne le sont nulle part autant que dans l'objection à laquelle je viens d'avoir affaire. Je la conçois à merveille dans la bouche des personnes qui croient que les tables ne tournent pas, que nous nous trompons ou que nous mentons; une erreur est toujours funeste, elle peut contribuer à écarter les âmes de l'Évangile. Mais dans la bouche des personnes qui croient que notre phénomène est réel, l'objection implique un principe déplorable, l'un de ceux qui ont fait le plus de ravages au sein de notre génération : il est des vérités dangereuses, et qui compromettent d'autres vérités!

La foi à la vérité abstraite est le fondement de la aux vérités concrètes; la foi à la vérité en elle-même le fondement de la foi aux vérités révélées. Autrem nous pourrons avoir du goût, de l'attrait pour te ou telle partie de la Révélation; nous ne croirons p

Des vérités funestes! des vérités qui se contrarie Et cela parmi celles que Dieu a mises à notre port Celui qui admet une pareille théorie porte une attei profonde à la notion de vérité. Le vrai et le bon s en corrélation étroite et indissoluble; le vrai sert t jours; le faux nuit toujours; je ne connais ni véri nuisibles ni mensonges avantageux. Ce n'est pas r qui, la main pleine de vérités, me ferais un devoir ne pas l'ouvrir. J'ai tellement foi à la vérité; je s tellement convaincu qu'elle vient de Dieu et qu'elle destinée à nous servir, même au prix de certaines d leurs; j'aime tellement le grand jour et le plein sol quoi qu'il advienne, que je considère l'homme qui tient une vérité captive comme un voleur qui pr l'humanité d'une portion de son patrimoine. Véri religieuses, vérités politiques, vérités scientifiqu toutes sont bonnes, toutes sans exception; contre cune nous n'avons le droit de prononcer ce blasphèn « Cache-toi, tu ferais du mal, l'homme a encore bes d'erreur et de mensonge! »

On verra, du reste, si, dans son application aux tabl la maxime que je soutiens ne reçoit pas une éclata confirmation. Je montrerai, je l'espère, qu'ici com partout, la vérité seule a le privilége de rui l'erreur. L'erreur combattue par une autre err triomphe aisément. Tant qu'on a attaqué la supers tion des tables parlantes, en commençant par nier

vérité des tables tournantes, on n'a obtenu qu'un résultat : le public s'est précipité toujours plus vers les évocations de prétendus Esprits. Qu'on suive une marche contraire, qu'on avoue, qu'on proclame tout ce qui est vrai, et l'on se trouvera en état de détruire ce qui est faux ; les faits réels auront leur explication naturelle, et les illusions, réduites à demeurer isolées, ne supporteront pas même l'examen. Je ne connais qu'une manière de dissiper les ténèbres, c'est d'apporter de la lumière.

Après les vérités funestes, voici venir les vérités inutiles. A supposer que le phénomène soit réel, quel intérêt peut-il présenter? Les tables tournantes ! c'est aussi vieux que le monde, cela a toujours couru les rues, c'est renouvelé des Grecs !

Oui, le fait est certain, bien qu'incroyable ; nos adversaires, après s'être épuisés à déclarer nos assertions impossibles, parviennent à les trouver beaucoup trop vulgaires et rebattues. L'objection, on en conviendra, ne saurait revêtir une forme plus originale. N'en soyons d'ailleurs pas trop surpris; notre temps a une manie : il fait deux fois ses découvertes, une fois dans le présent et une fois dans le passé. Il déterre quelque vieille phrase d'un vieil auteur, prouvant bel et bien qu'il avait inventé ce que croient avoir inventé les modernes. Seulement il n'avait pas donné suite à ses idées, par pure modestie, sans doute ! Eh bien, il y a plus d'un motif de ne pas prendre au sérieux ces fantaisies d'érudits. D'abord, je ne connais de découvertes que celles qui aboutissent; les Danois avaient visité l'Amé-

rique plusieurs siècles avant Colomb, et c'est Colomb qui l'a découverte; les ignorants voient les étoiles et les comètes sans les découvrir. Ensuite il est ordinairement faux que les expressions citées aient le sens qu'on leur attribue après coup, et tel est, en particulier, le cas de celles qu'on rappelle maintenant au sujet des tables.

Je lisais l'autre jour un article de journal qui avait atteint le sublime du genre. Il nous prouvait, à nous Provençaux, que les jeunes filles de Provence ont l'usage de faire tourner les tamis en formant la chaîne! Il entassait les phrases espagnoles, italiennes : *far girar lo staccio, — adivinar por tela de cedazo*, etc. Selon lui, on faisait *tourner le sas* au XVII[e] siècle; les anciens Grecs avaient la *koskinomancie*. Vous voyez qu'en disant que ceci est « renouvelé des Grecs, » on ne dit rien de trop!

Il paraît donc que ce phénomène, qui semble si surprenant chez nous, ne surprenait et ne surprend personne chez les autres peuples! Provençaux, Espagnols et Italiens trouvent tout simple que les tables et les tamis tournent sans qu'on les pousse! C'est si naturel, en effet, et il faut tant de sottise pour s'en étonner!

La vérité est que pas une de ces citations ne s'applique, selon toute apparence, au phénomène actuel. Quel rapport y a-t-il entre les tables tournantes et les valses diaboliques, dans lesquelles les anciens druides faisaient pirouetter, assure-t-on, les arbres de la lande celtique et jusqu'aux énormes dolmens? Qu'importe que le crible divinatoire ait été manié par les sorciers de l'ancienne Rome? Les magiciens de ce temps-là avaient imaginé de disposer à terre les lettres de l'al-

phabet, chargeant ensuite de leur désignation ou une chèvre qui les frappait de la patte, ou un coq qui s'y promenait en picotant les grains jetés devant lui, ou peut-être même une table dont le pied servait à former le mot voulu ! Que devrons-nous en conclure? Comment prétendez-vous donc qu'on fasse de la divination, si l'on n'en fait avec un alphabet, avec un guéridon ou avec des animaux? Cela prouve-t-il qu'au temps des Romains on imprimât une rotation et des soulèvements aux tables par l'action de la chaîne formée au-dessus d'elles? Fort heureusement, la description détaillée d'une de ces cérémonies antiques nous a été conservée par Ammien Marcellin (livre XXIX, chapitre III). Il s'agissait de deviner le nom du futur empereur; l'opinion générale désignait Théodore; aussi la table prit-elle le soin de le désigner aussi en appuyant sur les différentes lettres qui forment ce nom, en quoi, d'ailleurs, elle se trompait lourdement, car l'empereur fut Théodose, et non Théodore. Mais ce n'est pas là ce qui nous touche. Voyons si l'on formait la chaîne, si la table en question se mouvait par la seule impulsion d'un fluide invisible ou d'un mouvement inconscient. Pas le moins du monde. On la *remuait*, et qui plus est, on ne lui demandait pas même de tourner ou de lever le pied; elle ne devait que secouer un petit anneau suspendu par un fil, et chargé de formules mystiques. « L'anneau tombait d'espace en espace sur chaque lettre, pour faire des vers héroïques qui répondaient convenablement aux interrogations...., comme nous lisons les vers pythiques ou ceux qui sont rendus par les oracles des branchides. »

Voilà assurément une grande merveille, et l'érudition qui découvre des rapprochements aussi lumineux emploie bien son temps! J'en dirai autant de celle qui déterre quelques phrases équivoques de Tertullien ou des anciens exorcismes, et qui s'écrie : « Voici les tables tournantes! » Patience! n'a-t-on pas transformé aussi les pythonisses en tourneuses de tables, parce qu'elles se plaçaient sur le trépied (le guéridon)! N'a-t-on pas démontré que le prophète hébreu qui condamnait les idoles et qui reprochait à ses compatriotes de « consulter le bois, » leur défendait l'usage des tables tournantes! Une fois en si beau chemin, il est difficile de s'arrêter. Le *spiritus percutiens* des exorcismes, n'est-ce pas évidemment l'Esprit frappeur, le *knocking spirit*, ce malicieux Américain qui trouble tant de cervelles? « Mets en fuite, Seigneur, tous les Esprits malins, tous les fantômes, et tout Esprit qui frappe (*spiritum percutientem*). » Il n'y a en effet qu'une manière de frapper, et cette vieille prière catholique, destinée à la bénédiction des églises, s'est visiblement préoccupée des petits coups mystérieux!

Quant à Tertullien, il faut n'avoir pas lu le chapitre vingt-troisième de son Apologétique, pour attacher notre sens précis au mot, fort curieux du reste : « Les tables devinent (*mensæ divinare consueverunt*). » Les tables sont là à côté des « chèvres, » et rien ne prouve que tables et chèvres se missent à tourner, qu'il y eût, en un mot, la moindre analogie entre les mouvements obtenus d'une chèvre ou imprimés à une table et le phénomène très-particulier dont nous nous occupons aujourd'hui. Je comprendrais plutôt, qu'abusant d'un autre mot contenu dans la même phrase, on rendît par

« prestiges *circulatoires* » ce que les traducteurs rendent avec raison par « prestiges de charlatans. » Le terme *circulatorius* n'est-il pas bien significatif? D'où vient qu'on ne s'en est pas emparé? *Circulatorius!* c'est clair, voilà la rotation actuelle; elle est décrite par les Pères de l'Église! Ceci est un exemple remarquable des confusions auxquelles conduit l'analogie extérieure des expressions. Le charlatan s'appelait chez les Romains *circulator*, à cause du cercle que les magiciens traçaient autour d'eux.

Il n'est donc nullement probable que le phénomène des tables tournantes ait été connu jadis; il semble évident, au contraire, que ce qu'on découvre à grand'peine dans l'antiquité, on le trouverait sans tant de travail dans la première foire venue, où le premier charlatan venu devine pour dix sous notre destinée en faisant mouvoir soit un crible, soit une aiguille, soit une table, soit des dés remués dans un cornet. Et quand il en serait autrement, quand l'emploi des petites tables ne serait pas un procédé en quelque sorte nécessaire, qu'on doit rencontrer et qu'on rencontre dans tous les temps et dans tous les lieux, quand il y aurait analogie entre les faits antiques et le fait actuel, que devrions-nous en conclure? que celui-ci est dépourvu d'intérêt? qu'il ne modifie pas profondément la physique et la physiologie? qu'il est permis de laisser une telle loi en dehors de la science? La conclusion serait étrange. Il semblerait plus logique de soutenir que la science avait le devoir d'en tenir compte dès l'époque de Tertullien. Pour moi, je serai moins exigeant. Je demande seulement qu'on ouvre les yeux à cette lumière éclatante jetée tout à coup sur les expériences du magné-

tisme animal. Le mouvement imprimé sans contact à la matière inerte dénonce l'existence d'un agent matériel aussi, et ne permet plus d'emprisonner le magnétisme dans le cercle des effets purement physiologiques.

La découverte n'en serait pas moins importante, pour être renouvelée des Grecs.

Et cependant, il ne manque pas de gens qui répètent : A quoi bon s'occuper de pareilles niaiseries? Quel service une loi physique nouvelle rendra-t-elle à la société? A quoi cela sert-il?

A quoi cela sert-il ! J'aurais été bien surpris si cette objection-là ne s'était pas produite. Elle est trop conforme aux tendances utilitaires d'un temps où l'argent joue le premier rôle, où les hommes d'État y regardent à deux fois avant de passer outre quand les Bourses de Paris et de Londres ont froncé le sourcil.

Je ne m'arrêterai pas à prouver que l'utilitarisme fait fausse route, et qu'en s'attaquant à la vérité il tourne le dos à l'utilité. Ce serait rentrer dans la discussion précédente. Je rappelle simplement les faits. Personne n'ignore que la fausse habileté accréditée de nos jours proclame une longue série de vérités inutiles ou même nuisibles et de mensonges avantageux. En fait de religion, par exemple, on nous invite à ne pas communiquer certaines vérités au peuple ; il en ferait un mauvais usage ! On nous invite à ménager certaines erreurs répandues, certaines superstitions non moins grossières que celles des Esprits frappeurs ; elles entretiennent la dévotion des paysans, elles opposent une barrière au

socialisme, elles font l'office de gendarme et protégent les coffres-forts !

Le lecteur sait si j'exagère et si les gens les plus indifférents pour eux-mêmes à ces matières ne se font pas les champions de croyances, de pratiques qui leur font lever les épaules, mais qu'ils considèrent comme admirablement propres à sauver la société.

Il est impossible de pousser plus loin le mépris de la vérité, l'ignorance de ses droits sacrés et de ses admirables priviléges. Les tables tournantes, du reste, auraient mauvaise grâce à se fâcher, lorsqu'on leur applique le même traitement qu'à la religion. Vérité nuisible, selon les uns ; vérité inutile, selon les autres, elles ne sauraient trouver étrange d'avoir à répondre au fameux : « A quoi bon ? » argument favori des hommes *pratiques*.

Le rouge me monte au front, quand j'entends dire cela. Il y a eu des époques qui se sont enthousiasmées pour une doctrine religieuse; il y en a qui se sont données corps et âme à la conquête des libertés publiques ; il y en a eu que l'amour des lumières, de la civilisation, des progrès en tout sens ont remuées profondément. Nous, sceptiques et désabusés, nous sourions de ces illusions vieillies, les dogmes, les libertés, le progrès. Notre passion, à nous, c'est que la rente monte, que l'on négocie avec profit les actions de chemins de fer. Aussi aimons-nous *la religion*, la première venue, celle du pays : vraie ou fausse, il ne nous importe guère ; car la religion, quelle qu'elle soit, est propre à recevoir les hommages de la banque et à garantir aux capitaux une honnête sécurité.

Les tables tournantes ne rendront jamais de tels

services, j'en ai bien peur. Je ne prévois même pas le moment où l'agent physique qui les met en mouvement pourra avoir l'honneur d'entrer au service de l'industrie. Il n'y a point de calicots au bout de tout ceci, et par conséquent je cours grand risque de demeurer court en face de l'objection formidable : A quoi cela sert-il?

Je pourrais répondre que l'électricité, à son début, ne semblait pas devoir être plus utile. Tirer des étincelles d'une machine, amuser les curieux, satisfaire les savants et tous ceux qui ont la faiblesse d'aimer la vérité pour elle-même, ce n'était pas grand'chose. Or, aujourd'hui, cette pauvre électricité méprisée, ce joujou des cabinets de physique, produit une révolution industrielle et sociale; elle est réhabilitée aux yeux de l'utilitarisme.

Il serait aisé de multiplier les exemples. Qu'y a-t-il eu de plus inutile que la chimie? Qu'y a-t-il de plus utile maintenant? Combien de fabriques mettent à profit ses découvertes, qui ne semblaient intéresser que les amateurs du vrai! Elle guide la justice elle-même dans ses recherches, et, signalant des crimes accomplis dans le secret, elle nous protége contre les empoisonneurs.

Voilà ce qui a eu lieu; mais quand il en aurait été autrement, la chimie et l'électricité mériteraient-elles nos dédains? N'est-ce rien que la science pure? N'est-ce rien de connaître un peu mieux le monde que nous habitons et les lois qui y sont établies? N'est-ce rien d'ouvrir nos yeux à des rayons nouveaux et nos esprits à des conceptions nouvelles?

On peut certes demander à quoi servent les péril-

leuses entreprises des Franklin, des Bellot et des Macclure. Tant de vies exposées ou sacrifiées pour ouvrir un passage qui ne sera jamais ouvert que sur les cartes de géographie! Mais on peut répondre que cela sert plus que l'invention d'une machine ou la fondation d'une société anonyme. Cela sert à agrandir le champ des connaissances humaines; cela sert surtout à faire respirer à notre génération quelques bouffées d'héroïsme, d'air salubre et vivifiant.

A quoi sert de compter les étoiles? à quoi sert de cataloguer les plantes? à quoi servent les bavardages de tribune? à quoi servent les élucubrations des penseurs? à quoi servent les fantaisies des poëtes? à quoi servent les parleurs, les écrivains, les savants, les théoriciens, les « idéologues? » à quoi sert tout ce qui ne produit ni charbons, ni filés, ni étoffes?

Eh bien, l'inutile est précisément la plus belle part de notre patrimoine ici-bas. Faites le bilan de la fortune humaine, et vous trouverez que les grands profits, les profits durables sont venus de l'inutile. Les gens inutiles, penseurs, bavards et poëtes, ont fait croître, prospérer et durer leur pays. Les plus petites contrées sont devenues grandes parce qu'elles avaient possédé de ces gens-là. La vraie et impérissable nationalité s'est fondée sur ces misères méprisables, des mots, des rimes, des idées. La Grèce a vécu à cause de ses philosophes, de ses écrivains et de ses artistes; elle est restée vivante, même après sa mort, à cause d'eux; à cause d'eux, elle a ressuscité et ressuscitera, en dépit des protestations de la politique. Il est vrai qu'elle avait aussi pour elle cette autre inutilité, l'héroïsme de ses enfants. Il s'est trouvé que les trois cents n'avaient pas

trop mal calculé en mourant aux Thermopyles. Jamais victoire ne valut semblable défaite, et les gens qui savent périr de la sorte ne succombent jamais entièrement.

Nous allons redescendre, et beaucoup, pour retrouver les tables tournantes. Cependant la question est au fond la même. Les tables ne servent à rien ! Soit, elles s'y résignent. Voici, quant à présent, leurs seules prétentions :

Elles ont donné lieu à un débat qui ne sera pas perdu, car la suppression brutale des faits observés a été tentée et n'a pas réussi. C'est un important résultat, par le temps qui court. La pensée a donné signe de vie; le dévouement à la vérité, l'indépendance des caractères ont manifesté quelque énergie.

Voilà un avantage très-réel, et qui ne se présente pas isolé. La science vient de faire un pas en avant, un des voiles qui recouvrent l'organisation des choses physiques a été soulevé.

Pour quiconque a connu les jouissances que donne la science pure, la valeur d'un tel progrès n'a pas besoin d'être signalée. C'est un véritable événement. Nous allons enfin pénétrer dans l'étude de ces phénomènes mixtes, devant laquelle nous avions honteusement reculé jusqu'ici. Une immense lacune existe encore dans nos descriptions du monde matériel; elle va être graduellement comblée.

Maintenant, que notre agent soit celui du magnétisme animal, ou qu'il s'en distingue ; peu importe. Dans l'un et l'autre cas, nous sommes à l'entrée d'une voie où nous avancerons rapidement.

Ceci a-t-il du rapport avec le magnétisme, ainsi que semblent l'indiquer la plupart des faits observés ? Alors

une grande lumière est répandue sur les découvertes magnétiques, la présence d'un fluide matériel est mise hors de doute, beaucoup d'assertions contestées reçoivent une confirmation aussi éclatante qu'inattendue. Il devient, en effet, impossible d'attribuer exclusivement aux nerfs et à l'imagination les phénomènes qui se manifestent sous l'influence des magnétiseurs; les tables n'ont ni imagination ni nerfs, et cependant elles obéissent, elles obéissent quand on ne les touche pas.

Si, contre toute apparence, l'analogie n'était qu'apparente et si nos expériences par conséquent n'avaient rien de commun avec celles du magnétisme, leur intérêt n'en serait point diminué. Nous demeurerions en présence d'un fait immense : la volonté humaine disposant d'un agent physique qu'elle dirige, et par lequel elle met en mouvement des corps inertes.

Je ne sais pas ce qu'il faudrait aux savants, si une telle indication ne suffisait pas pour les exciter ! Quel champ de travaux et de découvertes ! Ici tout est neuf; nous sommes, je le répète, à l'entrée d'une avenue, et nous ne savons pas encore où elle conduira. Il y a certes de quoi tenter les investigateurs sérieux. La classe entière des phénomènes où le moral et le physique se mêlent et réagissent l'un sur l'autre se trouve devant eux. Je ne vois pas en quoi la loi dont il s'agit serait inférieure à celles dont la constatation honore la science moderne, aux lois de la pesanteur, du magnétisme, de la chaleur, de la lumière et de l'électricité. Entre nos mains incompétentes et inexpérimentées, le fait nouveau n'a pas pu se produire avec tout son éclat; il attend qu'un vrai savant s'en occupe, il saura récompenser ses efforts.

Ainsi le ridicule et inutile phénomène des tables nous aura donné d'abord une leçon de courage, en nous apprenant à braver les intolérances de la discussion; ensuite une leçon d'humilité, en nous apprenant que nous ne savons pas tout; et de plus il nous aura ouvert une porte trop longtemps fermée, la porte des faits mixtes que la vraie science tiendra à honneur de regarder en face.

J'ai l'air de conclure; et cependant je n'ai pas encore répondu à l'objection par excellence, à celle qu'on rencontre partout, à celle qu'on ne réfutera jamais parce qu'elle ne repose sur rien, à celle qui survivra à toutes les autres. Il y a des gens avec lesquels les raisonnements sont en pure perte, car ils ne raisonnent pas. Ils ne raisonnent ni ne lisent. Ils ne liront pas ceci, et ils le jugeront; ils le jugeront d'emblée, du haut de leur grandeur, au moyen d'un argument invincible : « Je ne crois pas, parce que je ne crois pas ! » C'est simple, facile et péremptoire. Je n'admets pas ces choses-là ! Vous perdez votre temps à me conter « vos histoires ! »

Les critiques de cette école sont aussi vieux que le monde. Il y en a toujours eu et il y en aura toujours. Du temps de Molière ils attaquaient l'*École des femmes*, et les plus habiles gens ne pouvaient leur tenir tête, car ils avaient une réponse admirable, réponse unique mais suffisante, à laquelle il n'y a rien à répliquer: tarte à la crème ! Écoutez plutôt:

LE MARQUIS.

Quoi, chevalier! est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE.

Après cela il n'y a plus rien à dire. Voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sais-je, moi? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me sauve. . . .

. . . .

ÉLISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurais digérer cela, non plus que *le potage* et *la tarte à la crème* dont madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, oui, *tarte à la crème!* Voilà ce que j'avais remarqué tantôt; *tarte à la crème!* Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème!* Y a-t-il assez de pommes en Normandie

pour *tarte à la crème!* Morbleu, *tarte à la crème!*

DORANTE.

Eh bien! que veux-tu dire? *tarte à la crème!*

LE MARQUIS.

Parbleu, *tarte à la crème!* chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crème.

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème, madame.

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moi? rien. *Tarte à la crème.*

URANIE.

Ah! je le quitte.

« Je le quitte » est bientôt dit; mais *tarte à la crème* est plus sérieux qu'il n'en a l'air. Il tient au fond même du mal contre lequel nous avons à lutter : le mépris de la vérité. Devant *tarte à la crème*, il n'y a ni vrai ni faux. *Tarte à la crème* adopte ce qu'il veut et rejette ce qui lui déplaît. Il n'a pas à rendre compte de ses raisons; il n'a pas à tenir compte des raisons des autres. Son opinion est fixée, son siége est fait. N'allez pas argumenter avec lui. *Tarte à la crème!*

Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il n'a pas si mauvais air qu'on pourrait le supposer. Son ton dégagé et railleur fait naître une idée de supériorité. Comme

…mais que dans les opinions reçues, …t bien portées, comme il se tient … « de la cire et des sceaux, » …cace ; du haut de sa gran… …res « d'idéologie, » tous les

…oquons pas. C'est un personnage. …avec lui. Quand nous aurons bien …démonstration, il s'exclamera comme …it, il refusera de voir et d'écouter, il …ous écraser sous ses bruyants dédains. Si …ffit pas, il recourra à un autre procédé, au …systématique ; il comptera sur notre lassitude et …notre inconstance naturelle. Il attendra patiem…ent l'heure où notre ardeur sera épuisée. Et il n'attendra pas toujours en vain.

J'ai parcouru le cercle des objections qui s'adressent à la chose ; mais il en est d'autres qui s'adressent à la personne, et ce ne sont pas les moins commodes. J'ai besoin d'en dire quelques mots en terminant cette première partie de mon travail.

Et qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Si ma personne est engagée dans le débat actuel, ce n'est pas que j'aie rien découvert et que l'honneur du progrès scientifique qui se prépare m'appartienne en aucune façon. C'est que j'ai mis quelque persévérance à étudier et quelque résolution à protester. On m'en a su très-mauvais gré, et personnifiant un peu en moi la cause anathématisée des tables tournantes, on s'est écrié à l'envi : « Nous respectons votre caractère, nous hono-

pour *tarte à la crème!* Morbleu, *tarte à la crème!*

DORANTE.

Eh bien! que veux-tu dire? *tarte à la crème!*

LE MARQUIS.

Parbleu, *tarte à la crème!* chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crème.

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème, madame.

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moi? rien.. *Tarte à la crème.*

URANIE.

Ah! je le quitte.

« Je le quitte » est bientôt dit; mais *tarte à la crème* est plus sérieux qu'il n'en a l'air. Il tient au fond même du mal contre lequel nous avons à lutter : le mépris de la vérité. Devant *tarte à la crème,* il n'y a ni vrai ni faux. *Tarte à la crème* adopte ce qu'il veut et rejette ce qui lui déplaît. Il n'a pas à rendre compte de ses raisons; il n'a pas à tenir compte des raisons des autres. Son opinion est fixée, son siége est fait. N'allez pas argumenter avec lui. *Tarte à la crème!*

Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il n'a pas si mauvais air qu'on pourrait le supposer. Son ton dégagé et railleur fait naître une idée de supériorité. Comme

il ne se risque jamais que dans les opinions reçues, moyennes, bien vues et bien portées, comme il se tient toujours dans le voisinage « de la cire et des sceaux, » il passe pour prudent et perspicace ; du haut de sa grandeur, il persifle tous les genres « d'idéologie, » tous les genres « de fanatisme. »

Aussi ne nous en moquons pas. C'est un personnage. Il faudra compter avec lui. Quand nous aurons bien fait et refait notre démonstration, il s'exclamera comme si de rien n'était, il refusera de voir et d'écouter, il essayera de nous écraser sous ses bruyants dédains. Si cela ne suffit pas, il recourra à un autre procédé, au silence systématique; il comptera sur notre lassitude et sur notre inconstance naturelle. Il attendra patiemment l'heure où notre ardeur sera épuisée. Et il n'attendra pas toujours en vain.

J'ai parcouru le cercle des objections qui s'adressent à la chose; mais il en est d'autres qui s'adressent à la personne, et ce ne sont pas les moins commodes. J'ai besoin d'en dire quelques mots en terminant cette première partie de mon travail.

Et qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Si ma personne est engagée dans le débat actuel, ce n'est pas que j'aie rien découvert et que l'honneur du progrès scientifique qui se prépare m'appartienne en aucune façon. C'est que j'ai mis quelque persévérance à étudier et quelque résolution à protester. On m'en a su très-mauvais gré, et personnifiant un peu en moi la cause anathématisée des tables tournantes, on s'est écrié à l'envi : « Nous respectons votre caractère, nous hono-

rons vos intentions; mais (quand une phrase s'ouvre par des éloges, il faut s'attendre au *mais*), mais nous vous connaissons pour un esprit ardent et absolu. »

Ardent! absolu! Voilà ma sentence prononcée, et il n'y a pas à en appeler. D'autres parleront même de nature excessive, de tendances chimériques. Et je n'ai pas la moindre envie d'en rire. Je connais ces cris-là ; je les ai entendus retentir à mes oreilles lorsque je me permettais de soutenir à la tribune ou la liberté religieuse de mes adversaires, ou l'abolition de la traite et de l'esclavage, ou l'abolition de tout trafic parlementaire et électoral. Un homme qualifié d'ardent, d'absolu, de chimérique, par le temps qui court, c'est un homme mort; autant eût valu être appelé aristocrate en 1793. Les qualités que nous estimons sont celles que recommande l'éclectisme à la mode, lui qui a proclamé la fameuse théorie du succès, et qui déclare aujourd'hui, par la bouche de M. Cousin, que la prudence est la première de toutes les vertus.

Il est vrai qu'à certains jours où la terre tremble, où les révolutions se lèvent, on aimerait à trouver sous sa main un peu moins de prudence et un peu plus d'ardeur. Il y a tel moment où les esprits absolus ne déplairaient pas et où l'on ne serait pas fâché de rencontrer quelques-uns de ces hommes excessifs qui caressent encore la chimère des principes, du droit, des formes constitutionnelles. Mais on les a écartés avec tant de soin, qu'on n'a plus alors autour de soi que des gens sages, sensés, habitués à tenir compte des circonstances, à subir les *nécessités* gouvernementales, à s'accommoder de tous les régimes. On récolte ce qu'on a semé; les hommes absolus gênent et soutiennent, les

hommes prudents ne gênent pas et laissent tomber.

Je me fais gloire, certes, d'être un esprit ardent et absolu. Puisqu'on a jugé bon de me jeter ce mot comme une réfutation suffisante (et elle suffit aux yeux de bien des gens), je le relèverai pour m'en parer. Oui, c'est avec ardeur que j'ai défendu la cause de l'ordre, celle de la liberté, celle du christianisme. Je suis absolu, très-absolu dans mes convictions, et je demeure assez chimérique pour conserver un libéralisme passé de mode. Qu'on se moque de moi, j'aime encore du fond du cœur la liberté politique; j'aime la liberté du commerce; j'aime la liberté religieuse, pour les autres autant que pour moi-même, et je l'ai prouvé; j'aime la liberté personnelle, et l'esclavage protestant des États-Unis me révolte, me dégoûte encore plus que l'esclavage catholique du Brésil ou de Cuba. Député, je poussais la niaiserie jusqu'à rendre ma réélection impossible, en renonçant à toute sollicitation auprès des ministres.

Voilà bien des chimères, et j'en passe, de peur de me montrer trop modeste. N'ai-je pas achevé d'ailleurs de me compromettre, en soutenant le phénomène des tables par cela seul que je le savais vrai, sans me demander si cette opinion était suffisamment grave, si elle était admise, si elle n'était pas de nature à me compromettre aux yeux des gens *sensés!* Que voulez-vous! les esprits excessifs et absolus recommencent toujours à dire ce qu'ils pensent et à affronter le qu'en dira-t-on. C'est un mal dont on ne saurait les guérir. Si vous les pressez tant soit peu, ils vous feront des confidences plus singulières encore. Ils prétendent que les chimériques, ce sont ceux qui aspirent à fonder une société sans principes, une nation de Philintes d'où les Alcestes seraient ex-

16.

clus, qui remplacent les vérités par des compromis, qui font la guerre aux individualités vigoureuses, aux actes d'indépendance, aux croyances exclusives, ceux qui signent certains traités d'alliance entre la philosophie et le christianisme, ceux qui veulent une religion pour le peuple et non pour eux-mêmes, ceux qui font consister la souveraine habileté et la grande politique à se préserver des convictions énergiques qui pourraient être incommodes, le cas échéant.

Mais on va se récrier. Que parlez-vous d'ardeur, d'esprit chimérique ou absolu ! Il s'agit bien de cela ! c'est votre crédulité qu'on accuse !

Je comprends; un chrétien est nécessairement crédule ! On a beau jeu contre quelqu'un lorsqu'on peut dire : « Il est brave homme; mais il croit à la Bible.... Vous sentez qu'il n'a pas de peine par conséquent à croire aux tables tournantes. Ces têtes toutes pleines de merveilleux voient partout des prodiges et des miracles, des sorcelleries, des revenants, des anges et des démons, ces têtes-là ne sont que trop accessibles aux fables récemment importées au milieu de nous. »

Voilà ce qui se dit, ou du moins ce qui se chuchote à voix basse. Eh bien, je veux arracher leur dernier prétexte à mes contradicteurs.

Savent-ils en quoi elle consiste, cette crédulité qui accepte la Bible? Avoir cherché, examiné, lutté pendant des années; avoir connu les angoisses du doute, s'être enfin rendu en présence de preuves telles qu'il y aurait cent fois plus de crédulité à les rejeter qu'à les admettre; prendre au sérieux chaque parole des saints livres; humilier sa raison en présence des mystères qu'ils révèlent, mais refuser tout accès aux mystères qui ont

une autre origine; de quel nom cela doit-il s'appeler? Je crois à toutes les déclarations de l'Écriture; j'y crois et j'y trouve la paix de mon âme, la base inébranlable sur laquelle repose mon être moral; est-ce à dire que mon âme soit ouverte par cela même aux sortiléges et aux légendes? La vérité, au contraire, me défend contre les fables; la foi me détourne des crédulités.

Ah! je voudrais faire comprendre au lecteur à quel point la croyance chrétienne est incompatible avec ces honteuses et puériles inventions que la superstition ose encore colporter. Je voudrais exprimer comme je le sens le dégoût qu'excitent ces impurs miasmes chez l'homme habitué à respirer l'air pur, celui des hautes cimes, celui de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ma seconde partie montrera si j'ai du faible pour le surnaturel apocryphe, si je donne aisément accès aux anecdotes merveilleuses, aux faux miracles, aux sortiléges et aux revenants.

Mon scepticisme est tel en pareilles matières, qu'il avait suffi d'abord des prétentions révélatrices des tables pour me rendre obstinément hostile au grand phénomène physique qu'elles mettent en lumière. Je m'accuse d'avoir levé les épaules plus haut que personne, d'avoir tenté les expériences avec le désir de les voir manquer, de les avoir contestées dans tous leurs détails, de ne m'être rendu enfin qu'à la dernière extrémité.

J'en suis fâché pour ceux qui aimeraient à me supposer crédule; ils se sont mal adressés. Sauf le parti qu'on peut toujours tirer de l'assimilation générale entre ces deux termes, chrétien et tête faible, je ne leur fournirai pas matière à se récrier.

Et maintenant, laissant les explications personnelles dont il ne faut pas abuser, même quand elles sont devenues inévitables, j'aurais bien envie de demander de quel côté sont les esprits faibles et les gens crédules : du côté de ceux qui craignent la lumière, qui ne veulent pas voir ce qui est, qui repoussent les faits sans consentir à les examiner, qui se cramponnent à leur science définitive, à leurs lois physiques promulguées dans les formes, arrêtées et parafées *ne varietur*, qui reculent devant une loi nouvelle, comme si le monde devait crouler le jour où il cesserait de marcher « selon les règles ; » ou du côté de ceux qui cherchent le grand jour, qui vérifient, qui regardent, qui expérimentent, qui aiment la vérité, qui croient à la vérité, qui ne tremblent jamais pour elle, persuadés qu'elle grandit toujours à mesure que l'homme s'élève, semblable à ces grandes montagnes qui nous semblent d'autant plus hautes que nous sommes montés plus haut nous-mêmes afin de les contempler.

Cette foi sans réserve à la vérité explique pourquoi je ne me suis pas arrêté devant une objection, la plus grave de toutes, qu'on s'étonne peut-être de n'avoir pas vue paraître encore, et qui servira de transition naturelle entre la première et la seconde partie de mon travail.

« Vous auriez dû vous abstenir, nous dit-on, car vous ouvrez la porte aux superstitions. Ce qui n'est pour vous qu'un phénomène physique, sera pour le plus grand nombre un phénomène surnaturel. Les tables tournantes devaient conduire et ont conduit

aux tables parlantes, et il était impossible qu'il en fût autrement. On n'arrête pas les gens qu'on a lancés. Le plus sûr est d'étouffer à leur naissance les vérités qui menacent de devenir dangereuses plus tard. »

Je ne crois pas et j'espère que je ne croirai jamais à la théorie des vérités dangereuses; théorie infâme, qui n'est inventée que pour arrêter tout progrès, pour justifier tout despotisme, pour réhabiliter les crimes du passé et préparer ceux de l'avenir.

Certes, à le prendre par là, le christianisme aurait été au premier rang des vérités dangereuses, de celles qu'une certaine sagesse aurait supprimées pour n'avoir pas à les défendre. Nier est plus simple que de préserver, et notre lâcheté trouve son compte à répudier ce rude métier qui est le nôtre, le métier de gardiens vigilants du vrai, de combattants toujours armés contre des erreurs toujours renaissantes. Retranchez un principe, vous retrancherez en même temps toutes les conséquences bonnes ou mauvaises, légitimes ou illégitimes qui viendront s'y rattacher un jour; coupez un arbre, vous tuerez du même coup les branches utiles et celles qui exigeraient plus tard l'action de votre serpette. L'Évangile, je le répète, aurait dû être rejeté au temps des apôtres; les gens prudents auraient dû y pourvoir alors. N'était-il pas évident qu'une telle doctrine, par cela même qu'elle s'adressait aux sentiments les plus profonds du cœur de l'homme, ne manquerait pas de soulever plus d'orages qu'aucune autre? Était-il si difficile de prévoir qu'elle serait plus féconde qu'aucune autre en hérésies, en querelles, en violences? Quel fanatisme, que d'impostures, que de persécutions atroces, que de guerres religieuses on aurait épar-

gnés à notre pauvre terre, en repoussant d'une main ferme cette vérité imprudente, fatale, qu'on nomme le christianisme!

Cette vérité, et beaucoup d'autres. La chimie ne devait-elle pas avoir ses alchimistes, et l'astronomie ses astrologues? Arrière donc la science des astres et l'analyse des corps! Arrière! nous avons trouvé le moyen de n'avoir plus d'erreurs; c'est de ne plus avoir de vérités, plus de sciences, plus d'idées. Les crétins se trompent moins parce qu'ils pensent moins.

Je doute que la recette soit bien sûre. A mon avis, sans la chimie, nous aurions encore des alchimistes, nous aurions encore des astrologues sans l'astronomie, et si jamais on triomphe des superstitions et des intolérances religieuses, ce sera à force de religion. Le vrai ne saurait nuire. Elle est encore plus sotte que méchante la doctrine de ces obscurantistes qui vont répétant : « Renonçons au libéralisme, car il y a des radicaux. Renversons les tribunes, car on y prononce de funestes discours. Supprimons les journaux, car on en abuse. Maintenons l'esclavage, car les noirs libres ne travaillent pas. Retranchons la liberté des cultes, car les hérétiques en font usage autant que les orthodoxes. »

Il y aurait une noble histoire à écrire, celle de la vérité détruisant par sa seule force toutes les folies qui naissent incessamment sous ses pas. Dieu lui a donné cette admirable puissance. Le système des erreurs utiles est un blasphème et une impiété. Le mal moral n'est vaincu dans nos cœurs que par la vérité révélée; le mal social ne sera vaincu que par des vérités sociales; le vrai libéralisme triomphera des tendances

radicales, et il est réservé à la vraie économie politique de ruiner les dogmes socialistes qu'une science insuffisante a accrédités.

Et pour en revenir à la question spéciale qui nous occupe, si l'on ne veut pas que l'Europe donne, en plein XIXe siècle, le honteux spectacle d'un retour aux sorcelleries du moyen âge, il n'y a pas un moment à perdre; que la science fasse son œuvre, qu'elle étudie et expose les faits, qu'elle cesse de reculer devant une vérité nouvelle. La vérité, ici comme partout, à présent comme toujours, sera le grand remède. On abuse des tables, occupez-vous des tables! On détourne le phénomène de sa nature réelle, étudiez le phénomène et constatez sa nature! Il n'y a ni magie ni sortilége qui résiste à une enquête scientifique assez sincère pour tenir compte de tous les faits.

Nous en avons fait l'expérience. Il y a autant de superstitions à Valleyres qu'ailleurs; il y a autant de curiosité, et la tentation d'essayer des divinations, de se plonger dans le surnaturel n'y est pas moins vive. Qu'est-il arrivé cependant? Ce lieu où tant de tables ont tourné n'a pas été hanté par le plus petit Esprit. Ces intelligences excitées par une recherche persévérante n'ont pas penché un seul instant vers le merveilleux. Pourquoi cela? parce que nous avons regardé la vérité en face, et parce que la vérité prise au sérieux nous a protégés, ainsi qu'il arrive toujours. Plus nous étions affermis par les faits dans notre foi à l'agent physique qui entraîne les tables, et plus nous étions détournés des explications diaboliques. A qui voit de ses yeux la mise en jeu d'une loi naturelle, l'idée de mettre les démons en scène paraît insensée. Mais si

nous avions suivi une marche différente, si nous avions cédé aux suggestions académiques, si nous avions essayé de nier l'action d'un fluide; oh! alors, les faits subsistant malgré les dénégations, il aurait bien fallu recourir à un autre procédé pour en rendre compte. Nous aurions eu nos mystères et nos évocations.

Loin de les avoir, nous n'avons pas même pu comprendre que des hommes d'ailleurs éclairés se soient abandonnés à de telles aberrations. Tout est si matériel, si physique dans les expériences des tables! lorsqu'on les prend telles qu'elles sont, on se sent, on se voit en pleine science naturelle. Étranges Esprits, convenez-en, que ceux dont la présence dépendrait d'une rotation, dépendrait du froid ou du chaud, de la santé ou de la maladie, de l'entrain ou de la lassitude d'une troupe de magiciens sans le savoir! J'ai la migraine ou j'ai la grippe; donc les démons ne pourront pas venir ici aujourd'hui!

Il y a quelque chose de plus puissant contre les superstitions naissantes que les mandements d'évêques qui se multiplient depuis quelque temps; c'est d'étudier et de proclamer la vérité physique qui s'est manifestée avec tant d'éclat. Que si, au contraire, on persiste à contester sans avoir rien vu, à railler sans savoir pourquoi; si l'on multiplie les anathèmes scientifiques et religieux sans daigner jeter les yeux sur les faits; si l'on enveloppe le tout dans un triple nuage de vagues terreurs et de suspicions mal définies, il arrivera que le flot des crédulités ridicules achèvera de nous envahir. L'histoire des derniers mois ne peut laisser aucun doute à cet égard, et il ne nous manquerait plus qu'une dé-

fense de la police pour achever de fonder chez nous la foi aux nouveaux prodiges.

Telle est la conviction qui m'a soutenu dans mes réclamations et dans mes recherches. Sans elle je n'aurais pas agi, parlé, écrit; je n'écrirais pas encore à l'heure qu'il est. Mais je savais et je sais que la vérité pure et simple aura, pour nous retirer du bourbier où nous enfonçons, une force que ne possèdent ni la police, ni les évêques, ni les académies.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ANNEXES

Il me semble utile de reproduire ici les quelques pages que j'ai publiées précédemment sur la question des tables tournantes. Tout en manifestant les progrès successifs de ma pensée, elles montreront que j'ai adopté dès l'origine ma position actuelle, et que je ne m'en suis jamais écarté. Certitude et importance du phénomène physique, absurdité du fait surnaturel, telle était déjà ma thèse lorsque j'adressais les lettres suivantes au *Journal de Genève*, au *Journal des Débats* et à l'*Illustration*.

JOURNAL DE GENÈVE

26 mai 1853.

Valleyres (Vaud), 12 mai 1853.

Messieurs,

C'est poussé par un sentiment de *devoir* que je m'adresse à vous. Toute vérité nous oblige, et nous sommes toujours tenus de protester contre cet étrange et commode dédain que certains savants (sans compter les ignorants) opposent aux faits dont ils ne connaissent pas l'explication.

Tel est le sentiment qui me porte, malgré mon incompétence scientifique, à vous transmettre le récit de l'expérience qui vient d'avoir lieu ici aujourd'hui. Loin de m'associer à la pensée qui inspire le dernier compte rendu de M. Foucault dans le *Journal des Débats*, je soutiens que rien n'est moins philosophique que d'établir *à priori* l'impossibilité des choses qu'on refuse de vérifier. Quand je vois M. Foucault féliciter les académies de n'avoir donné aucune attention aux *tables tournantes*, je me pose deux questions :

1° Les académies auraient-elles la prétention de concevoir tout ce qu'elles admettent? Si la transmission de ma volonté

à un meuble qui est devenu en quelque sorte mon membre, est incompréhensible, la transmission de ma volonté à ma jambe ou à mon bras se comprend-elle beaucoup mieux?

2° Est-il permis de considérer comme un sujet de plaisanteries la question, si sérieuse en elle-même, de savoir si l'esprit humain vient ou non de soulever un des voiles qui lui cachent les grandes lois divines, et de reconnaître une fois de plus sa prodigieuse ignorance?

Je crois qu'une de ces lois vient d'être découverte. Au reste, l'opinion publique en jugera. Elle en jugera, en dépit des haussements d'épaules ou du silence concerté de ceux qui semblent contester aux simples mortels le droit d'observer les faits et de les apprécier au moyen de leur bon sens. S'il faut un diplôme pour en parler, je dois me taire, comme les laïques du moyen âge se taisaient en présence des théologiens. Mais vous penserez peut-être, messieurs, que nous n'en sommes pas encore tout à fait revenus là, et vous voudrez bien accueillir le récit que j'ai à vous faire, avec les réflexions qui en ont motivé l'envoi.

Nous avons pris une table de frêne, dont le plateau a 80 centimètres de diamètre. Il est monté sur une lourde colonne du même bois, qui se termine par trois pieds, distants entre eux de 55 centimètres.

Les personnes qui ont pris part à l'expérience sont deux savants botanistes, MM. Muret et Reuter, M. le pasteur Tachet, M. Boissier, plusieurs domestiques, trois enfants de onze à quinze ans, ma femme et moi.

La table a eu beaucoup de peine à se mettre en mouvement. Ce n'est qu'au bout d'une heure environ qu'elle a commencé à tourner. Le mouvement, très-contrarié d'ailleurs par les inégalités du parquet, a fini cependant par s'opérer dans les deux sens opposés, selon notre volonté. Cette volonté suffisait aussi pour l'arrêter brusquement.

Je n'insiste d'ailleurs pas sur ce point. Le phénomène de la rotation, s'il était seul, ne me paraîtrait pas entièrement

concluant. Je suis défiant quoique je ne sois pas académicien, et j'admets qu'il est possible (à la rigueur) qu'une impulsion mécanique soit involontairement imprimée.

Mais la rotation ne sert qu'à préparer d'autres phénomènes, dont il est impossible de demander l'explication à une action musculaire quelconque.

Chacun de nous à son tour a adressé à la table des ordres auxquels elle a ponctuellement obéi, et je réussirais difficilement à vous peindre le caractère étrange de ces mouvements, de ces coups frappés avec une netteté, avec une solennité qui nous épouvantait presque. — « Frappe trois coups, frappe dix coups. Frappe avec ton pied gauche, avec ton pied droit, avec le pied du milieu. Lève-toi sur deux de tes pieds, sur un seul de tes pieds, tiens-toi debout, résiste à l'effort de ceux qui, placés du côté où tu te lèves, cherchent à te ramener à terre. »

Après chaque commandement, la table obéissait. Elle opérait des mouvements qu'aucune complicité involontaire ou volontaire n'aurait pu provoquer, car nous aurions vainement tenté ensuite de l'amener et de la maintenir par une pression des mains dans la situation qu'elle prenait sur un seul pied, résistant d'une manière incontestable aux efforts destinés à la faire redescendre.

Chacun de nous a donné les ordres avec un égal succès. Les enfants se sont fait obéir comme les grandes personnes.

Il y a plus. On est convenu que celui qui commanderait ne prononcerait pas à haute voix le nombre des coups, mais se contenterait de les penser, après les avoir communiqués à l'oreille de son voisin. Eh bien ! la table a obéi. Il n'y a jamais eu la moindre erreur.

Chacun a ordonné à la table de frapper autant de coups qu'il avait d'années, et la table a indiqué notre âge tel qu'il était dans notre esprit, se hâtant même de la manière la plus comique lorsque le nombre des coups à frapper était un peu considérable. Je dois avouer, à ma honte, que j'ai été re-

pris par elle, car ayant involontairement diminué mon âge, la table a frappé 43 coups au lieu de 42, parce que ma femme avait pensé au chiffre véritable.

Enfin, après avoir continué pendant plus d'une heure ces expériences, auxquelles les voisins et les valets de ferme sont venus prendre part, j'ai senti qu'il était temps d'y mettre un terme. J'ai ordonné à la table de se dresser, de se dresser encore, et de se renverser de mon côté, ce qu'elle a fait.

Agréez, etc.

A. DE GASPARIN.

JOURNAL DES DÉBATS

30 août 1853.

Valleyres (Vaud), 13 août 1853.

Monsieur,

Il faut absolument que quelqu'un réponde à votre feuilleton du 15 juillet sur les tables tournantes; il faut qu'avec les égards dus au mérite de M. Foucault, on puisse opposer des *faits* aux assertions qu'il a émises. Ceux qu'il classe parmi les niais et parmi les illuminés ont sans doute le droit d'être entendus avant de subir leur sentence. Un droit ! je me trompe : il y a plus que cela ici, il y a un devoir à remplir, et vous l'avez certainement prévu lorsque vous avez inséré le jugement aussi expéditif que faiblement motivé qui atteint un grand nombre de vos lecteurs. A défaut de contradicteurs plus compétents, j'ose me présenter, et je croirais vous faire

injure en sollicitant l'insertion de ma lettre. Votre impartialité m'en est garant.

Le compte rendu du 15 juillet était un réquisitoire. Après un réquisitoire, les accusés ont toujours la parole. Ce n'est pas mon affaire de discuter les opinions de M. Foucault; c'est mon affaire de protester, quand l'exposition des opinions fait place à l'appréciation des personnes. M. Foucault a parlé de « profond dégoût, » de « scènes burlesques, » de « comédie, » de « bandes d'illuminés. » Il a versé à pleines mains le ridicule. Il a déploré l'imbécillité du siècle, et montré le savant, c'est-à-dire l'homme des sciences exactes, conservant seul son bon sens au milieu de ces pauvres ignorants, légistes, administrateurs, philosophes, agriculteurs, hommes politiques, *canaille*, *sotte espèce*, qui sont la proie des illusions, des superstitions les plus honteuses, et qui ne savent ni observer ni raisonner. Rien de plus imposant que l'apparition du représentant unique de l'intelligence humaine, qui daigne se mêler un moment à la tourbe. Il est vrai qu'il se souvient de sa dignité : « Gardez-vous de supposer, dit M. Foucault, que le grand physicien (M. Faraday) se soit bourgeoisement installé en face d'un guéridon pour le faire tourner sous l'imposition de sa propre main. » *De sa propre main!* Hélas! c'est précisément ce qui a manqué à M. Faraday. S'il avait poussé la condescendance envers les simples mortels jusqu'à se servir comme eux de sa propre main, il aurait peut-être évité de compromettre une belle renommée scientifique par la découverte d'une prétendue démonstration qui ne démontre rien et qui ne s'applique à quoi que ce soit.

Permettez, monsieur, qu'avant d'aborder les questions techniques, j'insiste sur ces observations générales. Elles ont plus d'importance que la rotation des tables, et, à vrai dire, ce sont elles qui me mettent la plume à la main. Notre époque n'est que trop livrée au despotisme des sciences positives. Elle n'est que trop disposée à réserver pour elles seules

le titre de sciences. Je voudrais qu'on songeât enfin à combattre une usurpation décidément excessive. Il y a d'autres savants que ceux qui emploient les formules algébriques ; il y a d'autres vérités que celles qui se démontrent par des théorèmes; il y a d'autres faits que ceux qu'aperçoit le télescope ou que met à nu le scalpel; il y a d'autres lois naturelles que celles dont les académies ont arrêté la promulgation; il y en a qu'elles tiennent à ne pas reconnaître et qui excitent chez elles des répugnances extrêmes, parce qu'elles menacent nos tendances matérialistes en étendant le domaine de l'âme et de la volonté.

Or qu'arrive-t-il? Au moment où l'orgueil des sciences exactes éclate comme jamais il n'avait éclaté, au moment où elles multiplient leurs découvertes et pensent avoir pénétré tous les secrets de la création, survient une petite observation, fâcheuse, imprévue, qui ne se laisse classer dans aucune des catégories officielles. Ira-t-on refaire les catégories pour si peu de chose? Les savants renonceront-ils à leur infaillibilité? Confesseront-ils leur ignorance et leurs limites? Non. Il est plus simple de contester d'avance au fait nouveau le droit d'exister. Il ne doit pas exister, donc il n'existe pas; il n'y a pas de place pour lui dans ce monde. Les académies, qui savent tout et qui comprennent tout, ne sauraient qu'en faire. Jugez s'il est difficile de crier haro sur lui et d'ameuter la masse des ignorants qui affichent la prétention d'être les *gens sensés* par excellence, et dont la profession ici-bas consiste à se tenir « au gros de l'arbre, » selon l'expression de Bassompierre, ne s'écartant jamais des opinions orthodoxes, affirmant d'autant plus qu'ils pensent moins, manifestant leur supériorité par un rigorisme hautain à l'égard des idées suspectes !

Eh bien ! voilà ce qui me révolte. Au nom du véritable esprit philosophique, je dénonce les décisions *à priori* et les refus d'examen. Au nom du véritable esprit scientifique, je dénonce la prétention de repousser une chose nouvelle par

cela seul qu'elle est nouvelle et qu'elle ne se range sous aucune des étiquettes convenues. Au nom du véritable esprit de liberté, je dénonce l'oppression qu'on prétend exercer en étouffant sous les clameurs ou sous un silence concerté les découvertes qui contrarient la théorie admise. On a le droit de dédaigner, *mais après avoir étudié;* le dédain qui précède l'étude s'appelle abus de pouvoir. M. Foucault y a poussé et il s'en félicite. « L'Académie des sciences, dit-il avec l'accent du triomphe, l'Académie des sciences a répondu en général par un dédaigneux silence ; elle n'a pas voulu s'occuper des communications qui lui ont été adressées à ce sujet; elle les a considérées comme non avenues. »

De quel côté est la crédulité, je le demande, du côté de ceux qui ferment les yeux ou du côté de ceux qui les ouvrent, qui comparent, qui expérimentent, qui sont décidés à mettre les faits au-dessus de leurs systèmes au lieu de mettre leurs systèmes au-dessus des faits? Il existe une crédulité négative, qu'on le sache bien. On est crédule en refusant de croire, comme on est crédule en croyant. Ceux qui s'endorment sur le commode oreiller des opinions toutes faites et qui ne commettent jamais l'imprudence d'avoir un avis à eux sont les plus crédules des hommes.

Les plus crédules et les moins courageux! Nos sociétés modernes périssent faute de courage, faute de convictions indépendantes. Nous ne conservons rien, parce que nous ne croyons à rien, et nous ne croyons à rien parce que nous adoptons une fois pour toutes la croyance de tout le monde. Nous n'avons jamais que les idées qu'il est de bon ton d'avoir, et nous en changeons par conséquent lorsque la mode change.

C'est l'amour de la vérité qui nous manque. Aux yeux de l'homme qui aime la vérité, il n'y a pas de vérités indifférentes. Il se sent pressé de défendre celles qui sont méconnues, et il le fait sans calculer les conséquences en ce qui le concerne. On le jugera imprudent, on trouvera qu'il aurait

dû se ménager, se respecter, se réserver pour des sujets plus sérieux ! Qu'importe ? La défense du vrai n'est au-dessous de personne. Celui qui laisse maltraiter une vérité, si petite soit-elle, est aussi lâche que celui qui laisse maltraiter un homme dans la rue. Nous nous devons à qui a besoin de nous.

Vous comprenez maintenant, monsieur, le sentiment qui me pousse à vous adresser ces lignes. Je suis aussi défiant qu'un autre ; je conçois, j'honore, j'approuve la défiance en pareille matière ; j'ai levé les épaules comme un autre quand on a commencé à parler des tables; j'ai refusé de croire avant d'avoir vu ; même après avoir vu, j'ai tenu à revoir, à revoir plusieurs fois, avec des précautions et un contrôle scientifiques ; j'ai écarté les expériences dont le résultat pouvait s'expliquer par une action musculaire quelconque, volontaire ou involontaire; enfin j'ai été aussi rigoureux, plus rigoureux envers le phénomène dont il s'agit que M. Faraday et M. Foucault. Mais je n'ai pas décidé d'avance que le phénomène *devait* être une illusion et que ses partisans *devaient* être des illuminés. Telle est la différence entre leur conduite et la mienne. La différence entre les résultats n'a pas été moindre, et il est bien temps que je vous en dise quelques mots.

M. Faraday ne s'est occupé que de la rotation ! c'est commode. Est-ce équitable ? Quant à moi, j'ai senti qu'il était absurde de se renfermer dans l'étude d'un fait qui prêtera toujours, quoi qu'on fasse, aux interprétations les plus diverses. Quand la table tourne, il est impossible de prouver mathématiquement qu'une action musculaire inconsciente ne détermine pas le mouvement. Sans doute cela est infiniment peu probable, et ceux qui ont assisté à des expériences où la table reste obstinément immobile, malgré la bonne volonté des assistants, malgré leurs ordres répétés et leur excitation nerveuse, tandis que d'autres fois deux ou trois minutes suffisant aux mêmes personnes pour amener une rotation éner-

gique, ceux-là auront de la peine à admettre l'explication tirée d'une impulsion mécanique involontaire. Toutefois il suffit que le doute soit permis; le doute doit prévaloir. Vous voyez que je suis de bonne composition.

Il s'agit donc de se renfermer dans un ordre de faits où l'illusion ne soit pas concevable, et où l'action involontaire soit tellement hors de cause, que l'action volontaire et la fraude elle-même ne puissent produire aucun résultat.

Cet ordre de faits se trouve essentiellement dans l'accomplissement *des ordres non exprimés.*

J'ai donc pris une table de frêne dont le plateau a 80 centimètres de diamètre, et qui est montée sur une lourde colonne du même bois, terminée par trois pieds distants entre eux de 55 centimètres. Elle a été mise en mouvement, puis l'expérience décisive a commencé.

Je dis « l'expérience, » je devrais dire « les expériences; » car ce que je rapporte ici a été renouvelé et vérifié bien des fois, et les expériences, séparées par des intervalles de plusieurs jours ou de plusieurs semaines, ont eu un grand nombre de témoins parmi lesquels on compte des hommes qui ne sont rien moins qu'ignorants, crédules ou illuminés.

Voici comment nous avons procédé :

On a décidé qu'afin que le fait fût concluant, il fallait que la table obéît douze fois de suite[1], sans la moindre erreur. Un des témoins inscrivait sur un morceau de papier le nombre des coups que devait, selon lui, frapper la table; puis il montrait en secret le papier à celui des expérimentateurs qu'il chargeait de donner l'ordre. Toutes les autres personnes qui entouraient la table avaient les yeux fermés et ne les ouvraient qu'après la fin de l'opération. Il était donc absolument impossible que le chiffre demandé fût connu ou

[1] J'indique ce chiffre douze, qui a été celui de la dernière expérience. Nous avons d'autres fois exigé le succès non interrompu de vingt, de trente commandements successifs.

soupçonné par aucune d'elles. Ce n'était pas tout : afin que la personne qui connaissait seule le chiffre ne pût pas déterminer elle-même le mouvement par une pression involontaire ou volontaire, on lui imposait le plus souvent la condition d'adresser son commandement au pied placé immédiatement devant elle et sur lequel, par conséquent, elle n'avait aucune action.

Les choses étant ainsi réglées, douze nombres ont été successivement communiqués à des personnes dont l'autorité sur la table était constatée, et douze fois le pied désigné s'est levé et a frappé distinctement le chiffre qui n'était connu que d'un seul des dix expérimentateurs formant la chaîne. Ces chiffres étaient impossibles à prévoir ; ceux qui les écrivaient y avaient mis une malice bien naturelle. Les nombres étaient tantôt très-petits, et tantôt très-élevés. Une fois nous avons été surpris de voir que le pied demeurait immobile, malgré l'ordre qu'il venait de recevoir. L'explication ne s'est pas fait attendre : le chiffre inscrit sur le papier était zéro ! Ceux qui croient à une action involontaire voudront bien expliquer comment ces neuf personnes, persuadées que le pied devait se lever, ne lui ont imprimé aucun mouvement, par cela seul que la dixième personne (sans action sur le pied placé devant elle) savait que son commandement correspondait au chiffre zéro.

Nous avons voulu éprouver alors jusqu'où pouvait aller la force communiquée à la table : nous avons fait monter sur elle un homme qui pèse 87 kilogrammes ; nous avons ordonné à la table de tourner, et après de longs délais, des tentatives, des craquements, elle y est parvenue. Nous lui avons ordonné de frapper des coups, et elle y est également parvenue ; nous lui avons ordonné de se dresser entièrement et de renverser son fardeau, elle s'est dressée[1].

[1] Cette expérience n'a pas toujours réussi. La puissance, qui varie avec les personnes, varie aussi avec les jours.

Ici, qu'il me soit permis de présenter une remarque. Je ne mentionne que les faits que nous n'avons pas pu réaliser en y mettant ensuite toute notre force et toute notre mauvaise foi. Pour chaque expérience, nous avions institué ce que nous appelions *le contrôle de la fraude*. Nous étions décidés à considérer comme nulles toutes celles que notre action musculaire volontairement appliquée parviendrait à faire réussir. C'est ainsi qu'après la cessation du phénomène nous nous sommes placés autour de la même table et que l'un de nous a essayé, par fraude, de déterminer le pied placé devant lui à frapper le chiffre auquel il pensait. Inutiles efforts! l'immobilité a été complète. Lorsque les autres membres de la chaîne cherchaient à imprimer le mouvement, ils y parvenaient sans doute; mais alors le mouvement avait lieu même quand le nombre pensé était zéro. Nous avons ensuite combiné toutes nos forces, dans le but de faire tourner et frapper la table chargée comme je le disais tout à l'heure; nous avons appuyé afin qu'elle se dressât, et nous n'avons pas réussi.

Il me semble que ceci signifie bien quelque chose. Ceux qui croiraient que la combinaison des forces involontairement exercées par des doigts qui n'ont aucune apparence de tension dépasse de beaucoup les forces volontairement exercées par des doigts qui se crispent et se roidissent pour obtenir un résultat, ceux-là nous sembleraient mériter mieux que nous l'accusation de *crédulité*. Ils la mériteraient surtout s'ils mettaient par-dessus le marché l'exécution des *ordres non exprimés* au compte de l'intégration des forces infinitésimales!

Je veux appeler l'attention sur une dernière circonstance du phénomène qui nous incorpore en quelque sorte un meuble, qui le transforme momentanément en un de nos membres et qui le fait obéir à notre volonté en vertu d'une loi aussi mystérieuse que celle qui met notre corps à la disposition de notre âme et qui transmet des millions d'ordres à nos

divers muscles sans que notre intelligence perçoive autre chose que l'acte définitif seul voulu par nous et à l'accomplissement duquel concourent tous les actes particuliers, actes inconscients, inexplicables, et qui n'en sont pas moins réels. Le phénomène en question n'est pas indifféremment et également produit par tout le monde. Il n'est pas davantage en rapport avec la vigueur physique, ou la force de la volonté, ou l'excitation nerveuse de chacun. Il y a des personnes très-fortes, très-énergiques et très-nerveuses (très-convaincues, en outre), et qui ne se font guère obéir.

Ce fait, qui me paraît de nature à renverser beaucoup d'hypothèses explicatives, nous a donné l'idée de chercher la mesure de l'action exercée par chacun des expérimentateurs. Constater cette action, c'était quelque chose; la mesurer, c'était un pas de plus. Voici comment nous y sommes parvenus :

Nous avons remarqué une personne dont les commandements étaient toujours suivis d'une exécution particulièrement nette et prompte. Nous l'avons successivement mise aux prises avec chacun des autres expérimentateurs. On communiquait secrètement un chiffre élevé à son adversaire, et un chiffre plus faible à elle. L'adversaire donnait l'ordre à la table de frapper le nombre de coups pensé par lui, et il s'agissait de savoir si la personne dont je parle parviendrait à arrêter la table au chiffre qu'elle pensait elle-même. Or sa volonté l'a toujours emporté; toujours, au chiffre précis qui lui avait été secrètement indiqué, elle a empêché l'exécution du commandement.

Alors nous avons essayé l'expérience inverse. Cette personne a été chargée de commander et a reçu communication des chiffres élevés, tandis que chacun des autres expérimentateurs à son tour devait s'efforcer de supprimer les coups à partir du nombre moins considérable dont on lui avait donné connaissance. Le résultat a été identique. Nul n'a pu empêcher la table d'obéir jusqu'au bout; mais rien n'était plus

comique que la difficulté visible avec laquelle elle achevait sa tâche depuis le moment où les deux chiffres et les deux volontés cessaient de coïncider; rien n'était plus significatif que sa vigueur, sa prestesse et son élan dès qu'on invitait l'adversaire à cesser son opposition. On eût dit une voiture à laquelle on ôte brusquement son sabot et qui roule précipitamment sur la pente.

Enfin on a trouvé la balance exacte des actions. A la personne la plus puissante on a opposé d'abord deux enfants qui ont été sur-le-champ vaincus, puis deux hommes qui n'ont pas mieux réussi, puis deux autres, dont l'un s'est trouvé presque en état de lutter seul. Réunis, ils ont coupé l'exécution du commandement à la limite qui leur avait été fixée.

Je répète que tout cela s'est accompli à maintes reprises, avec des précautions minutieuses, en présence de témoins soupçonneux et qui ne se sont rendus qu'à l'évidence absolue.

Je répète qu'on a eu soin de faire adresser la plupart des commandements au pied placé devant l'expérimentateur qui connaissait le chiffre, pied sur lequel il ne pouvait agir, ainsi qu'il est aisé de le concevoir et que nous l'avons constaté plusieurs fois.

Je répète que les chiffres étaient communiqués à cet expérimentateur seulement, et cela par le moyen de l'écriture, afin d'éviter que le nombre des coups à frapper ne pût être soupçonné à un degré quelconque par les neuf autres personnes qui formaient la chaîne et qui tenaient les yeux fermés pendant la durée entière de l'opération.

J'ai passé sous silence ce qui n'a pas un caractère scientifique, l'imitation des airs chantés, les danses, l'exécution inimitable de l'ordre : « Frappe des coups énormes, frappe des coups très-petits; qu'on les entende à peine. » Je me suis arrêté aux faits qu'aucune complicité volontaire ou involontaire ne saurait expliquer, et qui révèlent une loi

jusqu'ici inconnue, soulevant ainsi un coin du voile qui nous dérobe encore en grande partie l'organisation réelle de l'univers.

Une loi, ai-je dit ; et en effet il n'est question *ni de divination, ni de miracle, ni de magie*. Les tables ne devinent rien, et elles savent même si peu ce que vous avez dans l'esprit, que si votre volonté ne les arrête pas au moment où se termine le chiffre pensé, elles continueront indéfiniment, frappant parfois cent, cent cinquante coups, et plus encore. Les tables ne se meuvent pas en dehors des conditions naturelles ; pour se soulever, elles ont besoin de rencontrer un point d'appui, une inégalité du parquet, et elles glissent jusqu'à ce qu'elles l'aient trouvée. Les tables ne volent pas. Les tables ne révèlent pas ce qui n'est pas dans la pensée et dans la volonté de l'expérimentateur ; quand on veut les charger d'autre chose que d'obéir comme des membres, on arrive à des erreurs continuelles.

On dirait vraiment, à entendre certaines personnes, que le mouvement des tables se rattache à des maléfices, à une influence diabolique ! Je tiens à leur faire connaître deux circonstances qui calmeront leurs appréhensions. D'abord l'horrible mystère ne s'accomplit qu'à la condition d'un certain nombre de rotations ; c'est en tournant que la table se charge, reprend des forces quand elle est fatiguée, et se met en état d'obéir. Ceci n'est déjà pas trop infernal et ressemble bien plutôt à une loi naturelle ; mais voici qui est encore mieux : au milieu des évolutions de la table, il suffit de rapprocher d'elle un morceau de verre pour gêner ses mouvements, et de poser ce verre sur elle pour l'arrêter tout à fait. Quand ce verre est placé près d'un des bords du plateau, il provoque le soulèvement du bord opposé. Des magiciens qui redouteraient à ce point le contact du verre appartiendraient, on en conviendra, à une catégorie inconnue jusqu'ici.

Que les chrétiens se rassurent donc ! il ne s'agit ni de via-

ler la défense proclamée par Habacuc (chap. II, versets 18, 19 et 20), où *le bois* n'est mentionné que dans le sens d'*idoles de bois*, ni de renouveler les opérations condamnées par Tertullien (*Apologétique*, chap. XXIII), où se trouve la phrase curieuse : « Les magiciens envoient des songes, ayant pour auxiliaires la puissance des anges et des démons qu'ils invoquent *et par lesquels des chèvres et des tables se forment à la divination.* » Il n'y a ici ni divination d'aucune sorte, ni anges ni démons invoqués. Le charlatanisme s'emparera et s'est emparé du phénomène nouveau, comme il s'empare de tout. Qui en doute? Mais un phénomène vrai ne devient pas faux par cela seul que des charlatans s'en emparent.

Que les savants se rassurent aussi. Il ne s'agit pas d'échapper à l'ordre des faits naturels, il s'agit d'en introduire un qui paraît impossible parce qu'il est nouveau. Tout fait nouveau sent la magie. Attendez un peu, et les académies lui feront sa place, et, une fois casé, il nous paraîtra le plus simple du monde, aussi simple que le contact en nous de la pensée et de l'étendue, aussi simple que le retour par la terre du courant magnétique de nos télégraphes, dont le circuit se complète ainsi d'une manière inconcevable, aussi simple que la circulation du sang déclarée impossible et antiscientifique dans son temps.

Il y a quelque chose de très-respectable, je le reconnais, dans la crainte que l'on éprouve de se laisser entraîner sur un terrain où cesserait la catégorie des faits scientifiquement observables et où l'on côtoierait le miracle. Mais avant de s'abandonner à ces craintes, on aurait dû se demander d'abord s'il existe un rapport quelconque entre le miracle qui rend la vie ou la santé, et le mouvement momentané imprimé à un meuble passif qui retombe ensuite aussi inerte que devant, puis si le phénomène des tables ne comporte aucune explication naturelle. Or on conçoit des explications, et j'en indiquerai une. Je n'ai pas d'ailleurs l'imprudence de la donner pour vraie; je la présente comme *possible*, afin de

montrer que nous ne sortons pas du terrain des vérités physiques. Supposons qu'un fluide soit émis par les expérimentateurs, et principalement par quelques-uns d'entre eux; supposons que ce fluide ait un mouvement, la rotation n'en résultera-t-elle pas? Supposons que ce fluide prenne la direction que lui imprime la volonté, et qu'il s'accumule dans le voisinage du pied auquel l'ordre s'adresse, le pied ne se lèvera-t-il pas? Supposons que le fluide fuie le contact du verre, le mouvement ne cessera-t-il pas lorsque le verre sera placé au centre de la table? Et dans le cas où le verre est placé vers un des bords, le fluide ne refluera-t-il pas vers l'extrémité opposée, de manière à la soulever immédiatement? Je n'affirme pas que les choses se passent ainsi; je dis qu'elles peuvent se passer ainsi sans miracle et sans sortilége. Le galvanisme, qui n'a rien de miraculeux, fait bien remuer des cadavres; je ne vois pas pourquoi il serait absurde de supposer qu'un autre agent fait remuer un morceau de bois.

Patience! le jour viendra où M. Foucault, qui est un homme de science et de conscience, regrettera d'avoir été si vif. Il se demandera alors quel rapport existe entre le phénomène tel qu'il est et cette prétendue réfutation de M. Faraday, qui a fait pousser tant de cris de victoire. Que démontre M. Faraday au moyen de ses disques superposés? Qu'il y a une force? personne n'en doute. Que nous ne faisons pas un miracle? nous le savions vraiment bien. Que dans une rotation imprimée, les disques supérieurs précèdent les disques inférieurs? cela va sans dire. Cela va sans dire, et cela ne prouve rien : d'abord parce que l'obliquité du mouvement n'en résulte en aucune manière; ensuite parce que l'action oblique, fût-elle manifestée, n'est pas mesurée; enfin et surtout parce que le phénomène de la rotation n'est pas celui que nous mettons en avant, n'ignorant pas qu'il prête aux objections, et qu'une loi nouvelle demande à s'appuyer sur des faits absolument incontestables.

Et voilà cependant la grande expérience qui a donné occasion de déclarer que tous les doutes étaient levés, qu'on pouvait enfin se débarrasser des « bandes d'illuminés » et de leurs questions importunes! Dorénavant on ne parlera plus, on ne répondra plus! Après cette étude si complète, qu'examinerait-on encore? La Société Royale de Londres, « qui n'a pas cru manquer à sa dignité » en s'occupant de choses pareilles, M. Faraday, « qui est quelque peu honteux et confus » de s'être abaissé à une telle communication, les autres corps savants, qui n'ont rien examiné et rien dit, tous à l'unisson s'écrient par l'organe de M. Foucault : « On a le droit de renvoyer comme incurables tous ceux qui resteraient inébranlables devant cette fine analyse.... »

Prenons-y garde, les représentants des sciences exactes risquent de devenir, autant que faire se peut aujourd'hui, les inquisiteurs de notre temps. J'ai besoin de revenir, en finissant, à cette pensée qui a été mon point de départ. Les compagnies illustres, que tout le monde respecte et pour lesquelles j'éprouve (on peut m'en croire) autant de respect que qui que ce soit, se doivent et doivent au public de veiller sur elles-mêmes. L'autorité absolue porte à la tête, et nos savants exercent une autorité absolue. S'ils se laissaient entraîner à en abuser; si, persuadés qu'ils possèdent l'explication définitive du monde visible, ils se refusaient à l'examen des faits nouveaux qui semblent ne pas rentrer dans leur explication, ils mettraient en péril leur légitime autorité. Les faits sont plus forts que les académies. Repoussés, niés, moqués, ils n'en subsistent pas moins, et c'est avec une opiniâtreté inexorable qu'ils réclament leur place au soleil. On ne les arrête pas en leur opposant des fins de non-recevoir, des appréciations passionnées ou des réfutations dérisoires.

Voilà ce que j'avais à cœur de dire. Le reste m'importe assez peu. Je ne tiens pas du tout à ce que les tables tournent et obéissent, mais je tiens à ce qu'aucune tyrannie n'étouffe

aucune vérité, quelle qu'elle soit. Je tiens à combattre les procédés sommaires, et à maintenir pour ma faible part ce qui nous reste de liberté : la liberté dans le domaine de la pensée scientifique. Ce sentiment seul a pu transformer en devoir ce qui n'a été d'abord qu'une distraction. Les comptes rendus de M. Foucault m'ont fait voir le côté moral, le côté philosophique et vraiment sérieux de la discussion. Je n'y serais pas entré à un autre titre ; chacun doit faire son métier, et le mien est d'appliquer mon esprit à des études d'une nature fort différente.

Agréez, etc.

A. DE GASPARIN.

JOURNAL DE GENÈVE

19 août 1853.

Valleyres (Vaud), 15 août 1853.

Messieurs,

Je ne pensais nullement à vous importuner de nouveau au sujet des tables tournantes ; mais plusieurs personnes s'étonnent qu'ayant affirmé dans vos colonnes la réalité du phénomène, je reste muet après l'insertion que vous avez cru devoir faire du dernier compte rendu des *Débats*, auquel vous avez donné le titre de « Conclusion de la discussion sur les tables. »

Vous êtes beaucoup trop justes pour me contester le droit de réclamer contre cette *conclusion*, et de maintenir la certitude, chaque jour plus évidente, des expériences que j'ai eu l'honneur de vous communiquer. Ne craignez pas, d'ailleurs, que je recoure au même mode de discussion que M. Foucault,

qui parle de « scènes burlesques, de comédie, de bandes d'illuminés, « et qui « renvoie aux incurables » ceux qui résistent à la démonstration de M. Faraday ! Je tiens à me respecter en respectant mes contradicteurs, et j'estime trop M. Foucault pour ne pas regretter cette tentative d'étouffer le débat sous les clameurs et les gros mots. Les faits auront aisément raison des injures, et c'est aux faits que j'en reviens.

Il faut, en premier lieu, écarter les fameux disques de M. Faraday. Tous les hommes qui réfléchissent ont déjà compris à quel point l'illustre savant a fait fausse route. A supposer même qu'il s'agit de la rotation (et nous n'avons garde de nous appuyer sur elle, parce qu'elle peut toujours être contestée), le déplacement des disques ne prouverait absolument rien. Qu'il y ait une force développée, c'est ce que personne ne nie ; nous ne prétendons pas faire des miracles. Que dans le mouvement imprimé à l'ensemble, les disques supérieurs prennent les devants sur les inférieurs, c'est ce qui aura constamment lieu, par le fait même du mouvement, si perpendiculaire que soit d'ailleurs la position des doigts. Je ne vois qu'un moyen d'échapper à l'anathème de M. Faraday et à ses signes indicateurs : il faut que la table consente à rester immobile.

Mais laissons la rotation. Comme je vous le disais dans ma première lettre, à elle seule elle n'est pas concluante. Or, nous ne devons nous arrêter, en pareille matière surtout, qu'aux observations absolument concluantes.

Celle qui me semble avoir au plus haut degré ce caractère, c'est l'obéissance de la table aux ordres prescrits mentalement. Voici comment nous nous y sommes pris afin de donner à ce genre d'expérience une rigueur scientifique.

L'expérimentateur chargé de recevoir le commandement des témoins et de le transmettre à la table par sa volonté non exprimée est placé devant le pied qu'il doit faire agir, en sorte qu'il ne puisse exercer sur lui aucune action de

levier. Le chiffre des coups à frapper est communiqué par écrit, de telle sorte que les neuf autres expérimentateurs formant la chaîne n'en aient aucune idée et aucun soupçon. Enfin ces expérimentateurs ont les yeux fermés pendant toute la durée de l'opération.

Les conditions étant ainsi réglées, on arrête que l'exécution parfaite des commandements non exprimés devra se renouveler dix fois, douze fois, trente fois de suite, sans aucun mélange d'erreurs, et l'on commence. Dix fois, douze fois, trente fois, les nombres communiqués par écrit sont frappés par le pied qu'ont désigné les témoins. Ces nombres sont impossibles à prévoir, tantôt très-faibles, tantôt très-considérables ; parfois la malice des témoins y mêle un zéro, et les expérimentateurs s'alarment en voyant leur table demeurer immobile, quoiqu'elle ait reçu l'ordre de frapper le nombre de coups pensé. Or, il se trouve qu'en restant immobile contre leur désir, elle a ponctuellement obéi.

Quand l'expérience est terminée, on procède à la contre-épreuve. On essaye de réaliser par fraude et au moyen de l'action musculaire le phénomène qui vient d'être accompli sans aucune tension des doigts. L'un des témoins, disposé à contester et à contrôler sévèrement, se place devant le pied qu'il veut faire lever. Il lui ordonne de frapper le nombre de coups pensé par lui, et il s'épuise en vains efforts pour amener son obéissance ; le pied ne se soulève pas une seule fois. C'est bien pis encore si les autres personnes placées autour de la table cherchent à aider au succès en provoquant le mouvement du pied rebelle, car l'impulsion sera donnée, même quand le chiffre communiqué en secret se trouvera être zéro.

Tel est le fait principal ; il ne dépendrait que de moi d'en joindre beaucoup d'autres. J'évite de le faire : il importe que la discussion ne s'écarte point. Les données du problème sont celles-ci : un certain nombre de personnes (tout le monde ne réussit pas également) font obéir à coup sûr et par un com-

mandement muet un pied sur lequel elles n'ont aucune action ; elles font sans effort pendant toute la durée du phénomène ce que leurs efforts ne sauraient obtenir en dehors du phénomène. Est-ce clair?

J'ai dit que tout le monde ne réussissait pas également. Nous avons profité de cette observation pour tenter la mesure des forces relatives : à l'expérimentateur le plus puissant, nous avons opposé successivement les autres. Le premier l'a constamment emporté, jusqu'au moment où l'on a réuni deux volontés contre la sienne.

Ainsi *a* est chargé secrètement de faire frapper 25 coups, *b* est chargé secrètement de l'arrêter à 18; *a* l'emporte, et les 25 coups s'achèvent, quoique affaiblis à partir de 18. On fait maintenant l'inverse : *b* est chargé secrètement de faire frapper 13 coups ; *a* est chargé secrètement de l'arrêter à 7 ; *a* l'emporte encore, et le chiffre 7 ne peut être dépassé. Enfin *a* est chargé secrètement de faire frapper 32 coups, tandis que *b* et *c* réunis sont chargés secrètement de l'arrêter à 20. Il arrive souvent alors que ces deux forces n'équivalent pas encore à celle de *a*, et la table achève le nombre 32; mais si à *b* nous ajoutons *e*, par exemple, représentant une puissance supérieure à celle de *c*, *a* est vaincu par cette nouvelle coalition, et à partir de 20, la table demeure immobile.

On va crier à la magie! au miracle! toute loi nouvelle semble être un prodige. Or, je tiens à rassurer ceux qui s'alarment ainsi. Nous ne sortons pas le moins du monde du domaine des *faits naturels*.

La meilleure preuve, c'est que notre sorcellerie ne résiste pas au contact d'un morceau de verre. Au milieu de la rotation la plus énergique, pendant que tous les yeux sont fermés, approchez un morceau de verre de la table, et elle se modérera comme gênée dans son mouvement; posez-le au milieu de la table, et elle s'arrêtera complétement; posez-le sur un des côtés de la table, et l'autre côté se soulèvera sur-le-champ, comme si le fluide ne pouvant plus circuler dans le

voisinage du verre, refluait et s'accumulait avec puissance dans la région opposée.

Ici encore, l'illusion n'est guère admissible ; car les yeux des expérimentateurs sont fermés, et en remplaçant à leur insu le verre par un morceau de carton ou par un livre, en le posant de la même manière sur la table, on n'obtient ni arrêt ni soulèvement.

Je n'aurai garde de risquer une explication ; ce n'est pas mon affaire. Constater les faits et maintenir une vérité qu'on veut étouffer, c'est toute ma prétention. Je ne résiste cependant pas à la tentation de montrer à ceux qui nous traitent d'illuminés ou de sorciers que l'action dont il s'agit comporte une interprétation très-conforme aux lois ordinaires de la science.

Supposez un fluide, émis par les expérimentateurs et principalement par quelques-uns d'entre eux; supposez que la volonté détermine la direction du fluide ; vous comprendrez déjà la rotation et le soulèvement de celui des pieds vers lequel afflue à chaque acte de volonté un excès de fluide. Supposez que le verre fasse fuir le fluide, vous comprendrez que le verre placé au milieu de la table interrompe la rotation, et que le verre placé sur un des côtés amène l'accumulation du fluide dans l'autre côté, qui se soulève alors.

Encore une fois, je n'affirme rien, je n'indique même rien ; mais je montre qu'il y a des explications possibles en dehors du sortilége ou du miracle.

Le miracle, ai-je dit ; serait-il réellement nécessaire de répondre à ceux qui prétendent comparer l'obéissance des tables aux miracles de la Bible, qui ne voient pas d'abîme entre l'action momentanée que j'exerce sur un meuble étranger à la pensée, mis en jeu par une sorte de galvanisme, par une force qui va cesser en le laissant aussi inerte qu'il était auparavant, et l'acte souverain de celui qui, communiquant la vie et la force, crie à Lazare : « Lève-toi ! » au paralytique : « Charge ton petit lit et marche ! »

Je n'ai garde d'insister. Les tables ne comprennent pas; les tables ne devinent pas; les tables sont entièrement passives, et frapperont indéfiniment (en dépit du nombre que vous pensez), si votre volonté ne les arrête. Je ne sais pas ce que le charlatanisme prétend en tirer; je sais que nos expériences consciencieuses et répétées ont constaté qu'elles ne dépassent en aucune manière la limite des phénomènes naturels. Elles ne sont ni si admirables ni si criminelles qu'on les a faites.

Elles n'ont mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Je vous prie de croire, messieurs, etc.

A. DE GASPARIN

A L'ILLUSTRATION

Valleyres, 18 novembre 1853.

Monsieur le rédacteur,

Votre correspondant des montagnes du Vivarais a trouvé piquant de me donner place, dans sa lettre sur les Esprits frappeurs, à côté de l'*Univers*, de M. l'abbé Maynard et de M. Victor Hennequin. Après avoir raconté les exploits de ces Esprits et s'en être très-justement moqué, il ajoute : « A la frontière française, à Genève, ils racontent à M. le comte Agénor de Gasparin les infamies du papisme. »

Il me semble que, lorsqu'on met un homme en scène, il serait juste de s'assurer qu'on ne lui fait pas dire précisément le contraire de ce qu'il a dit. Or voici le langage que

j'ai tenu au sujet des prétendues divinations des tables tournantes :

Ma lettre au *Journal des Débats* (numéro du 30 août) renferme les phrases suivantes : « Je me suis arrêté aux faits, qu'aucune complicité volontaire ou involontaire ne saurait expliquer et qui révèlent une loi jusqu'ici inconnue, soulevant ainsi un coin du voile qui nous dérobe encore en grande partie l'organisation réelle de l'univers. *Une loi*, ai-je dit; *et en effet il n'est question ni de divination, ni de miracles, ni de magie. Les tables ne devinent rien.... Les tables ne se meuvent pas en dehors des conditions naturelles.... Les tables ne révèlent pas ce qui n'est pas dans la pensée et dans la volonté de l'expérimentateur.... On dirait vraiment, à entendre certaines personnes, que le mouvement des tables se rattache à des maléfices, à une influence diabolique!....* Il n'y a ici ni divination d'aucune sorte, ni anges, ni démons évoqués. *Le charlatanisme s'emparera et s'est emparé du phénomène nouveau, comme il s'empare de tout.* Qui en doute ? Mais un phénomène vrai ne devient pas faux par cela seul que les charlatans s'en emparent.... *Il ne s'agit pas d'échapper à l'ordre des faits naturels*, il s'agit d'en introduire un qui paraît impossible parce qu'il est nouveau. »

Ma lettre au *Journal de Genève* (numéro du 19 août) se terminait ainsi : « Les tables ne comprennent pas; les tables ne devinent pas; les tables sont entièrement passives et frapperont indéfiniment (en dépit du nombre que vous pensez), si votre volonté ne les arrête. Je ne sais pas ce que le charlatanisme prétend en tirer; je sais que nos expériences consciencieuses et répétées ont constaté *qu'elles ne dépassent en aucune manière la limite des phénomènes naturels.* »

Comment faudra-t-il donc s'exprimer, si, après avoir parlé de la sorte, on court encore le risque d'être confondu avec les sectateurs abusés des Esprits et avec les évocateurs de morts illustres ou non illustres!

J'ai pris une position spéciale. Bonne ou mauvaise, c'est la

mienne, et je prétends la garder. J'ai repoussé de toute la puissance d'une conviction et d'un dégoût qui ne seront pas surpassés cette recrudescence de superstitions, de révélations sataniques et de fausse sorcellerie dont l'absurdité ne tardera pas à être démontrée. J'ai dénoncé, avec l'énergie d'un cœur dévoué quand même à la cause de la vérité, l'intolérance scientifique qui condamne sans examen, qui cherche à étouffer sous les anathèmes et sous les sarcasmes un phénomène physique qui la gêne.

Entre la constatation d'une loi de l'ordre naturel et les prétentions surnaturelles il n'y a pas seulement une distinction, il y a une opposition essentielle. Cela est si vrai, que la direction ridicule prise en général par les expériences des tables tournantes tient essentiellement au refus d'examen promulgué au nom des savants. Les choses aussi bien que les personnes tendent à devenir ce qu'on suppose qu'elles sont. La route de l'étude scientifique une fois fermée, on s'est jeté dans une route différente, afin de trouver une explication aux faits ; car les faits sont là et rien ne saurait les supprimer.

Les faits sont là, ai-je dit, et il est bien temps de leur rendre leur vraie place, leur vrai caractère, leur dignité. Tout ceci me prouve que je ne dois pas hésiter plus longtemps à publier le résultat de mes recherches. On y verra qu'il n'est plus permis de mettre en doute l'existence d'un fluide ou d'un agent physique quelconque qui obéit à la volonté et imprime à des corps inertes certains mouvements prescrits par elle. J'ai une manière bien concluante de rendre inutiles les fameux disques de M. Faraday, c'est de supprimer entièrement le contact, de déterminer ou la rotation ou le soulèvement des pieds de la table *sans qu'elle soit touchée par aucune des mains qui forment la chaîne au-dessus d'elle.* Je suppose qu'en présence d'un tel résultat, on ne nous parlera plus d'impulsion mécanique ou d'action musculaire inconsciente !

Je suppose aussi qu'on ne nous parlera plus d'Esprits ou de démons, et qu'ainsi nous rentrerons enfin dans la voie

scientifique qu'il eût été plus simple et plus loyal de prendre sur-le-champ. Nous y aurions tous gagné. Il y aurait eu moins d'insultes prodiguées et moins de superstitions mises en jeu.

Agréez, monsieur, etc.

A. DE GASPARIN.

FIN DES ANNEXES.

DEUXIÈME PARTIE

DU SURNATUREL EN GÉNÉRAL

CHAPITRE PREMIER

LA QUESTION

On vient de voir à quel point de vue je me place pour apprécier les phénomènes considérables dont le monde se préoccupe, malgré qu'il en ait. Armé de l'étude et de la constatation de l'agent physique, je m'attaque aux prétentions surnaturelles. Nier tout, c'eût été tout admettre; car les faits sont plus forts que nous, et, refoulés de leur canal régulier, ils s'épanchent dans les directions les plus anormales. Jamais d'ailleurs je n'aurais consenti à contester ce que je savais vrai, ou à m'associer au silence convenu qu'on avait jugé bon de nous imposer en termes si hautains et si péremptoires.

Maintenant la partie positive de mon travail est terminée, et je passe à la partie négative, qui n'est pas la moins importante. J'ai prouvé la réalité des *tables tournantes;* je vais prouver l'absurdité des *tables parlantes.*

Je ne pourrai le faire qu'en abordant d'abord la question dans sa généralité. Les tables parlantes et leurs Esprits s'abritent derrière un immense rempart de surnaturel apocryphe. Faux miracles, faux sortiléges, merveilles de toute sorte, retour aux crédulités les plus sottes et les plus odieuses des siècles passés, réhabilitation du moyen âge et de ses pratiques les moins recommandables, voilà ce qu'on nous présente avec assurance, voilà ce que beaucoup d'hommes d'ailleurs distingués acceptent résolûment, ce qu'un parti religieux prend sous son patronage, ce que l'opinion hésitante et troublée par l'éclat des attestations dont on l'accable semble presque disposée à admettre.

On n'admet que jusqu'à un certain point, je le sais bien. Mais c'est déjà beaucoup trop. De telles énormités doivent être repoussées hautement, pour l'honneur de notre siècle, et aussi pour son bien. Il ne faut pas croire en effet qu'on puisse ouvrir impunément même le plus petit accès à des superstitions grossières, matérialistes, antichrétiennes, qui abrutissent l'homme, qui abaissent Dieu et qui suppriment en réalité le diable en ayant l'air de le mettre partout. Ce n'est pas impunément non plus qu'on habitue la conscience publique à considérer sans dégoût et sans horreur les égarements monstrueux, les iniquités judiciaires d'autrefois. En amnistiant, en glorifiant le passé, on prépare l'avenir; on détruit une à une les répugnances tutélaires, les protestations de l'intelligence et du cœur, héritage péniblement acquis, qu'il faudrait accroître au lieu de le gaspiller. A voir ce qui se passe, je ne suis pas seulement humilié; je suis effrayé. Tout ce qu'il y a de sain et d'élevé en nous court un véri-

table péril; nous risquons de descendre, de descendre beaucoup. Or à chaque niveau de la civilisation correspond un régime qui lui est propre; qu'on nous rende quelques idées du moyen âge, et nous verrons reparaître quelques-uns des attentats qui ont marqué cette lamentable époque.

Je ne veux rien exagérer. Il est certain que le moyen âge en personne ne se reproduira pas au milieu de nous, ni lui ni rien qui en approche. Nous avons trop appris et trop désappris, pour qu'il soit possible de nous ramener jusque-là. Mais ce qui est toujours possible, c'est d'obscurcir la conscience générale et de la désarmer contre certaines surprises. Et qui dira que rien de pareil ne s'accomplisse en ce moment même chez ceux qui repoussent les Esprits comme chez ceux qui *les* accueillent?

La manière dont on les repousse m'inquiète particulièrement. Ceux qui les prônent peuvent avoir leurs raisons pour s'abandonner à de si aimables rêveries; leur idéal est en arrière, au temps des magiciens, des possédés et des procédures expéditives; il leur est doux de croire ce qu'on croyait alors afin de justifier aussi ce qu'on faisait. Quant aux personnes qui résistent (et c'est le très-grand nombre), je remarque qu'elles le font sans trop savoir pourquoi, et cela ne me rassure guère. S'indigner, lever les épaules, déclarer les choses impossibles, en appeler aux lumières du temps, ce n'est pas répondre. Je tremble toujours pour les partis où l'on abuse du « tarte à la crème! » Et, en effet, quand je m'approche de ces hommes si irrités contre la sorcellerie contemporaine, qu'est-ce que je trouve? Les uns déclarent qu'ils n'ont rien lu et qu'ils ne liront

rien, qu'ils n'ont rien su et qu'ils ne veulent rien savoir; ils se refusent à tout examen, c'est-à-dire qu'ils emportent un trait enfoncé dans leur cœur; les croyances impatientes de la discussion ne sont pas sûres d'elles-mêmes. Les autres ont entendu, ont lu; ils ont compté sur leurs doigts les témoins nombreux et respectables qui affirment chaque histoire merveilleuse; puis ils ont secoué ces pensées obsédantes, ou plutôt ils ont cru les secouer. Il y en a enfin, et en bon nombre, qui ont réfléchi à tout cela et qui concluent en disant: « C'est fort extraordinaire. Il doit y avoir du vrai et du faux; il doit y avoir à prendre et à laisser. Gardons-nous de tout croire et de tout nier. » Rien de plus sage que leur juste milieu; rien de plus orthodoxe que leur impartialité éclectique entre les contraires. Par malheur il ne suffit pas de fermer la grande porte à l'ennemi, si par modération d'esprit on lui ouvre une porte dérobée. La place n'en est pas moins envahie; et vous voyez en effet une foule d'esprits aujourd'hui qui admettront le surnaturel, pourvu qu'il entre par la petite porte. *Un peu* de sorcellerie, *un peu* de miracle; à la bonne heure! Ils ont, eux aussi, leurs anecdotes de revenants, et ils ne savent trop qu'en croire. Nous ignorons tant de choses; pourquoi n'ignorerions-nous pas aussi celle-là!

Rien ne prouve mieux l'imminence du péril et la nécessité d'une étude sérieuse sur une question qu'on a trop évité de regarder en face. Sous prétexte d'humilité et en arguant de l'ignorance humaine, on sacrifie les notions chrétiennes les plus élémentaires et les plus essentielles. La religion révélée s'ébranle de partout sous les coups d'une révélation nouvelle; nous

nous éloignons à grands pas du Dieu de la Bible; le diable de la Bible nous est caché par une foule de démons ridicules; le matérialisme enfin, le matérialisme grossier, le matérialisme des procédés et des formules, celui qui rattache la tentation à une opération physique et la délivrance à une opération contraire, le matérialisme qui caractérise les superstitions populaires des plus mauvais temps, nous envahit graduellement; tantôt il s'impose, tantôt il s'insinue; il ébranle et affaiblit la vérité, lorsqu'il ne parvient pas à introniser l'erreur. Et puis, le matérialisme soi-disant religieux justifie et fortifie le matérialisme incrédule. Aux yeux de bien des gens, l'Evangile devient solidaire des énormités qu'on affecte d'y rattacher. Cela a lieu surtout dans les pays comme le nôtre, où la Bible est presque inconnue encore. Ayant rejeté le surnaturel apocryphe, on s'inscrit plus ou moins ouvertement contre le surnaturel biblique.

Je ne quitte donc pas, en m'occupant des tables, le sujet ordinaire de mes travaux. Au fond, quand la société est remuée par une question qui trouble les âmes, soyez sûrs que le christianisme est en cause. Le dégager de toute complicité avec les Esprits frappeurs; montrer même à quel point il est contraire à tout ce faux merveilleux, ignoble et subalterne, que l'imagination dépravée des hommes a enfanté et qu'elle cherche à restaurer aujourd'hui; prouver qu'il n'y a pas seulement une différence, mais une opposition radicale entre les crédules et les croyants; faire éclater une fois de plus l'harmonie admirable qui existe entre la sainte Écriture et la vraie science, et le vrai bon sens; tirer d'embarras beaucoup d'hommes sincères qui répu-

gnent au surnaturel apocryphe et qui ne savent comment le réfuter; mettre la conscience publique à l'aise en présence des merveilles épidémiques qui éclatent chez les Américains et ailleurs; diviser en trois parts les fausses sorcelleries et les faux miracles : la part de la fraude et de l'erreur, la part des accidents physiologiques, la part des agents physiques que tant de savants refusent encore de voir; sortir enfin des ténèbres entassées à l'envi par les dénégations arbitraires des uns et par les affirmations arbitraires des autres; s'élever jusqu'à la pure lumière où brillent toutes ces vérités sœurs : la vérité révélée, la vérité scientifique, la vérité intime que proclament notre sens moral et notre raison; tel est le but qu'il s'agit de poursuivre. Je n'ai pas l'orgueil de croire que j'y atteindrai; d'autres feront mieux, je me serais reproché de ne rien faire.

On le voit, je maintiens ma position. Il y faut quelque énergie, car elle est presque entièrement isolée jusqu'ici. Ma thèse se résume ainsi : réalité du phénomène physique, fausseté du phénomène surnaturel; erreur des « spiritualistes » qui croient à l'intelligence des tables, erreur des savants qui nient leur mouvement fluidique. Et comme la croyance aux Esprits s'appuie sur la résurrection de la démonologie entière du moyen âge, comme on nous cite les preuves et les témoignages, je suis contraint d'envisager le problème du surnaturel dans sa totalité; je le résous par la recherche d'une théorie sur la véritable valeur des témoignages et par le refus absolu de considérer comme démontrée aucune des merveilles miraculeuses ou sataniques qu'on a cru constater depuis l'époque des apôtres.

Faisons face, il en est temps, à cet ennemi qui menace et notre raison et notre foi. La raison et la foi! on n'a jamais porté atteinte à l'une sans blesser l'autre. L'Évangile, qui confond la raison, se fait accepter aussi par elle. Dieu, qui nous révèle des mystères et qui veut que notre cœur rebelle se courbe devant « la folie de la croix, » Dieu qui nous ordonne d'admettre l'incompréhensible, ne l'ordonne cependant qu'après y avoir joint les titres palpables d'une origine céleste, en sorte que notre raison n'est jamais plus raisonnable que lorsqu'elle abdique en présence de ce qui la dépasse et de ce qui semble la contredire. La Bible, d'ailleurs, ne nous instruit qu'en nous éclairant, qu'en nous développant, qu'en nous élevant; sa méthode est le contraire exact de celle de l'obscurantisme. Aussi, comme nos facultés se déploient sous son influence! Voyez cet homme qui s'est soumis, entièrement soumis à la Parole divine, qui accepte tout ce qu'elle renferme, qui ne se permet de juger aucun enseignement révélé, qui immole ses répugnances naturelles et qui ne conserve jamais un doute en face du grand argument: « il est écrit; » voyez comme il se trouve en possession du vrai sur toutes choses. Pas un progrès des lumières qui ne le serve; pas une découverte des sciences qui ne confirme sa foi; pas un dogme, même insondable, dont la vérité ne se démontre graduellement par l'expérience de ses bienfaits pratiques.

Si telle est la méthode de la Bible, celle des inventions superstitieuses est fort différente. Elles ont raison, certes, de craindre le grand jour, de maudire les sciences, de se défier des écoles, des livres, des jour-

naux, de l'Écriture sainte surtout. Elles sont condamnées à regretter les siècles les plus obscurs et les plus sinistres de l'histoire; elles y reviennent instinctivement et s'efforcent de nous y ramener. Entre elles et la raison, il y a divorce absolu. Ce n'est plus l'opposition partielle et apparente qui se produit au sujet de certaines doctrines révélées, et qui a sa base dans le cœur vicié par la chute bien plus que dans le sens moral ou dans la raison; c'est une opposition fondamentale et universelle. Pour croire ce que la superstition imagine, il faut renoncer à penser.

La religion n'est pas solidaire de la superstition. Puisqu'on l'oublie, il faut le rappeler. Mon travail ne sera pas entièrement inutile, s'il remet en lumière une distinction qui tend toujours à s'effacer, bien qu'elle soit élémentaire. La religion n'est jamais en plus grand danger qu'à ces époques de recrudescence dévote favorisée par la peur, où prévaut un pseudo-christianisme, un christianisme mystique, tout composé de légendes, de faux miracles, de faux sortiléges, de pratiques puériles et de sentimentalité maladive. C'est de ce côté qu'on incline en France; on y travaille à préparer de nouvelles saturnales d'incrédulité. On y travaille, sauf à s'en étonner ensuite, comme à la fin du siècle dernier.

Avant peu, si nous n'y prenons garde, nous donnerons la comédie à tout ce qui aura conservé son bon sens ici-bas. Abracadabra était moins absurde que les évocations des Esprits par voie de rotation. Le matérialisme du baron d'Holbach n'était pas plus révoltant que celui de l'*Univers*, démontrant que les démons prennent pied aux États-Unis, parce que les églises catholiques y

sont trop clair-semées, en sorte que le cercle d'action de chaque messe ne parvient pas à rejoindre celui de la messe voisine, et qu'il reste des intervalles où les lutins frappeurs peuvent s'installer! Quand une feuille religieuse importante et qui représente un grand parti en est venue à formuler des croyances de cette nature, quand la révolte antichrétienne des unitaires américains (véritables inventeurs et seuls champions du « spiritualisme » actuel) trouve un écho fidèle dans le journal le plus catholique de l'ancien monde, il est temps que la foi évangélique proteste, qu'elle se distingue de ce qui n'est pas elle, qu'elle résiste, au nom de la Bible, au débordement des folies et des impiétés.

Cela est devenu d'autant plus nécessaire, que les nouvelles tendances ont maintenant leur livre comme elles ont leur journal. L'*Univers* d'un côté, l'ouvrage de M. le marquis de Mirville de l'autre, servent de manifeste à ce retour significatif vers les crédulités les plus décriées du moyen âge. M. de Mirville ne cache pas sa théorie; il l'affiche au titre même de son travail : *Pneumatologie; des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*. On voit ainsi du premier coup d'œil le lien étroit qui unit les Esprits et les fluides, les démons et les accidents de la matière. On sent qu'on va se trouver ramené au bon temps où le diable habitait certains lieux plutôt que d'autres, où un sort jeté nous livrait à lui, où des formules amenaient des possessions, où un bouquet de roses livrait aux Esprits malins les ursulines de Loudun, où les paroles d'un exorcisme détruisaient ce que d'autres paroles avaient magiquement opéré. Inventions matérialistes s'il en

fut, et qui nous transportent aux antipodes de l'Évangile !

Mais le moment de les apprécier n'est pas encore venu. Il importe de les exposer d'abord, et je ne saurais les trouver nulle part plus nettement articulées que dans le livre remarquable et important, sous ce rapport, auquel je viens de faire allusion. Les histoires merveilleuses et leurs preuves y sont réunies avec soin; la théorie y est placée à côté des faits; le tout est animé par la pensée la plus une, la plus conséquente, la plus respectable par son intrépidité. Un pareil livre facilite l'examen des questions et mérite par là d'être pris en très-sérieuse considération.

Pour M. de Mirville, les Esprits sont partout, les Esprits et leurs fluides. Ils dictaient les oracles du paganisme, ils parlaient à Socrate et à Brutus, ils opéraient les prodiges des anciens sorciers; plus tard ils ont figuré dans les scènes de magie et de possession qui remplissent le moyen âge; de nos jours ils ont accompli les phénomènes du magnétisme animal; enfin les voilà métamorphosés en frappeurs, faisant parler les tables, les crayons et surtout les langues des *mediums* en Amérique et en Europe. Il n'y a rien là qui puisse s'expliquer exclusivement par la fraude, par l'erreur, par l'état pathologique, par l'action des fluides; les fluides (car il y en a) n'agissent que par les démons. M. de Mirville ne révoque rien en doute, ne critique rien, ni les visions antiques, ni les visions modernes, ni les maléfices de Loudun, ni les prophéties des camisards, ni les « secours » des jansénistes au tombeau du diacre Pâris, ni les fantômes du presbytère de Cideville, ni les musiques célestes et les corps sus-

pendus des spiritualistes américains. Tout est vrai et tout est diabolique. Partout se retrouve un importateur, le magicien qui jette un sort, qui livre au diable un certain nombre de personnes; puis les Esprits servis par leurs fluides se communiquent de proche en proche, à la manière des miasmes; et tantôt au moyen du magnétisme, tantôt au moyen des tables, le tentateur multiplie ses conquêtes. Nous sommes déjà environnés de sorciers, leur nombre s'accroîtra immensément, si nous n'y prenons garde. Nous ne devons plus les brûler, quoique l'on ait eu raison de les brûler autrefois; mais à défaut de bûchers, c'est bien le moins que nous opposions des livres, des journaux et des exorcismes aux modernes successeurs d'Urbain Grandier! Ces sorciers redoutables du magnétisme et des tables achèveront de livrer les corps et les âmes aux démons, s'ils ne sont conjurés en temps utile! le monde occulte s'agite, il va décider, à notre insu, de nos intérêts les plus chers; les diables, qui autrefois assistaient au sabbat, donnaient des convulsions ou faisaient tourner la baguette, confient aujourd'hui leurs révélations et leurs forces surnaturelles à des somnambules ou à des *mediums;* rien n'est changé cependant, le mal est même plus grave que jamais, et plus que jamais nous devons nous mettre en garde contre « les intelligences servies par des fluides, » contre « le surnaturel enté sur l'électro-magnétisme et le fluide nerveux! »

Je n'ai aucune envie de me moquer. Je tiens ceci pour très-sérieux et pour très-affligeant. Le matérialisme religieux n'avait adopté à aucune époque un langage aussi naïvement audacieux. Il n'y a pas jusqu'aux doctrines démonologiques du moyen âge qui ne fussent

spiritualistes en comparaison. Au travers des charmes, des amulettes, des sorts jetés, des contrats avec Satan, des possessions par l'effet d'un contact et des délivrances par l'effet d'un formulaire, on entrevoyait encore je ne sais quoi de sombre et de vraiment diabolique qui rappelait que nous avons des âmes; l'impureté même et l'infamie des descriptions du sabbat et des discours tenus par les énergumènes constataient le côté moral de la possession. Maintenant, ce côté s'efface, quoi qu'on puisse dire. Je magnétise un malade; survient un Esprit! Je forme la chaîne au-dessus d'un meuble; un autre Esprit se hâte d'accourir! Je ne peux plus mettre en jeu un fluide, sans faire mouvoir et parler un démon! Sans le savoir, sans le vouloir, j'opère des prodiges infernaux, je me livre, je livre mes amis, mes voisins, mon pays entier à une invasion non moins diabolique que fluidique.

Naguère on cherchait dans quelques lois physiques inconnues l'explication des faits extraordinaires dont nous ne possédons pas encore la clef; désormais vous demanderez l'explication aux Esprits. Les Esprits ont réponse à tout. Et vous osez parler de religion, de christianisme! Et vous ne voyez pas, qu'en dépit de votre droiture et de vos lumières, vous vous mettez bien au-dessous des philosophes du XVIIIe siècle! Eux du moins, jusque dans leurs égarements les plus déplorables, jusque dans la guerre criminelle qu'ils faisaient à cet Évangile qu'ils n'avaient pas le droit de méconnaître quoiqu'on l'eût rendu méconnaissable, eux du moins ils aspiraient à un développement de l'homme moral. Mais vous, tout préoccupés d'opposer des exorcismes à des rotations, vous nous faites des-

cendre vers ces basses régions où croupissent confusément les superstitions matérialistes, paganisme latent qui n'a cessé de persister sous la couche plus ou moins épaisse des formes soi-disant chrétiennes. Là habitent les diables à cornes, à queue et à griffes, les diables à la disposition de ceux qui connaissent les phrases évocatrices, les diables qu'un magicien installe à son gré chez tel et tel, les diables enfin que le diable a inventés, afin de se faire oublier et de se faire accepter par conséquent.

La théorie des « Esprits » ne pouvait réussir qu'à la condition de s'appuyer sur tout un passé de merveilles analogues. Il fallait retrouver les Esprits partout, les bons et les mauvais; il fallait entasser une montagne de miracles et deux montagnes de sorcelleries; il fallait refaire l'histoire au point de vue du merveilleux. M. de Mirville n'y a pas manqué, et je dois lui rendre cette justice, qu'après l'avoir lu, on est prêt à tout croire; l'Évangile seul surprendrait, par son spiritualisme élevé et par ses miracles pleins de sobriété. La tête tourne au sortir d'une telle série de récits, et l'on ne voit pas en effet pourquoi les Esprits et leurs manifestations fluidiques ne se donneraient pas carrière de nos jours, comme ils le faisaient dans les temples des idoles, dans la maison de Socrate, dans les couvents livrés épidémiquement à la possession, chez les bergers du Labour, chez les prêtres et chez les laïques occupés à faire tourner la baguette de coudrier, chez les honnêtes magnétiseurs qui ont été à leur insu d'abominables suppôts de Satan, chez les pauvres jansénistes qui ne pensaient pas avoir fait une sorte de pacte avec le diable.

A tout cela nous sommes tenus d'opposer autre chose

que des haussements d'épaules; d'abord parce qu'il serait injuste de tourner en ridicule un travail très-distingué sous plusieurs rapports; ensuite parce que les idées ont la vie dure, elles souffrent des railleries mais elles n'en meurent point, elles ne craignent que les réfutations sérieuses, quoi qu'on en dise. On prétend qu'on fait vivre les sottises en les prenant au sérieux! Je suis convaincu du contraire. Tandis que les uns se donnent le plaisir facile de se moquer sans trop savoir pourquoi, d'autres constatent qu'on n'a pas répondu et que par conséquent on n'a pas pu répondre. Le gros du public, pendant ce temps, adopte une situation mitoyenne, et se persuade qu'il y a quelque chose à croire, comme on se persuade ailleurs qu'il y a quelque chose à faire. Les généralités sont complaisantes, elles se prêtent à tout; c'est par des axiomes généraux tels que ceux-là que les erreurs s'introduisent, s'accréditent et finissent par dominer. Il s'agit donc bien moins de rire que de raisonner; il s'agit de descendre sur le terrain spécial où nous sommes appelés, de considérer les faits en face, de peser les preuves, de prouver à notre tour que les démonstrations ne démontrent pas, que les témoignages n'attestent pas, que les légendes miraculeuses et diaboliques ne supportent pas l'examen d'une critique attentive, que les prétendues vérités qu'on veut introduire contredisent les vérités les plus certaines qu'il y ait ici-bas, que la physiologie et la physique rendent compte des faits dont la réalité ne peut être contestée, qu'on ôtera tout prétexte aux explications surnaturelles quand on daignera recourir aux explications naturelles et admettre la possibilité de certaines lois encore inconnues.

Pour ma part, j'hésite d'autant moins à entrer en lice, que M. de Mirville semble m'enrôler, bon gré, mal gré, au nombre de ses partisans ! Il le fait avec une bienveillance dont je le remercie; mais enfin, il le fait. Sans mauvaise intention, j'en suis certain, il cite une lettre écrite par moi, et il supprime la partie qui exprime mes convictions sur la nature purement physique du phénomène. Cette lettre, adressée au *Journal de Genève*, devient une lettre adressée à la *Gazette de France!* Il ne saurait me convenir, on le comprendra, de figurer ainsi dans un camp qui n'est pas le mien. Je ne peux pas vouloir que mon nom serve à appuyer la théorie des Esprits frappeurs, à démontrer la sorcellerie et à glorifier les atrocités du moyen âge.

Il y a plus. Si j'ai à repousser en mon propre nom cette solidarité qu'on veut m'imposer, il m'importe surtout de la repousser au nom de mes frères, au nom de la foi évangélique. Il faut que le monde soit mis en mesure de comparer les deux partis et les deux bannières. Sur l'une on a écrit : Sortiléges, exorcismes, charmes, talismans, pactes, sorts jetés, diables cornus, fantômes, loups-garous, manifestations fluidiques des Esprits, tables douées d'une intelligence surnaturelle; sur l'autre, on écrit : Surnaturel biblique, rien de plus, rien de moins. S'il y a des gens qui s'imaginent qu'ils feront des chrétiens en prouvant que la rotation ou les passes magnétiques produisent des prodiges et donnent même la connaissance de l'avenir, il faut qu'on voie d'autres personnes qui cherchent ailleurs les moyens de convertir les âmes à Christ. Il faut que le monde voie des croyants très-peu crédules, décidés à faire usage de leur bon sens, décidés aussi et avant tout à

faire usage de leur Bible et à citer en présence de son tribunal infaillible les misérables diableries dont on a peuplé l'imagination des hommes, à leur grande honte et à leur grand détriment.

Je n'ai pas besoin de développer ceci. Chacun voit que l'étude si « ridicule » des tables tournantes recèle quelques problèmes qui ne manquent pas de gravité. L'agent physique pressenti par le magnétisme animal doit-il enfin prendre place au nombre des faits que proclament les sciences naturelles? Les sciences naturelles, à leur tour, seront-elles défendues contre l'invasion d'une théologie qui tend à remplacer partout le phénomène par le miracle? Enfin le christianisme sera-t-il solidaire des grossières inventions du moyen âge, ressuscitées en plein XIXe siècle? Les tables tournantes nous mettent à même de répondre à ces trois questions.

Quand elles ne nous auraient rendu d'autre service que de nous faire connaître la pensée secrète, la pensée vraie de certaine école, nous leur devrions de la reconnaissance. Grâce à elles, des gens ardents et trop sincères peut-être ont déployé un programme qui n'est rien moins que rassurant. Nous savons maintenant où l'on chercherait à nous ramener, si l'on disposait entièrement du pouvoir; nous savons du moins dans quel sens on pousserait la société; et cela avec les meilleures intentions du monde, car les intentions valent souvent mieux que les actes et les docteurs mieux que les doctrines. Obscurantisme selon la formule de M. Saint-Bonnet, intolérance selon la formule de l'*Univers*, christianisme selon la formule de M. de Mirville; c'est un ensemble qui a le mérite de l'homogénéité. Per-

sonne n'ignorera désormais que les infamies de la procédure de Loudun ont trouvé des approbateurs, et qu'une justice de ce genre ne paraît pas révoltante à tout le monde. Prenons-en bonne note.

Maintenant j'ai posé la question à laquelle mes deux dernières parties seront consacrées; j'ai désigné mon principal adversaire, le parti qui soutient les « Esprits » en sachant pourquoi. Trouvera-t-on mauvais, qu'avant d'entrer en lice, je me plaigne une fois encore de l'appui que la science prête à ces superstitions qui l'indignent et à ces tendances rétrogrades qui l'effrayent?

Lorsqu'on a une mission providentielle, on est tenu de la remplir. Celle de la science est considérable au milieu de nous, et elle peut acquérir, si l'on sait le vouloir, un caractère de haute moralité. Il dépend d'elle de désarmer le charlatanisme et d'enlever tout aliment à la crédulité publique. Pour cela, il faut qu'elle ouvre les yeux au lieu de les fermer; il faut qu'elle étudie au lieu de s'exclamer; il faut que la crainte de se compromettre ne l'emporte pas chez elle sur le noble amour de la vérité. Quand on supprime les discussions publiques, on crée des sociétés secrètes; quand on se refuse sur certains points aux recherches scientifiques, on prépare les explosions superstitieuses.

C'est ce qui a eu lieu, je n'y reviens pas. A deux reprises, vis-à-vis du magnétisme animal et vis-à-vis des tables tournantes, par l'enterrement du rapport Husson et par les anathèmes récemment fulminés, les

savants ont donné un appui immense aux crédulités qu'ils avaient sans doute l'intention de décourager. Impuissants à détruire les faits, ils ont eu malheureusement le pouvoir d'en faire suspecter l'interprétation naturelle. Le résultat était facile à prévoir : une exploitation peu scrupuleuse s'est trop souvent emparée du magnétisme, les champions de la sorcellerie sont en train de s'emparer des tables tournantes.

Et ce qui m'effraye le plus, c'est que beaucoup de savants n'ont pas l'air de le trouver mauvais. On dirait que, pourvu que leurs manuels de physique demeurent intacts, le reste leur importe peu. Des prodiges, à la bonne heure ! Les prodiges ne sont pas des lois ; ils demeurent en dehors des travaux de la science.

Là est l'explication de l'accueil si favorable que reçoivent aujourd'hui de bien étranges élucubrations. Je connais telle revue sérieuse qui conte d'un air convaincu des histoires de revenants, et M. de Mirville a pu constater que les journaux avaient été loin de se montrer sévères en général pour son livre ou pour son récit des sortiléges dont le presbytère de Cideville a été témoin.

Encore un coup, que les hommes distingués auxquels je fais appel comprennent l'importance du parti qu'ils vont prendre. Leur voix aura beaucoup d'autorité s'il s'agit d'apprécier un phénomène physique; elle en aura fort peu s'il s'agit d'apprécier un phénomène surnaturel. En combattant le second ils ne répareraient pas, tant s'en faut, le mal qu'ils auraient fait en persistant à méconnaître le premier. Ce qu'ils refusent d'examiner, ils le donnent de leurs propres mains aux charlatans ou aux faiseurs de légendes. Comment

ont-ils mis fin au rôle ridicule dont on affublait les comètes? en raillant et en se croisant les bras? non. En étudiant et en constatant la loi de leur mouvement dans l'espace. Supposez que l'électricité ne fût pas encore découverte. Si l'on venait nous parler tout à coup de lumière produite, de chocs imprimés, d'attraction exercée, et si les savants se contentaient de dire : C'est absurde! les flammes et les attractions ne s'arrêteraient pas pour cela; mais ce qu'on n'aurait pas voulu à titre de loi physique, on l'aurait bientôt à titre de magie ou de miracle.

Il en a été, il en sera ainsi pour les tables et pour leurs Esprits. On s'indigne d'abord de certaines crédulités, et l'on finit par en subir l'influence. Entre les moqueries du début et l'acceptation complète de la fin, il y a quelque chose de commun : le refus d'examen. Examinons et ne comptons pas trop sur certaines répugnances vagues de la raison publique. Ces répugnances seront moins fortes que l'entraînement et que la curiosité. Il est plus amusant d'interroger Henri IV ou lord Byron, que de constater l'existence d'un fluide et de réunir péniblement les preuves du soulèvement sans contact.

J'ai insisté sur ces considérations parce qu'il est temps encore de réagir, et parce que j'espère que parmi les savants il s'en trouvera plus d'un qui mettra son honneur à nous rendre un incomparable service, tout en attachant son nom à l'une des plus grandes découvertes qui puissent illustrer notre temps. Pénétrer dans le domaine des phénomènes mixtes, éclairer les expériences du magnétisme par celle des tables, déterminer en cette matière la part de la phy-

sique et celle de la physiologie, c'est une entreprise qui vaut bien quelques efforts.

Le nombre des faits qui réclament leur place au soleil vient de s'accroître tellement, qu'il arrivera de deux choses l'une : ou le domaine des sciences naturelles consentira à s'élargir, ou celui du surnaturel s'élargira outre mesure.

En attendant que les savants combattent cette extension et rachètent ainsi les services qu'ils ont rendus à la superstition, il faut bien que les ignorants s'essayent contre elle. C'est à ce titre que je présente au lecteur les considérations qui vont suivre.

CHAPITRE II

LA MARCHE A SUIVRE

C'est donc du surnaturel en général que je vais m'occuper. Je veux m'efforcer d'échapper enfin à la confusion déplorable qui règne dans la plupart des livres écrits sur la même matière. On n'y trouve ordinairement qu'un entassement de faits extraordinaires et de certificats fort en règle ; puis, selon que l'auteur est enclin ou non au merveilleux, il nous somme de croire ce que nous sommes incapables de réfuter, ou il lance presque au hasard quelque grosse plaisanterie et quelque explication insuffisante. Il en résulte que le lecteur attentif demeure perplexe. Ne sachant que répondre et répugnant à tout admettre, il s'en tire le plus souvent par une cote mal taillée, par une prudente moyenne. Il accepte la sorcellerie pourvu qu'il n'y en ait pas trop : il accepte quelque chose à condition de ne savoir ni quoi ni pourquoi!

Essayons d'introduire un peu de clarté dans ce grand débat.

On a le droit de me demander, avant tout, quelle thèse j'entends établir, de quels principes je compte me prévaloir, et par quelle série d'arguments je parviendrai à ma démonstration.

Et d'abord, qu'est-ce que le surnaturel? J'ai déjà répondu qu'on ne saurait le définir à l'égard de Dieu et de l'ensemble réel de ses lois. Ici nous sommes et serons toujours dans une ignorance absolue. Mais à l'égard de l'homme, le surnaturel existe. Bien que la limite soit très-incertaine sur plusieurs points, bien que plusieurs faits (et cela souvent par notre faute) flottent ballottés entre l'explication miraculeuse et l'explication physique où un peu plus d'attention et de courage la feraient rentrer, il y a des lois connues, incontestables, des axiomes qui sont revêtus d'une évidence immédiate, entière et universelle. Ce qui les contredit est surnaturel; la Bible le déclare puisqu'elle en appelle à de tels actes comme preuve de l'action divine. Contentons-nous de cette définition populaire que fournit l'Écriture; elle nous suffira, tout empirique qu'elle est. Contentons-nous donc de dire que ressusciter les morts, par exemple, prédire l'avenir, posséder des connaissances qu'on n'a pas acquises, c'est entrer dans le domaine du surnaturel.

Cela posé, je n'autorise qui que ce soit à affirmer quoi que ce soit de surnaturel à partir de la disparition des apôtres.

Qu'on m'entende bien.

Je ne prétends pas soutenir que les miracles ou les sortiléges soient impossibles en eux-mêmes, car la Bible les atteste expressément.

Je ne prétends même pas soutenir qu'aucun prodige divin ou diabolique ne se soit accompli en fait depuis les apôtres. Quoique je penche fortement à penser qu'il n'y en a pas eu un seul, je n'ai pas l'imprudence d'affirmer ce que l'Écriture n'affirme pas en termes précis.

Je ne soutiens qu'une chose : quelle que soit la possibilité du surnaturel en soi, quelle que puisse être sa réalité dans les siècles qui nous séparent des disciples immédiats de Jésus-Christ, ces siècles ne nous fournissent aucun prodige *certain*. Entre le possible et le certain, entre le réel et le certain, je vois ici un abîme que personne n'est autorisé à combler.

Voilà ma première proposition, et voici la seconde :

Non-seulement le surnaturel extrabiblique n'est pas certain, mais il est certain que celui qu'on nous présente est radicalement faux. Pour l'admettre, il faudrait répudier et le bon sens et la révélation divine qui protestent d'un commun accord.

Je viens donc combattre à outrance tout ce surnaturel de mauvais aloi qui trouble les âmes, obscurcit les intelligences et compromet en nous l'action sanctifiante de la foi. Mon adversaire est redoutable, je le sais. L'esprit humain a des curiosités mauvaises qui tiennent à se satisfaire, et l'attrait qui l'entraîne vers les sciences occultes ne saurait être nié. Cependant je me sens bien fort quand je considère la nature véritable des tendances dont il s'agit. Matérialisme mystique et qui n'en est pas moins grossier pour cela, il se reproduit sous diverses formes qui le déguisent à peine

et qui le laissent toujours apercevoir dans toute son ignoble laideur. Tantôt c'est une grêle de miracles légendaires à faire rentrer sous terre ceux de Jésus et des apôtres; tantôt ce sont des nuées de sorciers, qui renaissent littéralement de leurs cendres, à la manière du phénix; tantôt ce sont des baguettes qui tournent; tantôt ce sont des tables qui révèlent les mystères d'un autre monde; et au travers de ces transformations jamais ne s'efface le caractère épidémique du phénomène, jamais il ne cesse de se propager de proche en proche, jamais il ne cesse de rattacher le surnaturel à un attouchement, à une formule, à une rotation.

Ah! je le déclare ouvertement : J'ai eu mainte fois à lutter contre le matérialisme qui nie le surnaturel, et il ne m'a pas dégoûté autant que le matérialisme soi-disant chrétien qui l'affirme de cette manière. Les grands conteurs de miracles et de sorcelleries sont aussi de grands pourfendeurs de matérialistes, ils s'épouvantent avec raison des théories désolantes qui semblent trouver dans le positivisme de M. Comte leur formule la plus logique; et que font-ils? Ils font d'énormes recueils d'anecdotes non moins impies que ridicules. Ils s'écrient : « Matérialistes, regardez! voici le christianisme! » Et ils ne voient pas que leur christianisme ainsi travesti est précisément la cause, je dirai presque, l'excuse de l'incrédulité; qu'il a fait les incrédules du dernier siècle et qu'il fait ceux de notre temps.

N'imitons pas les rationalistes; mais aussi ne prêtons pas nos sottises à la religion; je connais un rationalisme que j'espère bien n'abandonner jamais, c'est l'emploi de mon bon sens, des facultés que Dieu a mises

en moi et dont il ne cesse de recommander l'usage. Parce que la croix de Christ est « une folie » aux yeux de l'homme pécheur, on en conclut habituellement qu'on ne saurait mettre trop de folies au compte de l'Évangile, et l'on ne remarque pas l'admirable équilibre que Dieu y établit au contraire entre les mystères qui nous confondent et la forte raison, la simplicité, la sobriété, la vérité saisissante des enseignements et des récits auxquels notre intelligence et notre sens moral sont forcés de rendre hommage. Fermez la Bible, ouvrez les apocryphes, les légendes, les vies des saints, et vous vous sentez transporté tout à coup au milieu d'un surnaturel bizarre, puéril, bas, qui ne diffère pas seulement du surnaturel biblique, mais qui le contredit absolument.

On se plaint que notre génération ne croie pas au diable; et cette plainte est certes fondée. C'est un des plus graves symptômes de la maladie qui nous dévore, en dépit de certaines recrudescences dévotes. Reste à savoir si la croyance qui nous manque se rétablira par l'intervention d'un diable de fantaisie, triste création des imaginations perverties pendant les siècles les plus obscurs de nos annales. Et quand on parviendrait à faire accueillir cette invention-là, ne serait-ce pas le plus sûr moyen de cacher le diable véritable? Si je voulais oublier le grand tentateur, l'ennemi des âmes, je tâcherais de le remplacer par le démon au pied fourchu, qui fait signer des contrats à ses victimes, qu'appelle une conjuration, que fait fuir un exorcisme, qui naguère transportait les sorcières au sabbat, et qui s'occupe maintenant à casser la vaisselle ou à secouer les pincettes des Américains. Répandez de semblables con-

victions parmi les hommes, et le dogme du diable achèvera de s'effacer; plus on croira à votre diable, moins on croira à celui de la Bible.

On dirait vraiment, à entendre certains hommes, que leur ôter les crédulités grossières c'est faire le vide autour d'eux! Si Dieu n'opère pas des miracles journaliers, si le démon ne manifeste pas sa présence par le bouleversement incessant des lois naturelles, il leur semble qu'ils sont seuls dans le monde, que Dieu n'est plus là, que Satan ne poursuit plus son œuvre infernale, que l'empire d'ici-bas a passé aux mains de la physique, de la mécanique et de la chimie! Ceux qui pensent ainsi ne savent donc pas que Dieu agit continuellement au milieu de nous, que son doigt souverain se retrouve dans tous les événements de notre vie, dans les petits aussi bien que dans les grands! Il leur faut donc des miracles pour reconnaître ce doigt de Dieu et des sorcelleries pour reconnaître celui du diable!

Ce serait une manière bien étroite et bien fausse de considérer nos relations avec l'invisible. L'Écriture nous apprend à considérer le diable, non comme un sorcier mais comme un tentateur. L'Écriture nous invite à « nous asseoir en Christ dans les lieux célestes, » à visiter, à habiter notre vraie maison paternelle par la prière et par la foi. Un chrétien ne craint pas de tomber dans le déisme, faute de miracles; son Dieu s'appelle « un Dieu de près, non un Dieu de loin. » Il lui a appris à dire : « Où irais-je loin de ton esprit, et où fuirais-je loin de ta face? » Jésus lui a promis le Saint-Esprit, « le consolateur qui demeure avec nous éternellement. » Le Sauveur n'abandonne pas ses rachetés :

« Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.... Je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai chez lui. » Une chose est certaine, c'est qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans la volonté de notre Père qui est aux cieux, c'est que les anges sont des Esprits administrateurs employés pour le bien de ceux qui aiment Dieu.

Et l'on vient nous parler d'isolement, de vide spirituel ! Et faute de miracles et de sortiléges, nous risquerions de nous trouver seuls sur la terre livrée à la domination exclusive des forces naturelles ! Loin de là, ce sont vos faux sortiléges et vos faux miracles qui nous isolent, qui s'interposent entre Dieu et nous. J'ai besoin de me délivrer de ce surnaturel hideux ou grotesque pour me sentir de nouveau en présence de Dieu. Je ne fais cesser le vide qu'en chassant ces déplorables visions, ces harpies qui obscurcissent le ciel au-dessus de ma tête. Je décrirais difficilement l'état d'oppression où je suis plongé quand j'ai lu certaines légendes ou certaines démonologies; ma poitrine ne respire plus, il me faut de l'air, l'air vif et pur de la vérité. Délivrez-moi des miracles ridicules; délivrez-moi des prodiges par voie magique, par voie de contact, d'onction, de charme ou de rotation.

Délivrez-moi, ai-je dit! Qu'on ne craigne rien cependant. Je ne compte pas recourir contre cet odieux cauchemar aux moyens violents et aux procédés sommaires. Je les ai blâmés; je ne les emploierai pas. « Nier tout court » est un parti commode, que Bayle a condamné avec grande raison. Je suis pleinement de

l'avis du marquis de Mirville, quand il rappelle que «ce qui est, est possible,» et je me joindrai volontiers à lui contre un scepticisme peu sincère qui faute de bonnes raisons en forge à tout prix de mauvaises. On sait que Lavoisier, poussé à bout dans la question des aérolithes, soutenait « qu'on avait fait chauffer les pierres ! » J'espère qu'on n'aura pas à me reprocher de semblables arguments.

J'ai donc cherché à me rendre sérieusement compte de l'opinion de mes adversaires et de la base sur laquelle elle repose.

Quant à la base, c'est la valeur attribuée au témoignage. Je n'aurai pas de peine à montrer qu'il y a là une erreur fondamentale qui explique toutes les autres.

Quant à l'opinion elle-même, elle a un mérite qu'il serait injuste de ne pas reconnaître : elle est logique et courageuse ; elle ne recule pas devant ses propres conséquences; elle les suit et les déduit jusqu'au bout avec une rare intrépidité.

Fidèle à son principe, sentant bien que, le témoignage une fois admis comme preuve en pareille matière, on n'a plus le droit de rejeter un seul fait convenablement attesté, M. de Mirville admet les anecdotes les plus étourdissantes. Parle-t-il des prodiges obtenus par les magnétiseurs illuminés, « ce sont des objets matériels qui, dans l'endroit le plus clos, loin de toute main habile ou profane, viennent tomber on ne sait d'où, sur les assistants ébahis. C'est une plante, une plante étrangère, *et que l'on chercherait en vain dans le pays,* qui vient se déposer tout exprès sur les genoux du malade, au moment même où un somnambule en prescrit l'emploi médical. Ce sont des reliques et des

ossements de martyrs, qui probablement ont suivi la même route et que l'on voit apportés par une colombe, comme la sainte ampoule. » (P. 307.)

Parle-t-il des sortiléges qui ont affligé le presbytère de Cideville, il nous montre « les chiens jetés à croix ou pile au plafond, les couteaux, les brosses, les bréviaires s'envolant par une fenêtre et rentrant par la fenêtre opposée. » « Le maire reçoit un coup violent sur la cuisse, et au cri que cette violence lui arrache on répond par une caresse bienfaisante qui lui enlève à l'instant toute douleur. » L'enfant élevé par le curé « voit toujours derrière lui *l'ombre* d'un homme en blouse. ». Ce fantôme est celui du berger magicien. « Mais écoutez bien ceci ! Au moment où l'enfant accuse la présence du fantôme, un des ecclésiastiques présents affirme avoir distinctement aperçu derrière lui *une sorte de colonne grisâtre ou de vapeur fluidique.* »

Je passe sur la main noire qui descend de la cheminée et qui donne de si effroyables soufflets. J'arrive à la constatation d'une particularité déjà remarquée dans les anciens procès de sorcellerie. Quelqu'un s'en souvient fort à propos et communique sa pensée aux visiteurs de Cideville. « Ces *ombres* mystérieuses redoutaient la pointe du fer. Dès lors on n'hésite plus, et au risque de glisser un peu dans la superstition, on se met à l'œuvre à l'instant. On se munit de très-longues pointes, et partout où le bruit se fait entendre, on les enfonce le plus lestement possible. Mais il est difficile de frapper juste, en raison de l'instabilité de l'agent ; plusieurs pointes sont donc enfoncées sans résultat apparent, et l'on va probablement y renoncer, lorsque tout à coup, une d'elles ayant été chassée plus habilement

que toutes les autres, une flamme vient à jaillir, et à la suite de cette flamme, une fumée tellement épaisse, qu'il faut ouvrir toutes les fenêtres, sous peine d'une prompte et complète asphyxie. » (P. 327 à 331.)

La fumée dissipée, on avait repris les pointes et on avait appuyé sans miséricorde. Aussi le berger portait-il le lendemain la trace sanglante des blessures qu'il avait reçues.... sur le corps de son fantôme.

Ailleurs, M. de Mirville raconte l'histoire des pierres mystérieuses qui bombardaient, il y a quelques années, une maison de la rue des Grès, à Paris. « Un détail bien curieux est celui qu'il nous fit admirer (le maître de la maison). Cette chambre était remplie de pierres et de fragments de tuile longs et plats; cette forme nous frappa. — Par quel hasard....? lui dîmes-nous.—Voilà, monsieur; c'est que j'avais fermé mon volet. Eh bien! remarquez bien cette fente-là.— Effectivement, c'est une fente très-longue et très-étroite. —Eh bien! monsieur, à partir du moment où j'eus fermé mon volet, toutes les pierres eurent cette forme que vous leur voyez, et toutes arrivaient par cette fente, qui a à peu près leur largeur. » (P. 372.)

En Amérique les Esprits multiplient à l'infini leurs manifestations fluidiques. « Nous laisserons là les concerts improvisés, les hommes suspendus en l'air, les caresses par des mains surhumaines et glacées, comme celles de Cideville. » (P. 401.) Mieux vaut l'histoire des sept ou huit fantômes qu'on aperçut dans la maison Phels, « habillés et drapés avec une grande habileté, soit à l'aide du tapis de l'appartement, soit à l'aide des vêtements qui s'y trouvaient la veille. Tous ces fantômes étaient agenouillés, chacun d'eux

ayant devant lui une Bible ouverte. » Et il ne fallait pas plaisanter avec eux, car « le fils du docteur Phels, enfant de douze ans environ, fut une fois soulevé de terre *et traversa la chambre comme s'il eût été transporté par la main d'un homme excessivement vigoureux.* » (P. 402.)

J'abrége : il faudrait transcrire tout le volume. Nous y rencontrerions des sorcelleries qui font frémir, des enfants dévorés par des loups-garous, des prédictions de possédés et de somnambules qui ne manquent jamais de s'accomplir. Tout y est admis, sans contradiction, sans critique : l'onguent des armes, qui guérissait les blessures à distance, l'homme qui traverse Paris à travers les airs et que les Esprits déposent sur le boulevard des Batignolles, la magie de M. Dupotet et l'action de ses lignes cabalistiques, tout, jusqu'à des histoires de tables tournantes qui nous étonnent un peu, nous champions non suspects des tables et de leurs hauts faits. Tantôt c'est un chien qui se met à tourner parce qu'une table tournante est touchée par lui ! Tantôt c'est une table massive qui refuse d'obéir tant que la chaîne est formée autour d'elle. « De guerre lasse, tout le monde descend dans la rue, et quelques instants après, voilà la table rebelle qui se met à valser, comme pour narguer tout le monde ! »

Et M. de Mirville a raison de ne rien exclure. De quel droit exclurait-il? La valeur absolue du témoignage une fois admise, comment s'y prendrait-il pour distinguer entre divers récits également attestés? Il se montre bon logicien, et j'avertis les railleurs qu'avant de rire, ils feront bien de se demander pourquoi ils rient. Quiconque proclamera la même théorie que

M. de Mirville, au sujet du témoignage, devra, sous peine d'inconséquence, adopter ses conclusions. Elle est très-bien attestée, l'anecdote du Cochinchinois exorcisé par son missionnaire et suspendu deux heures durant au plafond de l'église. Elle est très-bien attestée l'anecdocte du jésuite dont le fauteuil voltige à travers les airs. Si les témoignagnes honnêtes et nombreux font foi en pareille matière, il faut nous résigner. A partir de la mort des apôtres, on voit commencer et croître incessamment une effluve, jusqu'alors inconnue, de surnaturel divin et de surnaturel diabolique. L'un et l'autre se distinguent par un caractère mécanique, par une allure légendaire; mais il n'importe : l'un et l'autre sont attestés. La masse des sorciers et des ensorcelés dépasse ce que l'imagination la plus audacieuse pourrait imaginer. Autrefois des couvents entiers, des populations entières subissaient les possessions épidémiques et se rendaient assidûment au sabbat; aujourd'hui des multitudes non moins considérables sont entraînées par les démons des tables ou par ceux des magnétiseurs. Il y a plus, le chiffre des possédés proprement dits est immense, et Gassner ne l'estimait pas à moins du tiers du nombre total des malades. Il n'y a rien là qu'on puisse nier, car les certificats sont en règle, et je suis même d'avis qu'après avoir reconnu le mal, nous ne contestions pas au sujet du remède. L'exorcisme sera le salut des sociétés menacées. Qu'on exorcise les possédés, les magnétisés et les magnétiseurs, et les tables et ceux qui les font tourner! Qu'on poursuive les Esprits fluidiques à travers meubles et immeubles! Ce qu'un geste a produit, une formule peut bien le détruire!

Mais avant de nous rendre, nous prendrons la liberté d'examiner. Les grandes questions sont toujours des questions de méthode. La méthode adoptée ici est-elle légitime? Nous allons nous en enquérir. M. de Mirville nous ramène incessamment à son grand dilemme : ou convainquez les témoins de fraude, ou acceptez le témoignage. La question est très-mal posée. A part la fraude (qui a eu son rôle), il y a à tenir compte de bien des choses : de l'erreur, de la précipitation, de l'exagération, de l'entraînement, des diverses déviations qu'opère l'action presque irrésistible d'un courant général de crédulité. Il y a à tenir compte des métamorphoses que subissent les récits en passant de bouche en bouche. Il y a à tenir compte des témoignages influencés par la crainte ou des aveux arrachés par la torture. Il y a à tenir compte des phénomènes purement physiques qui expliquent une foule de faits rangés par l'ignorance sous l'étiquette du surnaturel. Enfin, il y a à tenir compte surtout de deux observations beaucoup trop méconnues : d'abord le merveilleux ne rentre pas dans notre compétence, et notre témoignage sur ce sujet n'a pas la valeur qu'il aurait sur tout autre point; ensuite nous sommes sujets à des hallucinations individuelles ou collectives qui nous donnent la certitude absolue d'avoir assisté à des scènes qui ne se sont passées que dans notre imagination.

Je me propose donc de traiter dans l'ordre suivant la question capitale à laquelle cette partie est consacrée :

J'examinerai, en premier lieu, quelle est la valeur réelle des preuves quand il s'agit de faits surnaturels, et je m'occuperai spécialement du témoignage.

Je signalerai, en second lieu, les divers motifs de

suspicion qu'on remarque dans les récits qui nous sont présentés. Je montrerai que l'illusion ou le mensonge y transpirent de toutes parts.

En troisième lieu, je soumettrai ces récits à une confrontation qui paraîtra décisive sans doute à plusieurs lecteurs, comme elle l'est à mes propres yeux. Je les placerai en face des déclarations de la sainte Écriture. Je prouverai qu'il faut choisir, qu'on ne peut admettre à la fois la vérité de la Bible et la vérité des histoires de sorciers. Les incrédules eux-mêmes trouveront peut-être qu'entre les preuves du christianisme et celles de la sorcellerie la partie n'est pas précisément égale.

J'indiquerai enfin les explications très-naturelles et très-suffisantes que comportent la plupart des prodiges mis en avant.

Tel est le plan de cette étude. Une fois en possession de la solution du problème général, il nous sera aisé de l'appliquer aux problèmes spéciaux, au surnaturel apocryphe dans ses diverses manifestations : faux miracles, faux sortiléges, magie du magnétisme, et nous seront amenés ainsi à l'appliquer aux Esprits des tables, dernière manifestation en l'honneur de laquelle on a ressuscité toutes les autres.

HAPITRE III

JR DES PREUVES ET SPÉCIALEMENT DU TÉMOIGNAGE

Nous voici au cœur même du débat. Selon la manière dont on conçoit le témoignage, on tombe dans des difficultés insolubles ou on y échappe. Il n'y a pas de milieu en effet : il faut accepter toutes les anecdoctes bien attestées, si folles soient-elles d'ailleurs ; ou il faut faire planer une suspicion générale sur toutes les attestations qui se rapportent à certains sujets. La question du témoignage veut être abordée résolûment et dans son ensemble ; sans quoi les plus fermes esprits seraient troublés, les meilleures têtes auraient le vertige en présence des faits impossibles qu'affirment à l'envi des témoins sincères et intelligents. Faute d'une théorie sur le témoignage, on en serait réduit à descendre jusqu'à cet état moral, le plus dangereux de tous, où l'on ne croit pas ce qu'on est censé croire, et où l'on ne rejette pas non plus ce qu'on est censé rejeter.

suspicion qu'on remarque dans les récits qui nous sont présentés. Je montrerai que l'illusion ou le mensonge y transpirent de toutes parts.

En troisième lieu, je soumettrai ces récits à une confrontation qui paraîtra décisive sans doute à plusieurs lecteurs, comme elle l'est à mes propres yeux. Je les placerai en face des déclarations de la sainte Écriture. Je prouverai qu'il faut choisir, qu'on ne peut admettre à la fois la vérité de la Bible et la vérité des histoires de sorciers. Les incrédules eux-mêmes trouveront peut-être qu'entre les preuves du christianisme et celles de la sorcellerie la partie n'est pas précisément égale.

J'indiquerai enfin les explications très-naturelles et très-suffisantes que comportent la plupart des prodiges mis en avant.

Tel est le plan de cette étude. Une fois en possession de la solution du problème général, il nous sera aisé de l'appliquer aux problèmes spéciaux, au surnaturel apocryphe dans ses diverses manifestations : faux miracles, faux sortiléges, magie du magnétisme, et nous seront amenés ainsi à l'appliquer aux Esprits des tables, dernière manifestation en l'honneur de laquelle on a ressuscité toutes les autres.

CHAPITRE III

VALEUR DES PREUVES ET SPÉCIALEMENT DU TÉMOIGNAGE

Nous voici au cœur même du débat. Selon la manière dont on conçoit le témoignage, on tombe dans des difficultés insolubles ou on y échappe. Il n'y a pas de milieu en effet : il faut accepter toutes les anecdoctes bien attestées, si folles soient-elles d'ailleurs; ou il faut faire planer une suspicion générale sur toutes les attestations qui se rapportent à certains sujets. La question du témoignage veut être abordée résolûment et dans son ensemble; sans quoi les plus fermes esprits seraient troublés, les meilleures têtes auraient le vertige en présence des faits impossibles qu'affirment à l'envi des témoins sincères et intelligents. Faute d'une théorie sur le témoignage, on en serait réduit à descendre jusqu'à cet état moral, le plus dangereux de tous, où l'on ne croit pas ce qu'on est censé croire, et où l'on ne rejette pas non plus ce qu'on est censé rejeter.

L'âme entière est malade alors, et les divers principes de la vie spirituelle, raison, conscience, foi, sont également atteints.

Personne ne sera assez insensé pour exclure absolument le témoignage. Sans lui, nous n'aurions ni science, ni histoire, ni religion; l'homme qui ne croirait que ce qu'il a vu, descendrait au rang des brutes.

Ceci n'est point contesté. Reste donc uniquement la question des limites. Jusqu'où s'étend la valeur du témoignage? Y a-t-il des matières où il devienne particulièrement sujet à caution? « J'en crois, disait Pascal, des témoins qui se font égorger! » L'argument est faible. Il n'est pas d'imposture qui n'ait eu ses témoins prêts à donner leur sang pour elle.

Si les témoins qui meurent ne sont pas irréfutables par cela seul, les témoins éclairés et désintéressés le seront-ils plus qu'eux? Telle est la thèse principale de M. de Mirville. Voyez! s'écrie-t-il, les hommes les plus savants ont admis ces faits de sorcellerie, les médecins ont constaté la possession des ursulines de Loudun, les incrédules du XVIIIe siècle se sont rendus à l'évidence des prodiges du cimetière Saint-Médard, les Américains les plus sceptiques déclarent qu'ils ont vu et entendu des Esprits; dès lors nous n'avons pas le droit de douter.

Eh bien! c'est un droit auquel je persiste à ne pas renoncer encore. Je prétends que les incrédules sont souvent très-crédules et que le monde a toujours été pavé de gens qui ne croient pas en Dieu et qui croient aux revenants. Je prétends que le XVIIIe siècle, tout occupé à démolir le christianisme, se dédommageait en accueillant les superstitions les plus ridicules, les charlatans les plus effrontés, Saint-Germain et Cagliostro,

les devineresses et les nécromanciens. Même parmi ceux qui repoussent les sorcelleries et qui passent leur vie à les combattre, je pourrais en citer qui adoptent sans critique et sans examen les faits tenus pour constants par leurs contemporains. Lisez les lettres de saint André sur la magie; vous verrez que ce grand douteur qui montre si bien la puérilité des fables dont il a entrepris l'examen, n'hésite pas à admettre les vertus mirifiques de l'*aimant blanc!* « Une épée, un couteau touché de cette pierre perce la chair, sans qu'il en sorte une goutte de sang, sans que le blessé souffre la moindre douleur. »

C'est qu'un savant, même sceptique, ne voit pas tout ce qu'il atteste, et ne voit pas parfaitement tout ce qu'il voit; c'est que, défiant à l'égard de certaines assertions, il est très-complaisant à l'égard de certaines autres; c'est qu'il affirme fréquemment sur la foi d'autrui; c'est qu'il subit surtout l'influence des opinions régnantes et des crédulités à la mode. Il y a tel courant qui entraîne les plus éclairés et les plus indépendants.

L'erreur fondamentale de M. de Mirville est donc celle-ci : quand des savants, des médecins, des incrédules ont admis la réalité d'un récit, ce récit est incontestable! Avec un pareil principe, on va loin. On est désarmé contre les mensonges et contre les illusions grossies de main en main et élevées à la troisième ou à la quatrième puissance. On renonce à examiner les choses soi-même, on abdique. Or l'abdication, légitime et obligatoire en présence du témoignage de Dieu, est coupable en présence du témoignage de l'homme.

Aussi, qu'arrive-t-il? M. de Mirville ne met rien en doute; il n'en a plus le droit.

Les Boktes du Tibet s'ouvrent le ventre dans toute sa longueur ; puis ayant passé la main sur la blessure , tout rentre dans l'état primitif, sans qu'il reste la moindre trace de cette opération diabolique ! Il y a dans une lamaserie un arbre dont les feuilles portent l'empreinte des divers caractères tibétains; cela est certain, car le père Huc l'a vu. Le père Bouchet, autre missionnaire, a vu (ce qui s'appelle vu) transporter à travers les airs le Chinois qu'il allait baptiser ! Certains magnétiseurs déposent dans une bouteille d'eau une vertu telle, que « cette *influence voyageuse* se rappelle, fût-ce à deux cents lieues et à des mois de distance, toutes les recommandations du commettant. Pendant que celui-ci sommeille, oublie ou ignore, il faut qu'*elle* n'oublie rien, elle, qu'elle pèse tout, et qu'elle se décide toujours *suivant les circonstances !* » D'autres magnétiseurs soulèvent leurs somnambules et les font voler autour des lustres du salon ! (P. 255 ; 259 , 274, 279, etc.)

Tout cela est parfaitement attesté. Si le témoignage a la valeur que le marquis de Mirville lui attribue, nous devons faire comme lui et ne rien rejeter.

Mais voici qui devient embarrassant. Les annales du monde sont remplies de faits non moins attestés et dont la fausseté ne fait plus question. Je désire en citer quelques exemples, en priant mes contradicteurs de me dire quels motifs ils peuvent avoir de nier ce qu'affirment tant de respectables témoins. Sur le terrain où l'on a coutume de se placer, il n'y a rien à répliquer : ces récits démontrés faux sont incontesta-

blement vrais, de la première ligne à la dernière!

Et d'abord qu'y a-t-il de mieux attesté que les traditions primitives recueillies par les Pères? Pour peu que le témoignage en matière religieuse mérite la confiance qu'on a coutume de lui attribuer, il est impossible que le souvenir des lieux marqués par les grands événements du christianisme ne se soit pas transmis fidèlement. Ceux qui ont vécu avec le Sauveur ne sauraient avoir oublié la place précise où il est mort, où il est monté au ciel; ceux à qui ils l'ont dit ne sauraient à leur tour en avoir perdu la mémoire. Or tel est le trouble qu'apporte dans le témoignage le mélange d'une croyance, que l'imagination excitée des chrétiens n'a pas tardé à l'emporter sur les réalités les plus palpables et les plus simples. Sans mauvaise foi aucune, on a défiguré et transposé toutes les traditions primitives. Chaque événement de l'Évangile a eu sa *grotte*, bon gré mal gré; car on trouvait à ces grottes un charme mystérieux qui les faisait préférer.

C'est une grotte qui a remplacé, en dépit des paroles formelles du Nouveau Testament, la crèche où Jésus fut mis, parce que la place manquait dans l'hôtellerie. Il a fallu la campagne d'Ibrahim-pacha en Syrie pour que l'absurdité de la tradition achevât d'être mise à nu. Les Arabes du pays s'établirent alors dans le couvent, enlevèrent les ornements du sanctuaire, et derrière on découvrit un tombeau antique. Or quiconque connaît les scrupules religieux des Juifs, sait qu'ils n'auraient pas changé leurs cavernes sépulcrales en écuries d'auberge.

A Nazareth, nouvelle grotte! c'est là que la vierge Marie aurait reçu la visite de l'ange. Malheureusement rien ne prouve que les Juifs aient habité des trous sou-

terrains; et plus malheureusement la cave restée à Nazareth ne s'ajuste pas à la maison elle-même qui (comme chacun sait) a été transportée à Lorette.

La transfiguration a été fixée sur le Tabor. J'en étais encore persuadé quand j'ai visité cette montagne; et quelle n'a pas été ma surprise en y voyant des restes antiques qui, en couvrant entièrement le sommet, démontrent qu'à l'époque de Jésus-Christ il y avait là toute une bourgade avec ses fortifications! Aussi les évangélistes ne nomment-ils pas le Tabor; leur récit semble indiquer une montagne beaucoup plus septentrionale.

A-t-on été plus heureux pour l'ascension? On a trouvé beau de la placer au sommet du mont des Oliviers, à la vue de Jérusalem. On n'a oublié qu'une chose, c'est de relire la déclaration formelle de Luc: « Il les mena dehors *jusqu'à Bethanie;* puis, élevant ses mains, il les bénit. Et il arriva, pendant qu'il les bénissait, qu'il se sépara d'avec eux; et il était enlevé au ciel. » (Luc, XXVI, 50.)

Le témoignage est déjà bien compromis. Que sera-ce, si nous parcourons les premiers Pères et l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe! Là figurent des fragments empruntés aux témoins oculaires, aux dépositaires directs dont les appréciations devraient mériter une entière confiance. Et cependant qui croira aujourd'hui à la correspondance entre Jésus et le roi d'Édesse? Qui croira au martyre de Jacques précipité du haut du temple, avec des circonstances qui rendent le récit matériellement et moralement inadmissible? Qui croit à l'inspiration des sibylles, au feu sorti des fondements de Jérusalem? Qui ne sait que le fameux miracle de la

croix de Constantin a été rapporté de deux ou trois manières absolument inconciliables? Qui ne sait qu'Augustin raconte très-gravement et affirme très-expressément des métamorphoses d'hommes changés en ânes ou en chameaux?

Il n'y a pas de prodige mieux attesté que le vol et la chute de Simon le magicien. Irénée, Eusèbe, Augustin, d'autres Pères, s'unissent pour en donner tous les détails. Et cependant quiconque a réfléchi un peu à la formation de cette légende, quiconque s'est demandé d'où vient cet étrange livre des *Clémentines* et le rôle capital qu'il attribue à Simon le magicien vis-à-vis de Pierre, ne doute pas qu'il n'ait là sous les yeux le simple développement d'une fable entée sur le passage du livre des Actes où Simon le magicien est repris par l'apôtre.

Les miracles d'Apollonius de Tyane sont tellement attestés, que bien des chrétiens frémissent un peu quand on les oppose à ceux de Jésus-Christ. Je leur indiquerai un moyen de se rassurer. Qu'ils ouvrent *la Vie d'Apollonius de Tyane* par Philostrate, et ils verront s'il est possible de prendre au sérieux des prédictions si étrangement encadrées! On m'assure qu'Apollonius a crié : « Frappez le tyran! » au moment où Domitien était tué à Rome; on m'assure qu'il a délivré Antioche des cousins. Par malheur les mêmes témoins me le montrent au château des Sages, parmi les dragons et les biches blanches; ils le conduisent aux cataractes du Nil « dont le bruit est tel, que ceux qui s'en approchent trop y perdent l'ouïe; » et ces échantillons de leur critique me donnent la mesure du crédit qu'il convient de leur accorder.

Mais, dira-t-on, ces témoins ne sont pas comparables à ceux qui affirment les sorcelleries anciennes et modernes ! Je le veux bien, et je ferai volontiers un pas de plus. Avançons dans l'histoire ; voyons si les attestations solennelles et mal fondées sont le privilége exclusif des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Je laisserai de côté des mensonges historiques auxquels rien n'a manqué cependant en fait d'éclat, de durée et de constatation, mensonges qui ont régné universellement et qui sont aujourd'hui universellement rejetés : les fausses Décrétales, par exemple. Certes, un document de cette importance et qui a servi de base à tant de bulles semblerait ne pouvoir être le produit pur et simple de l'imposture. En l'acceptant pendant des siècles, on a reconnu qu'il portait avec lui les preuves suffisantes de son origine. Il n'en était rien toutefois, et le lecteur me dispensera d'une démonstration aujourd'hui superflue.

Je négligerai pareillement la source abondante d'arguments que me fourniraient les récits des voyageurs. Voilà des témoins consciencieux qui ne rapportent que ce qu'ils ont vu et qui ont vu ce qui n'est pas. Les pèlerins du moyen âge revenant du saint sépulcre avaient contemplé des merveilles que personne oncques n'a entrevues depuis. Ceci soit dit en passant, et sans appuyer sur d'autres témoignages moins respectables. Si nous consultions Aulu-Gelle, Pline ou des voyageurs plus rapprochés de notre temps, nous y découvririons des hommes qui n'ont qu'un œil au milieu du front et qui voient mieux la nuit que le jour ; des familles dont la voix ensorcelle et fait mourir ; des nations couvertes de plumes et qui se nourrissent du parfum des

fleurs. Nous y découvririons la pierre mirifique qui guérit les aveugles et dont on a trouvé le secret en observant que les hirondelles s'en servent pour guérir leurs petits lorsqu'on leur a crevé les yeux. Tel voyage publié au XVIIe siècle nous parlerait des habitants de l'île Formose qui sont pourvus d'une longue queue semblable à celle d'un bœuf. En ouvrant les *Transactions* de la Société Royale de Londres en 1724, nous y trouverions une grave dissertation latine sur l'agneau végétal de Tartarie, décrit *de visu* par plusieurs personnes, pris au sérieux par les naturalistes et commenté par Scaliger, lequel assure qu'il rend du sang lorsqu'on y fait quelque incision.

Passons à des faits entourés d'attestations moins contestables.

Delancre raconte ceci d'après des témoignages innombrables et des procès-verbaux officiels : « Lorsque l'exécuteur jeta la Sabaudine au feu (une de ces prétendues sorcières du Labour, au XVIIe siècle), le Tout-Puissant, pour manifester l'abomination et montrer que vraiment elle était sorcière, permit que de dessus sa tête il sortît une fourmilière de crapauds, après lesquels le peuple se rua si fort à coups de bâtons et de pierres, qu'elle fut plus lapidée que brûlée. Mais avec tout cet assaut il ne fut pas en la puissance du peuple de faire mourir un crapaud noir, lequel triompha des flammes, des bâtons et d'une milliasse de pierres.... et se sauva comme un démon immortel en tel lieu qu'on ne le sut jamais trouver. »

On me dira peut-être que les choses ont pu se passer ainsi, qu'en bonne sorcellerie il n'y a rien là d'absurde, et que je ne dois pas décider la question par la question.

C'est fort juste, et pour ne pas retomber dans la même faute, je sacrifierai quelques faits dont on me contesterait le droit de considérer la fausseté comme évidente. Ambroise Paré atteste le merveilleux phénomène des clous sortant de la bouche des possédés. Qui sait s'il n'a pas raison!—Borel rapporte dans ses Centuries des exemples de plusieurs personnes, *qu'il a connues*, dont les regards étaient si corrosifs, qu'ils rongeaient jusqu'aux verres et aux miroirs, en sorte qu'ils étaient obligés d'en changer de temps en temps, la surface s'en trouvant toute gâtée et le verre percé en plusieurs endroits; il *connaît* une dame qui, par cette raison, ne peut se servir longtemps des mêmes lunettes. Qui sait s'il n'y a pas du sortilége là dedans!—Delrio affirme qu'on a vu en Espagne certains hommes qu'on appelle Zahuris, à cause de leur vue de lynx; il dit *qu'il en a vu* un à Madrid en 1575; ces hommes apercevaient les sources et autres objets placés dans l'intérieur de la terre.—Albert le Grand parle de deux frères qui ouvraient les portes les mieux fermées, l'un en présentant son côté gauche et l'autre en présentant son côté droit. Et pourquoi pas? va-t-on s'écrier.

Pourquoi pas, en effet! Agobard, évêque de Lyon, n'atteste-t-il pas la puissance qu'avaient certains hommes d'exciter des tempêtes et de se transporter au travers des airs, par le moyen de *l'aura levatitia*? Ne lui amena-t-on pas un jour un homme et une femme *qu'on avait vus* tomber du ciel? Sandoval n'est-il pas très-exactement renseigné sur l'histoire de cette sorcière qui, en l'année 1547, obtint d'un des inquisiteurs de Navarre la permission de s'envoler, si elle le pouvait, et qui, ayant commencé par descendre comme

un lézard le long des murs de la tour qui lui servait de prison, finit par prendre son vol devant les assistants qui ne cessèrent de la voir que lorsqu'elle eut dépassé l'horizon? C'est chose toute simple; c'est l'*a b c* de la sorcellerie; nous n'en sommes pas à nous étonner de si peu!

Eh bien! montrons par d'autres exemples que les choses les mieux certifiées se sont trouvées entièrement fausses.

La fameuse *dent d'or* a été attestée comme rien ne l'a été et ne le sera jamais. On l'a vue, on l'a touchée; de savants hommes ont écrit de gros in-folio pour expliquer le phénomène. Que répondre à tant de témoins directs, impartiaux, éclairés, à tant d'hommes sceptiques et érudits qui avaient visité eux-mêmes la bouche de l'enfant silésien? La dent d'or figurerait dans les livres que publie aujourd'hui l'école du merveilleux, l'école du moyen âge, si, par malheur, on n'avait découvert un beau jour qu'une fraude habile avait recouvert de feuilles d'or une dent naturelle. Les fraudes ne se découvrent pas toujours; les dents tombent, les enfants meurent, mais les in-folio restent et les témoignages subsistent dans toute leur majesté.

Voici maintenant une béate, une inspirée, aussi authentique que possible. Nous sommes en plein XVIIIe siècle. Marie Bucaille était tenue pour sainte par les habitants de Valogne et des lieux circonvoisins. Elle faisait des miracles; elle guérissait une foule de malades désespérés. Il y a plus : elle avait obtenu de Dieu la plus grande des faveurs; à l'exemple de François d'Assise et de Catherine de Sienne, elle portait sur son corps les stigmates de la croix. Par une faveur

spéciale et qui n'avait pas été accordée à d'autres, ces stigmates étaient renouvelés tous les vendredis, en mémoire de la Passion. Voilà des faits certains, d'une constatation facile, qu'attestaient des myriades de témoins. Cependant des gens méfiants s'avisent d'intervenir ; on demande que la nouvelle sainte soit séquestrée et surveillée de près. On finit par découvrir la friponnerie ; et peu s'en fallut que, passant d'un extrême à l'autre, on ne brûlât en qualité de sorcière cette stigmatisée illustrée par tant de miracles.

En fait de miracles, ceux de l'étole de saint Hubert méritent une place à part. Leur nombre, leur éclat, les témoignages qui les entourent ne semblent laisser aucune place légitime au doute. Depuis l'année 825, on ne cesse de couper des morceaux de l'étole, qui n'en conserve pas moins toute sa longueur première. Les saints fragments sont insérés dans le front des personnes mordues par des chiens enragés, et ces personnes sont guéries. Voilà qui va bien. Pourquoi faut-il que des critiques qui auraient pu mieux employer leur temps aient renversé tout cet échafaudage par sa base et donné un démenti à tous ces témoins ! D'autres témoins démontrent que le voyage d'Hubert à Rome est une fable ; il n'en est question ni dans l'Anonyme son contemporain, ni dans Godescalch, ni dans Étienne, ni dans Anselme. La visite au tombeau de l'apôtre Pierre, l'étole apportée par un ange, tout cela est tombé du même coup. Les docteurs en médecine s'en sont mêlés, et même les docteurs en théologie ; on a déclaré suspect ce régime étrange prescrit aux taillés de saint Hubert, régime où entraient le porc mâle, le chapon d'un an, les poissons à écailles, etc. Cependant

l'université de Louvain tenait bon pour les miracles, pour l'étole et pour le voyage au tombeau. Elle invoquait, elle aussi, la valeur du témoignage. Quoi, pendant neuf cents ans, tout le monde se serait fait illusion ! Quoi, tant de milliers de personnes préservées de la rage ne prouveraient rien ! Quoi ! l'étole toujours coupée et toujours intacte ne suffirait pas pour confondre les incrédules ! Hélas, non. Les incrédules ont persisté, et j'ai même lieu de croire qu'ils l'ont emporté. Parmi les remèdes contre la rage, on ne propose pas souvent aujourd'hui les fragments de la sainte étole. C'est ne guère tenir compte, on en conviendra, de vingt générations de témoins.

Les témoins ne manquaient pas non plus au purgatoire de saint Patrice. On sait que les habitants de l'Irlande conservant des doutes sur la réalité du purgatoire, le saint obtint de Dieu de les convaincre par un miracle. Alors s'ouvrit la mystérieuse caverne où périssaient misérablement les incrédules et d'où les croyants ressortaient avec une confirmation éclatante de leur foi. Toute légende à part, le fait du témoignage subsiste. Les descentes au Trou de Saint-Patrice sont innombrables; elles sont authentiques, car on ne descendait qu'avec la permission de l'évêque; elles sont confirmées par des relations détaillées, depuis celle du chevalier Owenn au XII[e] siècle jusqu'aux récits contemporains. Aujourd'hui encore on entre dans le puits sacré, on y passe un jour et une nuit, on y contemple et on y subit les douleurs du purgatoire. Aujourd'hui encore on délivre aux visiteurs des certificats analogues à celui que le roi Édouard III délivrait à un noble hongrois en 1358. Enfin, s'il y a quelque chose de certain ici-bas,

ce sont les merveilles de la caverne irlandaise, et je comprends qu'en présence de cette masse de témoignages, les prédicateurs en aient si souvent appelé dans leurs sermons à la notoriété incontestée d'un tel fait [1].... Ce qui n'empêche pas que témoignages et témoins n'aient été repoussés bien loin par l'Église de Rome, qui n'a pas permis l'insertion du fait dans son bréviaire!

Voulez-vous des certificats plus scientifiques? Prenez l'anecdote bien connue de la pierre lumineuse et brûlante, venue des Indes, et présentée au roi Henri II. Les savants s'en sont fort occupés, les gros livres ont abondé sur ce sujet, et le grave de Thou n'hésita pas à lui donner place dans son Histoire. D'où était venue son erreur? Une description trop poétique du charbon allumé avait été publiée par Fernel, premier médecin du roi; Jean Pipin, médecin du connétable de Montmorency, en avait régalé son confrère, Mizand, médecin à Paris; celui-ci avait communiqué à de Thou cette lettre venue de Boulogne; de Thou inséra le fait dans son ouvrage qu'on achevait d'imprimer. L'autorité de cet ouvrage était telle, que personne ne s'avisa de mettre en doute ce qui y était rapporté. Les compilateurs de merveilles naturelles, tels que Fabricius, Chioceus, Camérarius, n'eurent rien de plus pressé que de grossir leurs recueils de cette singularité. Ce ne fut

[1] Que les visiteurs du Trou de Saint-Patrice aient pris les murmures des vents engouffrés pour les plaintes des âmes réclamant des prières, peu nous importe; ce n'est pas la question. Il est bien clair qu'à la base de chaque témoignage inexact et sincère, il y a une hallucination ou une illusion. Mais c'est précisément parce que les causes d'erreur sont nombreuses, que la preuve par voie de témoins est inadmissible en matière de surnaturel.

pas tout; les savants finirent par démontrer que la chose était toute naturelle : D'où vient, disaient-ils, qu'on est si surpris de cette merveille? Est-ce la première fois qu'on en voit de semblables? Pline, Solin et saint Isidore ne décrivent-ils pas une pierre de feu qu'on appelait *pirites?*

La comédie fut complète. On disserta sur la pierre *pirites* qui brûle et saute, sur la pierre *phlogites* qui vient de Perse et paraît enflammée au dedans, sur la pierre *phlégontide,* et ce qui suit. Cependant de Thou découvrait son erreur. Il obtenait des libraires français la suppression du passage si légèrement introduit. Mais les libraires étrangers n'eurent pas la même condescendance; ils ne purent se résoudre à sacrifier cette pièce curieuse, et elle n'a cessé de figurer dans toutes les éditions publiées par eux.

Supposez maintenant que l'erreur n'eût pas été reconnue ou que les éditions allemandes nous fussent seules parvenues, qu'aurions-nous à objecter à l'affirmation d'un homme tel que de Thou, rapportant le témoignage de trois médecins? Et voilà comment se font souvent les témoignages. Une fois faits, ils servent et se multiplient à l'infini. Cela est si vrai qu'on raisonnait encore en 1676 d'après l'assertion présentée par de Thou. De savants recueils contiennent à cette époque des observations sur les phosphores, où on lit : « Cette pierre laissa tous les curieux de ce pays-là (Berlin) en doute, si c'est la même ou du moins une pareille à celle dont il est parlé dans le sixième livre de l'Histoire de M. le président de Thou, qui fut présentée, à Boulogne, au roi Henri II, par un étranger qui venait des Indes. »

On sait que des sottises analogues ont été vues et attestées en tout temps. Solin ne se contente pas de décrire le phénix, il ajoute que « cet oiseau fut pris en Égypte l'an 800, et exposé dans une assemblée par ordre du prince Claude. Ce fait est rapporté dans les actes de la censure de Claude, qui subsistent encore. » En cherchant un peu, on trouverait bien que Solin, qui a copié Pline, a oublié de transcrire les doutes de cet auteur. Mais c'est ainsi que les témoignages s'embellissent en vieillissant. Chacun les reproduit à sa manière, et puis le certificat demeure. Ce qui est écrit est écrit !

C'est une chose curieuse et instructive que d'observer comment, de la meilleure foi du monde, on fait parler les gens. Le public était très-occupé en 1725 des communications envoyées au *Mercure de France*, sur une Portugaise aux yeux de lynx. Un révérend père minime jugea bon d'intervenir dans le débat, et d'y faire figurer le célèbre Huygens. « On a vu à Anvers, écrivait-il, un prisonnier dont la vue était si perçante et si vive, qu'il découvrait tout ce qui était caché, sous quelques sortes d'étoffes que ce fût, à l'exception des étoffes teintes en rouge. *Mon garant sur un fait si singulier est M. Huygens*, qui l'a écrit au révérend père Mersenne, religieux de notre ordre et son intime ami. » Le père Lebrun, qui raconte ceci, a eu la curiosité de remonter aux sources (ce qui n'est malheureusement pas toujours possible), et voici ce qu'il a lu dans la lettre manuscrite de Huygens : « En récompense du voyage du Paradis que vous me communiquez, vous saurez pour chose assez étrange, quoique vieille, que des gens sérieux, d'âge et de condition, *déclarent* avoir

vu prisonnier à Anvers un homme qui avait la faculté de voir à travers les habits. » On s'informe; Huygens n'a pas vu. Si l'on avait pu consulter à leur tour ces « gens sérieux, d'âge et de condition, » il est probable qu'ils nous auraient renvoyés à d'autres témoins.

On avait publié dans toute l'Europe le grand miracle du retard du soleil à la bataille entre Charles-Quint et le duc de Saxe, lors du passage de l'Elbe. Le duc d'Albe s'était bien gardé de démentir ces beaux récits; mais interrogé directement par le roi de France, que lui répondit-il ? « J'avoue à Votre Majesté que le soin des choses qui se passaient alors sur la terre m'a empêché d'observer ce qui se passait au ciel. »

Voilà bien des variétés de témoignages officiels et inexacts. En voici encore une qui emprunte son caractère spécial à l'action d'une imagination surexcitée. Je l'emprunte à Lamothe-le-Vayer : « Baptiste Legrain dit, au sixième livre de sa décade de Louis le Juste, qu'il observa lui-même dans Paris, l'an 1615, sur les huit heures du soir du 26 octobre, des hommes de feu au ciel qui combattaient avec des lances.... Cependant j'étais aussi bien que lui dans la même ville, et je proteste, pour avoir contemplé assidûment jusque sur les onze heures de nuit le phénomène dont il parle, que je ne vis rien de tel qu'il le rapporte, mais seulement une impression céleste assez ordinaire, en forme de pavillons qui paraissaient et s'enflammaient de fois à autre. » Avait-il tort d'ajouter un peu plus loin : « Et néanmoins, dans un siècle, on citera le prodige de la décade comme indubitable? » Beaucoup de témoignages non moins certains, non moins consciencieux, non

moins éclairés que celui de Legrain, n'ont pas eu d'autre origine.

L'imposture proprement dite en explique aussi un grand nombre. Il y avait en 1699 une fille dont le métier consistait à être tour à tour muette et miraculeusement guérie. Guérie une première fois à Beauvais, où l'on fit des processions en son honneur, et où elle reçut le nom de *dévote de Beauvais*, elle alla faire la même chose près de Rouen, et on la mena en triomphe à Notre-Dame de Liesse. Mais sa plus éclatante guérison eut lieu au tombeau de Jacques II. Il ne fut bruit que d'elle, jusqu'au moment où ses friponneries furent découvertes, et où elle décampa sans bruit.

Qui n'aurait cru en Angleterre qu'une femme venait d'accoucher de plusieurs lapins? Les gazettes de 1726 rapportaient le fait, avec certificat en bonne forme du médecin-accoucheur et approbation de l'anatomiste du roi qui en publiait la relation détaillée! Tout serait resté incontestable, le certificat, la relation, l'approbation, si le roi d'Angleterre ne s'était avisé de prendre la chose à cœur. L'anatomiste trop crédule fut obligé de signer une rétractation publique. Il reconnut qu'il avait été la dupe « d'une très-abominable fraude. »

On connaît l'histoire des *grains bénits*. Les religieuses du couvent dont Jeanne de la Croix était supérieure, l'avaient sollicitée d'obtenir de Jésus-Christ la bénédiction de leurs chapelets. Ils avaient été déposés dans un coffre que les anges avaient porté au ciel. Le coffre rapporté et ouvert, on n'y trouva rien; mais un parfum très-agréable ne tarda pas à se répandre, et on découvrit alors tous les chapelets dans le coffre. Des

grâces étaient attachées à chaque grain, et même aux grains qui avaient touché ceux-là. Les grains chassaient le diable, éteignaient les incendies, garantissaient des épidémies et du tonnerre, délivraient des scrupules, etc. Le tout était constaté (remarquons-le) par quatre-vingt-dix informations et par plus de quatorze cents témoins. Toutefois le clergé de France, Bossuet en tête, crut devoir contester, et contesta si bien que la valeur des informations et des témoignages se réduisit à zéro.

Au moment même où ce grand débat était engagé entre le catholicisme français et le catholicisme espagnol, les médecins vantaient fort un autre miracle à l'appui de la découverte du jour : l'élixir pour rendre la vue aux aveugles. Ils apportaient en preuve la guérison de l'empereur Jean Paléologue, lequel aurait recouvré la vue à Ferrare pendant la tenue du concile. Qui n'eût cru que le fait était incontestable? Comment ne pas le supposer appuyé sur des témoignages certains? Eh bien, il s'est trouvé un homme assez patient pour se livrer à une étude historique complète, et il a constaté que l'empereur n'avait jamais eu mal aux yeux. Au contraire, il négligeait les affaires du concile parce qu'il était continuellement à la chasse, ce qui n'est guère le fait des aveugles.

Règle générale : Ne vous arrêtez pas aux plus beaux certificats, regardez les choses de près : à mesure qu'on approche, le merveilleux s'évanouit.

J'ai déjà cité des exemples de témoignages fort peu dignes de foi dans les questions les plus simples de toutes, celles de l'histoire naturelle; il me serait aisé de les multiplier. Nous verrions défiler devant nous,

avec leurs attestations en marge, les descriptions reléguées depuis longtemps dans le domaine des fictions. Que d'auteurs savants ont parlé des macreuses d'Écosse, produites sans œufs et provenant tantôt des coquilles qui se trouvent sur le bord de la mer, tantôt des fruits du saule, tantôt des vers formés dans le bois des navires qui pourrissent! On ferait une longue liste de ces dissertations sérieuses, appuyées de témoignages et de preuves : *de anseribus scoticis*. J'indique cet exemple, et je passe outre. On n'ignore pas que, dans un autre genre, les certificats n'ont pas manqué aux statues et aux tombeaux suspendus en l'air par la force de plusieurs aimants. Le tombeau de Mahomet, la fameuse statue qu'on *voyait* dans un temple d'Égypte et dont parlent les Pères de l'Église, celle de Mercure, celle de Cupidon : autant de contes ridicules que les personnages les plus graves ont confirmés à qui mieux mieux!

Encore s'ils se contentaient de confirmer! mais ils tiennent à expliquer. Or ces explications rappellent souvent à s'y méprendre notre débat actuel sur les tables tournantes. Choisissons un fait entre tous, un des plus constants. Aristote, Pline, Plutarque, Élien et plusieurs autres mentionnent le fameux petit poisson, la rémore, qui arrête tout court les plus grands vaisseaux. Comment se rendra-t-on compte d'un tel phénomène? Les uns se contenteront de parler d'une qualité occulte qui amortit l'action du vaisseau. C'est un système commode, qui n'exige pas de recherches et qu'adoptent à l'égard des tables tournantes tous ceux qui s'en tirent au moyen de la parole sacramentelle : Voilà qui est extraordinaire! Les autres ne se con-

tentent pas de la qualité occulte et veulent y joindre une influence surnaturelle. Ils représentent à l'égard de la rémore l'école de nos « spiritualistes. » Il y en a enfin qui semblent pressentir la découverte de M. Babinet sur l'énergie incomparable des mouvements naissants; il y en a qui racontent le combat des *premières qualités* : « Le vaisseau a l'humidité en partage; le poisson excelle en sécheresse. Le sec est plus actif que l'humide. N'est-il donc pas clair que la qualité du poisson doit vaincre la qualité du vaisseau, et par conséquent l'arrêter? » N'est-il pas clair, nous disait-on aussi l'autre jour, que vous pouvez soulever sans effort le poids que vous ne soulèveriez pas avec effort?

Mais je n'ai pas affaire maintenant à nos sceptiques; j'ai affaire aux crédules, à ceux qui tiennent pour incontestable ce qui paraît être suffisamment attesté. Je les prie de se rappeler que l'histoire est pleine de faits très-attestés et très-contestables. Que d'anecdotes considérées comme certaines et qu'il ne faudrait pas examiner de trop près! Nous avons vu ce que devenait le témoignage de Huygens quand on allait aux informations; n'est-il pas probable que celui de Descartes ne subsisterait pas davantage si l'on pouvait s'informer pareillement des circonstances réelles du récit où il figure d'ordinaire vis-à-vis d'un savant de Dijon? Ce dernier avait besoin d'un livre qui ne se trouvait qu'à Stockholm. Il s'adressa à Descartes par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France, M. Chanut : il décrivit de loin la bibliothèque de la reine, le rayon où était le livre, sa couverture, ses dorures. Il ne se trompait en rien, quoi qu'il n'eût jamais visité Stockholm.

Les récits de ce genre abondent. La princesse de

Conti, nièce de Mazarin, a prévu la chute de son palais; la comtesse d'Hamilton a vu, dans une vision terrible, la mort soudaine de la duchesse d'Orléans. A merveille! Je demanderai seulement où sont les garanties de semblables histoires. Les choses se sont-elles bien passées ainsi? N'a-t-on rien ajouté, rien arrangé, rien retranché après coup? N'y avait-il aucune circonstance qui pût faciliter les visions ou prévisions merveilleuses? Nous n'en savons absolument rien. Nous oublions toujours, en outre, une considération capitale : le simple hasard doit amener des coïncidences; or on ne se souvient que de cela, le reste est mis au rebut. Ainsi s'explique même la plus surprenante des révélations magiques, celle que rapporte Saint-Simon dans ses Mémoires. Le duc d'Orléans consultait des sorciers chaque jour; il avait eu des prédictions par centaines ou par milliers. Parmi celles qu'il a racontées à Saint-Simon, il s'en est rencontré une que l'événement a semblé confirmer et qui s'ajustait (tant bien que mal) à la mort de Louis XIV et à la régence. Celle-là seule a été rapportée par Saint-Simon. C'est tout simple; il en a été et il en sera constamment ainsi. Si une autre prédiction avait été réalisée au lieu de celle-là, elle aurait figuré dans les Mémoires, et la scène du lit de mort aurait disparu.

J'invite ceux qui me trouveraient trop difficile en fait de témoignage à bien peser l'enseignement qui ressort des miracles régulièrement organisés dont nos annales sont remplies : guérisons d'écrouelles, épreuves du fer rouge et du surnagement; tout cela n'a pas eu lieu une fois, mais a fonctionné à l'état d'institution nationale. Il n'y a pas eu là un témoin, il y a eu des millions, des générations successives de témoins; et toutefois qui

consentira à admettre aujourd'hui la réalité des faits si universellement et si longuement attestés?

Nos rois ont guéri des milliers et des milliers d'écrouelles. Guibert de Nogent parle, comme témoin oculaire, des guérisons opérées devant lui par Louis le Gros. Celles qu'a opérées Louis IX se trouvent mentionnées en propres termes dans la bulle de canonisation. Charles VIII toucha et guérit beaucoup d'écrouelles à Rome et à Gênes, pendant son expédition d'Italie. Les faits ont été constatés avec soin, et les auteurs qui en font mention remarquent que l'illusion était impossible, puisqu'au nombre des malades guéris se trouvent de petits enfants.

Eh bien, soit! dira-t-on. Nos rois avaient tous le don des miracles. Quel mal y a-t-il à cela?—Je ne vous demanderai pas pourquoi ce don s'est prudemment effacé en présence des lumières croissantes, pourquoi Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe n'ont guéri personne. Je ne vous demanderai même pas comment il se fait que le don de guérir les écrouelles ait passé en Angleterre dès le moment où les rois anglais ont prétendu à la couronne de France, et comment vous expliquez que les rois protestants l'aient possédé aussi bien que les catholiques. Élisabeth touchait aussi les malades, et les certificats de guérison ne lui manquaient pas plus qu'à nos souverains.

Les certificats! Mais en voici une formidable série à l'appui des épreuves du fer rouge et de l'eau bouillante. Du VIe siècle au XIIIe, on ne cesse de les employer; elles ont laissé leur empreinte dans la langue elle-même, et nous disons encore : « J'en mettrais ma main au feu. » D'abord il s'agissait de vider les que-

relles dogmatiques entre les catholiques et les ariens, et des procès-verbaux sans nombre attestent que les catholiques en pareil cas plongeaient impunément leurs bras dans les chaudières où leurs adversaires se brûlaient jusqu'aux os. Plus tard, les lois des Francs admirent ce mode de procédure criminelle. Charlemagne exigea par ses Capitulaires qu'on y ajoutât foi sans doute aucun, *absque dubitatione*. On mettait impitoyablement à mort quiconque s'ébouillantait dans l'eau bouillante.

Il y avait donc des gens en grand nombre qu'elle ne brûlait pas. Le fait est prouvé, et comme il est prouvé en outre que le clergé, qui appliquait l'épreuve, était incapable de se prêter à une fraude systématique et prolongée pendant une demi-douzaine de siècles, il est démontré que nous sommes en possession de quelques milliers de miracles indubitables. Malheureusement, il se trouve que l'on découvre parfois l'innocence de ceux qui se sont brûlés et la culpabilité de ceux qui n'ont pas été atteints. Quelle explication donner à de semblables erreurs du miracle, et que deviennent tant de témoignages accumulés ?

Le roi Lothaire accusait sa femme Thietberge d'un horrible inceste. Elle nia d'abord le fait, et prouva son innocence par l'épreuve de l'eau bouillante. Il est fâcheux qu'elle ait *prouvé* d'abord qu'elle n'était pas coupable, et *avoué* plus tard qu'elle l'était.

L'épreuve du fer rouge semblait plus concluante encore. Quelle fraude pouvait-on imaginer, quand il s'agissait de prendre et de porter quelque temps un soc de charrue incandescent, ou de marcher pieds nus sur des fers rouges, ou de mettre sa main dans un

gantelet de fer rougi qui montait jusqu'au coude? Aussi acceptait-on aveuglément ces décisions miraculeuses. Une impératrice, la femme d'Othon III, fut brûlée vive parce que son accusatrice avait supporté sans dommage l'épreuve du fer ardent.

D'où vient donc que la voix publique finit par s'élever contre ces manifestations si évidentes de l'action divine? D'où vient qu'on s'accorda à reconnaître que les résultats de l'épreuve étaient fréquemment en sens inverse de la vérité? D'où vient que le clergé qui avait passé son temps à bénir des fers rouges et les conciles qui en avaient toléré l'emploi s'empressèrent de condamner cet usage? Pourquoi faire cesser des miracles? Pourquoi! parce que l'illusion et la fraude se glissent partout en pareille matière; parce que les témoignages qui s'y rapportent n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune valeur. Chez les sauvages de l'Océanie et chez les nègres de l'Afrique occidentale, on décide encore les questions de la sorte, et les poisons les plus violents deviennent inoffensifs pour rendre hommage à l'innocence. Je pense que les champions du témoignage nous proposeront d'imiter ces misérables peuples et d'en revenir au beau temps où Louis prouvait son droit contre Charles le Chauve, en fournissant trente hommes, dix pour l'épreuve de l'eau froide, dix pour l'épreuve de l'eau bouillante, dix pour l'épreuve du fer rouge.

Je viens de mentionner l'eau froide. C'était effectivement une des formes de l'expérience miraculeuse dont le succès incessamment répété figure dans un grand nombre de documents. Bien longtemps après le moyen âge, on employait encore l'eau froide dans les

procédures judiciaires. J'ai là sous les yeux un procès-verbal du 11 juin 1696 qui atteste que certains individus, accusés de sorcellerie, *n'ont pas pu enfoncer dans l'eau.* Dès lors, leur qualité de sorciers ne devait plus être mise en doute. On serait sorcier à moins ! Aujourd'hui même, si l'on jetait des gens à la Seine après leur avoir lié pieds et mains, et s'ils s'obstinaient à surnager, nous crierions tous au miracle.... Il est vrai qu'aujourd'hui personne ne surnagerait. Il y a des merveilles indissolublement attachées à certains siècles.

Quoi qu'il en soit, des documents innombrables attestent que les cas de surnagement se présentaient chaque jour, à l'époque où le miracle opérait encore. Des voleurs se présentaient hardiment, croyant bien qu'ils enfonceraient dans l'eau; et voilà, ils demeuraient étonnés et confus à la surface ! Les manichéens ou soi-disant tels de Soissons ne furent brûlés que parce qu'ils surnageaient. Au temps de Bernard, l'Église catholique employa souvent, et toujours avec succès, ce procédé pour convaincre ses ennemis. Des hérétiques il passa aux sorciers. On se donna la peine d'établir « que les sorciers étaient nécessairement plus légers que les autres hommes, parce que le démon, dont la substance est spirituelle et volatile, pénétrant toutes les parties de leur corps, leur communique sa légèreté. » En vertu de ce beau raisonnement, on continua à *baigner* (c'était le terme), et à brûler ensuite.

Mais enfin, s'écriera-t-on, le fait du surnagement subsiste; comment l'expliquez-vous? Moi ! je ne l'explique nullement, par la bonne raison que je n'y crois pas...., ni vous non plus. Le surnagement est attesté comme l'épreuve de l'eau bouillante et celle du fer rouge,

comme les épreuves analogues qui ont encore lieu en Afrique. Je ne vois là qu'un exemple illustre du peu de crédit que méritent les témoignages. Plus il y a de procès-verbaux, de déclarations authentiques, de faits incontestables, plus je triomphe; car il est certain que ces certificats inattaquables ne constatent qu'un grand mensonge, un mensonge de plusieurs siècles, et jamais vos histoire d'Esprits ou de sorciers ne seront mieux attestées que celles-là.

Celles-là sont fausses; on en est convenu le jour où l'on a ordonné la discontinuation des miracles; les miracles véritables ne sont pas tellement importuns, qu'on s'en prive ainsi de propos délibéré. Je ne sais pas, ou plutôt je sais trop comment procédait cette sainte justice du moyen âge. Je sais ce que valent les pièces officielles de ce temps. Je sais aussi de quelles illusions certaines enquêtes sont entourées, quand un courant de crédulité les favorise; je sais à quel point il est facile de croire tout ce qui s'accorde avec les superstitions régnantes. Souffrez donc que je m'en rapporte à l'arrêt prononcé par vous-même, et que je vous dise : « On n'a jamais surnagé, car on ne surnage plus. Vous n'avez jamais fait ce miracle, car vous ne vous risquez plus à le faire. De votre aveu, vous avez des sorciers en nombre; qui vous empêche d'en déterminer quelques-uns à se laisser jeter dans l'eau, avec promesse de tirer la corde si par hasard ils vont au fond? »

Les idées changent; car si les sorciers ne surnagent plus, ils ne surnageaient pas encore à une certaine époque. L'eau servait alors à les noyer et jamais aucun d'eux n'avait manqué d'enfoncer. Il y avait même à Toulouse une cage de fer qui s'abaissait au moyen

d'une bascule, et je ne sache pas qu'elle ait rencontré aucune résistance, jusqu'au moment où l'on changea tout cela. Les voleurs, les sorciers, les hérétiques devinrent alors légers comme le liége; de nos jours probablement ils ont repris leur ancien poids.

Mais trêve de plaisanteries! Le sujet est trop sérieux. Lorsque je songe à la masse effroyable de violences, de calomnies, d'injustices, de cruautés qu'ont abritées et sanctifiées ces odieuses pratiques; lorsque je songe à tant d'innocents pieusement immolés, je ne me sens ni l'envie ni le droit de sourire. Il s'agit d'une longue série d'abominations; il s'agit, en outre, d'une maladie mortelle inoculée aux générations successives, maladie qui attaquait en même temps la conscience, la raison et la foi. A qui l'histoire réserverait-elle sa sévérité, si elle n'avait que complaisances pour de tels crimes et pour de telles époques?

Certes, parmi les enseignements qu'elles nous donnent, la condamnation du témoignage n'est pas le plus important. Toutefois elles nous fournissent aussi celui-là, et j'ai tenu à le recueillir.

Oui, nous avons déjà beaucoup de mensonges historiques. Travaillerons-nous à en grossir le nombre? Rien ne serait plus facile. Demain, si l'on y tient, on réunira mille, dix mille témoignages sérieux et sincères en faveur d'un prodige quelconque, de la Vierge qui tourne les yeux à Rimini, des merveilles qui éclatent journellement en Suède, de celles qui éclatent avec non moins de régularité chez les Indous et chez les Tartares. Demain on nous attestera pour les avoir *vus*, le miracle de saint Janvier, le feu sacré de Jérusalem, les concerts célestes et les fantômes des spiritua-

listes américains, les opérations magiques du baron Dupotet.

Avis aux champions du témoignage ! J'ai montré ce qu'il est en fait; montrons à présent ce qu'il vaut en principe.

On l'aura remarqué, l'incertitude du témoignage commence au point précis où commence le surnaturel. Dès que l'homme quitte le ferme terrain de l'observation des choses ordinaires, pour se lancer dans le domaine du merveilleux, il cesse de voir exactement ce qui est, il cesse de rapporter exactement ce qu'il a vu; son discernement, son sang-froid, son bon sens paraissent l'abandonner.

Il y a donc une limite qui sépare la classe des faits qui appartiennent à notre compétence et celle des faits qui ne lui appartiennent pas. Notre raison a une compétence réelle, mais non pas indéfinie. Demandez-lui de rassembler le souvenir des grands événements, et pourvu qu'elle puisse en avoir la connaissance directe, elle arrivera en tous temps et en tous lieux à écrire des récits historiques dignes de foi; mais si des traditions religieuses sont mêlées à ces annales, aussitôt la raison lâche les rênes et l'imagination la plus extravagante s'en empare. S'agit-il de décrire et même de classer la création matérielle, nous serons étonnés de la sûreté de coup d'œil avec laquelle procédait déjà un Aristote; mais en abordant la catégorie des monstres et des prodiges, les naturalistes les plus sensés abdiqueront toute critique. Les philosophes antiques arriveront promptement

à constater les règles de la logique et même à analyser l'être humain avec une certaine fidélité ; mais aux confins de la métaphysique, les philosophes de tous les temps sembleront frappés de vertige. Enfin, pour ce qui touche aux révélations divines, à la nature des dieux, aux miracles, aux opérations des bons et des mauvais Esprits, l'extravagance humaine se donne pleine carrière.

C'est que nous sommes ainsi faits, que notre incompétence éclate dès que les bornes des faits naturels sont dépassées. En deçà, nous pourrions croire sur le témoignage des hommes; au delà, nous ne pouvons croire que sur le témoignage de Dieu.

Ce n'est pas ici le lieu de montrer que ce témoignage ne nous fait pas défaut et que ses preuves sont à notre portée, quoique son contenu nous dépasse infiniment. Renfermons-nous dans notre étude actuelle et soulignons la distinction fondamentale que nous venons d'établir. En matière de témoignage, la certitude cesse absolument dès qu'on pose le pied sur le territoire du surnaturel. Que le lecteur se rappelle, en effet, la plupart des exemples que je viens de lui citer ; il verra que si les témoins perdent tout droit à notre confiance, c'est lorsqu'ils rapportent (et de la meilleure foi du monde, le plus souvent) des miracles, des sortilèges, des créations monstrueuses, des visions, des épreuves destinées à manifester le jugement de Dieu.

Montaigne a écrit là-dessus des paroles pleines de sens. On le pressait de croire à la sorcellerie; on lui citait des faits; on lui présentait des certificats ; ceux même qui trouvaient bon qu'il fût sceptique sur d'autres points blâmaient son scepticisme sur celui-là. On

le sommait de se rendre au témoignage rendu par les sorciers eux-mêmes, à leurs dépens. Or voici la réponse du grand douteur, qui avait bien raison de l'être en pareille matière : « Toutefois, en cela même, on dit qu'il ne faut pas toujours s'arrêter à la propre confession de ces gens icy ; car on leur a vu parfois s'accuser d'avoir tué des personnes qu'on trouvoit saines et vivantes. En ces autres accusations extravagantes, je dirois volontiers que *c'est bien assez qu'un homme, quelque recommandation qu'il aye, soit creu de ce qui est humain. De ce qui est hors de sa conception et d'un effet supernaturel, il ne doit estre creu lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a authorisé. Ce privilége qu'il a plu à Dieu donner à aucun de nos témoignages ne doit pas estre avily et communiqué légèrement.* J'ai les oreilles battues de tels contes : trois le virent un tel jour en levant, trois le virent le lendemain en occident, à telle heure, tel lieu, ainsi vestu : certes, je ne m'en croirois pas moi-mesme. Combien trouvé-je plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que je fay qu'un homme en douze heures passe quant et les vents d'orient en occident ! Combien plus naturel que notre entendement soit emporté de sa place par la volubilité de notre esprit détraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuyau de sa cheminée en chair et en os par Esprit étranger ! Ne cherchons pas des illusions du dehors et incognuës, nous qui sommes perpétuellement agités d'illusions domestiques et nostres. Il me semble qu'on est pardonnable de mescroire une merveille, autant, au moins, qu'on en peut détourner et élider la vérification par voie non merveilleuse ; et suis d'avis de saint Augustin, qu'il

vaut mieux pencher vers le doute que vers l'asseurance ès choses de difficile preuve et dangereuse créance. »

L'incompétence de l'homme en matière « surnaturelle » ne pouvait être plus nettement proclamée. Mais Montaigne la proclame plutôt qu'il ne la prouve, bien qu'il indique en passant un ou deux des motifs de cette incompétence. Essayons de faire ce qu'il a négligé. Voyons comment se forment et comment s'expliquent tant de témoignages sans valeur.

Avant tout, il faut nous faire une idée de l'empire exercé sur les âmes par un courant de crédulité générale. S'il est difficile de rester debout quand on traverse un torrent des Alpes, à plus forte raison est-il malaisé de conserver le plein gouvernement de soi-même quand on est battu par les vagues emportées des superstitions régnantes.

Représentez-vous un temps (et ce temps a duré plus de dix siècles) où l'imagination était journellement hantée par des récits de visions, d'apparitions d'anges, et de sabbats; où des images dont l'impureté dépasse ce que les romans les plus infâmes osent peindre ne cessaient d'être présentées aux hommes, aux femmes et aux plus jeunes enfants; où l'exaltation maladive des intelligences existait à l'état endémique et épidémique ; où l'on vivait entouré de sorciers, de fantômes, de sorts

jetés et de revenants; où l'on avait appris dès l'enfance à expliquer par des causes surnaturelles les moindres incidents de la vie commune; où personne n'était défendu contre ces erreurs par la connaissance des saintes Écritures. Représentez-vous un temps où l'histoire réelle, l'histoire populaire se composait des grossiers récits qui remplissent le recueil des Bollandistes, et dites-moi si vous croyez qu'alors les témoignages en fait de surnaturel pouvaient conserver quelque valeur! Quant à moi, je ne m'étonne que d'une chose, c'est que l'égarement n'ait pas été plus complet et que les hallucinations momentanées n'aient pas fait place à une véritable folie. Les livres de Bède, de Pierre le Vénérable, d'Hincmar, ne permettent pas de conserver un doute à cet égard. On sent que tout s'explique, et l'inondation des miracles légendaires, et le succès des épreuves du feu ou de l'eau, et la dénonciation des sorciers, et les aveux des sorciers eux-mêmes.

Sous l'action d'une cause pareille, on est gagné peu à peu, gagné sans qu'on s'en aperçoive, gagné de très-bonne foi. Il y a alors des complicités universelles et inconscientes. La moindre apparence devient réalité: on a entendu, on a vu, on a fait. Les bruits répandus grossissent en avançant : c'est la fable de l'homme qui a pondu un œuf.

Ajoutons que la volonté complète en pareil cas l'œuvre de la contagion morale. On croit souvent faute de lumières; mais on croit parfois aussi parce qu'on tient à croire. Certains faits paraissent édifiants, et l'on en veut à qui ose les mettre en péril. Il en a coûté alors, même à des évêques, de porter la lumière sur un faux

miracle, sur une fausse relique déjà signalée par de nombreuses guérisons. Tout n'était pas ignorance et innocence dans les merveilles divines ou diaboliques du moyen âge.

C'est d'ailleurs un phénomène très-curieux que la facilité avec laquelle nous parvenons à nous forger une conviction presque sincère. Ce que nous avons commencé par inventer ou par exagérer, nous finissons souvent par nous le persuader à nous-mêmes. Il ne m'est pas prouvé que les plus indignes menteuses, les religieuses de Loudun, ne parvinssent quelquefois, dans leurs heures d'exaltation nerveuse, à se persuader presque qu'elles étaient réellement possédées. Ce serait un cas extrême, et je suis loin d'affirmer qu'il en fut ainsi; mais il ne me semble pas impossible que cette étrange illusion se soit produite par intervalles.

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que la fraude proprement dite a joué un rôle considérable dans la formation des merveilles qui nous sont parvenues avec leur cortége de certificats. L'histoire bien connue du saint nombril est instructive sous ce rapport; elle prouve qu'aux yeux de bien des gens (gens honorables d'ailleurs), un mensonge qui édifie doit être maintenu quand même.

C'était au commencement du XVIII[e] siècle. L'évêque de Châlons, obéissant à sa conscience, avait enlevé de l'église Notre-Dame une petite pierre offerte depuis des siècles à l'adoration des fidèles sous l'étiquette de saint nombril. Aussitôt une requête solennelle est présentée à monseigneur par les chanoines, curés et paroissiens de l'église ainsi dépouillée. On y parle de l'ancienneté de la relique, de l'impossibilité d'une erreur si prolon-

gée, des indulgences qui ont été gagnées en visitant le saint nombril, des miracles qu'il a opérés, « des secours journaliers qu'ils en tirent dans leurs maladies, » de celui qu'en a tiré la duchesse de Noailles, propre mère de l'évêque; on y insinue enfin qu'on aurait dû la respecter, « *quand même la relique qui fait le sujet de la remontrance serait aussi douteuse que les suppliants la prétendent bien avérée.* »

Combien de fois a-t-on fait un raisonnement analogue au sujet des miracles, des sortiléges, des épreuves judiciaires? Dieu seul le sait. Les détails nous manquent, et le rôle de la fraude ne peut être apprécié; tout au plus sommes-nous en mesure d'en soupçonner l'étendue, grâce à certaines découvertes. Celles que saint André raconte dans son livre méritent en particulier d'être notées. Il y parle, entre autres, comme témoin oculaire d'une fameuse possédée qui se transformait peu à peu en béate, et dont les miracles incontestables se multipliaient à vue d'œil, quand ses supercheries et ses infamies furent découvertes. Les histoires de ce genres abondent; de la possédée à la béate il n'y a souvent qu'un pas, et les témoignages sont tels d'ordinaire, que les douteurs ont la bouche fermée.

Des témoignages! Qui nous dira aujourd'hui à quelle origine spéciale il faut rapporter chacun d'eux : fraude intéressée, fraude pieuse, crainte, entraînement, hallucination? Qui nous dira même où sont les témoignages supposés et les témoignages réels? — car il y en a de supposés. Dom Calmet avait donné pour certaine une déclaration du duc de Richelieu concernant les vampires. Or le maréchal a désavoué le bénédictin; ce qui n'empêche pas que les dissertations de dom

Calmet n'assurent à l'assertion une publicité que n'aura jamais le désaveu.

Dom Calmet confesse lui-même dans son ouvrage que l'on raconte une infinité de faits fabuleux et d'apparitions imaginaires. « J'en ai rapporté, moi aussi, ajoute-t-il, auxquelles je n'ajoute que très-peu de foi. » Comme cela est rassurant! L'auteur met ses réserves dans la préface, et ses assertions hasardées dans le livre. Or on lit les livres plus que les préfaces, et nous pouvons être certains que tous les faits sans exception qui figurent dans les dissertations du savant père seront à jamais citées avec cette remarque : « Le fait est attesté par dom Calmet. »

Les mensonges historiques qui s'accréditent de la sorte sont innombrables. Nous attribuons tous à Mme de Sévigné, qui ne l'a pas dit, le fameux mot : « Racine passera comme le café. » Pourquoi? parce que Voltaire a trouvé bon de l'inventer et la Harpe de l'arranger. Le même la Harpe a arrangé autre chose, et sa prédiction de Cazotte servira éternellement de texte aux champions d'un certain surnaturel. Voilà comment s'écrit l'histoire et comment se font les vieux témoignages.

J'en connais de plus modernes qui n'ont pas eu moins de succès et dont on abuse étrangement. M. Léon de Laborde a parlé des magiciens d'Égypte : les pages qu'il leur a consacrées figurent à l'heure qu'il est dans des centaines de livres, citées, transcrites, commentées. Il sera intéressant d'examiner si l'on n'en tire pas ce que l'auteur est loin d'y avoir mis. Cet examen jettera un jour nouveau sur les destinées du témoignage, sur les transfigurations et les

grossissements continuels auxquels il a été soumis en traversant les siècles.

Qu'a raconté M. de Laborde? Qu'étant au Caire, il avait eu la curiosité de voir des magiciens. Plus heureux que ne l'ont été d'autres voyageurs (et que je ne l'ai été moi-même en 1848), il en découvrit un qui méritait d'être cité. Achmed versait de l'encre dans la main d'un enfant; il remplissait la chambre des parfums du musc et de l'encens; il traçait des figures et répétait des formules mystérieuses; puis, après avoir agi sur l'enfant de diverses manières, il parvenait à lui faire voir diverses figures: un soldat turc balayant la tente du sultan, les divers personnages pensés par M. de Laborde et par lord Prudhoë, son compagnon.

Je ne dirai pas que M. de Laborde était alors bien jeune, et que, malgré tout son esprit, il a pu accueillir un peu vite des faits que plus âgé il aurait soumis à une sévère critique. Je ne dirai pas que ses expériences, répétées par lui avec succès sur les bords du Nil, n'ont jamais été reproduites, que je sache, sur les bords de la Seine, où ne manquaient ni les jeunes enfants, ni l'encre, ni l'encens, ni même la formule magique dont Achmed avait vendu le secret. Non, j'admets que M. de Laborde ne s'est fait aucune illusion en 1827 et qu'il est prêt à recommencer l'expérience en 1854. Quelle conclusion en prétendez-vous tirer? Qu'il a retrouvé les magiciens de l'ancienne Égypte! Qu'il a attesté et prouvé la réalité de la sorcellerie! En vérité, j'admire la patience avec laquelle il consent à se laisser attribuer ce témoignage qui n'est ni de fait ni d'intention dans son récit.

En fait, il n'y a là qu'un des phénomènes les plus

ordinaires du magnétisme animal. A part la formule, qui n'est que pour la mise en scène, l'ensemble des opérations d'Achmed devait exercer sur l'enfant une influence analogue à celle que subissent les sujets magnétisés. Que de semblables effets s'obtiennent sans passes proprement dites, c'est ce qui n'est plus contestable; qu'ils s'obtiennent sans qu'il y ait sommeil et qu'une volonté très-concentrée puisse mettre le magnétisé dans cet état nerveux spécial où le contact des intelligences s'opère, c'est ce que semblent démontrer des faits renouvelés chaque jour et sur lesquels nous reviendrons. L'enfant soumis à une telle action voit d'abord l'image que lui impose l'autorité du magnétiseur ; il voit ensuite et décrit celles qui sont présentes à l'esprit d'autres personnes avec lesquelles le magnétiseur le met en rapport. Cela n'est pas plus extraordinaire que les impressions communiquées par M. Dupotet, ou que l'expérience bien connue dans laquelle le même verre d'eau prend tour à tour le goût des différentes liqueurs auxquelles pense le magnétiseur, ou que la faculté au moyen de laquelle un somnambule voit dans mon esprit une pensée et la représentation des objets dont je lui demande l'indication.

Mais, dira-t-on, M. de Laborde a parlé de sorcellerie, non de magnétisme ! C'est ici que je vous arrête et que je constate précisément la métamorphose en vertu de laquelle des milliers de récits non moins innocents que celui-là sont devenus de sinistres histoires de magie, texte éternel des charlatans et des esprits faibles, argument irréfutable à l'appui des croyances les plus absurdes. Que M. de Laborde se soit amusé à présenter son histoire d'une façon saillante et dramatique, c'était

assez naturel, et peu de voyageurs auraient résisté à la tentation. Cependant l'opinion vraie de l'auteur perce de partout. Son Achmed est « un Algérien, sorcier de son métier. » M. de Laborde a soin, dans sa loyauté, de déclarer qu'il laisse de côté « la réalité absolue des apparitions, et même une exactitude quelconque dans les réponses. » Et cela posé, comme il ne peut admettre qu'on l'ait trompé ou qu'il se soit trompé lui-même sur des faits qui se sont répétés vingt fois sous ses yeux par sa volonté, que fait-il ? Affirme-t-il la sorcellerie ? Loin de là, et sans présenter aucune explication positive, il incline bien évidemment vers le magnétisme. Écoutez ses propres paroles : « Au milieu d'une longue nomenclature de secrets et d'effets extraordinaires, opérés par de petits papiers écrits et les recettes les plus saugrenues, j'en remarquai plusieurs qui se rattachaient à des connaissances de physique que je n'aurais pas soupconnées en Égypte, et d'autres *qui, à n'en pas douter, étaient produits par le pouvoir d'un magnétisme violent.* Je puis en outre, disait Achmed, endormir quelqu'un sur-le-champ, le faire tomber, rouler, entrer en rage, et, au milieu de ses accès, le forcer à répondre à une demande et à me dévoiler tous ses secrets. Quand je veux aussi, je fais asseoir la personne sur un tabouret isolé, et, tournant autour avec des gestes particuliers, je l'endors immédiatement ; mais elle reste avec les yeux ouverts, parle et gesticule comme éveillée. »

M. de Laborde ajoute encore que les gestes exécutés par Achmed rappelaient *les mouvements de rotation et d'attraction employés par les magnétiseurs*. Il me semble que c'est clair, et que le témoin d'une opération de magnétisme a été transformé en témoin d'une scène

de sorcellerie. Je m'en rapporterais volontiers sur ce point à M. de Laborde lui-même ; je ne pense pas qu'il fasse grand cas de ses ingrédients et de sa formule, que M. de Mirville refuse consciencieusement de reproduire (p. 262), dans la crainte de fournir à ses lecteurs un moyen d'évoquer le diable[1] !

Le témoignage a donc d'étranges destinées. Non-seulement on lui fait dire ce qu'il ne dit pas, mais on le dénature plus gravement encore par cela seul qu'on le sépare de son explication naturelle. Le merveilleux tient souvent à bien peu de chose ; il disparaîtrait entièrement, si toutes les circonstances des faits soi-disant surnaturels nous étaient connues. J'en donnerai un exemple.

La baronne d'Oberkirch rapporte dans ses Mémoires une étonnante vision de Paul Ier. Et ce n'est pas là une de ces anecdotes suspectes qui ont passé par plusieurs intermédiaires ; le prince, voyageant alors en France

[1] L'explication générale par le magnétisme animal suffit, et je dois m'y tenir. Si j'étais plus avancé dans mon travail, si j'avais déjà parlé des expériences biologiques, je pourrais trouver peut-être une analogie plus précise encore dans cette branche spéciale du magnétisme. La personne qu'on a biologisée est livrée en proie aux suggestions du dehors : elle voit, elle touche, elle entend ce qu'on lui ordonne de voir, de toucher et d'entendre. N'est-ce pas exactement ce qui arrive à l'enfant égyptien ? Il y a plus : le procédé qui produit cet état bizarre consiste en bonne partie à concentrer l'attention du sujet sur un point qu'il doit regarder sans interruption pendant quelques minutes. L'enfant égyptien n'était-il pas tenu de fixer ses yeux sur l'encre que contenait le creux de sa main, jusqu'à ce qu'il vît paraître l'image que lui suggérait mentalement son magnétiseur, et celles auxquelles pensaient les assistants avec qui le magnétiseur le mettait en rapport ?

sous le nom de comte du Nord, avait tout raconté lui-même. Quel moyen de douter et qu'aurions-nous à opposer à un tel témoignage, si, par un hasard qui aurait pu ne pas se présenter, Paul Ier n'avait rencontré de nouveau plus tard Mme d'Oberkirch et ne lui avait avoué, qu'entraîné par l'exemple des personnes qui l'entouraient, et voulant, lui aussi, faire son conte mystérieux, il avait inventé le plus gravement du monde toute l'apparition de son aïeul Pierre le Grand?

Il est fort aisé d'augmenter le nombre des apparitions bien attestées. Que faudrait-il ajouter au récit de Saint-Simon pour ranger dans cette catégorie les dialogues étranges qui avaient lieu tous les soirs, à sept heures, dans la chambre du marquis d'Effiat, pendant sa dernière maladie? Un moment avant l'heure fixée, il renvoyait ses domestiques, mettait à la porte (fort brutalement parfois) son fidèle ami Du Palais, et aussitôt on entendait l'entretien du malade avec un personnage dont l'introduction est demeurée inexplicable. Mais il y a tant de choses inexplicables dont l'explication est parfaitement simple!

Quiconque a un peu réfléchi sur l'histoire sait de quelle manière se forment les traditions. Ce qui n'était hier qu'un conte présenté comme tel, sera demain une histoire incontestée et incontestable. Nous voyons, sous nos yeux, se former la légende des tables tournantes. J'ai déjà cité les anecdotes rapportées par M. le marquis de Mirville, la table qui tourne un moment après qu'on l'a quittée, le chien qui tourne parce que la table tournante est tombée sur lui. En vain protesterons-nous, en vain affirmerai-je que mon chien, placé sur la table en mouvement, n'a pas

éprouvé la moindre envie de pirouetter ensuite pour son propre compte, ces prodiges sont imprimés, ils resteront. Les écrivains futurs les citeront gravement, arguant du témoignage de M. de Mirville.

Combien de merveilles nous sont parvenues par une voie semblable ! On demeure confondu, quand on voit quelles fables ont trouvé moyen de se faire prendre au sérieux. Il y a eu des dissertations savantes pour expliquer la vieillesse infiniment prolongée de l'homme de quatre cents ans; il y en a eu pour expliquer la propriété extraordinaire des hommes qui attirent à eux les pierres précieuses et qui se rendent invisibles. Il semble qu'on ait voulu justifier le mot de Cicéron : « Je ne sais comment il se fait qu'on ne puisse rien dire de si absurde qui ne soit attesté par quelque philosophe. » N'a-t-il pas fallu débattre gravement la valeur des *Prophéties touchant l'élection des papes,* qu'on attribuait à Malachie? N'a-t-il pas fallu montrer du doigt la date précise de l'imposture, en prouvant que les prédictions antérieures à Grégoire XIV et à l'année 1590 étaient aussi exactes que les prédictions postérieures étaient fausses? Notez qu'un siècle durant, le livre des *Prophéties* a été en grand honneur; que certaines coïncidences, comme il s'en trouve toujours, paraissaient le justifier, et qu'on pourrait peut-être en découvrir de nouvelles si l'on prenait la peine de comparer les élections de papes avec les désignations plus ou moins flatteuses du pseudo-Malachie : « La bête insatiable, la pénitence glorieuse, l'animal de campagne, le pèlerin apostolique, la croix de la croix , du milieu de la lune, etc. » Ces sobriquets, qui sont aussi un peu des rébus, s'ajus-

tent aisément à tout, et conduisent ainsi le lecteur jusqu'à l'époque où, sous le pontificat d'un Pierre Romain, Jésus-Christ viendra juger le monde.

Je suis humilié de rappeler ces choses ; mais à quoi serviraient nos folies passées si elles ne nous mettaient pas quelquefois en garde contre nos folies futures? Fraudes, récits populaires, exagérations, idées prenant un corps, la tradition emploie tout. Pas de croyance qui n'ait ses manifestations merveilleuses ; pas de révolution qui n'ait ses prodiges précurseurs ; toujours dans les grandes circonstances retentit cette voix solennelle dont parle Plutarque, le cri annonçant au monde la ruine du paganisme : « Le grand Pan est mort. » Je conseille à ceux qui ne savent pas encore comment les traditions se forment d'aller visiter le château d'If ; on leur montrera la prison du comte de Montechristo. Le roman d'Alexandre Dumas est en train d'y devenir une réalité historique. Dans un autre siècle, il aurait déjà eu l'honneur de passer au rang des légendes.

Je disais tout à l'heure que les *prophéties de saint Malachie* renfermaient deux ou trois coïncidences heureuses. Il n'en faut pas davantage. Les fameux exemples de prédiction sont fondés en général sur cette loi de l'esprit humain qui oublie ce qui n'a pas réussi, et qui demeure frappé du succès. La mode des *Matthieu Lænsberg*, des *Nostradamus*, des *Almanachs de Liége*, est un peu passée, dit-on ; ce qu'il y a de certain, c'est que, dans leur bon temps, les choses se passaient de la manière suivante : l'Almanach renfermait deux cents absurdités ; sur le nombre (il le faut bien) se trouvait une coïncidence admirable ; on ne se rappelait que cela, on ne parlait que de cela. Vous

savez ! l'Almanach l'avait prédit ! je l'ai encore chez moi ! c'était écrit !

Ceux qui ont étudié l'histoire de la baguette divinatoire n'ignorent pas que l'explication de ses miracles n'est pas ailleurs. Elle échouait misérablement, on n'en tenait pas compte ; elle arrivait une fois à une découverte, soit hasard, soit perspicacité, soit connaissance de certains faits, soit lucidité magnétique ; on s'attachait à cette merveille, on la reproduisait dans les livres, elle occupait seule l'imagination du peuple et passait seule à la postérité.

J'ai moi-même observé la marche d'une superstition qui subsiste encore dans les villages du canton de Vaud. On y débite *la prière pour arrêter le sang*. En vain faisais-je remarquer les cas nombreux où le sang avait continué à couler ; on était déterminé à n'en pas tenir compte, et lorsque le sang s'arrêtait, fût-ce une heure après la récitation machinale des paroles sacramentelles, on s'écriait à l'unisson : Vous voyez-bien que la prière a opéré !

Qui n'a observé les personnes à pressentiment? Si elles en tenaient note, la liste des démentis donnés par l'événement serait considérable, assurément. Mais tout s'efface à mesure, pour ne laisser subsister que deux ou trois coïncidences triomphantes.

Il y a des gens qui craignent de se trouver treize à table. Et soyez sûrs qu'ils auront toujours à leur service quelque belle anecdote de mort frappante, oubliant les cas innombrables où le funeste nombre n'a amené aucune catastrophe. Or, il faut bien en convenir, si le nombre treize ne fait pas mourir, il n'en empêche pas non plus, et sur treize personnes les

chances de mort dans l'année sont bien plus fortes qu'on ne l'imagine en général.

Je me repens d'ailleurs d'avoir dit que le nombre treize ne fait pas mourir, car il a bel et bien tué plus d'un convive dont l'imagination avait été ainsi ébranlée. L'histoire nous parle d'un premier président du parlement de Rouen qui ne put se résoudre à se mettre à table parce qu'il se trouvait le treizième. On fit venir un ami afin d'être quatorze. Alors il consentit à souper; mais, le repas à peine terminé, il fut saisi d'une apoplexie dont il mourut sur-le-champ.

Nous venons de voir par quelles raisons les témoignages les plus clairs méritent souvent une confiance médiocre. Incompétence radicale de l'homme en matière de surnaturel, entraînement exercé par les idées régnantes, illusion que l'inventeur d'une fable parvient à se faire à lui-même, volonté déterminée de maintenir certaines croyances, fraudes proprement dites, récits mal compris, aventures très-simples qui ne sont merveilleuses que grâce à l'ignorance d'une circonstance particulière, coïncidences fortuites élevées au rang de lois permanentes, oubli systématique de tous les faits qui contrarient une superstition, formation rapide des traditions et des légendes, voilà quelques-unes des causes qui amènent l'inexactitude des attestations qu'ont recueillies les historiens. J'aurais dû y joindre l'hallucination individuelle ou collective qui joue un grand rôle dans l'explication naturelle de certaines assertions et de certains aveux. Mais j'y reviendrai, car je ne prétends pas avoir tout dit sur cet

important sujet ; il me suffit, quant à présent, d'avoir indiqué en partie les chances d'erreur qui s'interposent entre les faits tels qu'ils se sont passés, et les témoignages tels que nous les possédons.

J'en ai assez dit, au reste, pour m'attirer des objections foudroyantes :

Vous dépréciez le témoignage, s'écrie-t-on, et cependant le témoignage motive les condamnations capitales ! Est-il donc si peu digne de foi, ce témoignage qui envoie des hommes à l'échafaud ?

Je pourrais me dispenser de répondre. Un fait est un fait ; les erreurs du témoignage sont un fait comme un autre, et un fait qui a d'innombrables témoignages pour lui. Mais je ne m'arrêterai pas à cette fin de non-recevoir. Je tiens à montrer, qu'en comparant le témoignage judiciaire avec le témoignage relatif aux événements surnaturels, on confond ce qui est profondément dissemblable. Tout diffère ici, et l'état moral des témoins, et l'état moral des juges, et la nature du témoignage ; pour ne rien dire du mode de transmission et de la différence qui existe entre des affirmations anciennes ou éloignées, et les procédés d'interrogation directe, de confrontation, d'enquête.

Quel est l'état moral des témoins dans un procès criminel? Ils sentent en général l'immense responsabilité qui pèse sur eux ; ils la sentent et on la leur rappelle. La vie d'un homme peut dépendre d'une de leurs paroles. Placés sous le poids d'un serment solennel et en face des conséquences de leurs déclarations, voyant de leurs yeux l'accusé et sa famille, interrogés par les jurés et par les juges, discutés par les avocats, tout les empêche d'aller au delà de ce qu'ils savent, et ils

seraient plutôt portés à rester en deçà. Mais les témoins d'un événement merveilleux n'éprouvent rien de pareil. Ce qu'ils écrivent est d'ordinaire en plein accord avec les croyances de leur temps ou du moins avec les passions de leur parti. Leurs exagérations, semble-t-il, ne doivent nuire à personne. Au contraire, elles serviront la cause sainte de la vérité. Un homme qui écrit dans ces conditions, sans contradicteur immédiat, sans contrôle, s'abandonne volontiers à son imagination, il ne craint pas de présenter comme certain ce qui lui paraît vraisemblable et d'embellir un peu son récit.

La même différence existe à l'égard des juges. Ceux qui ont à décider du sort d'un accusé s'efforcent d'écarter l'erreur, l'illusion, la passion surtout. Cela est si vrai, que le juge passionné est un juge inique, et que c'est là un des grands motifs de repousser la peine de mort en matière politique. Or les juges du témoignage en matière de surnaturel sont presque toujours aussi passionnés que les témoins. Voici un clergé, voici des magistrats, voici des chroniqueurs auxquels on apporte la narration d'un miracle ou d'un sortilége qui vient d'avoir lieu. Exerceront-ils une critique sévère, eux qui participent à la superstition générale en matière de merveilleux? Ces gens qui ont brûlé tant de sorciers ou qui ont applaudi à leur supplice étaient-ils bien aptes à peser la valeur des certificats de sorcellerie?

Enfin, la nature du témoignage est loin d'être identique dans les deux cas. Dans le premier, les témoins sont interrogés sur des faits qui rentrent dans leur compétence : tel homme a-t-il paru dans telle ou telle rue, à telle heure? le reconnaissez-vous? avez-vous vu

du sang, entendu des cris? Dans le second cas, au contraire, les questions excèdent entièrement la compétence humaine : A-t-il jeté un sort? avez-vous été au sabbat? comment le diable est-il fait? en quoi consiste le pacte? Une fois lancées sur ce terrain, les imaginations ne se possèdent plus; les détails même les plus simples et les plus matériels donnent lieu aux exagérations, aux hallucinations et à la fraude; les accusateurs prennent conseil de leurs terreurs et de leurs haines, l'accusé donne ses rêveries pour des réalités. Et la preuve, c'est que des milliers de sorciers sont montés sur le bûcher en vertu d'attestations décisives et d'aveux complets. Je n'ose plus demander, après avoir lu le marquis de Mirville, s'il y a quelqu'un qui croie que ces mille et mille témoignages (sincères pour la plupart) correspondissent à la vérité; je me contente d'affirmer, qu'à l'exception du parti des champions du moyen âge, personne n'hésite aujourd'hui à écrire en marge de ces témoignages accumulés les mots de mensonge ou d'illusion.

On prétend nous forcer à admettre la valeur de tout témoignage historique, et dans ce but on nous cite le témoignage judiciaire! Il faut convenir que l'argument est malheureux. En matière de surnaturel, le témoignage judiciaire ne s'est pas montré plus certain que le témoignage historique. Avoir fait brûler les innocents par centaines de mille, ce n'est pas avoir fait preuve d'un grand discernement. Quant à moi, si j'étais condamné à n'employer qu'un seul argument contre votre théorie du témoignage, c'est le vôtre que je choisirais. « Le témoignage suffit pour l'histoire, puisqu'il suffit pour l'échafaud! » Oui, précisément, la manière dont il

a fonctionné pour l'échafaud indique l'accueil qu'il convient de lui réserver dans l'histoire.

Ah ! vous y voilà, s'écriera-t-on ; vous aboutissez au scepticisme historique ! Avec votre opinion sur le témoignage, vous n'avez plus le droit de croire à la bataille de Pharsale ou à la découverte de l'Amérique par Colomb ! Vraiment, ce serait fâcheux, et je serais bien aise de voir si mes doutes mènent jusque-là. Il est assez dans les habitudes des doctrines extravagantes de s'accrocher aux vérités les plus certaines, et de dire alors : Il faut tout prendre ou tout rejeter. — Je connais cette méthode et je m'en défie. J'ai trouvé déjà moyen de croire en Dieu sans croire au miracle de la sallette, et j'espère qu'il me sera possible de croire à la bataille de Pharsale sans croire aux diables à pied fourchu et au sabbat. Entre le père Hardouin qui n'admettait ni Homère, ni Virgile, ni Horace, et notre moderne école de réhabilitation à tout prix qui admet ce qu'on avait rejeté et exalte ce qu'on avait réprouvé avant elle, entre le doute absurde et la crédulité absurde, je ne désespère pas de trouver une position tenable.

Il faut bien que je rappelle ici une distinction fondamentale. Certains sujets rentrent dans notre compétence, certains sujets n'y rentrent pas ; il est des choses que nous pouvons recevoir sur le témoignage de l'homme, il en est que nous ne devons recevoir que sur le témoignage de Dieu. La distinction est si fondée, que nous la faisons instinctivement, sans nous rendre compte des motifs sur lesquels elle s'appuie. Je rencontre dans le même historien, sous la garantie du même témoignage, des faits que j'admets et d'autres que je rejette ; je n'hésite pas plus à rejeter les seconds qu'à

admettre les premiers, et j'ai raison, par-dessus le marché. Pas un des lecteurs de Tite Live ne mettra en doute l'abolition de la royauté; pas un n'ajoutera foi à la louve de Romulus ou aux boucliers tombés du ciel. En parcourant Grégoire de Tours, on ne s'avise pas de contester le supplice de Brunehaut, et l'on écarte sans façon les biches miraculeuses qui guident les armées.

Ce triage se fait tout seul; et il n'a rien d'arbitraire, car il repose sur la conscience profonde des limites de notre compétence. C'est par un motif absolument semblable que nous accordons ou que nous refusons notre confiance dans les diverses circonstances de la vie. Pourquoi exerce-t-on des récusations dans les tribunaux? Parce que l'amitié ou la haine, la passion, en un mot, détruit notre compétence. Pourquoi écoute-t-on une histoire de revenants autrement qu'on n'écouterait le récit des batailles auxquelles a assisté le narrateur? Parce que le surnaturel trouble l'usage de nos facultés et excède notre compétence. Pourquoi se défie-t-on de la partie d'un cours d'histoire qui se rapporte au premier royaume d'Assyrie, tandis qu'on ne se méfie pas de celle qui se rapporte à l'ère des Césars? Parce que les documents font défaut pour l'une et abondent pour l'autre, en sorte que nous sommes incompétents et compétents tour à tour.

Voilà des distinctions pratiques que persoune ne se refuse à faire. Sans nier la raison ou le sens moral, sans tomber dans le moindre scepticisme historique, chacun fixe la limite où commencera son scepticisme; et c'est celle où commence notre incompétence comme juges et comme témoins. La passion, l'insuffisance des documents, la nature mystérieuse des sujets suffisent

pour nous inspirer une suspicion légitime. Que sera-ce lorsque ces trois motifs de douter se trouvent réunis! Or ils le sont toutes les fois que nous nous trouvons en présence d'un témoignage qui concerne des sortiléges ou des miracles.

Eh bien! dira-t-on, nous rejetterons aussi votre témoignage au sujet des tables tournantes! De quel droit prétendriez-vous être seul soustrait aux conditions de l'infirmité humaine? Puisque les faits extraordinaires sont, en général, si mal observés et si mal rapportés, nous ne recevrons pas non plus les vôtres! Il n'y a pas de privilége pour les expériences de Valleyres!

Les *expériences;* vous avez prononcé le vrai mot, celui qui explique l'invalidité du témoignage dans un cas et sa valeur dans l'autre. Un incident n'est pas une expérience.

Parmi les incidents, il y en a beaucoup que leur nature, leur mode de constatation, leur évidence palpable, la persistance de leurs suites, placent au-dessus de toute contestation sérieuse; l'histoire est la série, en général très-certaine, de ces incidents. Mais il en est aussi qui n'existent qu'en vertu de l'affirmation d'une ou de plusieurs personnes; elles ont entendu, elles ont vu; cela ne se rattache à rien et ne se confirme en rien par le prolongement des conséquences; il s'agit d'un fait spécial, limité, qui a eu lieu ou qui n'a pas eu lieu. Or si ce fait a une teinte de merveilleux, il tombe nettement sous l'application des principes de suspicion que je rappelais tout à l'heure.

Pour les expériences, il n'en va point ainsi. La question qui se pose à leur égard est tout autre, car ce qui

les caractérise, c'est que, les conditions étant remplies, elles se reproduisent toujours et partout. Ainsi, lorsque nous affirmons qu'à condition de vouloir fortement et de persévérer on obtiendra le soulèvement sans contact, nous ne demandons nullement qu'on nous croie en vertu de la valeur particulière de notre témoignage, mais en vertu de la valeur générale qui appartient aux expériences. Personne n'a le droit de dire au sujet d'une expérience : « J'y croirai quand je l'aurai vue ; » tout le monde a le droit et le devoir de le dire au sujet des incidents surnaturels.

Lorsqu'on nous annonce une série d'expériences, nous n'avons que deux choses à apprécier : les conditions dans lesquelles elles se sont opérées, et la légitimité des conclusions qui en sont tirées. Libre à nous, d'ailleurs, de renouveler les expériences pour notre propre compte ; cela ne saurait nuire, et toutefois les expériences sont tenues pour certaines jusqu'à preuve du contraire. C'est leur droit, droit sans lequel les travaux et les discussions scientifiques seraient impossibles.

Cependant, le mot d'*expérience* n'a rien de magique, je ne saurais trop le répéter. Il y a des expériences qui sont concluantes, et il y en a qui ne le sont pas. Il importe donc d'examiner si celles qu'on nous rapporte n'appartiendraient pas à cette dernière catégorie. Les conditions sont-elles sérieuses et offrent-elles des garanties réelles contre l'erreur ? Les résultats sont-ils décisifs ou insignifiants ? Voilà ce qu'on ne saurait demander avec trop de soin et ce que nous désirons qu'on se demande pour les expériences de Valleyres. Mais l'expérience, encore un coup, ne repose pas sur le témoignage, elle

repose sur l'importance que lui donnent sa permanence, sa régularité, les rapports établis entre l'obtention du résultat et l'accomplissement des conditions.

Il en est tout autrement des récits de possessions, de miracles et de sorcelleries. Point de vérification possible; en dehors des témoignages, il ne reste rien.

On pourrait essayer, je le sais, de faire passer en partie le surnaturel diabolique de la catégorie des incidents dans celle des expériences. Pourquoi non, puisqu'un rapport régulier existe entre les évocations et certaines formules? Or, c'est précisément là ce qui mesure le mieux le mérite véritable du témoignage dont il s'agit : tandis qu'une expérience bien faite réussit, une incantation bien faite ne réussit que dans les temps de honteuse superstition et de crasse ignorance. Prenez vos recettes, vos paroles magiques, vos herbages, et essayez de faire comparaître le moindre démon, de l'envoyer dans le corps de votre voisin, de tuer ses troupeaux ou de le transporter lui-même au sabbat; vous n'y parviendrez pas aujourd'hui, à moins que vous n'habitiez quelque coin reculé où se soient conservées les bienheureuses croyances du moyen âge.

La distinction entre les expériences et les incidents n'est guère moins importante que celle entre les incidents qui appartiennent à notre compétence et les incidents qui la dépassent. Elle est d'une application universelle et journalière.

Me parle-t-on du magnétisme animal, je découvre là plusieurs phénomènes que je n'ai pas besoin d'avoir vus pour en être parfaitement assuré, car ils ont le caractère d'expériences et se rattachent d'une façon régulière à l'accomplissement de certaines conditions. J'en

découvre d'autres qui se produisent à titre exceptionnel et qui rentrent dans la classe des incidents.

Me parle-t-on des tables et de leurs Esprits, je découvre là encore plusieurs phénomènes qui ont le caractère d'expériences. Je sais que partout où la chaîne a été formée, les tables ont tourné et ont obéi aux ordres donnés mentalement. Je sais donc que cela est, même sans l'avoir vu ; il ne me reste plus qu'à savoir si les garanties de l'expérience sont suffisantes et si les conclusions qu'on en tire sont légitimes. Mais je découvre d'autres faits qui ne se produisent qu'à titre exceptionnel et qui rentrent dans la classe des incidents. Des pianos ont volé ! Je l'ignore, et n'en croirai certes pas votre témoignage, car vous avez pu subir une hallucination individuelle ou collective, et les exemples en abondent. Ceci n'est pas une expérience, car vous n'avez pas de procédé pour faire voler les meubles ou les hommes et vous ne dites à personne : « Venez, nous accomplirons les actes nécessaires, et puis vous serez transporté ; vous sortirez par la fenêtre et vous rentrerez par la fenêtre. » Restent, il est vrai, vos Esprits et leurs révélations. Nous les mettrons, si vous y tenez, au nombre des expériences, mais des expériences manquées. Vous nous annoncez, en effet, des révélations surnaturelles, et chaque *médium* leur imprime le cachet de ses idées particulières ! Vous nous annoncez l'entretien d'hommes de génie, et leurs paroles sont marquées du sceau de la vulgarité !

Il est enfin une dernière objection que présentent les partisans des témoignages en matière surnaturelle. Selon eux, toutes nos distinctions entre la compétence et l'incompétence humaines, entre les expériences et

les incidents ne parviendront pas à préserver le christianisme des coups que lui porte notre théorie. Si elle épargne la certitude historique et la certitude scientifique, elle n'épargne pas la certitude religieuse, car l'Évangile n'est certes pas une histoire exempte de surnaturel, et il n'est pas davantage une expérience. L'Évangile repose précisément sur le genre de témoignage que nous repoussons; il s'appuie sur ces miracles que nous traitons si mal.

J'éprouve toujours un sentiment de surprise douloureuse, quand j'aperçois la misérable idée qu'on se fait trop généralement des preuves du christianisme.

Quoi! il reposerait sur les miracles, reposant eux-mêmes sur la valeur du témoignage! Y a-t-on bien pensé? A-t-on bien pesé le pauvre syllogisme chargé de porter l'édifice entier de nos espérances et de notre foi? Leur base est, grâce à Dieu, autrement large et solide. Dieu, qui savait ce que sont les mensonges inévitables de la tradition, ne nous a pas condamnés à croire en Jésus-Christ parce que la tradition atteste la réalité des miracles qui attestent à leur tour la réalité de la mission du Sauveur. Je sais qu'il existe de par le monde une apologétique qui procède ainsi; mais elle est d'origine humaine et très-humaine. Voici celle que Dieu met à la disposition de toutes les consciences, de toutes les raisons et de tous les cœurs.

Les miracles, base sérieuse et essentielle d'une révélation, les miracles, qui étaient une attestation importante pour les témoins oculaires, ne peuvent plus avoir de valeur pour nous qu'autant que nous croirons d'abord à la divinité des livres qui les rapportent. Démontrer les livres par les miracles qui s'y trouvent,

ce serait faire une étrange pétition de principe. Il s'agit donc de la divinité des livres. C'est elle qui doit nous être affirmée par Dieu même, car en fait de surnaturel (nous l'avons vu), le témoignage de Dieu est seul valable.

Or nous possédons ici le témoignage de Dieu. Qu'on veuille bien suivre ce court enchaînement d'idées simples par lequel l'homme dont la résistance morale est vaincue (et elle ne peut l'être qu'avec le secours du Saint-Esprit offert à tous) parvient à saisir l'attestation divine ; on verra si je compromets le moins du monde les bases réelles de la révélation.

A ne prendre d'abord le Nouveau Testament que comme un document sujet à controverse, je remarque que la critique la plus effrénée (la critique allemande, c'est tout dire) n'a pu parvenir à entamer l'authenticité d'une partie des livres qui le composent, et n'a pu s'empêcher d'admettre la réalité historique du fait principal. Voilà donc un point de départ certain et que n'ébranlent aucunement les principes les plus rigoureux en matière de témoignage.

Ils n'ébranlent pas davantage un second point également admis par la critique extrême en Allemagne, par celle qui, bien qu'extrême, n'a pas abdiqué toute raison et toute pudeur pour tomber dans la puérilité de l'explication mythique d'un Strauss ou dans l'athéisme grossier d'un Feuerbach. Les traits essentiels de la vie et de l'enseignement du Sauveur ne sont ni sérieusement contestés ni sérieusement contestables. Jésus allait de lieu en lieu, entouré de ses disciples, en lutte avec les pharisiens, guérissant les malades, annonçant le pardon des péchés à quiconque croit en lui,

déclarant que la foi sincère se manifeste par la sanctification et par les bonnes œuvres; son enseignement revêt fréquemment la forme des paraboles; il affirme sa divinité; enfin il en appelle aux Écritures comme à la parole même de Dieu, en toutes circonstances il certifie que la révélation divine procède par voie de livres infaillibles infailliblement recueillis.

C'est donc de la bouche même de Jésus-Christ que nous recevons le témoignage sur lequel tout repose. Ce témoignage est tellement indestructible, qu'il se retrouve encore au fond de l'alambic où une critique impitoyable ose placer les Évangiles. Jésus-Christ a attesté en même temps sa divinité et la divinité des Écritures. Placés en présence de cette double déclaration, quel parti prendrons-nous? Ou nous nous inscrirons en faux contre Jésus-Christ, ou nous nous écrierons : « Puisque Jésus-Christ se déclare Dieu, il est Dieu. Puisqu'il est Dieu, il ne peut ni se tromper ni tromper. Puisqu'il ne peut tromper, ses déclarations au sujet des Écritures sont vraies; non-seulement Dieu inspire les livres destinés à révéler sa volonté, mais il assure lui-même la formation des recueils où ils sont contenus. »

Aimerons-nous mieux nous inscrire en faux contre Jésus-Christ? Dirons-nous qu'il s'est trompé sur sa divinité et sur l'Écriture? Voilà, en effet, le point véritable du débat. Le reste ne saurait être mis en doute par quiconque a conservé quelque bon sens et quelque bonne foi; pour mettre en doute l'existence de Jésus-Christ, les traits principaux de sa vie et de son enseignement, la doctrine qu'il a proposée au sujet de sa personne ou du mode des révélations de Dieu dans

l'Écriture infailliblement écrite et infailliblement réunie, il faudrait être prêt à mettre en doute la bataille de Pharsale. Tout le monde n'a pas ce courage.

Or, le champ de la discussion une fois circonscrit, voici en présence de quelles considérations l'homme sincère se trouve placé. Le lecteur jugera si elles ne sont pas un peu plus convaincantes que l'ancienne argumentation du témoignage, où la tradition était chargée de nous donner les miracles et où les miracles étaient chargés de nous donner l'Évangile.

Je sais, à n'en pouvoir douter, ce que Jésus-Christ a pensé de lui-même et de l'Écriture. Pour avoir le droit de l'accuser d'erreur sur le second point, il faut que je l'accuse d'erreur sur le premier; et quelle erreur! C'est plus qu'une erreur, c'est un blasphème, le plus épouvantable des blasphèmes. Ou Jésus-Christ est Dieu comme il l'affirme, et il doit être cru lorsqu'il affirme aussi que Dieu a procédé par voie de révélation écrite et infaillible, et lorsqu'il n'ajoute pas qu'il veut modifier pour l'avenir ce simple et admirable procédé; ou Jésus-Christ est le plus grand des blasphémateurs, le plus coupable, le plus insensé!.... Ma plume se refuse à compléter l'exposition de cette alternative inévitable. J'aime bien mieux en appeler à la raison et à la conscience de quiconque voudra en faire usage. Ici se présente le grand argument, l'argument irrésistible, celui que Dieu a placé dans le contenu même des Évangiles. S'il y a là des choses qui nous dépassent, il y en a d'autres que nous sommes capables d'apprécier et qui correspondent à cette portion de vérité que chaque homme porte en soi. Eh bien, quelle est la déclaration spontanée de notre intelligence et de notre cœur?

Jamais homme a-t-il parlé comme cet homme? invente-t-on une telle vie, une telle mort, une telle doctrine? D'où vient, si ce n'est du ciel, cette apparition soudaine d'une lumière que rien ne précède et que rien ne suit, ce soleil sans aurore et sans crépuscule, cette pensée qu'aucun livre humain ne prépare et n'explique, cette pensée au niveau de laquelle aucun homme ne parvient ensuite à se maintenir? D'où vient cette nuit profonde avant l'Évangile et cette nuit profonde après l'Évangile? Oui, profonde après, et je ne serai démenti par aucun de ceux qui, ayant lu les apôtres, ont essayé de lire les Pères.

Ah! Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'attester sa divinité, il l'a montrée. Elle éclate partout dans sa personne, dans son langage, dans ses moindres actes. Sa vie entière est un miracle plus éclatant que tous les autres. Elle met hors de cause la critique et elle défie les réfutations. Ceux qui se sont approchés de la personne du Sauveur n'ont plus besoin qu'on leur prouve qu'il est Dieu, et que ce qu'il affirme ne peut être faux. Ils connaissent un argument que rien ne remplace et que rien ne renverse : l'expérience personnelle. Allez dire à l'homme que le soleil éclaire, qu'il n'y a ni soleil, ni clarté, ni chaleur! Allez dire à l'homme qui a contemplé la divinité du Sauveur, que le Sauveur a eu tort de dire : « Celui qui m'a vu a vu le Père; » qu'il ne mérite aucune confiance lorsqu'il atteste que Dieu se révèle par l'Écriture et qu'il veille lui-même sur cet inviolable dépôt!

On le voit, notre base est large et solide. Nous n'en sommes pas réduits à bâtir tout le christianisme aujourd'hui sur la démonstration périlleuse des miracles du

Sauveur et de ses apôtres. Ces miracles, manifestation nécessaire de la divinité de Jésus-Christ, ces miracles sont certains à nos yeux, puisqu'un recueil divin les rapporte ; mais les miracles ne sont pas les garants du livre, c'est le livre qui est le garant des miracles.

Qui donc compromet les miracles de Jésus-Christ? Vous, vous seul; vous, avec votre fausse théorie du témoignage; vous, avec votre surnaturel apocryphe non moins attesté que celui de l'Évangile et dont la fausseté se trahit incessamment. Croyez-le, rien ne rend suspects les miracles de la Bible, comme de voir apparaître des milliers et des millions d'autres miracles, plus extraordinaires cent fois, qui se produisent au profit des croyances les plus opposées entre elles et les plus opposées à la Bible. A l'aspect de votre surnaturel, l'esprit humain réagit instinctivement; il se demande si le surnaturel tout entier ne serait pas une imposture, si le surnaturel tout entier ne reposerait pas sur les illusions et sur les mensonges inévitables du témoignage appliqué aux sujets qui échappent à notre compétence légitime.

Ainsi, point de prétexte pour maintenir à tout prix la valeur du témoignage en matière de merveilleux. En la niant, nous ne compromettons ni la certitude historique en général, ni la certitude des expériences, ni la certitude des faits évangéliques. Il ne soutient qu'une chose, le triste fondement que nous ruinons, c'est l'édifice de vos légendes et de vos sorcelleries. Vos légendes et vos sorcelleries seront seules renversées, si les hommes ont le bon sens de repousser enfin

le prétendu axiome : « Tout prodige attesté par des gens éclairés et désintéressés est un prodige certain. »

Dieu, dans sa sagesse et dans sa bonté, a donné à sa vérité sainte de tout autres preuves que le miracle et le témoignage humain. Il abandonne à notre examen les merveilles que ne rapporte pas l'Écriture. Usons donc de notre liberté à leur égard, faisons usage de nos facultés, ouvrons les yeux, et nous ne tarderons pas à reconnaître que la part du merveilleux est bien contestable ou bien mince, quand on a fait celle de la fraude, de l'erreur, de l'exagération, des courants de crédulité, des récits de seconde main, des complaisances, des hallucinations individuelles, des hallucinations épidémiques, des phénomènes physiques enfin qui passent pour miraculeux parce qu'ils sont encore mal connus.

CHAPITRE IV

MOTIFS PARTICULIERS DE SUSPICION.

Après avoir établi le principe général qui doit nous guider dans l'appréciation du témoignage, j'éprouve le besoin de montrer par des faits que les histoires merveilleuses auxquelles on nous somme de croire ne méritent aucun crédit. S'il se trouve qu'elles portent en elles certains caractères essentiellement suspects, si le merveilleux ne se manifeste guère que chez les personnes en qui domine l'imagination et dont le système nerveux est le plus excitable, s'il ne se produit que chez les peuples et dans les siècles où le contrôle critique n'existe pas, s'il s'explique d'ordinaire par l'intérêt d'une doctrine ou d'une fondation religieuse, s'il s'évanouit devant un examen impartial et attentif, on conviendra que nous avons bien quelque motif de nous en défier.

Or, aucun de ces symptômes de fausseté ne fait

défaut au surnaturel apocryphe le mieux attesté.

Il est impossible, en premier lieu, de parcourir le récit des possessions qui remplissent le moyen âge et qui lui survivent, sans être frappé d'un fait constant : les femmes sont beaucoup plus sujettes à la possession que les hommes, et les femmes cloîtrées y sont beaucoup plus sujettes que les femmes menant la vie ordinaire. C'est de couvent en couvent que se promène l'épidémie diabolique ; et si elle sort des couvents pour se répandre dans les villes, c'est à des femmes, à des filles, à de jeunes enfants peut-être qu'elle s'attaquera. Les ursulines seules sont d'abord possédées à Loudun ; puis, l'affaire se prolongeant, quelques cas se produisent hors du monastère, mais toujours chez des femmes. La même remarque se présente au XIVe, au XVe, au XVIe, au XVIIe siècle. Au XVIIIe, les fameuses convulsions du cimetière Saint-Médard s'en prennent à des femmes encore, à défaut de religieuses (il ne pouvait plus y avoir, et pour cause, de religieuses jansénistes). Lisez l'histoire des *secours*, des femmes seules réclament le soulagement des coups de hache, des coups d'épée et des coups de chenet. D'où vient donc qu'aucun homme n'obtient les mêmes grâces, par l'intercession du diacre Pâris ?

Pourquoi ? La question est grave. Il y avait pendant tous ces siècles autant de moines que de nonnes, et les nonnes ont presque le monopole de la possession ! Il y avait dans les cités autant d'hommes que de femmes, et les femmes ont presque le monopole de la possession ! Ne voit-on pas qu'un tel fait en dit long sur la véritable nature du phénomène ? Si certains miracles ne s'opéraient que dans les lieux humides, je ne pourrais

m'empêcher d'y voir des effets physiques de l'humidité, au lieu de miracles. De même les possessions qui n'ont lieu que chez les femmes et spécialement chez les religieuses, m'ont l'air de n'avoir rien de très-surnaturel. Je me rappelle l'action particulière du système nerveux, de l'imagination, de la contagion morale dans les centres où la maladie éclate, et j'en déduis la nature de la maladie. Exigerait-on, par hasard, que j'acceptasse une théorie en vertu de laquelle les démons auraient une prédilection marquée pour les femmes et surtout pour les religieuses ? Cette théorie est la dernière ressource des champions du moyen âge, et des fidèles croyants de la sorcellerie. Je leur conseille de s'y rattacher; ils en ont soutenu qui ne la valaient pas.

Qu'ils aient soin aussi d'établir que les jeunes femmes sont les plus accessibles à la possession. Ce nouveau fait, non moins remarquable que le premier, confirme l'explication naturelle que nous avons indiquée ; mais c'est un peu moins simple au point de vue du surnaturel. Cependant nos adversaires ne sont pas hommes à s'arrêter pour si peu. Ils se tireront de là, soyez en sûrs.

La discussion, au reste, ne peut s'engager que sur l'explication ; quant aux faits ils sont au-dessus de toute contestation. Ceux qui en douteraient pourront parcourir les deux intéressants volumes du docteur Calmeil (*de la Folie*), ou le volume non moins intéressant du docteur Brière de Boismont (*des Hallucinations*), ou l'histoire de Pierre Lebrun (*Histoire critique des pratiques superstitieuses*), ou les lettres de saint André sur la magie, ou Walter Scott, ou le premier traité de dé-

monologie qu'ils auront sous la main, et ils trouveront l'éclatante confirmation de mes paroles. Il y a des sorciers parmi les hommes (surtout parmi les bergers!); mais quant à cette forme particulière de l'action du diable qu'on nomme la possession, elle se manifeste habituellement dans les cloîtres. Cela est si vrai, qu'elle reçoit dans les anciens livres le nom de *possession des nonnains.*

A ce premier motif de suspicion vient s'en joindre un second qui ne me semble pas manquer d'importance. Les faits surnaturels abondent dans certains siècles et dans certains pays; dans d'autres ils n'ont garde de se montrer.

Il en est comme des sorcelleries contemporaines, qui se multiplient sous les yeux de telle classe de témoins et qui ne se présentent jamais aux regards de telle autre. Les mêmes pays sont visités par des missionnaires catholiques et par des missionnaires protestants. D'où vient que les protestants n'ont jamais aperçu la moindre trace des prodiges journaliers qui « courent les rues » en Chine, par exemple, et qui remplissent les *Annales de la propagation de la foi?* Je n'accuse la sincérité de personne. Je dis seulement que les merveilles rappelées par M. de Mirville, et dont le nombre égale l'évidence, auraient dû attirer aussi l'attention de nos missionnaires protestants. Ceux-ci, je suis obligé de le dire, ne nous parlent guère que de fraudes grossières et de sortiléges ridicules. Ils nous racontent les tribulations par lesquelles passent les pauvres faiseurs de pluie du sud de l'Afrique, et ja-

mais ils ne constatent un fait qui semble dépasser les limites du hasard, du calcul ou de la prestidigitation.

Il y a donc deux manières d'observer les choses; des témoins également honorables, également désintéressés, peuvent rendre, en matière de surnaturel, deux témoignages absolument contraires. Prenons garde aux certificats que certains siècles auront délivrés!

Plutarque s'étonnait, dans son temps, que les oracles eussent cessé! En cherchant un peu, il aurait pu en découvrir la raison. Les oracles menteurs ne cessent jamais que par de bonnes raisons. Je connais telle époque et tel pays où un surnaturel d'un certain genre n'a garde de se produire.

On constatait gravement au XVIe siècle que les chiens français rejetaient la viande que les Allemands hérétiques leur jetaient; que le miracle vînt de leur orthodoxie ou de leur patriotisme, il n'en était pas moins éclatant. Aujourd'hui, je suis fâché de le dire, la race canine a dégénéré, et elle prend de toutes mains.

Le pays de Vaud, si rebelle aux Esprits maintenant, et où nous avons vainement interrogé la sorcellerie des tables parlantes, était célèbre autrefois par ses sorciers et principalement par ses loups-garous. Le XVe siècle y fut marqué par des scènes horribles. Un grand nombre d'enfants avaient été dévorés; la panique était partout; les environs de Lausanne passaient pour être le quartier général des suppôts de Satan. Aussi les juges et les inquisiteurs se hâtèrent-ils d'agir. Des centaines de malheureux périrent dans les flammes après avoir passé par les tortures du chevalet. Et les confessions des lycanthropes ne firent pas défaut; ils

se vantaient d'avoir vécu de chair humaine, d'avoir égorgé des milliers de nouveau-nés. Il semble évident que l'anthropophagie régnait alors dans cette partie de l'Europe, et ce n'était pas la seule. — Avouez que les siècles se suivent et ne se ressemblent pas!

Les pays ne se ressemblent pas davantage. Il en est qui constatent encore journellement la présence des vampires. La Russie, la Pologne, la Hongrie, la Moravie en sont infestées. D'autres contrées, telles que l'Irlande et le Danemark, en ont eu longtemps, mais n'en ont plus. Quoi qu'il en soit, il paraît que le vampirisme ne s'acharne guère que dans le Nord; il lui faut des imaginations septentrionales. — Et maintenant, si vous voulez des anecdotes, vous en trouverez en abondance; si vous voulez des témoins et des témoignages, vous en aurez tant que le doute vous semblera impossible. Peut-on se tromper cent fois, mille fois, dix mille fois sur un fait aussi simple que celui-ci: le mort sort de son tombeau, s'approche de ses parents, les embrasse et leur suce le sang au point de les affaiblir et souvent de les tuer; on se délivre des vampires en ouvrant la fosse, en coupant la tête et en perçant le cœur du cadavre dont la couleur vermeille dénonce assez les criminelles habitudes! Ce prodige ne vous suffit-il pas? Vous n'avez qu'à interroger les *Vampires actifs*, qui, vivants encore, s'amusent à sucer le sang de leurs amis, et le confessent à haute et intelligible voix.

Nous n'avons rien à répondre; rien, si ce n'est que ces belles choses ne se risquent pas au delà de certaines frontières, et qu'elles disparaissent graduellement des pays qui persistent à y croire un peu. Là même, les vam-

pires sont en décadence marquée; leur nombre décroît de siècle en siècle, d'année en année, et l'on peut désigner aujourd'hui les districts privilégiés où le prodige s'accomplit comme au temps jadis.

Tous les phénomènes surnaturels augmentent ou diminuent en raison des idées régnantes. Je ne comprends pas qu'un fait aussi évident et aussi décisif ait échappé à aucun observateur sérieux. Certaines choses ne se font qu'au moyen âge; d'autres ne se rencontrent que chez les peuples doués d'une imagination rêveuse. Les Suédois et les Norvégiens marchent entourés de merveilles innombrables, dont nous n'avons nulle idée, nous, raisonnables habitants de la France et de la Suisse. Les maisons hantées abondent dans certaines régions, et dans d'autres on ne parvient pas à en trouver une seule. Quant à moi, j'ai joué de malheur; ni à Paris, ni à Genève, ni dans le canton de Vaud, je n'ai découvert une seule maison à revenants. Là même où il y en a, j'ose affirmer que tout le monde ne voit pas les fantômes; cela est réservé à quelques personnes impressionnables que la rumeur publique ou que l'aspect des lieux prédispose à toutes les visions.

La même remarque s'appliquerait aux miracles. Vous pouvez dire à l'avance quel auteur en racontera le plus grand nombre. Vous pouvez dire dans quels diocèses aujourd'hui on verra des vierges apparaître et des lettres tomber du ciel.

Et, chose étrange! les lieux où il semblerait le plus nécessaire que les merveilles se fissent sont ceux où l'on n'en voit jamais. Pourquoi ne pas confondre l'incrédulité à Paris et l'hérésie à Genève? Voyons, au lieu de nous donner quelques Esprits honteux de leur rôle

et une pauvre magie doublée de magnétisme, montrez à Paris ces prodiges incontestables qui « courent les rues » à Canton ou en Cochinchine. Faites planer au-dessus des rues et des places de la capitale vos hommes suspendus en l'air. Livrez Genève à l'empire des démons; qu'on y voie des maisons hantées dans toutes les rues, des possédés dans toutes les maisons. N'est-il pas honteux que la Rome protestante soit à l'abri des attaques qui devraient s'y multiplier à l'infini! En vérité, cela est étrange; et pour peu que cela dure, on finira par croire que l'imagination seule crée des prodiges si prompts à fuir l'examen.

Une autre remarque pourrait conduire à la même conclusion. Il y a souvent au fond des grandes épidémies de surnaturel une doctrine intéressée à se faire jour, et cette doctrine varie selon les temps et selon les lieux. Toutes les possédées de Loudun dénonceront Urbain Grandier; tous les prophètes cévénols attaqueront la messe et les prêtres; tous les convulsionnaires de Saint-Médard commenteront les doctrines condamnées par la *bulle;* pour ne rien dire des spiritualistes américains ardents à remplacer le christianisme par l'unitarisme. La complaisance pour les merveilles est sans bornes, dès que les croyances et les passions sont en jeu. C'est ainsi qu'aux premiers siècles de notre ère le néoplatonisme multipliait les miracles et cherchait, avec cette sincérité relative que comporte l'esprit de parti, à bâtir ses conceptions dogmatiques sur la démonstration éclatante de ses prodiges.

On a des merveilles, quand on a intérêt à en avoir.

J'ai déjà cité l'exemple des guérisons d'écrouelles qui ne commencent en Angleterre que le jour où y naissent les prétentions à la couronne de France. Dès ce jour-là on guérit avec une telle certitude, que Bradwardin, confesseur d'Édouard III, s'écrie avec un accent de défi : « Vous qui niez les miracles, venez en Angleterre ; amenez à notre prince quelque chrétien que ce soit affligé de *la maladie du roi;* il le guérira au nom de Jésus-Christ en faisant le signe de la croix, quelque invétéré que soit le mal. » Les fondateurs d'ordres religieux, les inventeurs de dogmes encore contestés et qui ont besoin d'un peu d'appui ; ne manquent jamais d'avoir aussi leurs prodiges et leurs visions.

A l'époque où le culte de Marie prenait une extension nouvelle et remarquable, les miracles ne lui manquèrent pas. Anselme raconta alors l'histoire de ce chanoine débauché qui, noyé au milieu de ses plus grossiers désordres et transporté en enfer par les démons, y fut réclamé au bout de trois jours par Marie, parce que le chanoine avait coutume de réciter certains offices en son honneur.

L'illustre abbé de Clairvaux, Bernard, ayant pris parti contre la conception immaculée, une apparition vint prouver à quel point il avait eu tort. Un frère convers vit le saint abbé revêtu d'habits aussi blancs que la neige. Cependant une tache assez considérable ternissait l'éclat de cette blancheur. Le bon religieux lui demanda avec tristesse : « Pourquoi, mon père, vous vois-je souillé d'une tache noire? — C'est, répondit Bernard, que j'ai mal parlé de la conception de la sainte Vierge. »

La chose n'en resta pas là. On lutta à coups de visions

(si j'ose m'exprimer ainsi), car il y en eut des deux côtés. Deux grandes saintes, Brigitte et Catherine de Sienne, attestèrent avec une égale autorité, l'une que l'immaculée conception avait été miraculeusement déclarée fausse, l'autre qu'elle lui avait été miraculeusement révélée.

Je n'entre pas dans la question. Je laisse même de côté les apparitions sans nombre qui se trouvent à l'origine des différents ordres religieux. J'ose seulement affirmer que, sans comparer les sentiments des personnages, il n'y a pas eu plus de réalité dans ces visions venues si fort à propos que dans celle que raconte Érasme et derrière laquelle il s'abrite en plaisantant : « Ils s'imaginent que saint François est en colère contre moi, parce que je reprends ceux qui promettent le ciel aux personnes qui sont ensevelies dans l'habit de son ordre. Mais le bienheureux fondateur m'apparut dans le milieu de la nuit; il avait un visage gai, et me témoignait même beaucoup d'amitié. Il me rendit grâces de ce que je voulais réprimer des désordres pour lesquels il avait toujours eu beaucoup d'aversion. » On sait la suite. Érasme s'amuse à peindre le costume du saint, de manière à condamner une à une toutes les élégances des franciscains de son temps. Il ose même affirmer qu'il ne lui a pas vu de stigmates ! En tous cas, François l'a quitté en disant : « Combattez généreusement, et vous serez bientôt avec moi. »

Cette raillerie jette du jour sur beaucoup d'apparitions plus sérieuses.

Celles de la fameuse Marie d'Agréda ont divisé la

France et l'Espagne. La Sorbonne et Bossuet ont donné, sans doute, d'excellentes raisons contre ce livre incroyable dont je n'ose pas même donner un aperçu, où la vision béatifique est décrite dans tous ses détails et où l'histoire de la famille de Marie, de sa vie, de sa gloire dans le ciel est composée au moyen des apocryphes les plus décriés. Cependant, si les bonnes raisons furent d'un côté, les témoignages et les miracles furent de l'autre. Les certificats affluèrent en Espagne, et en France même les partisans de la révélatrice mystique racontèrent les miracles qui avaient accompagné la traduction de ses œuvres. N'avais-je pas le droit de dire que, lorsqu'un prodige est nécessaire, il manque rarement de se produire ?

Les hérétiques, en effet, en ont eu à l'égal des saints. Cyprien se plaint des « visions ineptes » de ses adversaires. Le cardinal Bona ne déplorait pas moins les révélations et les apparitions mensongères des illuminés. Les disciples de Simon le magicien et de Basilide, les valentiniens, les sabelliens ont eu leurs miracles. Porphyre avait les siens. Les ariens opposaient les leurs à Athanase, et les donatistes ne se faisaient faute de citer leurs merveilles à Augustin. Antoinette Bourignon, Mme Guyon ne sont pas restées en arrière, et Mme Krudener a opéré en plein XIXe siècle la multiplication des pains.

Et pense-t-on que les annales du mahométisme ou du paganisme soient moins riches en faits de ce genre ? Les faquirs indous en remontreraient à beaucoup de saints. Les vestales de l'ancienne Rome dénouaient leurs ceintures et s'en servaient pour faire remonter les bateaux engravés dans le Tibre. Accusées, elles pre-

naient un crible, le remplissaient d'eau et prouvaient ainsi leur innocence.

On se rappelle, sans que nous y revenions, avec quel succès des preuves analogues ont été longtemps données, par l'eau bouillante, par le fer rouge, et je pourrais ajouter par le combat judiciaire; toutes ces épreuves fonctionnaient à merveille en faveur des évêques orthodoxes, et parfois aussi en faveur des hérétiques; aux mains des chrétiens, et parfois aussi aux mains des païens; au profit des innocents, et parfois aussi au profit des coupables. Longtemps on y crut; longtemps des témoignages imposants démontrèrent la réalité du miracle, jusqu'au jour où la foi au miracle s'affaiblit et où tout cet appareil de faits extraordinaires et de certificats authentiques vint aboutir à la scène burlesque dont Constantinople fut le théâtre à la fin du XIIIe siècle. Le clergé y étant divisé sur l'élection du patriarche et sur d'autres questions, il fut convenu que l'épreuve du feu serait employée; mais on eut la prudence de l'appliquer aux *cahiers* des contendants, non à leurs personnes. Le feu fut allumé le samedi saint. Chaque parti s'attendait à voir brûler le cahier de son adversaire, et chaque parti eut cette satisfaction, car les deux cahiers furent également et impartialement réduits en cendres. Et le peuple de rire!

Combien de beaux certificats attestant des miracles et des sortiléges ont été atteints par ce feu-là!

Je sais, au reste, un feu plus redoutable encore pour les certificats dont il s'agit; c'est celui d'une enquête sérieuse.

Malheureusement les éléments d'une telle enquête ne se conservent pas toujours; ils n'existent guère que pour les contemporains, quand ils existent. Mais rien n'est plus instructif que d'observer le résultat des recherches qui ont eu lieu. Les faits les mieux attestés s'évanouissent en général dès qu'on y regarde de près. Il est donc permis de supposer que si l'on avait pu y regarder toujours de près, le nombre des anecdotes merveilleuses se serait singulièrement réduit.

Je ne cite que pour mémoire les découvertes qui se sont faites lors de la destruction des temples païens; bien des miracles, bien des oracles ont trouvé ce jour-là leur explication peu glorieuse. Je néglige aussi la réfutation beaucoup trop aisée des apparitions rapportées par Bède, par Pierre de Cluny ou par tel autre écrivain sans critique. Mais il est des faits plus célèbres, plus avérés, et qui ne résistent pas mieux à l'examen.

Prenez, par exemple, la fameuse vision de Constantin, cette croix lumineuse qui parut dans les airs au moment où il se rendait à Rome pour combattre Maxence. Au premier abord il semble impossible de douter, l'empereur a affirmé le miracle avec serment; les historiens du temps le rapportent tous d'une manière circonstanciée; trop circonstanciée peut-être, car c'est là ce qui rend aujourd'hui le récit entier suspect. Selon l'un, l'apparition a eu lieu en plein midi; selon l'autre, elle a eu lieu de nuit. Selon l'un, les fameux mots : « Par ce signe tu vaincras, » étaient écrits en latin; selon l'autre, ils étaient écrits en grec. Selon l'un, l'empereur était éveillé; selon l'autre, il dormait et n'a vu la croix qu'en songe. Des différences

plus extraordinaires encore se produisent entre les récits du temps. Celui-ci soutient que Constantin était encore dans les Gaules quand la croix lumineuse apparut; celui-là soutient qu'il était arrivé en Italie. Et voilà comment s'est introduit dans l'histoire un événement que rien au monde n'en arrachera désormais ! La merveille indispensable à la grande révolution religieuse qui allait s'accomplir, on l'a demandée au rêve, à l'hallucination, à l'habileté un peu complaisante peut-être d'un prétendant à l'empire, et d'un prétendant aussi peu scrupuleux que Constantin !

Les croisades ne pouvaient pas ne pas avoir aussi leur prodige. On était devant Saint-Jean d'Acre, et l'ardeur des croisés avait besoin d'être excitée. On découvrit la vraie lance qui avait percé le côté de Jésus-Christ. Cependant, il se trouva des douteurs; on osait contester, sous le frivole prétexte que la vraie lance se trouvait déjà ailleurs, notamment à Constantinople. Un prêtre, Pierre Barthélemy, offrit de traverser un grand feu la lance à la main. L'épreuve eut lieu en présence de toute l'armée, et, bien entendu, elle réussit. Cependant, des témoins trop difficiles prétendirent que Barthélemy avait passé très-vite au travers du feu et qu'il en était sorti couvert de brûlures. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut peu de jours après des suites de l'expérience. On s'est efforcé d'expliquer cette mort un peu suspecte, en soutenant que Barthélemy, épargné miraculeusement par les flammes, avait été meurtri par l'empressement excessif des spectateurs qui se jetèrent sur lui à sa sortie du bûcher. Le lecteur en croira ce qu'il jugera bon.

J'ai déjà parlé des taillés de saint Hubert. Les gens curieux qui ont tenu à s'assurer de la réalité du miracle ont découvert deux choses : il paraît qu'on se faisait toucher sans avoir été mordu, par pure précaution ! Il paraît ensuite que l'on mourait de la rage malgré la taille ! Seulement, les partisans de la sainte étole prétendaient que les taillés avaient le privilége de mourir tranquillement et sans convulsions. Ce serait bien quelque chose ; mais je me défie des miracles au rabais.

On sait le bruit que firent au siècle de Louis XIV le célèbre Aymar et sa baguette. J'aurai à en dire quelques mots plus loin ; je tiens à constater dès à présent que Paris fut moins favorable que Lyon aux divinations du nouveau sorcier. Une surveillance éclairée découvrit sa fraude et ses erreurs. On finit par remarquer que les tourneurs de baguette se dirigeaient d'après leurs renseignements et d'après les apparences ; que tel d'entre eux se trompait toujours quand on lui bandait les yeux ; que tel autre, chargé de découvrir un malfaiteur, ne manquait pas de se diriger à tout hasard vers la demeure de l'homme le plus mal famé du pays.

Cela éveilla les soupçons. On commençait alors à se méfier de bien des choses. Certains procès de sorcellerie avaient eu un retentissement fâcheux et provoqué des réflexions indiscrètes. Je rappellerai en particulier les longues poursuites dirigées contre les bergers de la Brie (toujours des bergers !). On avait remarqué que la mortalité des bestiaux avait continué là, en dépit de la suppression des sorts jetés sur eux. Or ce démenti public donné aux premières condamnations, les juges avaient cru le couvrir en prononçant des condamna-

tions nouvelles ; le tout à grand renfort de promesses, de menaces et de tortures. Voici en deux mots comment les choses s'étaient passées ; les factums et l'arrêt du parlement de Paris nous ont conservé tous ces détails.

Le berger Hocque avait jeté, disait-on, des sorts sur les vaches et sur les brebis d'Eustache Vigier. On s'était contenté de l'envoyer aux galères. Mais les brebis et les vaches mouraient encore ! Que faire ? On fit parler à Hocque par son compagnon de chaîne Béatrix. Hocque se laissa persuader d'écrire à d'autres bergers (sorciers comme lui, cela va sans dire), afin qu'ils levassent le sort jeté par lui. Le berger Bras-de-Fer leva le sort ; c'était une charge terrible appelée : « le bon Ciel-Dieu. » Elle avait été mise avec des cérémonies exécrables. Enfin, la voilà levée, et fort malheureusement pour Hocque, que le diable étrangle à l'instant même ! Le démon était sans doute furieux de ne plus pouvoir détruire les bestiaux de la Brie. Mais, chose étrange, les bestiaux s'obstinent à mourir, l'épizootie n'est pas encore terminée. Vous croyez peut-être que les juges ouvriront les yeux ? non. De nouvelles plaintes vont amener de nouvelles poursuites. Il s'agit, déclare le second factum, « de délivrer toute la province de Brie de l'esclavage où elle est sous la tyrannie des bergers et par l'impunité de leurs maléfices ; » car il est mort en trois ans pour plus de cent mille écus de bestiaux. Les accusés sont soumis à la question ordinaire et extraordinaire ; plusieurs sont condamnés à mort ; Bras-de-Fer et deux de ses compagnons en sont quittes pour les galères. Je suppose que la maladie finit par s'arrêter, car tous les bergers de la Brie y auraient passé les uns

après les autres. La fin de Bras-de-Fer peut servir de commentaire et de moralité à cette histoire. On le transportait aux îles, avec d'autres galériens invalides. Il jugea bon de rendre le vaisseau immobile au moyen d'une petite pierre magique. Mais un chirurgien ayant découvert son complot et l'ayant dénoncé au capitaine, celui-ci ordonna de battre le sorcier. Ce malheureux pouvait arrêter un vaisseau, mais ne pouvait arrêter un bâton! Brisé de coups, il rendit la liberté au navire, et expira bientôt après.

Les gens soupçonneux demeurèrent convaincus, je le répète, que les calmes sur mer et les maladies des bestiaux sur terre peuvent s'expliquer sans recourir aux sortiléges, que les *charges* qui continuent à opérer quand on les lève ne méritent pas grande créance, et que l'on fait dire aux bergers tout ce qu'on veut quand on dispose de la torture, des galères et du bâton.

Franchement, il était permis de douter; d'autant plus qu'on venait de procéder à une enquête peu favorable aux prodiges diaboliques. Il y avait alors à Toulouse des filles possédées, et l'épidémie avait fait des progrès alarmants. Le parlement averti avait soumis ces possédées à l'épreuve des exorcismes vrais et des exorcismes simulés. Or il s'était trouvé que les seconds avaient produit le même effet que les premiers. La récitation des mots les plus indifférents avait provoqué des crises absolument semblables à celles que faisaient naître les prières consacrées.

Sous Richelieu, des expériences analogues n'avaient pu aboutir; mais sous Louis XIV, la vérité se faisait jour. L'enquête du parlement de Toulouse eut donc

plus d'effet que n'en avait eu à Loudun l'essai tenté avec le même succès par le comte du Lude, qui mit en défaut la sœur supérieure et son exorciste, au moyen d'un faux reliquaire rempli de plumes et de poils.

Les possédées du XVII[e] siècle avaient eu un autre malheur. Chamillard, docteur en Sorbonne, avait été envoyé dans un couvent pour y examiner des religieuses énergumènes. L'une d'elles attirait l'admiration générale par le prodige suivant : lorsque l'exorciste en donnait l'ordre en latin, le pouls s'arrêtait tantôt au bras gauche, tantôt au droit. Chamillard, « homme sage et avisé, » disent les relations du temps, eut l'idée de changer la phrase. Au lieu de *cesset pulsus*, il dit : *Non moveatur arteria*. Le diable, qui n'était point accoutumé à ce latin-là, ne put obéir; l'exorciste et l'exorcisée n'osèrent plus paraître aux yeux du docteur. Chamillard expliquait la cessation du pouls par l'emploi d'une ligature que la religieuse appliquait ou enlevait selon l'ordre reçu, et qui, pressant l'artère, empêchait le mouvement du sang. Quoi qu'il en soit, nous adopterons volontiers la maxime par laquelle il terminait son rapport, et qui, faisant grande la part de la fraude, réduisait à rien celle de la possession : *Multa ficta, pauca vera, à dæmone nulla.*

Toute fraude à part, l'état nerveux où se trouvent les prétendues possédées explique leurs différents tours de force. On ne saurait les prendre au sérieux, quand on sait que la menace d'un châtiment sévère a guéri instantanément les possédées d'un couvent ou d'un hôpital, quand on sait d'ailleurs que l'emploi d'un remède a plus d'une fois chassé le démon en chassant

la maladie. Les enfants de l'hospice de Hoorn ne furent pas exorcisés, car ils étaient protestants ; cependant les scènes diaboliques qui avaient envahi l'établissement en 1673 cédèrent à l'emploi d'un moyen fort simple; on dispersa les enfants, on supprima la contagion nerveuse qui se propageait au milieu d'eux.

Quelques années plus tard, le docteur Rhodes, appuyé du crédit du comte d'Estaing, osait recourir, lui aussi, aux moyens purement médicaux pour combattre l'épidémie de possession qui régnait alors aux environs de Lyon. Il raconte fort spirituellement le succès de ses cures, notamment celle d'une énergumène qui refusait d'abord de boire les eaux minérales parce que son démon l'avertissait qu'on y avait trempé des reliques. Trompée par les paroles de sa garde, elle finit par boire ce qu'elle prenait pour de l'eau ordinaire; elle fut guérie, et le démon disparut.

Un demi-siècle plus tard, l'évêque de Bayeux soutenait courageusement une lutte difficile contre une partie de son clergé, contre la Sorbonne et même contre un grand nombre de médecins moins éclairés que le docteur Rhodes. Les diables s'étaient emparés de plusieurs jeunes filles de la paroisse de Landes. Une année durant, quatre prêtres et un grand vicaire avaient été occupés à faire des exorcismes autour de la petite Claudine; l'année suivante, deux prélats, cinq grands vicaires et neuf curés s'épuisèrent en efforts auprès de deux autres membres de la famille Laupartin et de diverses démoniaques du voisinage. Il fallut enfin que l'évêque fît cesser cette triste comédie. Le curé de Landes fut suspendu de ses fonctions; il fut même incarcéré à l'abbaye de Belle-Étoile. On

isola les prétendues possédées, et personne n'y songea plus.

Je ne m'étonne pas que beaucoup d'absurdités aient obtenu créance ici-bas, car je vois celles qui se colportent gravement aujourd'hui encore, au sujet des tables et de leurs Esprits. La crédulité humaine est capable de tout.

Il est pourtant une réflexion qu'elle aurait dû faire quelquefois, ce semble. Pourquoi ces démons qui font tant de choses impossibles, ne font-ils pas d'autres choses beaucoup plus aisées? Ils transportent les sorciers au sabbat, et ne peuvent pas les tirer de prison! Ceci me rappelle les martyrs de la légende que le feu refuse de consumer et qui défient la dent des lions, mais que la protection divine ne préserve jamais du tranchant d'une épée. Lorsque les proconsuls ont essayé en vain les autres moyens, ils leur font trancher la tête, et la tête tombe toujours.

L'autre jour encore on condamnait à Nantes deux sorciers (de pauvres sorciers du XIX[e] siècle!). Ils étaient porteurs du livre magique intitulé le *Dragon rouge*. Ce livre enseigne l'art de commander à tous les Esprits, l'art de se faire aimer, enfin l'art non moins nécessaire « de se rendre les juges favorables. » Or le *Dragon rouge* s'est trouvé impuissant sous ce dernier rapport. Les juges ont tenu à prouver leur indépendance à l'égard du diable, et ils ont appliqué la loi dans sa plus grande sévérité.

Il me semble que tout cela est passablement significatif. Des faits qui se volatilisent dès qu'ils sont soumis

à une enquête sérieuse; des prodiges qui ne se produisent guère que chez les jeunes femmes et qui affectionnent en particulier les cloîtres; des merveilles qui portent l'empreinte des tendances nationales, qui, fréquentes chez tel peuple et dans tel siècle, disparaissent ailleurs et plus tard; des possédées dont les fraudes ou les illusions maladives n'ont pas été moins bien constatées que les actes surnaturels; des sorciers qui peuvent voler et qui ne peuvent pas sortir de prison, qui peuvent se faire aimer et qui ne peuvent pas se faire absoudre : c'est un ensemble de circonstances suspectes au premier chef.

Aussi croit-on rêver lorsqu'on ouvre un livre tel que celui du marquis de Mirville. Sa certitude tranquille écarte d'emblée et sans en rien dire les détails qui pourraient éveiller le doute. En le lisant, on se demande si par hasard les sortiléges de jadis ont eu ce caractère d'évidence incomparable; si les sortiléges contemporains ont été constatés à ce point. Pas une restriction, par une observation critique. Tout est vrai, chez les anciens et chez les modernes, chez les païens et chez les chrétiens, chez les catholiques et chez les protestants; depuis le démon de Socrate jusqu'aux démons du *berger* de Cideville et jusqu'à ceux des *mediums* américains, il ne se rencontre pour ainsi dire pas une assertion qui ne soit acceptée, pas un témoignage qui ne soit pris au sérieux.

Et cependant M. de Mirville est un homme éclairé et loyal. Et cependant son livre est le résultat d'une étude approfondie. Et cependant il n'est pas seul à parler ainsi : les mêmes affirmations étourdissantes se retrouvent chez la plupart des écrivains et des journa-

listes appartenant à cette école. C'est comme une gageure faite de fausser notre raison, et notre conscience par-dessus le marché.

Sachons donc résister, et puisqu'on a l'air de propager ces sottises au nom du christianisme, montrons qu'il est impossible de croire un seul mot de ce qu'on nous raconte sans démentir auparavant les déclarations les plus claires de l'Écriture.

CHAPITRE V

QUE DIT L'ÉCRITURE ?

Personne, je pense, ne me reprochera d'avoir posé cette question. Ceux même qui n'admettent pas la divinité des saints livres trouveront intéressant de savoir à quel point on les calomnie, lorsqu'on établit une solidarité quelconque entre le surnaturel diabolique du moyen âge et la révélation chrétienne. Vis-à-vis d'eux j'ai hâte de rendre aux faits leur véritable aspect et de montrer une fois de plus le magnifique accord qui unit au fond les enseignements de la science et ceux de l'Évangile. Sans doute, la science a été bien des fois contredite par l'Évangile ; mais c'était la science égarée, la science ignorante et provisoire : attendez de nouvelles études, de nouvelles découvertes, et vous verrez l'opposition momentanée faire place à une harmonie plus éclatante.

Or le simple bon sens proteste contre les imagina-

tions diaboliques dont on essaye aujourd'hui la restauration. Il y a, même chez les incrédules, un sentiment de respect et comme de pudeur pour les choses saintes, une sorte d'instinct religieux qui est froissé par les conceptions grossières ou puériles, par le matérialisme dégoûtant qui servent de base au surnaturel apocryphe du moyen âge. Pour l'honneur du christianisme, je tiens à prouver qu'il condamne tout cela avec une force et une autorité incomparables.

J'ai d'ailleurs à parler aussi aux chrétiens; je ne saurais dissimuler l'argument qui, à leurs yeux comme aux miens, est absolument décisif. Pour moi, protestant, habitué à la soumission humble et absolue en présence de toute déclaration de la Bible, la grande question est celle-ci : Que dit la Bible? Je suis sûr que plus d'un lecteur catholique en reconnaîtra aussi l'extrême importance. Malgré les apocryphes et les traditions, la Bible conserve une puissance qu'on ne parvient pas à abolir; il est difficile de soutenir la vérité des faits même les mieux attestés, lorsqu'ils sont condamnés par les saints livres.

Voici, en effet, la situation où se trouvent les champions du témoignage. Selon eux, tout fait convenablement attesté est vrai; selon eux encore, toute déclaration de la Bible est vraie. Or il y a contradiction palpable entre les faits et les déclarations, entre les témoignages humains et le témoignage divin. Cette contradiction n'est pas partielle, accidentelle; elle est constante. Il s'agit de choisir.

L'option, en pareil cas, ne semble pas devoir être bien difficile. Si les témoins les plus véridiques et les plus éclairés du monde venaient m'affirmer que Ju-

piter est le vrai Dieu, ou que Dieu n'existe pas, ou que l'homme est sans péché, je n'hésiterais pas longtemps entre l'inconvénient de taxer d'erreur ces respectables témoins et celui de taxer d'erreur l'Écriture.

Le premier parti coûterait beaucoup moins à ma conscience et à ma raison; car ma conscience et ma raison possèdent de telles preuves de la divinité de l'Écriture, preuves extérieures et intérieures, objectives et subjectives, qu'elles se renieraient elles-mêmes le jour où elles admettraient qu'une doctrine enseignée par la Bible est fausse. Au contraire, elles ne sont pas très-surprises, quand elles se trouvent dans le cas de reconnaître les illusions, les entraînements, les exagérations, les hallucinations de témoins d'ailleurs estimables.

Ce qui est opposé au vrai ne peut être vrai; il n'y a pas de maxime plus certaine et plus essentielle. On en abuse sans doute, lorsqu'on l'applique aux connaissances imparfaites que l'homme possède, aux notions scientifiques, par exemple. Ce qui ne rentre pas dans les cadres d'un système incomplet n'est pas nécessairement impossible pour cela. Mais la Révélation de Dieu a un autre caractère; elle n'exprime rien d'inexact, et ce qui ne s'accorde pas avec elle est condamné sans retour.

Me sera-t-il permis de le dire? Il n'est pas indifférent que les superstitions soient combattues ici au nom de la foi. La raison a certes le droit de les attaquer; néanmoins l'effet ne serait pas le même, si la réhabilitation des sorcelleries n'avait pour adversaires que des incrédules ou des rationalistes. Il faut qu'on voie le faux surnaturel battu en brèche par des hommes

qui admettent pleinement le vrai; il faut qu'on voie le diable du moyen âge rejeté par des hommes qui admettent pleinement le diable de la Bible. On ne renverse bien que ce qu'on remplace, et les œuvres négatives ne durent pas. C'est ce qui explique le spectacle étrange dont nous sommes témoins : les fables ridicules dont la philosophie avait fait justice reparaissent les unes après les autres; les gens qu'elle a tués se portent tous très-bien. La foi seule, la foi appuyée sur la parole infaillible de Dieu, est capable de porter des coups mortels.

Quels sont donc les enseignements de l'Écriture au sujet du diable et des sorciers? — Je concentre le débat sur ce point; car c'est surtout du diable et des miracles diaboliques qu'on s'occupe aujourd'hui, c'est le diable conçu d'une certaine façon qui forme le centre de cette religion du moyen âge qu'on cherche à restaurer.

Circonscrivons le débat. — Ce n'est pas l'existence du diable et de ses anges qui est en question; ce n'est pas davantage la réalité de certains prodiges opérés par le diable avec la permission de Dieu; ce n'est pas enfin l'attente d'une époque que l'Écriture nomme les « derniers temps, » et où les miracles de mensonge se produiront avec éclat. Voici ce qui est contesté :

D'abord la nature que vous attribuez au diable et à ses anges; ensuite, le caractère que revêt, selon vous, leur action ici-bas; enfin les prodiges sans nombre que vous leur attribuez entre les temps apostoliques et les derniers temps. Votre diable n'est pas celui de la Bible; rapetissé et ridicule d'une part, indépendant

de l'autre et véritable rival de Dieu, il n'y a point de place pour lui dans le christianisme. Vos tentations ne sont point celles de la Bible ; au lieu de tentations, vous nous donnez des possessions, des sorts jetés, des maléfices exercés au moyen de formules magiques ; vous matérialisez la religion. Vos prodiges ne sont pas ceux de la Bible ; à une puissance exceptionnelle et dont la manifestation n'a été permise que dans certaines occasions solennelles, vous avez substitué une puissance inhérente à Satan, journellement exercée, et dont les effets extraordinaires sont devenus beaucoup plus fréquents depuis la mort des apôtres qu'ils ne l'étaient au temps des prophètes ou au temps de Jésus-Christ.

Plusieurs autres observations se lieront à ces objections principales. Il suffit d'avoir indiqué celles-là.

Rien n'est plus grand et plus terrible que l'histoire biblique du diable et de la magie. Aucun trait qui ne soit empreint d'une vérité divine, pas un mot pour la curiosité ou pour l'imagination. L'Écriture nous apprend ce qu'il importe que nous sachions ; elle ne va point au delà ; sa sobriété sur de tels sujets n'est pas la moindre marque qui la distingue des livres écrits par les hommes.

L'Écriture nous laisse entrevoir l'époque où les anges, doués comme nous de libre arbitre, se sont partagés entre l'obéissance et la révolte. Parmi ceux qui sont alors tombés volontairement, il en est de toutes les catégories angéliques ; en effet, l'énumération des démons coïncide exactement avec celle des anges fidèles ; les uns et les autres se partagent en autorités, principautés, puissances, trônes, dominations (*Éphésiens*, I, 21, et VI, 21 ; *Colossiens*, I, 16).

Immédiatement après la chute, la sentence de Satan et de ses compagnons fut prononcée. C'est sous les liens éternels de ce jugement (des liens d'obscurité, dit l'Écriture), qu'ils sont gardés depuis lors pour le jugement de la grande journée (II *Pierre*, II, 4, et *Jude*, 6).

Cependant, quoique atteints par un arrêt irrévocable qui n'attend plus que l'éclat du jugement proprement dit et de l'exécution finale, les démons ne sont pas encore emprisonnés; et, de même que l'homme déchu est resté sur la terre, de même Satan pénètre encore en la présence de l'Éternel (*Job*, I et II) et parcourt avec ses anges les airs qui environnent notre planète (*Éphésiens*, VI, 12).

Lorsque les derniers temps seront arrivés, Satan sera précipité du ciel sur la terre, et alors, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps, il excitera des persécutions plus acharnées que jamais, il fera des miracles de mensonge et il remportera de grandes victoires (II *Thessaloniciens*, II, 3 à 11; *Apocalypse*, XII, XIII, XVI, 14; XIX, 19, 20; XX).

La seconde venue de Jésus-Christ et le commencement de son règne terrestre seront marqués par l'enchaînement de Satan, lié pour mille ans (*Apocalypse*, XX, 1 et 2).

Enfin, Satan, délié une dernière fois à la fin du règne de Christ, soulèvera la masse incrédule contre lui et contre son peuple. Le triomphe suprême du Seigneur sera suivi du jugement universel qui tombera d'abord sur le grand ennemi. Ce n'est qu'alors que Satan disparaîtra pour toujours, en même temps que notre terre et nos cieux feront place aux cieux nouveaux et à la

nouvelle terre où la justice habite (*Apocalypse,* xx, 7 à 11; xxi, 1).

Quelles annales ! Et comme nous serons surpris de descendre de là aux niaiseries sales et malsaines de la légende diabolique ! Ceux-là surtout en seront froissés, qui auront appris par la lecture de la Bible et aussi par leur propre expérience, en quoi consiste l'action de ce prisonnier redoutable, qui continue à se mouvoir dans ses liens d'obscurité. Calomniateur et tentateur, voilà ce qu'il est; non un misérable jeteur de sorts et distributeur de parchemins sentant le soufre.

Calomniateur (et c'est son vrai nom, car le mot de diable ne signifie pas autre chose), il accuse Dieu auprès des hommes et les hommes auprès de Dieu; il dit à Ève : « Vous ne mourrez nullement, mais Dieu sait que le jour où vous mangerez de ce fruit vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » Il dit à l'Éternel : « Étends ta main, frappe les os et la chair de Job, et tu verras s'il ne te blasphème point en face. » (*Genèse,* iii, 4 et 5; *Job,* i, 9 à 11; ii, 4 et 5.)

Tentateur, il s'attaque au premier et même au second Adam; il excite David au dénombrement; il se charge « d'induire » Achab et d'être un Esprit de mensonge dans la bouche de ses faux prophètes. C'est lui qui se tient debout à la droite de Jéhosuah, le souverain sacrificateur. C'est lui qui met au cœur de Judas de livrer son maître. C'est lui « qui rôde autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » L'ennemi redoutable, le voilà. Sans lire dans les cœurs, ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, il en sait assez pour développer les mauvais germes qui sont en

nous. « Ce n'est pas seulement contre la chair et le sang que nous avons à lutter, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs universels des ténèbres de ce siècle, contre les méchancetés spirituelles qui sont dans les airs. » (I *Chroniques*, XXI; I *Rois*, XXII, 21; *Zacharie*, III, 1; *Luc*, XXIII, 3; *Jean*, XIII, 2; I *Pierre*, V, 8; *Éphésiens*, VI, 11 et 12; II *Corinthiens*, II, 11.)

Telle est l'histoire biblique du diable et de ses anges; jusqu'à la fin ils calomnieront, ils tenteront, et leurs séductions redoubleront aux derniers temps.—L'histoire biblique de la magie ne s'éloigne pas moins des fables qui nous sont racontées. A entendre nos amateurs de merveilleux diabolique, les sortiléges s'opèrent chaque jour par centaines et par milliers, et il en a toujours été ainsi. Mais que dit la Bible? Parcourez ces annales complètes de l'humanité; relisez ces livres où la destinée des enfants d'Israël nous est décrite pendant quinze siècles; qu'y trouvez-vous? Les démons du moyen âge, ceux des tables et du magnétisme! Ceux dont les prodiges tombent sur nous plus nombreux que les grêlons un jour d'orage! Non; pas la moindre trace de toute cette diablerie légendaire; point de baguettes divinatoires, point de loups-garous, point de maléfices, point de mauvais œil, point de sabbat. La magie de l'Ancien Testament se borne à la lutte engagée devant Pharaon. Dieu permit alors aux démons d'imiter quelques-uns de ses miracles, et pour mieux constater qu'ils ne possédaient qu'un pouvoir délégué et dépendant, il voulut que leur sorcellerie accidentelle échouât à l'essai du prodige le moins considérable en apparence.

Le Nouveau Testament rapporte à son tour une ma-

nifestation de la puissance momentanée dont le diable a disposé par la volonté de Dieu. On vit au temps du Sauveur d'étranges malades, inconnus aux autres siècles, les démoniaques. On vit aussi des personnes (une au moins) « ayant un Esprit de Python. » Paul chasse le démon par lequel la servante de Philippes était mise en état de deviner. Le même apôtre frappe de cécité le magicien Bar-Jésus, dont les sorcelleries, au reste, n'étaient peut-être qu'une imposture pure et simple, car le texte n'en affirme nullement la réalité (*Actes*, XVII, 16 à 18; XIII, 6 à 11).

Le surnaturel diabolique s'arrête là dans l'Écriture. Il y est bien clair-semé, on en conviendra. S'il doit abonder plus tard, ce n'est qu'à la grande et terrible époque qui nous est annoncée sous le titre des « derniers temps. » Alors éclateront les signes et les miracles de mensonge (II *Thessaloniciens*, II, 3 à 13; *Apocalypse*, XIII, et XVI, 14).

Ainsi trois explosions de prodiges opérés par Satan, trois seulement, et en rapport frappant avec trois époques de grande crise religieuse. Au moment où Dieu va délivrer Israël de la servitude d'Égypte et se constituer un peuple à part, il donne au diable le pouvoir d'imiter quelques miracles; au moment où Dieu envoie son propre fils pour délivrer les hommes de la servitude du péché et se constituer un peuple de franche volonté, il donne au diable le pouvoir de déterminer certaines maladies par la possession et d'inspirer quelques magiciens; au moment enfin où Dieu se préparera à envoyer une seconde fois son fils, où Jésus se disposera à régner après avoir arraché le peuple des ...ants à l'angoisse des luttes suprêmes, le diable

recevra une dernière fois et d'une manière plus frappante le pouvoir d'opérer des miracles de mensonge.

Je ne nie pas absolument la possibilité de prodiges diaboliques autres que ceux dont je viens de parler. Dieu a peut-être permis ce mode d'action dans des cas qui ne nous sont pas connus. Cela semblerait presque ressortir d'un passage du Deutéronome ainsi conçu : « S'il s'élève au milieu de toi un prophète ou un songeur de songes qui fasse devant toi quelque signe ou miracle, et que ce signe ou ce miracle dont il t'aura parlé arrive; s'il te dit aussi : Allons après d'autres dieux que tu n'as point connus et les servons, tu n'écouteras point les paroles de ce prophète ni de ce songeur de songes, car l'Éternel votre Dieu vous éprouve. » (*Deutéronome*, XIII, 1 à 5.)

Mais, alors même qu'il y aurait eu quelques sortiléges non rapportés par les écrivains sacrés, alors même qu'il y en aurait eu quelques-uns depuis les apôtres, il demeure certain que la Bible ne laisse aucune place à ce déploiement immense de sorcellerie, à cette manifestation régulière des miracles diaboliques qui caractérise les croyances que je combats. Ma thèse ne va pas plus loin, et telle qu'elle est, elle suffit.

On a pris un parti commode, afin de remédier à la sobriété significative de la magie biblique. De gré ou de force, on a introduit des sortiléges dans le texte sacré.

L'Écriture parle d'enchanteurs, de devins, de sorciers, elle met le peuple juif en garde contre ces gens-là ; donc elle reconnaît la réalité des sorcelleries, des divinations et des enchantements ! C'est-à-dire qu'il est défendu à l'Écriture de donner aux mots le sens que

nous leur donnons tous! Quand nous parlons de magie, nous ne croyons pas que l'emploi de ce terme implique une profession de foi. Je mentionnerai plus d'une fois les sorciers dans ce livre, et je ne crois pas cependant qu'ils fussent plus sorciers que vous et moi. Or la Bible a fait ce que nous faisons; elle a appelé sorciers ceux que chacun désignait ainsi, de même qu'elle a parlé du lever et du coucher du soleil au lieu de parler de la rotation de la terre. Un tel langage ne trompe personne. Les écrivains sacrés ne poussent-ils pas l'emploi des termes reçus jusqu'à rappeler à Israël qu'il doit s'écarter *des autres dieux!* Ne lisons-nous pas au psaume xcv: «L'Éternel est grand roi au-dessus de tous les dieux! » Voilà comment s'expriment les gardiens vigilants du monothéisme, et cela sans péril pour personne. Ils feront remarquer ailleurs que ces *dieux* ne sont que du bois. Ils feront remarquer aussi que ces *devins* et ces faux prophètes ne prophétisent que des mensonges.

La simple explication que je viens de présenter restitue leur sens naturel aux passages où l'on cherche à découvrir une confirmation expresse de la réalité des sortiléges. Les voici :

« Vous n'userez point de divinations et vous ne pronostiquerez point le temps. Vous ne tondrez point en rond les coins de votre tête, et vous ne gâterez point les coins de votre barbe. Vous ne ferez point d'incisions dans votre chair pour un mort, et vous n'imprimerez point de caractères sur vous. Je suis l'Éternel! » (*Lévitique,* xix, 26 à 28.)

Après avoir prémuni de la sorte les Israélites contre la tentation d'imiter les usages des devins, l'Éternel

ordonne à son peuple d'éviter tout contact avec eux : « Ne vous détournez point après les devins. » Il prononce même la peine de mort contre ceux qui iront trouver des devins et contre ceux qui se seront enrôlés parmi eux (*Lévitique*, XIX, 31 ; XX, 6 et 27).

Le Deutéronome reproduit les mêmes défenses en les motivant. Il fait comprendre que les pratiques de sorcellerie font partie des abominations païennes dont Israël doit se tenir éloigné. « Quand tu seras entré au pays que l'Éternel ton Dieu te donne, tu n'apprendras point à faire selon les abominations de ces nations-là. Il ne se trouvera personne parmi toi qui fasse passer au feu son fils ou sa fille, ni de devin qui se mêle de deviner, ni de pronostiqueur de temps, ni aucun qui use d'augures, ni aucun sorcier, ni d'enchanteur qui use d'enchantements, ni d'homme qui consulte les âmes, ni de diseur de bonne aventure, ni aucun qui interroge les morts ; car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel, et à cause de ces abominations l'Éternel ton Dieu chasse ces nations-là devant toi. » (*Deutéronome*, XVIII, 9 à 12.)

Voilà qui est parfaitement clair ; il s'agit d'empêcher l'imitation des coutumes cananéennes, au nombre desquelles figuraient en première ligne toutes les formes de la magie. Il est d'autant moins possible d'admettre la proclamation dans ce passage de la réalité des prodiges dont il fait mention, que l'évocation des morts y est rappelée à deux reprises ; or l'Écriture entière, ainsi que nous le verrons plus loin, proteste contre la prétention de s'emparer des âmes, de les ramener sur la terre et de leur adresser des questions. Dieu énumère ici les diverses variétés de sorciers phi-

listins, tyriens ou jébuséens; il ne déclare nulle part que leurs prétentions fussent fondées.

L'histoire d'Israël ne prouve que trop à quel point l'avertissement était nécessaire. L'idolâtrie et la magie se présentent toujours de front et l'envahissent en même temps. Le second livre des Rois nous le montre prosterné devant toute l'armée des cieux et asservi à Baal. « Ils avaient fait aussi passer leurs fils et leurs filles par le feu, et s'étaient adonnés aux divinations et aux enchantements, et s'étaient vendus pour faire ce qui déplaît à l'Éternel, afin de l'irriter.» — « Manassé bâtit des autels à toute l'armée des cieux dans les deux parties de la maison de l'Éternel. Il fit aussi passer son fils par le feu, et il pronostiquait les temps, et observait les augures. Il établit un oracle d'âmes des morts et de diseurs de bonne aventure. » Cela dura ainsi jusqu'au moment où Josias extermina à la fois « ceux qui avaient des âmes de morts, les diseurs de bonne aventure, les théraphims, les dieux infâmes, et toutes les abominations qui avaient été vues dans le pays de Juda et dans Jérusalem. » (II *Rois*, XVII, 16 et 17; XXI, 5 et 6; XXIII, 24.)

Les prophètes ne cessent de dénoncer les sorciers, non comme ayant un pouvoir réel, mais comme faisant partie du cortége de l'idolâtrie. « Que s'ils vous disent : Enquérez-vous des âmes des morts et des diseurs de bonne aventure qui gazouillent et grommellent, répondez : Le peuple ne s'enquerra-t-il point de son Dieu? Aller pour les vivants aux morts! » (*Ésaïe*, VIII, 19.)

Je disais tout à l'heure que les prophètes ne se prononçaient pas sur la réalité des prestiges magiques

dénoncés par eux ; je me trompais. Ils déclarent à plusieurs reprises que tout cela n'est qu'illusion et mensonge. « Ainsi, dit l'Éternel des armées, que vos prophètes qui sont parmi vous et vos devins ne vous séduisent point, et ne croyez point à vos songes que vous songez ; parce qu'ils vous prophétisent faussement en mon nom. » — « Les théraphims ont dit fausseté, et les devins ont vu le mensonge ; ils ont proféré des songes vains. » (*Jérémie*, XXIX, 8 et 9 ; *Zacharie*, X, 2.)

Tels sont les principaux versets qui ont trait à la sorcellerie. Je les cite en faisant une réserve expresse pour la pythonisse d'Hendor, sur laquelle j'aurai à revenir et que nous ne trouverons pas plus sorcière que les autres, dans le sens surnaturel du mot. — On est parvenu à grossir la liste des passages relatifs à la magie en donnant à certains termes une signification mystérieuse qu'ils sont loin d'avoir. Ainsi les mages et les Chaldéens deviennent invariablement autant de sorciers ; ainsi les charmeurs de serpents se transforment en magiciens. Je peux rassurer ceux qui interprètent ainsi les phrases connues du psaume LVIII et du huitième chapitre de Jérémie ; quand les auteurs sacrés parlent du « charmeur de serpents, fort expert en charmes » et des basilics « contre lesquels il n'y a point d'enchantement, » ils font allusion sans doute aux pauvres gens dont l'industrie fleurit encore en Égypte et que j'ai vus opérer moi-même sans le moindre sortilége.

Un autre terme mal compris, ou plutôt mal traduit, a aidé à l'introduction fréquente dans l'Écriture d'un surnaturel diabolique qui n'y paraît que de loin en loin.

Si les auteurs sacrés avaient parlé de femmes « ayant un Esprit de Python, » ils auraient semblé reconnaître qu'un démon particulier (celui du faux dieu Python ou Apollon) habitait dans ces femmes-là. Or le texte hébreu indique simplement des maîtresses d'*Obed*, des évocatrices d'âmes; l'action réelle d'un démon quelconque n'est aucunement impliquée chez elles par une telle désignation; elles sont nommées de leur nom populaire, comme les devins, comme les songeurs, comme les tireurs d'horoscopes. La Bible entière ne mentionne qu'une seule femme « ayant un Esprit de Python; » c'est la servante de Philippes. Elle a un démon, en effet, puisque Paul l'en délivre, et il est naturel que ce démon qui devine porte chez un peuple grec le nom du dieu le plus célèbre par ses oracles.

On voit que le rôle des sorciers se réduit de plus en plus dans l'Écriture, à mesure qu'on l'étudie avec attention. Il est fâcheux que nous en rencontrions si peu dans les livres des prophètes, et qu'on nous en montre tant dans les procédures du moyen âge, chez nos magnétiseurs et chez nos tourneurs de tables. Le contraste est accablant; aussi s'efforce-t-on d'y échapper; on en appelle à Joseph, à Balaam, aux exorcistes juifs; on essaye d'attribuer aux magiciens ce qui est dit des faux prophètes et aux démons ce qui est dit des faux dieux. Examinons ces derniers arguments.

Joseph, le fils de Jacob, aurait fait de la sorcellerie! Je ne sais si les interprètes assez nombreux qui semblent pencher vers cette opinion se sont bien rendu compte de l'énormité qu'ils soutiennent. Joseph est placé par l'épître aux Hébreux (XI, 22) au rang des fidèles de l'ancienne alliance qui se sont rendus célè-

bres par leur foi : « Par la foi, Joseph, finissant ses jours, fit mention de la sortie des fils d'Israël et donna des ordres touchant ses os. » Il n'est pas aisé de concevoir comment ce pieux patriarche aurait pu s'adonner à des pratiques que Dieu déclare abominables, comment les sorcelleries de Joseph figurent dans les livres de Moïse à quelques pages des ordonnances qui punissent de mort quiconque aura le moindre rapport avec des sorciers.

Mais il y a plus, la Genèse (XL et XLI) nous raconte en détail les procédés de divination employés par Joseph; ses procédés dans la prison et devant le Pharaon d'Égypte sont ceux de Daniel devant Nabucadnetzar : il recourt à Dieu. De quelle manière explique-t-il les songes de ses compagnons de captivité? « Les explications sont de Dieu, » dit-il, et il n'emploie ni coupe ni opération magique d'aucun genre. Il ne s'y prend pas autrement avec le roi. « Ce sera Dieu et non pas moi qui répondra sur ce qui concerne la prospérité de Pharaon. » Tel est son langage, telle est sa conduite dans les deux circonstances où il a été l'organe d'une divination; et on voudrait en faire un sorcier ou du moins un prophète confirmant par son exemple les mystères de la sorcellerie, sous prétexte qu'il a désigné ainsi sa coupe : «N'est-ce pas la coupe dans laquelle mon seigneur boit, *et par laquelle très-assurément il devinera?* »

De quoi s'agissait-il? Les frères de Joseph venaient de partir une seconde fois avec du blé. Pour avoir un prétexte de les retenir et surtout de garder avec lui Benjamin, Joseph avait fait mettre sa coupe dans le sac de son plus jeune frère. Il envoie son maître d'hôtel

chargé de les poursuivre, de les arrêter et de leur adresser ce reproche : « Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien? N'est-ce pas la coupe dans laquelle mon seigneur boit et par laquelle très-certainement il devinera? » (*Genèse*, XLIV, 4 et 5.)

Cela est facile à expliquer, même sans recourir à une traduction différente, d'ailleurs légitime : « par laquelle il a voulu vous éprouver. » La version ordinaire se présente à moi comme la chose la plus simple. Joseph veut effrayer ses frères; il charge le maître d'hôtel de rattacher à sa coupe une de ces traditions mystérieuses que l'imagination populaire avait certainement créées à son sujet. Sa parole sur ce point est un jeu d'esprit[1] qui ne correspond ni aux faits ni à sa pensée véritable et qui n'a d'autre but que de troubler les hommes auxquels il s'adresse. C'était ainsi que peu auparavant il leur disait : « Vous êtes des espions; vous êtes venus observer les lieux faibles du pays. » (XLII, 9.)

La coupe de Joseph est un des principaux appuis du système qui voit partout des magiciens dans l'Écriture. Le grand sorcier Balaam est un appui plus essentiel encore.

A cela je ne vois qu'une objection, c'est que Dieu lui-

1 Ceux qui pourraient conserver encore quelque doute sur ce caractère très-simple et très-évident des paroles de Joseph, n'ont qu'à relire le verset quinzième du chapitre quarante-quatrième. Ils y trouveront le commentaire fourni par Joseph lui-même de son allégation au sujet de sa coupe : « Ne savez-vous pas, dit-il à ses frères épouvantés, qu'un homme tel que je suis devine infailliblement? » Ses frères sont des espions! ses frères ont volé sa coupe! cette coupe est un instrument de divination! lui, Joseph, devine infailliblement! tout cela appartient au même ordre d'idées.

même nous déclare dans sa parole infaillible que Balaam était un prophète : « Balaam fut repris de sa prévarication ; une bête de somme muette se faisant entendre par une voix humaine, réprima la folie *du prophète.* » (II *Pierre*, II, 16.) Balaam est prophète ; c'est sa qualité. Elle ressort de sa conduite entière, des relations habituelles et familières en quelque sorte qui existaient déjà entre Dieu et lui quand les envoyés de Balak vinrent le chercher, du peu de surprise qu'il éprouve lorsque l'Éternel lui parle.

Pour trouver cela étrange, il faut avoir oublié le mélange de vraie foi et de paganisme qui existait alors dans la Mésopotamie et dans les pays voisins. Cette famille de Taré et de Laban conservait la tradition du Dieu vivant, tout en se laissant entraîner peu à peu du côté des idoles et des marmousets. L'existence d'un prophète assyrien au temps de Moïse n'est pas plus singulière que celle d'un sacrificateur de l'Éternel, d'un Melchisédech, roi de Salem, au temps d'Abraham.

Il n'y a donc pas trace de magie dans le fait de Balaam. Il est naturel que Balak ait tenu à se procurer contre le peuple de Dieu des malédictions prononcées par un prophète de Dieu. Il n'ignorait pas que le prophète était vénal et il croyait comme tous les païens à la puissance des formules, à l'action d'un homme connu par ses relations avec la Divinité.

Que Balaam ait cédé ou essayé de céder ; qu'il ait suivi Balak sur tous ses hauts lieux ; qu'il ait consulté de nouveau l'Éternel quoiqu'il n'eût aucun doute sur son devoir ; qu'il en ait reçu une autorisation d'aller, qui était un premier châtiment ; qu'il ait présenté enfin jusqu'au bout le hideux spectacle d'un pro-

phète dont la bouche ne profère que des paroles divines, tandis que son cœur se laisse aller aux convoitises et finit par se corrompre jusqu'à l'idolâtrie proprement dite (*Nombres*, XXXI, 8 et 16), c'est précisément ce qui fait le caractère unique de cette histoire et la profondeur de cette chute que l'Écriture ne cesse de signaler et de condamner entre toutes.

A défaut de Joseph et de Balaam, on se rattache aux faux prophètes et aux faux dieux ; les premiers étaient des devins, les seconds étaient des démons ; on n'en saurait douter quand on voit la place que les exorcistes occupaient dans la société juive !

Commençons par écarter ces exorcistes. Il n'en est pas question avant Jésus-Christ ; l'exorcisme se montre à la même époque que la possession. C'est donc là un fait spécial, étroitement lié à la venue du fils de Dieu et au déploiement exceptionnel de surnaturel diabolique qui eut lieu alors. Nous y reviendrons ; pour le moment il suffit d'avoir montré que les exorcistes sont aussi rares dans la Bible que les magiciens, et d'avoir fait remarquer en outre que le Nouveau Testament parle des exorcistes sans attester l'efficacité de leurs opérations. Il semblerait au contraire, d'après le récit que nous lisons au livre des Actes (XIX, 13 à 16), que les démons ne reconnaissaient aucunement la puissance de ces prétendus exorcismes. Les fils de Scéva, essayant un peu de toutes les formules, imaginèrent d'employer, comme l'apôtre Paul, le nom du Seigneur Jésus ; or l'Esprit méchant leur dit : « Je connais Jésus et je sais qui est Paul ; *mais vous, vous, qui êtes vous ?* »

Les exorcistes n'étaient donc pas grand'chose. Que

penserons-nous des faux prophètes? Faut-il les transformer en magiciens possédant une puissance mystérieuse, prédisant l'avenir? La réponse est partout dans l'Écriture. Je citerai seulement deux passages. Ézéchiel écrit : « Il n'y aura plus désormais aucune *vision de vanité* ni aucune *divination de flatteur* au milieu de la maison d'Israël.... Fils d'homme, tourne ta face contre les filles de mon peuple qui *prophétisent de leur propre mouvement.* » (XII, 24, et XIII, 17.) Zacharie écrit : « J'ôterai aussi du pays les faux prophètes et l'esprit d'impureté; et il arrivera que quand quelqu'un prophétisera dorénavant, son père et sa mère qui l'auront engendré lui diront : Tu ne vivras plus, car tu as proféré *des mensonges* au nom de l'Éternel.... Et il arrivera en ce temps-là que ces prophètes seront confus chacun de sa vision, quand il aura prophétisé; et ils ne seront plus vêtus de poil de chameau *pour mentir*. Et il dira : je ne suis point prophète, mais je suis laboureur. » (XIII, 2 à 6.)

Que les faux prophètes de l'ancien peuple et même ceux du temps des apôtres (*Actes*, XIII, 6) prétendissent souvent être revêtus d'un pouvoir surnaturel, du pouvoir de révéler les choses célestes, de deviner l'avenir, d'opérer des prodiges, cela n'est pas douteux; mais que la Bible leur reconnaisse ce pouvoir, c'est une autre question. Il viendra une époque, je l'ai déjà dit, où le retour de Christ sera annoncé par les merveilles que les faux prophètes et « le faux prophète » par excellence recevront la permission d'opérer. En attendant, la sainte Écriture ne certifie les hauts faits des faux prophètes ni pour le passé ni pour le temps actuel.

Certifie-t-elle davantage les miracles des faux dieux?

Proclame-t-elle, ainsi qu'on le répète chaque jour, que les divinités païennes étaient autant de démons, que leurs oracles étaient réels à titre de révélations diaboliques, que leurs prodiges étaient réels au même titre?

Fixons les termes du problème. Il ne s'agit pas de savoir si les cultes idolâtres étaient du diable dans le sens où tous les péchés et toutes les erreurs viennent de lui; il s'agit de savoir si la personne de tel ou tel démon était fixée et localisée dans tel ou tel temple païen, si l'Apollon de Delphes était un démon, si la Diane d'Éphèse en était un autre, si un ou plusieurs démons occupaient les sanctuaires du Baal tyrien, des triades égyptiennes; il s'agit de savoir si, au lieu de chercher là des illusions et des fraudes grossières, nous devons y chercher des prestiges diaboliques, des prophéties diaboliques, des miracles diaboliques. Ceci donnerait au paganisme un caractère très-particulier, très-nouveau, et une sorte de réalité qu'on lui a refusée en général jusqu'à présent. Cette population de démons fixée dans tous les centres idolâtres, cette effluve de surnaturel dont l'abondance contraste avec la maigreur du surnaturel biblique, tout cela constitue un dogme important et que l'Écriture aura certainement révélé. Consultons-la.

Voici les passages qui semblent les plus forts dans ce sens: « qu'ils n'offrent plus leurs sacrifices aux diables avec lesquels ils ont paillardé. » « Jéroboam s'était établi des sacrificateurs pour les hauts lieux, pour les démons, et pour les veaux qu'il avait faits. » « Ils se sont mêlés parmi ces nations et ils ont appris leurs manières de faire; ils ont servi leurs faux dieux, lesquels leur ont

été en piége, car ils ont sacrifié leurs fils et leurs filles aux démons. » « Que dis-je donc? Qu'une idole soit quelque chose? ou que ce qui est sacrifié à une idole soit quelque chose? Non, mais que ce que les gentils sacrifient, ils le sacrifient aux démons et non pas à Dieu. Or je ne veux pas que vous ayez communication avec les démons. Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons; vous ne pouvez participer à la table du Seigneur et à la table des démons. » (*Lévitique*, XVII, 7; II *Chroniques*, XI, 15; *Psaumes*, CVI, 35 à 37; I *Corinthiens*, X, 19 à 21.)

Maintenant, nous avons à déterminer la signification de ces passages. Ou ils signifient simplement que l'idolâtrie est une des œuvres du tentateur, ou ils signifient que les faux dieux étaient autant d'anges déchus.

La première interprétation semble déjà confirmée par les paroles mêmes du passage de Paul qui vient d'être cité : « Que dis-je donc? qu'une idole soit quelque chose? » Elle est confirmée aussi par les nombreuses déclarations qui classent les incrédules et les pécheurs au nombre des serviteurs ou des enfants du diable. « Vous êtes fils d'un père qui est le diable, disait Jésus, et vous voulez exécuter les désirs de votre père. » (*Jean*, VIII, 44.) Qui donc a jamais pris cette parole dans le sens propre? Comment ne pas y voir une figure, laquelle s'applique naturellement aux pratiques des religions païennes ? La première épître de Jean (III, 8 et 10) ne nous permet pas d'en douter, car elle s'exprime ainsi : « Celui qui pratique le péché vient du diable.... En ceci se manifestent les enfants de Dieu et les enfants du diable. »

Rien n'est plus clair, et l'argument qui voudrait

transformer les faux dieux en démons sous prétexte que les adorateurs des premiers sont traités comme adorateurs des seconds, risque bien de n'être plus qu'une simple niaiserie. Personne, au surplus, n'hésitera à le qualifier ainsi, après avoir remarqué que l'Écriture entière, loin de prendre au sérieux les prétendus oracles et les prétendus miracles du paganisme (et quoi de plus sérieux que le vrai surnaturel diabolique !), ne cesse de mettre en lumière l'absolue inertie, l'impuissance totale des idoles. Voyez si elle laisse une place quelconque à l'action mystérieuse des démons revêtus du personnage des divinités mensongères !

Déjà le Deutéronome s'exprimait ainsi (XXXII, 17) : « Ils ont sacrifié aux idoles qui ne sont point dieux. » Jérémie développe cette pensée dans son chapitre dixième : « On coupe du bois de la forêt pour le mettre en œuvre avec la hache; puis on l'embellit avec de l'argent et de l'or, et on le fait tenir avec des clous et à coups de marteau, afin qu'il ne remue point. Ils sont façonnés tout droits comme un palmier, et ils ne parlent point; on les porte par nécessité, à cause qu'ils ne peuvent pas marcher. Ne les craignez point, car ils ne font pas de mal, et aussi il n'est pas en leur pouvoir de faire du bien.... Tout fondeur est rendu honteux par les images taillées; car ce qu'ils font est une fausseté, et il n'y a point de respiration en elles. Elles ne sont que vanité et un ouvrage propre à abuser. » Ce n'est pas ainsi que s'expriment ceux qui découvrent des démons dans chaque temple païen, et qui y supposent une production incessante de prédictions ou de sortiléges. Les insultes prodiguées *au bois* doivent être bien imprudentes à leur avis ! Que feront-ils des

psaumes cxv et cxxv, des chap. xl, xli et liv d'Ésaïe; « Leurs dieux ont une bouche et ne parlent point? ils ont des yeux et ne voient point; ils ont des oreilles et n'entendent point; des mains et ils ne touchent point; des pieds et ils ne marchent point, et ils ne rendent aucun son de leur gosier. » « Le menuisier étend sa règle et crayonne avec de la craie; il le fait avec des équerres et le forme au compas, et le fait à la ressemblance d'un homme, et le pare comme un homme, afin qu'il demeure dans la maison.... Il plante un frêne et la pluie le fait croître; puis il servira à l'homme pour brûler; car il en prend et s'en chauffe; il en fait, dis-je, du feu et en cuit du pain. Il en fait aussi un Dieu et se prosterne devant lui.... Nul ne rentre en soi-même et n'a ni connaissance, ni intelligence pour dire : « J'ai brûlé la moitié de ceci au feu et même j'en ai rôti du pain sur les charbons; j'en ai rôti de la chair et j'en ai mangé; et du reste en ferais-je une abomination? adorerais-je une branche de bois? »

Et n'essayez pas de soutenir que ces railleries divines ne s'appliquent qu'aux idoles en tant que *branches de bois*, et qu'elles se concilient avec l'action surnaturelle du démon habitant auprès de l'idole. Le prophète Élie ne vous laisserait pas cette pauvre ressource. Écoutez ses défis aux prêtres de Baal : « Criez à haute voix, car il est dieu; mais il pense à quelque chose, ou il est après quelque affaire, ou il est en voyage; peut-être qu'il dort et il s'éveillera ! » (I *Rois*, xviii, 27.)

Je pense que la question est résolue. Nous savons enfin à quoi nous en tenir sur la place que la Bible réserve au surnaturel satanique. Dans ces annales qui comprennent l'histoire du monde depuis la création

jusqu'aux apôtres, nous ne voyons de merveilles attribuées au diable et à ses anges que dans un très-petit nombre de circonstances exceptionnelles où la lutte du bien et du mal était plus solennellement engagée. Lors de la tentation du premier homme, Satan prend la forme d'un serpent; lors de la sortie d'Égypte, les magiciens de Pharaon reproduisent plusieurs miracles; lors de la première venue de Christ, les démoniaques paraissent, et peut-être aussi quelques personnes devinant par le secours des mauvais Esprits; lors de la seconde venue de Christ, les hommes auront été sollicités à la révolte par les signes éclatants que le diable aura eu la permission d'accomplir.

Voilà tout! Il est certes curieux de mettre en face d'un semblable récit la description des œuvres du diable, telles que le moyen âge l'a imaginée et telle qu'on ose nous la présenter aujourd'hui. Dans l'antiquité, les faux dieux changés en démons, les temples illustrés par une continuelle production de miracles et d'oracles sataniques; les faux prophètes métamorphosés en magiciens; les vrais prophètes associés parfois aux rites de la magie; la magie incessamment et universellement pratiquée. Depuis l'ère chrétienne, une inondation véritablement prodigieuse de sorciers qui jettent des sorts, tuent, disposent des cœurs, assistent au sabbat, influent sur les destinées de l'humanité et multiplient les merveilles; des prodiges tellement incroyables, que les exorcismes font figurer la suspension en l'air, le don des langues et la prévision de l'avenir au nombre des marques régulières de la possession; un monde des Esprits où le surnaturel est la loi ordinaire, le fait commun et régulier!

Ces deux histoires ne peuvent être également vraies. Il faut choisir.

Ici je rencontre une objection qu'il ne m'est pas permis de passer sous silence. « Que faites-vous, s'écrie-t-on, des merveilles annoncées par Jésus-Christ et qui devaient être désormais le signe visible de son Église? Pour rendre les sorcelleries suspectes, vous commencez par nier les miracles; vous oubliez d'avertir vos lecteurs que l'ordre de choses où nous vivons depuis la mort du Sauveur est tout imprégné de surnaturel. Or les deux surnaturels, le divin et le diabolique, se supposent réciproquement. »

Je ne désire aucunement esquiver une question aussi grave. Voyons donc si le surnaturel divin et le surnaturel diabolique devaient survivre à l'époque apostolique. Voyons-le; mais constatons d'abord, qu'alors même que la réponse serait affirmative, on n'aurait pas le droit d'en conclure que le rôle des démons dans la période chrétienne pût être en contradiction absolue avec leur rôle sous l'ancienne alliance ou pendant le ministère du Sauveur.

A cette réserve je tiens à en joindre deux autres. En premier lieu, je n'affirme pas la cessation absolue des miracles depuis la disparition de l'apostolat, Dieu ne m'a pas fait le confident de ses desseins; j'affirme seulement que la continuation des miracles ne saurait être prouvée par l'Écriture. En second lieu, je conteste la corrélation obligée qu'on voudrait établir entre les deux surnaturels; les miracles auraient continué (contre toute apparence), il n'en résulterait pas que

les prodiges des démons eussent dû continuer aussi.

Et maintenant je suis à mon aise pour attaquer la théorie qui prolonge d'une manière certaine au delà des apôtres la production des faits miraculeux. Il y a toujours eu et il y aura toujours sur tous les points deux systèmes en présence, le système qui circonscrit, et le système qui prolonge. Les uns veulent que la Révélation se soit complétée à travers les siècles par la voie de la tradition et des interprétations infaillibles; les autres soutiennent que la Révélation entière est dans la Bible, qu'après elle, qu'en dehors d'elle, Dieu ne révèle rien. Les uns veulent que les miracles soient devenus une institution permanente et comme un attribut de l'Église; les autres soutiennent qu'en dehors des miracles de la Bible et de ceux qu'elle prédit pour les derniers temps, il n'est rien d'avéré, rien d'authentique. Personne ne s'étonnera si je déclare que le second système est le mien.

On m'oppose, je le sais, les paroles du Sauveur au moment de son ascension[1] : « Allez dans tout le monde;

[1] On peut s'appuyer aussi sur la prédication de Pierre le jour de la Pentecôte : « Ceux-ci ne sont point ivres comme vous pensez, vu que c'est la troisième heure du jour; mais c'est ici ce qui a été dit par le prophète Joël : Et il arrivera aux derniers jours, dit Dieu, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens verront des visions, et vos anciens songeront des songes; et même en ces jours-là je répandrai de mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes, et ils prophétiseront; et je ferai des choses merveilleuses dans le ciel en haut, et des prodiges sur la terre en bas, du sang, du feu et une vapeur de fumée; le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, avant que ce grand et notable jour du Seigneur vienne. » (*Actes*, I, 15 à 20.) Mais ceux qui voudront bien relire en entier le cha-

prêchez l'Évangile à toute créature.... Or, voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : En mon nom, ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils saisiront des serpents ; et quand ils auront bu quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils poseront les mains sur des malades, et ils seront guéris. » (*Marc*, XVI, 17 et 18.)

Ou cette déclaration garantit *à jamais* le don des miracles *à tout chrétien ;* ou elle doit être comprise en ce sens que les apôtres, plus favorisés que les anciens prophètes, n'auraient pas seulement le pouvoir de faire eux-mêmes des miracles, mais verraient cette faculté merveilleuse éclater au milieu de leurs prosélytes, comme la marque brillante et comme le sceau divin de leur ministère.

Or est-il permis d'adopter la première interprétation ? Je ne le pense pas. Si les miracles sont le signe du christianisme en général et non du ministère spécial des apôtres, il n'y a plus moyen de restreindre la portée des termes employés par Jésus-Christ. « Ceux qui

pitre second de Joël, auquel Pierre emprunte sa citation, s'assureront que le prophète y a réuni tous les signes qui doivent éclater dans les derniers temps, c'est-à-dire (car c'est le sens fréquent de l'expression) dans la période entière qui s'étend de la première à la seconde venue de Jésus-Christ. L'effusion des dons miraculeux s'y trouve réunie à l'obscurcissement du soleil et au rétablissement des Juifs. Or comme nous savons qu'une partie considérable de la prédiction ne s'applique pas au siècle apostolique, il est également naturel de supposer que la partie qui s'est accomplie alors ne s'applique pas aux siècles suivants. On aura beau interroger la Bible, on ne découvrira nulle part la promesse de l'universalité et de la perpétuité de la puissance miraculeuse ou prophétique à partir des apôtres.

auront cru; » voilà ceux qui disposeront du surnaturel à leur gré. La vérification est aisée; que ceux qui ont cru viennent tous et qu'ils boivent du poison, et qu'ils guérissent les malades, et qu'ils parlent les langues étrangères! Personne, dans aucune église, n'a prétendu à ce don universel des miracles; chacun a compris que nous rencontrions ici une forme de langage très-commune dans la Bible, la généralisation apparente d'une proposition particulière.

Il n'y a, d'ailleurs, pas moyen d'en douter; car l'Écriture est ici, selon l'usage, le commentaire infaillible de l'Écriture. A côté de la promesse de Jésus-Christ, le Nouveau Testament place sa réalisation; il nous donne le tableau des Églises primitives. Et qu'y voyons-nous? Chaque chrétien ayant le don de guérison ou le don des langues? en aucune manière. Les dons miraculeux, tantôt plus fréquents, tantôt plus rares, ne sont nulle part universels, tant s'en faut. Ils ont précisément le caractère que j'indiquais tout à l'heure, ils confirment, par la puissance extraordinaire dont quelques-uns des convertis sont revêtus, la divinité de la mission confiée aux apôtres.

Cela est si vrai, que l'épître aux Hébreux (II, 3 et 4) rappelle précisément ces faits merveilleux comme démonstration du ministère apostolique : « Comment échapperons-nous, si nous avons négligé un si grand salut, qui ayant été d'abord annoncé par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'entendirent; Dieu rendant aussi témoignage avec eux par des signes et des miracles, et divers actes de puissance, et des distributions d'Esprit saint, selon sa volonté? »

Oui, « Dieu rendait témoignage » ainsi aux apôtres;

les miracles et les dons extraordinaires du Saint-Esprit signalaient cet office unique dans les annales du monde. Lorsque l'on compare les instructions données aux apôtres par leur maître à l'époque de leur premier envoi avec celles que nous examinons maintenant et qui se rapportent à leur envoi définitif, on remarque que ce qui caractérise celui-ci, c'est que le don des miracles ne se renfermera plus dans la personne des apôtres, comme il s'était renfermé autrefois dans celle des prophètes. Il arrivera ainsi que « ceux qui auront cru » parleront des langues étrangères et guériront des malades; jusqu'alors il en avait été autrement, ce n'était qu'aux apôtres et aux soixante et dix que Jésus avait dit : « Guérissez les malades, purifiez les lépreux, ressuscitez les morts, chassez les démons. » (*Matthieu*, IX, 8; *Luc*, X, 9.)

Ce n'est pas tout. La perpétuité des dons miraculeux ne saurait être dans le passage de Marc, si l'universalité n'y est pas; non-seulement parce que les deux idées sont étroitement unies, mais parce que la seconde seule semble être exprimée par le texte (« ceux qui auront cru »). Or le Nouveau Testament, qui proteste contre l'universalité, proteste également contre la durée. Le lecteur attentif y voit l'affaiblissement progressif de l'action miraculeuse, qui se retire à mesure que les résultats acquis du ministère apostolique rendent cette confirmation moins nécessaire ; tout semble indiquer qu'elle va bientôt disparaître. Parcourez le livre des Actes; vous y apercevrez d'abord des effusions générales de dons extraordinaires : les premiers milliers convertis à Jérusalem, les amis de Corneille, les prosélytes de la Samarie reçoivent tous les dons surna-

turels du Saint-Esprit ; plus tard, on compte dans les églises ceux qui possèdent de semblables priviléges, l'église de Corinthe qui est favorisée sous ce rapport (et qui semble l'être à cause des erreurs qui la menacent, bien plus qu'à cause d'une sainteté particulière), l'église de Corinthe où le ministère apostolique est attesté par des miracles plus nombreux qu'ailleurs, distingue ceux de ses membres qui sont revêtus du don des langues, du don de prophétie ou du don d'interprétation ; plus tard, enfin, les épîtres pastorales réglant l'état définitif des troupeaux ne prévoient pas même la possibilité de ces manifestations glorieuses et passagères.

Le retrait des dons miraculeux est tellement marqué, que l'âge de chaque épître se reconnaît, pour ainsi dire, au langage qu'elle tient à leur égard. L'épître de Jacques est une des plus anciennes, elle se rapporte aux premiers temps de l'Église. Aussi y trouvons-nous les traces d'un miracle habituel, opéré par les anciens : « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il fasse venir les anciens de l'Église, et qu'ils prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; et la prière de la foi guérira le malade. » (*Jacques*, v, 14 et 15.) L'onction d'huile guérissait miraculeusement à cette époque et dans les églises auxquelles s'adressait l'apôtre ; or plus tard, il n'est plus question de ce miracle régulier, Paul parle aux Philippiens de la maladie d'Épaphrodite, il donne des conseils à Timothée sur sa santé, il annonce qu'il a laissé Trophime malade à Milet, et nulle part il n'indique qu'on ait eu recours à la guérison par l'onction d'huile. Personne n'ignore ce qu'elle est devenue dans la suite ; l'acte qui guérissait est devenu un acte qui constate la mort, l'onction d'huile

s'est métamorphosée en extrême-onction ! Rien ne démontre mieux que le miracle n'avait pas duré.

Il n'était pas destiné à durer ; la promesse de Jésus-Christ concernait la prédication apostolique, et non autre chose. En voulez-vous une nouvelle preuve? Parmi les œuvres surnaturelles que doivent accomplir ceux qui auront cru, il place la guérison des démoniaques. Or il n'y a eu de démoniaques qu'à l'époque du Sauveur et des apôtres. Je me réserve de le démontrer un peu plus loin. En attendant, je prie le lecteur de remarquer que si l'on a donné le nom de démoniaques à des convulsionnaires, à des épileptiques, à des hallucinés, cela ne veut pas dire que l'hallucination, les convulsions ou l'épilepsie soient la possession telle que la rapportent les Évangiles. Les Pères parlent de démoniaques et en guérissent, qui en doute? mais leur discernement a été en défaut sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Leurs possédés ne ressemblent pas à ceux que guérissait Jésus, et ils ne ressemblent pas davantage à ceux que définissent les exorcismes catholiques, d'après lesquels la possession véritable se constate par le don des langues, par la connaissance de l'avenir et par la suspension en l'air. Aucun de ces caractères, que je sache, ne se rencontre dans les démoniaques de Tertullien ; ses démoniaques ne sont pas plus réels aux yeux de mes adversaires qu'aux miens.

Je me confesse aussi sceptique que Jurieu, en ce qui touche aux faits surnaturels mentionnés dans les écrits des Pères. Miracles, possessions, apparitions, rien n'y manque, je le sais ; mais je sais aussi que les hérétiques faisaient alors autant de miracles que les orthodoxes, et que la doctrine de la perpétuité des dons extraordi-

naires était précisément un des caractères particuliers du montanisme; je sais que tout le monde n'était pas si crédule, et que le IVe siècle a vu Vigilance combattre les revenants avec cette même fidélité courageuse et clairvoyante qu'il opposait aux images. Il est, d'ailleurs, une réflexion que le lecteur attentif des Pères ne peut s'empêcher de faire et qui le met en garde contre leurs récits merveilleux. Les prodiges augmentent à mesure qu'on s'éloigne des apôtres; le Ier siècle n'en a point, le IIe siècle en a quelques-uns, le IIIe commence à en être inondé, et le IVe rapporte de la meilleure foi du monde des milliers d'actes miraculeux, en attendant que le moyen âge dépasse le IVe siècle.

Une progression aussi marquée en dit long et sur la cessation réelle du surnaturel à la fin de l'époque apostolique, et sur la nature de ce surnaturel qui augmente à mesure qu'on s'écarte de la source et que les traditions s'interposent entre l'enseignement divin et les fidèles.

J'espère qu'on ne m'en croira pas sur parole et qu'on voudra bien parcourir les premiers Pères. Dans la longue lettre de Clément Romain, où sont rappelées tant de choses, on ne trouvera pas la moindre trace de miracles. Pas davantage dans Ignace, qui semblait pourtant bien propre à accueillir des opinions hasardées. Polycarpe est également muet sur ce point. C'est chez Justin qu'on découvre la première trace des prétentions surnaturelles; et encore c'est peu de chose, comparé à Tertullien et aux Pères qui l'ont suivi! Un ou deux passages à peine apparaissent au milieu de ces nombreux traités, de ces apologies, de ces descriptions détaillées du culte et de la vie des chrétiens du IIe siè-

cle. La sobriété de Justin est d'autant plus remarquable, que la mention des miracles ou des possessions ne se montre ni dans l'épître à Diognète, ni dans Tatien, ni dans Athénagore, ni dans Théophile. Il semblerait étrange, en vérité, que tant d'écrits destinés à démontrer le christianisme eussent évité de concert le grand argument des miracles, si les miracles avaient rempli alors le rôle qui allait leur échoir bientôt après. Irénée même écrit son long ouvrage sans parler de faits miraculeux ; ils ne lui viennent pas plus en aide dans sa lutte avec les gnostiques qu'ils n'étaient venus en aide aux autres apologistes dans leurs premières luttes avec les Juifs.

Tels ont été les débuts des Pères. La question a marché depuis, et les prodiges se sont multipliés. Tout nous rappelle donc ici le caractère exceptionnel du temps de Jésus-Christ et des apôtres. On s'expose à d'immenses erreurs en tout genre, quand on méconnaît cette vérité fondamentale : la période apostolique a eu le monopole des miracles comme celui des enseignements infaillibles.

En fait de communications célestes, il importe de distinguer les époques. A l'époque des patriarches et de Moïse, Dieu s'entretenait lui-même avec eux ou les dirigeait par des songes. A l'époque des prophètes, Dieu leur accordait des visions et leur dictait parfois sa parole : « Ainsi a dit l'Éternel. » Les apôtres n'avaient, en général, ni entretiens, ni songes, ni visions, ni dictées ; mais leurs écrits canoniques étaient la parole du Seigneur, et leur ministère était confirmé par leurs propres miracles et par ceux qu'opéraient parfois de simples fidèles. Depuis les apôtres, nous possédons

d'une part les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; de l'autre, le Saint-Esprit qui nous les fait goûter et comprendre lorsque nous implorons humblement ses secours. Il s'en faut donc que nous soyons déshérités; jamais les hommes, au contraire, n'ont été en contact aussi direct avec Dieu. Seulement, prenons notre lot, notre lot magnifique, et non celui des générations précédentes. En continuant la révélation infaillible ou les miracles après les apôtres, nous nous exposons aux plus graves erreurs; autant vaudrait prétendre aux visions des prophètes ou aux entretiens des patriarches et de l'Éternel!

Il me reste à éclaircir un point que j'ai dû écarter tout à l'heure, pour ne pas arrêter ma discussion. Parmi les manifestations surnaturelles que rapporte le Nouveau Testament, les démoniaques occupent une place importante. Est-il certain que ce grand fait ait disparu avec les apôtres, qu'il ait été strictement contemporain de Jésus-Christ et de ses premiers disciples?

Tant qu'on en doute, on conserve le droit d'affirmer que le surnaturel a survécu au siècle apostolique et que rien ne distingue notre temps soit de celui où l'Église fut fondée au milieu des miracles de ses membres et des prodiges de l'ennemi, soit de celui où le retour du chef de l'Église sera annoncé par de nouveaux prodiges sataniques auxquels répondront de nouveaux miracles. Entre ce commencement et cette fin de la période que l'Écriture appelle aussi dans un sens général «les derniers temps,» n'existe-t-il pas un long intervalle qui est le nôtre, intervalle dépourvu

des faits extraordinaires qui ont signalé les premiers jours et qui signaleront les derniers temps proprement dits?

Rien ne le prouve mieux que la disparition totale des démoniaques. Or pour savoir s'ils ont disparu, il faut savoir avant tout ce qu'ils étaient : définir, c'est presque démontrer.

Il y avait toujours eu et il y aura toujours des maladies pareilles à celles dont les démoniaques de l'Évangile étaient affligés, des sourds, des muets, des convulsionnaires, des épileptiques. Il y avait toujours eu et il y aura toujours des possessions morales, des péchés, des révoltes contre Dieu et contre sa parole. Ce qu'il n'y avait pas eu avant Jésus et ce qu'il n'y a plus eu depuis la mort de ses apôtres, ce sont des maladies-possessions, des maladies complexes, où éclatent à la fois les deux conséquences de la chute : la mort physique et la mort morale.

Le fils de Dieu était venu pour nous délivrer de l'une et de l'autre ; aussi ne puis-je être surpris que cette double délivrance ait trouvé son expression frappante dans la guérison des démoniaques. Il importait, sans doute, que la maladie et le péché fussent présentés dans leur relation intime, au moment où venait celui qui triomphe de la mort et de l'enfer.

Mais les démoniaques étaient-ils bien ce que nous venons de supposer?

A entendre certaines personnes, on dirait vraiment que leur état avait le caractère constant de l'épilepsie ou de la folie ! Ceux qui parlent ainsi et qui ne veulent voir là qu'une maladie ordinaire transformée en possession par les préjugés d'un siècle ignorant, n'ont

probablement jamais ouvert les Évangiles. A côté de l'enfant auquel le démon donne des crises épileptiques, à côté des deux hommes auxquels les démons donnent des manies violentes et dangereuses (*Matthieu*, VIII, 28, et XVII, 15), ils nous montrent d'autres démons qui rendent leurs victimes aveugles, muettes, ou qui leur infligent divers maux (*Matthieu*, IV, 24 ; IX, 32 ; XII, 22).

Les démoniaques ne sont pas simplement des épileptiques ou des fous ; leurs déclarations d'ailleurs, et par-dessus tout celles du Seigneur, ne permettent pas de s'arrêter un instant à cette hypothèse. Et d'un autre côté, ce ne sont pas non plus des hommes uniquement tourmentés par un mal moral, par des tentations extraordinaires. Comme pour faire compensation à l'interprétation des rationalistes, les chrétiens ont trop souvent introduit la leur, qui ne vaut pas beaucoup mieux. A leurs yeux, les démoniaques ne sont guère que de grands pécheurs ; ils sont possédés par le diable, en ce sens que leur cœur lui appartient d'une façon plus qu'ordinaire. On est si disposé à supprimer ainsi le côté maladif et physique de la possession, que la tradition a transformé Marie de Magdala en représentante des grandes pécheresses, parce que Jésus l'avait délivrée de sept démons. Avoir eu sept démons ! cela a paru le comble du péché, et Marie de Magdala ou Madeleine s'est dès lors confondue avec la femme de mauvaise vie qui arrosait les pieds du Sauveur de ses larmes et qui les essuyait avec ses propres cheveux !

Maintenons le vrai caractère des possessions que rapporte le Nouveau Testament. C'est une maladie, ou plutôt ce sont toutes sortes de maladies, accompagnées

sans doute en général de l'action intérieure du démon. Les démoniaques ne ressemblent en rien aux prétendus possédés du moyen âge ; on n'a pas le droit de dire qu'ils soient vendus à Satan et plus souillés que les autres habitants du pays.

Voyez en effet à qui s'adressent les reproches les plus sévères du Sauveur. Aux demoniaques? Non, aux scribes et aux pharisiens hypocrites, à des hommes parfaitement exempts de la maladie des possédés, mais véritablement esclaves du diable. Jésus ne favorise pas un instant l'opinion funeste qui confondrait la possession matérielle avec la corruption morale. S'il dit à tel démoniaque guéri : « Va et ne pèche plus, » il adresse la même parole aux autres malades; il ne délivre jamais le corps sans rappeler la délivrance dont l'âme a besoin. Du reste, il ne cesse d'appeler la lutte sur son véritable terrain ; il s'agit d'échapper au péché, non à la possession : le tentateur, voilà l'ennemi. Être infirme par son fait ne serait rien ; le mal est d'être entraîné à la révolte.

Lorsque le diable « entre en Judas, » Judas ne devient pas un démoniaque ; il achève de devenir un traître. Il vend son maître, il se désespère, il se tue ; il n'éprouve ni crises épileptiques, ni mutisme, ni aucun des symptômes de la maladie étrange qui affligeait alors la Palestine.

Il est évident, sans doute, que la possession, sans être un signe particulier de péché, implique cependant l'idée d'un cœur encore mauvais et inconverti. Plusieurs passages, et notamment la parabole que rapporte Matthieu aux versets 43 et suivants de son chapitre XII, attestent qu'il en est ainsi. En d'autres termes, parmi

les pécheurs du temps de Jésus-Christ, il y en eut quelques-uns qui offrirent dans leur corps la manifestation visible de l'action du diable. Parfois même les démons qui les possédaient sont tout particulièrement désignés comme étant « des Esprits impurs, » ce qui semble indiquer que la maladie était accompagnée d'une obsession morale (*Marc*, I, 23 et 27; III, 30; VII, 25; *Luc*, IX, 42; *Actes*, V, 16.)

Mais la distinction n'en subsiste pas moins; la maladie n'est pas le péché. Et la preuve, c'est que la guérison n'est pas la conversion. S'il y a des démoniaques convertis, Marie de Magdala entre autres, il en est aussi beaucoup chez lesquels la délivrance de leur infirmité n'est accompagnée d'aucun signe qui annonce le changement du cœur. Ils se comportent exactement comme les autres malades, qui tantôt s'attachent au Sauveur et tantôt ne répondent à son amour que par l'ingratitude et la légèreté. Pour tous, malades ordinaires ou démoniaques, la guérison et la conversion étaient deux faits distincts, alors même que dans certains cas elles étaient des faits concomitants.

En essayant de caractériser ainsi les démoniaques [1], mon but a été d'établir qu'il n'y en a pas eu après les apôtres. On ne parvient à en voir à d'autres époques qu'en dénaturant le fait extraordinaire qui a signalé la venue du Sauveur et la fondation de son Église. Les uns, je l'ai dit, ne voient guère dans la possession qu'une ac-

[1] Ceux qui voudront étudier la question plus complétement qu'il ne m'était permis de le faire ici, n'auront qu'à lire les passages suivants : *Matthieu*, IV, 24; VIII, 16 et 28; IX, 32 et 33; X, 8; XII, 22; XV, 22; XVII, 18; *Marc*, III, 15; IX, 28 et 38; XVI, 9 et 17; *Luc*, IV, 41; VIII, 16, 28 et 29; X, 17, etc.

tion morale et transforment les démoniaques en grands pécheurs ; c'est assurément un moyen d'en trouver partout. Les autres ne voient guère là qu'une maladie ordinaire, la folie ou l'épilepsie ; c'est encore un moyen de la retrouver avant et après Notre-Seigneur[1]. Quant à nous, après l'avoir définie, d'après les Évangiles, une possession diabolique qui occasionne diverses infirmités, nous sommes en mesure de constater que rien de semblable n'apparaît à un autre moment que celui dont nous avons parlé.

J'invite ceux qui en douteraient à parcourir l'Ancien Testament. Les maladies diaboliques y paraissent-elles quelque part? Non, un seul fait rappelant de loin les démoniaques se présente dans l'histoire du roi Saül ; il est tourmenté par un mauvais Esprit qu'envoie l'Éternel. Nous ne voyons pas, au reste, que l'analogie soit complète. Saül souffre par une action spéciale de l'ennemi et selon la volonté de Dieu ; mais il paraît souffrir dans son âme et non dans son corps ; il est mélancolique et tourmenté, il n'est pas démoniaque.

Et voilà le seul exemple qu'on puisse citer dans un espace de quinze siècles, dans un recueil de plus de trente livres où sont décrits en détail tous les incidents de l'histoire du peuple de Dieu ! Une analogie lointaine, imparfaite, et rien au delà ! — Or les dix-huit siècles écoulés depuis les apôtres ne nous fournissent pas même ce fait unique, isolé et insuffisant que l'on croit découvrir avant Jésus-Christ. Des épileptiques,

[1] On sait qu'Origène remarquait déjà, dans son commentaire sur le dix-septième chapitre de Matthieu, que les prétendues possessions de son temps n'étaient que des maladies ordinaires, de l'avis des médecins.

oui; de prétendus possédés, oui encore; des malades par possession, des sourds, des muets, des convulsionnaires, des aveugles par l'effet de la présence des démons, vous n'en trouverez point.

Cette forme du surnaturel correspondait d'une manière trop évidente à la venue et à l'œuvre du Rédempteur, pour qu'elle ne fût pas appelée à disparaître avec les autres, et plus que les autres peut-être. Tout annonçait, au reste, qu'il en devait être ainsi. La mention des démoniaques va s'effaçant à mesure qu'on avance dans le Nouveau Testament, et le mot de *démon* finit par ne plus guère être pris par les auteurs des épîtres et de l'Apocalypse que dans son sens grec de *demi-dieu*. Remarquons-le surtout, dans les nombreux passages où l'action du diable est décrite, il ne se trouve pas une seule phrase qui prévoie l'action spéciale qui avait signalé l'époque du Seigneur, et qui devait se prolonger pendant le ministère de ses apôtres. Le Nouveau Testament nous a prédit que nous serions exposés aux tentations de Satan; il ne nous a pas prédit que nous serions exposés aux misères des démoniaques; il nous a revêtus de toutes les armes de Dieu pour combattre l'ennemi de nos âmes, et ne nous a pas transmis le plus petit exorcisme. Le diable sèmera de l'ivraie dans le champ; il enlèvera la Parole sainte de nos cœurs, de peur qu'ayant cru, nous ne soyons sauvés; il fermera devant nous les voies du Seigneur, qui sont droites; il mettra à profit notre irritation, nos passions diverses pour nous faire tomber; il nous livrera un assaut redoutable « au mauvais jour; » il tendra des piéges sous nos pas; il rôdera autour de nous, semblable à la bête de proie qui veut

déchirer ; voilà à quoi doit se borner son rôle (c'est bien assez, ce me semble !) jusqu'au jour où la réapparition momentanée de ses prodiges appellera le retour des miracles, et, en donnant le signal des dernières luttes, donnera celui de la prochaine venue de Christ (*Matthieu*, XIII, 39 ; *Luc*, VIII, 12 ; *Actes*, XIII, 10 ; *Éphésiens*, IV, 27 ; VI, 11 à 13 ; I *Timothée*, III, 6 et 7 ; I *Pierre*, V, 8).

Je viens d'indiquer les raisons qui me portent à contester la continuation du surnaturel divin et du surnaturel satanique après les apôtres. J'ai maintenant à soutenir une seconde thèse : quand bien même il aurait pu y avoir quelques miracles de Dieu ou quelques prodiges du diable depuis la fin du Ier siècle de notre ère, une chose demeurerait certaine, c'est qu'il n'y aurait rien de commun entre ces merveilles et celles que vous nous racontez ; vous avez trouvé le secret de tout rapetisser et de tout fausser ; votre diable n'a rien de commun avec celui de la Bible ; au lieu de l'ange tombé, de l'adversaire perfide et redoutable, vous nous donnez je ne sais quel être ridicule, revêtu d'un costume traditionnel, occupé de sorcellerie au moyen âge, et descendu maintenant aux taquineries que chacun sait, aux danses de pelles et de pincettes ; tantôt satyre, tantôt lutin, il n'est pas Satan, il ne le sera jamais et ne l'a jamais été.

Pour croire à votre diable et à ses œuvres, il faudrait commencer par ne plus croire au diable dont l'Écriture nous parle, et que chacun de nous ne connaît que trop. Qu'est-ce que ce diable asservi aux

volontés de l'homme, obéissant en esclave aux formules magiques, ce diable qui acquiert les âmes par contrat, et qui, par le même contrat auquel il appose sa griffe, s'engage à servir pendant un temps le maître qu'il a accepté? Quel est ce diable qu'on enferme dans les coffres, dans le corps des bêtes, ce diable qu'on met en bouteille? Voici un démon qui a mon anneau pour prison; je le charge de mes commissions, il parcourt le monde entier à mon commandement! Voici d'autres démons qui servent de montures aux sorcières, et qui, chaque nuit de sabbat, se tiennent docilement au faîte des cheminées pour les transporter à travers les airs!

Imaginations populaires! dira-t-on; oui, mais imaginations populaires qui ne sont pas moins attestées que tout le reste de vos récits; imaginations populaires que vous adoptez pleinement; et vous avez bien raison, car en les rejetant vous rejetteriez tous les témoignages sur lesquels repose la croyance du moyen âge, les témoignages en vertu desquels on a torturé et brûlé des milliers d'hommes. Tout se tient dans vos diableries; le fait principal n'est pas mieux prouvé que les détails. Les descriptions du diable sont les mêmes, ou peu s'en faut, dans toutes vos relations authentiques, dans vos certificats civils, ecclésiastiques et judiciaires, dans tous vos aveux de sorciers. C'est toujours le même pauvre hère trompeur et trompé, dégoûtant et absurde. C'est toujours le pied fourchu, le pied de bouc. La fameuse supérieure des ursulines de Loudun, que vous prenez sous votre protection spéciale, voyait son démon Béhémot sous une forme hideuse et épouvantable, avec une grande gueule, jetant feu et flammes par la bouche et par les yeux, armé de grandes griffes, et ce

qui suit. L'uniforme officiel se retrouve dans les descriptions de chaque sorcier et de chaque exorciste: la queue, les cornes et les griffes.

Or à présent, dites-moi si vous connaissez quelque chose de plus contraire aux déclarations de l'Écriture, de plus propre à précipiter les âmes sous l'empire de Satan. Satan, lui, « se déguise en ange de lumière; » il n'a garde de se faire laid pour mieux tenter. Je voudrais pouvoir citer la réfutation spirituelle qu'un homme d'un grand cœur et d'un grand esprit a opposée à votre diable traditionnel. Malheureusement il a jugé bon de l'écrire en vers patois, lui qui en fait de si beaux en français. La conclusion est que le tentateur est fort peu tentant lorsqu'il se présente sous la forme dont vous l'avez revêtu [1].

[1] Toutes réflexions faites, je me décide à mettre ici ces vers en note. Peut-être mon livre tombera-t-il sous les yeux de quelques-uns de mes compatriotes du midi; peut-être aussi notre patois, auquel je vais appliquer une orthographe qui le rapproche du français, sera-t-il compris par tout le monde.

Te laïssés pas tenta dou diablè,
Mè disi mousu lou cura;
Che saris un grand miserablè
Et per toujou saris dana.
—Per lou couneisse coumé faïré?
—Es un animou tout pélous.
—Cavalisquo! ah, boudiou, ma maïré!
—Cha lou bé negré et les yeou rous.
N'en sort dè fio quand vous regardo.
A d'arpioun d'un pan et démi,
La lengue en ferre d'alébardo.
—Teisa vous, mé fasè frémi!
Séi pintourla d'aquello sorto,
Vous juré, mousu lou cura,
Qu'aura beou tapas à ma porto,

La forme, ai-je dit; que serait-ce si nous passions ensuite aux noms? Et ne riez pas; les noms font partie intégrante de vos révélations officielles par voie de témoins; ils font partie de vos procès-verbaux de torture et de bûcher; tout est faux si les noms sont faux. Or qui osera les supposer vrais? Écoutez les noms de quelques démons.

Les procédures du moyen âge nous présentent le démon Séraphin, le démon Chat, le démon Peregrino, Dagon, Accarron, Putiphar, Incitif, Ramond, Béhémot, Asmodée, Orphaxad, Gonsang, Beelphegor, Beelzebuth, Delphon.

On aperçoit déjà dans cette nomenclature les différentes sources auxquelles on avait puisé; tantôt on a pris des noms génériques, tels que séraphin; tantôt on a eu recours aux personnages bibliques les plus mal famés, à Dagon, à Putiphar, à Beelzebuth, à une idole, à une femme débauchée, à un des noms réels des Esprits déchus; tantôt on a copié les apocryphes, qui ont fourni Beelphegor et Asmodée; tantôt on a inventé des appellations significatives ou des appellations de fantaisie, Chat, Peregrino, Accarron, Incitif, Ramond, Orphaxad, Gonsang, Delphon; le tout sans oublier Béhémot, qui doit apparemment cet honneur aux proportions monstrueuses de l'animal qu'il désigne.

J'ai tenu à faire la liste complète des démons qui ont

Jamaï per eou sarai tenta.
Mais si tant poulido chatoulo
Mé dit : Eh! migno, vene eici!
Alors, la forço m'abandouno,
Et dise leou : Vege m'aqui.

joué un rôle dans la grande possession de Loudun. La voici ; le lecteur se chargera du commentaire :

Léviathan, Béhémot, Isaacorum, Balaam, Sans-Fin, Achaos, Eajas, Cerbère, Béhérit, Grésil des Trônes, Amant des Puissances, Souillon, Cédon, Daria, Baruc, Allumette, Sabalon, Astaroth, Charbon d'Impureté, Lion d'Enfer, Pérou, Marou, et Ennemi de la Vierge.

Il y a là des démons de l'ordre des anges, tels que Charbon d'impureté ; des démons de l'ordre des archanges, tels que Lion d'Enfer ; des démons de l'ordre des chérubins, tels que Pérou et Marou. J'avoue bien qu'à première vue et sur l'étiquette du sac, je n'aurais pas supposé que ces deux derniers noms, un peu roturiers, ce me semble, appartinssent à la plus haute aristocratie infernale ; mais le doute n'est pas permis sur ce point ; les témoignages qui suffisaient pour brûler Grandier suffisent assurément pour établir le classement des anges déchus. Que personne ne se permette donc d'exprimer un doute sur ce catalogue éprouvé au feu de cent exorcismes, où se rencontrent les désignations mythologiques, bibliques et macaroniques, les Cerbère, les Balaam, les Souillon, les Allumette et les Grésil des Trônes. Cela est vrai...., comme la sorcellerie tout entière.

Après les ursulines de Loudun et à leur imitation, les possessions se multiplièrent dans les couvents et même ailleurs. On y vit reparaître Beelzebuth, Astaroth, auxquels on joignit assez ingénieusement Barrabas ; puis aussi Guilmon, Carmin, et beaucoup d'autres. Ces démons racontaient assez souvent leur histoire ; l'un était entré en Judas Iscariote, l'autre avait été expulsé par le Sauveur du corps d'un démo-

niaque, un troisième avait travaillé à la destruction des richesses de Job.

Mais sans nous arrêter plus longtemps sur un sujet de ce genre, il est encore une remarque que je crois utile de présenter. Ces noms de diables sont si peu réels, ils sont si bien créés par l'imagination, par les réminiscences ou par les fraudes de ceux qui en parlent, que la nomenclature se modifie selon les temps et selon les lieux. Les démons impurs qui chez les Juifs s'appelaient Haza et Lilith, portèrent au moyen âge quelques-uns des noms que j'ai énumérés, et firent place, après la découverte de l'Amérique, au nouveau démon Cocoto, désignation empruntée à l'un des dieux du nouveau monde. Les pays du nord n'ont garde de donner à leurs diables les mêmes noms et les mêmes formes que les pays du midi ; comme toute cette fantasmagorie se passe dans l'homme et non hors de lui ; comme elle n'a, pour parler en philosophe, qu'une réalité subjective, et que son objectivité est nulle, il est naturel que les conceptions varient avec les usages et avec les climats. Comparez les déclarations des sorciers brûlés en Suède avec celles des sorciers brûlés en France, vous trouverez sans doute un fonds commun de superstition qui s'était répandu dans toute l'Europe, mais vous trouverez aussi des dissemblances significatives. Les sorciers suédois invoquaient un diable nommé Antesser ; ils se rassemblaient dans un lieu nommé Blocula ; au lieu de notre bouc méridional, ils voyaient paraître Satan sous l'apparence d'un homme vêtu de gris, portant une barbe rousse, des bas bleus, des souliers rouges, un chapeau pointu orné de touffes de rubans ; ils faisaient le voyage aérien assis sur des chèvres et sur

des moutons; au Blocula, le diable leur jouait de la harpe, leur donnait le secret de traire les vaches à distance, il leur faisait présent d'un quadrupède et d'un oiseau blanc dont ils devaient se servir pour prendre du gibier. Sans doute les meurtres d'enfants, les vœux et les paroles abominables, les actes dégoûtants se mêlent à tout cela en Suède comme en France, comme partout; cependant il est impossible de ne pas être frappé de ce diable Antesser, de cet homme gris dépourvu de griffes et de cornes, et dont le pied fourchu est remplacé par de beaux souliers rouges. Cette harpe, ce secret pour traire les vaches, ces oiseaux blancs pour la chasse impriment au sabbat septentrional un cachet que personne ne doit méconnaître.

Règle générale : Les témoignages relatifs aux scènes sataniques portent toujours l'empreinte des idées qui règnent autour des témoins. Les sorciers suisses se faisaient brûler en affirmant que le diable leur avait appris à faire mourir les vaches; les sorciers suédois se faisaient brûler en affirmant que le diable leur avait fourni des instruments de chasse surnaturels; les sorciers marins du Labour se faisaient brûler en affirmant que le diable les transportait sur les vergues des vaisseaux afin de ruiner le commerce.

J'en reviens à mon point de départ, à la puérilité ignoble du personnage qu'on attribue au diable dans les rêveries malsaines du moyen âge. A l'appui de ce type consacré, et qui effectivement ne peut être abandonné sans que des millions de témoignages authentiques succombent avec lui, on voudrait pouvoir invoquer quelques paroles de l'Écriture. Et pourquoi pas! L'apôtre Paul n'a-t-il pas parlé « des *malices* spiri-

tuelles qui sont dans les airs? » *Malices*, vous voyez bien ! Il n'est pas étonnant que les démons se déguisent en lutins et s'adonnent aux espiègleries !

On n'exigera pas de moi que je réponde sérieusement à des arguments de cette espèce. Ceux qui auraient lu le dernier chapitre de l'épître aux Éphésiens et qui y auraient vu « des malices » dans le sens qu'on veut donner au mot; ceux qui n'auraient pas compris que la vraie traduction est « méchancetés; » ceux qui n'auraient pas senti la gravité effrayante de la guerre engagée avec ces méchancetés spirituelles, contre lesquelles le Saint-Esprit nous ordonne de saisir « l'armure complète de Dieu, » la ceinture d'airain de la vérité, la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque du salut, l'épée de la parole de Dieu, ceux-là peuvent être très-érudits en sorcellerie, mais ils ignorent absolument ce que la Bible nous a révélé. Discuter avec eux, ce serait perdre son temps.

A quiconque se sert de ses yeux pour voir et de son intelligence pour comprendre, je dirai : Considérez le diable et ses anges tels que nous les montre la Révélation divine, et voyez ensuite quelle confiance est due aux déclarations, aux aveux, aux procès-verbaux, aux sentences capitales d'autrefois, aux attestations et aux journaux des « spiritualistes » d'aujourd'hui. Si la Révélation divine ne trompe pas, le témoignage ancien et moderne se trompe ou nous trompe, car il attribue aux démons les occupations suivantes :

Certains vieux manoirs ont mauvaise réputation, et ce n'est pas sans cause. Les bruits, les coups, les apparitions s'y reproduisent incessamment. Quand on se hasarde à loger dans ces maisons suspectes, on y est

assailli de tant de vexations nocturnes, que force est bientôt de déguerpir.

Au presbytère de Cideville, les démons font un tapage véritablement infernal, ils ébranlent les planchers, ils imitent le rhythme des airs qu'on leur indique; ils répondent aux questions en frappant un certain nombre de coups; puis ils se permettent de donner d'autres coups sur la cuisse d'un maire, et de faire danser les pincettes et les chenets d'un curé; ils distribuent des soufflets aux enfants élevés dans le presbytère, ce qui ne les empêche pas de jouer ensuite avec eux et se laisser agacer du bout du pied. Il est vrai que ces gaietés-là sont dangereuses pour le mobilier et pour la vaisselle!

A Guillonville, l'année 1849 est marquée par des farces diaboliques non moins curieuses. Adolphine Benoît était en butte à d'étranges persécutions. « Tantôt des cordes, des chandelles, des chiffons, des corbeilles à pain, des chopines pleines d'eau et même de vieilles charognes se trouvaient subitement transportés sur son dos ou dans ses poches; tantôt les ustensiles de cuisine, casseroles, poêlons, cuillers à pot, venaient s'accrocher aux cordons de sa jupe ou de son tablier. D'autres fois, entrant dans l'écurie, les harnais des chevaux sautaient sur elle et s'entortillaient de telle façon qu'un secours lui était nécessaire pour s'en délivrer. Un jour, toujours en entrant à l'écurie, les deux colliers des chevaux vinrent se placer sur ses épaules. » Les étagères lui tombaient sur le dos, un sac l'enveloppait de la tête aux pieds, le trépied et la chèvre à scier le bois allaient se placer à califourchon sur son cou. Je passe le bonnet d'un jeune enfant enlevé et remplacé

par une énorme cuiller à pot, son berceau assailli par les pelles, les réchauds; les médailles et les crucifix arrachés. Mon intention n'est pas de discuter les faits et les certificats très-respectables sur lesquels ils s'appuient; je ne veux que constater les fonctions attribuées au diable et supplier les chrétiens d'y réfléchir en présence de leur Bible.

Le département de la Seine-Inférieure, c'est M. de Mirville qui nous l'apprend, a vu en vingt-cinq ans trois exorcismes capitaux ordonnés par l'évêque et couronnés par le succès le plus complet. Telle cure était refusée à cause des Esprits qui l'occupaient; l'ecclésiastique qui eut le courage de l'accepter fut contraint de se défendre à coups de feu contre les lutins.

Aux États-Unis, le diable débute par des bruits et par des grattements mystérieux; puis des *knockings* et des *rappings*, il a passé aux ustensiles déplacés et replacés, aux dames décoiffées et recoiffées. Il s'est lancé même dans les illuminations magiques et dans les représentations à grand orchestre, faisant jaillir une flamme phosphorescente des murs d'un appartement, ou faisant retentir soit à terre, soit dans les airs une musique ravissante. Après cela, ce n'était plus qu'un jeu pour lui de grouper des fantômes dans une chambre, de suspendre des hommes dans l'atmosphère ou de caresser les assistants au moyen de mains surhumaines et glacées.

Je laisse les guéridons, les chapeaux, les *mediums* et les procédés par trop simples qui leur servent à mettre au compte des Esprits toutes les conceptions de leur propre esprit. Est-ce là, je le demande encore, le Satan de la Bible, le grand adversaire, le grand naufragé?

Qu'il profite d'une si incroyable méprise, cela n'est point douteux ; il n'y a pas d'erreur qui ne lui profite. Mais son œuvre ici consiste précisément à nous faire croire qu'il est occupé de badinages et de niches ridicules, à cacher le tentateur derrière le fabricateur de petits prodiges qui se tient blotti dans le mobilier et que deux planches clouées mettent en mouvement[1].

Ceci m'amène à signaler une autre contradiction entre la Bible et le surnaturel diabolique. On ne se contente pas de nous donner un diable rapetissé, tantôt satyre, tantôt lutin, selon les siècles ; on invente un diable placé dans la dépendance des mouvements ou des formules. On nous a familiarisés avec lui, on nous a appris à nous jouer au milieu des espiègleries des Esprits déchus ou des âmes condamnées ; ce n'est point assez, on tient à effacer toute trace de spiritualité comme on a effacé toute trace de grandeur. Un matérialisme éhonté, tel que le baron d'Holbach lui-même n'eût osé le rêver au dernier siècle, s'installe maintenant chez nous, et c'est le parti *religieux* qui se charge de le patronner !

L'idée fondamentale du moyen âge et de ses modernes champions, c'est que l'action de Satan est liée à des faits matériels, à une formule, à un geste, à l'emploi de certaines herbes, au choix de certaines heures du jour ou de la nuit. Or l'invention du sortilége méca-

[1] Voir le livre du marquis de Mirville, pages 227, 229, 325 à 327, 330, 335, 346, 352, 353, 356, 357, 372, 374, 375, 376, 379, 380, 381, 383, 391, 396, 397, 400, 401, 402, 405, etc.

nique (auquel correspond le miracle non moins mécanique, la magie des bonnes formules annulant celle des mauvaises), une telle invention est le comble de l'impiété.

Que les formules opèrent en vertu de leur puissance intrinsèque, personne ne saurait en douter. Lisez les interrogatoires officiels de la première sorcière, de la première possédée venue, vous y trouvez les fameux *pactes*. Madeleine Bavan et les autres religieuses de Louviers déclarèrent qu'un magicien les avait livrées au diable. « J'ai donné par écrit la propriété de mon corps à ce Dagon, disait Madeleine Bavan; il existe plusieurs actes, signés de mon sang, par lesquels je reconnais que mon corps lui appartient. »

Et ces pactes n'engageaient pas seulement le possédé, ils engageaient le démon. Une fois qu'il a apposé sa griffe, il est tenu d'obéir à quiconque requiert l'exécution de ses promesses, et il ne peut s'en dispenser sous aucun prétexte. Les pactes sont inviolables; il en est qui durent même après la mort du contractant; qu'ils tombent alors entre les mains de la personne la plus étrangère à la sorcellerie, entre les mains d'un enfant, il se servira de la conjuration ou du signe dont il ne comprend pas la valeur, et il sera ponctuellement obéi. Il sera trop obéi quelquefois, témoin le pauvre étudiant de Louvain, qui, resté dans le cabinet de son professeur (célèbre sorcier, cela va sans dire), eut l'imprudence de lire un gros livre ouvert sur la table. Sa lecture malencontreuse força le diable à paraître; mais s'apercevant que l'étudiant n'en savait pas plus long, et furieux de s'être dérangé pour rien, il le saisit à la gorge et l'étrangla.

Ce n'est encore rien. Dans le pacte il y a du moins un consentement volontaire; la toute-puissance de la matière n'éclate pas suffisamment. Pour les théories auxquelles je m'attaque et qui osent se dire chrétiennes, c'est trop de spiritualité; elles font un pas de plus. En vertu d'une formule, d'un mouvement, par le contact d'un objet magique, par le don d'un ruban ou d'une fleur, le sorcier dispose des corps et des âmes, et les livre à l'empire de Satan! Le misérable père Surin, l'un des exorcistes de Loudun, subissant à son tour la contagion infernale, écrivait à un autre jésuite : « Le diable a fait pacte avec une magicienne, pour m'empêcher de parler de Dieu..... Je suis contraint, pour avoir quelque conception, de tenir le saint sacrement sur ma tête, me servant de la clef de David pour m'ouvrir la mémoire. »

On le voit, un matérialisme divin correspond au matérialisme satanique; ce que le pacte de la magicienne a opéré, le saint sacrement placé sur la tête le détruit momentanément. Les mêmes scènes se reproduisent dans le couvent de Louviers; là aussi le mal était venu d'une magicienne qui avait jeté un charme sur les religieuses et qui les avait transformées en suppôts de Satan.

Les choses ne se passaient pas autrement. Chez les religieuses de Lille, qui furent possédées au commencement du XVIIe siècle, l'auteur du charme fit des aveux complets. Voici ce que déclara cette sœur Marie de Sains, célèbre jusqu'alors par ses vertus : « J'ai placé sous les accoutrements des nonnes, aux paillasses de leurs couchettes, un maléfice que le diable me confia et qui devait causer l'extermination de la commu-

nauté. Ce maléfice fut inventé au sabbat par Louis Gaufridi.... Il avait été composé avec des hosties et du sang consacrés, avec des poudres de bouc, des ossements humains, des crânes d'enfants, du poil, des ongles, etc. » Et la nouvelle sorcière expose comment son philtre a donné à telle religieuse le dégoût de sa vocation, à telle autre des pensées déshonnêtes, à telle autre des sentiments de mélancolie ou de colère. Elle parle de maléfices « contraires à la confession. » Que sais-je, moi? il n'est pas une maladie morale ou physique que ne puissent communiquer les charmes magiques !

L'*envoûtement*, opération bien connue destinée à assurer la mort d'un ennemi, n'était rien en quelque sorte, si on le compare aux opérations qui introduisaient le démon dans les cœurs et les souillaient subitement. Qu'un bouquet soit jeté dans le couvent des ursulines, et les voilà contraintes d'éprouver et d'exprimer des sentiments tels que la plume se refuse à les reproduire ! que des charmes soient placés dans plusieurs parties du monastère de Saint-Louis à Louviers, et les sœurs de Sainte-Élisabeth sont envahies à leur tour par une troupe d'Esprits impurs !

Le sort a été jeté; dès lors Satan (qui ne saurait le faire autrement) s'empare des victimes qu'on lui abandonne ainsi. Des hommes meurent, des bestiaux dépérissent, des âmes sont dominées par les instincts les plus dépravés; rien de plus simple : on a jeté un sort !

Il y a mieux encore : en dépit de la déclaration de Jésus-Christ qui déclare que Satan ne chasse pas Satan (*Matthieu*, XII, 21 à 27), le diable est souvent « divisé contre lui-même. » Les sorts qu'il a jetés, c'est lui qui

les lève ; les sorciers expulsent les diables, leurs formules guérissent, leurs formules délivrent !

Je ne discute pas ; je raconte. Si j'avais à discuter, j'engagerais les modernes champions du surnaturel dont il s'agit à remplacer les paroles par des actes. Ils connaissent ces fameuses formules dont la puissance est si grande ; les magiciens même ne leur manquent pas, car on nous assure qu'ils n'ont jamais été si nombreux ; qui les empêche de faire opérer publiquement et en grand? Quand ils auront créé ou supprimé d'un mot des maladies et des possessions générales, ils nous auront ôté le droit de remarquer que certaines merveilles demeurent prudemment confinées dans les temps et dans les lieux où elles n'ont à craindre aucun contrôle.

En attendant, nous supplions le lecteur de ne pas perdre de vue notre thèse actuelle et de placer en face des dogmes chrétiens le dogme des sortiléges, des possessions par voie d'importation magique ou d'attouchement.

C'est lorsque le berger a *touché* l'enfant, que la bourrasque commence à fondre sur le célèbre presbytère de Cideville ; aussi le curé a-t-il soin de se défendre à coups de canne contre le berger-magicien, quand celui-ci s'efforce plus tard de le *toucher* lui-même, sous prétexte d'implorer son pardon.

M. de Mirville fait remarquer avec raison que partout la possession remonte à un importateur, à un magicien, à un sort jeté par lui. C'est le curé Picard à Louviers ; c'est un autre curé dans le diocèse de Bayeux. La bergère du Cret, Isabeau Vincent, inocule la possession prophétique aux camisards. Les convulsions de Saint-Médard sont produites par le contact du

tombeau du diacre Pâris. Ce que le parfum des roses avait opéré à Loudun, ce que le souffle avait opéré dans les Cévennes, ce que la terre et le marbre avaient opéré chez les jansénistes, la craie de M. Dupotet et l'eau magnétisée de Mesmer l'opéreront à leur tour. Autant de talismans qui servent de véhicule aux démons.

L'épidémie diabolique est concentrée dans un point précis, dans une caverne, dans un désert. Elle *s'élance* de là, aux ordres d'un magicien, et, importée par lui, se communique de proche en proche. Un magicien avait jeté un sort sur cette guérite du camp de Boulogne que Napoléon fut obligé de faire détruire, parce que toutes les sentinelles s'y brûlaient la cervelle. Un magicien avait ensorcelé cette porte des Invalides que le maréchal Serrurier fit murer, parce que douze invalides s'y étaient pendus en quinze jours.

Les provisions de mauvais Esprits sont accumulées dans certains coins de terre, dans les lieux fatidiques des païens, dans les hauts lieux des Juifs idolâtres. C'est là que s'approvisionnaient les sorciers anciens, et c'est de là que le magnétisme transcendant fait venir aujourd'hui encore les démons qu'il emprisonne dans ses cercles magiques. C'est de là que les *mediums* tirent l'influence mystérieuse à laquelle ils servent d'intermédiaires.

La contagion est d'ailleurs facile à constater. Autrefois les possessions épidémiques se transmettaient de couvent de femmes en couvent de femmes; aujourd'hui les tables parlantes nous arrivent d'Amérique par le paquebot, l'importation a lieu par l'Allemagne, elle passe en Angleterre et en France comme le choléra-morbus. On pourrait compter les étapes.

Ainsi, toujours un foyer, toujours un agent conducteur des miasmes diaboliques, toujours une communication de proche en proche. La théorie est aussi conséquente.... et aussi matérialiste que possible, c'est la croyance du moyen âge renouvelée avec une parfaite sincérité [1].

Cette croyance a régné partout. Dans les pays désolés par le vampirisme, on devient vampire en mangeant de la viande que les vampires ont infectée.

Le mal diabolique se prend tellement par contagion matérielle, que les exorcistes sont exposés à subir eux-mêmes la possession qu'ils travaillent à détruire chez les autres! Loudun a vu le père Lactance, le père Surin et le père Tranquille successivement envahis par l'épidémie. On dirait de ces médecins qui mouraient à Barcelone où ils étaient allés étudier et combattre la fièvre jaune.

Il est difficile assurément de mieux oublier le rôle du Tentateur et le caractère de ses attaques. Nous sommes à mille lieues de la Bible. Est-il possible de s'en éloigner encore? Il paraît bien qu'on le peut, car M. de Mirville a retrouvé chez ses Esprits fluidiques de Cideville la même propriété qu'on avait remarquée jadis chez les démons du bon temps. Leur présence se manifestait par une sorte de colonne grisâtre; on voyait cette vapeur serpenter en tout sens avec un sifflement léger, puis se condenser visiblement et

[1] Consultez les pages suivantes du livre de M. de Mirville: 108, 109, 117, 121, 129, 136, 137, 145, 163, 170, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 286, 290, 320, 325, 333, 366, 395, 407, 410, 426, etc.

s'échapper comme un courant d'air par les fentes de l'appartement. Ce fut alors que les témoins du prodige s'armèrent de longues pointes (je l'ai déjà raconté), et infligèrent aux ombres mystérieuses des blessures qui, en vertu d'une solidarité diabolique, se retrouvaient le lendemain sur le corps du berger.

En voilà assez, je l'espère. Toute ma surprise en lisant ces choses, c'est que les hommes qui les écrivent et qui sont souvent aussi honorables que distingués, aient jamais tenu entre leurs mains un livre qu'on nomme la Bible. Les siècles qui ne possédaient ni ne connaissaient la Bible ont pu être entraînés vers ces superstitions matérialistes, je le comprends; mais aujourd'hui!

Aujourd'hui, on cite la Bible en faveur du matérialisme; voilà le seul changement. Je pourrais en appeler à l'ensemble des écrits sacrés, au parfum de spiritualité qui s'en exhale, au culte en esprit et en vérité que Jésus a établi. J'aime mieux renoncer à tous mes avantages et m'enfermer dans l'examen des trois ou quatre passages péniblement ramassés qu'on s'efforce de tordre afin de leur faire rendre une doctrine analogue à l'action magique des formules et des sorts jetés, aux possessions par contact, aux délivrances par sortilége ou par exorcisme.

On nous cite surtout les mouchoirs de l'apôtre Paul, qu'on portait aux malades d'Éphèse et qui les guérissaient, le bord de la robe du Sauveur qu'une femme infirme toucha par derrière et qui la guérit pareillement.

Par malheur, la citation n'a une portée matérialiste, qu'autant qu'on prend la peine de la compléter en écrivant ceci entre les lignes : « Les mouchoirs de

l'apôtre lui avaient été dérobés et ce n'était pas par son ordre qu'ils étaient portés aux malades. Jésus-Christ ignorait la présence, l'action et la foi de la femme infirme qui touchait sa robe. » Sans cette addition nécessaire, les deux passages ne prêtent nul appui à la théorie qui les invoque, car ils s'interprètent de la manière suivante :

Paul, accablé de travaux à Éphèse et ne pouvant sans doute se rendre chez tous les malades pour leur imposer les mains, leur envoie des mouchoirs; sa volonté de les guérir au nom du Seigneur, la foi des malades et l'acte matériel coïncident dans ce cas comme dans tous les cas de guérison miraculeuse. Jésus, entouré par la foule qui le presse et qui (notez-le bien) touche ses vêtements sans qu'aucune vertu en sorte magiquement par voie de contact accidentel, Jésus, qui sait et voit toutes choses, aperçoit une pauvre femme infirme s'approchant par derrière et portant une main aussi humble que croyante à la frange de son habit; Jésus veut son rétablissement, et le rétablissement s'opère. Ici encore la volonté de guérir, la foi du malade, et l'acte matériel coïncident.

Mais enfin, direz-vous, il y a un acte matériel! Assurément, et je vous ferai même remarquer qu'il y en a toujours ou presque toujours dans les miracles de la Bible. Jésus-Christ guérissait en posant ses mains sur la tête des malades, ou en leur laissant toucher ses vêtements; quelquefois il allait jusqu'à appliquer son doigt à la partie malade; tout au moins prononçait-il des paroles, ce qui est aussi un acte matériel. Lazare ne se levait du tombeau qu'au moment où venaient de retentir les mots : « Lazare, sors! » — A l'exemple de

leur maître, les apôtres opéraient les miracles en parlant, en appliquant leurs mains sur ceux qu'ils voulaient enrichir des dons extraordinaires du Saint-Esprit ou délivrer des maladies et des démons; ils appliquaient des linges à défaut des mains. Qu'y a-t-il là d'étonnant? Faudra-t-il, pour éviter un matérialisme antichrétien, tomber dans un spiritualisme absolu que le christianisme ne condamne pas moins? Faudra-t-il raisonner à la façon de certains mystiques qui, désireux de perfectionner l'Évangile, retranchent la communion et le baptême; car, disent-ils, nous pouvons nourrir notre âme de Christ sans recourir à des symboles matériels, et le baptême intérieur qui purifie l'âme nous dispense du baptême matériel qui ne nettoie que le corps!

Je ne suis pas, grâce à Dieu, aussi spiritualiste que cela. Je sais que mon Sauveur touchait et se laissait toucher; je sais qu'il soufflait sur ses apôtres le jour où il leur communiquait le Saint-Esprit; je sais qu'Elisée donnait son bâton à Guéhazi pour le mettre sur l'enfant de la Sunamite, et qu'il le couvrait lui-même de son corps; je sais que Dieu avait remis une baguette à Moïse, et que la mer Rouge ne s'ouvrait, que le rocher ne répandait ses eaux qu'au moment où la baguette s'était abaissée... Mais tout cela, je le demande, a-t-il quelque rapport avec l'action magique et la vertu intrinsèque des formules, avec l'introduction des démons par un acte purement matériel, avec la contagion propagée par des objets infectés, par des bouquets imprégnés de miasmes diaboliques?

Des combinaisons de matière ou des combinaisons de mots qui livrent à l'empire du mal ou qui en déli-

vrent par leur propre vertu intrinsèque! cela ne s'appuie sur aucune analogie dans l'Écriture.

Un seul fait semblerait avoir ce caractère, et il ne le conserve pas longtemps aux yeux des lecteurs qui savent réfléchir. Un mort fut ressuscité parce qu'il avait été jeté dans la fosse où se trouvaient les ossements d'Élisée. Qu'en devons-nous conclure? Que les os des saints et des prophètes ont eu eux-mêmes la puissance de ressusciter les morts? ou que Dieu a voulu honorer par un miracle spécial un de ses plus fidèles serviteurs? Nous n'hésiterons pas à adopter la seconde conclusion, si nous remarquons que les prophètes et les saints ont été très-nombreux, et que les résurrections par la vertu de leurs os ne se sont jamais reproduites.

Ainsi le matérialisme aux abois perd l'un après l'autre ses arguments favoris.

Il voudrait bien en découvrir un dans la déclaration de Jésus-Christ : « Cette sorte de démon ne sort que par la prière et par le jeûne. » Voilà un procédé, semble-t-il; l'expulsion de certains démons est mise en rapport avec certains actes d'abstinence et de dévotion. Un procédé! oui certes, et même un procédé d'une application très-générale. Les chrétiens ne sont puissants que par la prière et par le jeûne, par la supplication et par l'humiliation (car Ésaïe nous apprend que la partie essentielle du jeûne est là). Que les apôtres, si mal affermis encore, aient eu besoin d'avouer une fois après avoir opéré plusieurs miracles qu'ils aient rencontré devant eux une œuvre plus malaisée, et que le Sauveur leur ait rappelé à cette occasion la nécessité de s'humilier davantage et de prier mieux, il n'y a rien là qui recommande le matérialisme religieux....,

à moins toutefois qu'on ne transforme le jeûne en simple abstinence et la prière en récitation! à cela je n'ai rien à dire.

Reste une dernière ressource. On peut s'armer des passages de l'Ancien Testament où l'action spirituelle de la musique nous est décrite. C'est tantôt Élisée qui se fait amener un joueur d'instruments avant de prophétiser le jour de la bataille contre Moab, tantôt Saül que les mélodies du jeune David délivrent de l'obsession du mauvais Esprit envoyé par l'Éternel. J'ai toujours été surpris de la surprise que causaient ces passages. Prétend-on nier les rapports du physique et du moral? Conteste-t-on les effets moraux que certaines harmonies peuvent produire? S'il en est ainsi, renonçons aux chants d'église, à ces cantiques qui n'agissent pas seulement sur nos âmes par le sens des paroles, mais par la puissances des sons. N'avez-vous jamais remarqué l'effet martial de certaines marches? Il n'a pas été prononcé une syllabe; et cependant tous les cœurs sont électrisés, on est impatient de voler au combat. S'il y a des airs guerriers, il y a des airs religieux, il y en a qui apaisent l'âme ou qui l'élèvent. Ce n'est pas pour rien que Jésus chantait le cantique avec ses disciples, que les apôtres recommandaient aux Églises de s'édifier par des psaumes et par des hymnes spirituels; ce n'est pas pour rien qu'il nous est dit que les anges chantent, qu'il nous est annoncé que la musique pénétrera dans une autre vie et retentira éternellement en présence de Dieu.

Par elle-même, par elle seule la musique ne chasse pas le diable et n'appelle pas le Saint-Esprit; cela est très-évident. Est-ce à dire qu'elle ne puisse contribuer

puissamment, sous la bénédiction d'en haut, à disposer le cœur de telle sorte que l'Esprit malin s'en retire et que l'Esprit-Saint y trouve accès? Certaines impressions physiques sont dangereuses pour notre âme; certaines impressions physiques nous font du bien. Si le Tentateur profite de l'échauffement causé par les viandes et par le vin, la sérénité douce et pure que produit une belle harmonie est bien capable de nous porter au recueillement.

J'ai épuisé la liste des passages que le matérialisme religieux a ramassés dans l'Écriture et qu'il cherche à interpréter en sa faveur. J'invite ceux qui désireraient s'en rendre un compte plus exact encore à ouvrir leur Bible et à lire les versets suivants : *Actes*, XIX, 10; *Marc*, V, 25 à 34 ; *Matthieu*, XIV, 36 ; *Matthieu*, IX, 18; *Luc*, XIII, 13; *Matthieu*, VIII, 15 ; *Matthieu*, IX, 29; *Jean*, XI, 43; *Marc*, XVI, 18; *Actes*, VIII, 17; *Jean*, XX, 22 ; II *Rois*, IV, 29; II *Rois*, IV, 34; *Exode*, IV, 20; *Exode*, XVII, 5 et 6 ; II *Rois*, XIII, 21 ; *Matthieu*, XVII, 21 ; *Ésaïe*, LVIII, 5; I *Samuel*, XVI, 14 à 23; II *Rois*, III, 15; I *Samuel*, X, 5. J'ai réuni là tout ce qu'on peut m'opposer.

L'idée de charme magique a un corrélatif obligé, celle d'exorcisme. Comme le sort est jeté par une formule, une autre formule le détruit. Il ne s'agit pas, entendons-nous bien, de l'efficacité de la prière pour combattre Satan et toutes ses œuvres ; il s'agit d'une efficacité liée à tel ou tel arrangement de mots.

C'était ainsi qu'agissaient, d'après le témoignage de Josèphe (*Antiquités*, VIII, 2), les exorcistes juifs que nous retrouvons dans le livre des Actes (IX, 13). Ils prétendaient chasser les démons et guérir les maladies au

moyen de la cabale et des combinaisons de phrases ou de chiffres auxquelles elle attribuait un pouvoir mystérieux.

Quant à Jésus-Christ, il n'employait certes point d'exorcisme, et ses disciples n'en avaient reçu aucun de sa bouche. Ils chassaient les démons « par l'Esprit de Dieu. » On a cherché à trouver la preuve des succès obtenus par la cabale et par les exorcismes dans le 27e verset du XIIe chapitre de Matthieu : « Vos fils, par qui chassent-ils Beelzebuth ? » On voudrait que cette expression : *Vos fils*, désignât les exorcistes juifs dont parle Josèphe ! Le Sauveur proclamerait ainsi la puissance miraculeuse de ses adversaires ! Il n'opérerait lui-même qu'un miracle journellement opéré au moyen de formules ! Il s'assimilerait aux magiciens cabalistes ! En conférant avec solennité à ses disciples la puissance d'expulser les démons, il ne leur aurait rien accordé, rien qui ne fût à la portée des enfants incrédules de Scéva ! Voilà où l'on en vient lorsqu'on détourne les passages de leur sens simple et évident. En disant : « Vos fils, » Jésus-Christ désignait clairement ses apôtres et aussi ceux de ses disciples qui ne le suivaient pas habituellement à leur exemple (*Marc*, IX, 38). Vous m'accusez, semble-t-il dire, de recourir à Beelzebuth pour chasser Beelzebuth ; vous m'accusez, moi qui ne suis pas un simple homme ; mais mes disciples, vos fils, qui sont des vôtres et qui ne sont pas autre chose ; mes disciples, que vous ne pouvez transformer comme moi en êtres extraordinaires au service de Satan ; mes disciples, qu'épargnent encore vos calomnies toujours concentrées sur moi seul ; mes disciples viennent de parcourir vos campagnes, déli-

vrant partout les démoniaques : « Vos fils, par qui chassent-ils Beelzebuth ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. »

L'Écriture n'autorise donc pas plus le matérialisme des exorcistes que celui des faiseurs de miracles ou des sorciers. L'action magique des mots récités, action que d'autres mots équivalents ne posséderaient pas, est absolument étrangère à la Bible. Ce n'est pas elle qui a fourni l'exemple de ces bénédictions si souvent rappelées à propos des Esprits frappeurs : « Mets en fuite, Seigneur, tous les Esprits malins, tous les fantômes et tout Esprit qui frappe, et défends l'entrée de cette maison. » Ce n'est pas la Bible qui nous a appris à expulser le démon des éléments, des lieux, des édifices.

On était sur la grande route qui menait là, dès l'instant où l'on a commencé à attribuer au baptême une vertu magique, un *opus operatum ;* dès l'instant où l'on a commencé à voir l'eau chassant le démon et le délogeant en quelque sorte des différentes parties du corps : « Sors de cette tête, de ces cheveux, de ces poumons, de ces membres ; sors, fuis, écoule-toi comme un liquide, *liquefactus !* »

De là aux exorcismes en faveur des meubles et des immeubles, aux exorcismes contre les hannetons ou contre les rats, il n'y a pas si loin qu'on l'imagine. Puisque le procédé d'expulsion existe, pourquoi ne l'appliquerait-on pas partout ? Aussi ne suis-je pas de ceux qui s'étonnent en voyant l'évêque de Lausanne exorciser les rats qui désolaient le pays de Vaud. Le fléau était réel, et la famine qui en résultait n'était pas plaisante le moins du monde ; les insectes ont bien figuré parmi les plaies d'Égypte, la multiplication

excessive des rats n'est guère moins redoutable. Le principe des exorcismes une fois admis, il est fort simple que les évêques s'en soient servis contre des adversaires qui semblent ridicules. Ce qui est déplorable, c'est le principe ; ce sont ces rats-démons, dignes cousins des démons fixés dans les murailles ou dans les charpentes ; ce sont ces formulaires tout-puissants, proches parents des incantations de la sorcellerie.

Une fois lancé sur une telle pente, on ne pouvait s'arrêter. Viennent alors les médailles bénites, véhicules d'une sainte influence, comme le bouquet de Grandier était le véhicule d'une influence mauvaise; viennent les applications de reliques qui délivrent de leurs démons les filles de Bayeux. Elles ressentaient des douleurs insupportables dans la tête, dans les jambes, dans les bras ; or, par l'effet de l'application des reliques, tout cela passait sur-le-champ d'une partie de la tête à l'autre, d'un bras à l'autre, ou d'une partie du même bras à une autre partie. Ces applications faisaient cesser la paralysie musculaire, l'occlusion des sens, la suspension des actes de l'intelligence. A Loudun, le saint sacrement placé sur la tête produisait les mêmes effets. Moquez-vous, après cela, de ce duc d'Albe, ambassadeur en France sous Louis XIV, qui cherchait à guérir son fils malade en lui faisant avaler à son insu des reliques réduites en poudre !

La vertu magique des objets sacrés et des paroles sacrées nous fait entrer dans un ordre d'idées où les serments prêtés sur des reliques deviennent plus obligatoires que des serments ordinaires prêtés devant Dieu, où l'on prend soin de se procurer une châsse vide quand on veut tromper son ennemi et prendre

un engagement solennel avec l'intention arrêtée de le violer.

Ce matérialisme-là a toujours régné. L'antiquité païenne avait ses palladiums, petites statues dont la puissance intrinsèque gardait les villes; Apollonius de Tyane fabriquait des talismans contre les cousins, contre les scorpions, contre les serpents, contre les inondations et les incendies. N'a-t-on pas imité ces exemples lorsqu'on a attribué au pain bénit ou à l'eau bénite la faculté de mettre en fuite les animaux destructeurs ou les démons? Voici une abbaye qui distribue du pain bénit, avec une instruction imprimée, pour le couper en petits morceaux et le répandre dans les endroits visités par les rats. Voici un pape, Étienne V, qui donne l'ordre de répandre de l'eau bénite dans les champs infestés de sauterelles; « et il ne resta pas une sauterelle dans les endroits où l'eau tomba! » Voici des rituels qui contiennent des formulaires contre les orages, et qui annoncent que l'eau bénite est propre à « mettre en fuite les démons et à chasser les maladies...., de telle sorte que tout ce que cette eau aura mouillé dans les maisons soit débarrassé de toute impureté, de tout mal, que l'Esprit pestilentiel n'y réside plus, etc. » (*Non illic resideat Spiritus pestilens.*)

A l'heure même où j'écris, on répand dévotement à Lyon et aux environs une *oraison au saint sépulcre de Jésus-Christ,* où je lis ce qui suit : « Quiconque portera cette oraison sur soi ne mourra point de mort subite, ne sera pas attaqué de la peste et ne périra pas par le feu. Toutes les personnes qui porteront sur elles cette oraison ne craindront aucun mal...... Quiconque la

portera sur soi ne sera pas condamné injustement; il ne mourra point sans confession et ne craindra ni ne sera accusé faussement. Si une personne était possédée du démon, mettez cette oraison sur elle, et à l'instant elle sera délivrée. Tous ceux qui la porteront dévotement sur eux peuvent être bien sûrs de voir Notre-Dame de Bon-Secours trois heures avant leur mort. »

Si rien n'est plus opposé à l'Écriture que la croyance aux amulettes, aux exorcismes et tous les procédés matériels contre Satan, rien n'est plus profondément ancré dans le mauvais cœur des hommes. Ceux qui ont parcouru le bel ouvrage de M. Layard (*Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*) auront remarqué les cuses images qui figurent de la page 512 à la page 520. Ce sont autant d'exorcismes juifs remontant aux premiers siècles de notre ère, et découverts à Babylone. N'est-ce pas une chose frappante, qu'en remuant aujourd'hui les ruines informes de l'antique Babel on ne retrouve guère que cela, que ces petites poteries recouvertes de la conjuration cabalistique aient seules survécu à tant de monuments? Quel commerce d'exorcismes cela suppose! que de poitrines protégées par le mystérieux talisman! quelle superstition! et comme les fouilles de M. Layard commentent éloquemment le Talmud! Ceux qui ont trouvé moyen de placer la tradition talmudique à côté de la Bible étaient bien capables de composer ces formules que la colline de Babylone a recélées pendant tant d'années :

« Ceci est une lettre de divorce que je donne au diable et à Satan, et à Nérig, et à Zachiah, et à Abitar de la montagne et aux monstres de la nuit (on voit que les noms des démons du moyen âge n'étaient pas

encore inventés dans la colonie juive de Babylone).... J'annule les desseins de ces diables et le pouvoir du chef des monstres de la nuit. Je vous ordonne à tous, monstres mâles et femelles, de prendre la fuite. Je vous ordonne, par le sceptre de celui qui seul est puissant, de quitter ces habitations.... Amen, amen, amen, selah! »

« Remède céleste pour guérir les maladies et pour chasser les démons (la lettre de Lyon en fait autant).... Ce remède garantira tous les enfants des hommes des charmes des enchanteurs et en délivrera vos habitations.... Cette amulette met fin à *levatta,* qu'il soit vieux ou nouveau. Elle protége contre les magiciens, au nom de Batiel et de Gatuel, et par la protection d'un ange qui a onze noms : *ss. bb. hs. rig. ccc. acs. cas. id. rih. hrih. ih. oini. hch. qph. ang. paa. nsc. csc. tci. cvv. nha. ii....* Par ces noms les captifs seront délivrés de leur captivité et de tout *nidra,* de tout *levatta,* de tout *patiki,* de tout *isarta,* aussi bien que tout autre mauvais Esprit.... Amen, amen, selah, amen, amen, amen, amen, selah, hallelluiah, hallelleluiah, *V.V.V.* Prends garde. *V.V.V.V....* »

« Même lettre approuvée, confirmée et scellée par l'autorité divine, dont l'efficacité se fera sentir à ceux qui la liront, à tous ceux qui habitent Pasikiah ; pour préserver du *nidra,* et de la sorcellerie, et des enchanteurs, et de ce *levatta....,* et de tous les mauvais Esprits mâles et femelles, et du mauvais œil.... »

Je me lasse de copier ces sottises anciennes et modernes. On courrait risque de devenir athée, à les considérer trop longtemps. Une matière peuplée d'Esprits; des Esprits qu'un talisman, une médaille ou une lettre

met en fuite; un mécanisme soi-disant religieux qui fonctionne de lui-même! En vérité, si nos relations avec le monde invisible avaient un tel caractère, on finirait par donner raison aux ennemis les plus déclarés de la religion.

Il faut cependant que je triomphe encore de ma répugnance et que je signale rapidement d'autres conséquences du matérialisme sans cesse renaissant dont je trace le portrait.

La première est l'insuffisance fréquente des exorcismes. Comme la force des formules doit être proportionnée à celle de l'ennemi, il se trouve tel démon obstiné qui défie les ingrédients préparés pour des Esprits moins puissants. On a beau multiplier les conjurations, lire, et relire les prières spécifiques, entonner les chants doués d'une vertu reconnue, recourir même aux applications d'eau bénite et de crucifix, le diable ne cède pas; il passe d'un membre à l'autre, sans déloger entièrement.

Ceci est le matérialisme à sa plus haute puissance. Tandis que l'Écriture nous dit, dit au plus humble chrétien : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous, » le système matérialiste nous avertit qu'il y a des possessions contre lesquelles échouent les procédés habituels; il y faut des cérémonies particulières, des exorcismes d'une qualité rare. Dans son récit relatif au presbytère de Cideville, M. de Mirville rapporte l'embarras où l'on fut jeté par plusieurs échecs successifs: « Fatigués, et de plus extrêmement affligés de l'état de ce pauvre enfant et du fâcheux effet qui doit en résulter,

pour la religion d'abord, et pour M. le curé de Cideville ensuite, MM. les ecclésiastiques, réunis à ce dernier, se demandent un soir comment, les prières de l'Eglise ne paraissant pas suffisantes, ils pourraient parvenir à se débarrasser de leur ennemi. »

Les prières ne paraissant pas suffisantes. Voilà le mot décisif. Les prières ne suffisent pas; prenons des broches! Prier, prier sans formule officielle, prier du fond du cœur, exposer sa détresse à Dieu, réclamer un secours promis et souverainement efficace, c'était bon pour le temps des premiers chrétiens. On a changé tout cela.

Aussi les livres sont-ils pleins d'exorcismes insuffisants. Lorsque les bénédictines de Madrid furent possédées en 1628, on passa trois années à multiplier en vain les conjurations et les récitations de formules et les prières de quarante heures. Un peu plus tard, à Loudun, le travail d'expulsion ne prit pas moins de sept années! Avec quelles péripéties, chacun le sait. Et ce ne fut pas faute d'habiles gens, ni faute de docilité de la part des démons, qui se prêtèrent à bien des choses. Mais il était plus aisé, semble-t-il, de les faire disserter sur les querelles théologiques du jour, que de les faire déguerpir définitivement. Plusieurs exorcistes moururent à la peine. Qui se serait attendu à cela, au moment où l'apôtre Paul annonçait à ses frères une victoire certaine sur l'ennemi, et où il écrivait: « Prenez l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez résister dans le mauvais jour et tenir ferme après avoir tout surmonté? » (*Éphésiens*, VI, 13.)

Il avait oublié, sans doute, de nous prévenir que l'armure de Dieu n'était pas toujours suffisante, et que certaines possessions diaboliques ne cédaient pas aux

prières des chrétiens! Le xv[e] siècle n'a-t-il pas vu les démons établis chez les religieuses de Cambrai se rire non-seulement des exorcismes du clergé local, mais de ceux du pape lui-même? On avait envoyé à Rome les noms de ces pauvres nonnes; le pape les lut tout haut pendant la célébration de la messe, et le mal n'en persista pas moins!

Le matérialisme des prières insuffisantes vient donc confirmer le matérialisme des formules. Celui-ci a d'autres corollaires encore : le matérialisme qui fixe la demeure des démons dans certaines contrées, le matérialisme qui localise l'action de chaque démon dans certains membres du patient, le matérialisme qui donne aux démons une consistance fluidique.

Quant aux contrées servant de quartier général aux diables, il est assez fâcheux que la parole de Dieu ne nous les ait pas désignées, pour nous préserver des dangers *géographiques* que nous courons sans nous en douter. Je me rassure cependant un peu, en remarquant qu'aucun pays ne semble être jusqu'à présent beaucoup plus exposé que ses voisins, et que l'intensité des sorcelleries se modifie en général selon les temps, non selon les lieux.

M. de Mirville et l'école du moyen âge à laquelle il appartient trouvent moyen, cela va sans dire, d'invoquer des versets de l'Écriture en faveur de leur thèse. Ils citent d'abord ceux où les Esprits mauvais nous sont représentés comme cherchant du repos dans le désert, comme entraînant au désert les démoniaques, comme attendant Jésus-Christ lui-même au désert pour le tenter (*Matthieu*, XII, 43; *Luc*, VIII, 27 et 29; *Matthieu*, IV, 1). Qu'en devons-nous conclure? Pure-

ment et simplement ce qui nous est dit : Que les démons évitent volontiers la présence des hommes, et qu'ils cherchent à se reposer loin d'eux. Entre cette vérité mystérieuse et les prétendus foyers de démons, je n'aperçois pas le moindre rapport. Jean-Baptiste aussi habitait au désert, et le Sauveur y allait souvent chercher un moment d'entretien solitaire avec son Père (*Luc,* III, 2, et IV, 42).

On nous oppose encore deux passages. Il est écrit au livre des Juges (IX, 37) : « Une bande vient du bois de chênes des devins. » Il est écrit dans l'Apocalypse (XVIII, 2) : « Elle est tombée, elle est tombée Babylone la grande ! elle est devenue une habitation de démons et un repaire de tout Esprit impur, et un repaire de tout oiseau impur et détesté. » Vous le voyez, s'écrie-t-on, la Bible connaît des bois remplis de sorcelleries et des villes peuplées de diables !

Ma réponse est simple. Le premier passage n'a aucune valeur quelconque dans notre débat ; qu'une forêt eût pris nom de « bois des devins, » cela peut s'expliquer de cent manières et notamment par le fait que de prétendus devins y avaient exercé jadis leur métier ; nous avons encore aujourd'hui des clairières de sorciers et des grottes des fées. C'est la preuve des anciennes superstitions, rien de plus.—Que Babylone tombée devienne un repaire de démons, je ne m'en étonne guère. Dans quel désert iraient-ils chercher plus volontiers le repos, que dans ce lieu, théâtre de leurs plus éclatants triomphes ? Les personnes qui citent ce passage ont sans doute lu ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent ; ils savent ce que le Saint-Esprit entend par Babylone, la ville impure et persécutrice « en

qui a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été égorgés sur la terre. » (24.) Ils ont compris que l'Apocalypse, en plaçant aussi sur ses ruines « les oiseaux impurs » de l'ancienne loi, nous présente le symbole expressif d'une malédiction terrible, exceptionnelle, annoncée dans les mêmes termes par les anciens prophètes (*Jérémie*, L, 39; *Ésaïe*, XIII, 20 à 22).

On n'exigera pas que je m'arrête à réfuter la théorie qui fixe chaque démon dans un membre : celui-ci dans la tête, celui-là dans la jambe ou dans le bras. Les choses se passaient ainsi à Loudun : « Asmodée, Leviathan, Isaccarum avaient des timbres de voix distinct, écrit M. le docteur Calmeil. Chaque Esprit contribuait plus ou moins à l'extravagance des actes auxquels se livraient les énergumènes; tel démon agitait la face; tel autre poussait la langue jusque sur le menton; celui-ci obligeait la fille à imprimer des mouvements brusques à ses épaules, à se rouler sur le carreau; un autre la jetait dans des accès de fureur. » (*De la Folie*, t. II, p. 13.)

M. de Mirville pense, lui, que chaque homme pourrait bien avoir un démon attaché, sinon à chacun de ses membres, du moins à sa personne. Après avoir mentionné l'exorcisme du baptême, il ajoute (456) : « Est-ce que, par hasard, cet Esprit que l'on expulse au moment de la naissance serait le compagnon de naissance, ce *natale comes* des païens, ce démon engendré avec nous, δαίμων γενέλτιος, ce *pene nos natus*, dont on a fait *pénate*, Esprit familier, doublure et *Sosie de tout notre être?* »

A la manière dont la question est posée, on devine

que la réponse n'est pas douteuse. Ainsi, nous franchissons l'un après l'autre tous les degrés du matérialisme transcendant : puissance des formules, des amulettes et des médailles ; efficacité variable de ces mécanismes ; peuplades de démons fixées en certains lieux ; office spécial des différents démons à l'égard des différents membres du possédé ; association personnelle entre chaque homme et son démon familier. Il ne manquait plus que de doter les Esprits d'un corps qui se touche et qui se voie, d'un corps qui reçoive les blessures et qui les transmette aux magiciens par voie de solidarité fluidique ! On n'a pas manqué de faire ce dernier pas.

Les Esprits étant « des intelligences servies par des fluides, » on a soin de nous rappeler que Ravaillac « sentit *quelque chose* lui passer sur la figure et sur la bouche ; » que la même sensation à peu près a été éprouvée par Châtel, par Jacques Clément et par Damiens. On nous prie de remarquer que Satan est entré dans Judas « après qu'il eut pris le morceau ! » (*Jean*, XIII, 26.) Balak, ajoute-t-on, savait parfaitement ce qu'il faisait, lorsqu'il conseillait à Balaam de changer d'air et de lieu ! (*Nombres*, XXIII, 13.) Ceci nous ramène à la colonne grisâtre de Cideville, qui se condensait visiblement et cherchait à s'échapper par les fentes des cloisons, opération qu'elle n'accomplit pas assez vite, puisqu'elle eut le temps d'être embrochée à plusieurs reprises avant son départ. Le docteur Kerner n'avait-il pas vu la même colonne vaporeuse auprès du lit de sa visionnaire ? Les « spiritualistes » américains n'aperçoivent-ils pas souvent quelque chose d'extraordinaire qui agit sur eux et autour d'eux ?

Comme il est impossible d'en douter, on nous invite à tirer les conséquences.

Les fluides sont un instrument aux mains des Esprits. Bossuet a écrit que « Satan ressemble à une vapeur pestilente qui s'écoule au travers de l'air par une contagion insensible et imperceptible à nos sens. » Ce n'est peut-être qu'une image chez lui; mais chez les Pères la croyance à la corporéité des Esprits est presque générale. Augustin, entre autres, donne aux anges des corps éthérés et des corps plus épais aux démons. Basile parle d'Esprits aériens. Déjà les anciens philosophes avaient tenu un langage analogue : on connaît les *ombres* des païens, le *char de l'âme* de Pythagore, l'*enveloppe éthérée de Platon*, et cette croyance encore existante chez toutes les nations de l'Orient que nous avons tous un *ferver* ou compagnon mystérieux qui est comme le prototype et le modèle de notre être. Pourquoi donc ne verrions-nous pas aujourd'hui la confirmation de ces théories devinées par tous les siècles et injustement décriées par le nôtre! (M. de Mirville, 200, 201, 233, 302, 309, 329, 330, 331, 332, 353, 384, 387, 388, 400, 401, 428 à 437, 443 à 456.)

Il y a là deux questions parfaitement distinctes : la corporéité des Esprits sur laquelle je n'ai rien à dire, et le matérialisme qu'on a jugé bon d'y joindre.

Sans m'occuper de la nature des Esprits, je proteste contre le principe qui rattacherait leur influence au changement d'air de Balaam, à la bouchée de Judas, aux sensations physiques des grands assassins, à la présence des colonnes grisâtres et vaporeuses. Laissons les Pères, qui platonisent, selon leur usage; et attachons-nous à la véritable prétention matérialiste, à

celle qui établit un rapport de dépendance entre certains procédés ou la circulation de certains fluides, et l'action des Esprits.

« Ces Esprits, dit M. de Mirville, prennent très-facilement possession de nos organes, de notre système nerveux surtout, avec lequel ils ont la plus intime relation, le fluide qui circule dans nos nerfs étant, selon Newton, identique à l'air que nous respirons, et ces puissances spirituelles étant les princes de cet *air* dans lequel elles résident[1]. Mais comme on les expulse de ces organes et de ce fluide nerveux, exactement comme le crucifiement du Christ les expulsait de l'atmosphère, l'espèce d'assimilation physiologique qui s'opère entre elles et nous n'est donc qu'une assimilation accidentelle, temporaire et toujours limitée par la permission divine. Malheur seulement à qui brave le péril et s'expose à de semblables visites! » (436.)

Ainsi, possession satanique de nos organes et de notre système nerveux surtout par le fluide où le diable réside! Et, par voie de compensation, purification de

[1] Il est écrit en effet (*Éphésiens*, II, 2) que Satan est « le chef de l'autorité de l'air ; » mais la même épître parle un peu plus loin (VI, 12) des « méchancetés spirituelles dans les lieux célestes, » car telle est la véritable traduction du verset. Qu'en devons-nous conclure? Rien que de très-simple. D'une part, l'air qui nous entoure est traversé en tous sens par Satan et par ses anges, comme il l'est aussi par les anges de Dieu ; d'autre part, Satan et ses anges comparaissent aux cieux devant le trône de l'Éternel. C'est là que nous les montre le commencement du livre de Job. Le moment n'est pas encore venu où ils seront précipités du ciel sur la terre (*Apocalypse*, XII, 7 à 13). Jusqu'à ce moment la terre n'est pas habitée par eux, à la différence de l'air et du ciel.

l'atmosphère au moyen du crucifiement du Sauveur, qui « fut élevé en croix *pour* mieux purger l'air des principautés qui le souillaient! » Que cette seconde assertion soit empruntée à l'office du vendredi saint, je n'ai pas à m'en inquiéter. Je maintiens que tout cela est empreint d'un matérialisme qui fait frissonner. Je maintiens que le Nouveau Testament n'a jamais parlé ainsi ni de la croix de Jésus ni des possédés, que les démoniaques de l'Évangile n'étaient suivis ni d'un fantôme ni d'une colonne fluidique inhabile à s'échapper à temps par le trou de la serrure et transmettant au sorcier servi par elle les coups qu'elle recevait.

Or c'est là le couronnement du système. Sans la *solidarité psycho-électrique* entre le fantôme et la personne qu'il représente, il manquerait quelque chose aux croyances du moyen âge et à leur récente résurrection. M. de Mirville ne s'arrête pas à la corporéité gazéiforme de ses Esprits ou à leur association avec les fluides dont ils s'emparent; il s'exprime ainsi : « Quant à la solidarité, si complète entre l'agent et le berger, solidarité dont nous possédons encore de nombreux analogues, c'est ce que l'on pourrait appeler du magnétisme transcendant.... Mais la vieille théologie, qui s'y connaissait encore mieux, professait l'identification absolue entre les Esprits et leurs clients, tous, et les anges eux-mêmes, ayant pour habitude de *revêtir l'image et la personne de ceux-ci* (Corn. à lapide). Nous reviendrons sur ce livre et sur cette solidarité psycho-électrique. »

M. de Mirville a tenu parole; il y est revenu. Il raconte les épreuves de ce curé qui, luttant, il n'y a pas longtemps, contre les sept sorciers de sa paroisse, a

tiré des coups de pistolet sur leurs fantômes; « et le lendemain, les sorciers, qui cependant n'avaient pas quitté leurs maisons, gardaient tous leur lit, avec des trous de balle dans les jambes! » Il emprunte au père Lebrun l'histoire de M. de la Richardière qui joua du couteau au lieu de se servir d'un pistolet, et qui donna cinq ou six coups au fantôme de son sorcier (de son berger, voulais-je dire); or le berger s'en trouva marqué comme à Cideville !

Enfin il expose sa théorie sur la répercussion des blessures que reçoit en même temps le fantôme impalpable et le persécuteur absent. Ce fait, qu'il rencontre si souvent, soit dans les mânes et lares de l'antiquité, soit dans les sorcelleries attestées par l'Église, il en fournit l'explication suivante dont j'abandonne l'appréciation au lecteur : « Nous croyons que la répercussion à distance a lieu par l'extension dynamique de cette *force* (la force hémato-nerveuse) qui, blessée pendant cette extension, communique au corps éloigné et solidaire toutes les sensations qu'elle perçoit. » (383, 386, 387, 388, 389, 427.)

Il semble qu'après ceci nous devrions tirer l'échelle. Un matérialisme aussi grossier et aussi contraire de tous points aux déclarations de l'Écriture ne saurait laisser de doute sur la fausseté radicale des prodiges diaboliques anciens ou modernes que le parti « religieux » a pris sous sa protection.

Cependant ils portent en eux une marque d'erreur plus frappante encore peut-être. Ils ne sont pas matérialistes seulement, ils sont dualistes.

Le dualisme est le plus persistant des mensonges. On le retrouve au fond des religions et des philosophies païennes; la grande invasion gnostique contre laquelle l'Église naissante eut à lutter était sa manifestation la plus savante et la plus subtile : ce démiurge distinct du dieu supérieur, ces éons, ces séries d'êtres subordonnés ont laissé dans l'esprit des hommes une empreinte qui ne s'est jamais effacée. Sans parler du manichéisme proprement dit et des hérésies analogues qui se sont produites à plusieurs reprises au nom des deux principes, on a le droit d'affirmer que la même erreur s'est installée dans le moyen âge et qu'elle y a régné. Ce n'était plus sans doute la théorie expresse que la légende des *Clémentines* place dans la bouche de Simon le magicien; c'était le culte du diable; c'était le diable posé en face de Dieu, gouvernant, disposant des biens et des maux, des vies, des santés, des affections, disposant des vivants et des morts; c'était le diable remplissant un rôle immense, absorbant l'attention populaire, le diable suspendant à son gré l'application des lois naturelles; c'était le diable rival de Dieu, Dieu lui-même, on peut le dire. Oui, Dieu partage l'empire avec Satan! Le révolté, le condamné, déjà chargé de chaînes d'obscurité (II *Pierre*, II, 4), et que la Bible nous montre partout incapable d'accomplir le moindre prestige sans la permission expresse du seul souverain (*Job*, I, 11 et 12), il est devenu maître et souverain à son tour; une sorte de religion du mal s'installe en face de la religion divine.

Personne ne se méprendra sur ma pensée. Je sais quel est le terrible rôle réservé à Satan. Ce n'est pas moi, certes, qui le nierai, et sans aller aussi loin que

Voltaire, fidèle écho en cela des croyances dualistes du moyen âge, sans dire avec lui : « Satan, c'est le christianisme tout entier, » je me garderai bien de contester l'action immense que le grand ennemi exerce ici-bas. Seulement je proteste contre des paroles telles que celles-ci : « Oui, tout le christianisme est là. Le surnaturel est un monde à partie double, dont le côté terrible et le côté consolant se prouvent et se nécessitent l'un par l'autre. Lumières et ténèbres, Jehovah et Bélial, Jésus-Christ et Satan, voilà les deux camps, les deux étendards, les deux cités bien définis, bien opposés. » « C'est une lutte nouvelle entre les deux forces qui se partagent le monde, forces inégales sans doute, puisque l'une est divine et que l'autre est créée, mais forces temporairement opposées l'une à l'autre, et dont les progrès rivaux pèsent constamment, en sens inverse, sur les destinées de la terre. » (M. de Mirville, XVII, 448.)

Ceux qui tiennent ce langage dénaturent la puissance de Satan bien plus qu'ils ne l'exagèrent. Au lieu de nous parler de sa puissance de tentateur, qui a sa base dans les complicités volontaires de l'homme déchu, ils nous parlent de sa prétendue puissance miraculeuse, de la puissance qui se manifesterait par la subversion des lois naturelles, par la mainmise, en dépit de Dieu, sur les créatures que Dieu a faites et qui n'ont pas appelé le démon ; on nous montre un Satan qui accomplit librement, de sa propre volonté et autorité, les œuvres que l'Éternel s'est réservées, un Satan qui fait mourir et qui fait vivre, un Satan qui incline les cœurs par la puissance magique de ses sortiléges !

M. de Mirville a senti que cette religion du moyen

âge prêtait le flanc aux objections. Il prend donc la défense du « pouvoir exorbitant que de telles doctrines confèrent aux puissances spirituelles, sur le bon comme sur le méchant, sur le fidèle comme sur celui qui ne l'est pas, sur l'innocent et sur l'enfant lui-même; » et voici ce qu'il ajoute: « Mon Dieu! tout cela est d'une vérité désolante; mais comprenez-vous mieux et la chute de l'homme, et la damnation des enfants non baptisés, et l'éternité des peines, etc., etc.? Quand donc voudra-t-on bien comprendre que cette responsabilité divine, pour laquelle on veut bien se montrer si inquiet, ne se trouve pas plus compromise, en définitive, par cette puissance des influences mystérieuses sur l'innocence et le bas âge, que par celle de toutes les influences humaines et naturelles sur ce même âge et sur cette même innocence? » (440.)

Il est aisé de raisonner ainsi en entassant pêle-mêle les choses les plus dissemblables. Qu'a à faire la prétendue damnation des enfants non baptisés, dont l'Écriture ne dit pas un mot, avec la chute de l'homme qu'elle nous raconte? Qu'a à faire la prétendue influence magique du diable, action indépendante à la fois de la volonté de Dieu et du consentement volontaire de l'homme, avec l'exercice des influences humaines ou diaboliques, qui est la condition naturelle du libre arbitre? Je l'ignore; mais je sais bien que l'école du moyen âge exagère Satan après l'avoir rapetissé, et contredit autant la Bible par l'énormité du pouvoir propre qu'elle lui confère, que par la puérilité des malices qu'elle lui attribue. Écoutez encore M. de Mirville:

« Plus tard, nous espérons nous étendre sur l'im-

mense rôle rempli dans toute la nature cosmique et physique, par ce *prince de l'air*, par ce *porte-lumière*, qui entoure notre globe (*qui circumambulabat terram*), mystérieux agent que la Bible appelle quelque part « *le principe de toutes les voies du Seigneur* (*principium viarum Domini Behemoth*), principe créé après l'engendrement du Verbe et de la lumière, auxquels il fut dit à leur tour: « *Ante Luciferum genui te*, je vous engendrai avant Lucifer.... Nous aurons à nous préoccuper encore du rapprochement possible entre ces grandes forces de notre nature cosmique et ces autres forces spirituelles, que le grand apôtre appelle *les recteurs et les soutiens de ce monde de ténèbres, rectores* (en grec, κοσμωκρατόρης) *tenebrarum harum*; mais, encore une fois, n'anticipons pas sur l'avenir. » (442.)

Oui, n'anticipons pas; en voilà bien assez pour aujourd'hui! Le moment n'est pas venu de demander où se trouvent ces incroyables passages, dans quelle portion de la Bible Béhémoth (je ne connais que le béhémoth, animal redoutable, « qui mange le foin comme le bœuf, » et que décrit le livre de Job); dans quelle portion de la Bible Béhémoth, transformé en Satan, est nommé « le principe de toutes les voies du Seigneur; » où il est dit que Lucifer ait été créé après le Verbe, ce qui le place à l'origine première des temps, et qu'il ait été créé après la lumière, ce qui le fait naître à l'époque tardive de la création terrestre des six jours. Je ne me préoccupe ici que d'une chose, de l'invention ou de la restauration d'un Satan gigantesque, premier des anges, plus qu'un ange, puisque sa naissance est rapprochée de celle du Verbe et puisqu'il régit à son gré

les choses créées par l'Éternel. Ce Satan au profit duquel on détourne les paroles « du grand apôtre, » se trouve être le recteur et le soutien de notre monde! Il n'est donc pas surprenant qu'il opère chaque jour des milliers de prodiges.

Le Satan de la tradition, négation constante du Satan de la Bible, possède un pouvoir absolu sur les éléments, dispose souverainement des temps et des saisons, envoie des tempêtes, des tremblements de terre, des inondations, des incendies, détruit ou multiplie les biens de la terre, fait mourir les hommes et les animaux, bouleverse les empires, règle nos destinées et gouverne (en vertu d'un acte magique) les sentiments de nos cœurs, y produisant par une formule ou la haine la plus forte ou l'amour le plus tendre.

Commençons par ce dernier fait; il n'y en a pas de mieux attesté, de plus indissolublement lié aux doctrines et aux témoignages qui se rapportent à la sorcellerie. Quiconque a consulté les aveux des sorciers en aura été frappé. Je ne citerai pas la pauvre Marguerite livrée à Faust par Méphistophélès; une légende ne saurait suffire, bien qu'elle exprime avec exactitude la croyance réelle et officielle du moyen âge. J'aime mieux rappeler les paroles d'un homme qui a été brûlé au commencement du XVIIe siècle. Le curé Gaufridi, dont l'intelligence était étendue et cultivée, mais qui participait aux croyances de ses contemporains, s'exprima ainsi devant le parlement d'Aix: « J'appartiens au diable depuis bientôt quatorze ans. Je me suis perdu en lisant un ouvrage qui faisait partie de la bibliothèque du curé Gaufridi, mon oncle. Aussitôt que j'eus porté les yeux sur ce livre fatal, le diable parut en ma

présence sous les traits d'un homme. *Ce démon s'engagea à rendre amoureuses de ma personne toutes les femmes que j'atteindrais de mon souffle.... Plus de mille femmes ont été empoisonnées par l'attrait irrésistible de mon souffle, qui les rendait passionnées.* La dame de la Pallud, mère de Madeleine, a été fascinée comme les autres; mais Madeleine a été prise pour moi d'un amour insensé.... J'avoue que, trois jours après, je lui ai donné un diable nommé Emode, pour l'assister, la servir, la conserver et, de plus, l'exciter à mon amour. »

Les faits de ce genre sont partout; ils forment le fond même du surnaturel diabolique. On connaît l'histoire de ce pauvre jeune homme de la maison de Mailly, dont la Palatine parle dans ses Mémoires : un sachet lui avait été donné par Mlle de la Force. Ensorcelé par la puissance magique du sachet, il suppliait sa famille de consentir au mariage. Les refus le désespérèrent et il résolut de se noyer; mais à peine avait-il ôté le sachet pour se jeter à l'eau, que le charme cessa, et l'indifférence la plus glaciale succéda à la passion.

Où en serions-nous, je le demande, si Satan possédait sur nous un semblable pouvoir! Il ne s'agirait plus de résister à ses tentations, comme nous y sommes appelés; il s'agirait d'éviter le contact d'un souffle, d'un sachet ou d'un bouquet qui rendent amoureux ou qui font naître l'antipathie, car il y en a aussi de cette seconde espèce. Voilà, certes, une dépendance odieuse! Existe-t-elle (et elle existe, ou il n'y a pas un mot de vrai dans les témoignages accumulés qu'on nous rappelle aujourd'hui)? il en résulte deux conséquences : d'abord, l'homme est livré en esclave au despotisme du démon

et de la matière ; ensuite l'Écriture, qui dit le contraire, doit être rejetée.

L'invention des amulettes qui déterminent nos sentiments n'est pas particulière à la tradition catholique; elle se retrouve partout. Ici, comme toujours, elle n'est que la traduction soi-disant chrétienne d'un paganisme primitif, universel et indestructible. « L'Arabe, dit le général Daumas, concède à certaines vieilles femmes un pouvoir d'influence sur les ménages, sur les amours; il admet les sorts propres à faire aimer, à faire haïr un rival, à faire divorcer la femme que l'on désire. » Revenant plus loin sur ces femmes expérimentées qui remplissent dans le Sahara le rôle qu'avaient au moyen âge les magiciens et les sorciers, il ajoute : « C'est à ces tolbas (savants) et à ces vieilles femmes qu'hommes et femmes vont demander le philtre, composé d'herbes diverses préparées avec des invocations et des pratiques effrayantes et grotesques, qu'on mêle aux aliments de celui ou de celle dont on veut se faire aimer. Ce sont eux qui, sur un papier ou sur un os de mort pris au cimetière, écriront avec le nom de votre ennemi des formules magiques, puis enterreront os et papier qui ira rejoindre votre ennemi « le ventre rempli de vers. » Ils vous enseigneront les formules qu'il faut prononcer, en fermant un couteau, pour trancher la vie à votre ennemi; celles qu'il faut jeter dans le fourneau où cuisent les aliments du ménage où vous voulez porter le trouble. » (*Mœurs et coutumes de l'Algérie*, 168, 265.)

Il ne serait pas difficile, chacun le comprend, de multiplier les exemples et de les emprunter aux Chinois ou aux Indous, aux païens de l'antiquité ou aux

nègres adorateurs de fétiches qui habitent aujourd'hui l'Afrique. Mais le point essentiel pour nous, c'est de constater que tel est bien le rôle certain du diable auquel on nous somme de croire, et que ce rôle n'a pas changé un seul jour au travers des siècles. Tous les sorciers sans exception tiennent un langage analogue à celui d'Aupetit, curé de Payas, qui fut brûlé vif à Limoges en 1598 : « J'ai le don d'embarrer, de faire cesser les hémorrhagies et de me faire aimer des filles. Il m'est arrivé de m'exercer à faire périr les fruits, à faire mourir les hommes, les femmes et les enfants. » Le sorcier Legros, une des victimes de la grande possession du Labour, tenait le même langage au XVIIe siècle. Ses renseignements sur les poudres fournies par le diable sont on ne peut plus positifs. « Avec les poudres, on fait cent mille maux.... Quand on les jette, on dit en basque : « Ceci pour les blés, ceci pour les pommes ; vous viendrez en fleur et non en fruit. »

Ces poudres qu'on faisait au sabbat avec un crapaud, un aspic et un chat écorchés, n'étaient pas seulement bonnes pour tuer ; elles pouvaient servir aussi de contre-poison à ceux qui avaient été maléficiés par l'attouchement des sorciers. Le maléfice que le diable remettait quelques années après, à Lille, à la sœur Marie de Sains était composé d'une façon plus hideuse encore ; aussi avait-il la puissance de livrer au démon en même temps que celle d'exterminer ; les uns périssaient, les autres subissaient les tortures physiques et la flétrissure morale de la possession. Je n'ose pas indiquer, même par allusion, les détestables inclinations que créait et que développait le seul voisinage du maléfice,

Récapitulons. Voilà donc des attouchements maté-

riels qui suffisent à Satan pour détruire, pour stériliser, pour tuer, et aussi pour communiquer ou des passions ardentes ou d'effroyables vices. Par la vertu de ce pouvoir sans égal, il dispose des corps et des âmes, il rend malade et il guérit ; oui, il guérit, car ses guérisons ne sont pas moins constatées que ses maladies, et si les poudres diaboliques infligent des possessions, elles en délivrent aussi ! J'aurais pu compléter l'énumération en y faisant entrer le prodige diabolique le plus universellement admis, celui qu'on retrouve chez les anciens et chez les modernes, chez les chrétiens, chez les juifs, chez les païens et chez les musulmans : le mauvais œil, cette influence funeste exercé par un seul regard et à laquelle personne n'est en état de se soustraire. J'aurais pu mentionner aussi ces magiciens dont la spécialité est de déchaîner les ouragans et que les lois romaines ou féodales désignent sous le nom de *missores tempestatum*, *tempestarii*. Je m'arrête, et je renouvelle ma question fondamentale : Sommes-nous encore sur le terrain évangélique? Le surnaturel du moyen âge se concilie-t-il avec les déclarations de l'Écriture? Non. Selon l'Écriture, un seul envoie la maladie et la guérison, un seul gouverne l'univers et dispose de nous : c'est Dieu. « L'Éternel est celui qui fait mourir et qui fait vivre, qui fait descendre au sépulcre et qui en fait remonter; l'Éternel appauvrit et enrichit, il abaisse et il élève. » (I *Samuel*, II, 6 et 7.) Ainsi s'exprime la Bible. Depuis qu'on a inventé deux dieux, il est naturel que Satan ait participé à la puissance qui n'appartient qu'au Créateur. Le principe du mal s'est posé en face du principe du bien; nous ne sommes plus à l'école des apôtres, nous sommes disciples de Zoroastre!

« *Et nunc intelligite!* s'écrie M. de Mirville. Et maintenant comprenez que, au-dessous de toutes ces rêveries, s'agite un monde occulte, dont l'action bienfaisante ou malfaisante décide, à votre insu, de vos intérêts les plus chers, l'histoire n'étant, suivant un des penseurs les plus distingués de notre époque (Schlegel), que la lutte incessante des nations et des individus contre les puissances invisibles. » (313.)

Et nunc intelligite! dirai-je à mon tour. Ou la Bible est fausse et votre surnaturel est vrai, ou la Bible est vraie et votre surnaturel est faux, en dépit des témoignages qui le confirment. Jésus-Christ a dit : « Il ne tombe pas un passereau en terre sans la volonté de votre père céleste; les cheveux même de votre tête sont comptés » (*Matthieu*, x, 29 et 30); et vous venez, vous et vos témoins, nous parler d'un diable aux mains duquel nous sommes abandonnés, d'un diable qui nous tue et qui nous guérit! Vous venez nous raconter les cures miraculeuses qu'il opérait déjà dans les temples des idoles! Vous nous citez la phrase de Galien, qui reconnaît que les guérisons du temple d'Esculape sont bien autrement nombreuses que celles des médecins! Vous reconnaissez que le diable guérit encore aujourd'hui par les mains des magnétiseurs! Où en sommes-nous donc? Qui faudra-t-il croire : Jésus-Christ, ou votre longue et persévérante tradition?

La contradiction n'est pas accidentelle et partielle, elle est constante et fondamentale; votre surnaturel et vos témoignages, nous l'avons vu, sont parvenus même à s'inscrire en faux contre la parole par laquelle le Sauveur démontrait aux pharisiens que Satan ne saurait chasser Satan (*Matthieu*, xii, 26). Ils nous montrent par-

tout le diable fournissant les moyens de chasser le diable. Vos magiciens possèdent souvent des recettes pour préserver ou délivrer les hommes des mauvais génies !

Mais enfin, dira-t-on, il est certain que Satan et ses anges agissent ici-bas, qu'ils y ont un rôle et une influence énormes; Satan est nommé le prince de ce monde; il est écrit qu'il a l'empire de la mort. Il faut prendre son parti, ou de le nier absolument comme les incrédules, ou de l'admettre réellement comme la tradition catholique, au risque de lui attribuer un pouvoir presque divin. A moins qu'on n'aime mieux supposer qu'il fait le mal par ordre de Dieu, et que Dieu, par conséquent, est l'auteur du mal !

L'objection ne saurait embarrasser que ceux qui n'ont pas ouvert leur Bible. Il ne me sera pas difficile de montrer, d'une part, que Dieu ne cède à personne la moindre parcelle de sa souveraineté absolue, de l'autre, que l'action mauvaise de Satan lui appartient tout entière. S'agit-il de puissance et d'actes de puissances, Satan ne fait rien que par la permission, par la volonté de Dieu. S'agit-il d'influence et de tentations morales, Satan poursuit son œuvre propre dans les conditions où se meuvent nécessairement les êtres doués de libre arbitre. Expliquons-nous.

Que Dieu seul soit souverain, c'est ce que l'Écriture proclame à chaque page. « L'Éternel est roi à jamais ; » « Dites parmi les nations : l'Éternel règne ; » « l'Éternel règne ; que la terre s'égaye et que plusieurs îles s'en réjouissent ! » « L'Éternel règne ; que les peuples tremblent ! » Tel est le cri que font entendre successivement tous les prophètes. Je me suis contenté de citer quelques psaumes (x, 16; xcvi, 10; xcvii, 1;

xcix, 1); chacun pourra compléter mes citations.

On m'oppose les passages où Satan est nommé *prince de ce monde!* Je lis, en effet, dans l'évangile de Jean : « Maintenant est le jugement de ce monde; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors.... Je ne vous parlerai plus guère, car le prince de ce monde vient; mais il n'a rien en moi.... Le prince de ce monde est déjà jugé. » (xii, 31; xiv, 30; xvi, 11.) Mais la signification de ces versets est bien claire. Il est un sens dans lequel Satan ne mérite malheureusement que trop le titre de prince de ce monde; s'il n'a aucune puissance, il a beaucoup d'influence. Quant à la puissance, Dieu règne et a toujours régné seul; quant à l'influence (ceci est une conséquence forcée du libre arbitre et de la chute), Satan règne presque seul encore. Ce ne sera qu'après sa défaite et son expulsion finales, que le règne de Dieu sera en possession de tous les cœurs comme il n'a cessé d'être en possession de tous les événements et de toutes les lois naturelles; l'influence ne sera plus séparée de la puissance, ainsi qu'elle l'est si souvent aujourd'hui, quand la terre actuelle aura fait place à cette « nouvelle terre où la justice habite. » Alors Dieu sera « tout en tous. »

Voici donc comment Satan est prince de ce monde : le monde l'adore, le monde lui obéit (or « nul ne peut servir deux maîtres »), le monde est composé de *ses enfants*. L'Écriture parle des enfants du diable, comme elle parle de ses sujets. « Vous êtes d'un père qui est le diable, disait Jésus aux Juifs, et vous voulez exécuter les désirs de votre père. » « En ceci, ajoutait le disciple bien-aimé du Sauveur, en ceci se manifestent les enfants de Dieu et les enfants du diable : quiconque

ne pratique pas la justice n'est point de Dieu. » (*Jean*, VIII, 44; I *Jean*, III, 10.) Non-seulement le diable a pour enfants et pour sujets tous ceux qui s'adonnent au péché; non-seulement il est leur prince et leur père, mais il leur donne parfois son propre nom. Le Seigneur a désigné ainsi Judas : « Ne vous ai-je pas élus, vous douze? et l'un de vous est un diable! » (*Jean*, VI, 70.)

Satan, qui est « menteur dès le commencement, » cherche bien à insinuer que sa puissance ici-bas a le caractère de la souveraineté; il voudrait nous apprendre à douter de cette parole : La terre appartient à l'Éternel, avec tout ce qu'elle renferme. C'est ainsi que, dans la grande scène de la tentation de Jésus, il lui montra tous les royaumes de la terre et lui dit : « Je te donnerai tout le pouvoir et la gloire de ces royaumes; car elle m'a été livrée, et je la donne à qui je veux. Si tu adores prosterné devant moi, toutes ces choses t'appartiendront. » Or Satan, dont les mensonges ne sont jamais qu'une vérité faussée, peut prétendre effectivement qu'il possède les royaumes de la terre et qu'il les donne à ses adorateurs. Quoiqu'il ne puisse pas disposer d'un fétu sans l'ordre de Dieu, il résulte de la sympathie qui attire vers le mal la masse des hommes inconvertis qu'ils obéissent réellement aux ordres du diable, qu'ils subissent ses tentations, qu'ils recherchent et adoptent souvent comme chefs ceux qui participent à leurs tendances impies. Les vraies chances de parvenir sont là. Tous les méchants ne feront pas leur chemin, tous les chrétiens ne resteront pas en route; cependant, en règle générale, les premiers arriveront plus vite que les seconds; ils n'auront pas à franchir

des barricades de scrupules et d'impopularités. Ainsi comprise, la déclaration de Satan se justifie et se justifiera jusqu'à la fin : La gloire de ces royaumes m'a été livrée, et je la donne à qui je veux.

Ceux qui s'appuient sur les passages où Satan est nommé prince de ce monde, ont-ils réfléchi aux passages qui lui attribuent *l'empire de la mort?* Il est écrit : « Jésus a participé aux mêmes choses, afin que, par le moyen de la mort, il rendît impuissant celui qui a l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable. » (*Hébreux*, II, 14.) Qu'est-ce à dire! renoncerons-nous à croire que l'Éternel seul fait mourir et fait vivre? nullement. Nous nous bornerons à comprendre que le tentateur fait mourir en faisant pécher; nous mourons par lui, car il a contribué à la chute dont le châtiment était : Tu mourras de mort. L'empire de la mort est l'empire du péché; aussi le même vainqueur triomphe-t-il de Satan, du péché et de la mort. On se fait une idée bien rabaissée du fils de Dieu, si l'on se le représente luttant avec Satan sur le terrain de la puissance. Le Créateur terrassant la créature, la créature déchue et depuis longtemps condamnée! Ce serait, en vérité, une grande œuvre! La puissance de Satan ne hasarde jamais une résistance sur un semblable terrain, sans être brisée à l'instant comme verre, et par la main des anges fidèles (*Apocalypse*, XII, 7 et 8). Mais sur le terrain de l'influence, il n'en va plus ainsi. Détruire l'empire moral du péché et du tentateur dans le cœur des hommes corrompus et doués du libre arbitre, les affranchir de l'esclavage du diable sans porter atteinte à leur nature essentielle, c'est un acte qui exige le déploiement complet du pouvoir et de l'amour divins. Le Fils

de Dieu vainqueur de Satan, dans ce sens-là, c'est le sujet de l'admiration de l'univers, c'est le mystère sur lequel les anges eux-mêmes se penchent sans parvenir à voir jusqu'au fond.

Le lecteur peut s'assurer que je ne nie ni ne diminue Satan; je lui restitue son vrai rôle. Tentateur, il possède un pouvoir immense, de la même nature que celui dont un homme corrompu fait usage pour corrompre ses parents, ses voisins, ses contemporains, et pour entraîner peut-être au mal un grand nombre de générations successives. Aucune autre puissance ne lui a été remise. Les anges sont des anges, non des dieux; et je ne pense pas qu'on nous propose une théorie en vertu de laquelle la révolte aurait donné au diable un pouvoir que comme ange fidèle il n'aurait jamais possédé. Laissons à Milton et aux autres poëtes le personnage fantastique d'un premier ange, placé sur les confins de la divinité et transformé en adversaire. La Bible ne nous tient pas un pareil langage, elle nous parle d'anges déchus frappés immédiatement d'une sentence irrévocable (*Jude* 6; II *Pierre*, II, 4); elle nous les montre libres encore d'habiter le ciel, de parcourir les airs, de rôder sur la terre et d'y exciter les hommes au mal. Ils savent que l'abîme les attend, et ils craignent sans cesse d'y être envoyés (*Luc*, VIII, 31; *Matthieu*, VIII, 29); aux derniers jours ils seront chassés du ciel par les anges fidèles; ils descendront sur la terre, en fureur et pour peu de temps; ils recevront alors la faculté d'accomplir des miracles de mensonge, comme ils en ont accompli dans les autres grandes crises religieuses de l'humanité; enfin la sentence recevra son accomplissement. Telle est l'histoire bibli-

quede Satan et de ses anges; je la rappelle de nouveau, parce qu'on ne se lasse pas de la dénaturer. On n'y retrouve pas la moindre trace d'un archange quasi-divin devenu tout à fait divin par sa chute et entré en participation, grâce à elle, de la souveraineté incommunicable du Créateur.

Les anges non déchus ne font point de miracles, ils exécutent les ordres de Dieu, par la puissance de Dieu. Les anges non déchus ne sont doués ni de la toute-présence ni de la toute-science, ils vont d'un lieu à un autre, ils reçoivent des commandements et ils y obéissent. « Il donnera charge de toi à ses anges;.» « Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui cueilleront de son royaume tous les scandales; » « Crois-tu que je ne puisse pas maintenant prier mon père, qui me donnerait plus de douze légions d'anges? » « Le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. » « Ne sont-ils pas tous des Esprits administrateurs envoyés pour servir en faveur de ceux qui doivent hériter du salut? » (*Psaumes*, XCI, 11; *Matthieu*, XIII, 41; XXVI, 53; *Luc*, XVI, 22; *Hébreux*, I, 14.)

Qu'on se rassure : la chute n'a pas eu le pouvoir d'élever les anges révoltés au-dessus de la condition des anges fidèles. Rien n'est mieux établi dans la Bible que l'entière subordination de Satan, dans tout ce qui n'est pas l'action morale et nécessairement libre, la tentation. Il n'accomplit aucun acte surnaturel, grand ou petit, sans la volonté de Dieu. Il ne touche ni à la vie, ni à la santé, ni aux biens de qui que ce soit, sans la volonté de Dieu.

« Déclarez les choses qui doivent arriver ci-après,

est-il écrit dans Esaïe (XLI, 23), déclarez les choses qui doivent arriver ci-après, et nous saurons que vous êtes des dieux. Faites aussi du bien ou du mal. » Oui, personne, si ce n'est Dieu, ne fait du bien ou du mal, n'envoie une épreuve ou une délivrance.

Le livre de Job nous montre cette impuissance et cette dépendance absolue de Satan. Voici son langage : « Est-ce en vain que Job craint Dieu? N'as-tu pas mis un rempart tout autour de lui, et de sa maison, et de tout ce qui lui appartient? Tu as béni l'œuvre de ses mains, et son bétail a fort multiplié sur la terre. Mais étends maintenant ta main, et touche à ce qui lui appartient. » Satan reconnaît que la prospérité de Job est venue de l'Éternel, et que son épreuve ne peut venir que de l'Éternel. Aussi n'accomplit-il qu'une mission divine, lorsque cette parole lui est adressée : « Voilà, tout ce qui lui appartient est en ton pouvoir; seulement ne mets pas ta main sur lui. » Dieu ordonne l'épreuve et en fixe les limites infranchissables. Quand une aggravation de douleur est jugée nécessaire par sa sagesse, afin d'épurer l'âme déjà pieuse de Job et de confondre l'adversaire, Dieu donne un nouvel ordre et pose une nouvelle limite : « Voici, il est en ta main. Seulement ne touche point sa vie. » (I, 9 à 11; II, 6.)

Les malheurs de Job vinrent donc tout entiers de l'Éternel. Satan n'accomplissait que la volonté du souverain. Et il en a toujours été ainsi. Quand Saül était troublé par le malin Esprit, quand il tombait dans ces accès de mélancolie dont la cause était surnaturelle, le malin Esprit était « envoyé par l'Éternel. » (I *Samuel*, XVI, 14 et 15; XVIII, 10; XIX, 9.) Quand la maladie diabolique vint signaler la grande lutte engagée par

Jésus-Christ avec le péché, les démons manifestèrent à plusieurs reprises leur entière dépendance ; s'ils possédaient les démoniaques, c'est que Dieu l'avait permis. Aussi ceux que le Sauveur avait expulsés chez les Gadaréniens implorèrent-ils l'autorisation d'opérer une possession nouvelle, la possession de simples animaux. Il fallait que leur subordination se manifestât sous la forme la plus humiliante (*Marc*, v, 12). Quand l'apôtre Paul fut soumis à une affliction satanique, il y fut soumis par le Seigneur : « Afin, dit-il, que je ne m'élève pas par l'excellence des révélations, il m'a été donné une écharde en la chair, un ange de Satan pour me souffleter, afin que je ne m'élève pas. » (II *Corinthiens*, XII, 7.) L'apôtre déclare que son écharde lui a été « donnée, » et donnée dans un dessein d'amour ; le diable n'a été qu'un instrument. Il n'y a pas jusqu'aux miracles de mensonge réservés aux derniers jours qui ne doivent avoir lieu par la volonté expresse de Dieu. Le faux prophète « égare ceux qui habitent la terre, à cause des signes qu'il lui a été donné de faire devant la bête. » (*Apocalypse*, XIII, 14.) Il lui a été donné; Satan et ses agents ne possèdent aucun pouvoir propre; ils n'accomplissent aucun prodige, n'infligent aucune douleur qui ne soient commandés par l'Éternel.

Essayez d'un système quelconque où les épreuves procèdent d'un autre que Dieu, vous tomberez dans le dualisme ; et derrière tout dualisme se cache le désespoir. Ce sont des malheurs sans consolation, ceux que nous envoie une puissance ennemie et dont la Divinité tutélaire est incapable de nous défendre. D'où vient le frisson qui parcourt les veines, lorsqu'on lit cette

affreuse thèse d'impiété, la scène du pauvre dans *Don Juan?* De ce que l'auteur de l'épreuve n'est pas indiqué, de ce que la nature bienfaisante et divine de l'épreuve ne peut pas être indiquée non plus, par conséquent.

« Je suis un pauvre homme, monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le ciel qu'il vous donne toute sorte de biens. »

« —Eh! prie le ciel qu'il te donne un habit.... Il ne se peut pas que tu ne sois bien à ton aise. »

« —Hélas! monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde. »

« —Tu te moques : un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires. »

Voilà une effroyable logique et bien digne de ce don Juan « qui ne croit qu'en deux et deux font quatre, et en quatre et quatre font huit. » Malheureusement le pauvre ne semble pas être beaucoup plus fort que lui, et s'il refuse noblement de jurer pour gagner un louis, il demeure presque écrasé par la charité hautaine de son interlocuteur : « Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. »

Voilà l'humanité élevée au-dessus de Dieu ; Dieu laisse dans la misère qui le prie, l'homme s'attendrit et jette un secours ! Combien la conclusion aurait été différente, si le pauvre avait ouvert l'Évangile, s'il avait récité à don Juan ces versets dont le livre de Job est le magnifique commentaire : « C'est celui que le Seigneur aime, qu'il corrige.... Il le fait autant qu'il est avantageux, pour que nous ayons part à sa sainteté. Or toute correction semble d'abord être un sujet, non de joie, mais d tristesse; mais ensuite, elle rend un

fruit paisible de justice à ceux qui ont été exercés par son moyen. » (*Hébreux*, XII, 6 à 11.)

J'ai parlé de l'épreuve ; je n'ai pas parlé de la tentation. La distinction est fondamentale, et on oublie trop souvent de la faire. Dieu ne saurait être l'auteur du mal. « Que nul, quand il est tenté, ne dise : C'est de la part de Dieu que je suis tenté ; car Dieu ne peut être tenté par aucun mal, aussi ne tente-t-il personne ; mais chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise. » C'est Jacques qui le déclare expressément (I, 13 et 14). Dieu ne veut la tentation, qu'en tant qu'il veut le libre arbitre des anges et des hommes avec toutes ses conséquences nécessaires. Dans ce sens, il faut que les tentations existent, car les influences réciproques doivent s'exercer et la lutte contre le mal doit être réelle et non fictive. Dans ce sens, il a fallu que le premier Adam fût tenté ; il a fallu (ce sont les propres termes de l'Écriture) que le second fût tenté pareillement ; il faut que Satan soit délié après le règne terrestre du Christ, et qu'il sorte une dernière fois pour égarer les nations qui sont aux quatre coins de la terre (*Hébreux*, II, 17 et 18 ; *Apocalypse*, XX, 7 et 8 ; II *Thessaloniciens*, II, 8 à 12).

Mais autre chose est vouloir les conséquences du libre arbitre et les conditions réelles de notre lutte ici-bas, autre chose vouloir un seul acte mauvais. Le mal appartient sans partage aux créatures, de même que la souveraineté appartient sans partage au Créateur.

Ce n'est pas assez de l'avoir affirmé ; prouvons-le.

J'ai établi premièrement une distinction profonde entre la tentation et l'épreuve. Ce n'est pas que l'épreuve ne puisse devenir aussi une source de tenta-

tions[1]; tout devient tentation pour nos mauvais cœurs : la misère nous pousse au murmure, la prospérité nous pousse à l'orgueil. Il n'en est pas moins certain que l'épreuve en elle-même n'est pas une tentation. La tentation proprement dite, c'est l'excitation au mal. Or celle-ci ne vient jamais de Dieu; elle vient de nos affections corrompues et de l'ennemi qui les tient en éveil. Non-seulement Dieu ne tente personne, mais il est « impossible » que Dieu tente, ainsi que s'exprime l'Écriture.

Et voici ce qu'elle ajoute au sujet des tentations. Jésus apprend à tous ses disciples à prier ainsi : « Ne nous amène pas en tentation; mais délivre-nous du méchant. » Dans la parabole du semeur, il montre ceux « qui n'ont point de racine en eux-mêmes, qui croient pour un temps, et qui, à l'heure de la tentation, se retirent. » Au jardin de Gethsémané, pendant ses souffrances insondables, il s'écrie plusieurs fois : « Priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. » Et l'apôtre Paul répétait quelques années plus tard : « Que celui qui pense être debout, prenne garde qu'il ne tombe ! Aucune tentation ne vous a assaillis, qui ne fût une tentation humaine. Or Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de ce que vous pouvez; mais avec la tentation il fera aussi l'issue, pour que vous la puissiez supporter. » (*Matthieu*, VI, 13; *Luc*, VIII, 13; XXII, 40; I *Corinthiens*, X, 13.)

Ce que Dieu envoie donc, ce n'est pas la tentation; c'est l'issue. Il ne permet pas que la tentation excède

[1] Cela est si vrai, que le même mot grec est employé souvent par le Nouveau Testament pour désigner les tentations et les épreuves.

certaines limites; il protége celui qui prie afin de ne pas entrer en tentation.

Rien ne m'étonne comme la légèreté avec laquelle, oubliant ces vérités capitales, on s'évertue à découvrir que la tentation est une grâce divine! Cela me rappelle les gens qui, dans leur exaltation mystique, chantent des cantiques à la gloire de « l'heureux péché » sans lequel nous n'aurions pas eu de Sauveur! Tâchons d'être moins raffinés. Simples dans nos sentiments et dans notre langage, gardons-nous d'appeler le bien mal et le mal bien. Laissons la *felix culpa* là où elle est; nous ne la découvrirons pas dans la Bible, non plus que dans la bienheureuse tentation.

L'épreuve elle-même n'est pas une bénédiction en soi, de manière que nous puissions la demander à Dieu et le supplier de ne pas nous envoyer la délivrance. L'Écriture nous invite à faire exactement le contraire. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, que l'épreuve ne soit tellement propre à nous perfectionner et à glorifier le Seigneur tant qu'il juge convenable de l'appliquer, que nos prières à son sujet doivent se terminer ainsi: « Mais que ta volonté soit faite, et non pas la nôtre! » Aucun chrétien ne s'avisera de prier de la sorte au sujet de la tentation; il en réclame la cessation absolue, immédiate, inconditionnelle, car il sait qu'elle est mauvaise, immorale de sa nature, et radicalement contraire à la volonté de Dieu.

Notre Père céleste tire sans doute le bien du mal; mais le mal reste mal. La tentation ne revêt pas un caractère respectable, parce qu'elle peut contribuer à l'affermissement des hommes que le secours du Seigneur en a fait triompher. S'il est écrit que « toutes

choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu, » (*Romains*, VIII, 28) il n'en résulte pas que toutes choses soient bonnes.

Quant à l'épreuve, elle ne renferme aucune souillure intrinsèque; son rôle au milieu d'une race déchue est aussi nécessaire que mystérieux. C'est ce feu du fondeur dans lequel on affine l'argent, et dont parle le psaume soixante-sixième (10; voir aussi *Ésaïe*, XLVIII, 10, et I *Pierre*, I, 7). C'est cette lutte de Jacob avec l'Éternel, lutte étrange dans laquelle l'homme est vainqueur, bien que le doigt de Dieu marque à la fin, en blessant sa hanche, que l'homme n'était certes pas le plus fort (*Genèse*, XXXII, 25).

Objecterait-on à tout ceci que Dieu permet, en fait, la tentation aussi bien que l'épreuve; que, par conséquent, il faut reconnaître ou que la tentation n'est point un mal, puisque Dieu la veut, ou que l'épreuve échappe aussi à son empire, puisqu'il se passe sur la terre des choses qu'il ne veut pas?

Ceux qui parlent ainsi oublient que Dieu a voulu le libre arbitre des anges et des hommes. Et certes sa sagesse et sa grandeur n'éclatent nulle part avec tant d'évidence. Il lui était facile assurément de créer des anges automates et des hommes automates, des êtres qui auraient fait le bien comme les abeilles font leur miel. Eh bien, il a mieux aimé des créatures douées de la faculté de choisir; il a fait plus, il les a rendues solidaires, il a établi entre elles la possibilité des contacts et des influences réciproques, il leur a préparé la lutte réelle, il les a appelées à respirer l'air libre; il a préféré les périls de la vie morale à la docilité du mécanisme. Pour sa propre gloire, il n'a pas voulu d'un

monde où on l'aurait adoré forcément. Or, nous le sentons tous, s'il y a quelque chose d'inférieur à la révolte, c'est l'obéissance inconsciente et nécessaire.

Une fois qu'on s'est placé sur ce terrain, on voit les difficultés se résoudre l'une après l'autre. Dieu n'a pas voulu le mal; il a voulu le libre arbitre, qui est un bien. Arrière le système dualiste! arrière aussi le système qui fait Dieu auteur du mal! Souverain unique et absolu, seul maître des lois de la création et des événements grands ou petits, il n'est qu'une chose qui échappe à son empire et qui y échappe par sa volonté, c'est le mouvement des affections. Qui oserait dire qu'il ait voulu, autrement que comme conséquences du libre arbitre décrété par lui, et la chute des anges, et la chute des hommes, et les crimes qui souillent la terre, et les tentations de Satan! La crucifixion même du Sauveur, si elle expie nos transgressions, n'est-elle pas la plus effroyable de toutes; et, en ce sens, est-il permis de dire que Dieu l'ait voulue, qu'il ait voulu la perversité des pharisiens, l'incrédulité du peuple, la lâcheté de Pilate, la trahison de Judas?

Je m'arrête; il est des mystères en présence desquels nous devons nous incliner humblement, il est des voiles que nos mains profanes ne sont pas faites pour soulever. J'ai dû me borner à dire ce qui était nécessaire pour empêcher que le mal fût imputé à Dieu ou que le diable fût appelé à partager sa toute-puissance.

Oui, Dieu ne veut pas les crimes; et cependant le plus grand des crimes est devenu dans ses mains le moyen de notre salut. Oui, Dieu ne veut pas la tentation; et cependant il la rend parfois utile à nos âmes. Oui, Dieu ne veut pas les sectes; et cependant il est

écrit : « Il faut qu'il y ait même des sectes parmi vous, afin que ceux qui sont approuvés soient manifestés. » (I *Corinthiens*, XI, 19.) L'homme s'agite et Dieu le mène, a-t-on dit! On aurait pu ajouter : « L'homme pèche, et Dieu le mène. » Les péchés des hommes et les tentations de Satan ne sont pas amnistiés pour cela.

La tentation a précédé même la chute, puisqu'elle a contribué à la déterminer; mais avant la chute et avant la tentation, il y avait le principe admirable posé par l'Éternel, le libre arbitre humain et angélique. Je dis le libre arbitre, non la liberté. Ceux qui ont réfléchi savent distinguer entre ces deux termes, aussi différents entre eux qu'une faculté est différente d'un sentiment. Passé le moment du choix primitif, où le libre arbitre et la liberté coexistaient pleinement, il est bien certain que le premier seul a survécu : les créatures qui ont choisi Dieu perdent leur liberté par la puissance même de leur amour, et celles qui ont choisi la révolte perdent leur liberté par la domination des affections corrompues. En d'autres termes, leur sentiment est lié; les unes sont « esclaves de la justice, » les autres sont « esclaves du péché, » ainsi s'exprime l'Écriture. Mais les unes et les autres conservent la faculté après avoir perdu l'indépendance du sentiment; les âmes les plus pieuses optent pour le mal dans telle ou telle circonstance, les âmes les plus endurcies optent parfois pour le bien. L'homme qui ne veut pas marcher ne marche pas; et néanmoins il peut marcher, ses jambes sont prêtes, la faculté subsiste, et accidentellement il fera un pas ou deux.

Il demeure certain (et je n'insiste que sur ce point,

car ce n'est pas le lieu de traiter à fond le problème de la liberté et du libre arbitre), il demeure certain qu'une partie des anges ainsi que la totalité des hommes ont également usé de la faculté de choisir, et que le mal dont ils sont devenus les esclaves volontaires a été leur fait, non celui de Dieu. L'homme a usé de son libre arbitre, le jour où il a livré sa liberté à Satan; il use aussi de son libre arbitre, le jour où il passe du service de Satan à celui de Dieu, parce que la grâce a brisé ses chaînes et l'a rendu capable de dire oui sans lui ôter la faculté de dire non. Son libre arbitre, caractère indélébile de la créature morale, ne l'abandonne jamais. Il peut devenir esclave; il ne saurait devenir machine.

Or maintenant que nous savons que le mal ne peut être imputé à Dieu, gardons-nous (ce serait commode!) de le porter tout entier au compte de Satan. Nous sommes les premiers coupables; la base de la tentation est en nous. Jacques nous en a déjà averti: « Chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise. » Quelle est la conscience qui se refuse à le confesser? Quel est l'homme qui oserait arguer de Satan comme d'une sorte d'excuse vis-à-vis de Dieu? Du Satan de la tradition, à la bonne heure! Il contraint matériellement, il jette des sorts, il possède par la vertu des maléfices. Mais le vrai Satan ne sera pour personne une circonstance atténuante. Son action immense, redoutable et dont je ne veux en rien diminuer la funeste grandeur, son action s'adresse à des êtres doués de libre arbitre et que la grâce divine incessamment mise à leur service rend capables d'en user pour vaincre l'ennemi.

Le dualisme, qui caractérise si tristement les croyances du moyen âge, se manifeste encore sur d'autres points. Le diable de la tradition n'est pas seulement un rival avoué de Dieu, disposant de nos vies et de nos destinées, modifiant ou suspendant les lois naturelles, dispensant aussi bien les épreuves que les tentations; il usurpe l'un après l'autre tous les attributs de la Divinité.

C'est ainsi qu'il connaît et prédit l'avenir!

Or Dieu s'est réservé l'avenir de la manière la plus formelle. Si la Bible admet la possibilité de quelques miracles sataniques voulus par l'Éternel, elle déclare que les prophéties sataniques sont absolument impossibles. « Que si tu dis en ton cœur : Comment connaîtrons-nous la parole que l'Éternel n'aura point dite? Quand ce prophète-là aura parlé au nom de l'Éternel et que la chose qu'il aura prédite ne sera point ni n'arrivera point, cette parole sera celle que l'Éternel ne lui a point dite. » (*Deutéronome*, XVIII, 21 et 22.) Il n'y a donc que les vrais prophètes, ceux de l'Éternel, qui prophétisent l'avenir. « Faites-nous entendre ce qui est prêt à arriver; déclarez les choses qui doivent arriver ci-après, et nous saurons que vous êtes des dieux. » « Déclarez et faites approcher, et même que l'on consulte ensemble : Qui est-ce qui a fait entendre une telle chose dès longtemps auparavant? Qui l'a déclarée dès lors? n'est-ce pas moi, l'Éternel? Or il n'y a point d'autre Dieu que moi. » (*Ésaïe*, XL, 22 et 23; XLV, 21.)

Il va bien sans dire que les magiciens et les faux prophètes n'ont jamais renoncé à la prétention que l'Écriture condamne ainsi. Pas un devin, pas un oracle, pas

un sorcier, pas une tireuse de cartes, pas un Esprit des tables qui ne lise dans l'avenir. Il n'y a qu'une difficulté; c'est de lire juste, et les prédictions de ce genre sont partout qualifiées de mensonges par les auteurs sacrés. « Les téraphims ont dit fausseté et les devins ont vu le mensonge, » s'écrie Zacharie (x, 2,) et Jérémie décrit en termes saisissants sa propre lutte avec un des hommes qui de son temps annonçaient les choses à venir : « Hananja, fils de Hazur, prophète, qui était de Gabaon, me parla dans la maison de l'Éternel en présence des sacrificateurs et de tout le peuple, disant : Ainsi a dit l'Éternel des armées, le dieu d'Israël : J'ai rompu le joug du roi de Babylone; dans deux ans accomplis je ferai rapporter ici tous les vaisseaux de la maison de l'Éternel, que Nébucadnetzar, roi de Babylone, a emportés de ce lieu.... Alors Jérémie le prophète lui dit : Ainsi soit-il! Qu'ainsi fasse l'Éternel!.... Toutefois, écoute maintenant cette parole que je prononce, toi et le peuple l'entendant.... Le prophète qui aura prophétisé la paix, quand la parole de ce prophète sera accomplie, ce prophète sera reconnu pour avoir été véritablement envoyé par l'Éternel. Alors Hananja le prophète prit le joug de dessus le cou de Jérémie et le rompit, disant : Ainsi a dit l'Éternel, entre ici et deux ans je romprai ainsi le joug de Nébucadnetzar.... Mais la parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie.... Va, et parle à Hananja en disant : Tu as rompu les jougs qui étaient de bois, mais au lieu de ceux-là fais-en qui soient de fer.... Puis Jérémie le prophète dit à Hananja le prophète : Écoute maintenant, ô Hananja! l'Éternel ne t'a point envoyé, mais tu as fait que ce peuple s'est confié au mensonge.... Et

Hananja le prophète mourut cette année-là. » (*Jérémie*, XXVIII.)

Le chapitre suivant nous parle du châtiment qui tomba aussi sur un autre homme qui se mêlait de prophétiser, quoique l'Éternel ne l'eût pas envoyé. Les envoyés de l'Éternel ont le monopole absolu de la prophétie, parce que Dieu seul connaît les choses futures.

Les rois idolâtres, tels qu'Achab, ne manquaient jamais de s'entourer de soi-disant prophètes, et ceux-ci n'hésitaient pas à prédire ce qui leur semblait probable, et surtout ce qui devait être agréable au souverain. Mais la Bible entière ne mentionne pas un seul exemple de prédiction diabolique confirmée par l'événement. En vain Hananja brise des jougs de bois; en vain Tsidkija, fils de Kénahana, se fait des cornes de fer, en s'écriant: « De ces cornes-ci Achab heurtera les Syriens jusqu'à les détruire, » ces prétendus voyants ne voient quoi que ce soit. Au lieu de la victoire prédite, Achab va rencontrer la mort, « et on lava son chariot au vivier de Samarie, et les chiens léchèrent son sang, selon la parole que l'Éternel avait prononcée. » (I *Rois*, XXII.)

Il n'y a point eu et il n'y aura point de prédiction ici-bas en dehors des paroles inspirées des prophètes. Si la servante de Philippes procurait beaucoup de profit à ses maîtres « en devinant, » il n'en résulte pas que ses prédictions fussent plus vraies que ne l'avaient été celles des devins et des faux prophètes de l'ancienne alliance. Ses oracles, comme les leurs, étaient certainement des oracles de mensonge.

Il ne faut d'ailleurs que réfléchir un instant pour comprendre à quel point est impie la curiosité qui veut

pénétrer les secrets que Dieu dérobe à nos yeux. Serons-nous plus forts que lui? Connaîtrons-nous l'avenir malgré lui? ou bien supposerons-nous que les anges savent les choses futures; que Satan savait sa chute avant d'être tombé, qu'il se savait révolté, condamné, précipité dans l'abîme? En vérité, la théologie qui fait de Satan un dieu aboutit à de singulières conséquences!

L'Écriture déclare que les prédictions réalisées seront un signe auquel on reconnaîtra les prophètes de l'Éternel. L'école du moyen âge nous déclare, au contraire, que les prédictions réalisées abondent dans les annales de la magie. M. de Mirville ne raconte même pas une de ses histoires de sorcellerie, de possession, de somnambulisme ou d'Esprits, sans faire remarquer que l'avenir a été prophétisé de la manière la plus exacte. Cette exactitude parfaite est son argument favori. Moins prudent que certaines tables de ma connaissance, qui ont grand soin d'établir leur faillibilité, il semble marcher dans la certitude d'une croyance inébranlable à laquelle les événements ne sauraient infliger aucun démenti.

Et entendons-nous bien: il ne s'agit ni des divinations auxquelles suffit la perspicacité, ni de celles qu'amènent les coïncidences fortuites, ni de celles qu'opère la science. Quand le bureau des Longitudes annonce les éclipses ou le retour des comètes, il ne prophétise en aucune façon; quand un politique expérimenté annonce la guerre, quand un agriculteur prévoit une mauvaise récolte, il n'y a pas trace de prédiction dans tout cela; il y a des conclusions tirées de faits connus, en vertu des lois connues du monde physique et moral.

Autre est la prétention de la sorcellerie. Selon elle, les démons savent l'avenir et le révèlent aux hommes dans la dépendance desquels ils sont placés. C'est ainsi qu'aujourd'hui, à entendre M. de Mirville, certains somnambules clairvoyants sont les organes d'une prophétie diabolique presque infaillible; c'est ainsi que les Esprits des tables et des médiums ne manquent jamais de voir à l'avance les choses qui doivent arriver!

On ne saurait contredire plus résolûment la doctrine constante des Écritures. Le dualisme y est condamné. Il tâche de s'étourdir sur ce malheur, et il énumère avec complaisance les preuves qui démontrent que les prédictions des sorciers, des magnétisés ou des médiums ont été sans cesse confirmées par l'événement. Il est certain qu'on ferait un gros volume des prophéties de magiciens dont la réalisation est authentiquement attestée. Mais nous savons à quoi nous en tenir quant à la valeur du témoignage, et ces milliers de divinations merveilleuses que rapportent les annales du passé ne valent pas la plus petite divination actuelle dont nous pourrions nous-mêmes vérifier l'accomplissement, comme nous pouvons constater chaque jour celui de la grande prophétie biblique concernant la durée et la dispersion du peuple juif.

Au lieu de nous présenter des prédictions déjà accomplies, ne pourrait-on nous en faire quelques-unes pour l'année prochaine ou pour le mois prochain? Voyons, que vos innombrables Esprits se mettent à l'œuvre. Déjà ils nous auraient rendu grand service s'ils avaient daigné annoncer en 1852 la mauvaise récolte de 1853; nous nous serions arrangés en conséquence. Qu'ils réparent ce fâcheux oubli; qu'ils écri-

vent et publient en 1854 l'histoire de 1855. Qu'ils nous disent par le menu, mois par mois, et jour par jour, les événements heureux et funestes, ou même simplement les degrés du baromètre, du thermomètre et de l'hygromètre à Paris. Je ne leur demande pas de *faire* le temps (ils le pourraient!); je suis content, pourvu qu'ils le prophétisent.

L'occasion est belle de défendre le témoignage contre nos blasphèmes, et de prouver que les prodiges historiques ont eu plus de réalité que notre scepticisme ne leur en reconnaît. Rassemblez vos Esprits les plus capables, vos magnétiseurs les plus infernaux, et n'oubliez pas vos *bergers* (celui de Cideville vous sera sans doute fort utile); écrivez les éphémérides que je sollicite; daignez quitter le passé pour l'avenir, et le huis clos pour la publicité. Ceci ne vous sera qu'un jeu. Les prédictions consignées dans vos ouvrages sont bien autrement étonnantes et détaillées. Ceux qui voient d'avance tous les accidents grands ou petits dont ma famille sera le théâtre, peuvent bien voir d'avance la chaleur, la pluie, l'orage et les révolutions.

Mais, non, on aimera mieux s'abstenir des prédictions qui ont une date certaine et dont le public serait juge. On continuera à nous faire confidence (après coup) des surprenantes prophéties qui ont eu cours avant tel ou tel événement. Eh! messieurs, pourquoi tant attendre? Prédisez *avant*. Nous avons la faiblesse de tenir à ce que vos prophéties précèdent de quelques bons mois les faits auxquels elles se rapportent. Nous pouvons ainsi comparer l'annonce et la réalisation, faire la part des prévisions naturelles, celle des coïncidences fortuites, et voir s'il reste quelque chose pour la divination.

Ce qui nous rend soupçonneux, faut-il l'avouer? c'est que vos magiciens ne font pas fortune. Nous n'apercevons pas qu'ils spéculent à la Bourse avec un bonheur particulier. Or ils devraient jouer à coup sûr. C'est bien le moins qu'ils sachent le cours de la rente *fin de mois*. De pauvres somnambules mettront leur clairvoyance à mon service en échange de quelques écus, et ils négligeront d'en faire usage eux-mêmes pour gagner un million! Serait-ce scrupule consciencieux? crainte d'abuser de leur supériorité? Un tel sentiment m'étonnerait chez les agents du diable, et à plus forte raison chez le diable lui-même.

Ceci, prenez-y garde, réduit à fort peu de chose vos anedoctes les mieux attestées, vos prédictions du moyen âge et vos prédictions contemporaines, celles des nécromanciens et celles des tables parlantes, et celles que de graves historiens ont pris la peine de nous transmettre. Je ferais plus de cas d'un petit journal publié aujourd'hui et renfermant tous les événements qui auront lieu l'année prochaine entre le 1er janvier et le 31 décembre, ou même ceux d'un seul mois, ou même ceux d'un seul jour, que du récit des prédictions illustres, accompagnement obligé des grandes catastrophes et des grands personnages.

Pasquier me raconte que Catherine de Médicis, désireuse de savoir si tous ses enfants seraient rois, consulta un magicien qui les lui montra l'un après l'autre faisant autour d'un cercle autant de tours que leurs règnes devaient durer d'années. Des chroniqueurs contemporains me racontent qu'une nécromancienne a prédit la fortune de Napoléon. La même femme a annoncé que Bernadotte serait roi. Je le veux bien;

mais encore un coup, je voudrais qu'on nous prophétisât l'avenir et que les prédictions ne nous fussent pas toujours communiquées après leur accomplissement prétendu.

En résumé, Dieu seul connaît l'avenir, de même que Dieu seul ressuscite les morts. Les partisans de la sorcellerie ne citeront jamais ni une résurrection ni une prophétie diaboliques qui soient véritablement incontestables.

Et combien Dieu a été bon envers nous, lorsqu'il nous a interdit l'accès de l'avenir! Figurez-vous ce que serait notre vie, si, par un moyen quelconque, nous parvenions à savoir ce que le lendemain nous réserve, au lieu de nous abandonner aux mains de notre Père céleste, de manger notre pain quotidien, et de nous rappeler la grande parole évangélique : « A chaque jour suffit sa peine! » (*Matthieu*, VI, 34.)

Le caractère dualiste des croyances que je combats ne se réaliserait pas complétement, si, après avoir attribué à Satan le pouvoir de gouverner nos destinées, de protéger ou de briser nos vies, de suspendre l'application des lois naturelles et de lire dans l'avenir, on ne lui attribuait aussi le pouvoir de disposer de nos âmes par delà le tombeau.

Ici encore, la théorie traditionnelle sur le diable s'inscrit en faux contre l'enseignement des Écritures. Elle nous montre les morts évoqués au nom du démon, forcés d'obéir à ses ordres et de revenir sur la terre. C'est par milliers que les morts, à l'heure qu'il est, sont sommés de comparaître en Amérique, et non-seulement

inspirer quelque défiance, ce semble. Quoi! les morts seraient à la discrétion d'un tour de baguette, et l'Écriture entière ne nous rapporterait qu'un seul cas d'apparition! c'est une raison pour examiner ce cas avec une attention particulière. Voici le texte du récit:

« Saül consulta l'Éternel; mais l'Éternel ne lui répondit rien, ni par les songes, ni par l'urim, ni par les prophètes. Et Saül dit à ses serviteurs: Cherchez-moi une maîtresse de revenants, et j'irai vers elle, et je m'enquerrai par son moyen. Ses serviteurs lui dirent: Voilà, il y a une maîtresse de revenants à Hendor. Alors Saül se déguisa et prit d'autres habits et s'en alla, lui et deux hommes avec lui; et ils arrivèrent de nuit chez cette femme. Et Saül lui dit: Je te prie, devine-moi par les revenants et fais monter vers moi celui que je te dirai. Mais la femme lui répondit: Voici, tu sais ce que Saül a fait, et comment il a exterminé du pays les maîtres de revenants et les devins; pourquoi donc dresses-tu un piége à mon âme pour me faire mourir? Et Saül jura par l'Éternel, et lui dit: L'Éternel est vivant; il ne t'arrivera aucun mal pour ceci. Alors la femme dit: Qui veux-tu que je te fasse monter? et il répondit: Fais-moi monter Samuel. Et la femme, voyant Samuel, s'écria à haute voix, en disant à Saül: Pourquoi m'as-tu déçue? car tu es Saül. » (I *Samuel*, XXVIII, 6 et suiv.)

Pourquoi m'as-tu déçue? tu es Saül! L'exclamation est étrange. Cette femme ne s'attendait donc pas à voir rien paraître; elle se préparait sans doute à faire son petit manége ordinaire de ventriloquie. Mais, avant même qu'elle ait procédé à l'incantation, elle voit comme un dieu montant de la terre; voici le vieillard

Samuel couvert de son manteau ! Dans la terreur que lui cause un événement aussi imprévu, elle n'a pas un moment d'hésitation : son hôte, le roi, doit être Saül ; un tel miracle ne se ferait pas, si ce n'était pour lui ; peut-être d'ailleurs (et la parole de la femme semble exiger cette hypothèse), peut-être sait-on en Israël que Samuel doit revenir sur la terre pour adresser à Saül un avertissement suprême. Quoi qu'il en soit, il est certain que la maîtresse de revenants n'agit pas comme une femme habituée à « faire monter » réellement les morts ; son succès l'épouvante. Puisqu'il y a apparition, il y a autre chose ici que ses misérables simagrées ; il y a le doigt de l'Éternel.

Quelle grande scène, en effet, et comme elle est bien en harmonie avec la sagesse de notre Dieu ! Un roi, le premier roi d'Israël, s'égare jusqu'à consulter les devins ; il sera puni par son péché même. Dieu rendra un moment Samuel à la terre, pour lui faire tenir ce terrible discours : « Pourquoi me consultes-tu, puisque l'Éternel s'est retiré de toi, et qu'il est devenu ton ennemi ? Or l'Éternel a fait selon qu'il en avait parlé par moi ; car l'Éternel a déchiré le royaume entre tes mains, et l'a donné à ton serviteur, à David.... Et même l'Éternel livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins, et vous serez demain avec moi, toi et tes fils. »

Remarquez que Samuel ne s'occupe pas un instant de la devineresse et de ses prétendus enchantements. Ce qui l'a fait monter, c'est la seule volonté de Dieu, motivée par le désir qu'a exprimé Saül ; c'est cette volonté souveraine qui plus tard fera monter aussi Moïse et Élie, accourant sur la sainte montagne pour

s'entretenir avec Jésus transfiguré. Saül seul, et non la devineresse, a « troublé » Samuel dans son repos.

On a introduit dans ce récit une foule de choses qui n'y sont pas; c'était le sûr moyen de les y trouver ensuite. On a supposé des incantations qui paraissent n'avoir pas même été commencées; on a supposé une femme habituée à l'apparition des morts, au lieu d'une femme qu'épouvante la première apparition dont elle ait été témoin; on a supposé je ne sais quelle communication reçue par elle, je ne sais quel avis donné par Samuel qui lui apprend que son hôte n'est autre que Saül. Mais ce n'est pas encore assez : on a supposé que c'était l'ombre de Samuel et non Samuel en personne qui avait paru cette nuit-là ! Partout on parle de l'*ombre* de Samuel. C'est une expression reçue, sur laquelle on a bâti toute la théorie des revenants et des fantômes.

Or le texte est positif. Il ne fait pas la moindre allusion à l'ombre du prophète. Les ombres ne figurent ni dans ce passage ni dans aucun autre passage de la Bible; le prophète lui-même est venu. Il est important de le remarquer, parce que les amateurs de revenants ont grand soin en général de les transformer en simples fantômes. Ils reculent devant la pensée révoltante d'un trouble réel causé aux âmes des morts, et ils croient tout concilier en déclarant que leurs apparitions ne sont que des apparitions d'ombres..., comme celle de Samuel.

Jésus-Christ, à entendre ces personnes-là, aurait confirmé lui-même la croyance aux fantômes, en rassurant les apôtres, après sa résurrection, par cette parole : « Touchez-moi et voyez; car un Esprit n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'ai. » Les

apôtres, à leur tour, auraient donné à la même doctrine ou à une doctrine analogue une nouvelle sanction, lorsque, refusant d'admettre le récit de la servante Rhode qui affirmait que Pierre avait été délivré de la prison, ils répondaient : « C'est son ange. » (*Luc*, XXIV, 37 à 43; *Actes*, XII, 15.)

L'explication est bien simple. Dans le second cas, les apôtres s'expriment comme de pauvres Galiléens encore remplis de préjugés sur beaucoup de questions, et dont l'ignorance, dès qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, fait ressortir leur infaillibilité dès qu'ils écrivent des livres ou des lettres que Dieu destine au canon[1]. Dans le premier cas, notre Sauveur est loin d'adopter la croyance aux fantômes. Voyant que ses disciples, fidèles en cela aux idées qui régnaient chez le peuple juif, s'obstinent à le prendre pour un Esprit, il leur fait remarquer qu'un Esprit n'a ni chair ni os. Comment aurait-il dû s'y prendre avec eux? Fallait-il placer là une dissertation sur la non-existence des Esprits? Non, il fallait aller au plus pressé, et prouver que leur opinion, fausse ou vraie, était en tous cas inapplicable.

[1] L'erreur des apôtres ne consiste pas ici à parler de l'ange de Pierre, pas plus qu'elle ne consiste, dans l'autre cas, à supposer l'existence d'Esprits. Il est écrit en effet : « Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que, dans les cieux, leurs anges regardent continuellement la face de mon Père qui est aux cieux ; » les petits (c'est-à-dire les disciples, et non les enfants) ont donc des anges qui s'emploient pour leur bien. Ces mêmes anges sont appelés des Esprits, « des esprits administrateurs. » (*Matthieu*, XVIII, 10, et *Hébreux*, I, 14.) L'erreur des apôtres consiste à supposer des anges-fantômes et des Esprits-fantômes qui représenteraient les personnes absentes ou mortes.

C'est ainsi qu'agit Jésus, et c'est ainsi que chacun de nous agit tous les jours. Si quelqu'un, vous rencontrant le soir au coin d'un cimetière, s'imaginait voir un revenant, vous ne lui démontreriez pas par *a* plus *b* que les morts ne reviennent pas; vous lui diriez : Prenez ma main; regardez mon visage; écoutez ma voix, et voyez si je suis un fantôme. Ce langage est naturel, légitime, et ne renferme pas la plus petite trace d'accommodation à l'erreur.

Les morts ne reviennent pas, ai-je dit. J'aurais pu me borner à faire appel au bon sens et à la conscience de mes lecteurs. Mais j'ai mieux aimé leur présenter la preuve par excellence : les déclarations de l'Écriture. Il n'aura d'ailleurs échappé à personne que le but des apparitions qui remplissent les livres est le plus souvent d'une puérilité sacrilége. Viennent-ils avertir les âmes, les diriger, les ramener vers Dieu, remplir en un mot la mission que le mauvais riche aurait voulu confier à Lazare? En aucune façon. Ils viennent se faire voir, ou répondre aux questions d'une curiosité impie!

Faute d'un message sérieux à apporter, seront-ils peut-être poussés par l'affection qui les unit aux personnes visitées par eux? D'où vient donc alors que les êtres le plus tendrement aimés ne reparaissent presque jamais, et que les relations indifférentes amènent d'ordinaire les rendez-vous de ce genre? Certes, l'objection morale est bien forte ici, et je comprends Augustin mettant toutes les apparitions en doute, par cela seul que sa mère n'était pas revenue auprès de lui.

Les apparitions, au reste, sont un emprunt fait à l'antiquité païenne, et l'on sait que ce n'est pas le seul. Consultez Jamblique; il vous dira comment on s'y

prend pour évoquer les trépassés, de quelles herbes, de quels parfums, de quelles formules on fait usage. Bien avant Jamblique, Homère nous montre le devin Tirésias préparant une fosse pleine de sang afin d'appeler les mânes. Dans Eschyle l'âme de Darius est évoquée et vient déclarer à la reine Atossa tous les malheurs qui la menacent. Virgile décrit à son tour ces lugubres cérémonies, et Horace y fait allusion dans ses Satires. Les nécromanciens dont parle Lucain ont déjà toute l'habileté de ceux du moyen âge; pour faire apparaître un mort, ils emploient magiquement un de ses os. Nous sommes donc ici en plein paganisme. A lui seul appartient l'honneur d'avoir inventé tant d'âmes errantes et lamentables, tant de mânes en disponibilité, tant de pratiques diaboliques.

Je comprends qu'à l'aspect de cette invasion générale et croissante du paganisme, Salvien se soit écrié tristement : « Le démon est partout, *ubique dæmon.* » Tout le dualisme vient en effet se résumer dans une véritable religion du diable, dans une doctrine où la peur ignoble du diable va jouer un rôle prépondérant. C'est un des signes qui distinguent le plus profondément le christianisme traditionnel du christianisme biblique.

Il est une peur du diable que tout chrétien doit éprouver; j'entends la peur de céder à ses tentations et d'être séparé par lui de l'amour de Christ. Mais il est une peur dégoûtante, honteuse, dégradante, anti-évangélique, et qui a régné presque seule pendant le moyen âge. Cette peur du diable ne jette pas dans les bras du Sauveur; elle fait chercher un bon directeur;

elle fait multiplier les pratiques; elle dicte les legs pieux destinés à préserver l'âme des tourments de l'enfer. La conception religieuse à laquelle elle se rattache repose tout entière sur l'efficacité intrinsèque des actes matériels. Comme Satan s'assure les âmes par une signature apposée au fatal parchemin, quiconque n'a pas signé se sent tranquille, pourvu qu'il soit d'ailleurs en règle sous le rapport des sacrements. Il est impossible de renverser plus complétement la bonne nouvelle du salut par la foi, et de contredire plus ouvertement la grande parole du Sauveur : « Il faut que vous naissiez de nouveau. »

Dans quel sens avaient-ils peur du diable, tous ces donateurs qui enrichissaient les églises et les couvents, ces croisés, ces pénitents, ce peuple habitué à combattre les prodiges de la sorcellerie par ceux de l'exorcisme? Dans quel sens avaient-ils peur du diable, ces pauvres incrédules du XVIIIe siècle, qui ne retrouvaient à leur lit de mort que le souvenir d'un démon armé de fourches et chargé de les punir? Commencez par la duchesse de Berri, fille du régent, et finissez par Voltaire; vous frémirez en découvrant à quels traits fondamentaux, à quelles notions vulgaires et ineffaçables le christianisme s'était réduit pour tous les esprits!

Ce n'était pas impunément qu'on avait passé tant de centaines d'années à transformer les grands hommes en magiciens et les sorciers en suprêmes directeurs des affaires de ce monde. Après avoir partagé la souveraineté entre Dieu et Satan, on avait fini par ne plus voir que le règne de Satan. Satan était devenu la divinité redoutée, mais réelle. L'adoration craintive des dieux méchants est plus naturelle à l'homme qu'on ne le

pense, et les yézidis ont toujours abondé ici-bas. Apaiser Satan, éviter le courroux de Satan, se soustraire aux coups et aux maléfices de Satan, telle était la préoccupation universelle. Les imaginations n'étaient remplies que de l'énumération et de la description de la hiérarchie diabolique. Les uns lui attribuaient un empereur, Beelzebuth; sept rois, Baal, Pursan, Byleth, Paymon, Bélial, Asmodée, Zapan; vingt-trois ducs; dix comtes; onze présidents; plusieurs centaines de chevaliers; six mille six cent soixante-six légions, formées chacune de six mille six cent soixante-six diables; soit, en tout, quarante-quatre millions quatre cent trente-cinq mille six cent soixante diables. Les autres comptaient différemment, en prenant toujours le nombre six pour multiplicateur cabalistique : ainsi ils reconnaissaient parmi les Esprits des ténèbres soixante-douze princes (6 × 12), et sept millions quatre cent cinq mille neuf cent vingt-six démons (1,234,321 × 6). M. Louandre, auquel j'emprunte ce détail, fait remarquer que ce dernier chiffre offre, tant à gauche qu'à droite, les quatre nombres qui constituent la tétrade de Pythagore et de Platon.

Éperdues en présence d'une telle multitude d'ennemis, les intelligences avaient fini par perdre de vue et l'amour de Dieu et la véritable nature de Satan. Le moyen âge, avec son paganisme soi-disant chrétien, avec son matérialisme soi-disant religieux, avec son salut par les cérémonies, ne connaissait plus, on peut le dire, ni le diable ni le Sauveur. Le diable alors apparaissait à tous, non comme tentateur, mais comme agent de la justice divine. Un diable dont la puissance miraculeuse s'exerce incessamment ici-bas, qui em-

porte les damnés en enfer et qui les y tourmente éternellement, voilà l'image qui troublait la vie des hommes, qui remplissait d'angoisse leurs derniers moments. Le diable qui châtie avait remplacé le diable qui entraîne au mal ; on craignait d'être puni, au lieu de craindre le péché. La crainte du péché elle-même n'avait jamais ce caractère d'appréhension filiale que lui assigne l'Évangile; c'était l'opposé de la douleur qu'éprouve un racheté qui sait que par la foi il appartient à Christ, et qui ne se pardonne rien à lui-même, précisément parce que Dieu a tout pardonné.

Dans la réaction païenne contre le christianisme, on était retourné jusqu'à l'enfer de Pluton, de Caron et de Cerbère. L'enfer de Dante, qui est bien l'enfer populaire, c'est ce lieu où la puissance des démons s'exerce pour tourmenter, comme elle s'exerce pour posséder sur la terre; où, armés de fourches, ils s'acharnent sur les damnés.

Possession d'abord, châtiment ensuite, tels sont les deux côtés du rôle de Satan; la tentation a pour ainsi dire disparu. Elle a disparu avec la souveraineté réelle de Dieu et avec le culte en esprit et en vérité. Le dualisme matérialiste qui a si longtemps régné et qui règne encore en beaucoup de lieux, ne pouvait avoir d'expression plus vraie que ce sentiment particulièrement ignoble auquel je tiens à laisser son nom consacré : la peur du diable.

Le dualisme des croyances traditionnelles se manifeste encore à un autre signe. Dans le conflit des miracles divins et de prodiges diaboliques, on ne sait

souvent de quelle manière les distinguer. Les deux surnaturels se confondent incessamment.

On nous dira bien que les faits extraordinaires sont de Dieu quand ils s'opèrent au nom de l'Église, et qu'ils sont du diable quand ils s'opèrent par la main des hérétiques. Le croisé qui traverse les flammes en tenant la vraie lance fait un miracle; le protestant cévénol qui traverse les flammes en chantant un psaume accomplit une œuvre de Satan.

C'est commode, et presque trop commode. « Montrons, écrivait en 1833 l'auteur anonyme de *la Religion constatée universellement*, montrons que l'on peut aussi s'assurer de laquelle des deux classes d'Esprits surhumains émane un événement de ce genre. L'une étant composée des génies de la vérité et de la vertu, l'autre des génies de l'imposture et du vice, il faut considérer en tout phénomène surnaturel l'aspect moral du fait. On doit examiner les doctrines et les mœurs de la personne dont les invocations l'ont obtenu, le but pour lequel il a été opéré, les effets qu'il a produits, en un mot toutes les circonstances significatives en morale. » (19 et 20.) Le marquis de Mirville, qui a reproduit les doctrines et souvent l'argumentation de l'ouvrage que je viens de citer, adopte la même règle. Parle-t-il des actes surnaturels attribués aux camisards, il s'exprime ainsi : « Misson avait vu des *prodiges*, et il en avait fait des *miracles*. » Parle-t-il des actes surnaturels attribués aux jansénistes, il leur refuse pareillement le caractère miraculeux. Aborde-t-il l'histoire de Jeanne d'Arc, il éprouve un extrême embarras; d'un côté l'arbre des fées n'a pas bonne façon, et le clergé a approuvé, en général, une condamnation dont on a

voulu faire porter la responsabilité entière sur l'évêque de Beauvais; d'autre part, il n'est guère possible de transformer en sorcière la libératrice du sol français. Que faire? M. de Mirville rappelle que les diables de Loudun ont été forcés de travailler à la conversion des pécheurs. Pourquoi les diables de Jeanne d'Arc n'auraient-ils pas été employés malgré eux à une œuvre non moins excellente? « Nous ne consentirons jamais à ranger parmi nos ennemis des *voix* si bienfaisantes et si fidèles, et si *l'arbre des fées* était pour quelque chose, non pas dans les inspirations de Jeanne d'Arc, mais dans la transmission de ces influences, au lieu de donner à cet arbre fortuné le feuillage et la couleur des arbres de Dodone, nous nous le représenterions plutôt sous la forme auguste et sacrée des vieux chênes de Mambré. Telle serait donc notre conclusion à l'égard de Jeanne d'Arc : *Dieu d'abord, et avant tout sa miséricorde sur la France;* puis les instruments ordinaires de ses inspirations, les Esprits ou les saints, et enfin ces Esprits servis à leur tour peut-être par nous ne savons quelles influences endémiques, élémentaires et locales.... »

On ne saurait s'en mieux tirer. *Les influences endémiques, élémentaires et locales* seront ce qu'elles pourront être, diaboliques au besoin, comme le pensent les prélats et les hommes pieux qui condamnent l'héroïne. Qu'importe, si ces diables ont été enrôlés comme ceux de Loudun, et s'il n'est pas prouvé d'ailleurs que Jeanne « ait pris son fait sous l'arbre des fées! »

Les influences endémiques ont au reste beaucoup de manifestations diverses, et il est assez malaisé de décider toujours si elles sont sataniques ou divines. M. de Mirville attribuera cependant au diable celles qui agis-

sent chez la plupart des magnétiseurs, chez tous les tourneurs de tables et tous les médiums. A plus forte raison rangera-t-il dans la même classe les extases des Suédois protestants. Quant aux merveilles sans nombre du paganisme ancien et moderne, cela va de soi (133, 141, 183, 205, 214 à 218, 239, 240, 245).

La difficulté commence lorsqu'on rencontre des cas où l'orthodoxie des faiseurs de prodiges ne permet guère de leur appliquer le jugement sommaire auquel ont droit les hérétiques. La baguette divinatoire, qui est diabolique sans conteste aux mains d'Aymar et consorts, deviendra-t-elle divine aux mains des nombreux curés qui l'ont fait tourner pieusement? Les œuvres les plus extraordinaires (et à mon sens les plus apocryphes) du magnétisme animal passeront-elles de la catégorie des prodiges sataniques à celle des miracles divins, lorsque la dévote société d'Avignon les accomplira?

Tant que les magnétiseurs illuminés opèrent en pays hérétique, en Allemagne, en Suède surtout, ils sont des instruments du diable, quoiqu'ils s'imaginent appeler sur les malades l'action des anges et écarter celle des démons. Je les abandonne volontiers à M. de Mirville, car je repousse de toute la puissance de ma foi chrétienne des révélations fournies par l'état d'extase ou confirmées par les écrits insensés d'un Swedemborg. Mais voici venir des associations catholiques entées sur celle de Stockholm : celle de Paris que présidait la duchesse de Bourbon ; celle de Lyon, celle d'Avignon enfin. On y fait des prodiges admirables. Est-ce encore la puissance du grand adversaire?

M. de Maistre, qui a toutes les audaces en ce genre,

n'a pas hésité à formuler une réponse dont on se sert encore aujourd'hui. Selon lui, il y a deux illuminismes, le mauvais et le bon, le diabolique et le divin. « Pour lui, écrit M. de Mirville, l'illuminisme était l'initiation ou l'entrée dans cette route, simple d'abord, mais bientôt à deux voies, une bonne et une mauvaise, l'une remplie de fleurs, l'autre parsemée d'écueils. »

Par ce moyen, auquel il faut toujours en revenir, on parvient à soustraire les théosophes catholiques aux anathèmes qui grondent sur les autres magnétiseurs illuminés. Ne commencent-ils pas leurs séances par la prière? Ne chantent-ils pas le *Veni Creator?* N'invoquent-ils pas la Vierge et les saints, et s'ils s'adressent ensuite « à l'âme du monde, » « au fluide créateur, » ne faut-il pas leur pardonner ces appels, qu'on trouve téméraires cependant lorsqu'ils sont faits en dehors de l'Église et dans une forme non consacrée?

L'intelligence sincère de M. de Mirville éprouve toutefois une gêne marquée, lorsqu'il essaye de placer les miracles d'Avignon dans une catégorie privilégiée. Il se contente de ne pas les condamner, et c'est déjà quelque chose. « Si vous nous demandez, écrit-il, quelles sont nos conclusions et notre opinion personnelle sur ce dernier magnétisme spiritualiste, nous vous répondrons une fois de plus, que, ne jugeant même pas aujourd'hui le magnétisme vulgaire, nous n'aurons pas la prétention de juger le magnétisme ultra-spiritualiste.... Si jamais l'Église condescend aux demandes réitérées qui lui sont faites d'un jugement doctrinal sur ces matières, nulle part elle ne pourra trouver des matériaux plus importants, des principes au fond plus catholiques, et surtout, le cas échéant, un

auteur mieux disposé à l'acceptation respectueuse de ses censures ou de son approbation. » (297 à 311.)

Il n'y a donc encore ni censure ni approbation. Quant au magnétisme vulgaire, M. de Mirville se fait illusion s'il croit ne l'avoir pas classé avec la sorcellerie et avec les Esprits frappeurs, c'est-à-dire sous l'étiquette diabolique. Et pourtant la confusion est telle, les œuvres de Satan et celles de Dieu se ressemblent tellement aux yeux du matérialisme dualiste, que nous voyons M. de Mirville lui-même pratiquer avec succès le magnétisme, ce qu'il ne fait pas sans doute au moyen des anges déchus! (278 et 279.)

Démêler entièrement les deux surnaturels est chose impossible. J'ai déjà cité des sorcières béates et des béates sorcières. Il serait aisé de multiplier ces exemples : M. Calmeil parle (tome I, page 232) d'une fille de Salamanque, qui, au commencement du XVI[e] siècle, donna beaucoup d'embarras au roi d'Espagne, au pape et à l'inquisition. Était-elle sainte? était-elle possédée? Personne ne put le dire. On examina longtemps, et puis on finit par laisser tomber la procédure. L'Église n'eut pas assez de lumières pour distinguer entre l'action de Dieu et celle de Satan. Il demeura certain qu'elle voyait continuellement Jésus et la Vierge, qu'elle leur parlait, qu'elle s'arrêtait à toutes les portes où elle voulait entrer, se rangeant comme pour céder le pas à quelqu'un qui aurait été avec elle, et assurant que Marie la pressait de passer la première, en qualité d'épouse de Dieu, son fils! Elle était continuellement en extase; elle faisait des miracles, et elle continua à en faire, à la grande satisfaction du peuple espagnol.

L'exemple de Madeleine de la croix est plus frappant

encore peut-être sous ce rapport. En effet, l'œuvre de Dieu et celle du diable sont mélangées en elle, de son propre aveu. Dès l'âge de cinq ans, le démon se présente à elle sous la forme de Jésus crucifié; il lui ordonne de se crucifier elle-même, et elle obéit. A sept ans, le démon l'emmène dans une grotte et lui fait embrasser la vie des ermites. Il la prend pour sa fiancée, car il conserve toujours la forme du Sauveur; il l'entoure de plusieurs diables qui ont les formes des Esprits bienheureux. Mais bientôt elle fait un pacte formel avec un chérubin déchu, Balban, qu'elle connaît pour ce qu'il est, qui la remplace comme abbesse du couvent de Cordoue quand elle va faire des voyages à travers les airs et qui lui fournit aussi les moyens de passer pour sainte. Tout cela finit par un exorcisme et un emprisonnement; mais les signes de la possession et ceux de la sainteté se ressemblent à tel point, que pendant les longues années de son pacte avec Balban, elle ne cessa d'être regardée comme béate. Ses miracles étaient cités en tous lieux; le peuple, les rois, les inquisiteurs et les légats du pape eux-mêmes imploraient humblement sa bénédiction. Les langes de Philippe II furent bénits par elle.

Si une possédée a passé un demi-siècle durant pour une sainte, ne semble-t-il pas qu'on aurait dû tenir pour saintes les possédées qui en divers lieux injurient leur magicien et s'offrent à lui rompre le cou? L'indignation que les diables de Loudun manifestaient contre le diable n'est guère propre à faire cesser la confusion dont nous nous plaignons.

Cette confusion est partout. Les historiens reconnaissent que les démons faisaient réussir souvent l'épreuve

du fer rouge, tandis que d'autres fois Dieu y manifestait sa puissance; ils remarquent qu'on ne peut pas se fier à l'épreuve du surnagement, parce que le démon s'en mêle. S'il y a beaucoup de personnes qui sont guéries par un secours divin, n'y en a-t-il pas quelques-unes aussi qui le sont par des secrets superstitieux? Voyez les cérémonies pieuses auxquelles les premiers tourneurs de baguette avaient recours, comparez-les aux procédés magiques que d'autres employèrent plus tard, et dites-nous si le succès ne semble pas venir tantôt du ciel, tantôt de l'enfer!

Le bon père Lebrun s'efforce de sortir de là par la théorie des pactes implicites. Il nous montre les hommes pieux et les ecclésiastiques qui faisaient tourner la baguette ignorant leurs conventions avec Satan. Il nous raconte naïvement l'histoire de plusieurs personnes qui, ayant renoncé au diable et fait le signe de la croix, ont perdu sur-le-champ la puissance de faire tourner la baguette ou mouvoir la bague. Voici un de ses récits :

« Le cardinal Cajetan fit un jour une expérience à dessein de rompre, pour l'utilité des fidèles, le pacte diabolique. Ce cardinal dit, qu'ayant pris une bague attachée à un fil, il protesta que le verset qu'on récite en cette occasion il ne le disait point en intention de faire mouvoir la bague suivant la convention du diable, mais qu'il le disait pour louer Dieu suivant l'intention du Psalmiste. Et enfin il dit qu'ayant récité le verset, la bague qu'il tenait suspendue dans le verre ne remua point. » (*Histoire critique des pratiques superstitieuses*, III, 447.)

Cela nous paraît fort simple assurément, et nous en savons assez déjà sur les phénomènes mixtes pour ne

pas douter de leur cessation absolue dès l'instant où la volonté confiante et énergique n'est plus là. En tout cas, nous assistons à un curieux spectacle : les deux surnaturels se distinguent si mal, qu'une foule d'hommes intelligents et pieux poursuivent depuis des siècles un classement à jamais impossible. Le diabolique a toujours eu grande chance de passer pour divin; juste châtiment du dualisme! Comment voulez-vous qu'on s'habitue à l'idée que le diable guérit, que le diable délivre du diable, que le diable fait prêcher la conversion?

Personne n'a fixé clairement la limite des souverainetés rivales et de leurs prodiges semblables en tout. Personne n'a décidé non plus si les révélations des Esprits sont vraies ou fausses. Sur ce point comme sur tous les autres, on nous laisse dans le doute le plus complet. M. de Mirville seul semble admettre la vérité à peu près constante des prophéties diaboliques, puisqu'il ne cesse d'en appeler à leur parfaite réalisation. Mais, en général, on n'en sait pas si long ; on nous abandonne éperdus en présence d'une action miraculeuse peut-être céleste, peut-être infernale; en présence de prédictions peut-être fausses, peut-être vraies.

Et la conséquence forcée, la voici : à côté d'une grande peur du diable, nous avons une grande indifférence. Cet adversaire si puéril et si puissant, dont les atteintes contagieuses ne peuvent être évitées et dont les actes se confondent avec ceux du Créateur, ne saurait nous inspirer la profonde répugnance morale qu'excite le véritable Satan. Nous désirons ne pas souffrir par lui sur la terre, et ne pas être tourmentés par lui dans l'éternité; mais son empire n'est pas assez distinct, pour

que nous attachions un prix immense à ne jamais y mettre les pieds.

On se familiarise avec le diable de la tradition. Je n'en veux d'autre preuve que la manière dont son nom figure dans les conversations. Non-seulement on parle sans cesse du diable, sans qu'aucune pensée sérieuse soit éveillée au fond des cœurs, mais le personnage du diable figure dans les pièces de théâtre. Je citerai *Faust, Robert le Diable, le Freyschutz*, etc.

Que signifie cela? Que le vrai diable est parvenu à se faire oublier; que, non content d'avoir introduit sur la terre un faux Christ, il y a introduit un faux Satan. Et le second mensonge ne complète que trop bien le premier. A une rédemption qui est devenue l'effet magique du baptême, de la participation au culte d'une certaine Église et de l'accomplissement de certains rites, correspond une action diabolique qui n'est plus la tentation morale, mais la possession matérielle opérée par épidémie miasmatique et par contact, ou bien la perdition consentie par contrat. Les apôtres avaient proclamé l'amour de Dieu, la liberté glorieuse des rachetés de Christ, l'obéissance volontaire et empressée de quiconque avait saisi le pardon gratuit offert à la foi; la tradition a remplacé cela par le plus odieux et le moins élevé des sentiments : la peur du diable-châtiment. L'Évangile disait : « Résistez au diable, et il s'enfuira. » La tradition a dit : « Délivrez-vous par des moyens mécaniques et par des formules d'un ennemi qui vous attaque par les mêmes moyens. »

Quelle conception du christianisme! Que nous sommes loin de sa sereine lumière! Qui nous rendra ses saintes fois et ses terreurs sanctifiantes? Ah! retour-

nons à celui qui a brisé la tête du serpent, et qui reviendra bientôt remporter une dernière victoire. Cherchons auprès de lui la force de résister à Satan, au Satan de la Bible, et non au Satan de la magie ou des fluides, qui fait tomber la grêle et préside au sabbat, qui apparaît sous la forme d'un bouc ou d'un chat noir portant des cornes.

On se plaint du matérialisme et du panthéisme; on nous dénonce les gens qui ne croient pas au surnaturel; on se lamente, et avec raison, sur l'incrédulité d'un siècle qui se moque du diable et le met à côté de Croquemitaine; on décrit éloquemment une maladie trop réelle; et quel remède nous apporte-t-on pour la guérir? Le retour aux sorcelleries du moyen âge, aux apparitions, aux démons ridicules! On s'imagine que le matérialisme ancien guérira le matérialisme moderne! On s'imagine que le dualisme ramènera le monde vers Dieu!

Quand je me demande d'où a pu sortir toute cette conception antichrétienne qui a si profondément corrompu les âmes, qui a engendré l'incrédulité et l'a presque justifiée; je trouve avant tout les tendances naturelles de l'homme déchu, de l'homme obstinément païen et qui, ne supportant ni la grandeur, ni la spiritualité, ni la souveraineté du Dieu de la Bible, ne supporte pas davantage l'idée d'une tentation purement morale, d'une lutte qui n'a d'autre théâtre que le cœur. Mais comment l'homme révolté est-il parvenu à satisfaire son désir de remplacer la vérité par des superstitions empreintes de puérilité, de matérialisme et de

dualisme, sans rompre ouvertement avec la révélation divine? A côté de cette révélation, il a placé les traditions juives et chrétiennes; à côté des livres saints, il a placé les apocryphes. C'est là qu'on découvre l'origine de chacune des doctrines que nous combattons et que la Bible condamne en termes exprès.

Il va d'ailleurs sans dire, qu'avant de puiser dans les apocryphes et dans la tradition, on a cherché à trouver dans la Bible elle-même quelque prétexte aux nouvelles croyances. Deux ou trois gros contre-sens ont fourni ces prétextes-là. J'ai déjà rappelé la transformation des mages en magiciens et de tous les hommes nommés devins en devins véritables, en sorciers armés effectivement du pouvoir d'opérer des prodiges; je citerai encore les passages où Osée et divers prophètes parlent du *bois*, de *consulter le bois*, et où l'on s'efforce de découvrir autre chose qu'une allusion aux idoles païennes, ou aux baguettes des prétendus sorciers. Si l'Écriture n'a pu nommer le bois sans lui attribuer un pouvoir réel et sans y supposer l'habitation fluidique des mauvais Esprits, il est évident aussi qu'elle n'a pu employer cette expression : « Achab *s'était vendu* pour faire ce qui déplaît à l'Éternel, » sans reconnaître les pactes avec Satan! Achab a signé un parchemin, puisqu'il s'est vendu!

Il faudrait encore mentionner ici la fameuse légende sur l'union des anges avec les femmes. Que de fables sont sorties de là! Quelle belle occasion d'introduire ici-bas des êtres extraordinaires! Et cependant le texte de la Genèse (vi, 2) est aussi simple et aussi clair que possible : « Les fils de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour leurs femmes

de toutes celles qu'ils choisirent. » Or les chapitres précédents ont été précisément consacrés à deux énumérations; le chapitre cinquième renferme celle des fils de Dieu, de la race fidèle dont Seth fut le père, et dont il est dit : « Alors on commença d'appeler du nom de l'Éternel; » le chapitre quatrième renferme celle des fils des hommes, de la race sortie de Caïn. Tant que les deux races demeuraient distinctes, il y avait espoir; mais dès que les fils de Dieu eurent commencé à prendre leurs femmes parmi les incrédules, le grand châtiment devint nécessaire et le déluge fut annoncé.

Voilà ce qu'on a pu trouver dans la Bible. Comme on le voit, même en faussant le sens naturel de ces passages, ils ne fournissent pas grand'chose. Le faux surnaturel avait besoin d'une autre base; les apocryphes et la tradition la lui ont fournie.

Le diable du moyen âge fait déjà son apparition dans le livre de Tobie. Il dispose de la vie des hommes, car il étrangle les sept premiers maris de Sara. On connaît Asmodée, le démon voluptueux, véritable type du Satan qui préside au sabbat. On sait également que les procédés matériels pour se préserver du diable figurent dans le même livre; l'ange Raphaël instruisit Tobie à mettre le cœur d'un poisson sur des charbons ardents, l'assurant que cette fumée chassait toute espèce de démons.

La tradition ne pouvait manquer d'achever ce que les apocryphes avaient si bien commencé. Si nous consultons d'abord la tradition juive, nous verrons la cabale composer des formules magiques au moyen des combinaisons de lettres ou de nombres; nous verrons

les rabbins évoquer ainsi les anges ou les âmes des morts, comme la sorcellerie évoquera plus tard les démons. Les procédés diffèrent peu : ce sont des formules, des prières douées d'une vertu spéciale, des crânes retirés du cimetière et placés au milieu d'un nuage d'encens. Les rabbins assurent que des patriarches, des prophètes et d'anciens rois se sont montrés sur la montagne de Garizim. Ils affirment que les génies des montagnes (dont nous avons retrouvé la mention perpétuelle dans les talismans découverts à Babylone), étaient des créatures que Dieu avait laissées imparfaites le vendredi soir, et qu'il n'avait pu achever étant prévenu par le jour du sabbat !

Que ne lit-on pas dans la tradition rabbinique ! Nous y voyons Adam marié une première fois à une sorcière nommée Lilith, qui est la mère des diables. Cette mégère (voir *Calmeil*, 1—142) refusa de se soumettre aux volontés de son époux. Les conseils qui lui furent transmis par les anges, de la part de Dieu, ne changèrent rien à ses résolutions. Un jour enfin, après avoir invoqué le nom de Jéhovah, conformément aux règles de la cabale, elle prit son vol et disparut à travers les airs. Lilith ou la sorcière était l'épouvantail des Juifs. Les enfants étaient-ils décimés par une épidémie, le peuple disait que c'était Lilith, transformée en spectre aérien, qui les mettait à mort. Les anciens de la synagogue confirmaient sur ce point l'opinion du peuple. Aussi les nouvelles accouchées avaient-elles soin de faire inscrire sur les murs intérieurs de leur habitation les noms de trois anges réputés favorables à l'enfance. On écrivait en même temps sur le dehors de la maison le nom d'Adam et

d'Ève, et un peu plus loin on mettait ces mots : Hors d'ici Lilith! La terre était d'ailleurs peuplée de sorcières affiliées à la secte de Lilith; elles ne cessaient de rôder dans le silence des nuits, visitant les familles à leur insu, caressant les enfants et finissant par les étouffer.

Le Talmud ne parle pas seulement de Lilith, il décrit aussi les lamies à corps de serpent et les lamies type de nos vampires. Il y avait donc là les principaux éléments du surnaturel diabolique qui s'est développé plus tard. Ce que la tradition juive avait ébauché, la tradition chrétienne l'a conduit à la perfection.

Dès le second siècle, *le pasteur* d'Hermas métamorphose nos bons et nos mauvais instincts en autant d'Esprits qui cherchent à nous gagner. Les *Clémentines* nous présentent toute une série de révélateurs diaboliques faisant face à la série des prophètes; Ève est à la tête de cette révélation infernale! Bientôt paraissent les possédés et la contagion magique qui livre au diable les âmes et les corps. La légende de Simon le magicien est suivie d'une foule d'autres; les Pères du IIIe et du IVe siècle ouvrent à l'envi la porte aux prodiges sataniques, ils vivent dans une atmosphère de surnaturel, non dans celle qui suppose l'action incessante du Dieu qui convertit, qui guérit et qui exauce, mais dans celle des miracles proprement dits, des signes, des merveilles évidemment inconciliables avec les lois du monde physique, merveilles que les chrétiens accomplissent contre Satan et que Satan accomplit contre les chrétiens. A partir de ce moment, il est convenu que les démons déploient partout une puissance dont ils ont déjà donné des preuves pendant le règne du paga-

nisme, inspirant les oracles, gouvernant le vol des oiseaux et se glissant dans les entrailles des victimes. Le char est lancé, il roulera jusqu'au bas de la pente et personne ne songera à l'arrêter. Gerson lui-même ne demandait-il pas qu'une correction sévère fût infligée à ceux qui, de son temps, mettaient en doute les prodiges de Satan !

Et maintenant, je m'arrête. J'ai suffisamment indiqué l'origine de tant de folies, et je ne saurais mieux terminer ce long chapitre qu'en invitant le lecteur à refléchir sur l'opposition fondamentale et sans réserve que je viens de signaler entre le Satan de la tradition et le Satan de l'Écriture. J'espère qu'il ne se bornera pas à en conclure qu'il faut repousser du pied ce hideux amas de croyances non moins odieuses que puériles; il en conclura que la religion révélée est d'une incomparable beauté.

C'est chose vraiment admirable de la suivre ainsi à travers les siècles. A sa droite et à sa gauche, sous un drapeau ennemi et sous sa propre bannière, s'agitent une foule d'erreurs grossières; paganisme, livres apocryphes, tradition juive et tradition chrétienne, on ne sait à qui donner la palme de l'absurdité. Les philosophies ne réussissent pas mieux; les pouvoirs magiques, l'âme du monde jouent leur rôle dans les plus brillants systèmes. Socrate a son démon familier, et les néoplatoniciens viennent aboutir à l'extase, en attendant que les philosophes unitaires du XIXe siècle inventent les Esprits des tables tournantes. Or, au milieu de ces folies successives, les écrivains bibliques parcourent leur longue carrière de quinze cents ans; ils franchissent les temps éclairés et les temps obscurs; ils

écrivent en Arabie, en Judée, dans là Babylonie, dans la Grèce ou à Rome ; et dans ces situations si diverses, ces hommes si divers eux-mêmes ne dévient pas un seul instant de la voie royale, de la voie droite et divine ; de la Genèse à l'Apocalypse, de Moïse à Jean, il ne se glisse pas une idée fausse ou une superstition dans les pages sacrées ; les anges, les démons, la sainteté divine et la perversité humaine, la voie miséricordieuse du salut, le surnaturel céleste ou diabolique, tout se déploie et se révèle successivement, rien ne se modifie et ne se contredit.

En présence d'un pareil spectacle, il vaut la peine de se recueillir un moment.

CHAPITRE VI

EXPLICATION NATURELLE DU PRÉTENDU SURNATUREL.

Pour plusieurs de ceux qui m'ont suivi jusqu'ici, la question est maintenant résolue. Ce que nous avons dit du témoignage, et surtout ce que nous avons dit de la Bible, leur a sans doute paru décisif. Forcés d'opter entre le surnaturel de l'Écriture et le surnaturel qu'on nous somme d'admettre sur la foi d'une multitude de témoins, ne connaissant aucun moyen de concilier deux faits qui se contredisent et qui s'excluent sur tous les points, ils n'hésitent pas à déclarer que les preuves du christianisme sont un peu plus fortes à leurs yeux que celles de la sorcellerie.

Convient-il cependant que nous en restions-là? je suis loin de le penser. La Bible n'est un argument que vis-à-vis de ceux qui y croient, et ceux même qui y croient ont droit à une démonstration complète. Tant qu'il reste une considération grave à présenter, mon

devoir n'est pas rempli. Ce n'est certes pas dans un temps comme le nôtre et dans une discussion comme celle-ci qu'il est permis de s'arrêter devant l'inconvénient d'avoir trop raison. Or il est un côté du problème que nous n'avons pas abordé encore; si nous rejetons l'explication surnaturelle des phénomènes étranges que rapporte l'histoire et qui se produisent autour de nous, possédons-nous une explication naturelle qui en rende suffisamment compte?

Cette explication existe. Je vais l'indiquer.

Lorsque nous nous plaçons en présence de l'immense quantité de faits extraordinaires que certifient les témoignages anciens et contemporains, nous découvrons sans peine qu'une première partie de ces faits trouve son explication dans la fraude des uns et dans la crédulité des autres. Mais ce n'est pas sur cette première partie, considérable d'ailleurs, que j'aurai à m'appesantir : chacun ici devancerait ma pensée; je n'écris pas pour exposer compendieusement ce que tout le monde sait.

Ce n'est qu'après avoir retranché les fraudes proprement dites et les grossières erreurs, ce n'est qu'alors qu'on rencontre la vraie difficulté. Voici des faits très-nombreux encore qui sont sincèrement affirmés et qui ne peuvent pas ne pas avoir une réalité ou objective ou du moins subjective. Là se montre en général l'insuffisance des solutions qu'ont coutume d'indiquer ceux qui repoussent le surnaturel. Un seul principe ne saurait rendre compte de tous les phénomènes, de même qu'un seul remède ne saurait guérir toutes les maladies. Je sais bien que la médecine a souvent poursuivi la chimère du remède unique; ce serait commode, et l'explication unique des phénomènes prodigieux

serait commode aussi. Par malheur, nous n'avons pas à nous préoccuper du commode; nous avons à chercher le vrai.

Or essayez d'expliquer tous les faits par l'excitation nerveuse! Vous n'y parviendrez pas. Cependant l'excitation nerveuse rend compte d'un fort grand nombre; elle produit des merveilles de force, de souplesse, d'insensibilité, de développement physique et intellectuel.

Essayez ensuite d'expliquer tous les faits par l'action de certains fluides! Vous n'y parviendrez pas davantage. Cependant les fluides sont un pas de plus vers la solution complète, car ils rendent compte de divers phénomènes absolument incompréhensibles sans eux, en particulier de ceux du magnétisme animal et des tables tournantes. Ils donnent aussi le mot de bien des accidents mystérieux que racontent les histoires de sorcellerie et de possession.

Essayez enfin d'expliquer tous les faits par l'hallucination à ses différents degrés : hallucination d'un sens ou hallucination complète, hallucination individuelle ou hallucination collective! Vous prouverez trop et trop peu; vous dépasserez le but, ce qui est une manière de le manquer. Personne ne croira que l'hallucination ait régné universellement et exclusivement pendant tant de siècles. Cependant l'hallucination rend compte de bien des choses; elle a joué et joue un rôle plus important qu'on ne le pense d'ordinaire; la plupart des prodiges qu'on nous rapporte, les aveux des sorciers, les musiques qu'on entend, les lumières qu'on voit encore aujourd'hui semblent être autant d'hallucinations.

Nous aurons à le démontrer. Voici, en attendant, comme on le voit, le plan de ce chapitre, qui est destiné à prouver que les explications naturelles et suffisantes ne font pas défaut aux phénomènes soi-disant surnaturels. Faire d'abord la part de la fraude et de la crédulité grossière; considérer ensuite successivement l'excitation nerveuse, l'action fluidique et l'hallucination, en montrant que les effets qu'elles produisent sont précisément ceux qui constituent le merveilleux.

Dans les chapitres spéciaux réservés aux diverses manifestations du surnaturel apocryphe, j'aurai à compléter ma solution, en revenant avec détail sur l'application des principes que je me borne à indiquer maintenant.

Écartons donc, en premier lieu, ce qu'il y a de moins sérieux dans la question. Une crédulité ignorante et une fraude plus ou moins pieuse rendent compte de beaucoup de faits. Il est même probable que nous ne leur ferons jamais une assez grosse part. Faute de connaître les circonstances réelles des événements, nous sommes sujets à voir des prodiges là où nous ne découvririons rien moins que cela, si nous savions comment les choses se sont passées. Je me rappelle qu'au moment où je revenais au Caire, après mon excursion en Nubie, il n'était bruit que du miracle du Dosch qui venait d'avoir lieu selon l'usage, afin de célébrer la naissance de Mahomet; le cheval portant son dévot cavalier avait opéré son trajet en foulant aux pieds les Fellahs couchés les uns contre les autres. J'eus l'indiscrétion de m'informer alors, j'insistai pour savoir

exactement s'il était vrai, à un degré quelconque, que les fidèles ne se ressentissent pas des suites de leur dévouement; or j'appris qu'il y avait des morts et des mourants, que la cérémonie s'était terminée dans le sang, qu'on s'était hâté d'emporter les victimes et d'étouffer leurs hurlements de douleur; j'appris en outre qu'il en était toujours ainsi.

Cela n'empêche pas, bien entendu, que le miracle ne réussisse chaque année, et que de nombreux témoins, ravis d'enthousiasme, ne soient prêts à en faire serment. J'ai cité cet exemple, qui me permettra de passer outre et d'en appeler aux souvenirs personnels de chaque lecteur. Qui de nous n'a pas sa provision d'anecdotes bien fantastiques et bien avérées, dont il ne croit pas le premier mot? Nous avons tous entendu parler de la bête des Cévennes qui donna tant de mal aux patrouilles du Gard, vers le commencement de la Restauration; nous n'ignorons pas qu'elle dévorait les femmes, en ayant soin de poser à part les épingles qui attachaient leurs vêtements; il y avait là l'étoffe d'une belle légende, de quelques bons procès de sorcellerie. Nous, sceptiques, nous nous sommes contentés de rire; et nous avons bien fait.

Il ne faut pas être un grand philosophe pour comprendre que, porté comme il l'est au merveilleux, et poussé dans le même sens par les contes de nourrice ou par les autres sottises dont on a bercé son enfance, l'homme manque rarement de supposer une cause surnaturelle partout où la cause naturelle n'apparaît pas clairement, faute d'enquête suffisante. La fraude a joué d'ailleurs un grand rôle dans la production des merveilles. J'en ai cité plusieurs preuves ; j'en présenterai

bientôt une plus illustre : la prétendue possession des ursulines de Loudun, et l'assassinat judiciaire de Grandier. En attendant que j'examine cette affaire avec toute l'attention qu'elle mérite, je rappellerai deux ou trois anecdotes curieuses qui montrent, qu'indépendamment de l'intérêt religieux qui de tout temps et en tout pays a été le grand fabricateur de prodiges, il est d'autres intérêts qui ont travaillé à cette triste fabrication. Parfois aussi un simple hasard ou une plaisanterie ont pu y contribuer.

Érasme raconte dans une de ses lettres l'aventure d'un homme qui, voulant effrayer sa nièce, la dégoûter du monde et la faire entrer au couvent, s'avisa de se déguiser en fantôme et de pénétrer ainsi dans sa chambre. La nièce eut quelque soupçon; elle ne recourut pas aux exorcismes, mais au bras vigoureux d'un homme armé d'un bon bâton; le prétendu fantôme en eut bientôt assez, et implora sa grâce.

Le père Lebrun rapporte une histoire qui ne diffère de la précédente que par la moralité des acteurs. Cette fois c'est un père qui veut détourner son fils du mauvais train de vie auquel il s'abandonne. La tapisserie est coupée, et un spectre s'introduit secrètement pendant que le jeune homme lit. Tout à coup une voix retentit à son oreille : « Corrige-toi! corrige-toi ! » Il se corrigea, dit-on; mais il aurait pu devenir fou, et le père assurément jouait gros jeu.

Écoutez encore ces deux récits empruntés au même auteur :

« Une servante de la rue Saint-Victor étant descendue dans la cave, en remonta avec une frayeur sans égale, en s'écriant qu'elle venait de voir une âme entre deux

tonneaux. On se moqua d'elle. Les plus hardis y descendirent; mais ils en remontèrent aussi promptement et avec autant de frayeur que cette pauvre servante. Tout aussitôt le bruit courut par tout le quartier qu'un esprit revenait dans cette cave, et il se trouva plus de vingt témoins *de visu* qui tous le rapportèrent comme la chose du monde la plus assurée. Tant de témoignages étaient bien capables d'embarrasser des esprits faibles. Néanmoins, admirez les effets du hasard et de la faiblesse humaine! Le chariot de l'Hôtel-Dieu ayant versé près de cette maison, où l'on disait que l'Esprit revenait, et les corps étant tombés sur le pavé, il en passa un par le soupirail de la cave, lequel tomba entre deux muids et y demeura tout droit. Voilà ce qui donna lieu à cette fausse croyance. »

« Les locataires d'une maison située à Lyon, dans la place des Terreaux, furent obligés d'en sortir, ne pouvant plus résister aux frayeurs que leur causait toutes les nuits la vue d'un spectre épouvantable qui faisait la ronde de toutes les chambres en poussant des hurlements affreux. Déjà plusieurs années s'étaient écoulées que personne n'osait non-seulement habiter dans cette fatale maison, mais même en approcher, tant la peur était universellement répandue. Les propriétaires avaient presque renoncé au droit qu'ils y avaient, quand cette nouvelle vint aux oreilles d'un soldat du régiment d'Artois. C'était un jeune homme intrépide, et qui bien loin d'avoir peur des Esprits, disait sans cesse qu'il ne serait jamais plus satisfait que lorsqu'il en pourrait voir. Il y avait de quoi contenter son envie. On lui proposa une grande récompense.... Il porte dans la maison une bonne provision de vin, de

tabac et de chandelles, et attend de pied ferme l'arrivée du spectre. Déjà le jour était prêt de paraître, et il désespérait de rien voir, quand il entendit tout à coup un bruit effroyable et des mugissements furieux. Il se tient sur ses gardes, met le pistolet à la main, et sans s'émouvoir il regarde tranquillement avancer l'Esprit. La contenance du soldat effraya le revenant; il n'était pas accoutumé à trouver de pareilles sentinelles, et celui qui faisait peur aux autres eut pour le coup peur à son tour : il s'enfuit. Le soldat le poursuit; il descend les montées, l'autre en fait de même, lui tenant toujours le pistolet dans les reins. L'Esprit se jette enfin dans une trappe qui était au bout de la montée d'un caveau par où il avait fallu passer. Notre intrépide n'hésite point de s'y jeter après lui. Quel fut son étonnement d'y rencontrer, au lieu d'une assemblée de sabbat, une fort bonne compagnie et quelques-uns de sa connaissance ! Le spectre se démasque sur-le-champ, se dépouille du lugubre vêtement dont il était revêtu, et se jette aux pieds du soldat qui lui faisait une frayeur inconcevable avec son pistolet. Vous êtes impatient, monsieur, d'apprendre le dénoûment de cette aventure : c'étaient de très-honnêtes faux monnayeurs qui, pour travailler en sûreté à leur petit commerce, s'étaient avisés de ce stratagème. » (*Histoire des pratiques superstitieuses*, IV, 417 à 424.)

On fit asseoir le soldat; il but et mangea avec eux le reste de la nuit, et dès le matin il leur conseilla d'aller chercher gîte ailleurs, disant que, pour lui, il allait découvrir tout le mystère, et se faire payer de la somme qu'on lui avait promise. Combien de maisons hantées par les revenants auraient été délivrées de

leurs fantômes, si elles avaient été visitées par des soldats d'Artois le pistolet au poing !

Il y a donc une déduction énorme à faire dans le surnaturel qui demande explication. Une foule de miracles, de possessions et d'apparitions ne méritent pas l'honneur d'une discussion sérieuse. J'en dirai autant des pressentiments en général, et aussi de beaucoup de rêves et de soi-disant prophéties.

Quant aux pressentiments, comme ils sont bâtis à notre insu sur la connaissance que nous avons des faits, comme nous pressentons ce que le raisonnement nous montre probable ou du moins possible, comme nous oublions d'ailleurs (je l'ai déjà dit) les quatre-vingt-dix-neuf pressentiments non réalisés pour ne nous rappeler que celui qui a paru l'être, comme nous complétons instinctivement la prévision d'après l'événement, il en résulte que rien n'est moins extraordinaire. N'oublions pas, au reste, que l'impression même produite par certains pressentiments n'en assure que trop souvent la confirmation ultérieure. M. Brière de Boismont rapporte (223) la lettre d'une personne qui eut le bon sens de ne pas mourir après un rêve détaillé lui annonçant sa mort dans les vingt-quatre heures; mais voici comment la lettre se termine : « Si j'avais été assez faible pour croire à cette idée, je serais mort en effet. »

C'était dans un rêve que le pressentiment s'était manifesté. Pressentiments et rêves, c'est tout un. Notre âme est en proie à des préoccupations dont peut-être nous n'avons pas conscience. Dans cet état, elle enfante un grand nombre d'images plus ou moins saisissantes qui troublent notre sommeil et notre veille. Parmi ces

images il s'en trouve parfois une qui coïncide à peu près avec les événements; celle-là se raconte, se transmet, s'embellit, et finit par devenir un des arguments sur lesquels s'appuie la théorie des rêves et des pressentiments[1].

Si nous passions en revue les songes les plus fameux, nous leur trouverions le caractère que je viens d'indiquer. Cela est tellement puéril au fond, que le problème du surnaturel, réduit à de tels éléments, ne mériterait pas l'attention des gens sensés.

J'entends parler d'un pasteur écossais, qui, s'éloignant de chez lui, voit en songe sa maison en flammes et son enfant exposé à périr. Il se hâte de retourner sur ses pas; l'incendie venait d'éclater en effet; le pasteur s'élance dans les flammes et en arrache son jeune fils. J'admets l'entière vérité du fait; mais on ne nous dit pas si ce même ministre n'a pas eu avant et après des centaines de songes non moins précis, et qui ont été passés sous silence parce que rien n'est venu les confirmer. On ne nous dit pas si la négligence connue d'un domestique, la fréquence des incendies antérieurs, la violence du vent ou telle autre circonstance

[1] Je fais, au sujet des songes, la même réserve que j'ai faite au sujet des miracles. Je ne soutiens pas (car je n'en sais rien) que Dieu n'ait jamais opéré de miracles depuis les apôtres et n'ait jamais envoyé de songe surnaturel; je soutiens d'abord que la continuation de ces faits n'est aucunement annoncée par l'Écriture, ensuite que les récits qui nous sont parvenus portent avec eux leur réfutation. Il est d'ailleurs évident que Dieu se sert de nos songes pour nous avertir et nous ramener au droit chemin, comme il se sert de toutes les pensées de notre intelligence, de tous les sentiments de notre cœur et de tous les événements de notre vie.

ne facilitaient pas la prévision. Quant à l'enfant retiré du feu, il est bien clair que cette circonstance n'ajoute rien à la valeur du songe. Il était impossible que la maison brulât sans que l'enfant courût ce danger, et il était impossible que son père rêvât d'incendie sans que cette image se présentât en première ligne.

Il est encore plus aisé d'expliquer naturellement les songes qui ont une renommée historique. Que le roi Jacques, sachant son fils à Londres pendant la peste, ait vu en rêve ce fils avec une croix sanglante sur le front, et qu'il ait reçu ensuite la nouvelle de sa mort, il n'y a rien là qui ne soit parfaitement simple. Que Calpurnie, femme de César, ait vu en rêve son mari percé de coups de poignard la veille du jour où il devait périr au sénat, ceux qui savent à quels dangers croissants et quelles menaces le dictateur était en butte n'auront garde de s'en étonner.

On cite souvent, d'après les écrivains de l'antiquité, l'aventure de deux amis qui, arrivés à Mégare, y furent logés séparément. A peine l'un des deux est-il endormi, qu'il voit devant lui son ami, qui, d'un air triste, lui dit que son hôte a formé le projet de l'assassiner. Persuadé qu'il est abusé par un songe, le dormeur s'obstine à ne pas bouger. L'image et les supplications se renouvellent; il se dispose à aller trouver son ami, quand celui-ci apparaît une troisième fois, pâle, sanglant et défiguré : « Malheureux, lui dit-il, tu n'es point venu quand je t'implorais! c'en est fait. Maintenant venge-moi. Au lever du soleil, tu rencontreras à la porte de la ville un chariot rempli de fumier; arrête-le et ordonne qu'on le décharge; tu trouveras mon corps caché au milieu.» A cela je n'ai rien à

objecter, si ce n'est que l'autorité de Cicéron ne prouve en aucune manière ni la réalité du fait ni surtout l'exactitude des circonstances qui seules lui donnent un air de merveilleux. Il est possible que deux voyageurs aient logé à Mégare, que l'un d'eux, secrètement frappé par certains incidents, ait éprouvé une inquiétude qui s'est traduite en songe. Ce qui serait étonnant, c'est que les grands crimes pussent s'accomplir toujours sans que ni les préparatifs, ni les physionomies, ni la mauvaise renommée des meurtriers fissent naître à l'avance aucun vague pressentiment. Resterait le char de fumier; mais je réclame une enquête, et jusqu'à ce qu'elle ait eu lieu dans les formes, je tiens cet embellissement pour apocryphe.

Si les pressentiments ne sont qu'un raisonnement (parfois fondé) que nous faisons à notre insu, d'après les faits qui nous sont connus; si les songes ne sont que les pressentiments chez l'homme endormi, je ne crains pas d'ajouter que les prédictions colportées dans le monde ne sont que ces mêmes pressentiments, revêtus d'une forme plus prétentieuse. Il n'y a, dans tout cela, qu'un seul phénomène, et un phénomène qui doit son apparence extraordinaire à l'omission de ses perpétuelles bévues, d'abord; ensuite, à la forme inconsciente que revêt ici le procédé d'argumentation.

Les prédictions célèbres ne sont que des pressentiments fort naturels, tels qu'il doit en naître parfois dans un esprit observateur et sagace. Le duc de Saint-Simon, que j'aime à citer à cause de sa loyauté incontestée, rapporte, avec beaucoup d'admiration, une prétendue prophétie de Vittement. C'était à l'époque où commençait à poindre la fortune de Fleury. Il

venait de recevoir le chapeau de cardinal; ancien précepteur du roi, auquel il inspirait une confiance absolue, il n'était pas difficile de prévoir qu'il deviendrait premier ministre et qu'il conserverait longtemps ce poste. On peut juger, d'après cela, s'il fallait être sorcier pour s'exprimer comme Vittement : « Sa toute-puissance, dit-il à Bidault, durera autant que sa vie, et son règne sera sans entrave et sans trouble. Il a su lier le roi par des liens si forts, que le roi ne les peut jamais rompre. Ce que je vous dis là, c'est que je le sais bien. Je ne puis vous en dire davantage; mais si le cardinal meurt avant moi, je vous expliquerai ce que je ne puis faire pendant sa vie. »

Je ne suis pas beaucoup plus frappé des prophéties de Savonarole sur l'entrée des Français en Italie. « Il avait toujours assuré la venue du roi, écrit Philippe de Commines, disant qu'il était envoyé de Dieu pour chasser les tyrans d'Italie, et que rien ne pourrait résister ni se défendre contre lui. Avait dit aussi qu'il viendrait à Pise, et qu'il y entrerait, et qu'en ce jour mourrait l'État de Florence. Et ainsi advint, car Pierre de Médicis fut chassé ce jour. » Prévoir l'invasion française et ses conséquences sur l'État toscan, n'était pas chose fort malaisée. Remarquons, d'ailleurs, que d'autres prophéties de Savonarole, relatives à la réforme de l'Église par l'épée, n'ont pas été confirmées par l'événement, et sont restées dans l'ombre, selon l'usage.

On raconte que l'archevêque de Vienne annonça à Louis XI la mort de Charles le Téméraire. Au moment où Louis XI entendait la messe, à l'église de Saint-Martin de Tours, l'archevêque embrassa le roi, et lui

dit : « Sire, Dieu vous donne la paix et le repos. Vous les avez si vous voulez, *Quia consummatum est.* Votre ennemi, le duc de Bourgogne, est mort ; il vient d'être tué, et son armée desconfite. » J'ignore si l'anecdote n'a pas été arrangée après coup ; l'addition de deux ou trois petits mots plus précis ne fait point mal en pareil cas. Ce qui est certain, c'est qu'au point où en étaient les choses entre Charles le Téméraire et les Suisses, ses anciens vainqueurs, il était permis de deviner que la lutte désespérée de Nancy (dont le moment probable était connu) ne se terminerait pas sans entraîner la ruine et probablement la mort d'un prince aussi vaillant et aussi fier que le duc de Bourgogne.

Les prédictions relatives à la révolution française ont abondé. Comment en aurait-il été autrement? Tout le monde sentait venir la grande tempête. Louis XV lui-même allait répétant : « Ceci durera bien autant que moi. » Quand le mont Vésuve commence à trembler, personne n'ignore à Naples que l'irruption va avoir lieu. Je ne saurais donc m'émerveiller, quand on me rappelle que le père Beauregard prêchait à Notre-Dame, en 1776, un sermon contenant ces phrases : « Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit. Mais qu'entends-je, grand Dieu! Que vois-je! Aux saints cantiques qui faisaient retentir les voûtes sacrées en votre honneur, succèdent des chants lubriques et profanes. Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des saints, et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adora-

teurs ! » Il serait étrange, en effet, qu'en cherchant bien, parmi les déclamations oratoires d'un temps où les convulsions sociales étaient universellement pressenties, et où l'Église catholique, en particulier, voyait se dresser devant elle le terrible bilan de son passé, on n'eût pas découvert quelques phrases qui pussent s'ajuster, après coup, avec la réaction irréligieuse, avec les saturnales révolutionnaires et avec les détestables parodies de la déesse Raison.

Je ne connais qu'une prédiction digne de ce nom, celle de Cazotte.... Resterait à savoir ce qu'il faut en croire et jusqu'à quel point la Harpe a brodé sur le thème vrai des pressentiments de l'illuminé. Je me défie énormément des prophéties qui n'ont pas *date certaine*, que la publicité n'a pas enregistrées et paraphées en quelque sorte avant l'événement. Lorsqu'on les publie après, on est sujet à les arranger. S'il m'est permis d'exprimer ici toute ma pensée, je dirai que Cazotte a probablement prophétisé en termes généraux comme le père Beauregard. Peut-être a-t-il déclaré aux philosophes et aux grandes dames qui l'entouraient que la catastrophe nationale les écraserait tous; peut-être même a-t-il parlé de poison en s'adressant à Condorcet qui professait du penchant pour ce genre de suicide; peut-être a-t-il parlé de conversion en s'adressant à la Harpe; mais les fameux détails, ceux qui font le surnaturel du discours, les vingt-deux coups de rasoir de Chamfort, Vic d'Azir se faisant ouvrir les veines six fois en un jour pendant un accès de goutte, voilà ce que l'auteur a certainement ajouté à l'époque où il a rédigé ses souvenirs. Ceux des convives de Cazotte qui avaient survécu n'auraient eu garde de contester

pour si peu de chose. Or ce peu de chose c'est tout, et les pièces publiées en temps utile échappent seules au soupçon de semblables embellissements.

Débarrassons-nous par conséquent une fois pour toutes de ce merveilleux de mauvais aloi qui ne repose en réalité sur rien. Celui-ci a menti effrontément ; celui-là a enjolivé honnêtement ; un autre a donné une forme saillante aux prévisions générales ; un quatrième a rencontré une de ces coïncidences fortuites qui demeurent dans la mémoire des peuples. Quelle valeur cela a-t-il? aucune. L'explication de pareils prodiges est trouvée depuis longtemps : la crédulité humaine a d'infatigables complaisances. Qui donc l'ignore?

S'il est nécessaire d'expliquer des merveilles, ce ne sont pas celles-là. Il en est qui appellent à plus juste titre l'attention des penseurs. Nous allons concentrer sur elles notre examen. Placé en face des problèmes véritables, nous essayerons d'en donner la solution ; non une solution telle quelle, mais une solution solide et sensée.

Les solutions telles quelles ont toujours couru le monde. Elles ont contribué à consolider les superstitions, car une erreur mal attaquée est une erreur affermie. J'en citerai un seul exemple : le rôle immense que le système des *petits corps* a joué dans l'explication naturelle des prodiges. Ce système, très-digne d'intérêt comme pressentiment vague du fluide nerveux dont on nous conteste encore l'émission et dont les tables tournant sans contact achèvent de démontrer la réalité, ce système, dis-je, n'en est pas moins puéril comme solution du problème du surnaturel.

Lisez le dialogue de Plutarque sur la cessation des

oracles, vous y verrez des philosophes qui exposent le plus gravement du monde que certains atomes ont la propriété de faire prédire l'avenir. Il sort de la terre un écoulement de petits corps qui produisent cet effet. De même que la terre donne naissance aux plantes, de même elle exhale des vapeurs qui communiquent la faculté de deviner. La vapeur est-elle subtile et abondante, elle agite la prêtresse et lui dicte de bons vers. La vapeur a-t-elle moins de force, l'enthousiasme diminue et le mérite des vers baisse aussi. Les corpuscules deviennent-ils encore plus rares, il faut se contenter de vile prose. Enfin disparaissent-ils entièrement, les oracles se taisent.

C'était donner beau jeu, on en conviendra, à ces rieurs qui demandaient quelles forces avaient donc les atomes prophétiques et qui invitaient les philosophes à leur dire également quel rapport il y avait entre le poumon d'un taureau et la victoire ou la défaite d'une armée.

Mais le système des petits corps ne s'est pas découragé; il a traversé les siècles, et peut-être a-t-il dû sa persistance à la grande vérité latente qui lui servait de base à son insu. Quoi qu'il en soit, et tout fluide mis à part, il est impossible de ne pas s'étonner de l'aplomb avec lequel les cartésiens rendent raison des faits extraordinaires. C'était le moment où la baguette divinatoire faisait ses plus illustres exploits; elle tournait sur les métaux précieux; elle tournait sur les sources, elle tournait sur la trace des meurtriers. Rien de plus simple, à entendre ces messieurs! Pourquoi les petits corps qu'exhale un louis d'or ne mettraient-ils pas un bâton en mouvement? Pourquoi ne serait-il

pas resté sur les bords du Rhône (en dépit de la bise) des corpuscules exhalés par l'assassin que poursuivait Aymar, corpuscules qui avaient pour effet d'agiter sa branche de coudrier?

De là aux corpuscules émis par la lune ou par les astres et à leur influence sur notre destinée, il n'y a pas extrêmement loin. Les amulettes et les talismans se justifieront de la même manière, et les possessions sataniques par voie d'infection matérielle ou de miasmes rentreront pareillement dans la théorie.

Si j'ai rappelé en quelques mots celle des explications naturelles qui a eu le plus de succès, c'est que je tiens à établir un contraste absolu entre la simple solution que notre temps entrevoit et les tentatives désespérées dont les siècles précédents ont été témoins.

Parmi les faits extraordinaires que nous avons à examiner parce qu'ils sont réellement extraordinaires, figurent en première ligne ceux qui s'expliquent par l'excitation nerveuse.

Je dis l'excitation nerveuse, et non le fluide nerveux ou tout autre fluide. Indépendamment de toute action fluidique (on peut du moins le penser), il y a dans un état de vive excitation des manifestations de vigueur, de souplesse, de sensibilité et aussi d'insensibilité qui frappent d'étonnement. Comme ceci n'est pas contesté, je ne m'y arrêterai guère.

On sait l'histoire de l'attaque d'Oran par les Espagnols. Dans l'entraînement de l'assaut, les murailles furent escaladées; or le lendemain, aucun des vainqueurs n'aurait pu exécuter de sang-froid le même

tour de force. J'ai entendu raconter qu'une explosion partielle de poudre ayant eu lieu dans l'arsenal d'une ville de la Suisse française, une terreur bien naturelle s'empara des ouvriers; ils se précipitèrent vers une ouverture, ils y passèrent tous. Or l'ouverture était si petite, que plus tard ils essayèrent vainement d'y repasser; aucun d'eux n'y parvint.

Les physiologistes et les médecins les plus circonspects admettent que l'excitation morale est capable d'agir puissamment sur la santé. Elle opère des cures presque instantanées; elle modifie parfois jusqu'à la forme extérieure de tel ou tel membre.

Nos facultés et nos sens sont susceptibles d'un développement qui semble miraculeux. Cabanis parle de maladies singulières dans lesquelles les organes des sens deviennent sensibles à des impressions qu'ils ne perçoivent pas dans leur état ordinaire. « Il est de ces malades qui distinguent à l'œil nu des objets microscopiques; d'autres qui voient assez nettement dans la plus profonde obscurité pour s'y conduire avec assurance. Il en est qui suivent les personnes à la trace, comme un chien, et reconnaissent à l'odorat les objets dont ces personnes se sont servies ou qu'elles ont seulement touchés. J'en ai vu dont le goût avait acquis une finesse particulière et qui désiraient ou savaient choisir les aliments et même les remèdes qui paraissaient leur être véritablement utiles, avec une sagacité qu'on n'observe pour l'ordinaire que chez les animaux. » (Septième mémoire : *De l'influence des maladies sur la formation des idées et des affections.*)

Il n'y a rien là de surnaturel. Le développement accidentel des sens est un fait d'expérience journalière.

Chez un aveugle, le tact acquiert une sensibilité inouïe; s'il marche dans une chambre, il sentira la muraille à un pied de distance et s'arrêtera toujours à temps. Il y a à l'asile de Lausanne un pauvre aveugle de naissance qui est en même temps sourd-muet; il ne peut être averti de rien ni par la vue ni par l'ouïe, et cependant l'approche des gens lui cause une sensation si vive qu'il les *voit* et les *entend* venir dès le corridor.

Saint André décrit les accidents causés par la piqûre de la tarentule, cette adresse, cette agilité, cette danse incroyable; et nous savons par d'autres observateurs que les effets qui se manifestent chez ceux qui croient avoir été piqués ne sont pas moins extraordinaires que ceux produits par une morsure réelle.

Il n'y a pas de faits mieux constatés que certains jeûnes qui dans l'état ordinaire auraient entraîné la mort et qui dans l'état d'extase n'occasionnaient aucun accident funeste. M. Brierre de Boismont parle d'une jeune fille extatique qui pendant cinq semaines ne prit d'autre nourriture que de la corne de cerf, et seulement dans les derniers jours; le visage resta coloré, le pouls naturel. Le général Daumas donne de curieux détails sur une secte qui existe en Kabylie. « Dans le pays des Béni-Raten, un marabout célèbre, Cheikh-el-Madhy, prétend conduire ses disciples à la sainteté de la manière suivante. Chacun d'eux est rigoureusement enfermé dans une petite caverne ou cellule qui lui permet à peine quelques mouvements, à peine la position droite. Sa nourriture est diminuée progressivement pendant quarante jours, jusqu'à ne point dépasser le volume d'une figue; il en est même dont la subsi-

stance pour vingt-quatre heures ne consiste pas dans une cosse de caroubier. A mesure qu'ils subissent cet entraînement hors de la vie matérielle, les disciples acquièrent la seconde vue; il leur vient des songes d'en haut; enfin la relation mystique finit par s'établir entre le marabout et eux lorsque leurs rêves coïncident, lorsqu'ils rencontrent les mêmes visions. » (*Mœurs et Coutumes de l'Algérie*, 216.)

Les faits de ce genre ne sont donc pas miraculeux. Il me suffit de l'avoir indiqué, sans entrer dans les détails. Je laisse donc de côté et la fameuse fille de Grenoble qui passe pour n'avoir pas mangé pendant quatre ans, et le bénédictin qui traversait, dit-on, tous les carêmes sans boire ni manger, et les différents saints ou possédés dont les abstinences ont été célèbres. Chacun saura bien faire la part des erreurs du témoignage en pareille matière et celle du phénomène physiologique. Il n'est pas une des merveilles tant vantées dont ces deux observations bien simples ne puissent avoir raison.

Il est moins difficile encore d'expliquer par l'excitation certains développements extraordinaires, soit du sentiment soit de l'intelligence. L'extase à ses différents degrés ne produit pas seulement une force et une souplesse étonnantes, la sensibilité excessive des sens, la suspension momentanée des besoins du corps, un état anormal, enfin, de l'être physique; elle donne aussi à l'être moral une physionomie absolument nouvelle. L'histoire des camisards et celle des adhérents du diacre Pâris renferment des circonstances inconcevables sur lesquelles nous aurons à revenir. Dès les premiers siècles de notre ère, on avait vu prophétiser

Montan; ses deux compagnes, Maximille et Priscille, s'exprimaient aussi d'une manière saisissante, manifestant un enthousiasme qui semblait sincère, prononçant parfois des phrases en langue étrangère, s'élevant, en un mot, au-dessus du niveau commun.

Les *revivals* américains présentent, je dois l'avouer, quelques traits qui appartiennent à la même catégorie. Pénétré de respect pour la plupart des pasteurs qui convoquent les *camps-meetings*, je n'en suis pas moins tenu de protester contre des procédés qui ouvrent la porte à l'excitation matérielle et qui amènent une confusion entre l'action de la foi et celle des nerfs. Jésus-Christ et les apôtres n'ont jamais agi de la sorte; rien n'est plus étranger à l'Évangile que les *procédés*, quels qu'ils soient. Je ne saurais que condamner l'usage de ces réunions prolongées, où une sorte de mise en scène religieuse, où la durée du discours, où la fréquence des prières et des chants, où l'aspect même d'un campement immense et d'une vaste forêt, où la contagion des sentiments et des sensations finissent par amener des pleurs, des soupirs, des convulsions; où les assistants (les femmes surtout) tombent parfois à la renverse en criant : *Gloire! gloire!* Je n'aimerais pas mes frères des États-Unis, je ne rendrais pas justice à leurs magnifiques travaux évangéliques et missionnaires, à leur vivante orthodoxie, au glorieux établissement de leurs Églises séparées de l'État et distinctes du monde, si je craignais de signaler le scandale de certains réveils. L'Écriture ne nous montre pas d'extatiques; quand Paul parlait à Corinthe ou à Éphèse, personne ne se trouvait mal, personne ne criait ou ne se roulait sur le sol. Il n'y avait rien

pour l'imagination ou pour les sens dans cette simple et tendre prédication de la bonne nouvelle; aussi l'émotion des auditeurs n'avait-elle rien d'artificiel dans sa cause et de bizarre dans ses résultats.

Je n'ai cité, au reste, les réveils du nouveau monde que pour montrer jusqu'où peut aller l'influence de l'état nerveux sur les dispositions morales de l'homme. Quant à ses facultés intellectuelles, elles sont capables de recevoir, en pareil cas, un prodigieux développement. Les extatiques déclarent eux-mêmes qu'ils ont deux âmes, qu'une voix étrangère les fait parler, qu'ils reçoivent tout à coup des idées qui leur étaient inconnues et des termes qu'ils n'avaient aucunement à leur disposition. Des ignorants dissertent alors sur la politique, sur les intérêts sociaux, sur la philosophie, sur la religion. Leur horizon s'est élargi, leur langage s'est épuré, ils sont devenus éloquents; il arrive même que la paysanne habituée au patois parle français, et que l'homme illettré s'exprime en latin.

Or y a-t-il là quelque chose de surnaturel? Non certes. Il y a un état physiologique où s'ouvrent des trésors de réminiscences que le patient ne savait pas posséder, quoiqu'il les possédât en effet. La paysanne aura entendu parler français; elle ne l'aura jamais su, et cependant tout cela sera resté gravé dans cet arrière-fond de la mémoire inconsciente où rien ne s'efface jamais réellement; exaltée ou malade, elle se trouvera en possession de la langue française. Le négociant qui a à peine fait ses premières classes et qui n'a jamais su le latin se trouvera en possession de la langue latine, et mettra dans l'embarras son savant médecin, auquel il ne s'adressera plus autrement.

Je tiens ce dernier fait du médecin qui l'a observé. Pour l'autre, les exemples en sont multipliés presque à l'infini. On connaît en particulier l'histoire de cette servante anglaise qui, pendant sa maladie, se mit à réciter des versets de la Bible en hébreu. On chercha bien, et on finit par découvrir qu'elle avait été en service chez un pasteur, et qu'elle avait entendu souvent lire à haute voix la Bible hébraïque. Or, sans en avoir jamais compris ni retenu une syllabe, il se trouva que tout s'était logé dans l'armoire secrète qui conserve nos moindres impressions et nos moindres souvenirs, armoire fidèle dont nous ne possédons pas la clef..., mais nous l'aurons un jour et alors seront résolus les problèmes angoissants que pose sans cesse la folie des uns, l'affaiblissement des autres, l'extinction graduelle des facultés chez les vieillards, chez les mourants, la destruction apparente de l'homme intellectuel et moral. Si nous observions mieux ce qui se passe en nous, nous arracherions à l'incrédulité matérialiste ses plus redoutables arguments.

On le voit : bien des merveilles se transforment en accidents naturels, dès que nous savons tenir compte de l'excitation nerveuse. Ce qui se présente à nous comme un résultat direct du bruit, du mouvement, de l'extase, de la maladie, ne doit être porté ni au compte des miracles divins ni à celui des prodiges sataniques.

Il est des personnes qui donnent à cette première explication une étendue presque illimitée. A les entendre, l'excitation nerveuse rendrait compte de tout!

Je ne saurais partager cette manière de voir, et sans nier l'importance de l'explication, je ne peux la croire universelle. Il me semble que le magnétisme animal fournit un grand nombre de faits, auxquels elle ne s'applique qu'imparfaitement. La dépendance du magnétisé à l'égard du magnétiseur, la même action exercée à distance (si elle est réelle, ainsi que semblent le prouver plusieurs documents et notamment le rapport de M. Husson), les phénomènes biologiques et la passivité automatique qui la caractérise, la rigidité ou l'insensibilité physique produites à volonté, la pénétration des pensées surtout, ce grand fait dans lequel viennent se condenser tous les actes de clairvoyance somnambulique, l'ensemble du magnétisme, en un mot, et des expériences qui s'y rattachent exige, selon moi, l'intervention d'un fluide. Ceux qui refusent de l'admettre se condamnent ou à fermer systématiquement les yeux sur beaucoup de faits incontestables, ou à les expliquer d'une manière forcée et insuffisante au moyen de l'excitation nerveuse.

J'avoue néanmoins que, sans les tables tournantes dont le soulèvement sans contact met décidément en lumière l'action d'un fluide ou d'un agent physique quelconque, on pourrait à la rigueur s'en tenir encore à la seule excitation nerveuse. Mais la science vient de faire un grand pas, et nous ne pouvons plus raisonner comme si nous ignorions les soulèvements sans contact et les autres phénomènes des tables tournantes. Nous sommes donc en possession d'une seconde explication, et elle vient s'adapter avec une justesse admirable à un très-grand nombre de soi-disant prodiges.

Je n'entrerai pas ici dans beaucoup de détails; ils

trouveront mieux leur place dans les chapitres spéciaux, et en particulier dans celui que je consacrerai à cette portion du surnaturel apocryphe dont on a affublé le magnétisme animal. Je me borne pour le moment à constater l'action fluidique.

En quoi consiste cette action? Que sont précisément les fluides dont je parle? Y en a-t-il plusieurs ou n'y en aurait-il pas plutôt un seul? N'est-il pas même possible que les divers fluides impondérables ne soient que des transformations ou des manifestations diverses du fluide unique? L'agent physique, quel qu'il soit, qu'on désigne sous le nom de fluide, ne se trouve-t-il pas déjà au fond de la simple excitation nerveuse, et les deux explications ne viennent-elles pas coïncider ainsi, la seconde n'étant que le développement plus étendu et plus extraordinaire de la première? On n'exigera pas que je réponde à ces questions. Je ferais preuve d'une présomption impardonnable, si je prétendais résoudre le grand problème posé depuis longtemps devant les penseurs et qu'étudie avec un soin tout nouveau la science contemporaine. Je ne peux que rappeler en quelques mots l'opinion qui tend à prévaloir sur ce point.

Dans le travail de M. Arago que renferme l'*Annuaire* de 1853, je lis la phrase suivante : « Des effets analogues ou inverses (il s'agit des expériences de Mesmer et du rapport publié par Bailly, Franklin et les autres commissaires de l'Académie des sciences), des effets analogues ou inverses pouvaient évidemment être occasionnés par un fluide subtil, invisible, impondérable, par une sorte de fluide nerveux, ou de fluide magnétique, si on le préfère, qui circulerait dans nos organes.

Aussi les commissaires se gardèrent-ils de parler d'*impossibilité*. Leur thèse était plus modeste; ils se contentaient de dire que *rien ne démontrait* l'existence d'un semblable fluide. » (437.)

Voilà bien le point de départ. Dès le premier jour, l'action fluidique était reconnue possible; mais rien ne la démontrait encore.

Tout le monde, au reste, n'était pas de cet avis, et l'illustre Jussieu ne tarda guère à se séparer de ses collègues, en se basant sur ce que « plusieurs faits bien vérifiés, indépendants de l'imagination et pour lui hors de doute, suffisaient pour lui faire admettre l'existence ou la possibilité d'un fluide ou agent qui se porte de l'homme sur son semblable...., quelquefois même par un simple rapprochement à distance. »

Aux yeux de Jussieu, le fluide en question s'identifierait avec le calorique vital. Qu'importe! nous en sommes à démontrer son existence, et non sa nature.

Son influence ne semblait guère douteuse ni à Laplace ni à Cuvier. Selon l'un d'eux (*Calcul des probabilités*, 348), « il est très-peu philosophique de nier les phénomènes magnétiques, par cela seul qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances....; » selon l'autre (*Anatomie comparée*, tome II, 117), « les effets obtenus sur des personnes déjà sans connaissance avant que l'opération commençât, ceux qui ont lieu sur les autres personnes après que l'opération leur a fait perdre connaissance, et ceux que présentent les animaux, ne permettent guère de douter que la proximité de deux corps animés, dans certaines positions et avec certains mouvements, n'ait un effet réel, indépendant de toute participation de l'imagination d'une des

deux. Il paraît assez clairement aussi que les effets sont dus à une communication quelconque qui s'établit entre leurs systèmes nerveux. »

Je ne dépasserai pas, pour ce qui me concerne, les limites tracées par Cuvier. Il y a *une communication*; l'imagination n'y est pour rien, et la meilleure preuve, preuve que Cuvier ne connaissait pas, c'est que la matière inerte est mise en mouvement par cette communication si puissante sur les hommes et sur les animaux. Quant à la définir, personne n'est encore en mesure de le faire. Les théories ici ne sont que de pures hypothèses, comme il faut en essayer lorsqu'on veut découvrir une loi. Disons-en donc un mot, à titre d'hypothèse, et non autrement.

Un des systèmes les plus curieux et les plus hardis est celui du baron de Reichenbach. Il croit avoir trouvé un fluide qui n'est ni le calorique, ni l'électricité, ni le magnétisme terrestre; il a le caractère d'une véritable force cosmique positive et négative tout ensemble, circulant dans tous les corps, et nous arrivant en outre du soleil en incommensurable quantité. Sa *lumière odylique,* car tel est le nom qu'il lui donne, est appelée à jouer un rôle immense, à renouveler la face du monde et à lui donner enfin son âge d'or.

Ceci est le roman; mais la réalité est déjà bien assez grande et assez belle. Le fluide général annoncé par Mesmer semble faire son chemin, en dépit des répugnances. Plusieurs physiologistes distingués et prudents, qui sont loin de faire route avec M. de Reichenbach et avec M. Grégory, se demandent si le fluide nerveux n'expliquerait pas (autant que ces mystères peuvent s'expliquer) la transmission à nos différents

muscles des commandements de notre volonté. En effet, le problème n'existe pas seulement hors de nous, dans notre action fluidique sur les autres hommes et sur les objets inanimés, il existe en nous. Nous portons dans notre propre sein la question des questions. Comment s'accomplissent cent mouvements musculaires que je n'ai pas voulus et qui sont nécessaires pour atteindre le résultat final que je veux seul? Qui donc adresse à mes muscles *les ordres de détail*, lorsque j'écris ces lignes ou lorsque ma main se promène sur les touches d'un piano?

On commence à répondre que peut-être le fluide nerveux, partant du cerveau, court le long des nerfs comme l'électricité le long des fils des télégraphes, et va contracter les différents muscles comme l'électricité fait mouvoir l'aiguille indicatrice. M. John Herschell a exposé en détail cette théorie (*A preliminary discourse on the study of the natural philosophy*). Je place une rapide analyse de ses paroles sous les yeux du lecteur.

Parmi les effets remarquables de l'électricité mis en lumière par les recherches de Galvani et de Volta, il n'en est pas de plus frappant peut-être que son influence sur le système nerveux des animaux. L'origine du mouvement musculaire est un de ces profonds mystères dont il est à peine permis d'espérer qu'on parvienne jamais à trouver l'explication. Cependant il y a longtemps que les physiologistes soupçonnent la présence d'un fluide qui va du cerveau aux muscles en parcourant les nerfs. Or n'est-il pas probable que le fluide nerveux, s'il existe, est identique avec le fluide électrique? Sans doute il semble étrange que l'équilibre

électrique soit troublé dans l'organisation animale composée entièrement de conducteurs; mais nous avons l'exemple de la torpille et des autres poissons du même genre qui, composés de conducteurs aussi, n'en donnent pas moins un choc dont la nature électrique ne saurait guère être contestée, quoiqu'il ne se dégage pas d'étincelle et qu'aucune tension électrique ne puisse être constatée. Avant la pile de Volta, l'effet produit par le contact de la torpille était absolument inexplicable; maintenant on a remarqué des rapports frappants de structure entre les deux appareils, celui de la torpille étant composé de lames que sépare une substance fluidique. Il est donc prouvé que l'économie animale comporte la production d'une tension électrique en dépit des conducteurs. Dès lors, comment ne pas être frappé de ce fait, que l'électricité voltaïque, transmise le long des nerfs d'un animal, même après sa mort, produit une action musculaire très-marquée? Comment ne pas se laisser aller à des suppositions sur le rôle du cerveau, appareil disposé, semble-t-il, pour produire cette forme de fluide électrique qu'on observe chez la torpille? Comment ne pas croire que le fluide ainsi produit fait mouvoir nos muscles et sert d'intermédiaire entre eux et la volonté?

Cette hypothèse, développée par Herschell dans le livre que j'ai indiqué (troisième partie, chapitre sixième), a été modifiée par un célèbre physiologiste allemand, le docteur Muller. Il distingue entre l'électricité et le fluide nerveux, mais il fait agir ce dernier d'une manière qui rappelle la description d'Herschell. Selon lui, les fibres primitives des nerfs se rattachent toutes au cerveau pour y recevoir les directions de la volonté.

Placées à côté les unes des autres, elles peuvent être comparées aux touches d'un piano sur lesquelles appuieraient successivement nos pensées, donnant naissance ainsi aux vibrations ou courants du principe nerveux dans un certain nombre de fibres et par conséquent aux mouvements musculaires qui y correspondent.

Je ne prétends pas que les choses se passent ainsi et que le problème soit résolu; je crois que sa solution reculera toujours devant nous. Quand vous aurez substitué la répartition des impulsions entre les touches du clavier nerveux à la répartition des ordres entre les différents muscles, vous n'aurez pas rendu beaucoup plus facile la compréhension du phénomène. Mais ce qui ressort de tout ceci, c'est que les hommes intelligents sont à la poursuite de l'action fluidique et qu'ils ne conçoivent pas sans ellé les opérations de l'être humain.

Les études sérieuses amènent à reconnaître un fluide nerveux ou une force particulière, analogue tout au moins aux autres forces de la nature qui portent aujourd'hui les noms d'électricité, de lumière, de chaleur, de magnétisme, de capillarité, de pesanteur. Il semble que ce fluide nerveux aurait ses deux pôles, étant doué d'une puissance pour attirer et pour repousser. Il semble, qu'à l'exemple de l'électricité animale (laquelle serait positive en général chez les hommes et négative chez les femmes, selon le docteur Muller), le fluide nerveux abonderait chez les personnes douées d'un tempérament énergique et s'accumulerait principalement chez elles quand leur volonté est fortement concentrée.

Le lecteur saura dégager ce qui est hypothétique et retenir ce qui, dès à présent, est certain. L'hypothèse,

c'est la nature précise du fluide ou de la force, c'est la définition de son rôle comme intermédiaire entre notre volonté et nos muscles, c'est son identité ou sa parenté avec les autres fluides impondérables. Mais sans rien affirmer sur de tels sujets et sans devancer d'un seul pas la marche des recherches physiologiques, sans attribuer surtout aux fluides une nature exceptionnelle qui les suspendrait entre la matière et l'intelligence en évitant de les assimiler franchement à la première, il est permis de déclarer que l'action fluidique n'est pas douteuse et qu'elle donne le mot de plusieurs faits étranges que l'ignorance classait jadis dans le domaine du surnaturel. Il est remarquable, d'ailleurs, que le génie de Descartes ait deviné en partie cette grande loi, et qu'en essayant la théorie des esprits animaux il ait montré comme un pressentiment de l'action fluidique.

Celle-ci nous fournit, avons-nous dit, l'explication naturelle de plusieurs faits extraordinaires.

Et en effet, si nous commençons par la fin, c'est-à-dire par le phénomène des tables tournantes, nous trouverons qu'au moyen du fluide nerveux leurs divers mouvements cessent d'être miraculeux ou diaboliques. Si mon cerveau, agissant à la façon d'une bouteille de Leyde, émet et dirige un courant fluidique le long de mes nerfs, si les autres membres de la chaîne en font autant, il est évident que nous ne tarderons pas à former à nous tous une sorte de batterie électrique, dont l'influence se fera sentir conformément à notre pensée; nous imprimerons une rotation, nous opérerons, même à distance, d'énergiques soulèvements.

Prenez maintenant ces phénomènes du magnétisme animal qu'on retrouve partout dans les anciens procès de sorcellerie et qui ont fait brûler tant d'innocents; vous serez frappé de voir avec quelle précision ils s'ajustent à la théorie de l'action fluidique. Et je parle du magnétisme animal dans son acception la plus générale, je parle de l'état particulier où nos sensations et nos facultés subissent une modification si étrange; or il me paraît impossible de nier que si un pareil état se produit quelquefois par le seul effet de la maladie, il se produit très-souvent aussi par l'effet d'une volonté puissante. En vain voudrait-on échapper à une démonstration qui ressort de partout, en vain se rejetterait-on vers le somnambulisme naturel pour échapper au somnambulisme artificiel, et vers les idiosyncrasies pour échapper à l'action des magnétiseurs, ce qu'on admet n'est pas mieux prouvé que ce qu'on rejette, et n'est pas moins mystérieux, il faut en convenir. Je dirai avec Cuvier qu'une influence qui franchit les distances, qui se fait sentir à ceux qui l'ignorent absolument, et que les animaux subissent comme les hommes, ne saurait être sérieusement contestée.

Avec elle nous concevons ces accidents de la biologie dont j'ai déjà dit quelque chose d'après la *Quarterly Review*, dans ma première partie. Voici un homme transformé en automate et qui accepte passivement toutes les sensations que lui transmet une volonté dominatrice. L'émission du fluide nerveux explique seule complétement ce qu'on cherche à mettre sur le compte de la simple suggestion. Que le premier venu essaye de suggérer des sensations à la

personne biologisée, qu'on essaye même de parvenir à l'état biologique sans la présence et l'action d'un homme doué de beaucoup de force magnétique, les résultats seront nuls. Mais que la magnétisation ait lieu (et elle a parfois lieu sans passe, personne ne l'ignore), aussitôt les courants fluidiques du magnétiseur iront éveiller chez la personne biologisée toutes les sensations de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du toucher; elle sera impressionnée comme si ses yeux voyaient, comme si ses oreilles entendaient, comme si ses doigts touchaient. Cela doit être, car nous ne jugeons des faits extérieurs que par notre impression subjective, et si l'impression subjective est produite, il est impossible que nous mettions en doute la réalité des faits extérieurs.

Beaucoup d'hallucinations anciennes et modernes trouvent peut-être là leur explication. Il en est de même des autres phénomènes que les inquisiteurs déclaraient décisifs en matière de possession. Ainsi l'insensibilité physique des accusés était telle, que Laboureur, avocat du roi au bailliage de Dijon, disait au XVI[e] siècle qu'il était inutile de leur donner la question (*Traité des faux sorciers*). Ils échappaient souvent ainsi à la torture, mais non pas au bûcher, témoin cette femme dont parle le démonographe Boquet, qui, trouvée par son mari dans un état d'insensibilité cataleptique, fut dénoncée aux juges et périt malgré ses protestations.

Si la catalepsie peut amener comme dans ce cas la suppression absolue des sensations, ne nous hâtons pas d'en conclure que l'action fluidique n'y soit pour rien. Nous ignorons, en effet, le rôle que joue le fluide

nerveux en nous, indépendamment de toute influence étrangère, et nous savons que les magnétiseurs produisent à volonté cet effet chez les personnes soumises à leur action.

J'en dirai autant du phénomène le plus intéressant, peut-être, parmi ceux du magnétisme : de la pénétration des esprits. Si elle peut se manifester en l'absence des provocations extérieures, elle se manifeste aussi par l'effet de celles-ci, et c'est là précisément ce qui constate la réalité de l'action fluidique. Qui ne serait frappé de l'analogie qu'il y a entre le phénomène biologique et celui dont je parle maintenant? Voici une personne magnétisée par moi dont l'intelligence semble entrer en contact direct avec la mienne; mes pensées deviennent ses pensées, ses lèvres servent à exprimer ce que j'ai senti. Ne touchons-nous pas du doigt les courants du fluide qui, dirigés par la volonté du magnétiseur, vont provoquer chez le magnétisé chacune des impressions qu'il éprouve lui-même ou le rendre sensible aux impressions et aux idées d'un tiers?

Quoi qu'il en soit du procédé sur la nature précise duquel on se rappelle que je n'affirme rien, deux choses demeurent certaines : la pénétration des pensées a lieu, elle a lieu très-particulièrement en vertu d'un acte de volonté et en vertu de la magnétisation. Il est donc infiniment probable que l'action fluidique lui donne naissance. Et remarquez avec quelle simplicité s'explique dès lors toute la partie surnaturelle du magnétisme.

Un somnambule décrit l'habitation, raconte les circonstances diverses de la personne avec laquelle il est

mis en rapport; il définit sa maladie, il indique les moyens de médication. Que s'est-il passé? Le magnétiseur l'a mis dans un état particulier où le contact intellectuel s'est opéré soit avec lui-même, soit avec l'individu qui est venu interroger le somnambule. Or on a beau chercher, on ne découvre pas un seul acte authentique de clairvoyance divinatrice qui dépasse ce que je viens de mentionner. L'histoire du magnétisme et celle des anciennes possessions ne rapportent presque rien qui ne puisse s'expliquer par la pénétration des pensées.

En dehors de la clairvoyance divinatrice qui se réduit constamment à cela, il y a encore cette clairvoyance particulière qui semble se manifester par la vue à distance, à travers les corps opaques et sans le secours des yeux. Ceux qui se donnent beaucoup de peine pour contester absolument ces faits et qui se reconnaissent forcés d'admettre en même temps des faits analogues dans le somnambulisme naturel, choisissent une bizarre position. Le somnambule naturel qui suit de loin son médecin, qui le voit entrer dans telle et telle maison et qui signale exactement son approche, le somnambule naturel qui marche hardiment sur les toits les yeux fermés, qui les yeux fermés achève un tableau ou corrige l'écriture d'un manuscrit, est-il moins extraordinaire que le somnambule magnétisé qui entre en contact avec les objets éloignés et qui n'a pas besoin du secours des yeux pour lire un livre? Je ne saurais le penser. Il serait donc tout au moins imprudent, selon moi, de déclarer impossibles de tels phénomènes. S'ils sont réels, ce que je suis loin d'affirmer, ils agrandissent singulièrement le domaine de l'action fluidique et restreignent d'autant

celui du surnaturel. Il en résulte que les faits mêmes les plus prodigieux des anciennes procédures de sorcellerie peuvent s'expliquer par l'état particulier où nous met le fluide nerveux, tantôt le nôtre, tantôt celui d'un étranger qui agit sur nous.

Tout cela est fort mystérieux sans doute; le contact particulier que paraissent établir certaines influences fluidiques, contact entre les intelligences, contact visuel avec les objets éloignés, à travers les corps opaques et sans le secours des yeux, ce sont des lois naturelles qui nous frappent d'étonnement; mais il n'est pas plus surprenant de voir une pensée fluidiquement communiquée à autrui que de voir une pensée électriquement transmise en une minute de Londres à Édimbourg où elle se charge elle-même de se donner un corps par l'écriture ou par l'impression.

Nous sommes maintenant en état de nous rendre compte de bien des choses. Les bénédictines de Madrid, qui passaient pour possédées au XVII[e] siècle, semblaient deviner ce qui se passait loin d'elles et lisaient dans la pensée les unes des autres; leur supérieure, doña Thérèse, connaissait, dit-on, le sujet de leur entretien avant d'être revenue au milieu d'elles. D'autres possédées s'assoupissaient subitement ou bien prononçaient avec exaltation de longs discours dont elles ne conservaient pas le moindre souvenir quand la crise était terminée. L'emploi de quelques phrases latines n'était qu'un effet très-naturel de la même crise[1]; dans un temps où

[1] Si quelqu'un cherchait à s'emparer de mes paroles pour dépouiller le don des langues de son caractère miraculeux, je l'engagerais à relire, dans le chapitre second des *Actes*, le récit de la

l'usage de cette langue était universel, dans une église où le culte se célébrait en latin, il était naturel que les religieuses eussent conservé certaines réminiscences

Pentecôte. Il verrait que toutes les circonstances, sans exception, y repoussent l'assimilation dont il s'agit. Que se passe-t-il en effet dans les cas d'exaltation nerveuse, d'extase, d'ivresse ou de maladie ? D'abord l'homme n'est pas en possession de lui-même, il est violemment excité; or rien de semblable chez Pierre et chez ses compagnons. Ensuite les langues sont parlées le plus souvent d'une manière partielle, imparfaite ou même inintelligible ; or les prosélytes réunis à Jérusalem comprennent si bien les disciples, qu'ils s'écrient : « Comment les entendons-nous chacun dans le propre langage où nous sommes nés ? » Enfin et surtout le phénomène nerveux ne se compose que de réminiscences ; or les disciples parlent des langues dont ils n'ont jamais entendu prononcer un seul mot : « Parthes et Mèdes et Élamites ; et ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée et la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Égypte et les quartiers de la Libye qui est près de Cyrène ; et nous qui sommes des étrangers romains, juifs et prosélytes, crétois et arabes, nous les entendons parler en notre langue des grandes choses de Dieu ! » Ces Galiléens qui possèdent subitement et parfaitement tant d'idiomes avec lesquels ils n'ont jamais eu le moindre contact, ne ressemblent guère assurément à des extatiques qui se souviennent. On ne prend pas assez garde, quand on essaye ces rapprochements, encore plus ridicules qu'impies, que les phénomènes de développement et de réminiscence ne se produisent que dans un état de maladie ou de somnolence ; qu'ils n'amènent le plus souvent qu'une imitation très-imparfaite des langues étrangères ; que, dans le cas même où la forme est parfaite grâce à d'anciens rapports avec les langues en question, le fond demeure incohérent et se ressent de la crise pathologique que subit la personne qui parle ainsi. On oublie de mettre en présence de ces caractères constants ceux que revêtait la prédication des premiers disciples ; ils n'étaient ni malades ni somnambules, et s'ils avaient extravagué en langues étrangères, je ne pense pas qu'ils eussent converti beaucoup de gens !

latentes dont la manifestation s'opérait ensuite sous l'influence de l'excitation nerveuse ou de l'action fluidique. Un accès de fièvre, l'ivresse du haschisch ou celle du vin produisent parfois des effets analogues. Le maréchal de Villars, racontant les merveilles opérées sous ce rapport par les camisards, ajoutait : « Nous avons vu le duc de la Ferté autrefois, quand il avait un peu bu, parler anglais devant les Anglais. J'ai ouï-dire : J'entends bien qu'il parle anglais, mais je ne comprends pas un mot de ce qu'il dit.... Cela eût été difficile aussi à comprendre, car jamais il n'avait su un mot d'anglais. » Le latin, le grec et l'hébreu des prophètes cévénols ressemblaient sans doute à cet anglais-là. Les causes de l'exaltation nerveuse étaient seules infiniment dissemblables.

Non-seulement l'extase ou l'ivresse peuvent éveiller des souvenirs dont on n'a jamais eu conscience et fournir la facilité de parler (plus ou moins bien) une langue qu'on n'a jamais sue, mais elles modifient les impressions et les intervertissent parfois complétement. Tel mangeur de haschisch entendra en espagnol un discours qui lui est adressé en italien : tel enfant malade se plongera tout à coup dans les études classiques qu'il avait à peine entamées et dont il avait l'horreur ; il traduira en latin ce qu'on lui dit, lui-même il n'emploiera plus que cette langue et il la parlera avec une pureté inconcevable.

Il faudrait être aveugle pour ne pas apercevoir la grandeur des mystères encore insondés que recèle notre système nerveux. Le mot de beaucoup de merveilles se trouve là, non ailleurs. Que l'on considère l'excitation nerveuse pure et simple, ou que l'on y

joigne l'action du fluide nerveux dont l'existence est devenue incontestable par le soulèvement sans contact des corps inertes, il est toujours certain que l'explication naturelle du surnaturel en ressort clairement. Franchissez tous les degrés, du développement des forces et des facultés à l'insensibilité physique, à la pénétration des pensées et à l'emploi des langues étrangères, vous n'entrerez pas un seul instant sur le terrain des miracles. J'admire la puissance déployée par cet homme dont le regard dompte les bêtes féroces; je suis frappé de la lucidité de ce somnambule qui touche en quelque sorte du doigt l'altération intérieure des organes dont il veut opérer la guérison; mais je ne vois dans ces prodiges du système nerveux que l'application d'une loi physique.

Avant de faire un nouveau pás, et le plus considérable de tous, il importe que nous nous rendions compte du chemin parcouru. Jusqu'où nous sommes-nous avancés, quels sont les faits extraordinaires que nos explications ont déjà dépouillés du caractère qu'une ignorance superstitieuse leur attribuait? Que nous reste-t-il à expliquer?

Nous avons commencé par mettre hors de cause et par exclure en quelque sorte de notre examen l'immense recueil des possessions frauduleuses, des apparitions préparées, des merveilles par coïncidence, des anecdotes arrangées après coup, des pressentiments, des songes et des prédictions dont les faits les plus connus et les raisonnements les plus élémentaires ont fait les frais.

Abordant alors l'étude des phénomènes vraiment extraordinaires, j'ai montré qu'une première et notable partie de ces phénomènes s'explique par la simple excitation nerveuse, qu'elle enfante des prodiges d'audace, de force et de souplesse, qu'elle développe les sens au delà de toute imagination, qu'elle produit des effets médicaux, qu'elle modifie assez l'organisme pour que l'homme puisse endurer sans inconvénient grave des jeûnes fort prolongés, qu'elle donne de l'éloquence, qu'elle provoque des réminiscences telles qu'on se souvient de ce qu'on croit n'avoir jamais su.

J'ai passé ensuite à l'action fluidique. J'ai prouvé que, quelle que soit sa parenté mal définie encore avec l'excitation nerveuse ordinaire, elle constitue un fait physique de la plus haute importance, et qu'il n'est plus permis de mettre en doute depuis les expériences des tables tournantes. Sous son étiquette viennent se ranger, d'abord des phénomènes qui sont communs à cette catégorie et à la précédente, les réminiscences, par exemple, et l'emploi des langues étrangères qui s'y rattache, ainsi que les accidents de rigidité et d'insensibilité absolue; puis les opérations caractéristiques du magnétisme animal et de la biologie, la communication des sensations, la pénétration des pensées, le contact intellectuel ou fluidique sous toutes ses formes plus ou moins certaines de vue intérieure, de vue à distance et de vue sans le secours des yeux.

Voilà où nous en sommes; le surnaturel apocryphe est bien réduit, mais il n'est pas supprimé. Plusieurs prodiges anciens et modernes se refusent à entrer dans l'une ou l'autre des catégories dont je viens de pré-

senter l'énumération. Parmi les prodiges anciens, je citerai le plus considérable de tous, la sorcellerie avec ses voyages au sabbat, ses transformations en loups et ses merveilles sataniques confessées en détail par des centaines de milliers de malheureux qui savaient les conséquences de leurs aveux. Parmi les prodiges modernes, je citerai tel miracle éclatant contemplé par une population entière, je citerai les musiques célestes qu'entendent les *spiritualistes* américains, les flammes qu'ils voient, les suspensions de meubles et d'hommes dont ils sont témoins. Ceci demande une explication nouvelle, explication qui nous sera fournie par la théorie de l'hallucination.

Rien de plus essentiel que cette théorie. Si quelques-uns des adversaires du surnaturel l'ont exagérée, cela tenait principalement à ce que, méconnaissant l'action fluidique et admettant la valeur constante du témoignage, ils étaient forcés de généraliser outre mesure une explication qui, pas plus que d'autres, n'a le privilége de s'appliquer à tout. Celui qui tient pour vraies les prédictions des sorciers par cela seul qu'elles sont attestées, aura mauvaise grâce sans doute à les expliquer ensuite par l'hallucination. Celui qui taxe d'absurdité absolue le magnétisme animal, ne sera pas fort avancé lorsqu'en présence de ses accidents biologiques, de ses pénétrations de pensées et de ses clairvoyances, il aura prononcé solennellement le mot d'hallucination. Celui qui se moque du fluide nerveux, ne gagnera pas grand'chose à invoquer l'hallucination quand on lui montrera les soulèvements sans contact des tables tournantes. Mais pour nous qui avons eu soin de réduire le témoignage à sa juste valeur et qui avons

fait la part de l'action fluidique, l'hallucination se présente comme le complément et le couronnement admirable des explications naturelles. Elle vient remplir juste le vide que les explications précédentes avaient laissé.

Je ne me risquerai pas à définir moi-même l'hallucination; je laisserai ce soin à un des hommes qui l'ont étudiée avec le plus de science et de sagacité, à M. Brierre de Boismont :

« Les signes sensibles, dit-il, forment les matériaux exclusifs des hallucinations, tout ce qui détermine une impression forte sur l'esprit peut, dans des circonstances données, produire une image, un son, une odeur, etc. Ainsi, lorsqu'un homme s'est longtemps livré à des méditations profondes, il voit souvent la pensée qui l'absorbait se revêtir d'une forme matérielle; le travail intellectuel cessant, la vision disparaît, et il se l'explique par des lois naturelles. Mais si cet homme vit à une époque où les apparitions d'Esprits, de démons, d'âmes, de fantômes, sont une croyance générale, la vision devient une réalité.... »

« La concentration prolongée de la pensée sur un objet finit par déterminer un état extatique du cerveau dans lequel l'image de l'objet ne tarde pas à se produire et à affecter l'esprit, comme si elle était réellement perçue par les yeux du corps. C'est à cette disposition mentale qu'il faut rapporter les visions des hommes célèbres. Leurs hallucinations n'avaient souvent aucune influence sur leur raison, surtout lorsqu'elles se liaient aux croyances générales de l'époque et qu'elles avaient lieu pendant l'extase que nous avons appelée physiologique. » (*Des hallucinations*, 5 et 14.)

M. Calmeil vient à son tour nous présenter avec l'autorité de son talent de précieux détails sur la nature de ce grand phénomène :

« L'halluciné porte en partie le monde dans son propre cerveau ; il réalise jusqu'à un certain point la supposition des Berkeleistes qui prétendent établir qu'il n'est pas positivement nécessaire que l'existence de l'univers soit réelle pour qu'on l'aperçoive tel qu'il se montre à nos sens. Il est certain que du moment où l'encéphale et l'âme sont réunis, on ne saurait plus assurer qu'il existe positivement hors de nous des animaux, des plantes, des particules odorantes ou sapides, des ondes sonores, des matières résistantes, froides, chaudes, lisses, polies, parce que la vue, l'odorat, le goût, le toucher, sont affectés de telle ou telle manière.... Il est bien constaté que les hallucinés peuvent être affectés par des sensations de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du toucher.... Presque tout ce que l'on rapporte des évocations, des apparitions, des obsessions, des revenants, des spectres, des ombres, des simulacres, des génies familiers, des fantômes, des mânes, des lares, des farfadets, des lutins, des follets, des vampires, des visions fantastiques, des Esprits incubes et succubes, a pris naissance dans le cerveau de certains hallucinés.... Parmi les hallucinations de l'ouïe dont on trouve la description dans les livres ascétiques, il en est un certain nombre qui ont lieu pendant le ravissement extatique.... Le Tasse fut poursuivi par les hallucinations les plus cruelles ; souvent il entendait, ainsi qu'il s'en plaint lui-même dans ses lettres, des bruits sourds, des tintements prolongés, des bruits de cloches et d'horloges qui le glaçaient

d'épouvante. Un des amis de ce grand poëte qui fut admis à assister un jour à l'entretien que le Tasse croyait avoir avec un être invisible auquel il adressait des paroles aussi éloquentes qu'élevées, ne tarda pas à remarquer que Torquato était alors tellement absorbé en lui-même qu'il ne paraissait point entendre, quoiqu'il l'appelât avec intention.... Dans ses transports extatiques, Catherine de Sienne croyait recevoir la visite du Sauveur qu'elle appelait son divin époux. » (*De la folie*, 1, 4 à 13.)

Telle est l'hallucination, phénomène qui parfois, sous l'influence des superstitions régnantes, acquiert beaucoup d'étendue et de généralité. Il est loin, nous le prouverons, de se renfermer dans les maisons d'aliénés; des hommes fort sains d'esprit, des hommes éminents, peuvent subir son empire ; une foule entière peut le subir pareillement. Sans adhérer en rien aux théories extravagantes de Berkeley dont M. Calmeil vient de faire mention, sans penser le moins du monde avec Kant que notre sensation seule ait une réalité logique parce que nous ne sommes pas en mesure de démontrer par des arguments en règle qu'elle correspond à un fait extérieur, il est évident que le côté subjectif de l'homme doit être pris en considération et que la physiologie doit tenir compte des cas exceptionnels où l'impression personnelle se produit dénuée de toute objectivité. « Les filets nerveux, écrit Malebranche, peuvent être remués de deux manières, ou par le bout qui est hors du cerveau, ou par l'extrémité qui plonge dans la masse.... Si ces filaments sont remués dans le cerveau, n'importe par quelle influence, l'âme aperçoit quelque chose au dehors.

J'ignore quelle est la valeur scientifique de cette explication dont je ne me porte pas garant. Je l'ai citée, parce qu'elle exprime d'une manière saisissante les deux origines de nos sensations, l'origine externe et l'origine interne. La seconde ne saurait être niée, elle agit seule quelquefois; mais ce n'est pas au philosophe de *la Vision en Dieu* que je voudrais m'adresser pour la définir. Celui qui contestait toute action de l'âme sur le corps, celui qui refusait à l'homme la faculté de rien connaître si ce n'est par son union avec l'Être qui sait tout, devait être enclin à outrer la part du subjectivisme. Or il m'est avis que nous devons tâcher de ne pas ressembler à Marphurius qui disait à Sganarelle :

« — Changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de susprendre toujours son jugement; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : Je suis venu; mais : Il me semble que je suis venu.

« — Il me semble!

« — Oui.

« — Parbleu! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

« — Ce n'est pas une conséquence, et il peut vous sembler sans que la chose soit véritable. »

Ce n'est pas une conséquence! Marphurius a raison, et pour peu qu'on omette les caractères particuliers qui établissent une distinction palpable entre les hallucinations et les sensations véridiques, il est évident que nous devons tous parler comme lui. Sganarelle sera un sot quand il s'écriera : « Quoi! je ne suis pas ici et vous ne me parlez pas? » Marphurius

agira en homme sensé quand il lui répondra : « Il m'apparaît que vous êtes-là, et il me semble que je vous parle ; mais il n'est pas assuré que cela soit ! » Et si Sganarelle pense trancher la question avec son bâton, s'il s'imagine avoir réfuté le philosophe qu'il commette l'inconséquence de prendre les coups pour incontestables, s'il se donne les airs de le railler en ces termes : « Vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu, » il n'aura prouvé qu'une chose, c'est qu'il est brutal autant qu'ignare.

Pour que l'hallucination ne compromette en rien la certitude, il faut qu'elle soit décrite avec fidélité, non pas certes comme étant l'attribut exclusif des malades et des aliénés, mais comme étant produite chez les hommes sensés et bien portants par l'empire exceptionnel d'une idée dominante et d'un ébranlement nerveux extraordinaire. Dans ces termes, la théorie de l'hallucination est inoffensive aussi bien que fondée. Citons des exemples.

Chacun de nos sens peut être victime de l'hallucination, surtout l'ouïe et la vue. Je commence par cette dernière. Rien n'est plus fréquent que les visions d'anges et de démons. Le cardinal de Brienne voyait son lit rempli de scorpions. Le poëte Harrington voyait continuellement sortir de son corps des abeilles, des mouches et des oiseaux. Ben Johnson le savant, assistait à de terribles combats entre les peuples de l'antiquité. Cardan, dont le fils était impliqué dans une affaire capitale, contemplait une tache sanglante dont les dimensions croissaient sans cesse. La *Revue britannique* (juillet 1830) a parlé des visions qui assiégeaient

le malheureux Baczko, de Kœnigsberg, pendant qu'il se livrait à ses travaux politiques, il y a cinquante ans : un nègre à figure hideuse s'asseyait en face de lui, un monstre à tête de chouette le considérait chaque nuit entre ses rideaux, des serpents s'enlaçaient à ses genoux. Deux siècles plus tôt, le mystique anglais Pordage assistait avec l'inspirée Jane Leade et avec ses autres disciples à une scène magnifique : les puissances de l'enfer passèrent en revue devant eux, placées sur des chars que traînaient des lions, des ours, des dragons et des tigres; venaient ensuite les Esprits inférieurs avec des oreilles de chat, des griffes, des membres tordus et contrefaits. Voici déjà un exemple d'hallucination collective; je prie le lecteur de s'en souvenir.

Les hallucinations de la vue sont perpétuelles en Suède; il n'y a pas de jour où l'on n'y voie les fantômes qui hantent certaines maisons, les revenants qui visitent les vivants et qui s'entretiennent avec eux. On les voit si bien, qu'il n'y a pas à en douter. Les possédés du moyen âge voyaient aussi dans leur corps les diables qui s'y tenaient cachés sous diverses formes.

Et je ne parle pas de fous, je tiens à le dire dès à présent, quoique je sois appelé à y revenir. Je ne citerai pas les aliénés célèbres dont les hallucinations remplissent les livres de MM. Esquirol, Lélut, Brierre de Boismont, etc. Je m'attache aux gens en possession de leur raison entière et qui, sous l'influence d'une forte impression, voient, entendent ou touchent des objets imaginaires. Ils sont certains d'avoir vu, entendu et touché; ils l'ont fait souvent, en se rendant bien compte de leurs sensations.

Je laisserai donc de côté M. Berbiguier, surnommé

le fléau des farfadets, et ses trois volumes remplis d'hallucinations. Je me contente de rappeler en passant l'hallucination célèbre de Charles VI. Je ne fais qu'une allusion rapide aux visions de Kotter qui eurent tant de retentissement au commencement du XVIIe siècle : cet ange qui vint à plusieurs reprises lui annoncer les malheurs de l'Allemagne et qui l'obligea, par ses menaces réitérées, à faire sa déclaration publique devant les magistrats de Sprotaw, ces trois soleils et ces trois lunes qui remplissaient les cieux, ces troupes couvertes d'armures splendides qui s'attaquaient avec acharnement. J'aime mieux rappeler, en terminant sur le premier point, les hallucinations de la vue auxquelles les camisards étaient sujets. Les yeux ouverts et dirigés vers le ciel, leurs inspirés contemplaient des armées d'anges, des millions de bienheureux revêtus de robes blanches, des combats livrés par les milices célestes aux armées de Louis XIV.

Ceci m'amène à passer aux hallucinations de l'ouïe, non moins fréquentes chez ces pauvres persécutés. Compan, un de leurs prophètes, entendait distinctement les cantiques qui retentissent devant le trône de Dieu; il chantait même mélodieusement pour s'unir à ces saintes harmonies. Et ces hallucinations de l'ouïe n'étaient pas le privilége d'une ou deux personnes, tout le monde y participait quelquefois. Voici ce que déclare Charras (*Théâtre sacré des Cévennes*) : « Encore que beaucoup de gens se soient moqués des chants de psaumes qui ont été entendus en beaucoup d'endroits comme venant du haut des airs, je ne laisserai pas d'assurer ici que j'en ai plusieurs fois ouï de mes propres oreilles. J'ai entendu plus de vingt fois cette divine mélodie

en plein jour et en compagnie de diverses personnes, dans des lieux écartés des maisons, où il n'y avait ni bois, ni creux de rochers, et où, en un mot, il était impossible que quelqu'un fût caché. On avait bien considéré tout, et ces voix célestes étaient si belles, que les voix de nos paysans n'étaient assurément pas capables de former un pareil concert. » On sait aussi que l'égarement produit par l'extase était poussé par quelques-unes des femmes cévénoles à un point tel qu'elles se penchaient vers leur propre ventre en disant : « Écoutez mon enfant qui prophétise. »

On pourrait donner pour pendant à leurs hallucinations celles de Charles IX, qui, depuis la Saint-Barthélemy, avait perdu le sommeil, à cause des voix déchirantes qui retentissaient à son oreille. Ce qu'il y a de plus étrange et ce qui prouve à quel point le phénomène est contagieux, c'est que Henri de Navarre, le futur Henri IV, ayant été mandé auprès de lui, entendit distinctement les mêmes cris.

Point n'est nécessaire d'être fanatique pour avoir ce genre d'hallucination. Lord Herbert n'était rien moins qu'un fanatique; or il hésitait à imprimer son ouvrage contre le christianisme, lorsqu'un bruit venu du ciel l'y décida.

Quelle différence y a-t-il entre son impression et celle qui poursuivait partout le Tasse, lorsqu'il écrivait, sous la dictée des anges, les beaux vers que conserve la bibliothèque de Ferrare?

Sur les hallucinations du goût, je dirai peu de chose. Les expériences biologiques dont j'ai parlé plus haut en offrent des exemples nombreux. La personne, fort sensée d'ailleurs, qui, dans cet état particulier, éprouve

toutes les sensations d'un somptueux repas et déguste tour à tour les diverses espèces de vin, tandis qu'on ne lui a remis qu'un verre rempli d'eau pure, cette personne est en proie à une hallucination aussi parfaite que possible.

Les mêmes expériences nous font assister aux hallucinations de l'odorat. Et d'ailleurs, toute biologie à part, chacun en connaît plus d'un exemple. Je sais une dame qui, ayant donné l'hospitalité à un pasteur, qu'elle supposait grand fumeur à cause des habitudes de sa famille, fut tourmentée pendant la nuit par l'idée que son hôte, placé dans une chambre voisine, se livrait à sa passion dominante, et que certaines robes, mal protégées par une faible cloison, allaient être imprégnées d'odeur de tabac. La préoccupation devint si vive, qu'elle sentit distinctement la funeste odeur, et qu'elle la fit remarquer à son mari. Le matin, elle se hâta de sonner sa femme de chambre : « Marianne, lui dit-elle, allez à la porte de M...., et priez-le bien poliment de ne pas fumer. » La réponse fut que jamais pipe ou cigare n'avait approché des lèvres de M....

Les hallucinations de l'odorat s'allient fréquemment à celles de la vue; l'apparition d'un saint ou d'un ange est accompagnée des parfums les plus suaves, et celle d'un démon provoque la sensation d'une épaisse fumée de soufre.

Les hallucinations du toucher sont réelles aussi, quoique beaucoup moins fréquentes que celles de la vue et de l'ouïe. Les sorcières et les magiciens, pour me borner à eux, sentaient le contact du diable velu qui les transportait au sabbat. Ils percevaient le mou-

vement rapide du vol, le vent froid de la nuit leur fouettait le visage; ils étaient parfois battus pendant le voyage, et l'impression des coups était aussi douloureuse et aussi distincte que si des verges véritables s'étaient exercées sur leurs épaules [1].

Je ne dirai rien de l'hallucination générale, qui trompe à la fois tous les sens, parce qu'elle ne se présente guère que dans des cas de folie. Or ces cas-là, bien qu'intéressants en eux-mêmes et propres à faire comprendre ce qui se passe chez les gens sensés, doivent être écartés d'une étude dont ils compromettraient les résultats. Si j'ai dit, en passant, un mot du Tasse, de Charles VI, ou de tel autre personnage illustre dont la raison était égarée, j'ai fixé essentiellement mon attention sur les hallucinations que provoque, dans l'intelligence la plus saine d'ailleurs, une superstition, une préoccupation vive, une idée régnante, une disposition extatique [2].

Bodin, le grand publiciste français du XVIe siècle, parle, dans sa *Démonomanie*, d'un halluciné qui, à force de se livrer à la contemplation religieuse, devint

[1] Qu'on ne m'accuse pas de tomber ici dans un cercle vicieux et de prouver maintenant l'hallucination par la sorcellerie, pour expliquer plus tard la sorcellerie par l'hallucination. Si je parle ici de l'hallucination du toucher chez les sorcières, c'est chez celles qu'on avait pris soin de surveiller nuit et jour, et qui, par conséquent, n'avaient pu aller au sabbat. Or celles-là éprouvaient sur leurs membres incapables de mouvement toutes les impressions de la course à travers les airs et des mauvais traitements infligés par la colère des démons.

[2] J'ai emprunté et j'emprunterai encore beaucoup de citations au docteur Brierre de Boismont et au docteur Calmeil, *passim*.

sujet à des sensations qui lui causèrent une grande joie : un être surnaturel frappait à sa porte, entrait, lui tirait familièrement les oreilles; et, se présentant sous diverses formes, sous celle, entre autres, de rayon lumineux, lui donnait, de la part de Dieu, de graves avertissements.

Bosroger (*la Piété affligée*) donne des détails analogues sur les religieuses de Louviers qui furent possédées de son temps : « La sœur Barbe de Saint-Michel a vu plusieurs fois, en sa cellule, grand nombre de chandelles allumées.... Je passe sous silence les flambeaux allumés contre la grille de l'église, à l'époque des communions de cette religieuse. Je laisse à part tous ces fantômes, et ces hommes qui paraissaient, la persécutaient, et, après lui avoir donné beaucoup d'inquiétude et de peine, prenaient la fuite par les cheminées.... La sœur Marie de Saint-Nicolas aperçut deux formes effroyables : l'une présentait un vieil homme avec une longue barbe; l'autre forme était seulement comme une tête fort grosse et fort noire, que cette fille envisagea en plein jour.... Les diverses apparitions faites à la sœur Anne de la Nativité commencèrent dès l'année 1642; c'est une chose étonnante comme quoi ce maudit ennemi se montrait presque à tout moment à cette pauvre fille, en de terribles et affreuses figures; comme quoi, en cet état, il se tenait toute la nuit en sa cellule, immobile devant elle; comme il marchait le premier partout où elle voulait aller, même dans le chœur, où il faisait toute sorte de bouffonneries pour la divertir.... Il la frappait rudement, et la tourmentait à tout moment.... Un jour, pendant la sainte messe, un crucifix se montra à elle,

qui lui dit : Ma fille, mon épouse, ma bien-aimée, je viens à vous pour vous délivrer de votre affliction.... La première fois qu'elle alla à la chapelle pour sa neuvaine, et qu'elle commença sa prière en s'humiliant, il se présenta devant elle un soleil si beau et si ravissant, qu'elle assure n'avoir rien aperçu sur la terre de si charmant. Elle entendit une voix qui sortit de cette lumière.... Durant les jeûnes, elle apercevait devant elle des viandes les plus exquises et des formes humaines qui l'excitaient à manger, et partout où elle allait, elle sentait l'odeur des viandes.... »

La sœur Marie du Saint-Sacrement a publié elle-même le récit de ses souffrances. Il faut voir dans quelles hallucinations perpétuelles vivaient ces pauvres nonnes : « Les cinq sens de nature, » comme dit Sancho Pança, sont successivement ou simultanément compromis. Elles voient, elles entendent, elles touchent, elles sentent, elles goûtent ce qui n'a aucune réalité objective. Tout cela aboutit à deux bûchers! Or, malgré cette fin tragique, le caractère général de la possession de Louviers est tel, que personne aujourd'hui n'oserait la prendre au sérieux, et que je n'ai pas dû hésiter un instant à la citer comme exemple incontestable d'hallucination.

Celle-ci se produit toujours dans le sens des idées régnantes. On voyait des diables au moyen âge; mainnant on entend les Esprits, leurs révélations, leurs concerts; on assiste à ces déplacements de meubles qui semblent être leur manie principale.

Les hallucinations des mystiques ont naturellement un caractère particulier. Que n'ont pas vu et entendu Jean Rothe, Bœhme et Kuhlman! Ce dernier passait

de l'enfer au ciel; un jour il était entouré de millions de démons, un autre jour il contemplait Jésus entouré de ses saints. Pendant sa vie entière il vit à sa gauche un cercle lumineux qui l'accompagnait partout.

La fameuse religieuse de Kent, Élisabeth Barthon, parcourait les régions éthérées; elle recevait les ordres de la vierge Marie, qui lui dit d'entrer au couvent. Elle aurait continué longtemps de la sorte, si elle n'avait eu l'imprudence d'annoncer un jour que les anges lui avaient prédit la mort de Henri VIII. Le colérique monarque lui fit couper la tête.

Mais ce qui contribue plus que rien au monde à fixer le caractère des hallucinations, c'est leur nature épidémique et collective. En présence d'un pareil fait, on perd le droit de tout rejeter sur le compte de la maladie ou de l'aliénation mentale. Si l'illusion complète et absolue des sens se propage ainsi, il faut en conclure qu'elle ne dépend pas nécessairement d'un état pathologique, que l'impression des idées dominantes lui donne naissance, et que par conséquent elle reparaîtra chaque fois qu'une idée nouvelle sera parvenue à s'emparer avec force des esprits.

A l'époque où tout le monde croyait aux spectres, tout le monde en voyait. Dans la peste de Néocésarée, tout le monde vit des fantômes entrer dans les maisons; comme en Égypte, du temps de Justinien, tout le monde vit des hommes noirs sans tête voguer sur la mer dans des barques d'airain. Pendant une épidémie qui dépeupla Constantinople, tout le monde vit circu-

ler par la ville des démons qui donnaient la mort en allant d'une habitation à l'autre.

Je dis tout le monde, pour indiquer la généralité des hallucinations qui avaient envahi des populations entières, qui ne trouvaient pas de contradicteurs, et auxquelles l'histoire a conservé ce caractère en ne les attribuant pas à des individus, mais à des cités. Il est bien entendu d'ailleurs que je dis ceci sous toute réserve de mon opinion à l'égard du témoignage. Je suis persuadé que beaucoup d'anecdotes sont fausses, que beaucoup sont exagérées; je crois que dans les cas où une fausse sensation a été incontestablement perçue d'une manière collective, bien des gens s'y sont prêtés avec cette mauvaise foi inconsciente qui s'accommode aux impressions générales et qui maintient après coup avec force ce qui n'a d'abord été que vaguement perçu.

Comment douter au reste du caractère épidémique des impressions et hallucinations? Le maréchal de Villars n'a-t-il pas parlé d'une ville où toutes les femmes et toutes les filles se mirent à prophétiser au contact de quelques prophétesses cévénoles? Thucydide n'a-t-il pas rapporté l'invasion générale de spectres qui accompagna la grande peste d'Athènes? N'est-il pas certain que, dans d'autres épidémies, la croyance aux apparitions terribles qui annonçaient la mort se propagea de proche en proche avec une immense rapidité?

Les hallucinations qui transforment les nuages en troupes armées combattant les unes contre les autres, ont pris souvent, à l'époque des luttes nationales, une allure contagieuse. Pline dit que, pendant la guerre des Romains contre les Cimbres, on fut effrayé à diverses

reprises du cliquetis des armes et du son des trompettes qui paraissaient venir du ciel. Pausanias écrit que longtemps après Marathon, on entendait encore chaque nuit sur le champ de bataille le hennissement des chevaux et le choc des armées; tous les curieux ne distinguaient pas le bruit, tandis que ceux qui traversaient la plaine sans dessein prémédité l'entendaient parfaitement. Au combat de Platée, l'air retentit d'un cri épouvantable que les Athéniens attribuèrent au dieu Pan; les Perses en furent si effrayés, qu'ils prirent la fuite, et on prétend que c'est à cette circonstance qu'est due l'origine du mot *frayeur panique*. « Un peu avant la fête de Pâques, dit Josèphe, il arriva une chose que je craindrais de rapporter, de peur qu'on ne la prît pour une fable, si des personnes qui l'ont vue n'étaient encore vivantes et si les malheurs qui l'ont suivie n'en avaient confirmé la vérité. Avant le lever du soleil, on aperçut en l'air dans toute la contrée des chariots pleins de gens armés qui traversaient les nues et qui se répandaient autour de la ville comme pour l'enfermer. Le jour de la Pentecôte, les sacrificateurs étant la nuit dans le temple intérieur pour célébrer le service divin, entendirent du bruit, et aussitôt après une voix qui répéta plusieurs fois : Sortons d'ici ! »

Les chroniques de tous les peuples sont pleines de ces merveilles dont je ne garantis assurément pas la réalité. Cependant, il me semble démontré que, si les prodiges eux-mêmes n'existaient pas, l'illusion a souvent existé, plus ou moins générale, et tel est le fait sur lequel j'insiste.

Lorsque Antiochus se prépara à porter la guerre en Égypte, on vit dans le ciel des hommes habillés de

drap d'or, armés de lances, courant à cheval; on distinguait les casques, les boucliers, les épées nues et les lances; des chevaliers armés de toutes pièces s'entre-choquèrent dans un ciel sanglant. Sous le règne de Charles VI, sous celui de Charlemagne, on vit dans les nuées de grandes mêlées de sorciers. A la bataille d'Antioche, les croisés virent venir à leur secours saint Georges, saint Démétrius et saint Théodose. M. Amédée Thierry raconte qu'à l'attaque du temple de Delphes par les Gaulois, ces barbares furent effrayés par l'apparition de trois héros ensevelis dans les environs de la ville.

« On se demandera peut-être, ajoute M. Brierre de Boismont, auquel j'emprunte ces récits, comment des réunions considérables d'hommes ont pu être ainsi les dupes de la même illusion. Indépendamment des raisons que nous avons données et parmi lesquelles l'ignorance, la peur, la superstition, la maladie jouent un rôle important, il ne faut pas oublier l'influence contagieuse de l'exemple. Il suffit d'un cri pour effrayer une multitude d'hommes. Un individu qui croyait voir des choses surnaturelles, ne tardait pas à faire partager sa conviction à ceux qui n'étaient pas plus éclairés que lui. » (*Des hallucinations*, 116.)

Dans les épidémies de possession, il arrivait souvent qu'une religieuse croyait entendre une musique céleste ou diabolique, et ses compagnes ne tardaient pas à l'entendre aussi très-distinctement. Il arrivait plus souvent encore que les dégoûtantes images créées dans l'imagination d'une des religieuses prenaient successivement possession de toutes les autres. Il faut lire (ou plutôt, il ne faut pas lire), dans Delancre (*Tableau de l'inconstance des mauvais anges*), les détails sincèrement

donnés par ce terrible conseiller sur les sorciers du Labourd. Des familles entières, des populations entières vivent en présence de spectacles quotidiens dont la crédulité la plus robuste n'admettra certes point la réalité. Or tous ces gens-là voient, entendent, touchent; ils ne sont pas plus sûrs de leur propre existence que des faits épouvantables qui s'accomplissent incessamment autour d'eux.

Voilà donc une vérité établie : les hallucinations collectives et épidémiques remplissent l'histoire. C'est un point fondamental et que je prie le lecteur de ne pas perdre de vue. Toute la fantasmagorie du surnaturel apocryphe s'écroule en présence de cette simple remarque qui établit la véritable nature des hallucinations et en fait sentir l'importance. Aussi M. de Mirville a-t-il soin de protester « contre la doctrine des *hallucinations collectives*, contre cette erreur, véritablement monstrueuse, établie, propagée aujourd'hui dans toutes nos écoles médicales, et dont l'adoption définitive serait suivie bientôt du renversement le plus complet de toute l'histoire d'abord et de la religion ensuite. » (97.)

Il résulte des faits que je viens de rappeler, en particulier du grand fait des visions diaboliques qui gagnaient en même temps une foule de personnes dès qu'un procès de sorcellerie avait donné le signal de l'épidémie, et qui disparaissaient dès que la cessation des poursuites avait replacé les imaginations dans leur état normal, il en résulte que les hallucinations collectives ne sont pas seulement réelles, mais qu'elles se produisent sur une échelle formidable. Quand vous aurez fait aussi large que possible la part des erreurs du témoignage, il vous restera encore assez d'illusions épidé-

miques incontestables pour que le phénomène dont j'ai parlé ne puisse être mis en doute.

Si M. de Mirville ne s'élevait que contre les définitions qu'en donnent les médecins, je pourrais être de son avis. Les uns ont l'air de ranger les hallucinés au nombre des fous et nous somment de considérer Socrate comme une cervelle détraquée ! Les autres semblent admettre que l'hallucination est à peine un accident, qu'elle se concilie avec notre état normal, que nous pouvons avoir des sensations illusoires et conserver tout notre bon sens !

J'espère que personne n'aura confondu avec une opinion semblable celle que je viens de soutenir. Tout en établissant avec force la distinction profonde qui sépare la folie de l'hallucination, je n'ai certes pas songé à prétendre que cette dernière soit un acte sensé et qu'un homme de sang-froid y soit sujet. C'eût été sacrifier l'autorité de la raison. S'il n'y a rien, en effet, qui établisse une ligne de démarcation entre nos sensations véridiques et nos sensations mensongères, toutes les croyances sont ébranlées du même coup. L'halluciné, qui n'est pas un fou, est un homme soumis à l'ébranlement nerveux le plus profond ; les illusions collectives sont avant tout des épidémies nerveuses combinées avec une erreur dominante en matière de surnaturel.

C'est au moyen de l'hallucination ainsi conçue que je me charge de démolir les sorcelleries anciennes et modernes. Il n'est pas un de ces récits merveilleux dont il reste la moindre chose lorsqu'on a commencé par en ôter les fraudes, les exagérations, les erreurs du témoignage, les complaisances presque inconscientes de

plusieurs des assistants, et lorsqu'on finit par tenir compte des sensations individuelles ou collectives que produisent certaines superstitions dont la puissance est centuplée sur les personnes impressionnables par un état particulier d'excitation nerveuse.

Quant au risque prétendu que nos explications feraient courir au surnaturel biblique, je le répète pour la dixième fois, nous ne croyons pas à la Bible à cause de ce surnaturel, mais à ce surnaturel à cause de la Bible. L'attestation qui accompagne les révélations divines est autrement claire et solide que celle qu'on voudrait emprunter aux miracles et aux visions; le témoignage de Jésus-Christ, auquel vient se joindre subsidiairement le témoignage de notre conscience, imprime au recueil de l'Ancien et du Nouveau Testament un caractère de certitude qui nous frapperait comme l'évidence même, n'étaient les résistances intéressées du mauvais cœur. Si nous en étions réduits à prouver l'Écriture par les miracles, on pourrait, avouons-le, nous objecter et les erreurs perpétuelles des témoins les plus sincères, et l'action des causes naturelles qui semblent parfois produire des effets merveilleux, et l'hallucination d'autant plus probable que la croyance en cause agissait plus fortement sur les esprits. Il faut savoir regarder ces objections en face et reconnaître qu'aucune ne serait absolument irréfutable, dans le cas où malheureusement nous serions forcés de prendre pied sur le terrain mouvant des miracles transformés en preuve actuelle et principale. En vain ferions-nous remarquer le calme habituel des scènes bibliques et la distance infinie qui les sépare des scènes de désordre nerveux au milieu

desquelles le surnaturel apocryphe prend toujours naissance, on aurait le droit de répondre que les récits ont été arrangés après coup et que les choses ne se sont point passées de la façon qu'on les raconte. Mais l'homme qui, partant d'une réalité historique que les adversaires qui se respectent sont unanimes à proclamer, est allé droit à la personne et à l'enseignement constant de Jésus-Christ, l'homme qui, ayant appris de lui que Dieu a manifesté infailliblement la vérité par les livres canoniques et assuré infailliblement le recueil de ces livres, est descendu ensuite dans son propre cœur et s'est demandé s'il est possible de fermer les yeux à l'éclatante divinité des Écritures, cet homme-là contemple les miracles bibliques dans toute leur majesté; sa foi se meut dans une sphère telle, que le rôle des hallucinations ici-bas ne saurait la troubler un seul instant.

La théorie que j'ai exposée ne porte donc atteinte ni à la crédibilité générale de nos perceptions, ni à l'autorité du livre de Dieu. Elle s'appuie, au reste, sur tant d'observations concordantes qu'elle se fera universellement accepter. Il ne s'agit pas, en effet, d'un phénomène isolé qui ne se rattacherait à rien dans notre expérience psychologique. Si l'hallucination était un accident, si nous n'apercevions aucun des symptômes qui la précèdent, qui la préparent ou qui l'expliquent, je comprendrais qu'on s'en défiât. Mais il n'en va point ainsi. A côté des hallucinations dont l'origine est matériellement insaisissable, des perceptions erronées qui proviennent uniquement de l'homme intellectuel et moral, il en est d'autres qui ont leur point de départ

dans une première sensation physique et qui offrent en quelque sorte un fil conducteur à la science qui veut étudier ce grave sujet.

M. Brierre de Boismont s'appuie sur cette différence, pour distinguer profondément entre l'hallucination et l'illusion. Selon lui, la première semble partir du point d'origine du nerf pour venir former l'image au dehors, tandis que la seconde paraît suivre une marche inverse : l'hallucination est subjective, et l'illusion objective; l'une est un produit purement cérébral, l'autre a un objet matériel pour base (108, 109, 123, 124).

Qu'une telle distinction soit ou non fondée, il demeure certain que les illusions nous acheminent très-naturellement vers les hallucinations. Après avoir compris que le travail de l'imagination développe et dénature une sensation réelle fournie par l'appareil nerveux, nous n'avons pas de peine à comprendre aussi que la même faculté crée de toutes pièces la sensation entière et qu'elle le fasse chez des gens fort sensés d'ailleurs que préoccupe quelque idée dominante. Dans l'illusion, les objets extérieurs subissent une transformation prodigieuse; c'est une pierre, c'est un morceau de tapisserie qui se métamorphosent en fantômes, c'est un nuage qui devient un régiment de cavalerie, c'est une douleur intérieure qui se fait crapaud ou serpent; c'est la tête de l'esturgeon servie sur la table du roi Théodoric qui prend la forme du sénateur Symmaque injustement immolé. Dans l'hallucination proprement dite, l'obsession mentale prend corps sans qu'aucun incident réel y donne prétexte. Trouve-t-on que cela soit beaucoup plus inconcevable?

Quelques nouveaux rapprochements achèveront de nous mettre sur la voie.

Le célèbre peintre Reynols, en sortant de son atelier où il avait travaillé longtemps, prenait les réverbères pour des arbres, les hommes et les femmes pour des buissons agités. L'image du tableau exécuté par lui était restée tellement empreinte dans sa tête, qu'elle s'assimilait toutes les sensations de l'artiste et le forçait à voir un paysage champêtre dans les rues de Londres.

M. Andral vit pendant toute une journée à côté de lui le cadavre d'un enfant dont la vue l'avait fortement impressionné le matin. Newton fut très-surpris lorsque après avoir fixé le soleil dans une glace, il dirigea sa vue vers une partie obscure de l'appartement où il aperçut la reproduction exacte du spectre solaire.

L'action d'une forte pensée ne s'est jamais manifestée avec plus d'éclat que dans les fameuses expériences de Digby et de ses confrères sur la palingénésie ou résurrection des plantes. Je n'oserais pas en parler, tant elles sont extraordinaires, si les savants anglais du XVIIe siècle ne s'en étaient sérieusement occupés et n'avaient prétendu obtenir la reproduction des moineaux après avoir obtenu celle des fleurs. Comme il est impossible de supposer chez eux soit une fraude grossière et concertée soit une complète ignorance, il faut bien admettre une hallucination collective causée par la vivacité de la pensée qui les hantait et qui obtenait en eux sa réalisation.

Ils prenaient une fleur, ils la brûlaient, ils en ramassaient toutes les cendres dont ils tiraient des sels par le moyen de la calcination. Ils plaçaient ces sels dans une fiole de verre, y mêlaient certaines substances et fai-

saient chauffer le tout. On voyait alors s'élever une tige, des feuilles, une fleur. C'est admirable, n'est-ce pas? Par malheur, la plante ainsi produite ne survivra jamais à l'expérience. Dès que la chaleur cesse, le spectacle s'évanouit, et l'on ne retrouve au fond de la fiole que ce qu'on y a mis en commençant : on a mis des cendres, on trouve des cendres. Il est vrai que pendant un moment tout le monde a vu la tige, les feuilles et les fleurs; on l'a vu et revu bien des fois; on a pu décrire, on aurait pu dessiner; les procès-verbaux en font foi.

Le père Kircher, savant jésuite, s'est efforcé d'expliquer à sa manière cette palingénésie végétale. A l'entendre, la vertu séminale de chaque substance est concentrée dans ses sels; dès que la chaleur les met en mouvement, ils s'élèvent et circulent comme un tourbillon dans la fiole; les sels, devenus libres de s'arranger, prennent la même situation et forment la même figure que la nature leur avait donnée primitivement; les corpuscules qui étaient au pied de la plante y reprennent place; ainsi font aussi ceux qui composaient la tige, les feuilles et les fleurs. On conçoit que rien n'est plus simple !... à moins que les membres de l'académie royale de Londres ne fussent soumis alors comme de simples mortels à la loi des hallucinations.

Les liaisons d'idées viennent à leur tour faciliter l'intelligence d'une pareille loi. D'où vient que passant en hiver au pied d'un mur où j'ai senti au printemps l'odeur des violettes, je perçois la sensation complète de leur parfum? D'où vient que la vue seule de l'Océan rend à certaine personne la sensation complète du mal de mer? Le renouvellement exact et parfait des sensa-

tions physiques a donc lieu sans aucune cause objective et par la seule puissance d'une idée qui a été réveillée dans notre esprit. Une Revue anglaise racontait dernièrement qu'un homme qui étant enfant s'était confessé pour la première fois après avoir mangé beaucoup de gâteaux sucrés, n'avait pas pu retourner une seule fois à confesse pendant une douzaine d'années, sans retrouver dans sa bouche le goût des mêmes gâteaux. Une dame qui devait prendre du gaz exhilarant et à laquelle on ne présentait que de l'air atmosphérique, éprouva tous les effets du gaz dont l'idée la préoccupait exclusivement.

Nous avons mentionné les illusions et les liaisons d'idées; disons aussi un mot des rêves qui ne sont certes pas sans analogie avec les hallucinations et qui contribueront à éclairer notre sujet.

Les hallucinations et les rêves se tiennent. C'est en rêve que la plupart des sorcières allaient au sabbat; les loups-garous étaient éveillés, et cependant qui osera prétendre que le second phénomène diffère essentiellement du premier? Je rêve pendant la nuit que je vois, que j'entends, que je touche, que je goûte; je m'imagine en plein midi que j'éprouve les mêmes sensations, elles sont également fausses et également réelles dans les deux cas.

Également réelles, c'est trop dire peut-être. Les sensations de l'homme éveillé, qui s'examine et dont l'hallucination s'encadre dans l'ensemble des impressions de la journée sans que rien s'élève entre ce souvenir et les autres, sans qu'il y ait dans l'état général de l'observateur un changement analogue à celui qui s'opère quand il passe du sommeil à la veille, les sen-

sations de l'homme éveillé semblent plus positives et par conséquent plus étonnantes. Mais cela n'empêche pas que les songes ne soient fort extraordinaires aussi et ne puissent servir à l'étude des hallucinations, puisqu'ils appartiennent avec elles à la catégorie des perceptions sensibles auxquelles la pensée seule donne naissance.

Pendant mes rêves, je visite différents pays et m'entretiens avec diverses personnes, je vole à travers les airs, je tombe dans un précipice, et l'impression est si forte qu'elle suffit pour me réveiller.

Pendant mes rêves, mon imagination s'empare du moindre incident extérieur pour le métamorphoser et le grandir. C'est exactement le procédé que nous avons remarqué dans les illusions. J'entends un léger bruit ; cette impression fait à l'instant partie de mon songe et s'adapte complaisamment aux idées qui m'occupent, quelles qu'elles soient.

Les associations d'idées et les réminiscences opèrent dans les rêves comme dans la veille. Il y a plus, la limite entre ces deux états n'est pas tellement infranchissable que je ne puisse continuer à voir de mes deux yeux après mon réveil l'objet terrible dont l'apparition m'avait empêché de dormir plus longtemps. Abercombrie raconte dans son ouvrage sur les facultés intellectuelles qu'un médecin distingué fut réveillé en sursaut par la vue d'un babouin gigantesque. Il se leva et se dirigea vers la table qui se trouvait au milieu de l'appartement. Il était alors très-éveillé et reconnaissait parfaitement les objets autour de lui. Près de la muraille, au bout de la chambre, il aperçut le babouin faisant les mêmes grimaces que pendant son rêve.

La transition entre le rêve et l'hallucination se fait ici toucher au doigt ; et ce n'est pas le seul signe auquel elle se manifeste. Chez les magiciens et chez les sorcières du moyen âge, les hallucinations de la veille et les rêves du sommeil étaient absolument identiques ; gouvernés par la croyance traditionnelle, la société du diable avait acquis à leurs yeux une réalité tangible qui les poursuivait incessamment.

Nous avons vu des hallucinations épidémiques et collectives, les rêves épidémiques et collectifs ne sont pas non plus sans exemple. Quelqu'un vient-il à parler des récents exploits des vampires dans quelque village reculé de la Hongrie, aussitôt bon nombre d'habitants voient en rêve leurs parents sortir des tombeaux et venir vers eux pour sucer leur sang.

Le passage est moins infranchissable qu'on ne le dit entre la veille et le sommeil. Il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui ont fait en rêve des compositions remarquables. La fameuse sonate de Tartini connue sous le nom de *sonate du Diable* a été composée ainsi. Tartini s'était endormi après avoir essayé en vain de terminer son travail ; alors le diable vint et exécuta sur le violon un morceau que l'artiste écrivit de mémoire à son réveil.

Ici l'hallucination ou le rêve se combinent avec le développement des facultés, c'est-à-dire qu'on rencontre à la fois les deux effets qu'une idée dominante a coutume de produire. Il vaudrait bien la peine d'étudier les merveilles de notre organisation avant de s'extasier sur celles du surnaturel apocryphe. Avec l'homme tel qu'il est, avec ses illusions, ses associations d'idées, ses rêves et ses hallucinations, avec les

déploiements de mémoire, d'habileté et de force que provoque en lui l'action d'une idée régnante, il n'est pas nécessaire d'aller chercher si loin l'explication des prodiges attestés par l'histoire.

Notez d'ailleurs qu'en étudiant les rêves plus complétement que je n'ai pu le faire ici, on découvrirait bien d'autres phénomènes étranges qui mettent sur la voie d'un mode d'existence où l'homme donne corps à ses pensées en dehors de toutes les conditions ordinaires de la sensation. Le sommeil somnambulique en particulier fournirait plus d'une observation de ce genre.

Les expériences biologiques n'en fourniraient pas moins. L'hallucination ne saurait être assurément plus complète. Je vois, je touche ce que vous m'ordonnez de toucher et de voir.

La folie elle-même aurait beaucoup d'enseignements à nous donner. Et pourtant il y a entre elle et l'hallucination des différences fondamentales. Rien n'à plus contribué à discréditer l'explication naturelle de la sorcellerie que d'y voir figurer une théorie qui classe au nombre des fous Jeanne d'Arc, Socrate et tous les grands hommes qui ont eu des hallucinations. Si aujourd'hui nous prétendions que les « spiritualistes » américains sont des aliénés à interdire, au lieu de constater que le phénomène qui éclate parmi eux rentre dans les lois ordinaires de notre nature et n'a jamais manqué de se produire chez des hommes sains d'esprit toutes les fois que certaines préoccupations ont régné avec une violence exceptionnelle; si nous

proposions de les soumettre à un traitement médical, nous donnerions raison contre nous aux champions du surnaturel.

C'est ce qui est arrivé aux systèmes, fort savants d'ailleurs, qui ont paru insinuer que parce que les fous ont des hallucinations, tous ceux qui ont des hallucinations sont des fous ! Soutenir cette thèse, c'était donner trop beau jeu aux adversaires. Quoi, s'écrient-ils, votre grande explication, votre fameuse découverte se borne à cela ! Vous avez découvert que les fous ont des hallucinations, que l'un se croit roi, que l'autre se voit théière ou grain de blé, que celui-ci entend le tic-tac d'une montre dans sa tête, que celui-là reçoit d'une main invisible des coups de bâton ou des soufflets ! Nous le savions depuis longtemps ; mais nous hésiterions, malgré son démon familier, à loger Socrate dans une des cellules de Bicêtre ; nous ne pensons pas que les cent mille sorciers ou possédés qu'autrefois on voyait paraître tout à coup dans tel ou tel pays, fussent privés de leurs facultés intellectuelles.

A une telle objection, je ne vois pas ce que nous aurions à répliquer. Il faut donc nous placer sur un meilleur terrain et montrer la distinction profonde qui sépare le fou de l'halluciné.

Cette distinction ne consiste pas en ce que l'halluciné ne déraisonnerait pas sur un point, étant parfaitement sensé sur le reste. La même chose a lieu en effet chez beaucoup de fous. Avec eux vous pouvez entamer tous les sujets, moins un ; ils vous étonneront par la lucidité de leurs souvenirs, par la netteté de leurs argumentations ; mais touchez-vous au point sensible, voilà immédiatement une intelligence calme

et solide qui fait place à l'égarement le plus complet.

Il en résulte que si l'hallucination n'était qu'une folie partielle, elle n'en serait pas moins une folie. Or, elle ne l'est en aucune façon, et voici pourquoi.

Le caractère essentiel de la folie, c'est que les facultés elles-mêmes sont altérées, et que par conséquent les fausses perceptions ne peuvent être redressées par la démonstration même la plus évidente de leur vanité. Prenez à part cet homme, fort raisonnable à d'autres égards, qui se croit grain de blé et qui achète tous les œufs à la ronde, afin d'en faire d'immenses omelettes et de détruire les poules qui pourraient le manger; essayez de lui faire voir qu'un grain de blé n'achète pas des œufs et ne tire pas une bourse de sa poche pour les payer, vous ne produirez pas la moindre impression. Avec un halluciné, le résultat sera bien différent. Chez lui les facultés sont entières, seulement leur exercice régulier est momentanément faussé par l'action des idées mensongères et d'une excitation extrême; dans cet état particulier, ses impressions revêtent une réalité objective et il croit voir ou entendre ce qui n'existe que dans son imagination. Dès lors il est accessible au raisonnement sur l'objet même de son hallucination. Faites-lui toucher du doigt l'illusion dont il est dupe, prouvez-lui que ses sensations ne peuvent pas correspondre à des faits extérieurs à lui, il réfléchira et il se rendra. Une pauvre possédée du moyen âge, à laquelle on aurait fait voir que ses ennemis avaient tout arrangé pour simuler chez elle des apparitions de démons, pour lui donner la conviction de ses relations avec Satan et pour la perdre, aurait renoncé à ses hallucinations, à moins que celles-ci ne

l'eussent rendue absolument folle. Un Américain qui a assisté aux concerts célestes confessera et repoussera son hallucination si vous lui démontrez que les voisins n'ont rien entendu, que les sons ne sont parvenus qu'aux oreilles des initiés, que parmi ceux-ci il en est même plus d'un qui n'a perçu aucune sensation distincte, qui n'a éprouvé que la contagion nerveuse de l'extase générale et qui n'a réussi à se persuader lui-même qu'à force de travailler par esprit de corps à persuader les adversaires.

Ceci n'est pas une différence légère; c'est une distinction fondamentale. Le caractère essentiel de l'hallucination n'est pas celui de la folie.

Aussi voit-on des hallucinés, et en grand nombre, qui se défient de leurs sensations, qui les analysent et qui parviennent à les rejeter. Le docteur Brewster a rapporté plusieurs exemples d'hallucinations ainsi contrôlées par ceux qui y étaient sujets. Bien plus, M. Brierre de Boismont cite des cas où l'halluciné n'attend pas la fin de la sensation mensongère pour lui faire son procès et pour conclure de l'impassibilité des personnes qui l'entourent que le spectacle qui le frappe vivement lui-même est dépourvu de réalité.

Nous touchons ici à l'extrême limite de l'hallucination, au point où elle mérite à peine de conserver son nom, car la sensation que l'on suspecte ne saurait exister entièrement.

Nous voilà bien loin de la folie! L'hallucination se présente à nous comme un phénomène compatible avec la pleine raison. Que dis-je! elle semblerait être parfois l'attribut de certaines âmes d'élite chez lesquelles le mouvement des idées a une plus grande activité. Dion

a ses visions comme Socrate. Il est impossible de parler ici d'esprits égarés ou même d'esprits faibles; il faut se borner à dire que les grands hommes eux-mêmes subissent les conséquences des idées fausses, et qu'au nombre de ces conséquences figurent dans quelques cas les hallucinations. Partout où se rencontrent, d'une part, une organisation nerveuse et impressionnable, de l'autre une préoccupation intense fixée sur de grossières erreurs au sujet du monde surnaturel, on voit les sensations erronées gagner de proche en proche, commençant d'ordinaire par les ignorants pour finir par les savants, commençant par les femmes pour finir par les hommes, mais conservant toujours ce double caractère de se concilier avec la parfaite intégrité des facultés intelligentes et d'en compromettre gravement l'exercice sur un point donné.

Je suis bien loin en effet de déclarer que l'hallucination soit bonne en soi. Rien n'est plus humiliant au contraire pour l'espèce humaine que la coïncidence chez les mêmes individus de la vie intellectuelle la plus complète et des illusions les plus grossières. Hallucinations des grands hommes, hallucinations des philosophes, hallucinations des extatiques, hallucinations des ignorants et des superstitieux, hallucinations qui se produisent dans les ténèbres du moyen âge, et hallucinations qui se produisent en plein XIX[e] siècle comme un défi à ses lumières et comme un démenti à son orgueil, tout cela n'est ni raisonnable ni glorieux, bien que tout cela laisse subsister l'intégrité de la raison.

Un dernier mot, avant de quitter ce sujet.

S'il est certain que l'hallucination (celle qui nous occupe) est profondément distincte de la folie, il n'est

pas moins certain que la folie a ses hallucinations, et que l'étude de celle-ci jette beaucoup de lumière sur celles-là. L'halluciné n'est certes pas un fou ; toutefois, du fou à l'homme sensé, il n'y a pas si loin qu'on le pense. Nous devrions toujours nous rappeler la parole de Corvisart montrant Charenton à l'empereur : « Sire, entre ces cerveaux malades et le vôtre, il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille de papier. »

Il faut donc examiner avec soin ce qui se passe dans les cerveaux malades, et en général tenir grand compte des phénomènes que produit un état morbide quelconque. Indépendamment de l'affection spéciale qu'on nomme ivresse, et qui, sous l'influence des spiritueux ou du baschish, fait naître une foule de rêves et d'hallucinations, la fièvre, l'hypocondrie, les maladies nerveuses, les maladies inflammatoires fournissent de curieux exemples de sensations trompeuses. Je ne puis mieux finir qu'en constatant ce fait, et en plaçant les illusions dont la cause est purement physique en face de celles dont la cause est essentiellement morale. Ces dernières nous ont seules occupés ; mais nous nous en ferions peut-être une idée inexacte si nous négligions entièrement les autres. Nous pourrions nous figurer entre les deux catégories une séparation plus profonde qu'elle ne l'est en réalité ; nous oublierions presque que l'hallucination des gens sensés et bien portants n'a lieu elle aussi que par l'action des idées fausses qui troublent l'intelligence et de l'ébranlement nerveux qui trouble le corps. Disons donc un mot, rien qu'un mot, de l'hallucination des malades et de celle des fous.

M. Brierre de Boismont décrit de nombreux malades

chez lesquels la fièvre a été accompagnée, pendant l'état de veille, des visions les plus effrayantes et les plus distinctes. Il ajoute ceci : « L'hypocondriaque, par son état moral, véritable lentille convergente où tout vient aboutir, est nécessairement prédisposé aux hallucinations et aux illusions. Cette étude de tous les instants, dont rien ne peut interrompre la fixité, est une cause favorable à leur production. Aussi est-il ordinaire d'entendre ces malades se plaindre des détonations, des sifflements, des trios musicaux, des voix extraordinaires qui passent dans leur cerveau.... Plusieurs croient sentir le mouvement d'une couleuvre, d'un poisson, sous une ou plusieurs parties de leur corps. » (198.)

La catalepsie, l'épilepsie, l'hystérie, ne marchent pas non plus sans un cortége d'images nées dans le cerveau et dont la réalité n'est pas mise en doute. Tel pauvre convulsionnaire cité par le docteur Gregory n'avait en général ses attaques qu'après qu'une vieille femme en manteau rouge s'était avancée vers lui et l'avait frappé de sa canne sur la tête.

La meilleure preuve qu'il y a des hallucinations causées par la maladie, c'est qu'il y en a qui sont venues avec elle, qui s'en vont avec elle, et que supprime une purgation ou une saignée (Voir les pages 501 et suiv.).

La meilleure preuve qu'il y a des hallucinations indépendantes de toute maladie, c'est qu'il y en a qu'aucune médication ne guérira. Qui voudrait mettre à l'hôpital les hallucinés de la sorcellerie et ceux du « spiritualisme? » qui voudrait essayer en pareil cas de la diète, des douches ou des ventouses?

M. Brierre de Boismont lui-même, auquel on peut

reprocher de n'avoir pas établi une séparation assez nette entre les hallucinés et les fous, a trop de sagacité pour ne pas protester contre une confusion que tendrait à favoriser la disposition des matières dans son livre où surabondent les exemples d'aliénation mentale. « Par quelles lésions, écrit-il, expliquerez-vous les fausses sensations de l'enfant à qui la frayeur fait apercevoir des diables, des assassins, des voleurs, et celles de l'homme raisonnable qui voit passer devant lui des paysages, des villes, des troupes d'hommes, sans être dupe de ces formes fantastiques? Attribuez-vous ce phénomène psychologique à quelques gouttes de sang en plus ou en moins, à un éréthisme nerveux? » (476.)

L'explication ne serait pas meilleure pour l'homme qui est dupe de ses sensations mensongères, pour la collection d'hommes qui subit la même hallucination contagieuse, qui la contemple des heures durant, qui la voit reparaître à plusieurs reprises.

Concluons donc en reconnaissant deux catégories d'hallucinations : celles qu'engendre directement et exclusivement une cause physique, insanité, ivresse, maladies diverses ; celles qu'engendre une cause morale, terreur, préoccupation, superstition, état nerveux qui prépare et accompagne l'extase.

Cette seconde catégorie est tellement réelle, que le caractère des hallucinations est presque toujours déterminé par les idées régnantes. Chaque époque a ses hallucinations à elle. Les sales visions qu'apercevaient toutes les possédées du moyen âge, le fangeux milieu dans lequel se mouvaient alors tous les hallucinés sans

exception, s'expliquent par la nature des images que mettaient en circulation les croyances traditionnelles et les légendes dorées. Depuis que l'esprit des hommes a reçu une autre pâture, les apparitions ont pris un autre caractère, et j'ose affirmer que celui-là, grâce à Dieu, ne reparaîtra jamais.

Au moyen âge même, les croisades ont leurs hallucinations particulières, où les chevaliers célestes, les saints et les démons, portant la lance et l'écu, jouent un rôle essentiel.

Aujourd'hui personne ne voit plus ni les guerriers bardés de fer ni les dégoûtantes scènes du sabbat; on voit des spectres fluidiformes, des locomotions extraordinaires, un surnaturel doublé de physique, de mécanique et de chimie.

On sait que les hallucinations septentrionales ne ressemblent pas à celles des pays chauds. On sait que les hallucinations des campagnes ne ressemblent pas à celles des villes; on sait que les hallucinations des marins ne ressemblent pas à celles des paysans.

Il est d'ailleurs impossible de ne pas remarquer que les hallucinations générales et épidémiques, celles qui servent le mieux à expliquer le prétendu surnaturel, ne se présentent guère que dans les moments où les commotions sociales, les systèmes philosophiques et religieux, les croyances reçues impriment aux âmes une violente secousse. Alors même, elles ne s'attaquent guère qu'aux personnes sujettes à de vives impressions et qui, sans être ni folles ni malades, sont en proie à une préoccupation qui passionne leur cœur, asservit leur pensée et ébranle nerveusement tout leur être. Aussi a-t-on observé que Shakspeare, ce grand

philosophe sans le savoir, ne présenta jamais comme voyant et entendant les spectres ou les sorcières que des personnages agités par une émotion excessive.

Nous sommes maintenant en possession d'une théorie suffisante. L'hallucination aura raison des faits surnaturels que la fraude ou la crédulité vulgaires, la simple excitation nerveuse, l'action fluidique enfin, n'auraient pas suffi à expliquer. Nous allons nous en assurer en abordant les études spéciales auxquelles notre troisième partie est consacrée. Nous verrons que les prodiges s'effacent l'un après l'autre, et cela sans que la certitude historique ou religieuse soit compromise à aucun degré, sans que la certitude scientifique elle-même soit ébranlée. L'hallucination ne pourra pas plus être opposée à nos expériences que les erreurs du témoignage ne peuvent être opposées à notre foi. La foi ne repose sur aucun témoignage d'homme, et les expériences où le merveilleux n'apparaît pas ne se prêtent à aucune hallucination; il y a longtemps que le fait est pratiquement démontré. On a le droit de prétendre que les expérimentateurs se sont trompés, qu'ils n'ont pas pris des précautions suffisantes, qu'ils ont mal observé les faits ou qu'ils en ont tiré des conclusions excessives; on n'a pas le droit de parodier vis-à-vis d'eux le fameux mot : « C'est votre léthargie, » et de répondre à chacune de leurs affirmations : « Vous avez cru voir; mais tout s'est passé dans votre esprit! c'est votre hallucination ! »

L'hallucination (j'entends celle de l'homme sain de corps et d'esprit) demeure en général l'apanage des

sujets où le merveilleux joue un rôle. Si elle se montre ailleurs, c'est en tous cas sous l'influence de ces états nerveux qui se rattachent d'une manière plus ou moins directe à l'extase. Pour l'homme plongé dans un état pareil, la sensation produite par les choses extérieures ne dépasse pas en netteté, en intensité et en durée celles que produisent les hallucinations du sommeil et surtout celles de la veille. Ce que les sorciers et les loups-garous de certaines époques ont vu, entendu, touché ou fait est à leurs yeux d'une évidence qui n'admet pas la contestation. Et cependant la nature purement subjective de ces incidents ne saurait être mise en doute, puisque les enfants dévorés par les loups-garous se portent à merveille, puisque les sorcières passent dans leur lit le temps qu'elles consacrent à leurs voyages au sabbat, puisqu'il suffit d'un procès de sorcellerie pour multiplier les sorciers en frappant les imaginations, puisqu'il suffit d'interrompre les procès pour supprimer les sorciers en donnant un autre cours aux idées, puisque les visions changent, s'affaiblissent ou disparaissent au gré des modifications que subit la pensée dominante.

Ici se termine la partie de mon livre qui traite du surnaturel en général. Personne ne s'étonnera du développement qu'elle a pris, car le sujet était neuf, ou peu s'en faut, quoiqu'il soit aussi vieux que le monde. Il s'agissait de s'orienter dans un labyrinthe de faits, de témoignages, de théories, de croyances; il s'agissait de démêler le vrai du faux et de rejeter le second sans compromettre le premier. Jusqu'à présent les ennemis du surnaturel apocryphe avaient maltraité le surnaturel biblique, les adversaires des diableries tradi-

tionnelles avaient nié l'existence du diable. On nous donnait à choisir entre l'acceptation en bloc de toutes les traditions superstitieuses, et le rejet en bloc de tout ce qui est miraculeux ou prodigieux.

Il fallait donc poser la question dans ses véritables termes; tel a été mon premier soin. J'ai cherché ensuite à la résoudre, à la résoudre et non à l'esquiver. Je connais en effet beaucoup de protestations sensées contre les fables du moyen âge; seulement les protestations ne sont pas des démonstrations. Le plus souvent on se contente de se moquer ou de s'indigner; ou bien on s'écrie qu'il y a à prendre et à laisser; que le merveilleux existe sans doute, mais qu'on l'a exagéré; qu'il y a eu des sorciers, mais non pas tant qu'on le dit; que des apparitions ont eu lieu, mais non pas toutes celles dont on parle; que les âmes des morts ou les démons peuvent bien jouer un rôle dans le « spiritualisme » contemporain, mais que les gens raisonnables ne sauraient admettre tout ce qui s'en dit.

J'ai cherché à sortir de ces fades lieux communs d'une prudence qui ne sait trop à quoi s'en tenir : au lieu de tirer des moyennes, j'ai tâché de poser des principes. Je ne me suis pas contenté de répéter vaguement : « Il y a tant de choses que nous ne comprenons pas! le surnaturel est si immense! notre capacité est si petite! » Renonçant à l'humilité de commande qui n'est pas si humble qu'elle en a l'air, je me suis demandé si Dieu ne nous aurait pas remis les moyens de résoudre le problème et si la modestie qui s'y refuse ne ressemblerait pas à de l'infidélité.

En conséquence, j'ai abordé les questions fondamentales; et d'abord la grande question du témoignage.

J'ai montré que sa valeur, très-réelle dans les matières qui appartiennent à notre compétence, devenait presque nulle dans celles qui touchent au surnaturel. J'ai défié mes contradicteurs d'admettre comme réel tout ce qui est suffisamment attesté. J'ai signalé les motifs particuliers de suspicion qui nous commandent la défiance vis-à-vis du merveilleux dont on veut nous imposer l'acceptation.

Après avoir signalé la contradiction qui existe entre ce genre de témoignage et la raison, j'ai signalé une autre contradiction que les chrétiens doivent tenir pour décisive et que les hommes étrangers à la foi tiendront eux-mêmes pour très-importante. Ce que les témoignages affirment en fait de surnaturel, l'Écriture le dément. L'Écriture ne nous autorise à croire ni à la prodigalité inouïe des miracles sataniques ou divins, ni à la continuation probable des miracles après les apôtres, ni à un Satan puéril et ridicule, ni à un Satan rival de Dieu et partageant sa souveraineté, ni au matérialisme grossier des possessions par contact, ni au dualisme, ni à l'ensemble d'une tradition qui vient se résumer honteusement dans la peur du diable, dans la terreur de ses châtiments prétendus et dans l'oubli de ses tentations trop réelles. Où les témoignages disent oui, la Bible dit non, et réciproquement. Il est nécessaire d'opter. Nul n'a le droit de recevoir en même temps le surnaturel de l'Évangile et celui de la tradition.

Il me restait un devoir à remplir. Le surnaturel condamné par la raison et impossible aux yeux de la foi, n'en conservait pas moins une apparence propre à troubler encore la foi et la raison. J'ai tenu à prouver

en finissant qu'il n'avait de surnaturel que le nom, que les explications les plus simples pouvaient en rendre compte. Laissant de côté les fraudes proprement dites et les grossières crédulités, j'ai indiqué de quelle façon les faits extraordinaires viennent se ranger sous trois chefs : l'excitation nerveuse, l'action fluidique, l'hallucination.

Ce que j'ai indiqué en termes généraux, je vais à présent essayer de le montrer en détail. Les principes étant établis, il est temps de passer à l'application. Tel sera le but de notre troisième partie, où nous verrons défiler devant nous toutes les formes du surnaturel apocryphe, les faux miracles, les faux sortiléges, la partie merveilleuse du magnétisme, enfin les tables parlantes et leurs Esprits à l'occasion desquels on a ressuscité tout le reste.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME I[er]

PREMIÈRE PARTIE

DES TABLES TOURNANTES

DEUXIÈME PARTIE

DU SURNATUREL EN GÉNÉRAL

FIN DE LA TABLE DU TOME I[er]





